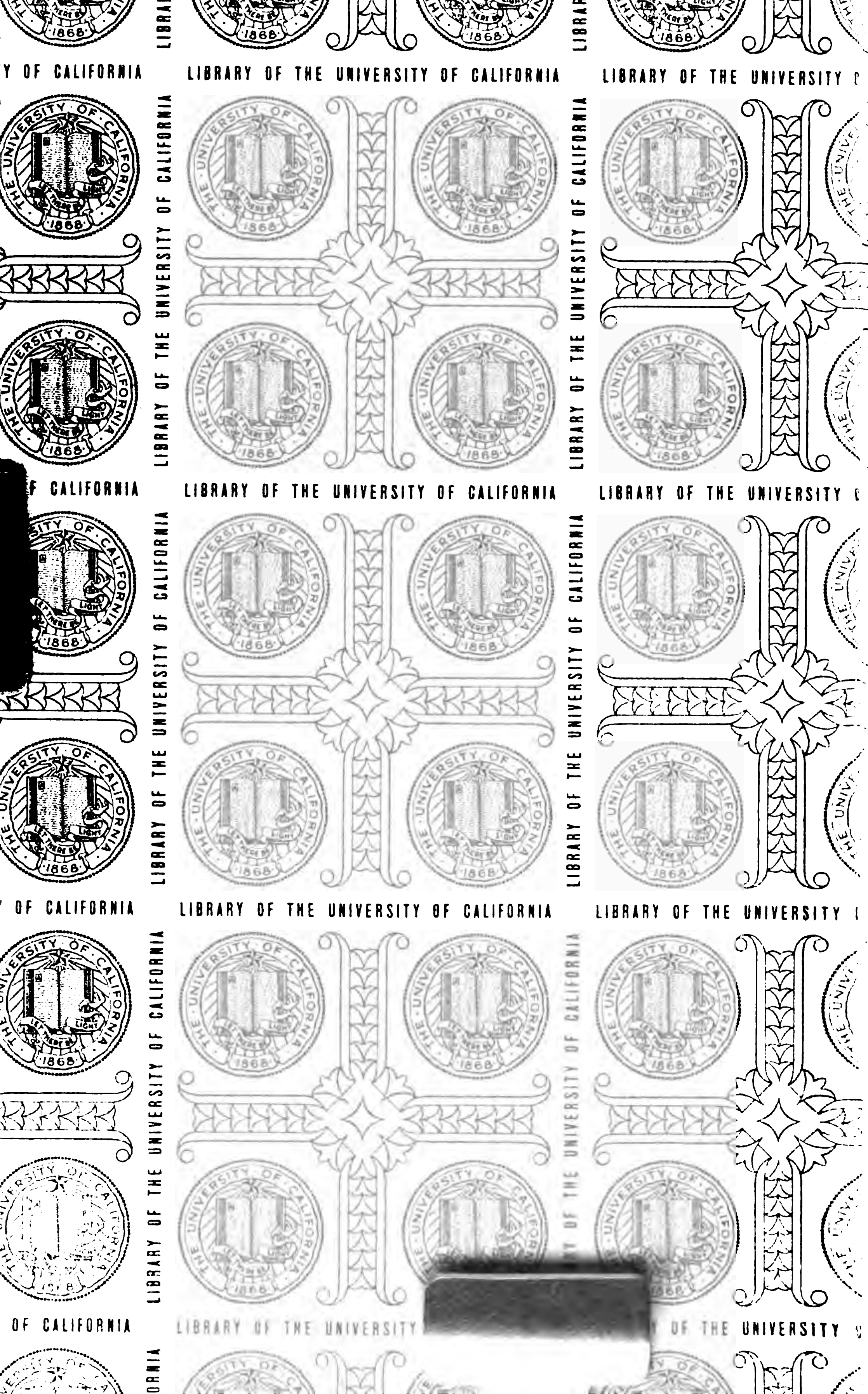
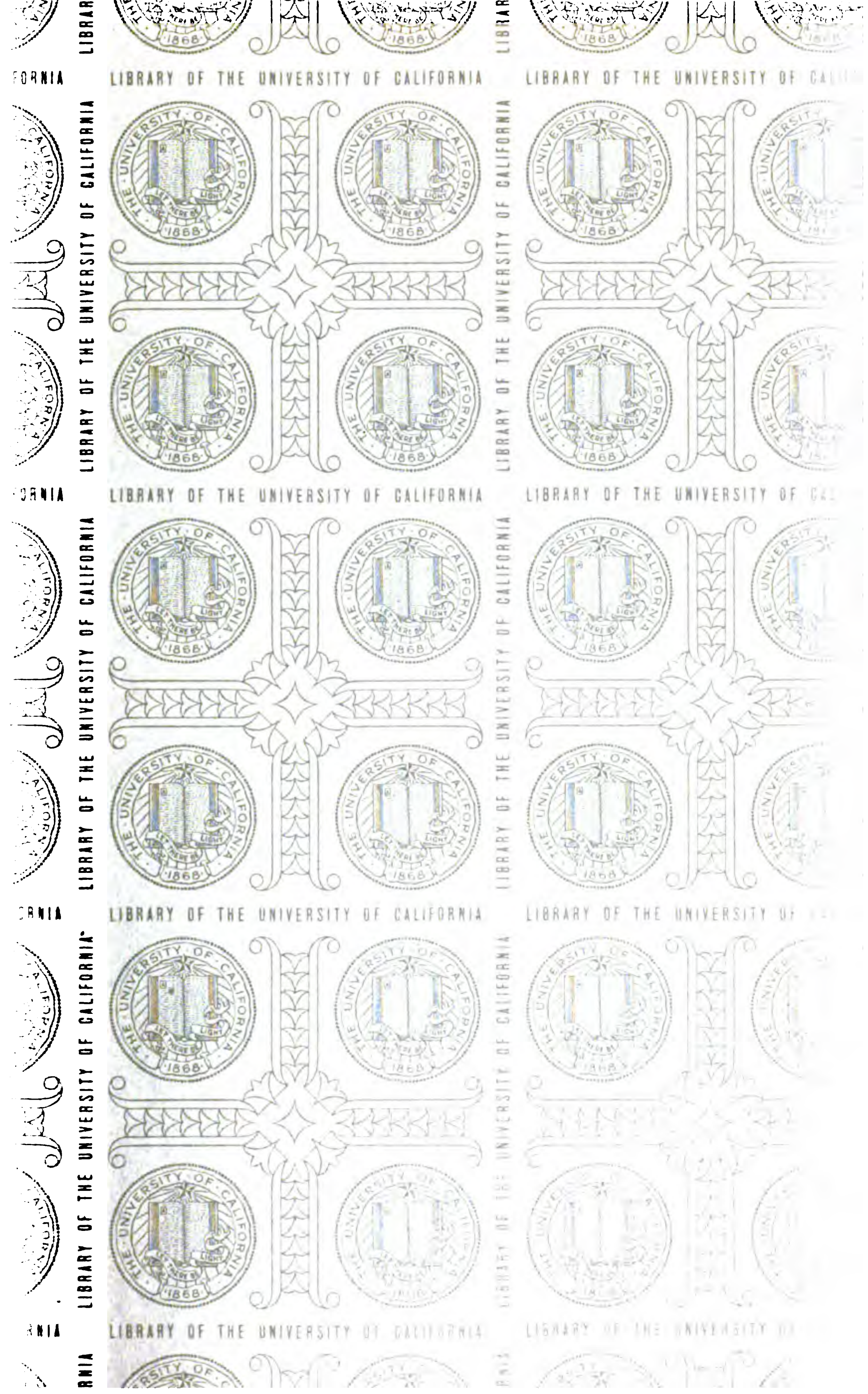

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868


LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868





C. RENOOZ

PSYCHOLOGIE COMPARÉE

DE

L'Homme

ET DE

La Femme



PARIS
BIBLIOTHÈQUE
DE LA NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE
76, rue de Rennes, 76

1898

Psychologie comparée

DE

l'Homme et de la Femme

PSYCHOLOGIE COMPARÉE

DE

L'Homme

ET DE

La Femme

PAR

C. RENOOZ

Prix : DIX Francs

PASSY-PARIS

CHEZ L'AUTEUR

9, RUE DE LA TOUR, 9

1897

PRÉFACE

On va nous accuser de vouloir bouleverser la société : en effet, nous voulons faire régner dans le monde trois choses qui n'y existent pas :

Le respect de la vérité ;
Le respect de la Femme ;
Le courage moral.

C'est l'absence de vérité, l'absence de respect, l'absence de courage ; c'est le règne du mensonge, de l'envie, de la lâcheté, qui créent le malaise général dont souffrent les sociétés modernes.

Croire que telle ou telle réforme dans le gouvernement des nations peut changer la vie morale de l'homme serait une étrange illusion ; on peut lui donner des progrès matériels, des réformes économiques avantageuses aux masses, on n'atteindra pas les profondeurs de sa vie psychique. Or, ce sont les souffrances morales qui rendent l'existence amère. L'homme porte en lui une blessure profonde qui a été faite, dans le passé, à la tête et au cœur de l'humanité par ses criminels ancêtres. Ce sont eux qui, en étouffant la vérité, en avilissant la femme, en donnant à leurs descendants l'exemple de toutes les lâchetés, ont été la cause première de toutes les souffrances accumulées pendant des siècles sur la tête des générations montantes. L'homme actuel en est la victime. Il nait esclave d'un atavisme lointain qui le sollicite à refaire la terrible expérience du Mal, malgré

les cataclysmes sociaux qui en ont démontré les redoutables conséquences.

Cependant, la maladie dont souffre l'humanité n'est pas fatalement mortelle ; on peut la guérir, car, si le Mal a souvent triomphé, le Bien aussi a évolué, et ses victoires, quoique moins bruyantes que celles de son terrible adversaire, ont laissé une profonde empreinte dans la nature humaine.

Aujourd'hui la lutte est décisive : ou l'effondrement des nations dans la dégénérescence des masses, ou la brillante renaissance depuis si longtemps annoncée ! Et que les sceptiques ne viennent pas nous dire que c'est un rêve irréalisable. Il suffit, pour en faire une réalité, de rétablir dans le monde :

Le respect de la vérité ;
Le respect de la Femme ;
Le courage moral.

*
* *

Remettre dans le monde la « Vérité », combattre toutes les erreurs, faire la guerre au mensonge, à l'hypocrisie qui le couvre, à la fausseté qui l'excuse ou le justifie ! voilà le premier point à réaliser, car c'est de la vérité, seulement, que peut sortir la concorde, et la vérité manque dans l'ordre social parce qu'elle manque dans l'ordre moral. L'erreur s'est glissée partout, qu'elle soit religieuse, philosophique ou scientifique, elle règne en souveraine maîtresse, on l'impose par suggestion sociale, elle est dans nos mœurs, elle est dans l'enseignement donné à nos enfants, elle est dans nos institutions. Nous en sommes tellement imprégnés que nous n'en avons plus conscience, nous avons fait de cet état de choses notre état normal. Pendant des siècles l'esprit humain a été enfermé dans un réseau d'erreurs, et nos ins-

titutions modernes, qui en dérivent, sont pour lui comme un instrument de torture qui veut le forcer à prendre une direction qui n'est pas celle que lui avait donnée la Nature.

*
* *

Pour remettre dans le monde le respect de la Femme, il faut faire connaître sa vraie nature physiologique et psychique, faire la lumière sur sa valeur réelle, afin que les gens de bonne foi puissent opposer victorieusement des vérités démontrées aux mensonges qui l'ont avilie dans les siècles passés, qui l'avilissent encore dans la société moderne, et servent de prétexte à ceux qui veulent la tenir à l'écart pour prendre la place qu'elle devrait occuper dans le monde. Il faut, ensuite, montrer au jeune homme que ses ancêtres, en méconnaissant le respect de la femme, ont gâté son existence, supprimé tout l'idéal de la vie, toutes les sublimes envolées de l'Esprit, tous les grands élans du cœur que l'homme ne trouve que près de la femme qu'il respecte.

Et non seulement ils ont supprimé tout ce qui peut donner à l'homme le réel bonheur, mais ils lui ont légué, en échange, l'habitude de la dissimulation, une crainte inavouée de la femme, le germe de toutes les brutalités, et le remords de leurs crimes. Tout cela constitue le triste héritage atavique que le jeune homme traîne derrière lui, comme le forçat son boulet. L'homme, aussitôt qu'il est homme, entreprend contre la femme une lutte, dans laquelle il triomphe. Mais ce triomphe est, pour lui, un remords, et c'est ce remords qui le tourmente, c'est ce triomphe qu'il veut justifier par des mensonges; il sent qu'il a écrasé quelque chose de grand, quelque chose qu'il devait respecter, qu'il voudrait respecter, mais l'orgueil ancestral, qui le domine, le pousse à la lutte et lui fait honte de ses remords, alors il s'étourdit lui-

même pour ne pas entendre les gémissements de sa propre conscience qui proteste.

*
* *

Pour remettre dans le monde le courage moral, il faut soi-même en donner l'exemple.

Dans les heures de crises, comme celles que nous traversons, il faut oser lever l'interdit mis sur les antiques et éternelles révélations de la science, il faut oser lever tous les voiles, montrer toutes les plaies et jeter aux quatre vents de la publicité toutes les vérités, supprimant une bonne fois, et pour toujours, les secrets ésotériques.

Mais il faut surtout conformer sa vie à la doctrine dont on se fait l'apôtre, sans crainte d'être ridiculisé par les sots, avili par les pervertis, attaqué par les envieux, persécuté par les fous.

*
* *

Le jour où l'homme pourra se libérer de l'atavisme qui l'entrave, le jour où il osera revenir à la vérité, écouter la femme qui l'enseigne et pratiquer le Bien qui en résulte, on pourra chanter dans le monde régénéré un immense *Hosanna*, l'homme se sentira tout d'un coup animé d'une grande fierté, l'effort qu'il aura fait pour sortir de ses guenilles morales lui mettra au cœur une telle joie qu'il ne saura comment l'exprimer. Cette revanche du Bien sur le Mal sera un immense soupir de soulagement.

En écrivant l'histoire de l'*Évolution psychique*, nous n'avons voulu faire que l'histoire du développement normal

des facultés humaines — rien de plus. Et si le mot Psychologie indique l'étude de phénomènes dont les causes sont restées jusqu'ici cachées, il ne faut pas en conclure que cette branche des connaissances humaines soit la science du merveilleux, de l'anormal, des choses suprasensibles. Non, nous ne nous engageons pas dans la voie nouvellement ouverte par des investigateurs à qui la simple Nature ne semble pas suffire. Ceux-là cherchent des *au-delà* dans une pathologie qui intéresse vivement le public avide de merveilleux, mais qui nous semble indigne d'occuper si longtemps l'attention des savants, alors que les phénomènes normaux, tout aussi inconnus, n'ont pas le don de les captiver.

On sait, cependant, que les troubles pathologiques ne peuvent être compris si le fonctionnement régulier des organes n'est pas connu. Pourquoi, alors, s'occuper si ardemment des déraillements psychiques quand on ne peut rien expliquer ni comprendre, si l'on ne connaît, d'abord, les phénomènes naturels, réguliers, constants ?

N'est-il pas étrange de voir que c'est cette étude qui manque, et que, aujourd'hui, le véritable *inconnu*, c'est la *vraie* Nature, ce sont les choses simples qui se déroulent autour de nous. Celles-là ne captivent pas l'attention, peut-être, justement parce qu'elles sont trop simples. Et dans ces temps de paradoxe, c'est-à-dire de *renversement*, où les esprits semblent s'habituer à tout voir à l'envers, la Nature *naturelle* est la seule chose qu'on ait oublié — ou négligé — d'étudier.

*
* *

Cependant un intérêt capital s'attache à cette étude. En expliquant, par la science, les mystères de la vie psychique, nous arrivons, d'abord, à supprimer l'ancienne métaphysique

— devenue inutile puisqu'elle est remplacée. — Ensuite, et c'est là un résultat bien plus important, nous retrouvons les bases de la loi morale et nous arrivons même à la formuler d'une façon précise.

Et nous estimons que c'est là qu'est la plus belle conquête de la science retrouvée, de la *Néosophie*, car le résultat de la connaissance des lois de la Nature est de reconstituer la société sur des bases solidement établies qui assurent le progrès moral et le bonheur de l'humanité.

La morale doit être le véritable but de la science.

PSYCHOLOGIE COMPARÉE

DE

L'HOMME ET DE LA FEMME

L'Évolution psychique se greffe sur l'Évolution physiologique ; elle en est la suite et la conséquence.

Or, l'Évolution physiologique est différente dans un sexe et dans l'autre (1). Faire l'histoire de la psychologie humaine, c'est donc faire, à un point de vue spécial, l'histoire des sexes.

Rappelons, en quelques lignes, les grandes lois de l'Évolution sexuelle.

C'est dans l'action du système nerveux que résident les différences qui séparent physiologiquement l'homme de la femme.

On sait que le système nerveux encéphalo-rachidien est constitué par des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs. Leur dénomination même indique les fonctions auxquelles ils président. On peut les considérer comme représentant les deux principes qui luttent dans les êtres vivants, le premier pour produire la vie puisqu'il est le facteur de la synthèse organique ; le second pour produire la mort car il est le facteur de la destruction organique.

Ces deux principes existent dans des rapports de proportion différents dans les espèces zoologiques. La sensibilité (principe de synthèse) est d'autant plus développée que l'être organisé est plus élevé dans la série animale. La motricité

(1) Nous l'avons démontré dans un autre livre : *l'Évolution sexuelle*.

principe de destruction) existe dans une proportion inverse ; plus intense chez les êtres inférieurs, elle diminue chez les êtres supérieurs. Elle est moins développée chez l'homme que chez les autres mammifères, moins que chez les oiseaux, les reptiles et les articulés.

Mais si nous considérons ces deux ordres de facultés dans les individus d'un même genre, nous constatons que ce sont leurs différences d'intensité qui déterminent le sexe — ou, si l'on veut, qui sont déterminées par le sexe, qui est, tout à la fois, cause et effet.

Si, au point de départ de la vie, il y a une neutralité sexuelle relative, cette neutralité disparait peu à peu; les individus sexués, partis d'un même point, s'en sont allés dans des directions différentes et, dans tout le cours de leur existence phylogénique, ils ont continué leur évolution dans des voies qui les ont éloignés de plus en plus du point de départ commun. Cette divergence est le résultat du développement inverse des facultés nerveuses. Chez les individus du sexe mâle, la motricité s'est développée avec plus d'intensité que la sensibilité. Chez les individus du sexe femelle, la sensibilité s'est développée avec plus d'intensité que la motricité.

Mais c'est surtout à l'âge de la puberté, c'est-à-dire à l'époque où commencent les fonctions sexuelles, que les grandes différences physiologiques se dessinent entre les individus diversement sexués.

Cette progression vient de ce que ces fonctions sont une désassimilation, laquelle épuise — ou plutôt diminue — l'élément évacué, qui, dès lors, manifeste ses effets avec moins d'intensité dans l'individu.

C'est par l'intermédiaire du système nerveux *grand sympathique* que cette action s'exerce.

Pour expliquer la cause et les conséquences des différences sexuelles, il faut donc faire l'histoire de ce système nerveux.

LE GRAND SYMPATHIQUE

Le système nerveux grand sympathique est un ensemble de nerfs et de ganglions annexés, pour ainsi dire, au système encéphalo-rachidien dont je viens de parler. Il occupe la partie antérieure du corps, dans laquelle il répand ses ramifications, qui s'en vont aussi dans les membres jusqu'à leurs extrémités.

Ces nerfs sont partout accompagnés de vaisseaux sur lesquels ils agissent, pour les contracter ou les dilater. De là leur nom de *vaso-moteurs*.

C'est ce système nerveux qui préside à la sexualité; c'est dans les fonctions qui sont sous sa dépendance que nous trouvons l'origine de tous les phénomènes qui font la différence physiologique des sexes; et cela est ainsi parce que c'est par l'intermédiaire de ces nerfs et des vaisseaux qui les accompagnent, que s'opère la désassimilation des éléments que le mâle et la femelle rejettent de leur organisme pour faire une vie nouvelle.

Chez le mâle, les caractères que la sexualité détermine résultent de ce que c'est l'élément nerveux qui est donné à la génération; l'élément sanguin — annexé — n'y prend qu'une part insignifiante; il est mis en réserve et contribue au développement musculaire de l'individu.

Chez la femelle, les caractères que la sexualité détermine résultent de ce que c'est l'élément sanguin qui est donné à la génération (dans les menstrues et dans l'ovulation, l'ovule étant une cellule analogue au leucocyte), tandis que l'élément nerveux — qui n'y participe pas — constitue une réserve individuelle.

Les organes auxquels le grand sympathique porte son incitation sont : l'œil, l'oreille, le nez, la langue, les lèvres, le cœur, l'estomac, le foie, le pancréas, le canal intestinal, les reins, la vessie, enfin l'appareil génital, et dans les mem-

bres, les glandes sudoripares et les corpuscules de Pacini.

Tous ces organes reçoivent, chez le mâle, une incitation nerveuse plus forte que chez la femelle, puisque ce sont des organes qui sont sous la dépendance du système nerveux sexuel.

C'est dans le système encéphalo-rachidien que la femelle fait sa réserve nerveuse.

LES DEUX VIES

Notre être intime est donc composé de deux vies individuelles ; l'une qui préside aux fonctions de relations extérieures — ou sociales — par l'intermédiaire du système nerveux encéphalo-rachidien ; l'autre qui préside aux relations sexuelles par l'intermédiaire du grand sympathique.

Le premier système est double et insexué — sensitif et moteur, action et pensée. Le second est impair et sexué — sensitif ou sanguin — mâle ou femelle.

La sexualité, quoique étrangère au premier système, intervient, cependant, indirectement dans ses actions, puisque l'élément déversé dans le grand sympathique, pour alimenter les fonctions sexuelles, diminuant dans la vie de relation, arrive à faire naître une différence de proportion entre la motricité et la sensibilité restée au service de l'être social, différence qui entraine des conséquences psychiques considérables.

Bichat avait aperçu ce fait puisqu'il dit : « On peut comparer ces deux ordres à deux lumières qui brûlent en même temps et qui n'ont pour aliment qu'une quantité de matériaux. Si l'une est plus excitée que l'autre, si plus le vent l'agite, il faut bien qu'elle s'éteigne plus vite. »

Sa comparaison est juste, mais la conclusion qu'il en tire ne l'est pas. Quand il dit : *il faut bien qu'elle s'éteigne*

plus vite, il se trompe, c'est le contraire qui a lieu, puisqu'il est reconnu qu'en physiologie l'usage augmente l'intensité fonctionnelle d'un organe. Donc, plus une de ces deux lumières brûle activement, plus elle consomme les éléments qui devraient les entretenir toutes les deux et plus elle acquiert de force et de puissance aux dépens de l'autre, qui décroît peu à peu et s'éteint.

C'est ainsi que l'élément sensitif étant celui qui entretient les fonctions intellectuelles et en même temps les fonctions génératrices chez l'homme, il s'établit une balance, chez lui, entre les deux ordres de facultés nourries par cet élément. L'homme qui exerce son esprit exerce peu sa puissance génitale, celui qui donne beaucoup à la sexualité ne donne presque rien à l'intellectualité.

La valeur intellectuelle des hommes dépend donc de la façon dont ils exercent leurs facultés sensitives ; ils peuvent les exercer dans la vie cérébrale et les faire servir aux fonctions de relations extérieures : ce sont, alors, des hommes *sensitifs*, des hommes élevés dans l'ordre moral et doués d'une intelligence active ; ils peuvent les exercer dans la vie sexuelle, et alors leur intelligence décroît. La sensibilité qui diminue en eux laisse une liberté trop grande à l'élément moteur, qui alors se traduit par des actions brusques, violentes, non coordonnées, parce que l'intelligence qui devrait les guider fait défaut. C'est aussi la domination primant la raison. Le cerveau, dans ce cas, subit une modification ; la moelle grise, siège de l'élément sensitif, décroit : la partie supérieure du crâne diminue de volume ; la moelle blanche, siège de l'élément moteur, s'accroît ; la partie inférieure du crâne se développe.

Il ne faut donc pas confondre l'action avec l'intelligence, puisque ces deux facultés s'exercent inversement : une vie remplie de mouvements n'est jamais une vie intellectuelle, et la force musculaire est toujours en raison inverse de la force morale.

Bichat constate le fonctionnement inverse du système sensitif et du système moteur en ces termes :

« Voyez ce savant qui, dans ses abstraites méditations, exerce sans cesse ses sens intimes, et qui, passant sa vie dans le silence du cabinet, condamne à l'inaction les externes et les organes locomoteurs ; voyez-le s'adonnant, par hasard, à un exercice du corps, vous rirez de sa maladresse et de son air emprunté. Ses sublimes conceptions vous étonnent, la pesanteur de ses mouvements vous amuse.

« Examinez, au contraire, ce danseur qui, par ses pas légers, semble retracer à vos yeux tout ce que, dans la fable, les ris et les grâces offrent de séduisant à notre imagination ; vous croiriez que de profondes méditations d'esprit ont amené cette heureuse harmonie de mouvements ; causez avec lui, vous trouverez l'homme le moins surprenant sous ces dehors qui vous ont surpris.

« L'esprit observateur, qui analyse les hommes en société, fait à tous instants de pareilles remarques. Vous ne verrez jamais coïncider la perfection d'action des organes locomoteurs avec celle du cerveau et des sens, et, réciproquement, il est très rare que ceux-ci étant très habiles à leurs fonctions respectives, les autres soient très aptes aux leurs. »

Tout ceci est spécial à l'homme. Les femmes ne peuvent exercer leurs facultés sensitives que dans les fonctions cérébrales ; leurs facultés motrices (dépendantes du système sanguin) sont les seules intéressées dans les fonctions génératrices. La motricité suit, dans leur évolution sexuelle, la même progression décroissante que la sensibilité dans l'évolution sexuelle de l'homme.

Mais la séparation des sexes est lente. Commencée dans le passé, elle continue à progresser. En s'accentuant, elle nous montre l'avenir lointain réservé à l'humanité. Les êtres du sexe mâle verront, peu à peu, diminuer leurs facultés sensitives ; les êtres du sexe femelle verront, peu à peu, diminuer leurs facultés motrices.

L'instinct, cette force qui nous pousse à la satisfaction des besoins sexuels, a donc, dans les deux sexes, des conséquences morales toutes différentes; il porte le mâle au sacrifice d'un élément nerveux qu'il a un grand intérêt psychique à garder, puisque c'est celui qui alimente les fonctions intellectuelles; il porte la femelle à éliminer l'élément moteur qui est le principe de la destruction organique, tandis qu'elle garde, dans toute son intégrité, le principe sensitif qui n'est pas intéressé dans sa vie sexuelle.

Ces faits, que la science affirme, ont été connus dans l'antiquité, c'est-à-dire dans la jeunesse phylogénique de l'humanité. Et c'est surtout pour prévenir les conséquences fatales que devaient avoir, pour l'avenir de l'homme, les fonctions sexuelles que l'on avait institué des lois morales. Mais les entraves que l'on avait apportées à une fonction dont le besoin grandissait furent peu à peu secouées. Du reste, les hommes cessèrent d'en comprendre la raison, et aujourd'hui on accuse de rêverie ceux qui la retrouvent au fond des légendes, à l'origine des traditions, ou masquée dans les mystères que les religions propagent encore.

En faisant l'étude des conséquences psychologiques de la vie sexuelle, nous n'avons donc pas seulement à établir les faits scientifiques sur lesquels doivent, à l'avenir, se baser les lois morales, nous avons aussi à rétablir les traditions altérées.

PREMIÈRE PARTIE

PSYCHOLOGIE MASCULINE

Nous venons de voir que l'homme donne à la génération l'élément nerveux, le principe même de la vie, c'est-à-dire ce qu'il y a de meilleur en lui : la sensibilité qui, mise en réserve dans le cerveau, y détermine toutes les actions intellectuelles.

Nul doute à ce sujet, c'est le même élément qui, chez l'homme, alimente la vie intellectuelle et la vie sexuelle. Il en résulte, pour lui, un dualisme représenté par la vie cérébrale et la vie sentimentale qui sont en perpétuel antagonisme.

En effet, ce que l'homme puise dans la vie individuelle (cérébrale) pour le donner à la vie sexuelle laisse un vide dans son cerveau qui amène des conséquences psychiques que nous devons étudier en détail. Mais pour les bien comprendre il faut, d'abord, considérer les conséquences physiologiques de l'évolution sexuelle masculine.

— C'est, d'abord, la diminution de l'intensité sensitive dans la vie de relation, puisque la sensibilité est jetée dans le grand sympathique. Cette diminution amène le ralentissement des opérations intellectuelles.

— C'est, ensuite, l'augmentation des facultés motrices, déterminée par la réserve sanguine qui nourrit le système musculaire et augmente la force de l'homme.

— Nous trouvons encore, comme conséquence de la désassimilation de l'élément de vie, la cause qui abrège son exis-

tence. La statistique a montré que les hommes vivent moins longtemps que les femmes (1).

Étudions, d'abord, ces trois conséquences de la sexualité chez l'homme.

DIMINUTION DE L'INTENSITÉ DES FACULTÉS SENSITIVES

Il s'agit de la diminution de la sensibilité générale. celle dont le centre de réserve et d'action est le cerveau. Cette diminution coïncide avec une augmentation de la sensibilité *sympathique*, qui va porter son incitation aux organes des sens spéciaux ; les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, et aux viscères qui occupent la partie antérieure du corps.

C'est donc, surtout, d'une nouvelle localisation de la sensibilité qu'il s'agit, mais qui a des conséquences psychiques d'une extrême importance. En effet, du moment où les facultés sensitives diminuent dans le système nerveux qui représente le pôle cérébral et augmente dans celui qui représente le pôle générateur, les opérations intellectuelles se ralentissent, s'obscurcissent, deviennent pénibles, difficiles, quelquefois impossibles.

Nous n'avançons rien de nouveau en disant que l'acte sexuel est le chemin qui conduit l'homme à l'abrutissement.

Or, qu'est-ce que l'abrutissement?

C'est l'état physiologique et psychique qui rapproche l'homme de l'animal, c'est-à-dire la diminution de ses facultés sensitives et l'augmentation de ses facultés motrices.

Cette nouvelle localisation de la sensibilité détermine, chez l'homme, un changement profond dans le travail mental. Tant que le cerveau est le seul maître de l'influx nerveux

(1) Toutes ces questions ont été longuement développées dans notre livre : L'*Evolution sexuelle*. Nous ne pouvons ici que les résumer.

(de l'âme pourrait-on dire) il crée des idées abstraites. Quand les sens prennent une grande part de la force nerveuse les opérations de l'esprit changent de nature ; de l'abstraction pure nous passons à la matérialisation, de l'idéalisme au sensualisme.

Du moment où cette révolution s'opère chez l'homme, il donne à sa vie psychique une direction nouvelle. Le sentiment (c'est ainsi qu'il appelle sa vie sexuelle) devient impérieux, il accapare les éléments qui devraient alimenter sa réserve cérébrale. C'est alors que ses facultés intellectuelles, arrêtées dans leur progression, s'abaissent — quelquefois subitement — à la suite des premiers appels impératifs faits par la vie sexuelle. Il en est averti, heureusement, par des manifestations que nous allons étudier plus loin, et il s'efforce alors de remonter la pente si facile à descendre. C'est une réaction salutaire, mais impuissante cependant, à vaincre l'entrainement fatal qui s'impose et qui détermine *la chute*, avec ses amertumes et ses dangers.

Si nous suivons l'évolution sexuelle de l'homme depuis l'enfance, nous voyons que c'est dans la période qui précède l'adolescence que l'esprit prend son plus grand développement; la multitude d'idées que l'enfant acquiert, en quelques années, demande un travail cérébral qui dépasse de beaucoup l'effort que l'homme adulte pourrait faire.

Quel est celui qui ne se souvient d'avoir traversé, dans son enfance, cette période de grande lucidité, pendant laquelle il observait la Nature, il cherchait la cause des phénomènes qui se produisaient autour de lui, et essayait de résoudre les grands problèmes de la philosophie naturelle? Quelle est la mère qui n'a constaté, chez son enfant, cette grande curiosité de la Nature qui se révèle par d'incessants *pourquoi?*

Suivons-le et voyons-le arriver à l'âge ingrat de la première jeunesse. Ce n'est plus la Nature qui va le préoccuper, c'est la femme. Ses facultés intellectuelles sont amoindries,

mais ses sens sont développés ; il a perdu le jugement droit de l'enfant, mais il va le remplacer par l'imagination ; en même temps il acquiert une audace qui lui tient lieu de logique.

Enfin, allons jusqu'aux derniers degrés de cette évolution. Considérons les individus dont la sexualité a complètement éteint l'intellectualité : c'est la dégénérescence. Chez ceux-là nous trouvons les conséquences de l'acte sexuel poussées jusqu'à une limite extrême, annoncée par une diminution considérable des facultés sensitives.

Lombroso, dans son livre : *Les Progrès de l'Anthropologie criminelle* (p. 36), nous dit : « Les différences de la sensibilité sont remarquables dans les diverses classes de criminels et même chez les individus d'une même classe. Marro a trouvé que la diminution de la sensibilité générale se montre avec plus de fréquence chez les auteurs de viols, puis chez les assassins, les voleurs de grands chemins et les escrocs.

« Pour ce qui est de l'intelligence on peut dire que, généralement, elle est moindre chez les criminels contre les personnes et plus puissante chez les criminels contre la propriété. »

C'est que ceux-ci n'ont pas violé la loi morale, mais seulement la loi sociale, qui n'atteint pas la physiologie humaine.

Page 75 du même ouvrage : « Chez les criminels d'occasion, la sensibilité est moins obtuse, les réflexes moins irréguliers, chez tous une grande impulsivité. »

Page 17 : « A l'examen des dégénérés, on a trouvé, dans tous, l'obtusité du tact. »

Page 17 : « Chez le vrai criminel, la gaucherie, les anomalies des réflexes et de la sensibilité spécifique sont des caractères qui ont, bien souvent, rempli les vides laissés par la physionomie et la crâniométrie. »

Page 41 : « La moyenne de la sensibilité tactile a été

trouvée par M. Rossi, chez 69 criminels, de 2,62 millimètres à droite, et de 2,41 millimètres à gauche. »

Page 60 : « Les individus qui possèdent cette *disvulnérabilité* se considèrent comme des privilégiés, et ils méprisent les délicats, les sensibles. C'est un plaisir, pour ces gens durs, de tourmenter incessamment les autres, qu'ils regardent comme des créatures inférieures. »

Enfin, dans un chapitre intitulé : *Résistance à la douleur*, il nous montre comment des opérations douloureuses qui, pour d'autres, auraient été des causes de souffrances horribles, sont supportées par les criminels avec une imperturbabilité qui prouve leur insensibilité.

Page 57 : « Les médecins des prisons savent comment les opérations les plus douloureuses sont, souvent, peu sensibles aux criminels. »

Je terminerai en reproduisant les premières lignes du portrait de l'assassin Menesclou, fait par un médecin chargé de l'examiner :

« Au physique, il porte tous les stigmates de la dégénérescence; sa sensibilité est extrêmement obtuse, ce qui fait que lorsqu'il saisit quelque chose, il le serre inconsciemment comme dans un étau ; il est presque hideux avec sa face à l'expression bestiale. Tout son être semble dire : Prenez garde à moi ! »

AUGMENTATION DE L'INTENSITÉ DES FACULTÉS MOTRICES

L'élément sanguin, générateur des muscles et de la force musculaire, n'est pas donné, par l'homme, à la génération ; c'est une réserve qu'il garde pour l'édification de son propre corps. Donc, si la fonction sexuelle diminue ses facultés sensitives, elle ne diminue pas ses facultés motrices.

La force musculaire de l'homme suit une progression ascendante, de l'enfance à l'âge viril, dans la même pro-

portion que l'accomplissement de ses fonctions sexuelles.

Dans tous les êtres vivants il existe un rapport primitif entre la motricité et la sensibilité. Si, dans le courant de l'évolution des races, des familles, ce rapport s'est dérangé, les facultés de ces races, de ces familles, se sont modifiées.

Si c'est la motricité qui a augmenté et, par conséquent, se trouve dominer la sensibilité, les individus ont dégénéré dans la hiérarchie morale ; si c'est la sensibilité qui a augmenté et est arrivée à dominer la motricité, les individus ont progressé dans la voie intellectuelle et morale.

Or, ce qui se passe dans les races, dans les familles, se passe dans les individus, et c'est même la somme totale des actions individuelles qui fait le progrès ou la décadence des familles et des races.

Si l'être mâle, arrivé à l'âge du développement sexuel, diminue sa sensibilité et augmente sa motricité de manière à rompre l'équilibre primitif, il est en déchéance. L'alimentation renouvelle bien les éléments perdus, répare les pertes, mais dans une certaine mesure seulement, et si la dépense est plus grande que le gain, la rupture de l'équilibre augmente d'une façon progressive et presque irrévocable.

DIMINUTION DE LA DURÉE DE LA VIE

Le principe albuminoïde, alcalin, tiré du sang, qui génère et nourrit le système nerveux moteur est un principe de destruction qui use l'organisme ; Cl. Bernard l'appelait : le *ferment moteur.* Si la motricité augmente, le principe de la destruction augmente avec elle ; chaque effort est suivi d'une réaction morbide.

C'est parce que la force musculaire a augmenté, dans l'évolution humaine, que la vie de l'homme s'est constamment raccourcie dans le passé.

Dans la série zoologique, ce sont les êtres dont les facultés motrices sont le plus développées qui vivent le moins longtemps.

Si nous prenons la vie humaine comme exemple, nous voyons, par les chiffres que la statistique nous fournit, que la vie des peuples les plus robustes est moins longue que celle des autres peuples moins forts. Nous voyons aussi que les femmes, dont les facultés motrices sont toujours moins intenses que celles des hommes, vivent plus longtemps que ces derniers (1).

L'élément qui alimente le système nerveux sensitif est, au contraire, un principe de vie. Ces deux éléments luttent en nous, l'un veut la vie, l'autre veut la mort. Or, si la fonction sexuelle diminue, dans l'homme, l'élément sensitif, qui est le principe de vie, et augmente l'élément moteur qui est le principe de la destruction, il est bien évident que chaque fois que l'homme accomplit cette fonction il descend un des degrés qui le conduisent à la tombe.

« C'est pour cela que le sépulcre s'est élargi et qu'il a ouvert sa gueule sans mesure. » Isaïe.

« Ainsi, ceux-ci dressent des embûches contre leur propre sang et des pièges contre leur propre vie. » *Proverbes*, ch. I, 18.

Enfin on sait que les hommes qui ont donné leur vie aux travaux de l'esprit et qui, par conséquent, ne se sont pas livrés, aussi librement que d'autres, à la satisfaction de l'instinct sexuel, sont ceux qui ont vécu le plus longtemps. M. Büchner dit : « Le nombre des vieillards est incomparablement plus grand parmi les savants. » En même temps nous pourrions montrer que les hommes vicieux ont, toujours, les apparences de la vieillesse avant l'âge.

Lorsque l'assassin Pel, un tueur de femmes qui avait

(1) En France, d'après les derniers recensements, sur 194 centenaires il y a 146 femmes et 48 hommes.

36 ans, entra à l'audience, tout le monde le prit pour un homme de 50 ans.

*
* *

Tels sont les caractères physiologiques les plus évidents de l'évolution sexuelle, chez l'homme.

Nous avons à étudier, maintenant, les caractères psychiques qui en résultent.

PSYCHOLOGIE SEXUELLE

Les troubles de l'âme

Au moment où l'enfant mâle franchit les degrés de la vie qui le conduisent à l'âge adulte, un sentiment nouveau s'empare de lui, il se sent dominé par une impulsion nouvelle ; sa vie mentale se défait peu à peu, et il assiste à cette transformation lente, qui lui fait un autre *moi*, avec une infinie mélancolie.

Il se passe, évidemment, dans son cerveau, au moment où l'élément de vie s'échappe de lui, une réaction qui détermine, tout à la fois, une tristesse sourde, un remords poignant, une première honte, surtout en face de la femme qu'il désire et redoute.

Tous ces troubles augmenteront et deviendront, plus tard, un tourment intime, qui envahira l'homme, et lui causera un malaise, d'autant plus grand, qu'il ne l'avouera jamais.

Ecoutez Raspail tracer le tableau de la crise qui vient entraver l'évolution ascendante de l'adolescent:

« Le passage de l'enfance à la puberté est annoncé par une révolution générale dans toute l'économie des organes et dans les idées. La nature semble révéler en un instant combien d'orages cette nouvelle fonction doit faire éclater pendant tout le cours de la vie. L'enfant, étonné de lui-même, se cache

à tous les regards, confus des désirs qui l'assaillent et qu'il ne sait ni repousser ni satisfaire ; il a honte de ses idées ; il recule à la vue de l'autre sexe, comme instinctivement convaincu de la toute-puissance du danger, s'il se laissait approcher de plus près. Ce qu'il éprouve, pour la première fois, il se le reproche, car il a l'instinct que ce plaisir, qu'il entrevoit, pourrait bien être une action coupable ; un mot le fait rougir, la vue de ceux qu'il respecte le fait pleurer, ses yeux se cernent de bleu, son teint perd sa fraicheur rosée, les oreilles lui tintent, la distraction l'assaille, l'appétit diminue. » (Raspail, *Manuel de la maladie et de la santé* — p. 408.)

PREMIÈRE HONTE

C'est, évidemment, quand nos ancêtres primitifs traversèrent, pour la première fois, cette crise, qu'ils inventèrent le vêtement pour se cacher. Et si c'est vis-à-vis de la femme que le jeune homme a, surtout, honte de lui-même, c'est qu'il sent qu'en elle ne s'accomplit pas la même crise.

Dans les sociétés modernes cette honte est, souvent, dissimulée par le régime de la vie familiale ou par le régime de la communauté des garçons dans les établissements d'éducation. Cela leur fait un milieu factice qui modifie leur nature, mais combien les conditions de la vie primitive étaient différentes. Alors, l'homme adolescent, seul en face de la Nature, — de cette Nature qu'il commence à craindre — dut éprouver un véritable effroi en considérant son nouvel état et, lorsque la première honte (aujourd'hui affaiblie par l'hypocrisie sociale qui la dissimule ou l'excuse) l'envahit, il dut se cacher dans les lieux solitaires, s'isoler des autres humains, chercher la nuit et le silence pour en couvrir sa déchéance.

Ce sentiment est resté dans la nature masculine, il réapparait en vertu de l'atavisme. La psychologie moderne lui a donné un nom, c'est l'*agoraphobie*, la crainte d'être vu.

En voici la description, faite par M. Guyot Daubès dans l'*Indépendance belge* :

« Il est toute une série de troubles nerveux, touchant de près à la psychologie et fort curieux à divers points de vue. Ce sont les *phobies*, les troubles de la peur ou, plutôt, de la crainte d'une chose ou d'un objet complètement inoffensif, mais qui produit, cependant, une impression douloureuse, pénible, contre laquelle il est bien difficile de réagir.

« Parmi les différentes variétés de ces « phobies », de ces peurs, nous trouvons, en premier lieu, l'agoraphobie : la peur des espaces. La personne qui en est atteinte éprouve soit une gêne, soit une difficulté parfois insurmontable, lorsqu'il s'agit de traverser un large espace où les passants sont rares, une place publique, par exemple, un pont, une large rue. Elle est tout à coup saisie d'une sensation de crainte, d'une vive angoisse, elle se sent oppressée, étourdie, anéantie. son cœur palpite, elle frissonne, elle pâlit et rougit tour à tour comme en proie à une terreur intense. Les jambes tremblent et se dérobent. Cette personne devient absolument incapable de faire un pas en avant et subit, en réalité, cette impossibilité de la marche qu'on ressent dans les rêves pénibles et les cauchemars où l'on veut fuir un danger.

« Ces troubles sont plus caractérisés en plein jour que le soir et la nuit.

« L'agoraphobe n'est pas un peureux ; il sent très bien qu'il n'y a pour lui aucun sujet de crainte, mais il n'est pas maitre de l'impression qu'il subit, il l'appréhende, y pense constamment, cherche souvent même à l'éviter par un effort de volonté, un moment d'énergie. On cite le fait d'un jeune homme agoraphobe qui, pour se rendre à son travail, aurait dû traverser la place de la Concorde ; chaque matin il prenait la résolution de surmonter ses craintes, mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il sentait l'angoisse l'envahir; ses jambes tremblaient et il revenait à la hâte sur le trottoir pour faire le grand tour, essayant même de suivre de près quelqu'autre

personne qui, inconsciemment le garantissait de sa frayeur. Les agoraphobes sont, paraît-il, extrêmement nombreux, mais la plupart n'osent avouer leur infirmité. Quelques-uns cherchent à en atténuer les inconvénients par certains procédés : ils savent, par expérience, que si leur attention est fortement occupée, ils pourront, peut-être, éviter la crise : ils essayent alors de fixer leur attention sur un point éloigné dans la direction qu'ils doivent suivre et, contemplant cet objet, le fixant avec énergie, ils se dirigent vers lui et parviennent à franchir l'espace qui les effrayait. »

M. Louis Legendre, dans un joli sonnet, fait un aveu naïf des troubles de l'âme du jeune homme :

Sous les étoiles que l'été
Sème dans tout le ciel visible,
D'une gêne incompréhensible,
Ce soir, mon cœur est tourmenté.

D'où me vient cette anxiété ?
Autour de moi tout est paisible...
Mais de la voûte inaccessible
Tombe une sourde hostilité.

Il est des choses que je cache
Quelle âme est exempte de tache ?
Je suis faible, sinon pervers ;

Et du haut des sphères glacées,
Les astres sont des yeux ouverts
Qui voient le fond de mes pensées.

MISANTHROPIE

« L'homme est un loup pour ses semblables », a dit Hobbes.

C'est que la haine naît en lui dès son entrée dans la vie sexuelle. Le petit garçon commence à détester la vie dans les autres en attendant que l'homme déteste les hommes. Faire

souffrir ses petits camarades, ses petites sœurs, les vexer, les narguer, les taquiner est déjà un plaisir pour lui. Cette haine de la vie se manifeste aussi envers les animaux, envers les insectes qu'il torture pour le *plaisir* de les torturer.

On dirait qu'il veut se venger sur l'univers tout entier des conditions physiologiques et psychiques qui s'imposent à lui. Le jeune adolescent prend en haine le genre humain, qu'il considère comme un témoin de sa déchéance. Il cherche la solitude parce qu'il lui semble que, parmi les autres, il va se trouver humilié.

La misogynie naît aussi en lui, à ce moment, et la première femme sur laquelle tombe sa haine de sexe, c'est souvent sa mère; il ne veut plus l'embrasser, il la craint et la fuit.

Cependant il y a deux espèces de misanthropie. A côté de celui qui s'isole par haine des hommes qu'il croit supérieurs à lui, il y a celui qui s'isole dans la grandeur du génie, dans l'élévation de l'esprit, celui qui se sent mal à l'aise dans une société indigne de lui et cherche la solitude pour fuir le contact du vice ou de la bêtise humaine. Gardons-nous bien de confondre ces deux genres de misanthropie qui sont l'opposé l'un de l'autre.

La misanthropie du vice n'existe réellement que chez l'adolescent; elle se perd vite dans les sociétés où l'abaissement moral est général. Quand les hommes dégradés se trouvent nombreux, ils ne se cachent plus, le nombre leur sert d'excuse; ils se soutiennent mutuellement, et loin de cacher leur déchéance dans la solitude ils affirment leurs vices et s'en font des vertus.

HALLUCINATIONS

Quand l'équilibre cérébral se dérange, par suite de la diminution de l'élément sensitif, la sécurité morale s'altère; le

doute envahit le jeune homme ; il commence à craindre quelque chose d'indéfini, quelque chose qui est en lui-même, mais dont il ne se rend pas bien compte. C'est sa conscience qui formule son premier reproche, en lui montrant le trouble de son cerveau. Cela lui cause une anxiété étrange. Alors, il n'ose plus rester seul en face de cette voix intime qui réclame ; la solitude l'effraye ; c'est que, dans son esprit, il crée des objets de terreur auxquels il donne des formes dans le monde extérieur. Il invente un monde invisible, peuplé d'épouvante — l'épouvante de sa conscience — le moindre bruit l'inquiète, l'effraye, prend une importance exagérée ; souvent, la nuit, il s'éveille en criant : *Qui est là ?*

Il a peur aussi de la mort, parce qu'il lui semble qu'un Esprit dégagé du corps *voit en lui*, c'est un témoin qui va lui reprocher sa défaite. Il habille cet esprit d'une enveloppe confuse : c'est le fantôme.

Cette crainte morale est la *monophobie*. Elle ne ressemble en rien à la peur du danger physique, car ceux qui en sont le plus violemment atteints sont souvent les plus braves dans la lutte, puisque ce sont *les plus forts*.

Les monophobes cherchent la compagnie des autres. C'est ainsi que le jeune homme aime à s'entourer d'amis — même la nuit. C'est que tous sont un peu atteints de cette peur morale.

C'est cette terreur que l'homme a ressentie dans sa jeunesse, qu'il tâche de communiquer aux autres quand il cherche à les effrayer en leur annonçant des apparitions surnaturelles. De là toutes les inventions créées pour terroriser l'enfant et la femme.

Pour combattre cet état d'âme, pour y échapper — et, peut-être, pour le dissimuler — le jeune homme cherche, en quelque sorte, à sortir de lui-même, où il est mal à l'aise ; il veut, à tout prix, se *distraire*, s'étourdir. Dans ses conversations avec ses camarades, vous ne voyez jamais qu'une

préoccupation : *s'amuser*, et vous voyez alors apparaitre

> Cette mâle gaîté, si triste et si profonde,
> Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer !

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

Les religions modernes ont encore dans leurs doctrines des vestiges de l'ancienne loi morale formulée dans le passé lointain de l'humanité. C'est ainsi que, dans les sept péchés capitaux, nous retrouvons une partie des effets de la déchéance sexuelle de l'homme. Seulement, au lieu de voir, dans ces défaillances, des conséquences d'une cause unique, on confond cette cause avec ses effets et on la met au rang des autres péchés, en en faisant « la luxure ».

Or, c'est « la luxure » (pour nous servir du terme consacré par les religions) qui engendre l'orgueil, l'égoïsme (ou l'avarice), l'envie, l'intempérance, la colère et la paresse.

ORGUEIL

Plus l'homme progresse dans l'évolution descendante, plus il affirme qu'il s'élève, plus il veut dissimuler sa misère morale en se plaçant au-dessus des autres. Il ne s'avoue pas à lui-même qu'il est en déchéance et toute sa vie révèle une crainte inavouée de laisser supposer aux autres cet amoindrissement moral. C'est une tache qu'il cache soigneusement quoiqu'elle se révèle, malgré lui, de mille manières. Rien ne le blesse, rien ne l'offense autant que d'être mis à la place qu'il mérite réellement. Si on lui fait remarquer les stigmates de ses vices, si on relève dans sa conduite les actions qui en sont la preuve, il les nie effrontément, malgré l'évidence des faits, ou les présente, au contraire, comme un signe de progrès, tout en rejetant sur les autres les accusa-

tions dont il est l'objet ; car le dégénéré se fait toujours accusateur. Tel un ivrogne qui, en chancelant, dit à ceux qui le regardent : « Vous ne croyez pas que je suis ivre, au moins. »

Les religions opposaient à l'orgueil l'humilité, sentiment qui est une bassesse chez celui qui se met au-dessous de son niveau moral, mais qui est une vertu chez celui qui se fait humble pour se mettre à sa vraie place.

« Nous devons avoir une très haute idée de notre nature et une très basse idée de nous-mêmes. » Yung.

Il est à remarquer que ce sont les hommes qui sont, plus que les autres, diminués dans leurs facultés primitives qui tâchent de se placer le plus haut dans l'estime du public, pour dissimuler ainsi, par l'affirmation d'une valeur qu'ils ne possèdent pas, leur misère morale. Du reste, ils se font une supériorité factice, basées sur des choses étrangères à leur nature, comme la fortune, les titres, les honneurs, certaines connaissances acquises.

Les différentes manifestations que le mot orgueil résume sont : la fierté hautaine, le mépris des autres, l'estime exagérée de soi-même, la vanité, l'amour de la louange imméritée, c'est-à-dire de la flatterie, et, enfin, la manie de la justification ; l'orgueilleux cherche toujours à justifier les fautes commises, au lieu de les avouer.

Ces caractères de déchéance morale ne peuvent être dissimulés. L'orgueil a toujours été considéré comme le stigmate de la chute qui se montre avec le plus d'évidence, il se révèle, du reste, par l'attitude de la tête et du thorax ; l'homme dont les facultés intellectuelles sont amoindries porte la tête inclinée en arrière. On dirait (et cela est) que le poids de l'encéphale augmente dans la région occipitale et diminue dans la région frontale.

Ce caractère permet de classer les hommes en deux catégories : ceux qui portent la tête inclinée en avant et ceux qui portent la tête inclinée en arrière. Les premiers sont des « intellectuels », ils pensent, ils mettent l'intelligence au-

dessus de la force, les seconds sont des impulsifs, ils agissent et ils sentent, mais ils ne pensent pas, et mettent l'action dominatrice au-dessus de l'intelligence.

Cette façon de se considérer comme étant ce qu'il n'est pas donne à l'homme l'attitude d'un acteur jouant continuellement un rôle.

J.-J. Rousseau exprime cette idée dans les lignes suivantes : « L'homme du monde est, tout entier, dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger et mal à l'aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il parait est tout pour lui. »

La manie de la priorité règne sur la terre depuis longtemps, elle s'est manifestée de mille manières. D'abord par « l'orgueil terrestre », qui a fait croire à l'homme que son petit monde était tout dans l'univers, puis par « l'orgueil humain » qui lui a fait croire qu'il était le premier parmi les êtres créés. Cependant si, sortant du genre humain, nous mettions en présence un spécimen de chaque espèce animale, nous les verrions tous croire et déclarer leur espèce la meilleure.

Après l'orgueil humain vient l'orgueil de race qui fait faire aux hommes des distinctions suivant leur couleur et leur origine et les persuade tous qu'ils sont les premiers dans le genre humain. Après l'orgueil de race, l'orgueil national qui persuade à chaque peuple que le pays où il a vu le jour possède une supériorité quelconque sur les autres nations. Après « l'orgueil national », l'orgueil de clocher qui, dans une même nation, fait encore supposer aux hommes que, parmi ceux qui la composent il existe des différences et que leur province, leur commune, leur village valent mieux que les autres. Enfin, l'orgueil de sexe qui, dans la famille même, crée des distinctions en faisant croire aux hommes qu'ils possèdent une supériorité quelconque sur les femmes.

Tous les moralistes ont dit à l'homme : Abaisse, réprime, étouffe en toi l'orgueil.

Le Talmud dit : « Si un homme est orgueilleux, cela prouve qu'il a de nombreux défauts. »

« L'orgueil est le signe ordinaire de la pauvreté de l'esprit. »

ÉGOÏSME

C'est par le mot « avarice » que le dogme catholique désigne l'égoïsme.

On peut dire que cette préoccupation du *moi* ou du *mien* est le premier degré des conséquences fatales de la sexualité masculine, et en même temps le plus général ; il existe chez presque tous les hommes. Regardez autour de vous, examinez ceux que vous connaissez, combien en trouvez-vous dont les actions ne sont pas guidées par un intérêt personnel ?

« L'égoïsme en chaque homme a des racines si profondes que les motifs égoïstes sont les seuls sur lesquels on puisse compter avec assurance, pour exciter l'activité d'un être individuel. »

Ces paroles sont de Schopenhauer, l'homme qui, peut-être, connaissait le mieux les caractères de la déchéance, parce qu'il les étudiait en lui-même.

« Dans ce monde chacun de nous ne voit que soi-même, ou à peu près, mais il est vrai qu'il se voit, pour le moins, aussi gros que le monde entier. » Edmond Thiaudière.

Pourquoi l'homme est-il égoïste ? Qu'y a-t-il de particulier dans sa nature physiologique qui fasse naitre, dans le sexe mâle tout entier, ce sentiment personnel qui n'est pas dans l'enfant et qui n'est pas dans la femme ?

J'y vois une conséquence psychologique d'une disposition du système nerveux. Voici :

Le système nerveux sensitif, encéphalo-rachidien, est expansif dans son développement, il va du centre à la périphérie, du *moi* au monde extérieur ; il engendre l'altruisme,

c'est-à-dire l'amour qui va de l'individu au dehors ; aux autres (sans passser par le système sexuel).

Le système nerveux sympathique va du cerveau et des centres rachidiens, à l'être sexuel. Il prend, dans l'encéphale (le système altruiste) l'élément de vie (et d'amour) pour le rapporter à l'individu central, au *moi* sentimental.

Suivant que les individus aiment par le cerveau ou par le grand sympathique ils sont altruistes ou égoïstes.

Autre conséquence du même fait.

Le système nerveux sympathique anime les organes des sens. Ce qui *se voit*, ce qui *se touche*, devient l'objet d'amour, c'est-à-dire de convoitise pour l'homme qui vit surtout par cette sensibilité spéciale. Il aime l'or qui brille, le bijou qui scintille, l'étoffe aux couleurs brillantes, les galons d'or, etc.

Ceux qui aiment par le cerveau ne s'attachent pas aux choses concrètes — matérielles — ils mettent leur attention dans les choses abstraites, celles que l'on ne peut ni *voir* ni *toucher* et que la pensée seule atteint : le vrai, le beau, le bien, le juste, etc.

L'altruisme est la base des relations sociales, c'est le principe de l'équité, de la politesse, de la déférence du respect, en un mot de tout ce que nous résumons dans le mot : *éducation*.

Le devoir de l'éducateur est de travailler à changer en altruisme l'égoïsme de l'enfant, aussitôt qu'il commence à poindre, afin qu'il apprenne de bonne heure à résister à cet envahissement personnel.

Toutes les morales basées sur une saine philosophie ont recommandé l'altruisme et condamné l'égoïsme. « Cœurs dépravés et sans principes, l'or brille sur leur personne » dit Isocrate voulant flétrir les Perses.

Rappelons que le mot *cœur* est le symbole qui représente le grand sympathique. Quand c'est lui qui aime, et qui aime surtout l'or, c'est le cerveau qui est *dépravé*. Dire *cœur dé-*

pravé, c'est dire quelque chose d'absurde attendu que l'amour du cœur déprave toujours l'esprit — c'est son rôle.

La doctrine du *tout pour moi* est celle qui règne dans la société moderne. Chaque homme la pratique comme il peut, dans la limite de sa puissance. Ce sont les femmes et les enfants qui en sont victimes, parce qu'ils sont dans l'impuissance psychologique de lutter avec les mêmes armes ; ils répondent par leur altruisme à ceux qui les dépouillent par égoïsme.

Le docteur Babninsky fait de l'égoïsme poussé à ses dernières limites, l'indice d'une maladie mentale. Voici ce qu'il dit : « Le psychopathe est un type de malade tout récemment reconnu par la science médicale. C'est un individu dont toutes les facultés mentales paraissent en équilibre normal. Il pense qu'il peut distinguer le bien du mal et raisonner ses actions. Mais il est dépourvu de toutes notions morales. Il ne pense qu'à lui et ne s'occupe pas des autres, qui ne lui semblent être que des instruments utiles pour atteindre le but qu'il poursuit. En dehors de son *moi* il n'y a rien de sacré pour le psychopathe.

Pour satisfaire ses passions, aucun obstacle ne l'arrêtera, aucune considération de personnes. C'est un égoïste prêt à tout sacrifier à sa fantaisie et que rien n'intéresse de ce qui ne le touche pas personnellement. Tout ce qui le sert est bon, tout ce qui le contrarie est mal. Il ne voit que la minute présente et, pour satisfaire son caprice, il est prêt à aller jusqu'à la perdition, jusqu'au crime. Le psychopathe est inguérissable. »

L'ENVIE

L'homme qui sent sa valeur intellectuelle diminuer souffre à la vue de ceux qui sont placés plus haut que lui dans la hiérarchie des êtres. Car il y a une infinité de degrés dans la progression sexuelle. Chaque homme apporte, en naissant,

des conditions héréditaires dont il n'est pas l'auteur, mais la victime ou le bénéficiaire.

La valeur morale n'a pas besoin d'insignes pour se révéler, elle resplendit dans celui qui la possède, elle se trahit même quand on la cache, comme la pauvreté morale se trahit même quand on la dissimule.

Le sentiment qui naît de la conscience que l'homme acquiert de sa dégradation, en face de celui qui vaut mieux que lui, c'est l'*envie*.

Ce tourment est tout à la fois un regret intime, un dépit, une haine. L'envieux souffre du bien qui arrive aux autres ; il est heureux de leur malheur.

Le monde actuel est régi par l'envie. Tout le désordre social vient de ce que l'intellectualité, toujours jalousée, a fini par être bannie des pouvoirs (sauf quelques exceptions). Nous avons la jalousie des classes qui est venue renverser les anciennes castes dont l'organisation primitive était empreinte d'une haute sagesse puisqu'elle mettait au sommet les meilleurs. Le régime de l'égalité sociale, qu'on veut lui substituer, c'est la révolte de la médiocrité contre la supériorité, de l'ignorance contre la vraie science, de la folie contre la sagesse. Quand on a dit « Malheur à vous, scribes et pharisiens », on a exprimé un sentiment de jalousie contre ceux qui étaient les gens instruits de l'époque. Quand on a dit : « Ceux qui sont les premiers seront les derniers », on a cherché à déplacer les privilèges, ou plutôt les droits, système qui a fait son chemin, du reste, car c'est ce déplacement qui est la pensée dominante de la plupart des agitateurs. « Quiconque s'élève sera abaissé », précepte émané d'une jalousie brutale qui est la négation de toute élévation intellectuelle, de tout progrès. C'est ce système mis en acte, qui empêche de glorifier les vivants et ne permet de dispenser la louange qu'aux morts, parce que ceux-là ne peuvent plus être témoins de leur propre gloire.

— Nous avons aussi la jalousie de nationalité qui crée le

patriotisme, ce sentiment d'orgueil collectif compliqué d'un sentiment de jalousie de race.

Ah ! quand la patrie était la *Matrie*, le petit coin béni où nous avions passé les jours heureux de notre enfance, sous la bienveillante sollicitude maternelle, exempts de tous soucis, on pouvait, on devait, aimer le sol natal et le défendre, car c'était alors défendre le domaine de la Mère, ce qu'il y a de plus sacré : c'est le sentiment né alors dans l'âme humaine, qui a laissé, en nous, le souvenir atavique de quelque chose à aimer et à défendre, de quelque chose qui était un bien collectif. Mais les nations modernes ne sont plus cela, elles sont pour nous, comme un père méchant qui est venu chasser la bonne mère, depuis le jour où le mot Patrie a été substitué au mot *Matrie*. Aujourd'hui défendre la Patrie n'est-ce pas défendre l'usurpateur ?

— Nous avons aussi la jalousie de religion, la haine du chrétien pour le juif, haine séculaire dont les débuts sont bien peu connus, et nous causerons un bien grand étonnement quand nous expliquerons que cette haine est un chapitre de la lutte de sexe soutenue dans l'antiquité, de la lutte des israélites-féministes contre les chrétiens-masculinistes.

— Nous avons aussi la jalousie de l'argent, celle du riche pour l'intellectuel, du médiocre qui a fait de la richesse qu'il a su accumuler le seul mérite social, de sa possession la seule gloire permise, inattaquable, et a créé le déshonneur de la pauvreté. Quand donc méprisera-t-on assez l'argent pour ne pas mêler l'honneur à la richesse ou à la pauvreté !

— Toutes ces jalousies sont des haines d'homme à homme. Il en est une autre, plus violente que toutes celles-là, c'est la « jalousie de sexe », la haine de l'homme pour la femme : la *misogynie.*

Toutes ces haines se manifestent par « la dépréciation » que font les inférieurs des œuvres des supérieurs, dépréciation qui a créé des préjugés séculaires et que les gens naïfs

et crédules (les femmes surtout) propagent à travers les générations. Partout où l'homme règne et fait régner sa morale (celle qui est basée sur son intérêt), ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui est juste, ce qui est droit est déprécié. C'est cette morale qui a régné dans le christianisme et qui s'infiltre, sous une forme laïque, dans la démocratie, parce que, dans tous les troupeaux humains, qui sentent mais ne pensent pas, on voit renaître — sous forme de morale masculine — l'envie.

Le Talmud dit : « Celui qui diffame les autres montre par là qu'il est, lui-même, peu honorable ».

« Vous n'entendrez jamais l'éloge d'autrui dans la bouche d'un homme de basse naissance. »

Mes ennemis riant ont dit, dans leur colère :
Qu'il meure et sa gloire avec lui,
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui.

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage,
Tout trompe ta simplicité,
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté.

GILBERT.

Toute élévation du type humain demande un régime aristocratique. La démocratie avilit en abaissant les *bons*, c'est une tyrannie qui s'exerce par un mouvement de traction morale, de bas en haut ; elle fait descendre, elle empêche les meilleurs de s'élever, elle narge les « hauts », elle abat les têtes qui dépassent le niveau des médiocres, empêchant ainsi l'éclosion des types supérieurs, elle supprime le respect et rend les petits insolents.

L'*égalité* c'est la fin d'une race, « tous dégénérés », « tous fous », tous égaux dans la bêtise ou dans la bassesse c'est la suppression de la hiérarchie des esprits !

C'est aussi l'audace de l'accusation lancée contre la no-

blesse de caractère, contre le génie, contre le savoir, contre tout ce qui brille. C'est le courant d'eau qui éteint toutes les lumières, sous prétexte qu'elles éblouissent.

Nous avons vu que l'égoïsme poussé à ses dernières limites était un indice de folie ; il en est de même de l'envie.

Presque toutes les formes de la folie favorisent, chez les aliénés, la tendance à lancer contre autrui des accusations erronées ; ces dénonciations n'ont de réelle importance que lorsqu'elles sortent de la bouche des psychopathes, qui, par leur position dans le monde et par la correction apparente de leur état mental, en imposent aux personnes qui entendent leur témoignage.

Ces psychopathes pseudo-lucides appartiennent, en général, à la folie héréditaire ; ils présentent tous ce caractère commun, la faiblesse ou la perversion du sens moral. Ils dénoncent, ils accusent faussement par haine, par vengeance, par besoin de mal faire. Cela devient chez eux une idée fixe qui dirige toutes leurs démarches, toutes leurs actions. Leurs dénonciations mensongères peuvent être la cause de nombreuses erreurs judiciaires ; leurs faux-témoignages peuvent entraver les efforts des savants, arrêter le progrès, faire rétrograder l'humanité, amener les plus grands cataclysmes sociaux.

COLÈRE

La colère est l'expression violente de la révolte de l'homme contre tout ce qui gêne les manifestations de son instinct.

La susceptibilité est le premier mot de la colère. L'homme susceptible se fâche quand il a tort, et quand on lui prouve qu'il a tort ; il se blesse surtout quand il s'aperçoit qu'on le prend pour *ce qu'il est*, c'est-à-dire quand il voit qu'on n'accepte pas le masque, dont il se couvre, comme le représentant réellement.

L'impatience, l'emportement, l'irascibilité viennent d'une impulsion motrice non coordonnée. Ce qui équivaut à dire

que ce sont des manifestations qui ne sont pas guidées par le raisonnement ; elles sont spontanées et se produisent chez les individus dont l'intellectualité n'intervient pas dans la direction des actes. On les appelle des impulsifs, ils ne savent ce qu'ils font, leur violence prouve ce qu'ils veulent nier : leur déchéance.

Presque tous les criminels sont des impulsifs. Lombroso, dans son *Anthropologie criminelle*, dit (p. 42) : « L'examen des criminels a démontré que l'impulsivité, le caractère irascible, se rencontrent dans 40 pour 100. »

La colère est donc le fait de l'homme qui a perdu presque toute sa vie intellectuelle en la dépensant dans la vie sexuelle. Les caractères physiques de ces hommes les rapprochent des anthropoïdes.

Loin d'être irresponsables de leurs actes, ils ont une immense responsabilité : celle de leur déchéance, qui devrait, dans une société bien organisée, les priver de toutes espèces de droits, c'est-à-dire, comme dans l'antiquité, les mettre à *l'interdit*.

L'impulsivité a ses degrés. Elle commence à l'impolitesse et finit au crime.

La colère se manifeste même sans cause déterminante : l'homme mécontent de lui-même est continuellement prêt à s'en venger, et nous sommes destinés à être ses victimes, ne fût-ce que parce que nous devons supporter la vue de ses laideurs morales.

La politesse a été instituée pour corriger l'impulsivité. La valeur des hommes se mesure par le degré de politesse qu'ils mettent dans leurs relations sociales. Est-il besoin d'insister sur ce fait que cette expression met en évidence : *une nation policée.*

Les sots prennent un ton positif et tranchant que l'homme intelligent ne prend jamais, et qui donne la mesure de leur valeur négative. Refuser de saluer ceux que l'on doit respecter, c'est se classer, soi-même, parmi les inférieurs.

INTEMPÉRANCE

L'intempérance prouve qu'il y a, pour l'homme, un plaisir dans la dégustation des aliments et des boissons.

J'ai déjà expliqué, ailleurs, que le goût — c'est-à-dire les glandes qui le représentent — étant sous la dépendance du grand sympathique, l'intensité de la sensation gustative est en relation avec le développement sexuel chez l'homme. Il a une tendance qui le porte à chercher à jouir par les sens, c'est pour cela qu'il est gourmand, la recherche d'un plaisir le pousse à exagérer une fonction qui dépasse ainsi son but, et, alors, devient nuisible.

Donc l'intempérance a une cause physiologique. Un fait qu'il faut signaler ici, c'est l'effet de la digestion sur le caractère de l'homme.

La digestion appelle vers les organes digestifs le principe nerveux (qui vient inciter les glandes). La mentalité en est troublée, c'est pourquoi il faut se méfier des hommes en digestion ; la vue de la table mise peut suffire pour les troubler. Quelquefois cet appel de l'élément nerveux dans le grand sympathique les pousse à la violence comme après les excès sexuels.

Il peut en être de même dans la sudation exagérée et, en général, dans tous les troubles qui proviennent de l'activité excessive d'un organe quelconque incité par la chaine ganglionnaire que forme le grand sympathique.

PARESSE

La paresse du corps est presque toujours le résultat de la paresse de l'esprit. L'homme qui ne pense pas agit peu parce qu'il manque d'initiative, et si l'homme ne pense pas, c'est que l'organe de la pensée est épuisé par l'appel des éléments médullaires dans le système nerveux sexuel.

Que d'hommes qui se livrent au désœuvrement et remettent toujours au lendemain ce qu'ils ont à faire, passant leur vie dans les flâneries de la rue, des cafés ou des cercles!

La nonchalance est le caractère des races dégénérées, et c'est cela qui fait disparaître les nations.

*
* *

Tels sont les péchés que l'Église appelle *capitaux*. Il en est d'autres, plus graves encore, qu'elle a omis dans cette liste, tels : le mensonge, l'hypocrisie, la fausseté, qui proviennent de la perversion cérébrale. Là est le fait capital de la psychologie, et l'étude de cette grave question est la plus importante que l'on puisse faire, puisque c'est l'histoire de la cause qui dévie les facultés mentales de l'homme de leur rectitude primitive, et le jette dans une nouvelle vie qu'il croira normale et qui sera, cependant, toujours anormale.

Nous allons expliquer par quel processus l'esprit, d'abord droit, devient faux, et comment ce phénomène psychique est lié à la sexualité masculine.

C'est cette question qu'il importe surtout de connaître, afin de pouvoir en tirer les conséquences philosophiques, morales et sociales qui intéressent l'humanité tout entière.

PROCESSUS RÉGRESSIF DU CERVEAU DE L'HOMME

Ce n'est pas seulement l'intensité de l'intelligence de l'homme qui est menacée d'être diminuée par ses fonctions génératrices; il existe une autre conséquence de ces fonctions, bien plus grave au point de vue psychique. Chaque fois que l'homme se livre à l'acte sexuel il provoque une action régressive du cerveau, en appelant l'influx nerveux cérébral dans le système ganglionnaire; il change ainsi la direction primitive des courants céphaliques. Ce changement

de direction, cette oscillation périodique de la substance médullaire du cerveau, donne des impulsions nouvelles aux cellules dont l'activité engendre la pensée; il en résulte une altération de la rectitude première des idées, de la justesse primitive de l'esprit en même temps qu'une incertitude constante.

Voici comment le phénomène se produit :

Si nous étudions la formation du cerveau dans l'embryon humain, nous voyons que la substance grise (la première formée) va se propageant d'arrière en avant, elle forme ainsi la couche supérieure du cerveau. Dessous apparait la substance blanche qui forme des tubes de communication reliant les cellules grises corticales aux cellules grises des centres.

C'est par le dépôt incessant de la moelle grise, opéré pendant la vie embryonnaire, que se forment peu à peu les lobes frontaux, qui arrivent à prendre un développement excessif.

Pendant cette période de la vie le système nerveux grand sympathique ne fonctionne pas. Il n'a donc rien emprunté à la substance médullaire, dont l'accroissement n'a pas été interrompu. A la naissance il commence à fonctionner, faiblement, et pendant toute la première année son action sera lente. Pendant cette période de l'enfance la proéminence des lobes frontaux sera encore accentuée, mais elle diminuera en raison de l'activité progressive du système ganglionnaire, puisque celui-ci fonctionne aux dépens des éléments qu'il emprunte au système nerveux encéphalo-rachidien.

Ce sont les fonctions de nutrition qui sont les premières à déranger l'arrangement primitif de l'encéphale; plus tard apparaîtront les fonctions génitales, alors le partage entre les deux systèmes nerveux s'accentuera, et la réserve médullaire, déposée dans le cerveau, diminuera. Si nous continuons à observer ce phénomène dans la vie sexuelle de

l'homme nous voyons, entre vingt et trente ans, alors que la sexualité s'est tout à fait imposée, une diminution sensible du volume du cerveau.

Ce que nous avons à étudier ici, ce n'est pas la masse médullaire, ce sont *ses mouvements.*

Tant que le grand sympathique n'a pas fonctionné, le cerveau s'est accru par son mouvement primitif d'arrière en avant. Ce mouvement a fait cheminer les cellules grises vers les lobes antérieurs du cerveau. Quand commence l'action sympathique, l'élément nerveux y est appelé de tous les centres rachidiens, mais particulièrement du cerveau. Les ganglions qui sont les petits centres de réserve sympathique sont nombreux dans les régions encéphaliques, ils sont accumulés même sous les hémisphères cérébraux, formant des centres de cellules grises dans le cerveau même. La partie frontale, seule, n'en possède pas, celle-là reste indépendante de la vie sexuelle, mais le cerveau moyen en possède, et c'est pour les alimenter que les éléments médullaires des lobes frontaux sont sollicités à revenir en arrière. Le fonctionnement des nerfs sympathiques est un appel qui met en mouvement tous les éléments nerveux rachidiens, et c'est pour répondre à cet appel qu'il se forme, dans le cerveau, des courants nouveaux se propageant d'avant en arrière, c'est-à-dire dans une direction contraire à la direction primitive.

Tel est le processus régressif du cerveau de l'homme. Examinons ses conséquences.

DIMINUTION DE L'ANGLE FACIAL

Il résulte du fait que nous venons d'exposer un changement lent de la forme du crâne. Dans l'enfance le crâne est proéminent dans sa partie antérieure ; aussitôt que la fonction sexuelle commence le mouvement de retour de l'influx nerveux incline tout l'encéphale en arrière. C'est pour cela que

l'angle facial de l'homme diminue pendant la période génésique de sa vie.

Si nous mesurons l'angle facial d'un enfant du sexe masculin de dix ans nous constatons qu'il est plus ouvert que celui d'un homme adulte. Il y a donc eu une inclinaison en arrière, non seulement de la masse medullaire, mais du crâne qui la contient et se moule sur elle.

Si nous continuons le même procédé de mensuration de dix ans en dix ans, nous suivons les progrès de la régression cérébrale et nous constatons qu'elle suit la même progression que l'activité des fonctions génératrices (1).

La différence entre l'angle primitif et les angles suivants donne la mesure de l'intensité du mouvement rétrograde de la matière cérébrale.

C'est vers le déclin de la vie sexuelle de l'homme que l'on voit chez certains types, des crânes déprimés en avant et rejetés, pour ainsi dire, vers la région occipitale.

En même temps on remarque que la peau frontale, qui n'a plus une aussi grande surface crânienne à recouvrir, se plisse longitudinalement.

Quelquefois la partie supérieure des deux hémisphères semble s'être abaissée, laissant une crête saillante au centre, ce qui donne au crâne la forme d'un bateau renversé, la quille en l'air. Les individus ainsi conformés sont dangereux. La pensée, disparue chez eux, laisse à l'action représentée par les fibres blanches, un excessif développement. Les têtes ainsi conformées sont ordinairement chauves.

(1) Chez l'enfant l'angle facial est de 90 à 95°, peu après la naissance. C'est l'angle facial *primitif*. Il a été en décroissant dans l'évolution humaine, comme il va en décroissant dans la vie ontogénique de l'homme.

Les anciens Grecs (qui ne sont pas des primitifs mais déjà des peuples en décadence), avaient un angle facial qui dépassait fréquemment 85°.

Les hommes modernes n'atteignent presque plus ce degré. Les méditerranéens ont de 80 à 85. Les parisiens ont une moyenne de 82.

Les peuples dégénérés tels que les Cafres ont 78, les nègres 75. Les Namaquois du Cap de Bonne-Espérance ont 64.

LA PERVERSION CÉRÉBRALE

Cause de l'erreur

Le mot perversion (de *per* préfixe et *vertere* tourner) indique très bien un mouvement de retour qui dénature en donnant le caractère du mal.

En effet, du moment où le cerveau de l'homme ne progresse plus d'arrière en avant, mais, au contraire, chemine d'avant en arrière, toutes les idées qui étaient venues se graver dans la substance grise du cerveau pendant la longue suite de siècle qui représente l'enfance philogénique de l'humanité et que l'homme apporte en naissant, se trouvent désormais excitées en sens inverse, et répondent à cette excitation en éveillant les idées, qui se succèdent, dans un ordre renversé. Il en résulte une association illogique d'idées, c'est-à-dire une erreur ; car la vérité est le résultat naturel de la succession régulière des idées.

Un exemple fera mieux comprendre ceci :

Figurons-nous que chaque cellule de la substance grise est le moule qui contient une idée, représentons cette suite d'idées par les lettres de l'alphabet. Si nous voulons trouver une vérité, c'est-à-dire plusieurs idées réunies pour exprimer un rapport, ce sera comme si nous voulions, à l'aide des lettres, former un mot ou une phrase. Supposons que nous voulions écrire : *la terre est ronde*. Pour que les lettres nous donnent l'idée réelle de la terre ronde, il faut qu'elles soient placées dans l'ordre où je viens de les écrire. Mais si au lieu de cela, nous les plaçons dans un ordre renversé, à la place d'une phrase logique et compréhensible nous aurons : *Ednor tse erret al* ; cela devient incompréhensible parce que c'est illogique. Et la logique c'est la science de l'ordre, l'antique Mathèse dont on a fait la Mathématique.

Presque tous les préjugés qui règnent dans la société ac-

tuelle sont basés sur des *idées fausses*. Souvent les associations d'idées les plus simples sont interverties.. En voici un exemple : Quand on écrit une adresse sur une enveloppe de lettre, la logique indique qu'il faut mettre, d'abord, le nom de la ville, puis celui de la rue, puis le numéro, puisque c'est dans cet ordre que la recherche du domicile indiqué sera faite. On fait tout le contraire, on met le numéro, puis la rue, puis la ville.

C'est surtout dans les sciences que règne cette inversion des idées. Nous pourrions en donner maints exemples, mais ce serait renverser la plupart des doctrines admises, et nous aurions quelque peine à nous faire comprendre de ceux qui n'ont pas suivi tout l'enchainement de faits que nous avons *redressés* dans *la Nouvelle Science.*

Mentionnons, cependant, quelques exemples d'idées *vues à l'envers.*

— *En cosmologie*, toute l'évolution des astres est expliquée par des idées renversées. On nous a montré dans les mondes habités des soleils éteints, alors que ce sont des soleils futurs ; l'état obscur précède l'état incandescent ; les cerveaux pervertis voient l'état incandescent avant l'état obscur.

— *En Physique* ; c'est en vertu de l'inversion de l'esprit que Newton et ses partisans voient dans la pesanteur une force attractive, *attirant* les corps libres vers la terre, alors que la seule force qui existe est une force *répulsive*, repoussant les objets vers la terre.

— *En sciences naturelles* , c'est en vertu de l'inversion de l'esprit que Darwin et ses partisans voient l'évolution organique allant de la motricité à la sensibilité (de la destruction à la synthèse) alors qu'en réalité elle va de la sensibilité à la motricité (de la synthèse à la destruction). En d'autres termes ils font une évolution commençant dans la série animale (faite d'êtres achevés et en décadence) alors quelle commence dans la série végétale composée de formes en voie de perfectionnements progressifs.

En anthropologie, c'est en vertu de la perversion cérébrale qu'on a osé émettre sur l'évolution humaine des vues aussi fausses que celles contenues dans les lignes suivantes :

Un front fuyant et étroit est un signe incontestable d'infériorité. A mesure qu'une race s'élève en civilisation, son cerveau s'accroissant peu à peu par l'effet de son activité même, exerce, une poussée sur les os qui l'enveloppent et le protègent ; le crâne s'élargit alors progressivement et tend de plus en plus à prédominer sur les autres parties de la tête ; le front se relève et s'avance, en même temps qu'il augmente d'étendue ; enfin les bosses frontales deviennent de plus en plus apparentes. Tout contribue ainsi à éloigner la tête humaine de sa conformation primitive, plus ou moins bestiale et à lui imprimer ce caractère de noblesse qui est l'apanage des races supérieures.

La vérité est tout le contraire de cela. Ce sont les races primitives qui ont le beau crâne, ce sont les races anciennes, c'est-à-dire dégénérées, qui ont les caractères que l'auteur de cette citation donne aux primitifs. Du reste, c'est l'enfant (qui reproduit les primitifs) qui a ces bosses frontales, c'est encore le jeune homme, ce n'est pas l'homme âgé, qui a, presque toujours, le front déprimé.

Nous pourrions citer mille autres exemples, presque toute la science faite pendant l'époque de perversion que l'humanité vient de traverser y passerait. Nous verrions qu'en effet, le propre de l'homme est de se tromper : *Errare humanum est*. Ce qui prouve que toute la science est à refaire suivant la logique, car ce ne sont pas les observations qui manquent, c'est l'ordre dans lequel il faut les classer. Faire des observations sans savoir les classer c'est encombrer le cerveau de connaissances inutiles, telle une maison dans laquelle on viderait une voiture de déménagement, entassant les objets les uns sur les autres, au lieu de les mettre à leur place.

Mais ce n'est pas chose facile pour les hommes d'acquérir la *science de l'ordre ;* il faut, pour cela, un cerveau vierge,

c'est-à-dire n'ayant pas été dérangé par l'action perturbatrice du système nerveux sexuel.

LA PERVERSION CÉRÉBRALE CAUSE DE FAUSSETÉ

La régression des courants cérébraux engendre l'erreur involontaire, car l'homme qui affirme une chose fausse, en vertu de cette excitation d'avant en arrière, la croit vraie ; mais elle engendre aussi l'erreur volontaire : le mensonge. Il est des hommes qui mentent sans scrupules, il en est même qui mentent sans nécessité, et comme poussés par un secret besoin de dire autre chose que ce qui est. Cet entraînement dans l'erreur est créé par le mouvement de régression des courants céphaliques.

Avec l'âge le mensonge devient une habitude, et c'est ainsi que, peu à peu, il s'est si bien imposé, qu'on a pu dire que la vie sociale actuelle est tout entière basée sur des *mensonges conventionnels*.

Pour voir le monde tel qu'il est, pour être sûr de soi dans ses jugements, il faut le voir avec des éléments médullaires projetés en avant ; les courants en arrière montrent, à l'homme, le monde à l'envers de ce qu'il est, comme s'il le voyait dans un miroir qui renverse l'image ; et, de plus, il le voit par rapport à lui, c'est-à-dire en rapportant tout à sa personnne, en faisant tout converger vers son être sexuel, du dehors en dedans : de là l'égoïsme. Tout devient trouble dans son esprit, il ne comprend plus le monde extérieur, il ne comprend plus sa propre nature, devenue pleine de contradiction, et, en vertu de l'inversion qui se fait dans son cerveau il en change absolument les lois ; il appelle *bien* ce qui est *mal*, *mal* ce qui est *bien*, parce qu'il prend cette vue de l'esprit renversée pour base de ses jugements ; il considère ses idées déviées comme des idées justes.

Si nous parcourons les Écritures sacrées de l'antiquité, nous voyons, à chaque instant, des allusions à la droiture primitive de l'homme et à l'inversion de l'esprit qui lui a succédé. *Esaïe* (ch. V, 20) : « Malheur à ceux qui appellent le bien mal et le mal bien; qui font les ténèbres lumière et la lumière ténèbres; qui font l'amer doux et le doux amer. »

L'audace et le calme avec lesquels les hommes pervertis savent mentir sont inouïs et bien faits pour stupéfier les gens simples qui croient encore à la vérité. Parmi les mille mensonges que les événements quotidiens nous révèlent, en voici un, pris dans la masse à titre d'exemple :

C'est un contremaître d'imprimerie nommé Eugène Daly; un jour, voulant se débarrasser de sa femme, il s'absente de son atelier et revient chez lui pour la tuer, puis il retourne à son travail avec le plus grand calme. A sept heures, il revient chez lui, et, passant devant la loge du concierge il salua de façon à être remarqué, il monta, redescendit au bout de quelque temps et se précipitant dans la loge du concierge il dit : « Je viens de trouver ma femme assassinée, c'est terrible. Venez vite, ma pauvre femme ! mon enfant ! » En entrant dans la chambre du crime : « Voyez, dit-il, en sanglotant, c'est épouvantable! On n'a tué que pour voler. » Puis, il fait prévenir sa mère qui arrive et avec son instinct de femme devine. « Au moins, ce n'est pas toi qui l'a assassinée, dit-elle ? » Sans répondre, et toujours étouffé par les sanglots, il se précipite dans les bras de sa belle-mère qui arrive. « Quel épouvantable malheur, dit-il, nous faisions si bon ménage ? »

Voilà l'audace dans le mensonge. Quant au calme, il est démontré par ce fait que Daly retournant à son atelier, après le crime, y arriva tout en sueur, mais fort gai. Il plaisanta avec un employé de l'imprimerie, et s'étant remis à son travail, un travail de chiffre assez compliqué, le fit sans aucune erreur.

LE DOUTE

Mais la perversion a ses degrés. Avant d'en arriver à l'erreur et au mensonge, l'homme passe par le doute.

C'est dans l'adolescence que le doute apparaît. Dans l'enfance il n'existe pas ; l'enfant a une crédulité robuste. Quand la sexualité s'impose il commence à douter de lui-même, il est pris de timidité, craignant de commettre une faute il hésite avant d'agir, ne sachant plus ce qu'il faut faire il regarde les autres pour les imiter ; il n'a plus d'esprit d'initiative.

Cet état peut durer toute la vie, s'accentuer même dans l'âge adulte. Que d'hommes qui n'osent se décider, qui pèsent longtemps le pour et le contre des choses et, finalement, ne prennent un parti que poussés par l'exemple des autres ; un rien les influence, un mot entendu détermine leur opinion, fait leur jugement ; ils croient ce que les plus audacieux veulent leur faire croire, il suffit pour les entraîner de leur montrer un prétendu avantage immédiat, alors que, derrière cette surface, se trouve un véritable désavantage. Les hommes, pris en masse, s'emballent pour ou contre une idée avec la même facilité, puis mettent à défendre ce qu'ils ont adopté un entêtement d'autant plus grand que l'idée est plus fausse. Ils ne veulent pas avoir l'air de s'être trompés, — l'entêtement simule la conviction — et c'est ainsi que toutes les grandes erreurs se sont imposées.

ESPRIT DE NÉGATION

L'état de régression du cerveau de l'homme doit l'amener fatalement à la négation de la vérité, puisque le dernier terme de son évolution sexuelle c'est le renversement complet de l'ordre primitif.

Cette évolution de la mentalité masculine est l'image de l'intellectualité masculine à travers les âges. Les lois de la Nature connues dans la jeunesse de l'humanité (parce qu'elles avaient été trouvées par la femme et révélées par elle à l'homme) furent acceptées sans conteste par l'homme très jeune, puis l'évolution sexuelle venant troubler son esprit, amena le doute d'abord, la négation ensuite. C'est la croyance à ces vérités primitives qui constitue *la foi ;* c'est la croyance (simulée ou réelle) aux idées interverties qu'on appelle *la mauvaise foi.*

L'esprit de négation grandit avec l'homme. Il est d'autant plus développé que l'homme devient plus mâle. Il en est qui vont si loin dans cette voie qu'ils sont, avec ceux qui les entourent, en contradiction permanente. La négation est leur verbe. Cette progression s'est accentuée. La foi, c'est-à-dire la croyance à une vérité quelconque, a disparu du cerveau de l'homme. (Il est vrai que le mot *foi* a servi à désigner la croyance à l'erreur : la *mauvaise foi.*)

On a bien essayé de reconstituer, par la philosophie, le trésor des idées perdues, mais les hommes qui travaillaient à cette restauration y mettaient leurs vues interverties — ou perverties, — de là le chaos d'opinions contradictoires qui finit par envahir le monde et qui jeta un si grand discrédit sur toutes les opérations de l'esprit de l'homme, qu'un auteur allemand, Feuerbach, a été jusqu'à dire : « La spéculation est la philosophie en ivresse. » Quel aveu !...

Dans les temps modernes, on a senti la nécessité de ne plus admettre de croyance que lorsqu'elle serait basée sur l'expérience, persuadé que les œuvres de spéculation pure, faites par les hommes, ne peuvent être l'expression de la vérité. Mais là encore, se sont introduites bien des causes d'erreurs. Non seulement tous les phénomènes de la Nature ne sont pas susceptibles d'être mesurés au compas, pesés, analysés, mais, alors même qu'ils pourraient l'être, les résultats d'une expérience sont toujours sujets à différentes interpré-

tations. Et nous avons vu souvent (presque toujours même) la méthode expérimentale nous induire en erreur par suite de l'interprétation fausse donnée aux résultats obtenus.

C'est pourquoi le chaos qui règne dans la science a amené un grand nombre d'hommes au *quiétisme*, c'est-à-dire au renoncement absolu de toute recherche, persuadés que la Vérité n'est pas accessible à l'homme.

C'est pour redresser cette tendance à l'erreur de l'esprit masculin que la morale primitive avait imposé « le respect de la vérité ». C'est encore en s'appuyant sur ce fait qu'on a institué le serment, qui aurait été inutile dans une société constituée par des hommes dont l'esprit serait resté droit comme celui de l'enfant.

La crainte de l'opinion, un reste de respect des lois morales, retiennent encore quelques hommes dans la vie publique, mais dans la vie privée il en est beaucoup qui laissent voir sans pudeur et sans prudence cet esprit de négation ; il en est beaucoup pour qui la contradiction est devenue une habitude et qui étalent cette laideur morale sans savoir que, comme toutes les conséquences de l'acte sexuel, c'est un stigmate moral qui trahit sa cause et qui révèle l'état mental de celui qui en est la victime.

SCEPTICISME

Le scepticisme est le *refus de croire*. On en a fait une école philosophique, et on trouve encore des hommes qui se vantent de leur scepticisme sans se douter de la signification de cette affirmation.

MISONÉISME

La haine des idées nouvelles se manifeste chez les hommes qui ne sont plus aptes à recevoir de nouvelles impressions

mentales. La pensée de faire fonctionner certaines régions du cerveau, tombées en inaction, leur cause le même effet que causerait au paralytique l'idée d'entreprendre une longue marche avec ses jambes raidies.

Donc il faut se méfier des misonéistes, ils affichent un caractère de déchéance qui doit, forcément, être accompagné de tous les autres.

ENTÊTEMENT

C'est quand il ne peut plus *penser* que l'homme devient surtout affirmatif. C'est alors qu'il impose ses idées fausses avec le plus d'opiniâtreté. C'est qu'alors l'organe de la volonté (les fibres motrices de la moelle blanche) a autant de puissance en lui que l'organe de la pensée en a peu (la moelle grise).

Ce sont toujours les dégénérés qui se déclarent infaillibles; ils considèrent comme une honte un changement d'opinion, et ne comprennent pas que s'il y a une honte c'est dans l'affirmation de l'erreur.

Les hommes supérieurs ne craignent pas d'avouer qu'ils ont changé d'opinion.

Jules Simon disait un jour au Corps législatif : « Les opinions peuvent mûrir et changer. Quant à moi, et cette déclaration ne m'humilie pas, j'ai eu des opinions que je n'ai plus aujourd'hui. »

L'homme qui refuse de modifier son opinion montre par là qu'il sent l'incertitude de son esprit — et s'applique à la nier. — Un esprit toujours droit n'a jamais cette préoccupation de paraître infaillible.

BAVARDAGE

La manie de parler qui domine certains hommes s'éveille lorsque les lobes frontaux perdent leur activité; alors les

courants cérébraux, qui ne peuvent plus exciter les régions antérieures atrophiées, s'arrêtent dans le cerveau moyen, et c'est là, comme l'a démontré Broca, que se trouve le siège de la parole.

Cette loquacité qui survient chez les hommes épuisés coïncide donc avec la perte du jugement par suite de l'impossibilité du raisonnement; elle est un indice de dégénérescence.

Il ne faut pas confondre la loquacité qui vient de l'abondance des idées avec celle qui vient de l'excitation exclusive des lobes moyens. Elles sont faciles à distinguer, du reste. Celui qui parle pour obéir au besoin de parler dit des mots quelconques, des phrases sans suite, des lieux communs sans idées propres. Celui qui parle beaucoup parce qu'il pense beaucoup dit *quelque chose*, émet des idées, son bavardage répond à un besoin intellectuel.

FOLIE

Il résulte de tout ce que nous venons d'exposer que la progression croissante de la dégénérescence, chez l'homme, est la conséquence fatale de son inversion céphalique et a, pour premier facteur, sa fonction sexuelle.

Le mot *de mente* indique son origine. C'est la *mente* qui se défait.

Nous allons montrer comment cette dégénérescence mène à la folie, en passant par des troubles nerveux caractérisés par l'impatience, l'obstination, les caprices, l'indécision, l'irritabilité, la violence.

Abandonnant, pour un instant, la méthode logique, que nous avons l'habitude d'employer, nous allons exposer le résultat de recherches expérimentales.

Goltz, dans les travaux qu'il a faits sur les fonctions cérébrales, a démontré que l'ablation bilatérale du cerveau anté-

rieur amène : 1° des phénomènes d'excitation générale exagérée ; 2° l'absence de contrôle, ou de domination sur soi-même ; 3° l'exagération de certains mouvements réflexes incoercibles, par défaut des fonctions d'arrêt ou d'inhibition.

C'est sur des chiens que Goltz a fait ses expériences. Ceux qui les voyaient livrés à ces impulsions internes, qu'ils ne pouvaient maîtriser, disaient : « Ces chiens sont fous ».

C'est vers cet état que marche l'homme qui épuise, ou paralyse, l'activité fonctionnelle des lobes frontaux par l'abus des fonctions sexuelles.

M. Jules Soury, dans l'étude qu'il fit des doctrines de Goltz à l'Ecole des Hautes Études, en 1886, disait : « Au point de vue psychologique, les phénomènes d'hyperexcitabilité réflexe et d'irrésistibilité motrice, après l'ablation du cerveau antérieur, se traduisent par ce que Goltz appelle le caractère irritable, agressif, violent jusqu'à la fureur. De bons animaux, des chiens les plus pacifiques du monde, peuvent devenir, après cette opération, méchants, hargneux, batailleurs. Emportés par une sorte d'aveuglement furieux, ils se précipitent, dès qu'ils les aperçoivent, sur des chiens qui ne leur ont jamais fait aucun mal, qu'ils traitaient même, autrefois, en amis ; ils les mordent, les déchirent avec rage.

Aussi bien chez l'homme aussi on a signalé les mêmes phénomènes d'excitation, d'agitation inquiète, de violence, dans les lésions du lobe frontal. Le cas du mineur américain, relaté par le Dr Ferrier, est célèbre. Phinéas Gage, âgé de 25 ans, bourrait un trou de mine au moyen d'une barre de fer pointue ; la charge éclata, la barre de fer, la pointe en avant, traversa net le sommet du crâne, dans la région frontale, près de la suture sagittale. Ni paralysie, ni anesthésie, dit-on, mais changement profond de cractère. Or, d'après la relation de Harlow, ce mineur, jusqu'alors considéré par ses chefs comme un des meilleurs conducteurs de travaux, fut jugé incapable de continuer ses anciennes fonctions. L'équilibre, la balance, pour ainsi dire, entre ses facultés intellec-

tuelles et ses penchants instinctifs semblent détruits. « Nerveux, irrespectueux, il jure maintenant de la façon la plus grossière ; il supporte impatiemment la contrariété et n'écoute plus les conseils des autres ; à certains moments il est d'une obstination excessive, bien qu'indécis et capricieux. C'est un enfant pour l'intelligence, un homme pour les passions et les instincts. »

Le caractère irritable et violent dans les lésions du lobe frontal a encore été noté dans des observations de Congrève, Selwgn, Lépine, Davidson, etc., ainsi que la nature automatique, purement réflexe, des mouvements. Dans le cas de Baraduc, un vieillard, dont les trois circonvolutions frontales des deux hémisphères furent trouvées atrophiées, se promenait constamment en rond, ramassait ce qu'il rencontrait, ne parlait plus et était tombé, d'ailleurs, dans un état de démence complète. »

C'est cette même folie qui survient, chez l'homme, lorsque la fonction sexuelle est devenue pour lui une habitude dominante, qu'il n'est plus en son pouvoir de modérer. Alors, son cerveau épuisé, qui est devenu le pôle négatif de son être, ne peut plus lutter contre le pôle générateur qui lui prend tout ce qu'il élabore. Les troubles cérébraux, qui en résultent, se manifestent peu à peu, ils suivent une progression, lente d'abord, mais qui se précipite vers un dénouement fatal, plus tard. Les premiers symptômes de ce terrible état pathologique sont : la manie, les exigences capricieuses et irraisonnées dans la famille, le despotisme, la violence, les scènes fréquentes qui éclatent subitement, sans motifs et dont il rejette toujours la responsabilité sur les autres, le mensonge, le désordre dans les idées et dans les affaires, l'aversion pour les choses intellectuelles et pour les femmes sérieuses; enfin, l'excès de tous les effets dont nous avons vu le germe dans les vices qui commencent à poindre chez l'homme après le premier envahissement de la sexualité.

Souvent les dernières conséquences de l'acte sexuel se

présentent chez l'adolescent à la suite des premiers excès. C'est ainsi que les symptômes de la folie de l'homme se déclarent souvent, chez de jeunes garçons, lorsqu'ils arrivent à la puberté.

Lisez ce rêve d'un jeune homme sentant sa raison s'en aller : « Il a rêvé qu'il devenait fou ; il sentait se consommer en lui l'aliénation, il s'acharnait à se ressaisir, ce mal d'âme se prolongeait en des incertitudes poignantes. Cela ne se supportait plus. Et il se terrifiait de sombrer dans un autre que lui, tout en gardant sa même forme maintenant vaine. Son identité achevait de se détruire, mais il n'était pas positivement encore le nouveau personnage faussé, à la fois mentant à sa dénomination et impuissant à la rejeter. Son vrai moi, en train de passer, perdurait dans le corps, l'apparente figure semblait peut-être la même, tandis que la misérablement neuve expression s'égarait dans le visage, ne parvenait à s'y loger. Et ainsi le visible et l'invisible de lui-même ne cadrant plus, il éprouvait un ahurissement affolé de son mélange dédoublé. »

Le *Progrès Médical* (2 février 1889) rend compte d'un cas de ce genre, dans un article intitulé : *Folie de l'adolescence; Instabilité mentale; Idées vagues de persécution; Succube; Mélancolie des onanistes.*

Nous extrayons le passage suivant de cet article. Il s'agit d'un jeune garçon enfermé :

« Sa mère est venue le voir. Elle lui avait promis de lui apporter une casquette. Comme elle ne la lui apportait pas, il s'est mis en colère, est devenu d'une pâleur extrême, disant : « Je veux ma casquette tout de suite », et il levait le bras pour atteindre sa mère. L'infirmier s'étant approché, il lui dit : « Je suis quelque chose ici, je suis le maître, je veux « qu'on exécute mes ordres : on ne m'empêchera pas de « faire ce que je veux ; vous seriez deux cents que je vous « tuerais tous. » Puis, courant au bureau du surveillant pour lui demander sa casquette, il lui dit : « Vous, vous aurez

« votre affaire, je vous tirerai un coup de revolver. »

Ces cas de folie subite dans l'adolescence sont rares.

Les symptômes de la folie apparaissent, ordinairement, lentement, dans la vie adulte et, le plus souvent même, dans l'âge mûr. Ils entrent peu à peu dans l'homme, si bien qu'on s'habitue au changement sans oser croire à l'effondremen, complet de sa raison. Il la ressaisit, du reste, de temps en temps.

Un article de *La Nation* (29 mai 1894) sur la folie, commence par ces lignes :

« Nous plaisantons volontiers avec le mot de folie et il n'est pas rare que, en parlant de tel ou tel, dont les actes nous paraissent anormaux, nous nous écriions : « Il est fou ! » Qui sait ? Peut-être ne croyons-nous pas si bien dire, ni si juste. Il n'est pas besoin de proférer des cris de mort ou de frapper son voisin pour avoir droit au titre d'aliéné, et nous connaissons tel homme dont toutes les apparences sont celles de la sagesse même et qui est, pourtant, un bel exemple de folie. Rien ne le trahit et son regard seul, très vague, pourrait être un indice. A table on le sert sans mot dire, le moindre mot pouvant évoquer d'anciens souvenirs qui le mettraient dans de terribles colères. »

C'est qu'en effet, le passé d'un fou est plein d'une multitude de mauvaises actions.

Puis, l'article cité, passe en revue les différents genres de folie : les dangereux, les hallucinés, les voleurs, les assassins. Ce sont ces derniers qui sont les plus nombreux. En voici un : Garayo, fils d'ivrogne, qui se mit à étrangler des femmes, de vieilles filles. Pourquoi ? Il ne le sait pas. Il en blessa sept, en tua six ; tantôt leur enfonçant des épingles dans la poitrine, tantôt les blessant avec la pointe d'un couteau.

Enfin, la presse quotidienne qui enregistre, jour par jour, les faits qui se produisent, nous rend compte de l'état psychique de la société actuelle. Il ne se passe pas de jour sans qu'on nous raconte un de ces horribles crimes dus à la folie de l'homme.

Et la société assiste impassible à ces horribles forfaits ! Et nos législateurs continuent à se chamailler sur des questions secondaires, sans s'apercevoir que l'existence de l'humanité est en danger, puisque la vie des femmes et des enfants est livrée à l'homme qu'un instinct irrésistible pousse au crime.

Enfin, dans ces dernières années, la statistique nous a fait connaître la progression de la folie.

Voici les chiffres donnés, indiquant l'accroissement du nombre des fous soignés dans les asiles :

1871	49,589
1872	50,274
1873	52,478
1874	53,952
1875	55,378
1876	57,109
1877	57,312
1878	58,760
1879	50,419
1880	63,600

(*Revue scientifique*, avril 1894.

Quant à ceux, beaucoup plus nombreux, qui sont soignés dans leurs familles on ne peut pas les dénombrer.

D'autre part on a constaté, dans l'armée, une progression alarmante de la folie et de la paralysie générale, ces deux conséquences ultimes des abus sexuels. Il y a quatorze ans on ne comptait annuellement que 84 cas d'aliénation mentale ou de paralysie générale parmi les officiers, sous-officiers et soldats; en 1894, d'après les dernières statistiques relevées au ministère de la guerre on en comptait 213.

Enfin comment parler de folie sans citer Guy de Maupassant, cet homme qui avait épuisé la coupe du plaisir, croyant qu'elle donne à l'homme le bonheur, alors qu'elle ne lui donne que la mort.

Voici ce que, dans une de ses nouvelles, *Le Fou*, il écrivait :

« Pourquoi donc est-ce un crime de tuer ? Oui, pourquoi ? c'est au contraire, la loi de nature. Tout être a pour mission de tuer : il tue pour vivre et il tue pour tuer. Tuer est dans notre tempérament, il faut tuer ! La bête tue sans cesse, tout le jour, à tout instant de son existence. L'homme tue sans cesse pour se nourrir, mais comme il a besoin de tuer aussi par volupté, il a inventé la chasse ! L'enfant tue les insectes qu'il trouve, les petits oiseaux, tous les petits animaux qui lui tombent sous la main. Mais cela ne suffisait pas à l'irrésistible besoin de massacre qui est en nous. Ce n'est point assez de tuer la bête ; nous avons besoin aussi de tuer l'homme. Autrefois on satisfaisait ce besoin par les sacrifices humains. Aujourd'hui la nécessité de vivre en société a fait du meurtre un crime. On condamne et on punit l'assassin ! Mais comme nous ne pouvons vivre sans nous livrer à cet instinct naturel et impérieux de mort, nous nous soulageons, de temps en temps, par des guerres où un peuple entier égorge un autre peuple. C'est alors une débauche de sang, une débauche où s'affolent les armées et dont se grisent encore les femmes et les enfants qui lisent, le soir, sous la lampe, le récit exalté des massacres.

« Et on pourrait croire qu'on méprise ceux destinés à accomplir ces boucheries d'hommes ! Non. On les accable d'honneurs ! On les habille avec de l'or et des draps éclatants ; ils portent des plumes sur la tête, des ornements sur la poitrine ; et on leur donne des croix, des récompenses, des titres de toute nature. Ils sont fiers, respectés, aimés des femmes, acclamés par la foule, uniquement parce qu'ils ont pour mission de répandre le sang humain ! Ils traînent par les rues leurs instruments de mort que le passant vêtu de noir regarde avec envie. Car tuer est la grande loi jetée par la nature au cœur de l'être ! Il n'est rien de plus beau et de plus honorable que de tuer ! . . . »

Voilà la littérature qui a enthousiasmé toute une génération, et qui a eu des imitateurs car, nous avons un jour entendu un jeune homme annoncer, dans une réunion, qu'il allait publier un livre intitulé : *Les Joies du crime.*

Guy de Maupassant, dans cet aveu de fou, vient de proclamer le dernier mot de l'évolution mentale de l'homme, le besoin de tuer, la « guerre à la vie ».

L'AMOUR DU SANG

Pourquoi l'homme dégénéré aime-t-il le sang ? Il l'aime parce que c'est l'élément sexuel féminin, celui vers lequel son élément nerveux est attiré, celui qu'il cherche dans la femme, dans sa chair, dans ses muscles. Et lorsque la passion sexuelle le domine, son instinct le pousse à chercher cet élément pour lequel il a une si violente attraction.

Voir du sang est un plaisir pour lui, témoin cette réponse faite par un criminel au juge qui l'interrogeait. (Il s'agit d'un meurtre commis à Copenhague et raconté dans l'*Intransigeant* du 21 février 1894 sous le titre de : *Un Jack l'éventreur* danois).

« Tout à coup l'envie me vint de voir du sang, expliqua le meurtrier devant le juge d'instruction ; je lui ai porté plusieurs coups violents avec mon couteau, dans les seins et dans le ventre, je lui ai un peu coupé le corps par ci par là. »

Le monstre a raconté tous ces détails avec un cynisme incroyable et sans le moindre signe de repentir. Et le juge reprend : « Mais pourquoi donc avez-vous tellement mutilé votre victime ? »

« Comme je vous l'ai dit : l'envie m'a soudainement pris ; je le trouvais amusant. »

Détail horrible : dans une des poches de l'assassin on a trouvé un sein tout sanglant.

Le trouble psychologique que l'homme éprouve dans ces

moments de crise sexuelle est résumé dans cette expression : *voir rouge.*

Mais si l'homme voit rouge quand il perd tout sens moral il ne faut pas, pour cela, appliquer à la femme ce même état psychologique puisque sa sexualité suit une toute autre évolution. Je dis ceci pour M. Zola qui, dans son roman *la Terre*, nous montre une femme jalouse jetant sa sœur sur une faucille qui lui perce le ventre et la tue, puis disant à son mari : « *J'ai vu rouge* ». Si cette femme avait *vu rouge*, elle ne serait pas une femme : elle serait un homme.

La couleur rouge est celle que préfèrent les peuples dégénérés, les sauvages, qui ne sont devenus tels que par l'abus des plaisirs sexuels.

Qu'on s'adresse au nègre, à l'Indien d'Amérique ou au Polynésien, le sauvage a toujours la passion du rouge.

Le Néo-Calédonien, rapporte Cook, admire tout ce qui est rouge et prodigue cette couleur pour embellir les poteaux de ses cabanes, ses sculptures, ses statuettes. A la Nouvelle-Zélande, il suffisait de peindre un objet en rouge pour qu'il devînt un fétiche, un *tabou.*

Les Gabonais, écrit Dorlhac, ne connaissaient que les couleurs rouge, blanche et noire avant l'arrivée des Européens. Aujourd'hui ils mettent le bleu comme couleur de deuil.

Capus a remarqué que la couleur préférée des Kafirs Siapochs, peuple de l'Afghanistan, était le rouge ; c'est la couleur de certains ornements des chefs.

Au Congo, de Brazza emportait toujours, pour ses échanges, des cotonnades rouge vif.

C'est l'amour du sang qui grise les peuples dépravés dans les courses de taureaux. C'est ce même amour qui a fait le succès de la méthode des vivisections. Car ce n'est pas pour y chercher les secrets de la vie que le jeune homme plonge ses doigts, avec volupté, dans la bête ouverte et sanglante, c'est pour y trouver *la saveur âpre et métallique du sang, mère des cauchemars*, comme dit M. Léon Daudet, qui

nous parle des regards joyeux du sang versé, qui nous montre l'étudiant se repaître du spectacle des plaies bouillonnantes et goûter la volupté carnassière. « Pourquoi, d'ailleurs, tout être sain tremble-t-il à la vue et à l'odeur du sang? Pourquoi ressent-il, alors, le frisson sacrilège que les corrompus tournent en jouissance? Et pourquoi les criminels sont-ils toujours trahis par le sang, la vision, la trace, l'indélébilité, le poissé du sang? »

« Tout ce qui rompt les digues sacrées du corps est œuvre infernale. La chirurgie a ses prétextes comme la guerre, elle n'a pas davantage ses excuses. » (*Les Morticoles*, p. 61.)

Nous retrouvons donc l'*instinct* de l'homme dans la science comme nous l'avons trouvé dans la religion lorsqu'il y introduisit des sacrifices sanglants et des supplices.

CRIMINALITÉ

La criminalité a des degrés. Elle commence à la cruauté. On a dit, et c'est malheureusement vrai, que l'homme est l'animal le plus cruel de la création. En effet, tous les animaux carnivores massacrent d'autres animaux pour se nourrir de leur chair, c'est la loi de nature, mais, en agissant ainsi, ils ont une excuse, ils tuent pour vivre.

L'homme tue sans motifs et sans excuses.

Le chasseur qui s'en va abattre des perdrix n'est pas un affamé qui cherche sa nourriture, il n'a pas besoin de ces pauvrettes pour vivre, cependant il les tue pour le seul plaisir de les tuer. L'homme tue tous les animaux qui le gênent, sans s'inquiéter des droits qu'ils peuvent avoir à l'existence, il tue les insectes sans pitié et par milliers, même ceux qui ne sont pas nuisibles.

Cette habitude de ne pas *respecter la vie* lui rend le crime facile. Un homme ne diffère pas beaucoup d'un autre mam-

misère, quand on tue si bien la bête on tue également bien l'homme.

Or, ces habitudes sanguinaires sont encore une conséquence des perturbations morales occasionnées par l'abus de l'acte sexuel.

Si l'homme, après être monté si haut dans l'échelle des êtres tombe si bas, c'est que, plus qu'aucun animal, il a abusé de cette fonction. Les moyens faciles qu'il a trouvés de la remplir l'ont jeté, en peu de temps, au fond de l'abîme. Les autres animaux mâles, qui n'ont pas pu faire le même abus des choses sexuelles, ne sont pas aussi loin que l'homme du point culminant de leur évolution.

Le crime est le fruit d'un instinct de cruauté qui se révèle dans l'homme à l'âge où la sexualité s'impose, et qui répond à deux causes : 1° l'altération des facultés intellectuelles qui entraîne l'anéantissement de toute idée de justice, de devoir, qui obscurcit la raison et amène l'égoïsme; 2° la libre action du principe de destruction, qui est inhérent au ferment moteur et qui, à un moment donné, n'est plus équilibré par le principe sensitif, qui fait défaut.

Car si la vie est le *verbe* de l'élément sensitif, la mort est le *verbe* de l'élément moteur. C'est le principe de la destruction organique en même temps que le principe de l'excitation régressive du cerveau, laquelle amène la négation. Défaire la vie que le principe sensitif engendre, nier la vérité qu'il détermine, tel est le rôle constant du principe moteur. Par conséquent, lorsqu'il règne en maître dans l'organisme d'un homme, cet homme montre par tous ses actes que la vie des autres le blesse. On dirait qu'il veut se venger sur les autres de ce que sa vie, à lui, est ravagée par un ferment qui la détruit. Il commence par le mensonge et finit par le crime. L'homme qui ment a fait le premier pas dans la voie qui mène à l'échafaud.

Mais si le crime est déjà en lui à l'état de germe, il faut, ordinairement, une cause qui le détermine. Cette cause est,

presque toujours dans sa passion sexuelle, dans la recherche de la satisfaction de son instinct, dans les moyens d'y arriver. Il faut de l'argent pour satisfaire cette passion, pour avoir de l'argent il vole, puis il tue pour cacher le vol. Il lui faut des femmes, il en prend où il en trouve, puis les tue pour qu'elles ne parlent pas, s'il les a prises par violence. Ou bien c'est un mari qui tue sa femme parce qu'elle est un témoin gênant de ses vices, un reproche constant, parce qu'elle veut le retenir sur sa pente sexuelle.

Le vol, le viol et la jalousie de l'homme sont au fond de toutes les causes criminelles, c'est-à-dire, en dernière analyse, l'instinct sexuel, rompant toutes les digues que les lois, les religions, les mœurs, ont essayé de lui opposer.

C'est dans la jeunesse que les mauvais instincts de l'homme sont surtout dangereux pour la société. Lorsque le sexe s'impose, lorsque la fonction devient tyrannique, il arrive, d'ordinaire, qu'il y a, tout d'un coup, excès de celle des deux facultés qui devra prédominer dans l'organisme. La jeune fille qui devient femme acquiert une sensibilité exagérée, le jeune homme acquiert une motricité effrayante.

Je dis *effrayante* parce que cet état particulier de déséquilibre constitue un véritable danger pour la société, puisque, à ce moment de la vie, l'impulsion instinctive n'est pas tempérée par l'expérience. C'est à cet âge (de 18 à 22 ans) que les plus horribles crimes se commettent. Car le crime n'est pas autre chose que la résultante de l'exagération de tous les vices déterminés par la fonction sexuelle de l'homme.

— C'est l'exagération de l'égoïsme, puisque le criminel sacrifie la vie des autres pour satisfaire un instinct personnel — ou un caprice.

— C'est l'exagération de la brutalité, c'est-à-dire de la force musculaire déchaînée, privée de la coordination des idées qui doit la guider.

— C'est l'exagération de la ruse et du mensonge, puisque le criminel nie son crime, ou se donne à lui-même (et tâche

de donner aux autres) des raisons plausibles de son action. Et ce sont ces justifications illogiques qui font passer pour des actions louables les crimes collectifs, comme la guerre, ou les assassinats déguisés comme le duel.

— C'est l'exagération de l'instinct de domination qui lui fait croire qu'*il est le maître*, même de la vie des autres.

Et cette perversion de l'homme n'est pas seulement personnelle, elle est héréditaire, elle est transmise aux générations futures. L'homme actuel est victime des passions de ses ancêtres.

Quand les troubles organiques et psychiques, qui déterminent le crime, apparaissent, la mort n'est pas loin, car l'agent sensitif étant le Principe de la vie, la mort doit survenir quand ce Principe n'est plus suffisamment représenté dans l'organisme.

La fin de ces misérables est horrible. Ils souffrent un tourment moral qui n'est comparable qu'à celui qu'ils ont fait endurer à ceux qui ont eu le malheur de vivre près d'eux.

LES DEGRÉS DE LA SEXUALITÉ MASCULINE

Toutes les horribles conséquences du vice, que nous venons de montrer dans leurs dernières manifestations, sont loin d'être développées au même degré chez tous les hommes. Heureusement pour l'humanité on trouve encore des individus disséminés dans notre société pervertie, qui sont restés sur les hautes cimes de la vertu, qui cherchent la vérité, qui aiment le bien, qui veulent, en dépit de l'entraînement général, rester droits, rester justes.

Mais si la terrible fatalité qui pèse sur eux, et dont tout homme est victime, ne les a pas encore dominés tout entiers, comme tant d'autres, ils n'en ont pas moins subi les premières atteintes du Mal dans leur jeunesse, puisqu'elles sont inhérentes à leur sexe ; elles sont moins développées chez

eux, mais ils en ont, à leur insu, le germe, qu'une mauvaise direction donnée à leur existence, un mauvais milieu, aurait pu développer.

M. Guillot, un auteur qui réfute les doctrines de Lombroso, parlant de la progression du mal chez l'homme, nous dit : « On les voit s'acheminer, plus ou moins rapidement, vers l'apogée du mal : ils commencent par être des libertins, des paresseux, des égoïstes, des esprits forts, ils perdent le respect de toutes choses, s'affranchissent de toute contrainte, repoussent toutes les croyances gênantes, et se laissent aller au gré de leurs passions (1). »

Certes tous les hommes n'arrivent pas au crime, tous n'arrivent pas à la folie, mais tous subissent les premières conséquences de leur sexualité : le doute, l'incertitude, l'égoïsme, l'orgueil naissant, et de tout cela il résulte, pour eux, un malaise moral que la femme seule peut guérir.

« L'homme a contre lui la chair », disait Victor Hugo. Mais il ne veut pas toujours l'avouer, il cherche plutôt à le cacher, et c'est pour cela qu'il est tout un grand chapitre des sciences biologiques qu'il ne veut pas faire : « le sexualisme ». On l'a négligé, avec intention, afin de ne pas arriver à la constatation de ce qu'on veut cacher. Bien plus, on a mis à sa place une science mensongère, destinée à tromper le public, les femmes surtout, qu'on a voulu continuer à tenir enfermées dans les préjugés nés de l'Église et qui, maintenant, passent dans la science.

Mais tous ces efforts n'empêchent pas la Nature de continuer inflexiblement son œuvre, et quoi que l'homme fasse, il ne peut sortir de sa sexualité, il ne peut qu'en atténuer les conséquences en veillant très sévèrement sur lui-même.

(1) Lombroso, *Anthropologie criminelle*, p. 162.

LUTTE ENTRE L'INSTINCT ET LA RAISON

L'homme qui veut marcher droit dans la vie est condamné à lutter avec lui-même pour vaincre l'instinct du Mal, qui sans cela l'envahirait. Il a, pour le guider dans cette lutte, la conscience, qui l'avertit très clairement qu'il fait mal quand il obéit aux impulsions provoquées en lui par la régression cérébrale.

Il sent, tout aussi sûrement, qu'il fait *bien* lorsqu'il obéit aux impulsions *primitives* (antésexuelles pourrait-on dire) qui le ramènent à la droiture, à la vérité, à la raison. La satisfaction qu'il en éprouve l'avertit qu'il a *bien fait*.

Mais pour obéir à cette impulsion première, il faut vaincre la sexualité. L'homme doit donc être en lutte continuelle avec lui-même et, suivant l'expression d'un philosophe, « faire remonter tout son sexe dans son cerveau ».

C'est pour atteindre ce résultat que, dans une antiquité lointaine, on avait formulé un code de morale qui fut la véritable base des grandes religions primitives. Ainsi on avait su appliquer à la vie pratique les conclusions de la science.

Nous retrouvons, du reste, tout ce fonds antique disséminé dans les prescriptions des moralistes de tous les temps et de tous les pays, qui n'ont fait que les propager sans y rien ajouter, si ce ne sont quelques altérations, quelques erreurs.

L'homme lui-même comprit qu'il fallait lutter, sa raison, quand elle reprenait son empire, lui dictait des lois qui devaient le maintenir dans la droiture primitive — ou l'y ramener.

LA PASSION

Mais lorsque l'entraînement sexuel n'a pas été combattu, modéré, dirigé, il arrive à dominer l'homme qui, ne sachant plus y résister, se laisse entraîner vers « la passion », que

nous pouvons définir ainsi : « l'entrainement vers l'instinct sans retour vers la raison ». Il est une multitude d'hommes qui en sont arrivés là sans s'en douter.

Celui qui a écrit cette pensée, qui met la vie sentimentale au-dessus de la vie intellectuelle, était un impulsif sans s'en douter :

« Tout le monde, tous les soleils, toute la création pour une pensée, et toutes les pensées de l'homme, avec tout le reste, pour un sentiment. »

Donc, plus l'action sexuelle devient *positive* pour l'homme, plus les opérations de son cerveau deviennent *négatives*.

Or, la raison étant le seul guide que chacun possède pour connaître le monde extérieur et s'y diriger, si ce guide devient lui-même incertain l'homme ne peut plus marcher dans le monde moral sans *une direction*.

LE PESSIMISME

Le Pessimisme est une infirmité mentale qui provient de la conscience que l'homme acquiert de la direction fatale que lui impose sa sexualité et qui, quoi qu'il fasse, doit le conduire au mal et au malheur.

Cet état d'âme a été mis en évidence par Schopenhauer, dans un système philosophique qui nous donne l'explication des désordres de l'âme masculine. Il a résumé l'état de l'esprit de l'homme qui a conscience de sa déchéance morale et n'aperçoit, devant lui, que la douleur et le désespoir. Doué de facultés mal équilibrées, Schopenhauer voyait le monde à travers le voile sombre que le déraillement sexuel jette sur les conceptions de l'esprit. Ce tempérament, que ses ancêtres lui avaient légué, lui donnait un caractère insupportable, dont souffraient tous ceux qui l'entouraient. Aussi, c'est dans la vie de cet homme, ou plutôt dans ses écrits, que nous irons chercher des preuves et des arguments pour mon-

trer ce qu'est, dans la nature humaine, le dernier degré du tourment moral. Mal causé par l'envahissement du poison organique que le ferment moteur engendre, « le principe de mort », et qui vient à dominer lorsque l'élément sensitif qui est « le principe de vie » vient à diminuer.

Schopenhauer a bâti un système philosophique que l'on peut résumer ainsi : « Il existe, dans la Nature, une Volonté — ou une Force — qui crée la vie par un besoin inhérent à son essence. (Nous avons expliqué cette Force dans notre Livre IIe : *le Principe générateur de la vie*). Mais, aussitôt que l'être vivant est jeté dans le monde, il devient l'objet de mille tourments ; la force qui l'a créé se plaît à lui faire subir mille souffrances, l'homme est victime de cette force, la vie est, pour lui, une mystification. »

Il faut bien reconnaître qu'il y a dans cette étrange philosophie une grande vérité. L'homme, aussitôt qu'il est homme, c'est-à-dire aussitôt qu'il remplit la fonction qui fait son sexe, devient la proie d'un tourment lent, auquel il n'échappe que par la lutte. Et ce tourment est le résultat de la nécessité, que lui impose sa nature, de se débarrasser de l'élément qui donne la vie, qui fait le bonheur, et de garder, au contraire, l'élément qui engendre la souffrance et la mort.

Mais ce que Schopenhauer a cru être une loi générale n'est applicable qu'à la moitié du genre humain, qu'à l'homme. Il y a là une fatalité qui pèse sur lui, mais sur lui seul. Chez la femme il n'existe ni tourment, ni lutte de ce genre. La philosophie de Schopenhauer est donc défectueuse à ce point de vue. Du reste, c'est un trait du caractère de l'homme — et de Schopenhauer en particulier — de ne voir, dans la nature humaine, que ce dont il est à la fois l'objet et le sujet. A ce point de vue tout ce qui existe dans la nature humaine échappe à l'homme, et, pour lui, le mot *humain* veut dire *masculin*. Schopenhauer peint, dans un sombre tableau, *les douleurs du monde*. Écoutez-le :

« Je ne connais rien de plus absurde que la plupart des

systèmes philosophiques qui expliquent le mal comme quelque chose de négatif ; lui seul, au contraire, est positif, puisqu'il se fait sentir... »

« Si elle n'a pas pour but immédiat la douleur, on peut dire que notre existence n'a aucune raison d'être dans le monde. Car il est absurde d'admettre que la douleur sans fin qui naît de la misère inhérente à la vie, et qui remplit le monde, ne soit qu'un pur accident et non le but même. Chaque malheur particulier paraît, il est vrai, une exception, mais le malheur général est la règle. »

« Sous quelque forme variée que l'homme poursuive le bonheur ou cherche à éviter le malheur, tout se réduit, en somme, à la jouissance ou à la souffrance physique. Combien cette base matérielle est étroite : se bien porter, se nourrir, se protéger contre le froid et contre les intempéries, et, enfin, satisfaire l'instinct des sexes. »

— Comme on le voit, toutes les jouissances intellectuelles, toutes les joies que donne l'exercice des facultés sensitives et affectives, qui, pour nous, sont le vrai bonheur, tout cela est un monde inconnu pour Schopenhauer. Il ne peut donc pas en parler.

Citons encore :

« Lorsqu'on se représente, autant qu'il est possible de le faire, d'une façon approximative, la somme de misère, de douleur et de souffrances de toute sorte que le soleil éclaire dans sa course, on accordera qu'il vaudrait beaucoup mieux que cet astre n'ait pas plus de pouvoir sur la terre pour faire surgir le phénomène de la vie, qu'il n'en a dans la lune, et qu'il serait préférable que la surface de la terre, comme celle de la lune, se trouvât encore à l'état de cristal glacé.

On peut encore considérer notre vie comme un épisode qui trouble inutilement la béatitude et le repos du néant. Quoi qu'il en soit, celui-là même pour qui l'existence est à peu près supportable, à mesure qu'il avance en âge, a une conscience de plus en plus claire qu'elle est, en toutes choses,

un désappointement, *may, a cheat*, en d'autres termes, qu'elle a le caractère d'une grande mystification, pour ne pas dire d'une duperie... »

« ... La vie est un pensum dont il faut s'acquitter laborieusement ; et, dans ce sens, le mot *defunctus* est une belle expression. »

« ... Le monde, mais c'est l'enfer, et les hommes se partagent en âmes tourmentées et en diables tourmenteurs. »

« Imagine-t-on un démon créateur, on serait pourtant en droit de lui crier, en lui montrant sa création : Comment as-tu osé interrompre le repos sacré du néant, pour faire surgir une telle masse de malheur et de tourments ? »

Je m'arrête, pour ne pas citer tout le livre qui résume la sombre philosophie du cynique vieillard allemand qui scandalisait le monde.

Si la jeunesse sceptique et pleine d'illusions voulait nier la déchéance intellectuelle de l'homme, à travers son évolution sexuelle, je répondrais en citant quelques lignes d'une chronique de M. Francisque Sarcey, à propos du suicide d'Anatole de la Forge, qui aima mieux quitter ce monde que d'assister à l'effondrement de son intellectualité.

« Les années se sont accumulées sur sa tête. Chacune d'elles, en tombant sur lui, lui a enlevé une parcelle de son courage, de son intelligence et de sa force. Il s'est vu baisser peu à peu.

« Il aurait pu ne pas s'en apercevoir ; la nature, la bonne et indulgente nature, fait à quelques-uns, à la plupart d'entre nous, la grâce de leur enlever, en même temps que leur énergie première, la lucidité d'esprit qui les éclairerait sur ces défaillances. Nous vieillissons et nous ne nous sentons pas vieillir. Sans doute, nous ne pouvons pas conserver beaucoup d'illusions sur l'amoindrissement de la force physique ; mais au moins pouvons-nous nous flatter que l'intelligence ou l'esprit n'ont pas faibli en nous. C'est là une des erreurs les plus communes et il faut ajouter, les plus consolantes.

« Il y a des hommes plus clairvoyants, ou plus durement avertis, à qui il est impossible de garder ces illusions. Ils se voient eux-mêmes tomber en ruines; ils contemplent leur décadence intellectuelle et morale du même œil que Marius regardait Carthage. Ils savent qu'ils n'y peuvent rien; que le lendemain les fera plus faibles encore, plus tristes et plus inutiles qu'ils n'étaient la veille. L'avenir ne leur ménage aucun retour; ils ne peuvent que s'enfoncer, chaque jour, plus avant dans la nuit. »

(*XIX*e *Siècle*, 10 juin 1892.)

Nous venons d'étudier l'homme tel que la Nature le fait. Mais il ne faut pas oublier que différentes conditions comme l'éducation, l'instruction, l'expérience, l'ambition, les rivalités et les nécessités sociales modifient les conditions psychiques des individus. Toutes ces causes réunies ont fait de l'homme actuel un autre être que celui que la Nature avait créé.

L'homme a gagné des qualités dans la vie sociale ; il a, lui-même, modifié ce qu'il y avait de brutal dans sa primitive nature ; il a grandi dans son évolution, ce qui lui donne, dans le monde actuel, une place supérieure à celle qu'il a occupée au début des sociétés humaines.

Quant à la femme, dont nous allons maintenant étudier la psychologie, nous sommes forcés de reconnaître qu'elle n'est plus, dans les sociétés modernes, l'être idéal et supérieur que la Nature avait voulu qu'elle fût. A l'inverse de l'homme, elle est descendue au lieu de monter. Les conditions dans lesquelles elle a été tenue l'ont atrophiée.

Il ne faut donc pas me taxer d'exagération si je décris des qualités féminines que l'on n'aperçoit plus, à l'époque actuelle, que chez de rares exceptions. Je fais ici l'histoire des deux êtres que la Nature a faits, je ne m'occupe pas, pour le moment, de la manière dont ces deux êtres se sont modifiés dans la vie sociale.

PSYCHOLOGIE FÉMININE

Etudions, maintenant, les conséquences de la sexualité dans le sexe féminin.

Nous avons considéré l'origine des fonctions sexuelles au point de vue physiologique ; nous avons montré que c'est une restitution, faite à la Nature, des éléments nerveux dans le sexe mâle, des éléments sanguins dans le sexe femelle.

Le corps de l'individu a des moments de pléthore qu'il ne peut calmer qu'en éliminant ce qui obstrue les rouages de son organisme. Le point important à considérer c'est que l'élément donné, dans l'acte de restitution, par les individus de sexes différents, n'est pas le même.

Et c'est cette circonstance qui détermine tous les caractères sexuels.

C'est parce que l'être mâle donne l'élément nerveux sensitif ; c'est parce que l'être femelle donne l'élément sanguin que la génèse d'un nouvel être est assurée. La rencontre de ces deux principes fournit à l'enfant le germe de sa vie sensitive et de son corps matériel.

Cette restitution à la Nature constitue un acte physiologique d'une grande importance et qu'il n'est pas donné à l'individu de supprimer, quoiqu'il puisse le diriger, le gouverner, le maitriser ou le favoriser. Dans une certaine mesure il est soumis à la volonté individuelle, dans son principe il ne l'est pas.

Cette fonction commence dans l'enfance et dure jusqu'à la vieillesse. Elle se complique de l'hérédité. Nous apportons, en naissant, des conditions sexuelles, qui sont la conséquence des actions accumulées de nos ancêtres, et qui nous sont imposées en dehors de toute participation directe de notre vo-

lonté. Ce sont ces deux circonstances : la fonction et l'hérédité, qui déterminent, dans les individus, tous les caractères sexuels. Ces caractères sont anatomiques, physiologiques et psychiques. Il résultent tous de l'action du système nerveux grand sympathique et des vaisseaux qui l'accompagnent.

OVULATION.

La sécrétion féminine qui est l'équivalent de la sécrétion masculine c'est L'OVULATION.

La femelle sécrète l'ovule comme le mâle sécrète le spermatozoïde.

La sécrétion de cet élément anatomique est, pour la femme, « la fonction sexuelle ».

Il ne faut pas confondre l'ovulation avec la fécondation ; ce sont deux ordres de faits totalement différents.

Comme l'ovulation est une fonction qui s'accomplit dans un endroit invisible, c'est un acte peu connu des personnes qui n'ont pas fait d'études spéciales sur ce sujet. Cependant, comme cette question intéresse toute l'humanité, il est utile d'en dire quelques mots.

On connait le mode de reproduction des poissons. La femelle pond ses œufs dans un endroit quelconque, puis s'en va ; le mâle vient ensuite et féconde les œufs sans avoir vu la femelle.

Chez les oiseaux la femelle pond ses œufs sans que le mâle ait besoin d'intervenir, seulement les œufs non fécondés restent improductifs.

Chez les mammifères — et, par conséquent, chez la femme — le même phénomène se produit ; la femelle pond ses œufs, mais ils sont d'une extrême petitesse, souvent pas plus gros que la tête d'une épingle. Ils sont perdus au milieu du mucus que leur mise en liberté entraine, de sorte que, lorsqu'il sont expulsés au dehors on ne les aperçoit pas.

Lorsque l'ovule a été pondu par la femelle, en vertu de la fonction sexuelle, *qui est subjective*, l'action du mâle vient le féconder ; il se fixe, alors, dans l'utérus et s'y développe.

Il n'y a pas de fécondation possible en dehors de ces conditions.

Depuis que les femmes ont des enfants — et cela remonte loin — pas une seule d'entre elles n'a conçu un rejeton sans l'avoir, préalablement *pondu* elle-même, dans un acte étranger au concours de l'homme, absolument comme la poule qui pond ses œufs en l'absence du coq, comme le poisson femelle pond les siens sans connaître le mâle qui les fécondera.

Lorsque M. Pouchet étudia l'ovulation de la femelle il fit une révolution dans la science.

Avant lui Harvey avait bien dit : tout vient de l'œuf ; mais sa théorie n'avait pas été vulgarisée.

Avant les travaux de Pouchet, le grand public croyait encore que c'est l'homme seul qui fait l'enfant au moyen du germe qu'il apporte, et bien des gens, dans la masse ignorante du public, croient encore que l'action de la femme est insignifiante dans cet acte, que semblable à la terre à laquelle on confie une graine, elle n'est que le terrain dans lequel se développe le germe donné par le père.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la théorie de Pouchet. Je dois, cependant, dire que l'expression de : *Ovulation spontanée et mensuelle*, qui sert de titre à sa théorie, renferme deux erreurs.

1° L'ovulation n'est pas, ordinairement, spontanée chez les mammifères, elle est déterminée par une action externe. (Il est possible que dans les animaux inférieurs cette action soit inutile et remplacée par certaines conditions électro-magnétiques semblables à celles qui déterminent la fleuraison végétale.)

2° L'ovulation n'est pas mensuelle. Elle peut être quotidienne chez certains mammifères comme elle l'est chez la

poule. Elle a des périodes d'activité et de ralentissement dues à des influences internes ou externes.

L'ovulation est une fonction qui répond à un besoin physiologique et dont la suppression entraîne des perturbations profondes — et peut même amener la mort.

Cette fonction commence vers sept ans. Elle détermine l'apparition des menstrues en mettant en activité les éléments vaso-moteurs.

Cette antériorité de l'ovulation, précédant les menstrues infirme, une fois de plus, la théorie de Pouchet. Chez toutes les petites filles dont on a fait l'autopsie on a trouvé la preuve de l'ovulation dans la *tache jaune* laissée par l'ovisac après l'expulsion de l'ovule.

FÉCONDATION

La fécondation n'est pas, pour la femme, *une fonction*, elle n'en est pas avertie par une impression quelconque, elle peut la subir en dormant. L'épithélium du vagin n'a pas de sensibilité particulière et le col utérin est insensible, même au contact du fer incandescent.

La femelle est étrangère à ce qui se passe en elle au moment où le mâle féconde l'ovule qui est dans l'utérus, dans les trompes ou dans le vagin. C'est l'ovule qui, alors, est intéressé, ce n'est plus elle car, du moment où l'ovule est détaché de l'ovaire il ne fait plus partie d'elle ; c'est un corps qui va se développer en elle, mais dont elle ne ressentira pas les impressions, — s'il en reçoit.

Or, la fécondation n'intéresse que l'ovule, non la femme ; aussi elle ne sent jamais le besoin d'être fécondée.

Dans le rapprochement des sexes la femme consent, elle ne désire pas, elle se laisse prendre pour des causes diverses, curiosité d'abord, condescendance ou intérêt ensuite.

Ce qui prouve que la fécondation n'est pas une fonction pour la femme c'est que, en général, elle ne prend aucune

part à l'acte dont elle est le témoin passif ; c'est encore, que la même femme peut servir, impunément, à plusieurs rapprochements dans une même journée.

Or, cette *disponibilité facultative* prouve bien que sa nature physiologique n'est, en rien, intéressée à ce dont elle est l'objet. Elle n'est ni surmenée, ni même fatiguée après cet exercice, parce qu'elle n'a fait aucune dépense, l'approche du mâle n'a provoqué, en elle, aucune sécrétion (1), aucune impression, et ce qui le prouve c'est que toutes ses fonctions organiques telles que la circulation, la calorification, l'innervation, sont restées normales, alors que chez l'homme toutes ses fonctions s'exaltent dans l'accouplement. Enfin, circonstance intéressante, les exemples de morts subites à l'occasion de la conjonction sexuelle, se rapportant presque toujours à des ruptures du cœur, sont exclusivement propres à l'homme qui veut dépasser la mesure de ses forces génitales. Comment, si la femme était dans les mêmes conditions, certaines d'entre elles pourraient-elles supporter plusieurs rapprochements sans danger ?

D'autre part, si la femme qui se livre à l'homme avec fréquence reste physiologiquement indifférente, il est une multitude d'autres femmes, dans le monde, qui ne connaissent jamais l'accouplement et ne le désirent pas. Fait qui prouve encore que ce rapprochement ne constitue pas, pour elles, une fonction, car si c'était une fonction, elle serait nécessaire à la vie. La Nature ne fait pas deux espèces de femmes, et c'est dans l'*ovulation* seulement, qu'il y a égalité entre elles. Toutes les femmes normales pondent leurs œufs. Donc les vierges n'ont pas plus de mérite dans leur virginité que les autres dans leurs rapprochements, puisque elles sont, les unes et les autres, physiologiquement indifférentes à un acte auquel l'homme seul est intéressé.

(1) Ce n'est pas cela que disent les hommes, mais aucun d'eux n'a compris la question.

A cela on me répondra que, s'il est des femmes indifférentes il en est d'autres, et beaucoup, qui ne cachent pas des appétances sexuelles, des désirs lubriques, des instincts lascifs.

Je répondrai que ces femmes-là prennent le stimulus sensoriel qui appelle l'ovulation pour une excitation qui demande la fécondation ; elles se trompent sur le *but* de leurs désirs et paient cette erreur d'une désillusion certaine, à moins que, pendant le rapprochement, les deux fonctions : ovulation et fécondation, ne se soient accomplies — ce qui est très rare.

Tout cela, chez la femme, est étranger à l'amour qui peut déterminer un besoin de caresses, de baisers, de rapprochement de la partie supérieure du corps, mais nullement de la partie inférieure.

Si la fécondation n'altère en rien les fonctions normales de la femme, il n'en est pas de même de l'ovulation qui lui laisse, à la longue, une fatigue musculaire, parce que le principe expulsé avec l'ovule est l'albuminoïde générateur des fonctions motrices.

CONSÉQUENCES PSYCHIQUES DE L'OVULATION

Arrivons au véritable ordre de fait qui doit nous occuper ici : la recherche des conséquences psychologiques de la fonction sexuelle chez la femme.

Voici comment un savant d'une grande autorité, M. Virchow, résume la question. Dans son mémoire : *La femme et la cellule*, il signale la corrélation qui existe entre les fonctions génératrices et les conditions particulières du caractère et de l'esprit. Il dit : « La femme est femme uniquement par ses glandes génératrices. Toutes les particularités de son corps et de son esprit, sa vie nutritive, son activité nerveuse, la délicatesse, la rondeur des membres, l'élargissement du bassin, le développement de la poitrine, sa luxuriante chevelure contrastant avec le duvet fin et imperceptible qui couvre le reste

du corps ; en outre, la profondeur de sentiments, la percep-ception primesautière et sûre, la douceur, l'abnégation la fidélité, en résumé, tous les caractères éminemment féminins que nous admirons et vénérons dans la vraie femme, tout cela dépend de l'ovaire. Que l'on extirpe l'ovaire et la virago nous apparaitra dans toute sa hideuse imperfection. »

Il ressort de ceci que, non seulement les conséquences de la fonction sexuelle sont différentes dans un sexe et dans l'autre, mais, de plus, qu'elles sont l'opposé les unes des autres. Et cela se comprend : la femme garde ce que l'homme donne ; elle donne ce que l'homme garde, donc il y a renversement physiologique et, par conséquent, renversement psychologique. De là les conditions diamétralement opposées des deux sexes.

Nous allons les examiner.

AUGMENTATION DES FACULTÉS SENSITIVES

Pendant que l'influx nerveux sensitif est, chez l'homme, un principe qui alimente à la fois la vie intellectuelle et la vie sexuelle, un principe qui lui sert à penser et à aimer, chez la femme, ce principe ne peut être mis en action que dans la vie intellectuelle et dans la vie de relations sociales — non sexuelles ; il n'est pas divisé, il garde son intégrité dans le système nerveux primitif encéphalo-rachidien.

Les facultés motrices sont les seules qui soient intéressées dans les fonctions génératrices chez la femme. Elles suivent, chez elle, la même évolution que les facultés sensitives chez l'homme.

La femme, comme l'homme, possède dans l'enfance des facultés sensitives et motrices équilibrées. La petite fille partage les jeux remuants, bruyants, du petit garçon. Elle a, à peu de chose près, le même degré de motricité, elle court, saute, danse, se livre à des exercices de gymnastique comme son petit frère.

La sexualité apaise cette impétuosité de l'enfance, et, en même temps, augmente, en très peu de temps, en elle, les facultés sensitives, lesquelles sont génératrices de l'intelligence.

L'adolescent fait l'inverse. C'est pour cette raison qu'il y a tant de distance intellectuelle et morale entre un garçon de 15 à 18 ans et une fille du même âge, alors que, cinq ou six ans auparavant ils étaient presqu'égaux en motricité et en sensibilité.

L'intelligence de la jeune fille se développe rapidement et excessivement. C'est ce qui lui donne un si grand besoin d'exercice intellectuel, besoin de lectures, d'études, d'aspirations vers les choses élevées, qu'elle cherche dans la Nature, dans la poésie, quelquefois dans la religion, où elle croit les trouver par une sorte de souvenir atavique des primitives religions de l'antiquité qui étaient basées sur les lois de la Nature.

A partir de ce moment, et dans tout le reste de son existence, la femme, dont les facultés sensitives grandissent de jour en jour, éprouve un ardent besoin d'exercer son intelligence. Ce besoin est aussi impérieux pour elle que le besoin d'actions musculaires est impérieux pour l'homme, c'est pour cela que le personnel abonné des bibliothèques circulantes est presqu'entièrement composé de femmes. C'est pour cela que dans les conférences publiques c'est l'élément féminin qui domine, et c'est pour cela, aussi, que nous avons vu une légion de jeunes filles se jeter dans les études universitaires aussitôt qu'on leur a ouvert les portes des Facultés.

Dans l'état d'organisation actuelle de la société et de la famille, les aspirations mentales de la femme sont presque toujours contrariées. On lui mesure sa nourriture intellectuelle, on l'en prive même, quelquefois, tout à fait, ou bien on lui donne des aliments spirituels, de si mauvaise qualité qu'ils sont indigestes pour son esprit droit. Cependant

comme la Nature reprend toujours ses droits, aussitôt que la femme se sent libre elle s'abandonne aux impulsions de son sexe, et c'est ainsi que nous voyons la femme libérée chercher la société des hommes intellectuels et se livrer elle-même à la littérature, à la philosophie, aux arts, à la science.

M. Prudhon, voulant démontrer que les femmes ne sont bonnes à rien, en dehors du ménage ou des plaisirs de l'homme — ménagère ou courtisane — dit, comme preuve à l'appui de sa thèse, qu'on n'a jamais rien vu surgir du cerveau de la femme, à moins qu'il ne s'agisse *de quelques femmes émancipées*. A quoi M. Naquet répond : « Vous réfutez vous-même votre argument en prouvant que c'est l'esclavage qui empêche la femme de se produire, et qu'elle déploie ses facultés aussitôt qu'elle est libre. » C'est comme si on reprochait au prisonnier de ne pas faire de voyages de découvertes.

L'exercice de nos facultés constitue, pour nous, un besoin impérieux. L'homme ne peut pas plus vivre sans agir que la femme ne peut vivre sans penser — seulement la pensée féminine n'est pas manifestée, n'est pas *extériorisée*.

Mais, de même que l'action de l'homme peut être dirigée vers un but utile et profitable à l'humanité, comme l'industrie, elle peut aussi être dirigée vers un but funeste à l'humanité, comme la guerre.

Il en est de même dans l'ordre des facultés sensitives, elles peuvent servir au progrès intellectuel et moral de l'humanité, si elles sont employées à l'étude de la Nature, mais elles peuvent aussi être dirigées dans une voie fausse ou inutile. C'est ce qui est arrivé chez les femmes ; on a faussé leur esprit ; on leur a interdit la recherche de la vérité, on ne leur a permis que l'étude du mensonge, du surnaturel, de l'absurde.

L'activité intellectuelle de la femme se reflète sur sa physionomie. Quand elle a franchi les premières années de la jeunesse elle acquiert une expression intelligente et douce,

plus séduisante que la beauté des femmes qui sont plus jeunes, mais qui ne pensent pas avec la même activité ; plus séduisante, surtout, que la beauté plastique des femmes réduites à l'esclavage, comme on en trouve dans certains pays où on empêche absolument le développement de leurs facultés mentales.

Il ne faut pas confondre l'intensité sensitive encéphalo-rachidienne, — c'est-à-dire la nervosité intellectuelle — avec la nervosité passionnelle de l'homme, qui émane du grand sympathique. C'est cette dernière qui engendre la neurasthénie, « la maladie du siècle », et que, trop souvent, les médecins ont attribuée à la femme dans leur ignorance des lois de l'évolution sexuelle.

Le nervosisme masculin se révèle par une excessive susceptibilité, un caractère irritable, des émotions violentes, de la colère, des idées fantasques, des actes de désespoir ou de folie, souvent accompagnés de troubles de l'estomac et des autres organes qui sont sous la dépendance du grand sympathique.

Chez la femme l'intensité sensitive est toute morale, elle se révèle par des effluves d'altruisme et d'amour qui se dégagent d'elle, par des compassions, des charités, des pitiés profondes. Car la femme la plus nerveuse et la plus intelligente est, en même temps, la plus aimante puisque c'est par le cerveau que la femme aime. Quand on veut contrarier ses besoins affectifs elle devient violente, défend ses droits à la pensée et à l'amour sacré qui l'accompagne. Et comme cet ordre de faits n'est pas compris des hommes (qui jugent les femmes d'après eux) on a créé un nervosisme féminin qu'on a voulu rapprocher de celui de l'homme, en l'exagérant même. Le perpétuel préjugé qui tend à contrarier la femme dans la famille et dans la société, peut amener, chez elle, un état d'irritabilité qui, souvent, s'exalte, et que l'homme considère — avec triomphe — comme un état nerveux semblable à celui dont il souffre. Il a cependant une toute autre cause :

c'est la révolte de la Nature contre les entraves que l'on veut apporter à son libre développement.

DIMINUTION DES FACULTÉS MOTRICES

Du moment où les sécrétions sexuelles commencent, la jeune fille perd, peu à peu, sa force musculaire, et c'est alors que nous voyons la pétulance de l'enfant se calmer. Peu à peu, aussi, en perdant l'action elle perd l'audace qu'elle possédait dans l'enfance; la timidité l'envahit quand elle commence à pressentir qu'elle va être un objet de jalousie, enfin tous les autres caractères psychologiques de son sexe se dessinent. En même temps les caractères anatomiques de la femme apparaissent, les seins deviennent fermes et saillants parce que l'élément sanguin commence à se déposer dans la partie antérieure du corps; la circulation se modifie, le pouls se montre fébrile et sautillant.

La diminution des facultés motrices, commencées dans l'enfance, continue à progresser. Dans la jeunesse, la femme peut encore rivaliser d'activité musculaire avec l'homme, en avançant dans la vie elle ne le peut plus; tout effort lui devient difficile, la marche prolongée la fatigue, la station droite lui est impossible, pendant un temps un peu long, et peut amener l'évanouissement si elle est forcément prolongée.

Ce défaut de motricité chez la femme entraîne son manque d'action dans la société. L'action n'est qu'une réaction motrice. C'est cette circonstance qui a le plus contribué à lui donner une position inférieure dans le régime actuel. La femme n'agit pas — ou agit peu — elle ne se défend même pas quand on l'attaque. Pour une qui se manifeste, dix mille restent confinées dans leur retraite et dans leur silence. Si bien que, à égalité de circonstances, c'est-à-dire dans une nation où la femme serait libre, elle se manifesterait moins que l'homme, d'autant plus que son manque d'action est

complété par son manque d'ambition, le grand moteur qui pousse les hommes. Mais il n'y a pas égalité de circonstances. Et le manque d'action de la femme est compliqué du manque d'action forcé dans lequel elle est tenue dans la société.

AUGMENTATION DE LA DURÉE DE LA VIE

C'est un fait que la statistique nous a fait connaître que les femmes vivent plus longtemps que les hommes. D'un autre côté l'histoire naturelle nous montre que les espèces inférieures, c'est-à-dire celles qui possèdent le plus de motricité, sont celles qui vivent le moins longtemps. Ces deux faits devraient suffire pour nous prouver que la durée de la vie est subordonnée à l'intensité des facultés sensitives.

Mais la grande théorie ébauchée par Cl. Bernard, que nous avons reprise et complétée, sur le principe destructeur et le principe conservateur, nous a donné l'explication scientifique de ce phénomène, en nous montrant que c'est le *ferment moteur* qui use la vie; nous avons complété les travaux commencés en montrant que c'est l'agent sensitif qui la répare et la conserve.

Donc la sexualité qui augmente les qualités sensitives de la femme augmente la durée probable de son existence. Chaque fois que la femme expulse un ovule, chaque fois qu'elle voit apparaître le phénomène mensuel, elle gagne quelques instants de longévité, puisqu'elle se débarrasse du *ferment moteur* qui, s'il était gardé, ravagerait son organisme (1).

Il résulte de ces faits que, dans l'enfance, avant la séparation physiologique que détermine la fonction sexuelle, le

(1) On compte, en ce moment, en France, 194 individus des deux sexes, âgés de cent ans et au-dessus. Ce sont : 5 célibataires, 3 mariés et 10 veufs, plus 22 vieilles filles, 10 femmes mariées et 114 veuves. Donc sur 194 centenaires, il y a 146 femmes et 48 hommes.

petit garçon et la petite fille, lorsqu'ils ont le même âge *paraissent* avoir le même âge. Dans les premières années de la jeunesse, il commence déjà à ne plus en être ainsi, le jeune homme, qui devient barbu, prend les caractères de l'homme fait, il paraît plus âgé que la jeune fille du même âge, quoique celle-ci soit déjà plus femme qu'il n'est homme. Enfin, en avançant dans la vie, on a fait remarquer que l'homme prend, de plus en plus, les caractères des anthropoïdes, qui sont ceux de l'âge mûr du sexe masculin; en un mot, il vieillit vite.

La femme, au contraire, semble rajeunir en vieillissant. De 25 à 45 ans, elle représente de moins en moins son âge. Cela doit être ainsi puisque le Principe de vie qui refait les tissus augmente en elle.

Que de femmes de quarante ans qui en paraissent trente! Que d'hommes de quarante ans qui en paraissent cinquante!

« Dira-t-on avec Schopenhauer, dit M. Fouillé (1), que la grâce féminine dure peu? Est-ce bien sûr? Si la femme ne menait pas une vie contraire à l'hygiène, elle conserverait presque toute sa vie cette jeunesse de corps et d'esprit, qui est dans sa nature même, qui résulte d'un tempérament où les forces de réserve l'emportent sur la dépense, qui rend, enfin, visible aux yeux la perpétuelle jeunesse de la race et, même quand la beauté a disparu pour les indifférents, il reste encore, pour ceux qui vivent auprès d'une femme et qui l'aiment, une beauté d'expression, une grâce morale que les années ne sauraient flétrir. »

PUDEUR

Nous venons de rappeler les conditions physiologiques de l'évolution sexuelle dans le sexe féminin. Arrivons mainte-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1893.

nant aux conditions psychologiques qui, non seulement sont différentes, mais qui sont *renversées* dans un sexe et dans l'autre, comme le sont les conditions physiologiques.

Nous avons fait remarquer que, chez l'adolescent, les premières atteintes du mal sexuel font naître, en lui, un sentiment de honte — qu'il dissimule dans la vie actuelle. Chez la jeune fille, rien de semblable et, cependant, on nous objectera « la pudeur de son sexe ». Je répondrai à cela que la pudeur c'est la honte masculine attribuée à la femme, pour deux raisons : la première, c'est parce que l'homme croit la femme soumise aux mêmes lois que lui ; la seconde, c'est que, dans le cours de l'évolution humaine on a *renversé* la psychologie des sexes pour des raisons sociales que nous expliquerons plus loin, attribuant à la femme les conséquences psychologiques de la sexualité masculine. Ce système est l'origine des *mensonges conventionnels* qui, à la longue, et par une sorte de suggestion sociale, ont intimidé la femme.

C'est après avoir été longtemps persécutée dans sa sexualité que la femme s'est pliée (en apparence au moins) au régime de honte que l'homme lui a imposé, mais rien, en elle, — si ce n'est l'habitude — ne lui inspire cette pudeur dont on lui fait un mérite et qui n'est, en réalité, qu'un outrage fait à son sexe.

Ce n'est pas sans lutte, du reste, que ce renversement des lois psychologiques s'est imposé. La femme primitive, fière de sa féminité, défendit longtemps « sa nudité » que l'art antique a toujours représentée. Et, dans la vie actuelle de la jeune fille, il est un moment où elle sent, par un atavisme secret, la *fierté de son sexe*, elle a l'intuition de sa supériorité morale et ne comprend pas pourquoi il faut en cacher la cause. A ce moment, flottant entre les lois de la Nature et les conventions sociales, elle ne sait pas si le *nu* doit l'effrayer ou ne pas l'effrayer. Même une sorte de souvenir atavique, confus, lui rappelant l'époque antérieure au vêtement, lui

montre comme un idéal paradisiaque les usages de cette époque de l'humanité.

Du reste le déshabillé revient souvent dans les modes de la femme. Jamais dans celles de l'homme.

C'est au moment de la vie où le jeune homme est dominé par les hontes de son sexe que la jeune fille se sent prise des fiertés du sien. L'homme se cache, la femme se montre, l'homme se couvre, la femme se découvre. Et, dans les peuplades sauvages, les missionnaires n'arrivent pas à obtenir des femmes jeunes qu'elles adoptent l'usage du jupon.

Ce qui prouve encore que la pudeur naturelle des hommes est bien plus réelle que celle des femmes, c'est la facilité avec laquelle la femme se laisse visiter par le docteur et la résistance de l'homme à l'idée d'être visité par une doctoresse.

GAÎTÉ

Nous avons vu que, chez l'adolescent, la honte sexuelle entraîne la misanthropie, la tristesse. Chez la jeune fille la fierté sexuelle détermine la gaité. Elle se sent grandir dans la vie, elle le manifeste par une gaité bruyante, inconsciente, que la moindre chose excite.

Mais il ne faut pas confondre le rire franc de la jeunesse féminine avec le rire forcé de la jeunesse masculine. Les jeunes gens cherchent à simuler cette gaité, ils l'exagèrent même, surtout quand ils sont entre eux, car devant les femmes la timidité les reprend. Le rire forcé de l'homme est, trop souvent, un rire de dépit, ou le rire satanique provoqué par le triomphe du Mal.

Si la gaité naturelle de la femme se voile dans la suite de son existence, c'est parce que l'homme trouble sa vie par sa continuelle contradiction. Sans cette circonstance la femme serait toujours gaie.

Une philosophie pessimiste comme celle de Schopenhauer n'est pas concevable dans l'esprit d'une femme.

SÉRÉNITÉ

Un autre contraste est celui de la sérénité psychique de la jeune fille, comparée aux terreurs mentales du jeune homme. Rien, en elle, des reproches de la conscience qui obsèdent son frère. Son cerveau, loin de se troubler comme le cerveau masculin, acquiert, au contraire, une lucidité nouvelle.

Seule, elle se plonge dans des rêves délicieux, en compagnie elle montre son bonheur de vivre, dans l'intimité elle bavarde avec audace, sans aucune crainte d'exprimer ses idées, avec ses compagnes elle chante, elle rit, elle prend des ébats pleins de gaité qui manifestent sa plénitude de vie, son bonheur intime, sa parfaite sérénité.

Cet état de l'âme a été analysé dans l'antiquité. On l'a défini comme un état de perfection de la spiritualité dans toute sa plénitude, état dans lequel on rencontre les indéfinissables délices où nous plonge la sensation d'un équilibre parfait, d'une paix complète et d'une harmonie générale dans le sein de laquelle nous sommes venus nous fondre, avec laquelle nous ne faisons qu'un.

Les Hindous l'appelaient : *le Nirvana*. Les chrétiens l'ont appelé : *la béatitude des élus*.

Cet état de conscience, qui ne peut être égalé en élévation spirituelle, vient de l'augmentation de l'intensité sensitive dans le système nerveux encéphalo-rachidien, augmentation qui se produit, chez la jeune fille, au moment où, chez le jeune homme, c'est une diminution qui commence.

L'accroissement de la chevelure en est un témoignage extérieur. L'activité nerveuse du cuir chevelu reproduit extérieurement l'activité nerveuse du cerveau. Chaque cellule nouvelle de la moelle grise est, pour ainsi dire, représentée par un nouveau bulbe pileux. Il y a corrélation entre la moitié cachée et la moitié externe de la réserve nerveuse encéphalique.

MODESTIE

Nous avons à expliquer, maintenant, les sept vertus de la femme que l'on a opposées aux sept péchés capitaux de l'homme.

A l'orgueil de l'homme la femme oppose *la modestie*, l'abnégation, l'esprit de sacrifice, qui fait qu'elle s'efface volontairement devant l'homme, lui laissant la première place.

Considérez ce qui se passe dans une réunion d'hommes et de femmes. Par exemple dans un groupe réuni pour délibérer sur une question quelconque. La femme ne cherchera jamais à prendre les positions éminentes, elle restera toujours, modestement, en arrière, parlant après les autres, se manifestant après les hommes. Et cependant, souvent ce sont elles qui ont le plus de mérites, toujours le plus de valeur morale, et, pendant qu'elles hésitent à exprimer leurs pensées justes on voit des hommes qui, sans hésitation aucune, viennent exposer, devant elles, les idées les plus fausses, les plus absurdes.

C'est justement ce contraste qui prouve la valeur des femmes ; la modestie se développe en proportion de la valeur individuelle ; plus l'intelligence augmente plus l'orgueil diminue, et *vice versa*.

C'est encore pour obéir à ce besoin de s'effacer que la femme signe presque toutes ses œuvres d'un nom d'homme, laissant au sexe masculin la gloire de ce qu'elle produit. C'est ainsi que tant de femmes ont été les initiatrices, ou les véritables auteurs, de travaux dont la postérité fait gloire à un homme qui était près d'elle.

Si l'on voulait rétablir la vérité et restituer le véritable sexe des auteurs qui ont illustré l'humanité depuis l'antiquité, on causerait un étonnement profond, tant l'esprit des hommes s'est habitué aux mensonges historiques. On n'a

pas assez pensé que ce sont des hommes qui ont écrit l'histoire et qu'ils l'ont écrite avec leur orgueil, glorifiant leur sexe à travers les âges comme ils le glorifient dans les temps modernes — et laissant dans l'ombre la femme modeste, faisant incessamment une œuvre que l'homme lui vole incessamment (1).

ALTRUISME

La qualité dominante de la femme, c'est l'altruisme. Elle est opposée à l'égoïsme de l'homme.

Cette qualité se développe, en elle, par la sexualité, qui lui donne, avec le bonheur de vivre, l'amour de la vie, en elle et dans les autres.

C'est à cette qualité féminine que sont dues toutes les bonnes actions dont la vie des femmes abonde : la générosité, la charité, la promptitude à rendre service, à aider ceux qui luttent, à consoler ceux qui souffrent : c'est l'affabilité, la politesse, les prévenances de toutes sortes des *vraies femmes*.

DOUCEUR — PATIENCE

La colère masculine n'existe pas chez la femme. Elle est remplacée par la douceur.

C'est encore la sexualité féminine qui adoucit le caractère. Ce fait a pu être démontré expérimentalement. Voici comment : C'est dans le cervelet qu'est le siège de la motri-

(1) « Il y a des hommes à qui il a suffi, pour n'être pas bêtes, de prendre pour femme une femme d'esprit, et dont on ne découvrira la nullité que quand ils seront veufs, s'ils font la sottise de ne pas précéder leur femme dans la tombe.

« Les Égéries sont moins rares qu'on ne croit. C'est un bon second qu'une brave et intelligente femme dans la vie, et il est des hommes haut placés qui oublient trop que certaines étoffes ne doivent leur prix qu'à leur doublure. »

STAHL.

cité, et c'est son développement qui détermine la réaction motrice. Goltz, dont nous avons rappelé, plus haut, les expériences, a constaté que l'ablation du cerveau postérieur amène des symptômes psychiques qui offrent le plus frappant contraste avec ceux observés par l'ablation des lobes antérieurs.

« Les chiens les plus mauvais, les plus violents et les plus agressifs deviennent bons, doux et inoffensifs après l'ablation du cervelet. C'est en vain que les autres chiens les attaquent, les mordent, les volent, ils n'entrent plus en colère. Leur démarche est lente, circonspecte. On dirait que l'organe de la défiance et de la colère leur a été enlevé. »

Or, c'est vers cette voie que marche l'être femelle, en suivant son évolution sexuelle, l'ablation naturelle du cerveau postérieur par suite de l'élimination de l'élément qui nourrit les nerfs moteurs et, d'autre part, le développement continu du cerveau antérieur, dont les éléments médullaires ne sont jamais donnés, par elle, à la génération.

Le poids normal du cervelet de l'homme est de 169 grammes. Celui du cervelet de la femme est seulement de 147 grammes. Chez les viragos qui se rapprochent du caractère masculin et chez les femmes criminelles, ce poids peut aller jusqu'à 153 grammes.

Je ne m'arrêterai pas ici à rappeler la patience des femmes en face des hommes qui cherchent à les exaspérer, leur inépuisable douceur, même lorsqu'elles sont tyrannisées, l'admirable mansuétude avec laquelle elles pardonnent, même à ceux qui les tuent.

Celles que la torture exaspère n'en viennent à des actes de révolte que lorsque leur nature physiologique ne peut plus supporter l'excès de tourment qu'on leur inflige. Leur réaction, alors, n'est que la légitime défense de leur vie menacée.

SOBRIÉTÉ

A l'intempérance des hommes opposons la sobriété des femmes. Et, cependant, il a été démontré que la femme doit consommer plus d'aliments que l'homme, à égalité de poids. Ses organes nutritifs ayant un plus grand développement par suite de la nécessité où elle est de manger pour deux pendant la gestation et l'allaitement, et même, en dehors de ces époques, puisque les menstrues lui font toujours perdre ce que l'enfant absorberait s'il était présent dans l'utérus.

Or, loin que la femme consomme plus d'aliments que l'homme, c'est l'homme qui en consomme plus que la femme. Et chacun sait le peu d'importance que l'on donne à la nourriture, dans une maison où il n'y a pas d'hommes. C'est si bien passé dans les mœurs que le salaire des ouvrières est moindre que celui des ouvriers, sous prétexte que la femme a moins de besoins.

Or, la physiologie prouve le contraire.

C'est donc un *vice* qui règne chez l'homme, et non un besoin, quand il exige pour lui plus que pour la femme.

ACTIVITÉ

Nous avons dit que la paresse du corps est le résultat de la paresse de l'esprit et que l'homme dégénéré ne travaille plus parce qu'il ne pense plus.

Or, la femme n'est jamais inactive parce que sa pensée est toujours éveillée.

Prenons-la dans les basses classes de la société. Là, la mère est condamnée à un travail forcé et incessant, elle n'a ni jour de repos ni vacances. Le ménage est une galère à laquelle elle est condamnée pour sa vie entière, c'est elle qui fait vivre la famille — et souvent l'habille — et son travail,

qui devrait suffire à l'activité d'une personne, est encore augmenté des souffrances et des occupations de la maternité.

Prenons-la dans les classes élevées. Là, elle n'a pas de ménage à faire, elle est soulagée d'une partie des occupations maternelles, elle a des loisirs.

Qu'en fait-elle? Elle se livre à des travaux à l'aiguille, qu'on appelle « des travaux de dames » pour bien indiquer que ce sont les femmes riches qui les font. Or, ces travaux sont, souvent, de véritables chefs-d'œuvre d'art et de patience. Ils sont toujours une occupation qui la tient au travail une grande partie de la journée — souvent presqu'autant de temps que certaines ouvrières qui font des choses moins difficiles pour gagner leur vie.

Et pendant que les femmes du monde consacrent leurs loisirs à ces travaux libres (qu'on n'apprécie pas parce qu'ils sont inutiles, mais qui n'en sont pas moins *un travail)* que fait l'homme riche qui soit une occupation équivalente en activité? Il va au cercle, il va aux courses, il joue au billard, il va au théâtre, il cherche la femme... en un mot : « il flâne ». Je ne vois aucun travail d'amateur fait par *tous* les hommes riches, pendant que *toutes* les femmes riches font des travaux de dames.

*
* *

Nous venons de montrer que les sept péchés capitaux de l'homme sont remplacés, chez la femme, par sept vertus. Une femme qui aurait, comme l'homme, l'orgueil, la jalousie de sexe, l'intempérance, la colère, la paresse, serait un monstre, on l'appellerait *une virago*, mot qui signifie qu'elle se rapproche de l'homme.

Et, non seulement elle n'a pas les sentiments de la nature masculine, mais elle en est la victime, elle en souffre et c'est pour cela que, des sept péchés capitaux on a fait les sept douleurs de la femme.

Les antiques religions avaient fait de ces égarements masculins des *péchés mortels*, ce qui voulait dire qu'ils tuaient l'âme. Et, en effet, la luxure qui les engendre tous, tue l'âme, puisqu'elle épuise le cerveau en lui volant ses éléments médullaires pour les expulser traîtreusement.

Chez la femme, pas de péchés mortels possibles, puisque son âme garde son intégrité ; ses fautes, toujours légères, ne peuvent l'atteindre, aussi on les appelait *péchés véniels* (de *Véneris*, génitif de Vénus). C'est Vénus qui représente la sexualité féminine, ce sont les péchés de la femme sexuelle qui sont *véniels*.

Les religions modernes ont embrouillé tout cela, mais la science et les étymologies nous restituent la vérité.

DÉVELOPPEMENT CÉRÉBRAL

Il nous reste à étudier la grande question : celle du développement cérébral pendant l'évolution sexuelle.

Nous avons vu que, chez l'homme, il se fait une régression cérébrale qui trouble ses idées et amène le doute, d'abord, ensuite, et par degrés progressifs, la fausseté, le mensonge, le scepticisme et la folie.

Que se passe-t-il, chez la femme, à l'âge correspondant ? Rien de semblabie.

Le développement cérébral, commencé dans la vie embryonnaire, continue, chez elle, pendant toute son existence. Ses éléments médullaires ne sont jamais soustraits de leur masse primitive, jamais déviés de leur direction première puisqu'ils ne servent pas aux fonctions sexuelles. L'évolution intellectuelle, commencée dans l'enfance, continue dans la femme ; elle progresse parce que sa substance médullaire continue à cheminer d'arrière en avant, ses idées ne se faussent pas, son jugement reste droit, son angle facial ne diminue pas, elle ne connait pas les moments de doute qui envahissent

l'homme, elle n'a pas à faire l'effort qu'il fait pour *remettre son cerveau droit*, c'est-à-dire pour reprendre possession de sa raison, puisque son cerveau reste toujours droit, en vertu d'une cause constitutionnelle qu'elle ne peut même pas changer. Sa raison est spontanée, alors que celle de l'homme est *raisonnée*. C'est pourquoi la femme est si prompte et si sûre dans ses jugements.

L'INTUITION (LA VOYANCE)

Le dernier mot de l'évolution sexuelle dans le sexe féminin, c'est « la Science », c'est-à-dire la connaissance parfaite — la certitude — de ce qui existe dans la Nature et dans l'homme.

Voici quel est le mécanisme qui détermine cette magnifique faculté — cette « voyance » — ou, plus modestement, cette intuition, qu'on appelle génie quand, exceptionnellement, elle se produit chez un homme.

Lorsque la moelle grise, qui recouvre la blanche, la dépasse dans la partie antérieure du cerveau, il existe une région qui n'est plus atteinte par les fibres motrices sous-jaçantes. Ce sont les cellules de cette région qui renferment, en dépôt, les idées sourdes (idées *inconscientes*, puisque la conscience résulte de la mise en activité des cellules par les fibres motrices).

Cependant ces idées se révèlent à nous sous formes d'intuitions (perceptions spontanées), dont le caractère principal est de *n'être pas voulues*. Elles sont toujours inattendues et surprenantes.

Ces intuitions sont impossibles chez les hommes qui ont commencé la régression des courants médullaires, puisque, chez eux, la moelle grise a été *tirée en arrière;* elle ne peut donc plus dépasser la blanche.

C'est plutôt la blanche qui dépasse la grise et donne à

l'homme *la volonté* — sans la lumière — faculté inverse de l'intuition, qui est une lumière non voulue.

Les idées révélées par *intuition* sont les plus justes, elles ne peuvent même être que justes, puisque les cellules qui les révèlent ne peuvent pas avoir été déviées par les courants moteurs — ceux-ci ne les atteignant pas. C'est par le choc qu'elles se donnent entre elles que ces cellules *vibrent*. On dirait qu'elles sont dépositrices d'un monde d'idées que nous n'apercevons pas dans notre vie consciente — toujours un peu déviée. C'est qu'elles reproduisent les idées acquises dans la jeunesse de l'humanité, alors que l'enfant-humain avait un angle facial plus ouvert que celui de l'homme actuel. Ce sont les idées apportées au monde par ce moyen, qu'on appelle *suprasensibles* ou *idéalistes*. Elles sont rares, peu connues, presque toujours tenues secrètes à cause du mauvais accueil qui leur est fait par les hommes qui nient cette faculté parce qu'ils ne la possèdent pas ; et, dans leur ignorance, ils appellent *fiction* ou *illusion* ce que la femme perçoit de plus réel. Ils font de cette réalité *un rêve*.

D'autres y voient un troublant mystère, des réalités bizarres, invraisemblables, anormales, impossibles *quoi qu'elles soient*.

La science occulte n'est pas autre chose que l'ensemble des connaissances dues à « la voyance » des femmes, et cachées aux hommes.

« L'occultisme, dit l'un d'eux, nom mystérieux, tout enveloppé de terreurs, qui, à nos cerveaux frappés, à nos âmes inquiètes, apparait comme un pâle fantôme dont le front blême est ceint d'une étrange couronne d'énigmes ! »

S'il est un sixième sens anonyme et insoupçonné, c'est celui-là.

Mais il ne faut pas confondre ses manifestations, très réelles, avec les supercheries de ceux qui veulent les imiter.

L'homme-enfant a encore une certaine voyance, comme un souvenir atavique de son enfance phylogénique. Plus loin

dans la vie, il n'a plus que le souvenir vague d'un passé perdu qu'il voudrait reconquérir.

« L'homme est un Dieu déchu qui se souvient des cieux » a très bien dit Lamartine.

Or, ces souvenirs de l'homme, ces idées lointaines et perdues, sont les idées présentes de la femme. Le point auquel il s'est arrêté est celui à partir duquel elle a monté. Elle arrive au sommet quand il atteint les bas-fonds. Car il ne reste pas stationnaire, au point d'arrêt : il descend.

Qu'on me permette une figure :

Représentons-nous la femme, assise en face de la Nature, en face du soleil qui l'éclaire, comme devant un panorama qui se déroule devant elle. Elle voit ce qui se passe, ce qui existe. La connaissance qu'elle en acquiert n'est pas, pour elle, un effort ; elle n'a que la peine de regarder.

Mais l'homme, à un moment donné, a été obligé de se retourner, entraîné par une force qui l'a dominé. C'est qu'il est devenu négativement héliotropique et, pour fuir le soleil, il s'est mis dans une direction contraire. Dans cette nouvelle position il ne peut plus voir le brillant tableau qui se déroulait devant lui, avant ce mouvement, à moins de faire un effort, d'exécuter une torsion et, quoi qu'il fasse, cependant, il ne peut plus reprendre sa première position en face du soleil. Maintenant il est placé dos à dos avec la femme et c'est par elle qu'il sait la Nature, c'est elle qui lui dit *ce qu'elle voit.*

SAGESSE

La sagesse c'est la prudence, la prévoyance, la pondération qui résulte de la connaissance parfaite de la nature de l'homme.

C'est parce que la femme possède l'intuition, qui lui fait connaître les lois de la Nature, qu'elle agit avec sagesse, c'est-à-dire en pleine connaissance des conséquences de ses actes.

Lorsqu'à toutes les facultés que la femme doit à l'hérédité elle ajoute celles qu'elle peut acquérir dans sa vie individuelle, elle arrive à posséder toutes les qualités qui font *la sagesse*, et que l'antiquité avait personnifiées dans Junon, dans Minerve.

« La femme complète, a dit un philosophe, parait offrir la forme sous laquelle la vie humaine se développe avec le plus de grandeur. »

C'est à la maturité de son âge qu'elle arrive à ce degré d'élévation. Et nous sommes bien forcés de constater que l'âge auquel la femme arrive à son apogée intellectuelle est celui auquel l'homme dégénéré arrive à la folie.

Ce sont les deux termes extrêmes de l'évolution sexuelle.

Mais toutes les femmes n'arrivent pas au même degré d'élévation, comme tous les hommes n'arrivent pas au même degré d'abaissement, parce que les uns et les autres n'ont pas, derrière eux, les mêmes conditions phylogéniques.

Si l'homme pouvait, par un coup de magie, passer dans l'organisme d'une femme, arrivée à cette apogée de l'esprit, et apercevoir ce qui se passe dans son cerveau, il serait saisi de surprise, en considérant le monde nouveau qui lui apparaitrait, l'ensemble d'idées, nouvelles pour lui, qui lui seraient révélées soudainement. Mais l'homme ne peut pas comprendre ce qui se passe dans le cerveau de la femme, comme la femme — sans entrer dans l'organisme d'un homme — sait, cependant, ce qui s'y passe.

Pour que l'homme comprenne la femme et comprenne, comme elle la Nature, il faudrait qu'il fût resté à son degré primitif de pureté, qu'il fût resté enfant, qu'il n'eût pas évolué dans sa vie sexuelle. Il n'existe pas d'homme dans ce cas, il n'existe pas d'homme sans péché.

Mais, y en eût-il même, que cette circonstance n'arriverait pas à amener l'équilibre des facultés qui régnaient dans l'enfance de l'humanité, parce que l'homme, en dehors de ses actions physiologiques actuelles, subit les conséquences de

l'héritage ancestral dont il ne peut entraver les effets.

Ainsi donc, alors même qu'il ne diminuerait pas ses facultés sensitives lui-même, elles décroitraient, cependant, à son insu, d'abord par le fonctionnement de tous les organes que le grand sympathique régit, ensuite, à cause de l'impulsion acquise dans la vie de ses ancêtres.

Et, pendant que ses facultés sensitives diminueraient ainsi, fatalement, la femme, qui, elle aussi, a rompu, depuis longtemps, l'équilibre primitif par son fonctionnement sexuel, est entrée dans une voie d'augmentation progressive de la sensibilité où l'homme, quoi qu'il fasse ne peut la suivre.

Et, de même que l'héritage ancestral est fatal pour l'homme, il est fatal pour la femme.

Ainsi, alors même que l'on entrave le fonctionnement sexuel de la femme, pour la maintenir dans l'abaissement, elle subit, cependant, l'influence de l'hérédité, elle marche en avant, malgré les entraves. L'évolution sexuelle est irrévocable. Depuis la séparation des sexes l'homme et la femme s'en vont dans des directions opposées. Ils sont comme les deux mains tournées chacune d'un côté différent.

CRÉDULITÉ

Une des qualités de la femme, sa rectitude d'esprit, engendre, chez elle, un défaut capital : la crédulité. Ne mentant pas, voyant le monde avec son esprit droit, elle ne veut pas croire au mensonge, à l'erreur et c'est cette circonstance qui a été exploitée par tous les imposteurs. Sa crédulité est aussi grande que le scepticisme de l'homme est grand. Et cette qualité est devenue un défaut par son excès même.

« L'âme féminine est d'une simplicité à laquelle les hommes ne peuvent croire. Où il n'y a qu'une ligne droite ils cherchent obstinément la complexité d'une trame : ils trouvent le vide et s'y perdent. » Pierre Louys.

Il ne faut pas confondre le mensonge social avec le mensonge psychologique. C'est de ce dernier, seulement, que nous parlons. L'autre est imposé à la femme par l'éducation qu'on lui donne, pour cacher toutes ses grandeurs et pour pouvoir arriver à vivre dans une société basée sur l'envie, l'hypocrisie, et l'injustice.

FOLIE

Nous avons expliqué comment la folie était le dernier degré de l'inversion cérébrale chez l'homme. Cette inversion n'étant pas possible chez la femme on ne devrait jamais rencontrer de folles dans le sexe féminin. Et, de fait, il s'en trouve très peu, quoique nous entendions, à chaque instant, dire : *c'est une folle* ! Mais, c'est que cette accusation est toujours adressée aux femmes par les hommes qui les trouvent *gênantes*, et la femme est gênante pour l'homme en raison de la distance morale qui l'élève au-dessus de lui.

Un mari dégénéré, qui a une femme trop raisonnable, est gêné par cette raison, témoin incessant de ses actes, et ne manque jamais de qualifier cette femme de folle, lui attribuant, à elle, sa propre folie.

Et, souvent, de l'accusation il passe à la séquestration, il fait enfermer sa femme parce qu'il est fou et qu'elle est raisonnable. C'est un fait connu que les asiles d'aliénés renferment un très grand nombre de femmes séquestrées pour différents motifs qui n'ont aucun rapport avec leur état mental. Car, il n'y a pas que la folie du mari, il y a aussi la cupidité des héritiers ou la crainte d'une révélation compromettante ou tous autres motifs, d'ordre social, qui sont les vraies causes de la séquestration des femmes.

On sait avec quelle facilité certains médecins délivrent des attestations de folie, ou, seulement, mettent en *observation* les malheureuses victimes qui restent toute leur vie dans ces oubliettes modernes.

Ceci établi, le nombre des vraies folles se trouve considérablement réduit. Cependant il y a une folie féminine. D'où vient-elle, puisqu'elle ne peut pas avoir la même cause que la folie masculine ?

De deux causes : l'hérédité et l'hystérie.

L'hérédité, parce que un père fou peut donner à sa fille le germe de sa folie comme il lui donne tous les autres caractères de sa mentalité.

Il ne faut pas oublier que c'est le père qui donne à l'enfant l'élément nerveux et tout ce qui en dépend ; la mère ne donne que le corps, donc elle ne peut jamais transmettre à l'enfant la folie, alors qu'elle serait réellement folle.

La seconde cause est l'hystérie. Et cette maladie est la conséquence de la suppression des fonctions sexuelles chez la femme jeune. Sa cause est donc l'inverse de celle qui engendre la folie masculine.

Nous consacrons à cette étude : l'abstinence des fonctions sexuelles, un chapitre spécial.

CRIMINALITÉ

Le crime masculin a une raison psychologique, il est, presque toujours, le résultat *d'une impulsion* irraisonnée. (Et c'est même ce motif qui tend à le faire absoudre.)

Le crime féminin est toujours raisonné, il n'est jamais impulsif. Et on le sait si bien qu'on donne toujours, à la femme, une responsabilité plus grande qu'à l'homme.

Mais les motifs qui poussent la femme au crime sont, tous, la conséquence de la situation injuste qu'elle occupe dans la société : les tortures matrimoniales ou les tortures sociales. Ce sont des filles mères qui tuent leur enfant parce que *la société les oblige* à tuer leur enfant ; ce sont des femmes qui tuent leur mari parce que le régime matrimonial actuel *les oblige* à tuer leur mari.

Seulement, quand l'esclave tue son tyran ce n'est qu'un acte de revendication humaine, tandis que, quand le tyran tue l'esclave c'est un acte de sauvagerie. L'homme n'a pas d'excuse, dans le crime, puisque le régime social est fait par lui et pour lui. La société est ce qu'il veut qu'elle soit, ce qu'il l'a faite. Dans le mariage il est maitre et tyran, donc, lorsqu'il tue il est doublement coupable et devrait être doublement puni.

Malgré les conditions injustes et *provocatrices* dans lesquelles se trouvent presque toutes les femmes, la criminalité féminine est considérablement moindre que la criminalité masculine. Sur sept accusés hommes, il n'y a qu'une femme. Ce qui prouve combien la femme est, moralement, supérieure à l'homme, puisque, dans des conditions défavorables à sa sécurité, elle résiste à la tentation de se libérer par le crime, tant le crime est en contradiction avec sa nature altruiste, avec son amour de la vie.

Si on défalquait les nombreux cas où, mise hors le droit commun, elle est obligée, pour avoir justice, de se faire justice à elle-même, il ne resterait presqu'aucun crime féminin (1).

Salsotto a fait des études sur les femmes criminelles, d'où il ressort que les anomalies du crâne et de la physionomie que l'on trouve chez les hommes criminels, sont considérablement moindres chez les femmes. Ce qui prouve que le crime, chez la femme, est toujours le résultat de sa position dans la société, qui violente sa nature, ou la prive des éléments de vie. Son crime a toujours pour but de rentrer dans les lois de la Nature, ou d'échapper à la réprobation injuste de la société.

(1) Je prends, au hasard, une statistique. Elle est de 1880 et donne le chiffre des condamnations prononcées par la cour d'assises de la Seine dans les mois de mai et de juin : 28 sentence sont été prononcées contre 28 individus dont 25 du sexe masculin et 3 du sexe féminin.

La femme occupe une place de plus en plus effacée dans les annales de la criminalité. Les seules qui y paraissent encore sont condamnées pour le crime d'infanticide.

« Les femmes criminelles ont un minimum d'anomalies dégénératives, presque autant que les femmes honnêtes. »

« Sur les femmes criminelles les influences sociales sont bien plus puissantes que sur les mâles; viennent, ensuite, la vieillesse (on pourrait dire la misère), l'aliénation mentale et l'alcoolisme des parents, qui produisent presque autant de femmes criminelles que d'hommes (1). »

Donc, c'est la société, ou l'hérédité, qui cause le crime de la femme, ce n'est pas sa nature psychique; elle est victime, elle n'est pas coupable du mal qu'elle peut faire.

LES DEGRÉS DE LA SEXUALITÉ FÉMININE

Comme dans le sexe mâle, les caractères imprimés par les fonctions sont héréditaires dans le sexe femelle.

Les femmes les plus femmes sont celles dont les ancêtres ont marché plus vite que les autres dans l'évolution sexuelle. Cette circonstance a donné à leurs arrières-petites-filles des facultés qui les obligent à continuer cette marche accélérée. C'est une impulsion donnée, une vitesse acquise, qu'on ne peut plus modifier sans altérer profondément tous les rouages de l'organisme.

Lorsque nous voyons une femme très femme, c'est-à-dire très affinée par tous ses caractères physiques, et possédant, plus que les autres, les attributs féminins, nous pouvons être assurés que la fonction sexuelle est plus impérieusement nécessaire chez elle que chez les autres femmes.

C'est dans les classes élevées que les femmes acquièrent leur plus haut développement sexuel, le désœuvrement, le repos, favorisant physiologiquement l'énergie de la sexualité féminine (l'ovulation), que le travail empêche; et il l'em-

(1) Lombroso, *les Progrès de l'Anthropologie criminelle*, Préface, p. 10 et 39.

pêche parce qu'il détourne les éléments sanguins du but sexuel, en les faisant concourir à l'activité musculaire.

Ce que nous disons là va, peut-être, sembler choquant à ceux qui ont fait de la sexualité féminine quelque chose « d'infâme » ; à ceux, aussi, qui confondent l'ovulation avec la fécondation, et se figurent que les prostituées sont les femmes qui exercent le plus activement leur sexualité, et, par conséquent, possèdent, à un plus haut degré, les caractères de la féminité.

Cela nous semble être tout le contraire.

D'abord, lorsque la femme se prostitue elle est, généralement, au début de son évolution sexuelle, elle n'a donc pas encore les caractères que la fonction de son sexe donne à la femme, elle n'a encore que les caractères que donne l'hérédité. Or, il a été démontré par les recherches faites par Mme la doctoresse Tarnowska, que les prostituées ont 33 pour 100 de parents alcooliques (et les voleuses 41 pour 100). Sans compter les autres caractères héréditaires, surtout l'irritabilité du père, qui a été démontrée comme une des causes de l'infériorité des enfants (1). C'est donc l'hérédité des déchéances paternelles qui donne à la femme des qualités amoindries, et ce sont ces facultés amoindries qui la poussent à se livrer à la prostitution. Elle se prostitue parce qu'elle est inférieure, elle n'est pas inférieure parce qu'elle se prostitue. En effet, il faut manquer d'intelligence et de jugement pour se jeter dans un pareil métier; il faut, de plus, y avoir été préparée, dans l'enfance, par un milieu vicieux, que cette hérédité explique.

Les conditions psychiques des prostituées sont donc celles que leur donne l'hérédité et non celles que leur donne leur métier ; leur motricité est plus développée, leur sensibilité est atténuée ; ce sont là des caractères d'infériorité d'origine. Alberti a trouvé chez 300 prostituées de Gênes la sensibilité

(1) Voir Lombroso, *les Progrès de l'Anthropologie criminelle*, p. 37.

tactile très amoindrie : 3 mm. 6 à droite et 4 millimètres à gauche.

Du reste, dans le métier qu'elles font, ces malheureuses sont moins que les autres femmes, portées à l'accomplissement de la fonction sexuelle ; il faut se rappeler que l'accouplement empêche cette fonction, plutôt qu'il ne la favorise.

Ce sont les femmes des hautes classes de la société qui possèdent, au plus haut degré, les conditions psychiques de la sexualité féminine.

Les hommes, même les plus savants, ignorent absolument les lois de l'évolution sexuelle du sexe féminin, et incapables de concevoir des conditions physiologico-psychiques autres que les leurs, ils ont fait des théories sur la sexualité féminine qui ne sont que l'application, à l'autre sexe, de leurs propres conditions. Ils se figurent tous que les femmes les plus *pures* sont celles qui sont les moins sexuées, alors que ce sont celles qui le sont le plus ; et tous pensent que les femmes les plus sexuelles se rapprochent du type masculin — comme si la fonction sexuelle n'était que masculine et donnait les caractères masculins — même à la femme.

Voici, par exemple, Fourrier qui fait une théorie sur « l'amour féminin ». Il invente une *loi des sexes*, d'après laquelle il voit, dans l'humanité, une échelle ascendante, composée de neuf grands types différenciés par des degrés de spiritualité et de sexualité. Cette différenciation, qui est logique quand on considère les degrés de la sexualité masculine, est absurde appliquée à la sexualité féminine, puisque la spiritualité, chez la femme, est *intégrale*, non pas chez certaines d'entre elles, mais chez toutes ; elle est intégrale, parce que l'*Esprit* n'est pas entamé par l'exercice sexuel dans le sexe féminin ; Il est favorisé, au contraire.

Partant de cette idée fausse il compose ainsi sa série des types féminins : Au bas de l'échelle :

« 1° La bacchante, en qui règne, sans partage, la sensualité, à l'exclusion de toute spiritualité.

2° La bayadère.

3° La galante.

4° La coquette.

5° La romanesque.

6° La faquinesse, dont le type est Ninon de Lenclos, se donnant par bonté.

7° La fidèle.

8° La prude.

9° La vestale, qui exclut toute sensualité et voue uniquement son âme aux impressions de l'amour platonique et idéal. »

Tout cela est du galimatias. Ce qu'il attribue à la vestale est le cas général — et unique — il n'y a pas, pour la femme, d'autre amour que l'amour platonique et idéal.

Quant à celle qui se donne par bonté, c'est encore un cas presque général, qui n'a d'exception que lorsque la femme se donne par intérêt ou par indifférence, comme dans le mariage; mais aucune femme ne se donne par sensualité puisque le rapprochement des sexes ne lui cause aucune sensation (à moins qu'il ne soit accompagné de l'ovulation qui répond à une cause externe, non interne).

En réalité il n'y a que deux espèces de femmes : les sincères et les hypocrites : les naturelles et lès conventionnelles.

*
* *

Après avoir cité ce qui est absurde dans les conceptions masculines, je veux, cependant, terminer ce chapitre en citant une pensée géniale d'un auteur mécomu : Je veux parler de Fabre d'Olivet. Il a écrit ceci :

« **Les mêmes sensations, quoique procédant des mêmes causes, ne produisent pas les mêmes effets dans les deux sexes. Ceci est digne de la plus haute attention et je prie le lecteur de fixer, un moment, avec force, sa vue mentale sur ce point presqu'imperceptible de la constitution humaine.**

C'est ici le germe de toute civilisation, le point

séminal d'où tout doit éclore, le puissant mobile duquel tout doit recevoir le mouvement dans l'ordre social. » (*L'Etat social de l'homme*, page 74.)

CONSÉQUENCES DE LA SUPPRESSION DES FONCTIONS SEXUELLES

Nous venons d'examiner les conséquences qui résultent de l'exercice de la fonction sexuelle, c'est-à-dire le résultat fatal de l'abus.

Mais il est un autre aspect de la question dont nous avons à dire quelques mots : ce sont les conséquences de l'abstinence, exagérée — ou totale — d'une fonction qui, une fois établie dans le corps vivant, ne peut être supprimée sans que des troubles profonds surviennent.

L'élément que l'individu rejette, dans cet acte, est un trop-plein qu'il faut forcément éliminer, de temps en temps, de l'organisme.

Lorsque, dans le mâle, l'élément sensitif devient trop abondant pour la place qu'il doit occuper, la circulation nerveuse est gênée, le fluide envahit le cerveau, et les fonctions intellectuelles en sont troublées, l'esprit, un instant obscurci, ne reprend sa lucidité que lorsque la circulation est rétablie par l'évacuation de l'élément surabondant.

Lorsque c'est dans la femelle qu'une agglomération des éléments albuminoïdes (sanguins-moteurs) se produit, ses mouvements sont alourdis et ne retrouvent leur activité qu'après l'expulsion du trop-plein qui gêne son organisme.

ABSTINENCE DANS LE SEXE MASCULIN

Nous avons vu quelles sont les conséquences de l'élimination excessive de l'élément sensitif, dans le sexe mâle. C'est

la torpeur de l'esprit, d'abord, et, à la suite de ce premier effet, la *perversion*, c'est-à-dire le mal sous toutes ses formes.

L'abstinence a des effets bien différents.

Deux cas se présentent. Ou la sexualité est seulement contenue, c'est-à-dire que l'élément nerveux est ménagé au lieu d'être gaspillé ; ou la sexualité est tout à fait abolie par la castration.

Dans le premier cas le principe nerveux continue à être appelé dans le grand sympathique, mais il est, en partie, *réservé*. Alors, qu'advient-il ? C'est que, au lieu d'être expulsé il est distribué aux viscères qui occupent la partie antérieure du corps, dont il active les fonctions : l'estomac digère mieux, le foie secrète mieux, le cœur fonctionne plus régulièrement, les organes des sens ont plus d'acuité. Quant à l'intellectualité, elle devient alors l'objet d'un phénomène psychique des plus importants à connaître, et que nous pourrions appeler : la genèse de l'imagination.

Nous savons que c'est dans la moelle grise que se trouvent les cellules nerveuses dépositrices des idées acquises dans la vie actuelle — ou de celles léguées par nos ancêtres et qui constituent des souvenirs ataviques ; ces cellules tiennent en réserve l'acquis de la vie ancestrale. Or, c'est, dans ce fond, qui contient toutes les vérités qui ont été connues, que l'homme puise pour alimenter la dépense de sa vie sexuelle.

Mais si le fluide, jeté dans le grand sympathique, après avoir été se promener dans toutes les régions antérieures du corps, est gardé, au lieu d'être expulsé, il tend, alors, à remonter vers sa source, vers le cerveau, en vertu de la circulation nerveuse.

Et alors, il reprend son grand rôle de générateur intellectuel. Seulement, les idées qu'il va faire naître seront d'une toute autre nature que celles qui ont été générées par la moelle primitive, restée stable dans le système encéphalo-rachidien.

Ces idées nouvelles, qui ne naissent qu'avec la sexualité masculine, que l'enfance ne connait pas, sont empreintes d'un caractère concret. L'élément nerveux, qui les engendre, est allé, par le grand sympathique, se mettre en relation avec le monde extérieur : voir par les yeux, sentir, entendre, goûter, palper. Si bien que, dans les idées qu'il rapporte, sont empreintes toutes les impressions reçues. Ces impressions sensorielles sont absentes dans la pensée abstraite, qui ne provient pas de la vue du monde extérieur. C'est pour cela qu'elle est l'origine de l'*Idéalisme*, système en opposition avec le *Sensualisme*, qui résulte des idées concrètes reçues par les sens.

Un autre caractère de ces idées concrètes, c'est de mêler le réel à l'irréel, de créer des figures, c'est-à-dire des représentations de choses vues, qui viennent se juxtaposer aux idées abstraites et, en quelque sorte, les habiller d'un vêtement trompeur.

Voilà, n'est-ce pas, qui semble paradoxal : ce qui dérive des choses vues est faux, ce qui dérive des idées *non vues* est vrai. Alors, nos organes nous trompent ? Non, ils voient ce qui est, c'est le cerveau de l'homme qui donne une interprétation fausse à la vision vraie.

Il résulte de cet ensemble de phénomènes une des plus brillantes attributions de l'homme : l'imagination ; et de l'imagination nait la poésie. Le poète chante ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, mêlé à ce qu'il a pensé, mais, *ce qu'il a pensé* dans le cas particulier du *retour* aux régions cérébrales ; de là vient cette expression irrationnelle : *les pensées de son cœur.*

Le cœur, dans le langage figuré, représente tout le système nerveux sexuel, il en est le centre et le régulateur — mais on sait que le cœur ne *sent* pas (moralement), ne *pense* pas. Ces mots n'expriment que des images.

Le poète chante surtout la femme, parce que c'est elle que son élément nerveux est allé chercher au dehors, elle qui

l'a impressionné, c'est donc elle qui a excité son imagination.

Ce n'est pas sans raison que l'antiquité personnifiait la poésie dans un homme jeune, Apollon, faisant vibrer les cordes de la lyre d'or que crée la continence, mais qui s'évanouit comme une ombre fugitive lorsque la sexualité n'est plus *réservée* mais satisfaite.

« Il y a, dans tout homme, un poète qui meurt jeune », a dit un philosophe. C'est vrai, et quand il est mort, quand l'imagination est perdue, quand « la bête qui sommeille » a triomphé, il ne reste plus que la torpeur ou la divagation.

L'imagination est spéciale au sexe masculin, puisque l'homme seul donne l'élément nerveux à la sexualité. La femme ne peut pas déranger sa moelle grise, elle ne connait pas le va-et-vient de l'intellect masculin, les départs, les rentrées, les dépenses de ce principe de la pensée. Aussi, elle n'est pas spontanément poète, elle ne l'est que par imitation (ou par atavisme des facultés de ses ancêtres masculins) ; sa poésie n'est jamais empreinte des envolées brillantes de celle de l'homme, ses œuvres ont toujours un caractère *positif* qui semble incompatible avec la forme poétique. Sa raison reste droite et calme — et, presque sans manifestations extérieures ; elle ne se révèle guère que dans la lutte. La femme, par nature, est contemplative. Son esprit lui montre le monde réel — qu'elle ne décrit pas ordinairement — et se contente d'admirer dans une contemplation muette.

* * *

Le second cas à examiner est celui de la sexualité abolie par la castration.

Il est bien évident qu'en détruisant la cause des phénomènes virils on ramène l'homme aux conditions antérieures

à la virilité, aux caractères de l'enfance, qui sont, en même temps, les caractères de la femme, puisque la femme garde toujours certains caractères de l'enfant.

« La castration, dit Haeckel, réagit aussi sur le système nerveux central, sur l'énergie de la volonté, etc., et il est notoire que les castrats humains, aussi bien que les animaux domestiques mâles chatrés, perdent les caractères psychiques de leur sexe. L'homme n'est complètement homme, aussi bien au point de vue de l'âme qu'à celui du corps, que par ses glandes génératrices. »

Le castrat perd donc ce que la sexualité avait fait gagner à l'homme : l'orgueil, l'égoïsme, l'envie, la colère, etc., etc. Il reconquiert, avec les caractères féminins, la douceur, la modestie, le calme, et tous les attributs de l'enfance, amplifiés dans la femme. Ce n'est, certes pas, une infériorité. Et, cependant, ces hommes-là sont méprisés des autres hommes, comme si, en eux, était diminuée la dignité humaine. C'est qu'ils ont supprimé, en eux, la cause de la dégénérescence, et c'est cela qui leur vaut un mépris, qui est de la même nature que celui qui s'adresse à la femme — c'est-à-dire l'expression d'une jalousie.

Il n'y a donc pas à tenir compte du préjugé populaire pour se faire une opinion sur l'état psychique du castrat.

Je ne crois pas qu'il ait été fait des observations réellement scientifiques sur cette question, mais, voici, en attendant qu'il y en ait, l'opinion de Diderot, exprimée dans une lettre publiée dans ses *Mélanges* (page 581).

« Y étiez-vous lorsque le castrat Cafarelli vous jetait dans un ravissement que, ni ta véhémence, Démosthènes ! Ni ton harmonie, Cicéron ! Ni l'élévation de ton génie, ô Corneille ! Ni ta douceur, Racine ! ne nous firent jamais éprouver. Cafarelli a chanté. Nous restons stupéfaits d'admiration. Je m'adresse au célèbre naturaliste Daubanton. Eh bien ! docteur, qu'en dites-vous ? — Il a les jambes grêles, les genoux ronds, les cuisses grasses, les hanches larges, c'est qu'un

être privé des organes qui caractérisent son sexe, affecte la conformation du sexe opposé...

« Mais cette musique angélique ?... — Pas un poil de barbe au menton...

« Ce goût exquis, ce sublime pathétique, cette voix ! — C'est une voix de femme.

« C'est la voix la plus belle et la plus égale, la plus flexible, la plus juste, la plus touchante. »

On sait qu'il existe en Russie une secte religieuse : les *scopits*, dont les adeptes subissent volontairement la castration, persuadés que c'est le seul moyen, pour l'homme, d'arriver à la perfection.

ABSTINENCE DANS LE SEXE FÉMININ

Dans le sexe féminin l'effet des excès sexuels est tout autre que dans le sexe masculin; les conséquences de l'abstinence sont également toutes différentes.

Nous avons vu que l'intellectualité n'était pas atteinte par l'exercice de la sexualité, chez la femme, mais que, seulement, sa force musculaire en était affaiblie, son sang appauvri.

Dans le cas de l'abstinence c'est sur le principe sanguin-moteur que retentit l'action perturbatrice qui en résulte. Le désordre, que l'abstinence fait naître, se traduit par des mouvements convulsifs, des contorsions, des attitudes bizarres, et variées : c'est l'hystérie.

C'est, peu à peu, que la suppression de l'ovulation arrive à causer tous ces troubles. Cela commence par une douleur au bas-ventre, puis au côté gauche, enfin un malaise général survient et une tristesse vague qui préparent les crises. Celles-ci s'annoncent par des bourdonnements dans la tête, puis tout un côté du corps devient insensible, la vue se trouble, les yeux ne voient plus les couleurs, la bouche se remplit

d'écume, la langue se contracte ou pend au dehors. Après cela, arrive la période des grands mouvements ; le corps prend des positions bizarres, se soulève en arche de pont, ou se renverse la tête en bas — comme dans notre primitive vie végétale — les bras s'étendent : c'est le crucifiement.

En même temps le délire survient. Cela s'appelle « la période passionnelle » parce que, dans ces moments, où toutes les facultés sexuelles sont exaspérées par l'abstinence, la femme cherche l'homme et l'appelle dans des discours incohérents.

Ces crises d'hystérie, rares dans l'humanité, sont très fréquentes chez les animaux, lorsque les femelles sont séquestrées à certaines époques. Qui n'a eu le spectacle d'une chatte se roulant, se contournant, en faisant entendre toute la gamme des miaulements amoureux, tendres d'abord, puis impératifs, puis exaspérés. Enfin, le ventre se gonfle, et tout cet état d'exaspération sexuel ne se calme que lorsque la bête, cherchant une surface sur laquelle elle puisse exercer un frottement, arrive à favoriser l'expulsion des ovules gonflés sur l'ovaire.

C'est par ce même moyen : le frottement que le poisson femelle expulse ses œufs.

L'hystérie est une maladie à laquelle la médecine n'a jamais rien compris ou que, du moins, *elle ne semble pas vouloir* comprendre.

Est-ce seulement l'effet de l'ignorance ? Est-ce la continuation du système, inauguré dans le passé, pour entraver la femme dans son évolution ascendante ?

Ce sont, probablement, ces deux causes réunies.

L'ignorance y est pour quelque chose, mais la jalousie de sexe y est pour beaucoup. La science officielle ne connaît pas encore la signification réelle des fonctions du grand sympathique ; les hommes n'enseignent pas la vérité sur l'ovulation ; l'hystérie qui se rattache aux fonctions du grand sympathique et à l'ovulation, ne peut donc pas être

comprise — et guérie. — Ces questions ne peuvent être étudiées scientifiquement que par des personnes assez libres d'esprit, assez indépendantes, pour refaire la médecine en dehors des préjugés régnants.

L'homme met partout ses passions. Il les a mises dans la science comme il les a mises dans la vie sociale. Nous assistons même, depuis quelques années, à un spectacle qui a une grande signification : La science, qui ne devrait servir qu'à affirmer la vérité, sert à l'homme à affirmer sa domination sur le sexe féminin, sa puissance sociale. Il fait une science de mauvaise foi pour y chercher des prétextes ou des excuses, il la met au service de ses passions, quand la logique voudrait qu'elle servît à montrer ses faiblesses (1).

L'hystérie est le résultat de la continence sexuelle, mais nous devons aussi envisager le cas où il s'agit de la suppression totale de la sexualité. Dans ce cas, se trouvent les malheureuses femmes qui ont subi l'ablation des organes : *l'ovariotomie*.

La femme chatrée doit prendre des caractères qui la rapprochent de ceux du mâle. Et, en effet, celle qui survit à l'opération, prend la figure hommasse, sa voix devient plus grave, elle enlaidit, devient irascible, capricieuse, égoïste et méchante. Tout cela est accompagné d'une profonde tristesse, d'un regret éternel de la sexualité perdue.

Et les ignorants prétendent qu'*elles se font opérer* pour

(1) Les crimes commis contre les femmes laissent un vague malaise dans la conscience de l'homme ; il cherche des justifications, et la justification c'est toujours le mensonge. C'est ainsi que, pour se faire absoudre du mal fait à la femme, pour masquer la véritable cause de l'hystérie et pour donner plus de force à ses erreurs, il a inventé « l'hystérie de l'homme », — et même celle de l'enfant —. Mais les personnes qui voient clair dans ces hypocrisies de la science, savent, très bien, ce qu'il faut penser de ces théories, qui ne sont qu'une réponse préparée d'avance pour le jour où l'accusation viendra.

Nous ne nions pas qu'il existe des troubles nerveux chez l'homme — et même chez l'enfant qui en hérite —, mais ces troubles répondent à une cause contraire à celle qui provoque l'hystérie chez la femme.

user et abuser, sans danger, d'une fonction.... qui devient impossible après l'opération !....

C'est le système de justification employé par ceux qui veulent dégager leur responsabilité et la rejeter tout entière sur la femme elle-même. Elle qui, souvent, ignore même l'opération qui lui a été faite par surprise (1).

(1) Voir l'article de M. André Honorat dans *Le XIXe siècle*, du 24 juillet 1896, intitulé : *Les abus de la chirurgie.*

DEUXIÈME PARTIE

RELATIONS PSYCHOLOGIQUES

Nous venons d'étudier ce que sont la femme et l'homme dans leur nature psychologique, c'est-à-dire dans leurs instincts.

Maintenant que nous connaissons ces deux êtres qui composent la société humaine, examinons ce que sont les relations qui doivent nécessairement exister entre eux. Ces relations qui font *les mœurs*, sont les plus importantes de toutes celles qui existent dans l'humanité. Elles guident l'homme, elles déterminent tous ses actes, elles font la civilisation ou la barbarie des nations.

Nous les trouvons divisées en deux catégories :

1° Les relations de l'homme et de la femme ayant pour but l'union sexuelle. C'est le grand chapitre de l'amour ;

2° Les relations sociales de l'homme et de la femme, en dehors de l'amour.

Parlons d'abord de l'amour, car ils se sont aimés avant de se disputer, avant de se haïr.

L'AMOUR
CONSIDÉRÉ COMME PHÉNOMÈNE PHYSIOLOGIQUE

La définition scientifique de l'amour n'a pas encore été faite ; on n'a pas cherché le mécanisme de l'action nerveuse qui le fait naître, l'entretient, et l'éteint. Il est de la plus grande utilité de faire cette étude, ne fusse que pour éviter les

malentendus que cette question fait naître. Remontons donc, encore une fois, à l'origine des faits pour mieux les faire comprendre.

Le corps humain est composé de deux réseaux nerveux, l'un qui va des extrémités au cerveau, c'est le système *encéphalo-rachidien* ; l'autre qui va des centres aux organes sécréteurs, c'est le système *Grand Sympathique*.

— Le premier système, centre de la réserve individuelle, crée la personnalité de l'individu, celle qui détermine les relations sociales.

— Le second système préside à la dépense ; il représente l'individu tendant à se mettre hors de lui-même, à épandre sa vie au dehors. Il détermine les relations sexuelles.

Le point d'arrivée du premier système est le cerveau.

Le point d'arrivée du second système est dans toutes les glandes sécrétrices, mais particulièrement dans celles qui concourent aux fonctions génitales.

Ces deux centres d'action constituent, dans l'organisme, deux pôles : le pôle cérébral et le pôle générateur.

L'activité de ces deux systèmes nerveux est inverse. En même temps, on observe que le système *sanguin-musculaire* suit une évolution également inverse. Là, où le système nerveux diminue, l'autre progresse. Quand le système sanguin domine vers le pôle cérébral, augmentant la musculature de la moitié supérieure du corps, la réserve nerveuse *supérieure* diminue ; elle se porte vers la partie inférieure du corps. C'est ce qui arrive dans le sexe mâle.

Quand le principe nerveux domine au pôle cérébral, l'élément sanguin-moteur diminue dans la moitié supérieure du corps et se porte vers la partie inférieure. C'est le cas du sexe femelle.

Chez la femme, les hanches augmentent pendant que chez l'homme, les épaules s'élargissent.

Les deux systèmes nerveux sont solidaires l'un de l'autre, puisqu'ils sont en continuelles relations d'échange.

Le système encéphalo-rachidien se déverse dans le système sympathique dont l'activité fonctionnelle attire à lui les éléments qui doivent l'alimenter. Ce système rachidien *réserve* ce qui ne lui est pas demandé pour la dépense des glandes sécrétrices que le grand sympathique incite.

C'est dans des proportions inverses, dans chaque sexe, que ces éléments sont donnés à la vie sexuelle.

L'élément sensitif rayonne par toutes les fibres nerveuses du grand sympathique de l'être mâle ; l'élément sanguin-moteur se manifeste dans la ramification vasculaire qui l'accompagne chez l'être femelle.

Dans chaque sexe, un principe fait défaut dans la vie sexuelle ; sans manquer tout à fait, il disparaît peu à peu.

Il résulte de ces faits que la partie antérieure du corps est inversement impressionnée dans les individus diversement sexués. Ce qui détermine l'attraction qu'ils exercent les uns sur les autres, puisque les deux éléments sanguin et nerveux s'attirent comme deux fluides contraires.

De là, le rayonnement d'un sexe sur l'autre que nous appelons : l'amour.

Les fluides contraires s'attirent et les fluides semblables se repoussent. Donc, sympathie de l'homme, qui aime par les nerfs, pour le sang de la femme, pour ses muscles, pour sa chair, antipathie pour sa réserve nerveuse cérébrale.

Chez la femme, qui est poussée par l'élément sanguin, sympathie pour ce qui est nerveux chez l'homme, sa sensibilité, son intellectualité ; antipathie pour sa chair, pour ses muscles.

L'homme vante une *belle* femme, c'est-à-dire une belle masse de chair. C'est que la beauté du corps résulte de la disposition des muscles, et l'amour de l'homme est toujours inspiré par la beauté. La femme vante l'homme intelligent et sensible. C'est parce que les femmes ne plaisent aux hommes que par leur beauté, que les femmes cultivent leur visage, au lieu de cultiver leur intelligence. Et c'est parce

que les hommes ne plaisent aux femmes que par l'esprit, par les qualités morales et sentimentales, que les hommes cultivent leur intelligence et ne cultivent pas leur beauté. Les femmes détestent la force musculaire de l'homme, autant que les hommes détestent la puissance intellectuelle de la femme. Quoique ces deux haines soient souvent dissimulées par l'éducation, elles représentent la répulsion des fluides du même nom.

L'AMOUR MASCULIN

Après avoir considéré l'amour comme un phénomène physique servant à rapprocher les deux sexes, étudions-le séparément dans chacun d'eux ; car, il est bien évident que, puisque l'élément donné par chacun, dans ce cas, est de nature différente, les impulsions qui en résultent sont différentes dans leurs manifestations et dans leurs conséquences.

Jules Simon décrit ainsi l'amour :

« L'amour, ce grand sentiment si pur, si radieux, si enivrant, dont nous ne dirons pas qu'il est plein de poésie, puisqu'il est la poésie elle-même ; par lequel les âmes vulgaires connaissent le dévouement, l'inspiration, l'héroïsme, qui met la générosité dans les cœurs les plus froids, qui les purifie comme un charbon, qui double et triple la vie et déchire le voile sombre au-delà duquel resplendit le ciel ; si grand, qu'il semble l'origine de tout ce qui est grand dans le cœur de l'homme, si puissant qu'il triomphe de toutes nos faiblesses et qu'il triomphe aussi de notre force, si constant, malgré nos défaillances, que, seul dans le monde, il nous fait sentir l'infini ; le seul, peut-être, de tous nos sentiments que l'on puisse appeler, avec vérité, inspirateur et consolateur. Nous retrouvons, à chaque pas, l'amour ; car il est unique dans sa source et dans son but, il revêt des noms et des formes différentes, il est partout dans la vie humaine, il nous rattache à Dieu (c'est-à-dire à la primitive force divine, qui

était féminine : *la déesse*), à la société, au monde, il est l'unité de la vie, il en est la douceur, il en est l'explication, il en est la bénédiction. »

Comment se fait-il que l'homme soit, dans l'amour, l'être supérieur que cette description nous montre, alors que nous avons vu, dans la première partie de cette étude, que, livré à son instinct, l'homme descend, par les degrés de la dégénérescence, jusqu'à la bestialité ?

C'est que, dans l'amour, les conditions premières sont renversées. Nous avons vu qu'il y a, dans tout individu, l'être sensitif et l'être sanguin-moteur : l'être esprit et l'être matière. Or, dans la vie de relations sociales (ou sexuelles sans amour) l'homme ne manifeste que l'être brutal (abstraction faite des heures de vie rationnelles). Quand l'amour survient son être sentimental apparaît, s'éveille, se manifeste, et c'est lui qui contient toutes les nobles qualités humaines, ces qualités que nous avons énumérées dans la description de la psychologie féminine, parce qu'elles sont chez la femme, dans la vie de relations. Or, ces mêmes qualités se manifestent, chez l'homme, lorsqu'au lieu de gaspiller l'élément qui les fait naître, il le garde, et l'amour a ceci de particulier, c'est qu'il fixe pour un temps, le principe de vie et de bonheur. L'amour est, pour l'homme, un moment de chasteté.

Rappelons-nous que la fonction génitale est antérieure à l'amour, elle le prépare en attirant dans la partie antérieure du corps l'élément sensitif qui est le principe de l'attraction sexuelle, mais cette attraction qui commence, se développe lentement, elle est latente, d'abord, tient du rêve, et reste telle jusqu'au moment où la présence d'une femme lui donne l'occasion de se manifester.

En dehors de ce cas, intermittent dans la vie, l'agent nerveux qui est jeté dans le grand sympathique suit son cours normal, il va aux glandes sécrétrices et provoque leur action sans qu'il y ait eu d'amour. L'attraction sexuelle

dérange cet ordre établi, elle retient, dans les organes de relation situés dans la tête, les éléments qui étaient attirés vers l'autre extrémité de la chaine ganglionnaire.

Les yeux, ces deux bourgeons florifères, que nous avons vus se former comme la fleur, sont, comme les fleurs, des organes sexués ; ils possèdent, plus que tout autre terminaison nerveuse, le pouvoir d'exercer l'attraction sexuelle. Par eux commence l'attention qui deviendra l'attraction. Ils portent une image au cerveau, elle se grave et, peu à peu, produit un mouvement vibratoire qui donne un ébranlement à tout le réseau nerveux, si compliqué, du grand sympathique dans les régions céphaliques et faciales.

Mais l'impression reste, d'abord, toute cérébrale. C'est un phénomène d'imagination. Plus tard, seulement (et chez l'homme seulement), elle se propage dans tout le système ganglionnaire. Le mouvement de propagation suit les deux cordons sympathiques qui commencent dans le cerveau par la glande ophtalmique, puis traversent les vertèbres cervicales, descendent vers les ganglions lombaires et sacrés, où les deux nerfs, jusque-là appuyés sur les parties latérales du corps, remontent l'un vers l'autre, et se réunissent pour arriver au sacrum.

L'attraction se propage donc d'un pôle à l'autre. Si son point de départ est dans le pôle cérébral, elle descend cependant par les ganglions sympathiques pour arriver au pôle opposé, en provoquant, par son passage à travers tous les filets nerveux répandus dans le corps, des impulsions, des tensions qui font naître des désirs de rapprochement et de contact. C'est, d'abord, dans la face que le fluide nerveux fait irruption, par la cinquième paire de nerfs craniens ; les lèvres, le cou, sont sillonnés de ces ramifications nerveuses : de là le baiser. Puis la poitrine, où le plexus cardiaque prend une grande part au mouvement qui s'opère, ainsi que les corpuscules de Paccini, groupés aux environs du pancréas. Tous ces organes sexuels de la vie ancestrale

(végétale) entrent en activité : dans les doigts ils provoquent la pression des mains, dans la poitrine ils demandent la pression du thorax.

Lorsque le fluide, qui descend, atteint la partie inférieure de la chaine ganglionaire, l'attraction s'atténue vers le pôle cérébral. Enfin, l'expulsion de la substance nerveuse, qui l'alimentait, la fait disparaître.

Tout cela répond à des phénomènes physiques qui ont leurs analogues dans la matière inorganique. On sait que, entre deux corps diversement électrisés, l'attraction cesse lorsque la réunion des fluides contraires s'est accomplie, lorsque l'étincelle, qui brille un moment, est éteinte. Ainsi de même dans l'amour.

Qu'on me permette une comparaison vulgaire. Si nous avions un tonneau rempli d'un liquide, et qu'il s'agisse de le vider, nous pourrions éventrer le tonneau et laisser le liquide s'échapper à flots, ce qui le viderait en un instant, mais si nous ne permettons au liquide de sortir que par des fissures étroites, l'opération durera un temps très long. Il en est ainsi de l'amour, les hommes le gaspillent ou le ménagent. Et il ne faut pas oublier que le temps de la tension amoureuse représente les seuls instants de bonheur de la vie.

Il est rare que l'amour pour une même personne dure bien longtemps. Cependant cela s'est vu. On a des exemples historiques de grandes passions entretenues pendant des années. C'est un cas de persistance de la pensée, concentrée sur un même objet, auquel toute une région céphalique a fini par prendre part, phénomène dans lequel, du reste, l'imagination joue le grand rôle. C'est le désir non satisfait, ce sont les obstacles, c'est l'absence qui prolonge l'impression qui se traduit par un désir. Mais, en général, l'amour est un phénomène passager, il dure ce que dure la propagation du fluide nerveux à travers le grand sympathique. Ou bien, cas très fréquent, il avorte en route, l'objet qui l'a fait naitre se dérobe, l'homme qui se trouve, alors,

engagé dans cette évolution cherche un autre objet sur lequel il puisse reporter la tension commencée, car l'attraction une fois provoquée a besoin de s'épuiser. Rien n'est douloureux comme l'attraction insatisfaite et arrêtée au milieu du chemin qu'elle devait suivre.

La douleur que l'on éprouve en se séparant d'une personne aimée, pendant la tension magnétique qui nous attache à elle, ne nous représente-t-elle pas encore l'effort qu'il faut faire pour séparer deux aimants qui s'attirent par leurs pôles contraires ?

L'amour est donc un phénomène d'ordre magnétique qui peut ne jamais se produire dans la vie, sans que, pour cela, la fonction génératrice soit entravée, au contraire, c'est lui qui l'entrave plutôt. Et, de fait, ne sait-on pas que, dans les grands élans de l'amour, la fonction sexuelle est souvent difficile, impossible même. Elle n'est jamais désirée entre deux individus fortement attirés l'un vers l'autre.

C'est seulement lorsque l'amour se calme que le désir apparait et le rapprochement éteint l'étincelle passagère, détruit la tension et, quoi que l'on fasse, elle ne peut plus être provoquée par le même individu.

Il faut donc renoncer aux rêves d'amour éternel, puisque l'amour ne peut être éternel (chez l'homme) qu'à la condition de ne pas être satisfait.

*
* *

Il nous reste à examiner ce qu'il y a de plus intéressant dans le phénomène amour ; je veux parler de son action sur le cerveau.

Si nous reprenons la définition de Jules Simon, nous voyons qu'il appelle ce sentiment : *grand*, *pur*, *radieux*, *enivrant*. Pourquoi est-il tout cela ? Parce que le fluide de vie qui, alors, remonte dans le cerveau, vient l'illuminer, le secouer et y faire naitre tout un monde idéal. Par lui s'en-

flamme l'imagination puisque c'est *ce retour* qui est le principe même de l'imagination, le principe même de la poésie. M. Jules Simon n'exagère donc pas quand il dit que le sentiment d'amour est *la poésie elle-même.* C'est lui qui la fait naître et, en effet, les chants du poète ne sont-ils pas, tous, remplis de la femme ?

C'est encore lui qui *double et triple la vie et déchire le voile sombre au delà duquel resplendit le ciel.* Oui, il double et triple la vie, puisqu'il sauvegarde le principe même de la vie, en le ramenant, par une voie nouvelle, aux centres médullaires, alors que, sans cet heureux accident, il eût été follement dépensé, diminuant, ainsi, la somme vitale de l'être. C'est que l'amour fait garder ce que la débauche fait perdre. Et c'est cette restitution faite au cerveau qui vient en augmenter la puissance et, par là, *déchirer le voile sombre* jeté sur la pensée par la blessure que lui avait faite la sexualité. Oui, au delà de ce voile, *resplendit le ciel*, ce ciel intellectuel que la femme n'a jamais vendu et que l'homme ne retrouve que dans les moments de chasteté amoureuse. Oui, ce sentiment est *grand*, tellement qu'*il semble l'origine de tout ce qui est grand dans le cœur de l'homme.* En effet, quoi de plus grand que l'action qui restitue à l'homme son être spirituel? Il est *si puissant qu'il triomphe de toutes nos faiblesses et qu'il triomphe aussi de notre force.* Parce que les faiblesses, les défaillances morales de l'homme, viennent de sa sexualité et qu'il l'entrave, parce que sa force musculaire est le résultat de sa défaite intellectuelle ; perdre cette force ou, du moins, ne pas y recourir, c'est faire triompher, en soi, l'esprit sur la matière, la puissance du Bien sur la puissance du Mal. Et si l'amour inspire le dévouement, l'héroïsme, la générosité, c'est qu'il a aussi vaincu dans l'homme l'orgueil que la force physique fait naître, et l'a remplacé par la fierté que la force morale inspire.

La générosité c'est le renoncement à la puissance que

donne la force, au profit de celle que donne le droit. Et quand l'homme fait ce renoncement il devient un héros.

Oui, l'amour est *consolateur*, puisqu'il vient apaiser la conscience troublée ; il est *inspirateur* puisqu'il remet la pensée au cerveau.

Et quand l'homme reprend possession de sa lumière intellectuelle, voyant la femme telle qu'elle est, il éprouve, pour elle, une admiration, une tendresse, un respect qui viennent remplacer, dans son cœur, la jalousie et la haine que la sexualité y avait mises. C'est alors que, voyant, en elle, un être d'une essence supérieure à la sienne, il l'adore dans sa beauté, dans sa bonté, dans sa sérénité, dans sa grâce, dans sa pureté, dans son esprit. Il fait, d'elle, l'être sacré devant lequel on s'agenouille.

Quoi d'étonnant que, dans la jeunesse phylogénique de l'humanité, la femme ait été la première forme divine, l'origine même de la Divinité, alors que toute l'humanité masculine traversait l'âge de l'efflorescence amoureuse !

Et quand M. Jules Simon nous dit de l'amour : *il nous rattache à Dieu*, il ramène l'idée de Dieu à sa première signification : *la Déesse*. Et cela nous donne, en même temps, l'explication vraie des origines religieuses. La *Religion* (de *religare*, relier), c'est le lien qui unit l'homme à la femme, et ce lien est amour.

Donc l'amour doit être sacré, il doit être sanctifié.

*
* *

Cependant cet amour sacré mène à l'amour profane. L'homme ne s'en contente pas, il veut le pousser plus loin, croyant y trouver un plus grand plaisir. Il veut arriver à posséder la femme et la recherche de cette fin répond à des impulsions complexes. La femme est l'Autel sur lequel il *se sacrifie*, sur lequel il s'immole et il fait ce sacrifice *pour elle*, pour son amour. Et ce n'est pas seulement pour le plaisir qu'il y trouvera, c'est pour affirmer le lien qui l'attache à

elle, il craint de la perdre, après avoir goûté le bonheur de son union, et croit qu'un enfant né de lui et d'elle va, à jamais, la river à sa vie. C'est une illusion naïve.

Une autre cause psychologique lui fait chercher la femme. La honte dont il a souffert dans ses premières années de sexualité a endolori sa conscience ; il entrevoit que le plaisir sexuel, dans l'accouplement, est légitimé par son but : la transmission de la vie à un autre être, et veut arriver à ce plaisir légitime pour calmer ses premiers remords. Aussi le premier rapprochement est, pour lui, un triomphe.

L'AMOUR FÉMININ

Si nous étudions la manière dont l'amour se manifeste dans le sexe féminin nous trouvons un autre ordre de faits.

C'est l'élément sanguin qui est mis en activité par l'action vaso-motrice du système nerveux grand sympathique, et alimente, chez elle, tout ce qui est relatif à la reproduction. Les actions de cet ordre atténuent, chez la femme, la force musculaire mais n'ont aucune action sur son intellectualité, qui n'y prend aucune part, sa grande faculté sensitive n'y intervient pas, elle reste dans le cerveau et y détermine la grande manifestation affective : l'amour cérébral.

Chez la femme l'amour n'est pas *sexuel*, il est cérébral, ce n'est pas *par son sexe* que la femme aime l'homme, c'est par son esprit, par son cerveau droit, qui engendre la raison *pure*. Son amour se confond avec toutes les manifestations de l'esprit, il cherche le vrai, le beau, le bien. Il réunit, en une seule, les deux puissances de l'être : la raison et l'affection, il forme une harmonie complète entre le plaisir spirituel et la raison. Par lui se manifeste le souverain bien, le bonheur parfait.

Aussi, la femme qui entre dans cet état d'harmonie se sent-elle grandir, elle ne cherche pas, comme l'homme, à cacher

son amour, à le combattre, elle s'y livre tout entière et s'en fait une gloire, elle le confond avec les aspirations les plus élevées de l'esprit, y mêle des idées abstraites, de la haute philosophie ; le ciel l'attire davantage quand elle aime, elle mêle à son amour l'astronomie, la physique et toutes les sciences, inconsciemment. Elle confond l'homme, qui fait rayonner sur elle son principe de vie, avec la radiation solaire qui fait rayonner sur la terre le même principe. Et c'est cette confusion qui a été l'origine du culte anthropomorphique.

C'est de cet état qu'il est parlé dans le *Philèle* de Platon quand il est dit : « C'est entre les plaisirs purs exclusivement et les sciences que se fait le mélange le plus vrai, le plus harmonieux, le plus beau, image la plus fidèle et la plus complète du souverain bien dans l'homme. »

On a dit :

« La femme se pare de son amour comme d'une force ; l'homme en a la pudeur comme d'une faiblesse. »

C'est que son amour, à elle, est raison et on ne peut rougir de la raison comme d'une chose honteuse, tandis qu'on rougit du plaisir quand il est en contradiction avec la raison, quand, au lieu de l'affirmer, il la défait.

L'amour féminin ne ressemble donc pas à l'amour masculin, qui est, tout entier, un phénomène d'imagination, qui a ses joies et ses grandeurs, cependant, mais qui ne peuvent jamais être comparées aux joies et aux grandeurs qui émanent de la raison même.

Le plaisir de l'homme est toujours suspect de déchéance, celui de la femme est toujours une élévation.

Et comme ce qui complète le bonheur intime c'est de le voir partagé, la femme cherche à élever l'homme, avec elle, vers les régions infinies de la pensée abstraite. C'est cet entraînement qui donne à l'homme, qui la suit, une impulsion vers les hautes régions de la pensée, où il ne s'élève pas de lui-même. C'est pour cela que, dans la description de l'amour

masculin, nous avons trouvé cette phrase : « Seul il nous fait sentir l'infini. »

Je lis encore dans le *Philèle* de Platon ceci :

« L'existence absolue vient d'elle-même, se rapporte à elle-même, se suffit à elle-même.

« L'existence relative a besoin d'un autre pour exister et se maintenir. Or, le plaisir (masculin) n'est qu'un phénomène, un accident qui parait et disparait et qui, même pendant l'instant où il passe, change sans cesse et admet soit du plus soit du moins, caractère incompatible avec ce qui existe en soi. Le plaisir est donc relatif à une autre chose, laquelle, nécessairement, doit être absolue.

« L'existence absolue à laquelle le plaisir (masculin) se rapporte lui est donc supérieure et l'exclut du premier rang; si elle est le bien, le plaisir ne peut l'être. »

Est-il besoin de faire remarquer que l'existence absolue est celle de la femme qui, psychologiquement, possède le caractère propre du souverain bien, qui est de se suffire à lui-même; que l'existence relative est celle de l'homme qui ne se suffit pas à elle-même et cherche sa vie psychologique dans un autre être.

L'amour féminin est généralement inspiré par les hommes qui sont, moins que les autres, avancés dans l'évolution sexuelle : les hommes jeunes dont les facultés intellectuelles sont encore actives. L'amour de la femme peut acquérir une violence extrême, tout son être intellectuel en est dominé, elle y donne tout son esprit, et c'est pour cela qu'elle va si facilement au suicide quand elle rencontre des obstacles.

Son amour a aussi de particulier qu'il ne s'épuise pas, comme celui de l'homme, par le rapprochement sexuel. Quand elle se donne à l'homme, c'est par bonté, non par désir, puisqu'elle ne trouve aucun plaisir dans l'accouplement. Aussi cherche-t-elle longtemps à éviter un rapprochement qui souvent lui cause une répugnance extrême.

Pendant que ses rêves d'amour sont, tout entiers, dans une

union idéale, elle peut cependant éprouver un autre phénomène que l'on confond, à tort, avec l'amour : l'attraction sexuelle, liée à sa fonction génitale — l'ovulation — que cette fonction accomplie calme, que cette fonction contenue excite.

La femme est donc susceptible d'éprouver deux espèces d'impressions : l'une qui est le grand amour cérébral qui remplit sa vie, l'autre qui est une attraction sans affection, un entraînement physique plutôt qu'un amour, car la femme peut être attirée sexuellement par un homme indigne d'elle, qu'elle déteste par l'esprit, qu'elle méprise, qui, quelquefois, occupe près d'elle une position inférieure, et qui, cependant, la fascine. La femme n'avoue pas ces entraînements-là, elle les combat, elle en a une sorte de honte elle-même. C'est ainsi qu'on a vu tant de femmes du monde subir l'attraction sexuelle de leur domestique.

Si, fréquemment, la femme peut être entraînée vers un être que sa raison désapprouve et que son cerveau n'aime pas, il est rare qu'elle subisse cet entraînement vers un homme qui mérite tout son amour cérébral, parce que celui-ci est moins sexué, moins attractif.

L'homme sait, d'instinct, que l'attraction sexuelle de la femme n'a pas une bien grande valeur psychologique, aussi — quand il l'aime — tient-il beaucoup plus à son amour cérébral. Il veut être aimé pour ses qualités intellectuelles, flatté dans son esprit, il aime à s'entendre dire qu'il possède des qualités. Cela lui est plus agréable que de s'entendre dire qu'il est aimé sexuellement, par une personne qui n'apprécie pas son esprit. Il sent la valeur de l'approbation féminine et la non-valeur de son attraction sexuelle. Aussi, quoiqu'il cherche *la femme*, il est heureux de ne pas la trouver, heureux de sa résistance. Ce que l'homme veut surtout, c'est *aimer* lui-même, il veut l'amour subjectif, il ne veut pas l'amour objectif. Et ce qui le prouve c'est que, aussitôt que son amour, à lui, cesse, l'amour que la femme lui manifeste le fatigue, l'obsède, il ne cherche qu'à s'en débarrasser.

Chez l'homme, comme l'amour cérébral et l'amour sexuel ne font qu'un, aussitôt que l'attraction cesse tout s'éteint, il ne reste, dans la tête, qu'un souvenir affectueux, une trace plus ou moins fugitive, quelquefois une haine. Nous verrons plus loin pourquoi.

C'est par son amour cérébral que la femme peut devenir la *Maîtresse* de l'homme. (J'entends par le mot *maîtresse* celle qui le dirige moralement.) Et la maitresse du monde.

Chaumette, dans un discours contre les femmes politiques, disait : « Votre despotisme est le seul que nos forces ne puissent abattre, puisqu'il est celui de l'amour. »

Un autre — dans le journalisme moderne — parlant de la puissance de la femme, dit : « Que dis-je, sa puissance? son règne omnipotent! C'est alors seulement qu'elle a compris sa vraie force, exercé ses véritables facultés, cultivé son vrai domaine : l'Amour! L'homme avait la vigueur brutale, elle a fait de l'homme son esclave, sa chose, son jouet. Elle s'est faite l'inspiratrice de ses actions, l'espoir de son cœur, l'idéal toujours présent de son rêve. L'amour, cette fonction bestiale de la vie, ce piège de la nature, est devenu, entre ses mains, une arme de domination terrible : tout son génie particulier s'est exercé à en faire la plus belle, la plus noble, la plus désirable récompense accordée à l'effort de l'homme.

« Maîtresse de nos cœurs, elle a été maîtresse de nos corps. Et nous l'apercevons chez tous les peuples, Reine des Rois et des conquérants.

« Et si la civilisation moderne est si différente des civilisations anciennes et des civilisations orientales, c'est au génie particulier de la femme, à sa domination occulte et souveraine, que nous le devons. »

Et il est des femmes qui veulent supprimer l'amour féminin, parce qu'il est des hommes qui l'ont confondu traitreusement avec l'amour masculin, et cela pour l'avilir par cette confusion, pour le condamner, parce que la suprématie qu'il donne à la femme gêne leur orgueil !

Il est si bien convenu, dans l'esprit de l'homme, qu'il n'écoute la femme que quand il l'aime, que chaque fois qu'une femme réussit à faire accepter ses idées, on ne manque pas de montrer ses partisans comme des amants, doutant ainsi de la raison masculine, qu'on veut croire toujours en révolte contre la femme quand il ne l'aime pas.

C'est là un outrage à la raison de l'homme contre lequel je proteste. Aujourd'hui il en est beaucoup qui savent écouter la vérité, révélée par la femme, sans intérêt sexuel, et cette imputation d'amour est un reste du système hypocrite employé, dans le passé, pour isoler la femme et rendre son enseignement stérile.

On excitait, chez les hommes, *la honte d'aimer* pour les éloigner d'elle.

LA RÉACTION

Après avoir étudié les phénomènes qui se produisent quand l'amour naît et se développe, voyons maintenant quels sont les phénomènes nouveaux qui surgissent lorsqu'il a été satisfait.

La réaction qui a lieu à ce moment est toute différente dans chaque sexe. Etudions-la séparément dans chacun d'eux.

RÉACTION DANS LE SEXE MASCULIN

BLESSURE

Pourquoi ne reste-t-il qu'une ébauche esquissée ?
Qu'un pâle souvenir de nos moments heureux ?...
Et quand il eut fini de dire, l'amoureux,
Comme un vague chagrin pesa sur sa pensée.

Quel triste désespoir, hélas, son être apprit !
Car tout à coup germa la plaie inguérissable,
Que creuse le baiser, gangrène de l'esprit.

Gabriel MARTIN.

C'est la réaction de l'amour qui cause dans l'esprit de l'homme tous les troubles que nous avons étudiés dans un

chapitre précédent. Ce sont ces troubles que M. Destrem appelle : les effets subversifs de l'amour et, parmi lesquels il classe : le mensonge, la perfidie, le viol, l'assassinat, l'empoisonnement.

« Chaque fois que tu aimes, tu meurs d'autant », dit M. Janus de Villiers.

D'abord, et immédiatement, c'est le désenchantement, ce qui prouve bien que l'enchantement, c'est-à-dire l'illusion, était tout entière dans un état particulier du cerveau entretenu par l'élément nerveux qui vient d'être détourné de sa région cérébrale — et évacué.

Schopenhauer nous dit : « Une fois sa passion satisfaite, tout amant éprouve une étrange déception ; il s'étonne de ce que l'objet de tant de désirs passionnés ne lui procure qu'un plaisir éphémère, suivi d'un rapide désenchantement. »

Pendant la période d'attraction l'homme et la femme ont vécu dans une sorte de renversement de leurs facultés normales. L'homme a été *sensitif*, toute son attraction a été *un sentiment*. La femme a été *motrice*, toute son attraction a été un mouvement, une poussée sanguine, la mettant *hors d'elle*. Le sentiment, s'il y en a eu pour elle, a été dans la tête.

Sitôt la réaction commencée les choses reviennent à leur état antérieur, avec un peu plus d'intensité qu'avant. L'homme redevient sanguin-moteur (disons brutal si vous voulez), la femme redevient sensitive et craintive. Et c'est cette petite augmentation des facultés sensitives chez la femme, brutales chez l'homme, après chaque action génésiaque, qui, à la longue, cause la grande divergence des sexes, avec toutes ses conséquences, que nous avons examinées précédemment, dans chacun d'eux.

Comme l'homme n'a pas aimé par le cerveau, mais par le grand sympathique (symbolisé par *le cœur*) son amour s'éteint dans le pôle générateur, tandis que, chez la femme, il persiste dans le cerveau, s'il y a existé. S'il s'éteint dans la satisfaction de l'acte génésique (c'est-à-dire dans l'ovula-

tion) c'est qu'il n'y avait pas, en elle, amour, mais seulement attraction sexuelle.

La réaction cérébrale, chez l'homme, loin d'être un amour, comme nous allons voir que cela arrive chez la femme, est souvent une haine. Il sent qu'il vient de se diminuer et il déteste la femme qui en a été l'occasion. C'est, en même temps, une jalousie. Il sent que, pendant qu'il y a eu là une cause de déchéance pour lui, le même acte a été une cause d'élévation morale pour la femme.

Le dépit qu'il en éprouve lui fait, très souvent, commencer immédiatement, contre elle, les manifestations de la *jalousie de sexe*. Dans la vie actuelle, ses effets se reproduisent comme ils se sont produits, du reste, dans les phases de l'évolution humaine, que nous pouvons suivre à travers l'histoire. Notre état social actuel n'est que la conséquence ultime, l'*outrance*, pourrait-on dire, de ces faits accumulés.

Si, pendant la tension sexuelle, l'homme peut s'élever jusqu'au faîte de l'héroïsme, atteindre toutes les grandeurs, arriver à toutes les vertus, faire tous les sacrifices, pendant la répulsion qu'amène la réaction, il descend jusqu'au bas-fond de la vie animale, jusqu'à la sauvagerie. C'est alors qu'apparaît la bête humaine. Il devient faux et méchant, hypocrite et menteur, impoli, brutal, quelquefois assassin.

C'est un fait connu que les animaux mâles maltraitent leur femelle, après l'accouplement (chez les mammifères au moins). On cite l'axis comme faisant exception à cette loi, mais on ne cite pas l'homme.

Donc, si l'attraction masculine doit forcément arriver à l'accouplement, la réaction arrivera, fatalement, aux derniers degrés de la brutalité envers la femelle, dans la suite de l'évolution sexuelle.

Mais, me dira-t-on, tous les hommes n'en sont pas là. On en voit même qui, la première fièvre amoureuse passée, s'habituent à leur femme et entretiennent pour elle une affection calme.

Oui, parce que tous les hommes ne sont pas arrivés au

même degré dans l'évolution sexuelle, d'abord, ensuite, parce que leur raison, qui lutte contre leurs mauvais penchants, les remet dans la voie rationnelle, mais c'est le prix d'une lutte, et tous les hommes ne luttent pas. Tous, au contraire, *jettent leur âme* dans le réseau nerveux qui doit porter la vie à un nouvel être. Ils ne sont donc plus en possession de leur raison, pendant cette évolution, ils ne peuvent pas entraver cette loi de la Nature, ils sont contraints de lui obéir. Quand la passion s'empare d'un homme elle le domine, elle guide sa vie, le rend aveugle, sourd et muet pour tout ce qui sollicite ailleurs son attention.

Mais si l'homme peut, grâce au triomphe de sa raison, continuer à vivre avec la femme qu'il a possédée, il ne peut pas, quoi qu'il fasse, rétablir, avec elle, l'attraction sexuelle qui les avait unis au début.

L'amour est impossible, c'est un livre qui ne peut pas avoir deux éditions.

Il n'y a donc pas de sécurité pour la femme, si l'homme reste près d'elle, quand le désenchantement survient car, lorsque l'amour devient impossible, la femme n'est plus, pour l'homme, qu'un objet inutile, une gêne, un obstacle à sa vie. C'est alors qu'il en fait une esclave, il la sacrifie dans la famille comme il la sacrifie dans la société.

Cependant il a besoin d'elle, non pas seulement pour le servir, mais pour le guider. Il sait qu'elle pense pour lui quand il ne sait plus penser, c'est pour cela qu'il veut la garder.

Le vide, laissé dans la vie de l'homme par le départ de la femme, prouve combien il sent qu'il n'est plus *tout lui*, combien il sent que ce qui lui manque *est en elle.* Tant qu'elle est là, il se sent encore *complet*, en elle, par elle. Mais si elle part, dans sa solitude, il sent dans son âme mutilée un vide inexprimable : il est plein d'anxiétés, ne se retrouve plus, il a perdu une partie de lui-même et c'est alors qu'il conçoit toutes sortes de désirs de vengeance contre celle qui l'a abandonné.

RÉACTION DANS LE SEXE FÉMININ

Les réactions de l'amour, chez la femme, doivent être de deux sortes puisqu'il existe, chez elle, deux amours, ou plutôt, deux manifestations sexuelles absolument différentes l'une de l'autre.

La réaction de la fonction génitale : l'ovulation, est une sorte de rayonnement qui augmente sa beauté, qui la fait paraître belle, même lorsqu'elle ne l'est pas, c'est en même temps une satisfaction intime, un bien-être physiologique suivi de lassitude musculaire.

Quant à l'amour cérébral, il n'est pas intéressé dans l'acte génésiaque. Quand une femme aime un homme, c'est *par la tête*, et elle l'aime tout autant après qu'avant. Cet amour-là n'a donc pas de réaction. Pendant qu'il dure il donne à la femme un sentiment intime de triomphe. Rien, chez elle, qui ressemble aux réactions masculines. Tous les anathèmes prononcés contre elle n'ont jamais atteint le fond de son âme, n'ont jamais troublé sa sérénité.

Elle n'a jamais cru à la réprobation de l'homme, à la condamnation prononcée contre elle. Son amour est *sacré*, elle le sait ou, du moins, elle le sent, elle comprend, très bien, qu'il ne l'abaisse jamais.

Cet amour sacré donne à la femme la faculté de s'élever dans la *spiritualité* jusqu'à des hauteurs qui semblent surnaturelles. C'est qu'il met en activité la « région féminine » de son cerveau. J'appelle ainsi celle qui est *spéciale à son sexe*, et qu'aucun homme ne possède, puisque c'est la région qui s'est développée par l'accumulation d'un excès d'influx nerveux sensitif que la sexualité féminine met en réserve.

C'est cette région, spéciale au sexe féminin (que l'homme ignore mais pressent), qui fait que, de tous temps, la femme

a été considérée, par l'homme, comme un être mystérieux, inexplicable, incompréhensible et redoutable.

Les hommes ne peuvent pas comprendre, en effet, ce que sont les facultés qui résultent de cette « réserve nerveuse » qu'aucun homme ne fait, car l'homme ne juge qu'en se prenant pour terme de comparaison. Ce qui n'est pas en lui est — et sera — toujours, pour lui, l'inconnu.

« Tous les faits d'observation, dit Moleschott, que sont-ils, sinon des rapports des objets à nos sens. La connaissance de ces rapports avec les instruments de sa propre perception, voilà la limite qu'aucun homme, aucun Dieu ne peut franchir. »

Or, cette limite de la perception de l'homme est en deçà des facultés sensitives de la femme, il ne les atteint pas, donc, ne peut ni les comprendre ni les juger.

Il existe dans la nature féminine des idées, des vues de l'esprit, des impressions, nées de sa sensibilité morale, qu'aucun homme ne connaitra jamais (1).

De même, les limites de la motricité de la femme sont en deçà des facultés motrices de l'homme, facultés qui engendrent, dans la nature masculine, des impressions, des passions, des volontés, des actions que la femme n'a pas, qu'elle connait parce que l'homme les met en évidence, mais qui seront toujours incompréhensibles pour un esprit féminin.

Si le résultat de la sexualité féminine n'est pas une perte psychique, c'est une perte de force musculaire. C'est peut-être pour cela que la femme a une tendance à chercher la protection de l'homme, ou plutôt, son action, dans le monde, pour remplacer l'action qui va lui manquer.

(1) L'ignorance des romanciers, qui mettent dans la femme des sentiments d'homme, m'a toujours semblé le comble de l'absurdité. Combien leurs romans seraient plus intéressants s'ils pouvaient décrire la femme telle qu'elle est, et non telle qu'ils la supposent. Et si, en même temps, ils avaient la franchise de se décrire eux-mêmes tels qu'ils sont et non tels qu'ils veulent paraître.

Si les relations sexuelles sont remplies de malentendus, c'est surtout au moment où la réaction commence que l'homme et la femme ne s'entendent plus.

Quand la femme s'aperçoit que l'homme l'aime moins — ou ne l'aime plus du tout — elle redouble de tendresse, elle se fait complaisante, attentionnée, empressée, croyant ainsi se faire aimer, sans s'apercevoir que c'est à *la raison* de l'homme que tout cela s'adresse, et non à sa *sexualité*.

Or, la raison de l'homme, après que l'amour a été satisfait, lui dit de fuir la femme qui l'a avili, elle ne lui dit pas de revenir à elle, comme la femme le voudrait et sa tendresse ne fait que l'importuner.

Elle ne sait pas qu'elle a joué, pour l'homme, le rôle du démon tentateur, elle ne sait pas que la conscience de l'homme réprouve ce qu'il vient de faire ; elle le sollicite à continuer pendant que sa raison l'accable de reproches et que, libre, il reprendrait possession de lui-même. La présence de la femme, dans ce cas — le cas de l'ignorance — est pour lui un danger plutôt qu'un frein.

Les hommes se trompent presque tous sur la nature de la sexualité féminine parce qu'il est nombre de femmes qui se plaisent à jouer *la comédie passionnelle* pour les tromper. Elles ont remarqué que l'homme désire être la cause d'un plaisir pour la femme, afin de se rendre « utiles » et elles entretiennent cette erreur pour les flatter et obtenir d'eux ce qu'elles désirent.

Mais combien se vengent de cette comédie, en ridiculisant, lorsqu'elles sont entre elles, ceux qui s'y sont laissés prendre.

Et si les hommes voulaient bien comparer cette attitude avec celle de la femme légitime, qui n'attend rien d'eux, et qui souvent ne prend aucune précaution pour dissimuler ses répugnances, ils comprendraient que celle qui est sincère c'est celle-là — non l'autre.

Comment se fait-il, alors, pourrait-on objecter, que la femme mariée, qui a eu, une première fois, l'expérience de la

désillusion matrimoniale, cherche, souvent, dans l'adultère, une seconde expérience ?

C'est que la crédulité des femmes étant immense, celles qui se sont mariées, croyant naïvement que le mariage devait leur faire connaitre des plaisirs divins, se figurent toujours que si ce bonheur promis n'a pas été pour elles, cela tient aux conditions particulières de leur mari ; elles croient qu'il est une exception et lui font, dans leur for intérieur, le reproche d'incapacité, elles sont persuadées qu'un autre homme leur donnera ce que le mari n'a pu leur donner.

Celles-là sont des naïves qui, souvent, ont brisé une union, qu'elles ont trouvée incomplète pour ce seul motif. Elles font une seconde expérience et rencontrent une seconde désillusion ; alors, seulement, elles commencent à comprendre que tous les hommes ont été coulés dans le même moule et que, ce qu'un mari ne donne pas ne peut pas davantage être donné par un amant. Et c'est alors, finalement, qu'elles s'aperçoivent qu'elles poursuivent une chimère et que ce qu'on leur a promis dans le mariage n'est qu'un leurre.

La conclusion à tirer des observations que nous venons de mentionner c'est que l'amour ne se manifeste pas de la même façon dans un sexe et dans l'autre.

J'appelle l'attention des penseurs sur ce fait d'une importance capitale, et pour que les hommes comprennent bien que les femmes n'envisagent pas ces questions comme eux, je termine en citant les vers de Mme Augusta Holmès sur l'amour féminin qui sauve et l'amour masculin qui perd :

LES DEUX EROS.

I

Eros m'est apparu. Couronné d'hyacinthe,
Et de lys triomphants, et de roses de mai,
Il fleurit à mes yeux dans l'air trop parfumé,
Qui baignait de langueurs sa chevelure sainte.

Pareil aux vapeurs d'or dont se pare un beau soir,
Un voile trahissait sa blancheur immortelle.
Son épaule neigeuse, où ne tremblait point d'aile,
Dédaignant le carquois, portait un encensoir.

Des feuilles de laurier tombaient de ses mains calmes
Et les chastes bonheurs bleuissaient ses grands yeux.
D'un sourire il montrait à l'horizon joyeux
L'azur, où frémissait la verdure des palmes.

Il dit : « Ceux qui croiront en moi seront sauvés ! »
Et des chœurs très lointains redirent sa parole.
Il disparut, laissant au ciel une auréole..
Et je le laissai fuir vers les pays rêvés.

II

Eros m'est apparu. Couronné de feuillage
Morne, et de houx mêlés à l'aloès cruel,
Il semblait, anxieux, interroger le ciel,
Comme celui qu'effraie un ténébreux voyage.

Sur ses flancs éprouvés traînait un voile noir.
De son col, attachant ses ailes douloureuses,
Une chaîne tombait. D'une de ses mains creuses
Il tenait une lame, et de l'autre un miroir.

Il avait au sein gauche une rouge blessure
Qu'il rouvrait par instants d'un coup de son stylet
Et, se mirant, tandis que son sang ruisselait,
Se labourait le cœur d'une main froide et sûre.

Il dit : « Ceux qui croiront en moi seront perdus ! »
Alors, me prosternant, je lui rendis hommage.
Je versai sur ses pieds les pleurs de mon servage,
Les essuyant avec mes cheveux répandus.

AUGUSTA HOLMÈS.

RELATIONS INTERSEXUELLES

LES HOMMES VIS-A-VIS DES FEMMES

Etudions maintenant les relations qui s'établissent entre l'homme et la femme.

Ces relations sont de deux sortes parce qu'elles obéissent à deux aspects psychologiques de l'homme. En effet, l'homme est un être double, puisqu'il suit, tour à tour, les deux impulsions qui se disputent son activité : l'instinct et la raison.

L'instinct qui le pousse vers la vie sentimentale et sexuelle, avec toutes ses déchéances, tous ses troubles, et toutes ses réactions brutales contre la femme ; la raison qui le ramène, par intervalles, à la réalité et à la loi morale.

Nous trouvons donc la femme en relations *sociales* avec l'homme-instinct et en relations avec l'homme-raison.

Si nous étudions les relations intersexuelles dans l'histoire, nous trouvons qu'elles ont eu, tour à tour, ces deux aspects différents, qui révèlent le degré d'élévation ou d'abaissement des races.

RELATIONS DE LA FEMME AVEC L'HOMME-RAISON

Lorsque l'homme obéit à la raison il voit la femme telle que la Nature l'a faite, puisque la raison c'est « la vue droite » ; il reconnaît, en elle, un être privilégié de la Nature, doué de qualités qu'il ne possède pas lui-même, et il lui rend hommage

Cet hommage fut, à l'origine, un culte. Le besoin d'adorer le Principe de vie dans son incarnation la plus haute, dans la femme, a toujours existé au fond du cœur de l'homme ; c'est là que réside véritablement, pour lui, l'esprit religieux

L'homme qui reconnait la valeur morale de la femme est un être religieux, puisque la religion de l'homme c'est le lien qui l'unit à l'*Esprit* féminin. Dans cette union, il manifeste des sentiments « généreux », il fait le sacrifice de ses intérêts, de ses passions, de sa personnalité même.

L'hommage qu'il rend, alors, à la femme, a une haute signification : c'est la soumission de la *Force* à l'*Esprit*, c'est la glorification de l'être qui incarne l'Esprit et le personnifie sous toutes ses manifestations.

Il ne faut pas confondre l'hommage rendu à la femme avec une certaine galanterie qui en est l'hypocrisie.

Les femmes modernes, ignorantes de ce qui leur est dû, font, trop souvent, cette confusion.

L'hommage est un sentiment de respect qui a toujours été le signe caractéristique qui distingue l'homme civilisé de la brute. Si on supprimait ce sentiment de l'existence de l'homme on enlèverait, d'un coup, tout l'idéal de sa vie, tous les grands élans de son cœur, toutes ses aspirations élevées, tous ses mérites.

Toutes les religions de la haute antiquité — les grandes religions de la Nature — étaient basées sur le culte de la femme. Et, quoi qu'on ait fait pour renverser le culte théogamique et lui substituer l'anthropomorphisme, l'âme de l'homme jeune n'a jamais pu s'habituer à cette substitution qui supprimait pour lui tout idéal. A travers tous les cultes l'homme a cherché la femme pour diriger vers elle ses aspirations élevées, ses chants de louanges et ses prières.

Et c'est encore pour répondre aux éternelles aspirations de la jeunesse, que l'on fonda la chevalerie, instituée pour régler les pratiques de l'hommage rendu par l'homme à la femme, donnant, ainsi, une nouvelle forme à l'ancien culte.

C'est grâce à cette institution que certaines formules de respect et d'hommage sont arrivées jusqu'à nous, mais ne sont plus guère usitées que dans le style épistolaire.

La jeunesse de l'humanité a connu un temps de paix, de

justice et d'amour, un temps pendant lequel chacun occupait la place que la Nature lui avait donnée ; la femme régnait par son Esprit, elle était affranchie de tout travail, de toute action, que sa nature physiologique ne comporte pas. L'homme, qui l'aimait, qui la respectait, travaillait et agissait pour elle. Puis arriva, peu à peu, la lutte. Elle commença, dans l'homme lui-même, bien avant que Racine eût dit :

Dieu ! quelle guerre cruelle
Je sens deux hommes en moi.

Les facultés supérieures et les facultés bestiales se disputèrent l'homme — et ont continué à se le disputer. — Suivant que les unes ou les autres triomphent, la femme est Reine ou esclave. Et l'homme moderne, lui-même, est encore le jouet de ces deux impulsions du Bien et du Mal, qui donnent, à tout son être et à toute son existence, une direction salutaire ou néfaste.

Et — comme dans l'antiquité — c'est par le culte qu'il rend à la femme que l'on juge de son élévation morale, qui, multipliée par tous les hommes, fait la grandeur sociale d'une nation (1).

(1) Mme Grand, dans un article publié dans le *Nord American Review*, nous dit :

« Le comte de Moltke estimait la force d'une armée, non par le nombre de ses hommes, mais par son état moral. Revenant de visiter la France, peu avant la guerre de 1870, il fut appelé à dire ce que l'Allemagne aurait à craindre en cas de conflit. Il répondit dédaigneusement : « Rien ». C'est que les officiers français avaient, presque tous, dans leur chambre quelque indécent tableau de femme.

« Des faits analogues ont été remarqués dans l'armée anglaise. Les régiments qui forment les meilleurs soldats sont ceux desquels est proscrit le mauvais ton à l'égard des femmes. Lorsqu'on envoie des invitations pour de grandes cérémonies publiques, c'est toujours une question de savoir à quels régiments s'adresser pour avoir le meilleur choix d'officiers.

« On a reconnu qu'en toute occurrence les régiments élus étaient ceux qui se distinguaient par la pureté chevaleresque de leur langage sur les femmes. Dans quelques-uns d'entre eux, une loi encore en vigueur défend de prononcer au mess le nom d'aucune dame... »

LES QUALITÉS DE L'HOMME

Voyons, maintenant, quelles sont les qualités que l'homme acquiert quand il obéit à la raison, et quelles sont les relations qu'il établit avec la femme dans ces conditions.

Nous avons vu que ses défauts ce sont : « les sept péchés capitaux ». Nous y avons ajouté le scepticisme, qui provient de la régression cérébrale et qui crée *la mauvaise foi.*

Les qualités de l'homme ce sont ses défauts vaincus et, pour ainsi dire : *retournés.*

Nous allons les détailler.

LE SENS MORAL

Quoique l'Église ait dissimulé « *la luxure* » au milieu des autres péchés capitaux, nous devons lui rendre la première place, qui lui appartient incontestablement.

Comme c'est elle qui est la cause de tout le mal que l'homme peut commettre, c'est son *contraire* qui peut tout guérir. Cette qualité c'est *le sens moral.* C'est par ce sens que l'homme comprend la valeur de ses actes.

L'homme-raison combat l'instinct sexuel en observant la loi morale. Actuellement perdue, — ou si dénaturée qu'on ne la retrouve nulle part, — l'homme-raison la sent, cependant, inscrite dans son cœur, et s'y soumet.

C'est la femme qui formula cette loi, à l'origine, pour sauver l'homme de la dégénérescence et, quoique dans notre société moderne, la femme soit tombée dans l'ignorance des lois de la Nature et de l'histoire, elle reste, cependant, instinctivement dépositaire de *la loi*, et chaque fois qu'elle le peut, reprend son rôle de *directrice morale.* C'est cette action directrice de la femme, de la mère, de la sœur, de la fille, qui, à la longue, arrive à vaincre les révoltes de l'homme et ainsi,

peu à peu, fait remonter l'humanité que les premiers déchaînements de la passion avaient fait descendre si bas.

LE RESPECT

Le respect est la qualité que l'homme oppose à l'orgueil : c'est l'orgueil *vaincu*, c'est la raison lui montrant la sottise et la vanité de ceux qui pratiquent le culte du *moi* masculin (et par extension le culte du mâle).

L'homme-raison sent qu'il doit respecter tout ce qui possède un caractère de supériorité, et comme il trouve, dans la femme, supériorité morale incontestable, il s'incline devant elle et lui rend hommage.

Il ne faut pas confondre le respect avec l'humilité que l'Eglise lui a substituée. Le respect est un acte réfléchi, une preuve de raison, un commencement de sagesse.

Il est des famillles où il a toujours existé, dans lesquelles règne un atavisme de grandeur morale. Heureux ceux qui naissent dans ces familles-là !

Il en est d'autres où tout respect a disparu, et où les hommes qui se succèdent de générations en générations, tombent tous dans la bestialité.

Les premiers comprennent que l'homme doit respecter la femme — toutes femmes, quelles que soient leurs conditions sociales et sexuelles — puisque ce sont justement les conditions sexuelles de la femme qui la rendent digne de respect.

Les seconds méprisent la femme et montrent, par là, qu'ils sont, eux-mêmes, méprisables, puisqu'ils prouvent qu'ils ont perdu « *le sens moral* ». Celui qui cherche à abaisser la femme d'une façon quelconque, est déjà un homme inférieur. Quand un homme supérieur voit un autre homme insulter une femme, il en ressent « la honte de son sexe », et se pose en défenseur de la femme.

L'outrage vu par un spectateur calme indigne l'homme,

alors même que cet homme pourrait, le cas échéant, devenir lui-même l'insulteur.

Le respect pour la femme était si grand dans le monde antique que, dans certaines tribus qui en ont conservé les mœurs, le fils ne parle à sa mère qu'à genoux.

La génuflexion n'a été, à son origine, que la manifestation de la soumission de l'homme à la raison de la femme. Toute la haute antiquité nous montre l'homme prosterné devant la femme — Reine et prêtresse.

LA LOUANGE

S'il y a eu des hommes qui ont manifesté un sentiment de jalousie à l'égard de l'autre sexe, qui ont blasphémé son saint nom, il y en a toujours eu d'autres, à toutes les époques de l'histoire, qui ont glorifié la femme, qui l'ont chantée, qui l'ont louée.

C'est là un des plus grands mérites de l'homme.

« L'âme de la femme est le chef-d'œuvre de la création », a dit Confucius.

LA GÉNÉROSITÉ

A l'égoïsme, l'Église oppose la charité. Moi je lui oppose la générosité.

L'homme-instinct, enclin à la paresse, a une tendance à se débarrasser des « devoirs gênants », en commençant par le plus inéluctable de tous : le travail.

L'homme-raison qui sait qu'il faut savoir sacrifier ses passions — et même ses instincts — à l'ordre social, revendique sa part de peine afin d'avoir droit à sa part de plaisir.

C'est, surtout, vis-à-vis de la femme que s'impose à l'homme le devoir du travail.

La mission de la femme est de remplir, dans le monde, son

grand rôle de Mère et d'éducatrice. Toutes les heures de son existence doivent être mises à profit pour l'accomplissement de sa mission morale. Il est donc impossible qu'elle fournisse un travail musculaire que sa nature physiologique, du reste, ne permet pas. L'homme-raison comprend cela, il sait qu'il doit à la femme et à l'enfant le travail de ses bras, que s'en affranchir c'est faire acte de lâcheté.

Mais il est des hommes qui vont plus loin, qui dépassent le devoir, qui vont jusqu'à la générosité et donnent plus qu'on ne leur demande.

A ceux-là, l'humanité reconnaissante doit des louanges.

LA DOUCEUR DE CARACTÈRE OPPOSÉE A LA COLÈRE

Le raisonnement apaise toutes les fureurs. Jamais l'homme-raison ne se laissera aller aux emportements des impulsifs. Jamais il ne cherchera à imposer sa volonté par la force.

Un proverbe arabe dit : « Il est défendu de frapper la femme, même avec une fleur. »

L'HYGIÈNE

A l'intempérance, l'homme-raison oppose l'hygiène ; la juste mesure en tout, qui le préserve des excès qui causent tant de désordre dans la famille.

L'ACTIVITÉ

Si la paresse est la mère de tous les vices, l'activité est génératrice de bien des vertus.

Quel est l'homme *raisonnable* qui voudrait se soustraire au travail, dans un état bien organisé ?

Et même, dans la société actuelle, la plupart des hommes sentent toute la responsabilité que la vie de famille fait peser sur eux — et l'acceptent. Ils l'ont même consacrée par une

loi qui impose au mari le devoir de subvenir à l'existence de la femme et des enfants.

LA SINCÉRITÉ
LA LOYAUTÉ — LA BONNE FOI

La plus belle des qualités de l'homme, c'est la sincérité, c'est la loyauté, c'est la bonne foi, puisqu'elle est le témoignage d'un esprit droit. C'est aussi la plus rare. Il n'est presque plus, dans notre société corrompue, de « *leal chevalier* » comme il y en eut dans les temps d'héroïsme.

Autrefois, celui qui restait fidèle à la vérité, fidèle à la loi morale, était appelé par la femme, féal — ou léal. On disait « un féal chevalier », pour désigner celui qui avait gardé le serment de vasselage prêté à *la dame* — la suzeraine.

Le *feuté* ou *feauté*, c'était la *foi jurée.*

Les hommes osaient donc, encore, croire à la parole de la femme. Ils ne lui demandaient pas « des preuves », comme le font les modernes, et elle se serait bien gardée de leur faire l'injure de leur en donner. C'eût été laisser supposer qu'elle les prenait pour des « *sceptiques* », c'est-à-dire des hommes de « mauvaise foi ».

Quand un homme accepte la vérité et ose la confesser, il mérite, de la femme, une immense estime, une incommensurable sympathie.

Et je donne à méditer ceci à ceux qui emploient, vis-à-vis des femmes, le *langage indirect*, qui les blesse toujours, que quelques-unes considèrent même comme un outrage fait à la rectitude de leur esprit et qu'elles affectent de ne pas comprendre — pour ne pas se faire complices d'un système qui a pour base l'hypocrisie.

C'est surtout dans les questions sentimentales que l'homme emploie ce système *indirect;* il a honte de ce qu'il veut dire, et cherche à le faire deviner.

LE MÉRITE DES HOMMES

Tout ce que nous venons d'énumérer donne à l'homme des mérites dont il n'a pas l'habitude de se glorifier. En général, il aime à se faire louanger pour des mérites qu'il n'a pas... pour des qualités féminines qu'il imite, non pour les qualités masculines qu'il a.

C'est en montrant jusqu'où l'homme peut descendre que l'on fait ressortir le mérite de celui qui reste sur les sommets de la vie morale. Il y arrive lorsqu'il parvient à vaincre l'instinct par la volonté, à le dominer ou à l'assouplir.

Tout est là.

C'est lorsque, par l'éducation qu'on lui a donnée — ou qu'il s'est donné à lui-même — il est arrivé à cet état de perfection, qu'il sait embellir sa vie et celle de la femme par des égards, des prévenances, des soins affectueux, des petits services qui font le charme de l'existence et que l'habitude rend presque spontanés chez lui. Ces mille riens — insignifiants s'ils sont pris isolément — forment toute la vie intersexuelle quand ils sont additionnés les uns aux autres.

L'homme qui prend l'habitude de se faire *aimable,* c'est-à-dire en état d'être aimé, se prépare une vie heureuse, en se faisant digne de l'affection de la femme, digne de l'approbation de la mère, du respect de la fille, de l'estime de tous.

Ce sont ces hommes-là qui viennent jeter un peu de lumière et de gaité sur le sombre tableau de la société faite par l'homme instinct.

Ils sont *les élus* des femmes.

Mais tous n'osent pas monter jusque-là. Beaucoup s'arrêtent en route — indécis — craignant la moquerie des inférieurs, qui, eux, ne pouvant plus monter, jettent leur raillerie envenimée sur ceux qui les dépassent. Et, pour ne pas être trop en vue dans le chemin peu fréquenté du bien, les indécis attendent les autres — pour faire masse et se dissimu-

ler dans la foule. Ils ont la honte du Bien, comme les femmes ont la honte du Mal. C'est que leur instabilité mentale les tire alternativement par en haut et par en bas; il faut, pour les décider, que quelqu'un les pousse dans une des deux directions. Et ce sont presque toujours les pervertis qui tirent le plus fort — et les font sombrer.

Il y a donc lieu de créer un système de récompense et d'encouragement destiné à rendre à l'homme « la volonté » de monter au lieu de le laisser livré à la volonté de descendre.

Aussi, quand j'entends parler de « réhabiliter la femme », je reste surprise. Mais, c'est l'homme qu'il faut « réhabiliter ». La femme n'est pas tombée parce qu'elle a été vaincue, c'est l'homme qui s'est avili en la terrassant, c'est lui qu'il faut rendre « habile » à sortir de la fange où cette lutte l'a jeté.

On a dit : L'homme ne peut *mériter* sans être capable de *démériter*. En effet, ce qui fait le vrai mérite de l'homme, c'est de ne pas démériter ; de ne pas *tomber*.

« Le mérite est un bien qu'on se donne par son choix. Le mérite rend l'homme digne d'autres biens d'un ordre supérieur. Par le mérite, l'homme s'élève, s'accroît, se perfectionne. »

Ainsi parlent les hommes eux-mêmes.

M. Legouvé a écrit un livre intitulé : *Le Mérite des Femmes*. Il appartenait à une femme — et je suis heureuse d'être celle-là — d'écrire un chapitre intitulé : *Le Mérite des Hommes*.

RELATIONS DE LA FEMME AVEC L'HOMME-INSTINCT

L'homme-instinct — l'impulsif — c'est une collection de vices sous la forme humaine.

Nous avons montré comment l'homme qui s'abandonne à

l'impulsion sexuelle arrive à l'orgueil, à l'égoïsme, à la brutalité, à la folie.

L'antique mythologie, qui symbolisait tout, montrait l'*Envie*, la *Colère* et la *Luxure* comme trois furies infernales qui tourmentaient les méchants et habitaient toujours dans l'homme.

Or, voyons ce que sont les relations intersexuelles quand ces furies sont devenues souveraines maîtresse de l'individu.

LE VIOL

A la luxure, cause de tous les autres désordres, revient toujours la première place.

Quand elle domine l'amour disparaît, l'homme fait place à la brute et ne cherche plus que des unions bestiales.

Les latins avaient une locution pour exprimer la brutalité de ces accouplements : *More ferarum*, disaient-ils. « Ils y vont à la façon des bêtes sauvages, sans savoir ce qu'ils font, ne se doutant même pas de la responsabilité qu'ils encourent. Ce sont des animaux et des animaux hors de toute civilisation. Quoi d'étonnant, s'ils se conduisent à la façon des animaux des bois : *More ferarum* ! »

Le viol est beaucoup plus fréquent qu'on ne le pense. Tout accouplement accompli en dehors du libre consentement réciproque — et de l'amour — est un accouplement bestial.

Il est vrai qu'aucune femme ne se soumettrait à cette union si elle n'y était contrainte, sauf dans de rares cas exceptionnels, car, cette prise de possession de son corps est le plus grand outrage qu'on puisse lui faire.

C'est parce qu'on sait qu'il est dans sa nature de résister qu'on se passe de son consentement.

Le viol n'est pas seulement la possession brutale du corps de la femme, c'est, souvent, la prise brutale de son consen-

tement. Dans l'union de l'homme avec une femme qui se donne par nécessité sociale, nous retrouvons une forme du viol. Au fond ce n'est qu'une variété du même fait, un raffinement apporté à la brutalité érigée en institution.

C'est ainsi que, dans l'assujettissement de toute une classe de femme, par une loi d'esclavage imposée et consacrée par un préjugé séculaire, nous nous trouvons, encore, en face d'une prise de possession bestíale.

Dans le mariage le consentement libre et spontané de la femme n'est pas attendu non plus. L'homme se donne *un droit*, il n'attend pas une permission octroyée. Donc, là encore, nous retrouvons *le viol* tempéré par l'insouciance de la victime; le viol sans lutte, mais toujours *more ferarum*.

Il y a aussi le viol galant, accompagné de phrases hypocritement sentimentales. Diderot le décrit dans ses *Mélanges* (p. 646). Il dit : « Que signifie ce mot: « Je vous aime »? Cela signifie réellement : « Si vous voulez me sacrifier votre innocence et vos mœurs, perdre le respect que vous vous portez à vous-même, et que vous obtenez des autres, marcher les yeux baissés dans la société, renoncer à tout état honnête : je vous en serai vraiment obligé. »

Il y a, dans la société moderne, des viols qui prennent une forme odieuse. En voici un exemple. On lit ceci dans l'*Estafette*. Cela se passe en 1886.

« Un jeune chenapan, en humeur de rire, au cabaret, parie avec quatre drôles de son espèce, qu'il mettra sa sœur à mal. Il emmène la pauvre fille, sous prétexte de promenade, sur le talus des fortifications, et la jette par terre. La malheureuse crie, se débat. Les quatre amis qui, de loin, observaient la scène, accourent...

« Au secours de la jeune fille, sans doute? Point du tout : le badinage les amuse et chacun d'eux s'empare, l'un d'un bras, l'autre d'une jambe de la victime, la réduisant à l'immobilité afin que la gageure s'accomplisse jusqu'au bout.

« Ce groupe attire la curiosité des promeneurs et, enfin,

l'attention d'un sergent de ville dont la présence fait envoler tout le monde.

« — Et quand vous êtes arrivé, demande le juge d'instruction à l'agent, quel air avaient tous ces gens-là ?

« — Ils avaient l'air de s'amuser beaucoup ; ils étaient à la rigolade.

« Il paraît, d'après la déposition de l'agent, que le groupe s'était accru de spectateurs, que le bruit de la scène avaient attirés, et qui se repaissaient complaisamment de cet étalage de bestialité infâme. » SARCEY.

Détail psychologique :

Lorsque vint l'affaire devant les tribunaux, ce n'est pas le frère qui apparut comme inculpé, c'est la sœur, c'est elle qui fut l'*accusée*, elle que l'on soumit à un examen médical.

Je continue à citer :

« Un médecin a été commis pour examiner l'état mental de l'inculpée — car l'inculpé n'est pas le frère qui a abusé de sa sœur, c'est au contraire cette fille, qui apparaît comme exerçant dans l'ombre des fossés des fortifications une profession innomable. Ce médecin, dans un rapport, a fait, de ce cas, une intéressante et lamentable étude pathologique et physiologique, établissant la débilité mentale du sujet, ses causes et ses conséquences. » (Damoclès, *Libres Propos. Estafette*, 17 septembre 1886.)

C'est-à-dire attribuant à la fille l'état pathologique du garçon !... Que penser, après cela, de celui du docteur ?...

LE SADISME

L'aberration de l'esprit de l'homme peut aller jusqu'au *sadisme :* la luxure sanguinaire. C'est le cas de ces hommes pour qui la volupté doit être mêlée de cruauté.

Ils aiment à ce point le sang qu'ils veulent le voir ; ils détestent à ce point la sensibilité de la femme qu'ils veulent

l'exaspérer. Leur plaisir est double quand ils peuvent ajouter, à la volupté, la méchanceté; quand ils peuvent infliger des supplices à la malheureuse qui se livre à eux. Ils aiment à déchirer ses chairs, ils se plaisent à voir couler son sang, ils sont heureux d'entendre ses cris de douleur.

Cet état est le dernier mot de la luxure. On le rencontre exceptionnellement dans les races encore civilisées, mais très fréquemment dans celles qui sont tombées dans l'état sauvage.

Les sadiques sont des hommes qui ne peuvent plus aimer, ils ne peuvent plus que haïr la femme et ils se vengent de cet état en exerçant, sur elle, leur férocité.

Les idées diaboliques qui leur passent par la tête, et qu'ils mettent à exécution, avec une horrible sauvagerie, leur sont inspirées par la rage de sentir leur impuissance d'aimer.

(Ces hommes doivent être chauves puisque la calvitie indique l'arrêt du développement sensitif dans la partie supérieure du corps — arrêt qui doit supprimer, peu à peu, la faculté affective, et la remplacer par la passion brutale dont on peut mesurer l'intensité à la longueur et à l'épaisseur de la barbe.)

Cette fureur sexuelle de l'homme a eu ses célébrités. Celui, d'abord, qui lui donna son nom : le marquis de Sade, cet aliéné qu'on appelait « le divin marquis », et qui écrivit : *Justine ou les Malheurs de la vertu.* Il se fit le théoricien et l'apologiste de la luxure sanguinaire. Et il eut des sectateurs et des imitateurs ; ce qui prouve que cette variété de monstre n'est pas aussi rare que l'on croit. Avant lui, il y avait eu, parmi les plus célèbres, ce Gilles de Rais dont Huysmans a rappelé les horreurs dans son livre : *Là-Bas.*

De nos jours, la race de ces fous n'est pas épuisée, loin de là, elle progresse. Nous avons su, par un procès récent, qu'un de ces dépravés n'avait pas de plus grandes joies que d'enfoncer des épingles dans le sein de pauvres filles qui s'y soumettaient par misère.

Enfin, on se rappelle cet infâme Lestevan, dont on a honte d'écrire le nom, qui faisait subir des traitements affreux aux malheureuses qui l'avaient suivi et, finalement, en jeta une par la fenêtre.

L'ORGUEIL SEXUEL

L'orgueil sexuel de l'homme a eu pour résultat de l'inviter à se déclarer le premier, dans l'humanité, et de le pousser à prendre, partout, la place de la femme.

En effet, en le suivant à travers son évolution sexuelle, nous le voyons prendre la place de la mère, dans la famille, substituer dans la tribu, qui n'est que la famille agrandie, le patriarchat au matriarchat, c'est-à-dire l'autorité paternelle à l'autorité maternelle ; substituer la Patrie à la Matrie — plus tard, le patron à la matrone.

Poussant plus loin encore l'envahissement, il va jusqu'à vouloir prendre son autorité morale, et, alors, nous le voyons se déclarer le maître parce qu'elle était la *Maîtresse*, le Dieu parce qu'elle était la Déesse. Et c'est de cette substitution d'un sexe à l'autre que résulte tout le désordre social.

En jouant cette comédie, devenue aujourd'hui la vie normale, c'est surtout la femme que l'homme-instinct veut tromper. C'est à elle qu'il veut faire croire qu'il est l'être possesseur de toutes les supériorités. Aussi, ce qu'il lui demande, surtout (pour lui accorder en échange l'outrage de son amour brutal), c'est de la *prudence* — ce qui veut dire qu'il exige d'elle qu'elle accepte le masque dont il se couvre, et ne voie pas l'homme réel.

Ces hommes-là ne pensent pas que, pour obtenir de la femme cette *prudence*, ils devraient commencer, eux-mêmes, par être assez prudents pour ne pas afficher ce qu'ils veulent nier.

Quand on a un vice physique qu'on veut dissimuler, on prend soin de ne pas le mettre en évidence ; ils ont un vice

moral et ils le montrent effrontément à tous les regards. Il est vrai qu'il est difficile à cacher, car il imprime à l'individu des caractères indélébiles. Et, cependant, l'homme orgueilleux se fâche quand on lui laisse entrevoir que l'on sait qu'il est ce qu'il ne cesse de manifester à chaque instant de sa vie.

Si, au lieu de nier ou de justifier son vice moral, il avait le courage de l'avouer, s'il *pouvait* le reconnaître, ce qui laisserait supposer l'intention louable de le corriger, la femme, avec sa délicatesse féminine, éviterait toutes les occasions de le blesser, sachant que l'homme, pris en général, n'est pas coupable mais victime d'un état de chose qu'il ne peut empêcher. C'est ainsi que cela se passerait si l'homme était franc, si la femme était instruite. Mais comme ces deux conditions ne sont pas réalisées, et que l'un et l'autre n'ont d'autre guide que leur instinct, il en résulte que la femme, ne pouvant connaître la cause réelle du mensonge psychologique dont elle souffre — et contre lequel elle se révolte —, se met en lutte ouverte avec l'homme qui nie *ce qu'il est*, et prétend être *ce qu'il n'est pas*.

Cette supériorité qu'il s'adjuge lui donne ce qu'on a très bien appelé : *le vertige moral*. Comme Icare, il veut se mettre des ailes artificielles et monter aux cieux (c'est-à-dire à la vie de l'Esprit). Mais que sa chute est lourde quand il retombe sur la terre! De la hauteur à laquelle le met son orgueil, il ne voit plus le monde réel, il ne voit plus l'effet qu'il produit sur ceux qui assistent au spectacle de ses insanités.

Remarquez l'attitude de ceux qui représentent une autorité usurpée, c'est-à-dire qui remplissent une fonction pour laquelle ils n'ont pas les facultés voulues : quelles incertitudes, quel trouble, quelles phrases ambigues ! Ils ne savent quelle attitude tenir, et c'est alors qu'ils prennent un air arrogant pour en imposer. Prenant la crainte pour du respect, ils retournent, à leur profit, la crainte respectueuse que l'homme, qui se connaît, éprouve vis-à-vis de la femme. Tout cela, c'est « *le vertige moral* ».

LA COLÈRE

La colère se manifeste, surtout, dans la révolte de l'homme contre la femme et contre la vérité qu'elle dicte et qu'elle impose. C'est la manifestation brutale de l'instinct qui, dans un complet abandon, rejette tout ce qui l'entrave — et s'affirme.

La colère a ses degrés. Elle commence par des criailleries et, de là, va crescendo, comme un orage qui va éclater.

L'homme qui crie, affirmant ainsi sa révolte, s'étourdit lui-même, au point de ne plus craindre les témoins. Du reste, il sait que son cas est celui de tous les hommes pervertis, et il espère toujours être soutenu par ses frères en déchéance. Et, en effet, le mal trouve facilement des encouragements et des complices.

Quand toutes les digues sont rompues, quand le torrent coule sans entraves, la haine du bien s'affirme par des insultes à tout ce qui est sacré : à la femme, à son sexe et à ce qui s'y rattache.

Les mots qui expriment ces insultes, sont des jurons. Quoiqu'il ne soit pas permis de les prononcer, ni de les écrire, je me vois dans la nécessité d'expliquer l'origine de ces vilains mots, pour faire comprendre qu'ils n'ont été, d'abord, qu'une expression de colère de l'homme contre le sexe de la femme.

Honni soit qui mal y pense.

Le juron a deux formes. C'est l'insulte à l'éternelle Divinité morale — l'antique Déesse — ou c'est l'affirmation cynique de la sexualité masculine.

Presque toujours le juron est obscène, puisque, au fond de la révolte de l'homme se trouve la question sexuelle. Il a mille formes, mais qu'on peut toujours ramener à une idée simple : la sexualité. Ce sont les noms des organes, c'est le verbe qui indique leur action — et les mille dérivés de ces mots primitifs.

On les retrouve dans toutes les langues et, probablement, chez tous les peuples.

Pour bien comprendre la signification des blasphèmes, il ne faut pas perdre de vue leur antiquité, il ne faut pas oublier qu'ils s'adressent à la Divinité féminine; c'est à elle, en réalité, que l'insulte va, et non à la Puissance cosmique qui représente le Principe de vie qui irradie la terre, qu'on a confondu avec la Divinité terrestre, et dont les hommes ne s'occupent pas.

Ainsi, quand l'homme moderne blasphème le « *nom sacré de Dieu* », c'est un souvenir atavique de la colère de l'homme antique contre « *le nom sacré de la Déesse* », ce nom qu'il fut convenu qu'il fallait taire, lorsqu'éclata la première manifestation de jalousie des hommes qui ne voulaient plus glorifier la femme. C'est, peut-être, aussi un remords, une honte, restés dans la conscience humaine après l'avilissement de la femme. L'homme moderne ne sait pas qu'insulter Dieu, c'est insulter la femme et, presque toujours, l'insulter dans sa sexualité, justement parce que c'est sa sexualité qui l'avait fait glorifier — déifier. Cependant les mots qu'il emploie pour manifester sa colère, au fond, ont tous la même signification; ils maudissent la femme dans ses caractères sacrés.

Ces mots constituent un vocabulaire grossier que tous les hommes connaissent, que beaucoup emploient. Tous imputent à la femme la fonction de son sexe comme si elle était un crime. Pour l'homme, que cette fonction révolte, le mot qui la représente indique une flétrissure (1).

(1) Nous lisons dans le livre de Mr Max O'Rell, sur l'Angleterre, intitulé : *John Bull et son île* (p. 85) : « La basse classe semble n'avoir qu'un adjectif à sa disposition, c'est l'adjectif *boody* (sanguinaire). Ce mot correspond à notre juron sacré. Ce mot n'est autre, croyons-nous, que l'expression By'r lady (by our Lady) par Notre-Dame, expression que l'on rencontre plusieurs fois dans Schakespear. » Je crois que cet auteur se trompe, et que *boody* est un juron parce qu'il désigne la sexualité (sanguine) de la femme.

.En réalité, c'est l'homme qui est flétri par cet outrage, ce n'est pas la femme.

L'homme qui blasphème n'abaisse pas la divinité qu'il blasphème, il s'abaisse lui-même. Les mots qui servent à blasphémer sont toujours restés, dans la langue, des expressions honteuses, qu'il faut taire, qu'il faut cacher, surtout devant les femmes, que ces mots outragent. L'homme de bonne compagnie en a honte. Du reste, sa retenue n'a pas que cette cause, elle vient aussi, de ce que, jadis, le blasphème était sévèrement puni, et quoique l'idée primitive qu'il représente se soit perdue, quoique les religions modernes aient dénaturé l'idée Divine en la masculinisant, nous voyons encore, au moyen âge, le blasphémateur exposé en place de Grève où on lui perce la langue d'un fer rouge.

La crainte et la honte arrivèrent à contraindre les élans de colère et de révolte de l'homme et, peu à peu, on s'habitua à une sorte de réserve, les mots injurieux furent évités et, maintenant même, on éprouve une gêne à les prononcer; on ne les écrit pas. C'est ainsi qu'en français, nous voyons quelquefois, dans des romans naturalistes, la sixième lettre de l'alphabet suivie de points, mais on n'en met pas davantage, et on passe outre.

Ce mot, pris à l'infinitif, vient d'un verbe latin, — il est permis d'écrire les mots latins. — *Futuere*. Ce verbe ne se prononçait pas en bonne compagnie. Il exprimait déjà une idée grossière et indécente, et cette idée indécente c'est l'amour profane de l'homme.

Cet amour-là était donc considéré comme un outrage à la femme et, en effet, c'est sa substitution à l'amour sacré, divinisé dans la femme, qui avait été le premier mot de la révolte de l'homme.

En même temps qu'une révolte c'était une défection, une lâcheté, aussi le verbe latin que je viens de citer exprimait, en même temps que l'amour profane, la défection à la loi morale, et la lâcheté.

C'est ainsi que ce mot a toujours, comme signification accessoire, une idée de trahison, d'hypocrisie et de peur.

Lorsque l'on substitua l'État masculin, basé sur la guerre, à l'État féminin, basé sur la loi morale, les mots, tout en restant dans la langue, changèrent de signification. Le mot qu'on n'écrit pas, s'appliqua à la défection en temps de guerre, il voulut dire, lever le camp en désordre, se soustraire à la lutte en se sauvant. Mais ce n'est là qu'une métaphore, elle fut prise pour une étymologie réelle par M. Edouard Johannet, directeur du *Courrier de Vaugelas*, qui donne au mot ...tu, une origine guerrière. Ce qualificatif est l'antithèse de feal.

Nous avons déjà dit que féal vient de *fidès*, *fidelitas*, et désigne celui qui reste fidèle à la foi — à la femme.

On disait un *féal chevalier* pour désigner celui qui avait gardé le serment donné à la Dame. Or, celui qui trahissait ce serment était désigné par le mot ...tu (c'est Decange qui l'affirme dans son Dictionnaire), et c'est très logique.

Dans la langue chevaleresque du temps c'était la plus sanglante injure que l'on pût adresser à un homme.

Le juron moderne nous éloigne de sa signification. Quand on entend dire F.... Dieu, on ne comprend pas, mais si l'on remonte à la Divinité féminine on comprend très bien que cela veut dire : J'ai outragé la femme, je lui ai fait violence, je l'ai avilie en lui faisant subir l'amour qui profane.

Et j'appelle l'attention du lecteur sur l'idée renfermée dans ce blasphème. Se vanter d'avoir fait de la Divinité un objet de plaisir bestial au lieu de l'adorer ; se vanter d'avoir méprisé sa sainteté, au lieu de la respecter, se glorifier de l'avoir profanée, n'est-ce pas résumer la signification que l'on donne aujourd'hui à Vénus et à son culte.

Ce blasphème antique n'est plus intelligible pour ceux qui ne connaissent pas très bien l'histoire de l'évolution morale de l'humanité, puisqu'il faut, pour le comprendre, remonter aux religions théogamiques.

Mais les hommes pervertis lui ont donné d'autres formes,

où l'outrage sexuel est moins dissimulé. Ainsi le mot *gwerch* qui, chez les Celtes, voulait dire *la vierge*, et qui, en bas-breton veut encore dire la fille (il est prononcé maintenant g..ce et a pour masculin gars), ce mot est devenu un juron, c'est l'expression d'une colère dirigée contre la femme qui ne se livre pas au caprice de l'homme. Et l'expression f...uc g.... veut dire, comme f.... Dieu, « j'ai outragé la Vierge ».

C'est par antithèse que le mot qui indique la pureté a fini par désigner la femme impure, la femme flétrie par l'homme quand elle ne se livre pas à lui, mais à d'autres.

Le mot *fille* tend à prendre la même signification dans les temps modernes.

Prostituée est un vocable qui a subi la même évolution. Il voulait dire primitivement : *premier état* (de *pro statuere*) ; c'était le premier état de la femme, c'est-à-dire celui de la fille, l'état de liberté qui précède l'état de soumission de la femme, livrée à l'homme : c'est contre cette liberté féminine que fut dirigée l'expression de colère de l'homme et c'est si bien encore dans sa nature psychique d'outrager la femme libre, que nous voyons, dans les temps présents, des hommes dire des femmes qui s'occupent du mouvement féministe : « Toutes ces femmes-là sont des prostituées ».

Quand la position sociale d'une femme ne permet pas qu'on lui donne des amants, on remplace le mot *prostituée* par le mot *lesbienne*, ce qui veut toujours dire : *la femme qui ne se livre pas à l'homme* ; celle qui lui inspire une colère, c'est-à-dire une jalousie parce que, au lieu d'offrir à l'homme qui la désire, son sexe, elle lui offre les produits de son intelligence. Ce dernier blasphème est celui qu'on adresse de préférence aux femmes intellectuelles.

Les hommes qui blasphèment ainsi la femme ont toujours été considérés comme des hommes sans foi ni lois et capables de tous les forfaits. C'est que ces hommes-là sont des renégats (ils ont renié la loi morale) et le renégat ne pardonne

pas aux autres leur fidélité qui contraste avec sa honte, avec sa trahison.

On raconte que, chez les Turcs, autrefois, quand on avait besoin d'un persécuteur féroce, impitoyable contre les chrétiens, on choisissait un renégat.

*
* *

Voyons maintenant l'origine d'un autre juron.

Dans le fameux temple de Paphos (Ile de Cypre), où régna si longtemps le culte d'Astarté, se trouvait un emblème : le cône mystique, qui était l'objet de l'adoration des fidèles. Il représentait, comme la fleur de Lotus des Hindous, comme la fleur de Lys des Celtes, l'organe sacré de la femme. (On a appelé *sacrum* la partie du corps qui l'abrite, et *nerfs sacrés* ceux qui y arrivent). Quand arriva la révolte de l'homme contre le sexe féminin, quand il brûla ce qu'il avait adoré, le cône fut renversé — on lui substitua le phallus — et son nom, alors, servit d'injure. C'est ainsi qu'il est resté dans les langues gréco-latines. Le mot Κοῆος grec, *conus* latin, a passé dans la langue française. Et cet emblème, qui était l'objet du culte religieux de toute l'antiquité, est devenu un juron obscène.

Le juron est une manifestation spéciale à l'homme. En général, les femmes ne jurent pas, puisque le motif qui a fait naître le juron n'existe pas pour elle.

Il est, cependant, des femmes, dans la basse classe de la société, qui suivent l'entraînement des hommes et les imitent, au lieu de rester femmes ; elles se laissent influencer par leur exemple et adoptent leur langage. Celles-là répètent inconsciemment les jurons masculins, ce qui serait une monstruosité, et un contre-sens, si c'était là un acte raisonné, mais ce n'est qu'une preuve de leur ignorance, et cela ne peut que faire pitié.

Ce qui est plus triste à constater c'est que, dans toutes les

classes de la société, on trouve des femmes qui se font complices de l'outrage fait à leur sexe, sans s'en rendre compte, et répètent complaisamment les propos des hommes qui ont pour but d'avilir celles qu'il faudrait glorifier.

L'AVARICE ET L'ÉGOÏSME

C'est peu à peu que l'homme est arrivé à se déclarer possesseur de la fortune publique et dispensateur généreux, ou capricieux, de la vie des autres.

Et quand je dis *des autres*, je veux dire des femmes et des enfants.

Comment cela est-il arrivé? Par une action lente, compliquée de force et de ruse et aidée par le consentement des femmes, toujours prêtes à donner aux hommes ce qu'elles ont.

Notre société actuelle est arrangée selon l'idée préconçue que l'homme doit posséder tout, que la femme ne doit posséder rien — et cela pour la mettre dans le cas de ne pouvoir pas se dérober à la tyrannie sexuelle de l'homme.

Qu'en est-il resulté ?

Que la femme a dû se vendre pour vivre. Et se vendre cela veut dire supporter l'outrage qui lui est fait par l'homme quand il s'empare d'elle pour satisfaire ses besoins d'amours profanes.

La femme se vend en bloc (c'est-à-dire en une fois) dans le mariage, ou en détail dans la prostitution. Sauf le cas où ELLE ACHÈTE L'OUTRAGE en apportant une dot à celui qui va disposer en maître de son corps.

Toute femme, dans la société moderne, dépend de l'homme soit qu'elle travaille, soit qu'elle se donne. (Une seule exceptée, celle qui vient au monde avec une part d'héritage qu'elle peut arriver à conserver.)

Si elle travaille, c'est la misère. M. Jules Simon, dans son

livre : *L'Ouvrière*, nous a démontré, avec des chiffres très bien établis, qu'il est presqu'impossible à la femme qui travaille de vivre de son salaire.

Or, si la femme qui travaille ne peut vivre que difficilement de ce qu'elle gagne, que devient la femme sans ouvrage, la domestique sans place, l'institutrice sans élèves, la femme du monde ruinée, l'infirme, la vieille ?... Les faits divers des journaux nous l'apprennent. On les trouve affaissées sur les bancs des promenades publiques, jusqu'au moment où, tout à fait évanouies, les passants compatissants — ou curieux — s'aperçoivent qu'elles meurent de faim. Ou bien la Seine charrie leur corps à moins qu'elles n'aient préféré l'asphyxie par le charbon, moins froide, moins horrible...

Voilà la fin de celles qui ne travaillent pas.

Mais quand elles travaillent, quand leurs bras sont utiles à l'industrie des hommes, qu'arrive-t-il ?

Il arrive que la femme, faisant le même travail que l'homme, est moins rétribué que lui.

Pourquoi ? Est-ce parce qu'elle a plus de charges puisqu'elle a des enfants à nourrir — souvent de vieux parents à soutenir ? Non, c'est simplement parce que la notion de justice fait défaut dans l'esprit de l'homme et y est remplacée par l'égoïsme inhérent à la nature masculine.

Si, ne trouvant pas de travail, elle se livre à l'homme, ainsi qu'il l'y invite, par toutes ses institutions sociales, que devient-elle ?

Je n'examine pas ici la question morale, je ne m'occupe que de la question économique qui domine la question sociale.

Pour répondre à cette question, il faudrait connaître les bas-fonds de la Société — et nous, femmes, élevées dans les classes supérieures, nous ne sommes pas habituées à nous préoccuper des malheureuses qui gisent dans la fange des sociétés modernes. On nous habitue à considérer ces tristes épaves de l'humanité comme des créatures méprisables dont nous ne devons même pas connaître l'existence. Il en résulte

qu'elles sont complètement abandonnées, car, qui, sinon la femme supérieure, pourrait leur tendre la main ? Cette œuvre est à faire. En attendant, et pour la préparer, il faut faire la lumière sur ce qui existe.

A la suite d'une conférence de Mme Butler, la vaillante femme qui osa, la première, faire une enquête sur la condition des femmes prostituées, un article parut dans un journal parisien intitulé : TABLEAU DE LA MISÈRE, et signé : *Un vieil ouvrier.*

Cet auteur anonyme résume ainsi la question :

« La prostitution dévore chaque année, à Paris seulement, de quatre à cinq mille femmes. Un des rares auteurs qui ait traité le sujet d'une manière complète (Dufour, *Histoire de la prostitution*), ne donne que des chiffres aujourd'hui sans valeur réelle.

« Les chiffres exacts sont très difficiles à établir, la prostitution clandestine dépassant de beaucoup celle qui est tolérée, mais on est autorisé à fixer à environ cent mille le nombre des femmes qui, à Paris, d'une façon avouée ou non, se livrent à la prostitution sous toutes ses formes.

« Ce chiffre est énorme, et semblera exagéré à ceux qui ne voient que la surface des choses ;

« Parmi ces femmes, il y a des enfants de huit ans et des vieilles à cheveux blancs. Les habitants du quartier Saint-Jacques ont pu connaître, de 1867 à 1870, rue des Morts (une ruelle qui partant de la rue Saint-Jacques longeait les derrières du Collège de France et allait aboutir vers la rue des Sept-Voies), une enfant qui s'offrait aux passants.

« Un soir que je m'étais arrêté croyant que cette enfant me demandait un sou, elle répéta la phrase que je n'avais pas bien comprise, et quand j'eus compris, je lui demandai qui lui avait commandé cela. Elle me répondit : « *C'est des gosses, faut bien bouffer !* »

« Il y a à l'heure où je parle beaucoup de ces petites filles à Paris, j'en suis sûr.

« D'autre part, et pour les femmes âgées, il y eut longtemps, boulevard Pigalle, une vieille, qui, elle aussi, s'offrait aux passants et qui, lorsqu'elle fut arrêtée, déclara avoir quatre-vingt-six ans !

« Parmi ces malheureuses, il en est qui ont occupé un certain rang dans la société ; mais la plupart sont de pauvres filles n'ayant connu de la vie que les souffrances.

« Toutes ont été de petits êtres innocents et doux que leurs mères allaitaient sans se douter, en les berçant, que l'objet de leur tendresse deviendrait, un jour, de la *viande à soldats*.

« On les désigne, selon les catégories et les endroits où elles vivent, sous différents noms. Sur le boulevard Montmartre, ce sont des *belles petites;* au Quartier-Latin, des *trotteuses;* à l'Ecole-Militaire, des *peaux*. Enfin, sur les boulevards extérieurs, on les désigne sous le nom de *marmites*, expression spéciale, celle-ci, et qui vient de ce qu'elles nourrissent presque toutes un être mille fois plus abject qu'elles-mêmes. Quel que soit leur nom, en haut ou en bas, et si j'en excepte la haute galanterie, toutes sont exploitées. »

« Je vais dire la vérité sur ces infortunées, heureux si je puis changer le mépris qu'elles inspirent en une pitié que je voudrais profonde comme sont profondes les douleurs que cachent tous ces vices et espérant que, de ce fumier mis à jour, germera peut-être une idée de nature, sinon à guérir, du moins à atténuer le mal et ses effets.

« Pour ne pas, dès le début, jeter le lecteur dans l'ignoble, je lui présenterai les « belles petites », moins repoussantes et qui sont aux prostituées de dernier ordre ce que la fine champagne est au vitriol de l'Assommoir.

« D'où viennent-elles ? Un grand nombre d'entre elles sont des bonnes fatiguées de servir, des ouvrières lasses de l'atelier ou qu'une première faute a conduites jusqu'au boulevard, où elles font l'apprentissage de la misère qui les attend.

« Elles sont libres, en apparence du moins; peu tourmentées par la police qui leur demande rarement des comptes, tant qu'elles ne gênent pas trop la circulation et qu'elles savent se concilier les bonnes grâces des agents des mœurs.

« Tant qu'elles sont jeunes ou qu'elles paraissent l'être assez pour faire illusion, elles recommencent chaque soir cette vie que son apparence fait envier de l'ouvrière qui passe : c'est-à-dire qu'elles fument des cigarettes, boivent des bocks, jouent au chien-vert ou au sept. Au fond, le plus souvent, elles *crèvent* de faim, cherchent chaque soir un nouveau *levage*, et les jours de *dèche*, quand *M. Le Bon* a manqué et qu'il n'a pas été possible de *draguer un chopin*, elles *greffent*, c'est-à-dire qu'elles ne mangent pas.

« Quelques-unes sont aidées par de complaisants garçons de café qui, lorsque la *bécane* ou la *Louis-Quinze* est *gironde*, leur avance quelques sous moyennant de gros intérêts.

« D'autres vivent en *popote* chez une ancienne trotteuse qui, ne pouvant plus trafiquer d'elle-même, trafique des autres.

« Une de celles-là, la femme Alexandre, habita longtemps une maison de la rue Soufflot et était, en apparence, friseuse de plumes. Elle avait parmi ses pensionnaires une grande fille qui eut son heure de célébrité sur le boulevard Saint-Michel : on l'appelait Louisa B... ; mais elle était plus connue sous un ignoble sobriquet qui lui avait été donné en souvenir du rôle étrange auquel la soumettait le monstrueux caprice d'un de ses amants, personnage important de la fin de l'empire et qui, depuis, a eu bien des malheurs, le digne homme !

« Cette fille, grisée un soir, raconta l'histoire à deux jeunes gens qui convinrent avec elle de prendre M. de ... en flagrant délit, ce qui fut fait. L'homme surpris se mit à genoux et supplia les jeunes gens de se taire. Ils le lui promirent, non pour lui, mais par égard pour son jeune fils. »

« Au Quartier-Latin, bien que l'étudiant bon enfant, qui

partageait tout avec celle qu'il aimait, ait disparu en même temps que l'antique grisette, les choses se passent assez proprement, grâce peut-être à la jeunesse de la *partie prenante*.

« On a l'air de s'amuser, et cela se passe en famille. Bullier, La Source, célèbre par ses tartines, le café du Palais, le d'Harcourt, la brasserie Muller sont envahis chaque soir par les Floras du quartier.

« Là, florissait aussi le *Bœuf à l'huile*, un *beuglant* disparu aujourd'hui et où, lorsque les chaises manquaient, les *trotteuses* prenaient familièrement pour sièges, les genoux des assistants.

« Un peu plus bas, à gauche, existait *Mazarin* mort à la peine ; mais qu'importe il en reste encore assez pour donner aux belles petites l'occasion d'exercer leur industrie.

« Il se passe parfois de singulières choses dans ce quartier latin et une des maisons que je viens de désigner ne ferme jamais qu'en apparence.

« Après une heure du matin, ceux qui veulent y demeurer, y reçoivent une large hospitalité peu écossaise, il est vrai.

« Ce fut là qu'un soir ou plutôt une nuit, une femme fut montée sur une table et mise aux enchères, attendant, dans un costume primitif, qu'on l'adjugeât, ce qui fut fait moyennant quatre-vingt-dix-sept francs trente-cinq centimes. »

« En somme, l'existence des belles-petites se compose de nuits de débauches et de jours sans pain. Puis, lorsque arrive la trentaine, elles ne peuvent plus *faire le truc* et cherchent alors à se créer une position. Quelques-unes se marient, bien que cela puisse sembler étrange, et, chose plus étrange encore, elles peuvent devenir d'honnêtes épouses. D'autres retournent au pays. D'autres enfin se jettent dans la dévotion et entrent, comme bonnes, chez quelque vieux soutien du trône et de l'autel. Quelques-unes se font balayeuses ou garde-malades. En grande majorité, elles se font franchement filles publiques et roulent de chute en chute, jusqu'au jour

où, barrière des Deux-Moulins, elles se vendent pour un sou d'eau-de-vie, à quelque ignoble bandit !

« *Un vieil ouvrier.* »

Nous venons de voir ce que devient, dans une société faite par l'*égoïsme* de l'homme, la femme restée libre.

C'est donc que, pour vivre, elle doit se marier?

Mais la statistique nous dit qu'une minorité seulement, parmi les femmes, arrive au mariage.

(En France, il y a *une* femme mariée sur 123 habitants. Dans les autres nations, *une* sur 133.)

Les non-mariées se retrouvent dans l'atelier, le commerce, la prostitution ou les couvents. Quelques-unes dans l'enseignement ou les professions libres.

Celles qui se marient, sont-elles au moins à l'abri du besoin?

Deux cas se présentent. Ou elles apportent une dot, ou elles se marient sans dot.

Si elles apportent une dot, ce n'est pas le mari qui les fait vivre, c'est la femme qui fait vivre le mari. Et le mariage, loin de leur donner un avantage économique, leur enlève l'administration de leurs biens, donc, plus ou moins, on les dépouille. Le mari qui devient l'administrateur, c'est-à-dire le vrai maitre de la fortune, peut, soit avec la complicité de la loi, soit en se passant de cette complicité, faire à peu près tout ce qu'il lui plait de la fortune de sa femme.

La position économique de la femme, même riche, devient, de par le mariage, dépendante et presque toujours sacrifiée à l'homme.

Voici un exemple de ce qu'un homme peut faire avec la complicité de la loi : Il y a quelques années les journaux de Nice racontaient le fait suivant, en annonçant la mort d'une vieille dame, M[me] de Ch... (un très beau nom). « Elle s'était mariée à dix-sept ans. Pour mieux dire on l'avait, à cet âge, menée de force devant maire et prêtre, et les choses n'étaient

pas allées plus loin. Au sortir de la messe, le mari disparut en emportant la dot de Mme de Ch..., qui ne revit plus jamais ni lui ni sa dot. Une fois l'an, cependant, M. de Ch... donnait de ses nouvelles pour empêcher que sa femme n'arguât de son absence et n'obtint l'autorisation de reconvoler. Et cette situation bizarre dura cinquante ans.

L'infortunée, qui s'était mariée pour faire comme tout le monde, c'est-à-dire pour avoir une famille, fut condamnée par la loi implacable à s'en passer. Elle est morte à soixante-dix ans. »

Je n'entre pas dans la discussion des différents régimes sous lesquels la femme peut contracter mariage, parce qu'il est inutile de discuter des lois toutes aussi détestables les unes que les autres.

Si la femme se marie sans dot, presque toujours (en France, du moins), elle travaille, donc elle apporte encore quelque chose au mari, elle ne vit pas, ou rarement, de ce que lui seul apporte. Quelquefois même c'est elle seule qui travaille. Alors, au point de vue économique, à quoi lui a servi le mariage? C'est à l'homme qu'il sert, dans les deux cas, avec dot ou sans dot.

Ce n'est pas seulement dans le mariage que la femme est... volée et narguée.

Voyez, par exemple, avec quel raffinement d'hypocrisie l'homme s'empare de tout *ce qui lui est donné.*

Voici un généreux donateur qui laisse à sa commune une somme pour être allouée, tous les ans, à une jeune fille vertueuse — une rosière. Oui, mais aussitôt dotée on la marie, si bien que ce n'est pas elle qui empoche la somme, c'est un mari.

Voici une académie qui décerne un prix à une femme. On crie au miracle, une femme récompensée par les hommes! Attendez un peu, regardez de plus près, et vous verrez, près de cette femme, un homme qui va empocher la somme. Bien plus, il arrive presque toujours que c'est par son influence

que cette récompense a été donnée. C'est un mari qui fait couronner sa femme parce que c'est dans sa poche que tombe l'argent.

Et les pauvres vieilles que l'on vole, que l'on assassine, pour leur prendre des sommes dérisoires !...

*
* *

L'administration des biens de la femme par l'homme serait justifiée s'il s'agissait, en effet, d'une *administration*, ainsi que le mot semble l'indiquer, c'est-à-dire si l'homme était l'exécuteur d'une volonté supérieure ; s'il était le pouvoir exécutif mis à côté d'un pouvoir directeur-législatif. Mais c'est qu'il veut cumuler les deux pouvoirs.

Exécuteur soit, législateur jamais, parce que, pour prendre des décisions, pour prononcer des arrêts, en matière économique surtout, il faut un jugement sûr, et ce jugement sûr ce n'est jamais dans l'homme qu'il est, c'est toujours dans la femme.

L'homme, qui reste homme, sans prétendre être à la fois homme et femme, peut administrer les biens de sa femme, c'est-à-dire agir d'après ses ordres, mais aussitôt qu'il y mêle *sa volonté*, il outrepasse sa fonction, il sort de son rôle, il n'est plus un administrateur il devient un maître, souvent un tyran, presque toujours un hypocrite, car il ment pour cacher les fautes que son manque de jugement lui fait commettre.

L'homme sensé sait très bien qu'il ne peut pas se passer des conseils de sa femme, il reconnait, en elle, une sûreté de jugement qu'il n'a pas. L'orgueilleux seul passe outre et fait *à sa tête*.

Il en est de l'État comme de la famille. Les grands cataclysmes financiers des nations ont la même cause que la ruine des particuliers : la prétention de l'homme à agir seul. Là où l'homme *exécute* seulement, mais où la femme dicte,

tout va bien et tout prospère. Là où l'homme agit seul la ruine survient.

ENVIE

L'homme manifeste contre la femme deux sentiments que ce péché représente : l'envie et la jalousie.

L'envie régit le monde par sa puissance entravante. Mais c'est surtout *l'envie sexuelle* qui est violente dans cette opposition constante, faite au progrès, par la médiocrité qui s'impose, et qui donne comme limite à l'intelligence humaine sa propre limite.

Cependant, entre l'homme et la femme pas de rivalité possible, étant donnée la différence profonde de leurs qualités intellectuelles, étant donnée, surtout, la direction inéluctable de leur marche progressive dans des voies différentes. Aussi, nous voyons, tout au début de l'évolution humaine, naître l'envie de sexe; l'homme éprouve la crainte de se voir dépassé par la femme et, croyant l'entraver dans une évolution que rien, cependant, ne peut empêcher, il se venge de cette loi injuste de la Nature en lui suscitant mille entraves dans la vie, en éloignant d'elle tout ce qui pourrait contribuer à la culture de son esprit.

Il employa la ruse sous toutes ses formes pour chercher à éteindre en elle les facultés qu'il ne possédait pas lui-même et dont il craignait tant le développement. Dès son enfance la femme fut soumise, dans la famille et dans la société, à un régime qui avait pour but de comprimer ses facultés, d'arrêter l'essor de son esprit. On l'éloigna de toutes les études sérieuses, on travailla à atrophier son intelligence en la livrant à des travaux manuels qu'on appela *les travaux de son sexe*. On flatta son ignorance et, en même temps, on la poussa à la coquetterie, en lui apprenant, toute petite, qu'elle n'avait qu'une chose à savoir : plaire à l'homme... et servir l'homme.

Aujourd'hui encore, malgré le grand mouvement qui s'est fait en faveur de l'instruction des femmes, on lui ferme les portes de toutes les institutions où on s'occupe des choses qu'elle pourrait faire mieux que l'homme : le sacerdoce, la justice, les assemblées législatives, les académies, le haut enseignement, certaines sociétés savantes.

Quand, malgré toutes ces entraves, la femme arrivait à s'instruire, la raillerie s'en emparait.

C'était la *femme savante*, on en riait. Molière s'en mêlait et faisait le jeu des envieux. On inventa tout un vocabulaire de termes méprisants pour flétrir celles qui, à force de patience et de travail, sortaient, par leurs seuls efforts, de l'ignorance commune.

C'était des *bas-bleus*, des pédantes, des folles, maintenant des hystériques. Si elles produisaient quelque chose on les empêchait, de toutes les manières, de se faire connaître, de faire valoir leurs œuvres, on les critiquait avec malveillance, ou bien, si leur mérite était trop évident... ce n'était pas d'elles, c'était du *démarquage*.

Partout scepticisme, impertinences, railleries, calomnies, c'est-à-dire, sous une forme quelconque, le dépit et l'envie.

L'expression de *femme savante* ou *femme pédante*, est encore, pour certaines personnes, le dernier terme du mépris et du ridicule. Or, qu'est-ce que c'est que la femme pédante? C'est, tout simplement, la femme qui sait quelque chose et qui montre ce qu'elle sait.

L'homme, après l'avoir empêchée, par tous les moyens, de s'instruire, voyant que, malgré toutes ces entraves, la femme progressait (car la nature fait son œuvre — l'œuvre du progrès), eut recours à cette flétrissure pour l'empêcher de *montrer* ce qu'elle savait, ne pouvant plus l'empêcher *de savoir*.

Une femme commence à être *pédante* au moment où l'homme qui l'écoute ne peut plus la suivre sur le terrain du raisonnement, c'est-à-dire, au moment où elle met en jeu

celles de ses facultés intellectuelles que l'homme ne possède pas.

Or, comme il y a, parmi les hommes, des facultés très diverses, une femme peut sembler très pédante à un homme et pas du tout à un autre homme, si le premier ne la comprend pas, tandis que le second la comprend.

Le pédantisme de la femme dépend donc absolument des facultés de l'homme à qui elle parle : il est objectif.

Savez-vous qui doit être, avec justesse, appelé *pédant?* C'est celui qui veut paraître posséder des facultés qu'il n'a pas, celui qui étale les idées des autres, non les siennes, et se glorifie non de ce qu'il est, mais de ce qu'il veut paraître. Celui-là est insupportable, intolérable, il parle de tout, il discute sur tous les sujets, il sait tout. Ce type n'existe pas dans le sexe féminin, sexe modeste et altruiste, par excellence, s'effaçant par instinct devant les autres, mais combien il abonde dans le sexe masculin, égoïste par excellence, et dominé par cette idée fixe : *la priorité.*

Il n'est pas de petit bachelier qui ne prenne un air docte pour répéter, devant les bonnes gens ébahies, les vieilles doctrines classiques qu'il a apprises la veille. Il veut déjà *paraître*, et, en même temps, montre déjà du dépit en face de la femme *qui sait.* J'entendais, un jour, un de ces jeunes pédants dire, en haussant les épaules, à propos d'une jeune fille qui venait de passer brillamment sa licence : « On ne leur demande pas cela. »

L'envie est un phénomène d'*avarice morale.* Curieuse manifestation psychique, en vertu de laquelle celui qui croit posséder un talent ou un savoir quelconque, ne permet pas aux autres de posséder le même savoir. Et si, par hasard, cet autre le dépasse, dans la branche qu'il s'était attribuée — et réservée, — cela excite son dépit, sa colère même; il se déchaine en jalousie furieuse contre celui qu'il considère comme un usurpateur.

Enfin, après avoir empêché les femmes de faire connaître

leurs œuvres — quand ils n'ont pas pu les empêcher de les produire — les hommes envieux ne cessent de proclamer que les femmes n'ont rien fait. Or ce ne sont, cependant, pas les œuvres féminines qui ont manqué et qui manquent à l'heure actuelle. Mais comme la femme ne peut dire que ce qu'elle pense et que ce qu'elle pense blesse certains hommes, les œuvres féminines sont toujours étouffées quand elles sont bonnes. L'homme, qui a la toute-puissance sociale, ne laisse s'épanouir les œuvres de femme que lorsqu'elles n'ont pas trop de mérite — et surtout lorsqu'elles répondent à l'esprit masculin, lorsqu'elles s'appuient sur les idées reçues : la fausse morale et les injustices sociales. C'est une sorte d'inquisition démocratisée.

Si une femme faisait une pièce de théâtre dans laquelle elle montrât *la vraie humanité*, c'est-à-dire les hommes tels qu'ils sont — et fît triompher *la vraie vertu*, *la vraie morale*, cette pièce serait sifflée au premier acte et son auteur serait hué. Du reste, une pièce semblable ne pourrait pas être jouée, tous les directeurs de théâtre étant des hommes, aucun d'eux ne consentirait à la faire représenter.

Dans tous les genres, le même fait se produit. Dans la science surtout. C'est là, particulièrement, que l'homme envieux craint la femme, parce qu'il sait que c'est par la science que la femme reprendra sa place dans la société, parce qu'il sait aussi que la femme intelligente est un juge sévère de la science masculine.

C'est donc dans les Facultés, dans les laboratoires, que la femme *libre* a rencontré le plus d'opposition.

Si l'on pouvait rédiger le cahier des doléances de celles qui furent de vraies martyres de l'étude, on aurait à enregistrer une série de petites misères journalières destinées à épuiser leur patience. Et comme je ne veux pas être accusée de partialité, d'exagération, je cède la parole à M. Francisque Sarcey qui nous fait connaître par une lettre, à lui adressée, des faits qui sont une preuve trop flagrante de jalousie sexuelle pour

que nous ne les reproduisions pas dans ce chapitre, où leur place est tout indiquée.

Il dit :

« Vous souvient-il de l'article que j'ai écrit, il y a quelques jours, sur l'invasion des femmes dans les métiers jusqu'à ce jour réservés aux hommes? Je voyais là une tendance de notre siècle; je constatais que le mouvement allait s'accentuant tous les jours, et, tout en faisant mes réserves sur ce progrès, je disais que l'on perdrait son temps et que l'on userait ses forces à se mettre en travers.

« J'ai reçu à ce propos, entre autres communications, une lettre fort curieuse, toute pleine de renseignements inédits sur les étudiantes en médecine.

« La voici :

« Je suis étudiante en médecine, m'écrit cette jeune personne dont je tairai le nom; je vous remercie de ce que vous avez bien voulu dire en faveur des doctoresses, mais permettez-moi de relever une légère erreur que vous avez commise.

« Vous dites qu'il nous a fallu longtemps batailler pour être admises à la Faculté de médecine et nous faire ouvrir les portes de l'internat. Sachez-le, monsieur : il nous a fallu, il nous faut encore, et malheureusement il nous faudra pendant bien des années lutter contre les préjugés qui se dressent comme des broussailles d'épines sur notre chemin.

« Nous sommes, il est vrai, admises à la Faculté; mais notre position y est si instable qu'à la moindre négligence, à la plus petite faute commise par l'une quelconque de nous contre les règlements, on ne manque pas de nous dire tout de suite : « Prenez garde! Encore un fait pareil et l'on vous « fermera la Faculté sans autre forme de procès. » On ne nous passe rien. Il y a deux ans, une femme qui suivait en qualité d'externe la clinique d'un hôpital a été amenée à échanger des paroles un peu vives avec l'interne de service : on l'a immédiatement forcée de donner sa démission, et j'ai

appris moi-même, de la bouche d'un de nos jeunes professeurs, que l'on a discuté s'il ne serait pas opportun d'interdire à toutes les femmes l'entrée de l'École de médecine. Ainsi la faute de l'une rejaillit sur toutes. Cela est-il juste?

« L'hostilité entre les étudiants et les étudiantes va chaque jour grandissant. Quand l'une de nous entre dans un amphithéâtre, les étudiants l'accueillent de la façon la plus inconvenante. Dans les hôpitaux, jamais pour nous l'ombre d'une complaisance. Si nous cherchons à vivre avec ces messieurs sur un pied de camaraderie, il nous faut subir leurs propos orduriers; si nous nous tenons modestement à l'écart, on dit que nous faisons nos princesses, on nous blague, on nous insulte. Aux travaux pratiques, aux excursions, dans les laboratoires, on affecte de nous éviter; c'est une sorte d'ostracisme. De petites misères, me direz-vous; mais songez que toute notre existence en est faite!

« Nos professeurs, par bonheur, sont meilleurs pour nous que nos collègues. Aussi les étudiants les accusent-ils de trop d'indulgence. Il n'en est rien pourtant. On nous refuse très bien à l'examen : on est même plus exigeant pour nous : il faut que nous soyons dix fois prêtes pour passer.

« Dans les hôpitaux, le chef de clinique ne se fait pas faute de nous attraper quand nous le méritons. On est plus sur l'œil avec nous qu'avec les hommes; car, au moindre manquement, on est ravi de s'écrier : Oh! les femmes! oh! les femmes! comme si les hommes ne se trompaient jamais. Quelques chefs de clinique refusent de nous admettre externes, et comme je faisais remarquer à l'un d'eux que c'était une absurdité de nous ouvrir le concours si, après que nous y avions triomphé, on nous écartait de l'externat. « Sans « doute, s'est-il écrié, on a eu tort de vous admettre au con- « cours! » Comme c'est encourageant de s'entendre parler ainsi!

« Bien plus difficile pour nous est d'arriver à l'internat. D'abord, il y a beaucoup de maitres de conférences d'inter-

nat qui refusent d'accepter les femmes comme élèves. Ensuite, au concours, le jury diminue la note de deux ou trois points, parce que la candidate a la malchance d'appartenir au sexe faible. Le fait est si connu qu'on ne se gêne pas pour l'avouer tout haut. Que de fois, après la lecture d'une copie à ces conférences, il m'est arrivé d'entendre : « C'est une copie « qui vaut 29 ; mais à vous, comme femme, on ne donnera « que 20 ou 25. » Je vous jure, monsieur, que tout cela est vrai, que je pourrais, sous chacune de ces assertions, mettre des noms et des dates.

« Et cependant, monsieur, les femmes travaillent plus que les hommes à l'École de médecine. Comme externes, à très peu d'exceptions près, elles arrivent les premières à leur service et partent les dernières. Ce n'est pas mon éloge que je fais, je parle pour nous toutes...

« Pourquoi ces taquineries ? Pourquoi ne pas nous laisser lutter à armes égales avec l'homme ? Pourquoi nous empêcher de gagner notre vie ? Pourquoi veut-on que le mariage soit notre seul moyen de ne pas mourir de faim ! »

(Francisque SARCEY, *XIXe Siècle*, 17 avril 1892.)

INTEMPÉRANCE

Il serait naïf de demander en quoi l'intempérance de l'homme peut être préjudiciable à la femme, puisque c'est surtout parmi les femmes que se trouvent les victimes des crimes commis par les alcooliques.

Et ce ne sont pas seulement les malheureuses martyrisées par ces êtres abrutis, qui rentrent chez eux avec l'idée de tuer quelqu'un, il y a aussi celles qui voient arriver le mari les mains vides le jour de la paie.

« Ne sait-on pas, dit Jules Simon, que l'ouvrier qui entre le dimanche au cabaret y demeure le plus souvent jusqu'au

moment où la paie de la semaine est épuisée, si même le marchand de vin, en lui faisant crédit, ne lui donne pas la facilité de dépenser une partie de la paie qu'il devra recevoir la semaine suivante. Là, cet ouvrier boit les larmes et le sang de sa femme et de ses enfants, il y détruit sa santé, y ruine son intelligence et s'abrutit rapidement. »

La femme du monde riche est aussi victime de l'alcoolisme du mari. Celui qui s'enivre chez lui et tombe dans la même dégradation que l'ivrogne de la rue est assez rare, mais on trouve, très fréquemment, l'alcoolique inconscient. Celui-là est un Monsieur « correct », qui serait furieux si on l'accusait d'ivrognerie. Cependant, c'est un malade, un névrosé, qui s'irrite pour la moindre des choses et c'est sa femme qui est la première victime des troubles cérébraux et gastriques qui lui viennent d'un alcoolisme dont il n'a pas conscience. Il boit une demi-bouteille de vin à son déjeuner, trois quarts de bouteille à son dîner, un peu plus les jours d'*extra* et un petit verre de vieille eau-de-vie, après chaque repas, pas plus.

Eh bien ! ce régime, longtemps continué, chez un homme faisant peu d'exercice, c'est l'alcoolisme. Un alcoolisme inconscient, — héréditaire ou individuel — et qui est l'origine de la névrosité masculine qui détermine tant de crimes dits *passionnels*.

Et cette dégénérescence des individus arrive, en se multipliant, à faire la dégénérescence de la race. D'où il faut conclure que l'élévation ou l'abaissement des nations dépend de la boisson nationale.

En voici la raison scientifique :

— Si le liquide habituel est un excitant des passions masculines, l'homme s'abaisse puisqu'il marche, avec rapidité, dans son évolution sexuelle qui le mène à la dégénérescence ; et il entraîne la femme en l'asservissant.

— Si, au contraire, le liquide habituel est un excitant lent de la sexualité féminine, la femme s'élève, et, alors, c'est

elle qui entraîne l'homme, par son influence, vers le progrès.

Donnons des exemples :

Les alcaloïdes favorisent la sexualité féminine, les acides favorisent les passions masculines.

— La Chine, pays du thé, boisson alcaline, a été une des premières nations civilisées et s'est élevée à une puissance intellectuelle qu'on ne peut nier. Là, la femme, pendant longtemps, a régné par sa prépondérance spirituelle et morale ; les institutions y ont été sages, le respect y a été observé. Enfin, malgré sa haute antiquité, ce pays n'a pas subi la décadence qui fait disparaître les nations, il est resté stationnaire dans une civilisation que n'ont pas dépassée les Occidentaux. Or, ne pas reculer, alors que tous les autres reculent, c'est un fait qui prouve qu'il existe là quelque chose qui maintient le niveau de la race. Ce *quelque chose*, c'est le thé, qui empêche la femme d'être entièrement vaincue dans la lutte du sexe.

— L'Angleterre est dans les mêmes conditions et sa supériorité est incontestable. La femme anglaise jouit d'une liberté qu'elle a conquise... à force de tasses de thé. C'est à ce breuvage qu'elle doit d'être respectée, d'être écoutée, d'occuper dans la famille et dans la société une place importante.

— Les États-Unis sont dans le même cas.

— La Russie, qui a aussi adopté le thé, s'éveille à la vie intellectuelle par ses femmes, qui donnent une vigoureuse impulsion à l'esprit masculin.

La France et l'Italie sont les deux pays où la boisson nationale est le vin — le vin, excitant des passions masculines — aussi, ce sont deux pays qui se précipitent dans la dégénérescence par l'homme, deux pays qui ne marchent pas dans le progrès à cause de l'asservissement de la femme.

Leur histoire en témoigne. C'est Rome qui a fait « le Droit romain ». C'est la France qui, après avoir chassé les femmes

du trône, a, sous l'initiative d'un corse, rédigé et adopté le code Napoléon.

Enfin, la criminalité et la folie de la France et de l'Italie nous donnent le spectacle des peuples qui entrent dans l'état sauvage.

L'Espagne est aussi un pays de vignoble, mais elle ne boit pas le vin qu'elle produit, elle l'exporte. Cependant, il en reste assez chez elle, pour déchainer les passions masculines, seulement les femmes se vengent par le chocolat, alcaloïde qui les maintient à une certaine hauteur intellectuelle et sexuelle.

La Belgique, l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre, les États-Unis et, en général, les régions du Nord, qui ne produisent pas de vin, boivent de la bière. Or, dans la bière, se trouve le lupulin, principe actif du houblon, qui est un anaphrodisiaque — un calmant, comparable au nénuphar claustral qu'on appelait : l'eau de chasteté.

C'est à cette boisson nationale — l'antique Cervoise que la Bible a tant chantée — que les pays du Nord doivent leur tempérament calme, leur esprit scientifique et réfléchi. Et ce sont ces qualités masculines qui font la liberté et l'indépendance des femmes.

Du reste, l'usage de la bière commence à se généraliser, et, peu à peu, envahit les pays de vignoble.

Ainsi, la statistique de 1892 nous apprend que la production du vin s'est élevée, dans le monde entier, à 122 millions d'hectolitres, mais que celle de la bière a atteint 190 millions d'hectolitres.

Donc, le calmant a été plus abondant que l'excitant. C'est à partir de l'introduction, en France, de l'usage du café — et un peu du thé — que nous voyons les femmes françaises s'éveiller de leur torpeur et faire acte de personnalité. C'est ce réveil de la sexualité féminine qui amena la Révolution française, mouvement avorté d'émancipation intellectuelle.

Mais *l'Esprit malin* qui veille, et qui a compris le motif de ce commencement de libération de la femme, vient

souffler à l'oreille des faux savants, de la fausse science moderne, ses conseils perfides; il leur dit : c'est le café qui fait grandir la femme, surtout mêlé au lait, autre principe alcalin (quand il n'est pas encore aigri), donc il faut lui dédéfendre le café au lait. Et les femmes, crédules et ignorantes, confiantes dans la parole du *cher docteur*, qui les trompe, se répètent entre elles, la prescription hypocrite : « Vous savez, ma chère, il ne faut pas prendre de café au lait, c'est nuisible pour les femmes, surtout à Paris, c'est le docteur qui l'a dit. »

Il est heureux pour la France que le phylloxera soit venu mettre un frein à l'abondance de sa production vinicole. S'il existait une providence surnaturelle, elle n'agirait pas plus sagement; ce fléau, envoyé si à propos, pour enrayer la décadence d'un grand pays, serait capable de faire croire qu'il y a un Dieu qui protège la France. Hélas ! bien tardivement, car le remède est lent et combien les hommes le combattent, dans leur noire ignorance ! Que de travaux entrepris, que de prix promis pour sauver le poison moral qui tue l'homme, mais qui enrichit le marchand de vin.

Et pendant que l'on dépense des millions pour favoriser la destruction des petits ennemis salutaires, tels que : *Phylloxeras*, *Doriphoras*, *Mildew*, et autres bienfaiteurs de l'humanité, on entrave la production de la bière. La brasserie française, qui avait pris, il y a quelques années, une heureuse extension, voit tous ses débouchés se fermer, et cette industrie tombe, en France, dans un état de langueur déplorable.

Aveugles hommes, remplacez donc vos vignes malades par du houblon, et vous verrez le niveau moral de la France remonter.

Enfin, la France ne se contente pas de s'empoisonner chez elle, elle prétend, aussi, porter le poison chez ceux qui ne le connaissent pas. C'est ainsi que nous avons appris, avec stupéfaction, que la première cargaison qui a débarqué

à Majunga, au début de la campagne de Madagascar, contenait *un millier de caisses* de bouteilles d'absinthe.

La Belgique aussi *civilise* le Congo par l'alcool.

A l'Exposition d'Anvers en 1894, dans le pavillon congolais, on nous a montré, dans des scènes indigènes reproduites avec art, des femmes du pays, débarquant et transportant les deux produits de civilisation qu'on leur envoyait : des armes et de l'alcool.

On dirait que la dégénérescence de l'homme ne va pas assez vite et que l'on veut la précipiter pour en finir plus promptement avec l'humanité !

Cette légende arabe me servira de conclusion :

« Le démon se présenta un jour à un homme sous sa forme la plus effrayante et lui dit : « Tu vas mourir ; cependant, je puis te faire grâce, à l'une des trois conditions « suivantes : Tue ton père, frappe ta sœur ou bois du vin. »

« Que faire ? pensa cet homme. Donner la mort à qui m'a donné le jour ? C'est impossible. Maltraiter ma sœur ? C'est affreux !... Je boirai du vin. Et il but du vin, mais s'étant enivré, il maltraita sa sœur et il tua son père. »

PARESSE.

Le dernier des péchés capitaux de l'homme, dont la femme ait à souffrir, c'est la paresse.

Quand l'homme s'abandonne à la mollesse et ne fait plus rien d'utile par lui-même, c'est la femme et ce sont les enfants qui ont toute la charge du travail quotidien nécessaire à l'entretien de la vie humaine.

L'homme dégénéré, qui n'est plus bon à rien dans la vie publique, n'est bon à rien non plus dans la vie privée ; il ne sait plus faire que deux choses : procréer et bavarder.

Et c'est alors que nous le voyons vanter la femme *ménagère ;* c'est là le plus grand mérite qu'il lui reconnaisse,

parce qu'il sent que, sans elle, sans son travail de tous les jours, il ne saurait vivre, puisque il ne peut, lui-même, ni cultiver la terre, ni préparer sa nourriture, ni confectionner ses vêtements.

CONTRADICTIONS. — CAPRICES

Enfin, et pour en finir avec les tristes relations de la femme avec l'homme-instinct, je ne mentionnerai plus qu'un ordre de faits : l'éternelle contradiction qui existe entre l'homme qui a tort et la femme qui a raison. C'est une négation continuelle de tout ce qu'elle dit, une critique envenimée de tout ce qu'elle fait, un reproche incessant.

En même temps, c'est le champ ouvert à toutes sortes de caprices despotiques, toutes sortes de fantaisies qu'il faut considérer comme des ordres, sous peine de subir des actes de brutalité. Il lui faut obéir ou être torturée.

Le caprice, c'est le despotisme des êtres inférieurs. La méchanceté est leur vengeance.

Et je m'arrête, heureuse d'avoir terminé l'énumération de ces laideurs psychiques.

LES FEMMES

VIS-A-VIS DES HOMMES

S'il y a dans le monde deux espèces d'hommes : d'un côté, les hommes de bonne volonté et de bonne foi, de l'autre, les hommes pervers et dégénérés, il y a aussi, dans le monde, deux espèces de femmes : la femme forte et la femme faible.

La femme faible — non pas de faiblesse physique, mais de faiblesse morale — est celle qui se laisse séduire et entrainer pour l'homme-instinct ; celle qui le seconde dans ses mauvaises actions, qui lui sert de complice dans l'œuvre du mal qu'il accomplit, qui se fait la servante de ses vices, qui l'aide

dans ses crimes, qui a, comme lui, la lâcheté morale, qui répète ses mensonges, qui propage ses calomnies, qui soutient ses erreurs.

C'est la femme faible — pétrifiée dans l'ignorance et la crédulité — qui fait la fortune de tous les fourbes, de tous les charlatans, de tous les misogynes ; c'est elle qui est la cause de toutes les déchéances de l'homme ; et, finalement, de la décadence des nations.

La femme forte, c'est la vaillante qui a toujours lutté à côté de l'homme de bonne foi, pour ramener l'humanité vers les hauteurs de l'intellectualité et de la raison, celle qui résiste à l'entrainement de l'homme pervers, qui n'a pas de prise sur elle, aussi c'est elle qui est raillée par lui, calomniée, persécutée. C'est l'éternelle hérétique. Au moyen âge, on la condamna comme sorcière, c'est elle que l'inquisition brûlait. Dans les temps modernes, c'est elle qui, courageusement, reprend l'œuvre éternelle du Bien contre le Mal, du Juste contre l'Injuste. C'est l'indépendante dont la raison est assez forte pour oser se manifester et prononcer des jugements qui condamnent tous les préjugés que l'esprit du Mal a jetés dans le monde et imposés à la crédulité des faibles. C'est elle qui a tous les courages. Aussi, dans les temps de perversion générale, elle est mise à l'*index*. On fait l'opinion contre elle pour l'isoler. C'est une folle, une hystérique, une intrigante, une prostituée, une lesbienne !...

Si cette femme-là est la terreur des hommes pervers, elle est l'espérance des hommes justes.

L'antiquité, qui connaissait déjà ces deux espèces de femmes, les appelait : *les vierges sages* et *les vierges folles*.

Etudions séparément ces deux types de femmes comme nous avons étudié séparément les deux types d'hommes.

LA FEMME FAIBLE

Dans la lutte du Bien et du Mal qui se livre sans cesse entre l'homme et la femme, il arrive souvent (hélas ! trop souvent) que la femme, manquant d'énergie morale, se laisse entrainer par l'homme. Or, si elle n'a pas une grande force de caractère, une intelligence assez élevée, une éducation suffisante pour résister à cet entrainement, elle devient incapable de remplir son rôle de directrice, d'inspiratrice, d'éducatrice.

Quand la lutte est dans le mariage — cette lutte qui, alors, est un duel — si l'homme triomphe contre la femme — c'est que l'homme est méchant et la femme faible. Presque toujours, alors, elle devient aussi mauvaise que lui. Elle prend ses vices, sa bêtise, sa brutalité. C'est un couple marchant dans le mal. L'élément féminin, l'éternel Principe du Bien, n'y est plus représenté, car, alors, la femme a étouffé tout ce qu'il y avait en elle de bonté et de grandeur, elle a fait ce sacrifice de ses nobles facultés, sans savoir, du reste, ce qu'elle faisait, elle a cru que la parole du *Maître* était un ordre suprême, et elle l'a suivi dans la mauvaise voie.

Que de femmes, hélas ! dans le mariage et hors mariage, qui croient à la parole de l'homme perverti, à ses mensonges, à ses impostures ! Qui prennent ses erreurs pour des vérités, et le suivent... au lieu de le guider.

Ces femmes-là se font les complices de l'homme-instinct sans s'apercevoir qu'elles sont méprisables — et méprisées — même des hommes qui les entrainent : surtout de ceux-là, car ils savent bien, eux, ce qu'ils valent, et ne peuvent pas estimer la femme qui se met à leur niveau. La femme qu'ils estiment, c'est celle qu'ils craignent, celle qui les combat pour les élever, celle qui ne se laisse pas prendre, par eux, pour servir de complice à leur bas instinct, comme le fait la femme faible. Celle-là, l'homme la sent plus forte que lui et, tout en

la craignant, il la respecte, quelquefois même, il la vénère, parce qu'il sent qu'il peut s'appuyer sur elle, qu'elle le soutiendra, et c'est ce qu'il lui faut, avant tout, un soutien moral.

Toute femme est, dans ce monde, ange ou démon. Ange, si elle prend l'homme par la main et lui montre le Ciel ; démon, si elle descend, avec lui, dans les sombres régions du Mal.

C'est la femme faible qui, de concessions en concessions, céda à l'homme tous ses droits. C'est elle qui, peu à peu, une à une, laissa l'homme lui prendre toutes ses places, dans la famille comme dans la société.

Amoureuse d'abord, ivre d'attraction sexuelle, elle voulut avoir l'homme près d'elle et, au lieu d'attendre qu'il s'élevât jusqu'à elle, c'est elle qui descendit de son piédestal et alla le rejoindre dans le fossé fangeux de son amour bestial, auquel elle céda tout. Mais elle ne s'en tint pas là. Subissant le renversement psychologique des facultés, qui survient dans l'amour, c'est lui qu'elle hissa sur son autel, c'est à lui qu'elle prodigua l'encens et la louange, c'est lui qu'elle couvrit de fleurs. Elle l'admira, il était tout pour elle, elle fut son reflet.

Par là, le monde moral, peu à peu, fut renversé et la réaction brutale de l'homme éclata.

Alors, la femme se montra aussi craintive qu'elle avait été faible ; elle se laissa terroriser et n'eut plus qu'un souci : se soustraire à la violence du mâle, s'esquiver, se cacher, et... toujours céder.

Nous trouvons la femme faible dans tous les âges de l'humanité, mais surtout aux époques de décadence. Nous la suivons, à travers l'histoire, faisant son œuvre funeste, sans s'en douter.

Elles pullulent, ces femmes-là, dans notre décadence moderne, où elles continuent à imiter l'homme, à le flatter,

en le perdant. Et comme nous avons hérité des conséquences de toutes les fautes commises, le mal, d'abord timide, s'est enhardi, s'est fortifié, de cette adhésion et de cette complicité de la femme.

— Elle flatte l'homme dans sa luxure en se faisant provo quante et séduisante, pour l'attirer ; et, pour le retenir à elle, lui fait croire qu'elle partage son ivresse sexuel. Toute sa vie est mensonge, elle fait ses sentiments et ses impressions comme elle fait son visage, pour tromper l'homme, qui, du reste, veut être trompé. Elle suit la mode qui régit l'amour comme elle suit la mode qui régit la toilette. Elle ne pense pas, elle ne réfléchit pas, elle ne *sait* pas. Elle adopte les croyances qu'on lui impose, comme elle adopte la forme d'une robe ou d'un chapeau.

Inconsciente, irréfléchie, étourdie, égoïste et futile, telle est cette jolie poupée qui perd l'homme, par son ignorance ; qui possède tous les éléments pour faire le bien et qui ne fait que le mal, et dont toute l'existence peut se résumer dans ces deux mots : Coquetterie et mensonge.

— Elle flatte l'homme dans son orgueil en acceptant le rôle qu'il joue, en prenant son masque pour une réalité. Elle lui rend l'hommage dû à la femme. Quand c'est elle qui fait l'opinion, elle la fait en faveur de l'homme — jamais de la femme — et il s'est si bien habitué à être flatté par elle qu'il s'est affermi dans son orgueil.

— Elle flatte l'homme dans sa jalousie de sexe, d'abord en effaçant sa propre intelligence, ensuite en exaltant celle de l'homme, puis en condamnant, avec lui, la femme forte — qu'ils jalousent ensemble. Elle approuve l'homme dans sa misogynie. C'est cette femme-là qui écoute complaisamment les pièces de Strindberg, et *les applaudit*. C'est elle, aussi, et toujours pour flatter la jalousie de sexe de l'homme,

qui cache tout ce qui concerne la sexualité féminine comme une honte, elle se cache le visage derrière un voile de pruderie imbécile et ne veut rien savoir des choses sexuelles — qui sont la gloire de la femme et la honte de l'homme — elle jette là-dessus, tous les voiles du mystère.

— Elle le flatte dans sa colère en tolérant ses éclats de voix, ses violences, ses jurons, en les répétant même ; en affectant de croire — ou en croyant réellement — que les expressions outrageantes de l'homme sont justifiées par une réelle infamie de la femme.

— Elle le flatte dans son intempérance en lui faisant servir une nourriture plus recherchée, plus succulente et plus abondante que celle des autres mortels ; en cachant ses excès, son ivrognerie ; quelquefois même en l'accompagnant complaisamment dans les cafés, où elle boit, avec lui, l'absinthe homicide.

— Elle le flatte dans son avarice et dans son égoïsme en lui apportant son or, si elle est riche, en travaillant pour lui si elle est pauvre, en se vendant même comme le font certaines filles, pour nourrir leur... exploiteur. Elle se laisse dépouiller par lui, ou lui abandonne, même volontairement, sa fortune ou ses petites économies. Riche, elle fait des dons à tout ce qui est masculin, elle encourage de son argent tout ce que font les hommes, alors qu'elle ne donne jamais rien aux œuvres féminines.

— Elle le flatte dans sa fausseté en acceptant ses mensonges, en propageant ses calomnies et ses erreurs.

Cette femme faible, en abdiquant sa féminité intellectuelle et glorieuse, a perdu toute dignité, même à ses propres yeux. Elle est devenue, pour les autres et pour elle-même, l'être inférieur, avili, auquel il ne reste que les gémissements et

les larmes, car ce sont ces femmes-là qui sont battues, et qui supportent tout, dans une résignation muette, dans une hébétude intellectuelle, passive, en face de toutes les infamies dont elles sont l'objet, devant tous les outrages qu'on leur prodigue.

Donc les femmes ne sont pas sans reproches et les hommes n'ont pas tous les torts. Ils ont, contre eux, des entrainements qui les excusent, mais la femme n'a d'excuse que sa faiblesse d'esprit — ou plutôt son ignorance. Elle ignore qu'elle bénéficie d'un privilège de la Nature et que ce privilège lui donne de grands devoirs à remplir.

Ecrasée par la force brutale, qui est la réaction de l'amour profane de l'homme, qu'elle a favorisé, elle ne sait que gémir et se soumettre à un esclavage, honteux pour elle et pour l'homme, abdiquant la direction morale que lui impose sa nature physiologique et sa supériorité psychologique. Et, au lieu d'employer son influence à l'élévation morale de l'homme, elle l'aide à descendre les degrés qui mènent à la folie, au crime ou au suicide, en se faisant le complice de ses vices.

« *Les Dieux rendent insensés ceux dont ils veulent la perte* », dit un vieux proverbe, qui remonte certainement à l'époque où les dieux étaient des déesses.

Puis, quand l'homme est tombé dans toutes les dégradations, dont elle est la première victime, elle se débat dans une névrose finale, criant à l'infamie !

LES ÉGALITAIRES

Il est une variété de femmes faibles qui doit nous arrêter un instant, à cause du bruit qu'elles font dans le monde : Ce sont les égalitaires ; celles qui s'agitent pour conquérir le droit de se mettre partout à côté de l'homme, le droit de l'imiter, le droit de travailler comme lui, le plaisir de le servir dans les

emplois publics, l'honneur de se mettre un peu plus sous son autorité, en entrant dans l'administration qu'il régit.

Après avoir vécu longtemps dans l'asservissement, la femme faible s'aperçut, un jour, que l'homme avait profité de son abdication pour faire une société masculine dans laquelle elle n'était pas comptée. Et, alors, ouvrant tout grands les yeux, elle vit que, non seulement elle n'était rien dans ce monde-là mais que les lois qui le régissent étaient faites contre elle ; découverte un peu tardive, conséquence de sa sottise primitive.

Mais, enfin, il y avait encore moyen de réparer cela, on allait lutter.

Et, savez-vous comment on lutta ? Vous croyez, sans doute, que la femme vint dire à l'homme :

« Vous m'avez volé tous mes droits, vous avez usurpé ma place, dans la famille, dans le Sacerdoce, dans la Justice, dans l'École ; vous avez endossé ma robe en parodiant mon œuvre de paix et d'enseignement, dont vous avez fait une farce grossière : Assez de cette comédie, nous allons remettre les choses à leur place : à chacun son sexe, à chacun ses fonctions. Vous avez la force musculaire, vous avez l'action, l'industrie, la navigation, l'exploration ; nous avons la force morale et la raison droite et nous seules pouvons remplir les fonctions qu'elle assigne. »

Ce langage eût été selon la logique.

Ce n'est pas cela que la femme faible eut l'idée de dire : Elle se mit à faire des livres et des conférences, à s'agiter dans des réunions, et tout cela dans un seul but : *Demander* à l'homme ceci ; *demander* à l'homme cela, *obtenir* de lui telle réforme, telle loi, etc., etc.

Or, demander quelque chose à quelqu'un c'est lui reconnaitre un droit souverain sur la chose qu'il détient, c'est supplier le voleur d'abandonner l'objet volé.

En lui demandant *votre droit*, vous lui reconnaissez, à lui, le *pouvoir* de vous donner ce droit. Or, reconnaitre le pou-

voir de donner c'est reconnaître le pouvoir de prendre, c'est s'incliner devant la *force* derrière laquelle se retranche l'homme.

Vous ne vous apercevez donc pas que vous êtes à genoux devant lui, que vous le traitez en *Maître* puisque, au lieu de *prendre* votre droit, vous le lui demandez.

C'est cette attitude même qui fait son arrogance. Quand on demande, c'est qu'on n'a pas la puissance de prendre. Or, le droit n'est pas une chose que l'on demande à la force, c'est une chose que l'on prend *contre la force.*

Vous ne savez donc pas, Mesdames, qu'il n'y a de pouvoir réel que celui que l'on prend ?

LES REVENDICATIONS FÉMININES

La question féminine a fait tant de progrès depuis quelques années, qu'il devient utile, non seulement de la faire connaître, dans son état actuel, mais aussi, et surtout, d'en faire la critique.

Lorsque ce sont des hommes qui font cette critique, on les accuse de jalousie de sexe, mais il est permis à une femme de critiquer les œuvres féminines comme il est permis aux hommes de critiquer les œuvres masculines.

Il existe différentes sociétés féminines, tant en France que dans les autres nations. Je ne connais pas leurs dénominations et ne fais partie d'aucune, mais je crois pouvoir affirmer que leur programme est, partout, le même, sauf quelques nuances d'opinion sur l'opportunité des revendications concernant les droits politiques.

Dans tous les programmes nous voyons demander, à peu près, ceci :

L'instruction égale pour la femme et pour l'homme.

L'accès des femmes aux professions libérales..

L'exercice des droits civils et politiques.

Le travail des femmes assuré et mieux rétribué.

Une seule morale pour les deux sexes.

La recherche de la paternité.

Or, je vais dire une chose qui va paraitre aux femmes une énormité, mais que tous les hommes intelligents comprendront.

Presque tous les articles de ce programme sont en contradiction flagrante avec les conclusions de la science ; — non pas de la science prise dans le sens étroit qui a régné jusqu'ici, c'est-à-dire de la science faite par les hommes — mais de la VRAIE science physiologique et psychologique, telles que nous, femmes, nous les refaisons.

Le premier article demande l'instruction égale pour la femme et pour l'homme.

D'abord, cet article met en évidence une chose : c'est que les revendicatrices ignorent ce qui existe dans leur propre pays, attendu que, en France, les écoles à tous les degrés, sont ouvertes aux femmes.

La seule porte qui leur est restée fermée, c'est celle du professorat dans l'enseignement supérieur, parce que là il y a des fonctions bien rétribuées, et que, partout où il s'agit d'abandonner à la femme une part de la fortune publique, elle est mise à l'écart. Mais, partout où, au lieu de recevoir, on donne, la femme est admise.

Maintenant, si je voulais développer cette question, j'aurais bien d'autres choses à dire, qui montreraient combien les femmes sont habituées au servilisme intellectuel. En premier lieu, cet ardent désir d'aller s'assimiler la science des hommes, avec toutes ses erreurs, n'est-il pas, pour commencer, une faiblesse de l'esprit féminin ? alors que la femme, si elle le voulait, pourrait faire *sa science* comme l'homme a fait la scienne, en étudiant la Nature qu'elle a devant les yeux.

Donc, quand on va au fond des choses, on voit que le premier article du programme des sociétés féminines, est

encore une revendication de servitude et non d'émancipation.

Le deuxième article réclame l'accès des femmes aux professions libérales.

Mais elles sont doctoresses et avocates...

Il est vrai qu'elles ne plaident pas. Mais quelle est la femme, vraiment femme, qui voudrait accepter comme *loi* les infamies du code, et plaider en faveur de l'observance de ces lois !

Je ne vois que le professorat dans les facultés, à réclamer, légitimement, mais ce n'est pas cela qu'elles demandent. Du reste, celui qui veut enseigner peut toujours le faire, sans rien demander à personne, seulement il n'est pas rétribué : il paie au lieu d'être payé.

Le troisième article, l'exercice des droits *civils et politiques*, est le grand cheval de bataille qui divise les sociétés féminines. Certaines femmes le veulent ardemment, d'autres le laissent à l'écart, par prudence. Enfin, dans le groupe des plus avancées, les femmes étaient anarchistes avant la naissance de l'anarchie. Celles-là, il faut bien le reconnaitre, s'appuient sur un raisonnement logique : l'Anarchie c'est la suppression de l'État. Or, l'État, tel qu'il est constitué actuellement, n'a jamais existé pour la femme, si ce n'est comme un grand despote, un grand gendarme la traquant, la poursuivant, la brutalisant, la dépouillant de ce qu'elle possède. On a même lieu de s'étonner de voir que, dans un État qui la traite ainsi, des femmes viennent demander en suppliantes une petite place. Elles s'inclinent devant la main qui les soufflète, puisqu'elles reconnaissent la légitimité du régime — cependant entaché d'illégalité sexuelle — attendu que la femme n'a pas pris part à sa constitution.

Donc, là encore, les femmes font acte de servilisme et non d'émancipation.

La femme émancipée, la femme-reine, comme l'homme sage la veut, mais comme les pervertis et les sots la crai-

gnent, est celle qui vient dire : « *Il s'est trouvé des hommes qui ont fait des lois injustes ; je ne vous ferai pas l'injure de les discuter, on ne discute pas plus l'injustice qu'on ne discute le mensonge, je vous crois meilleurs que ces législateurs-là. Donc, je considère l'ancien code comme abrogé pour vous comme pour moi, et nous allons en faire un autre. Ces hommes-là ont fait une société qui a jeté dans le monde entier, la souffrance et la barbarie; nous vous apportons les éléments de la reconstitution sociale. Ils ont eu des défaillances, des égoïsmes, des erreurs qui sont le résultat de leur nature masculine, nous allons vous montrer qu'il y a, dans notre nature féminine, des grandeurs, des vérités, des abnégations qui en sont l'opposé. Venez, avec nous, renverser les plateaux de la balance sociale et la faire pencher vers le bien, l'ordre, le bonheur et la paix. Suivez-moi et je vous donnerai, dans une science grandiose, des éléments de vie heureuse et d'élévation morale.* »

J'arrive à la quatrième revendication : le travail assuré pour la femme, le travail à outrance, car on a trouvé, ô illogisme ! que le travail émancipe... On veut que la femme ait toutes les charges et on prétend la libérer par ce système. Elle aura, avec la maternité, l'atelier toute la journée. C'est elle qui pourvoiera aux nécessités de la famille — et cela, pour la rendre libre !

Moi, je trouve que celui qui va devenir libre, par ce système, c'est l'homme. Vous lui enlevez le dernier devoir qu'il avait dans la Société — le travail — il n'aura plus, alors, que deux choses à faire, passer sa vie au cercle ou au café où il jouera aux cartes, au billard, et... procréer des enfants, que la femme nourrira.

Et, pendant que l'on accable ainsi la femme mariée, sous prétexte de la libérer, on veut asservir la non mariée (qui était libre celle-là) en recherchant la paternité, car, donner à un homme des devoirs c'est aussi lui donner des droits.

— Le dernier article contient la grosse question et, je pourrais dire : « la grande ignorance des femmes ». *Une seule morale pour les deux sexes.*

Pour parler de la morale il faut, d'abord, savoir ce que c'est.

Il existe une morale conventionnelle et mensongère, que l'homme a inventée, dans un passé lointain, et qui est le *renversement* de la vraie morale.

Et c'est sur le terrain de ce mensonge séculaire, que la femme se place pour venir demander à être l'égale de l'homme.

Or, la vraie morale, basée sur les conclusions de la science, révèle des choses qui semblent bien étonnantes, quand on ose les dire. Elle dit ceci : « L'homme et la femme sont deux êtres différents, c'est par la sexualité que la différence commence et s'accentue : l'homme, dans les choses sexuelles, est dominé par la passion qui l'entraîne au mal, parce que l'élément qu'il donne à la génération est le principe même de la vie ; en le donnant il s'amoindrit. Chez la femme, le principe de vie n'est pas engagé dans les choses de la reproduction ; c'est l'élément sanguin seul qui y contribue. La femme a ce privilège de la Nature, c'est d'être exempte de l'amoindrissement intellectuel qui pèse fatalement sur l'homme. »

Or, lorsque l'homme, tombé dans la perversion sexuelle, s'aperçut de cette différence, dont il était victime, il en conçut un sentiment de jalousie, en vertu duquel il rejeta, sur la femme, tout ce qui était de son fait à lui.

Et c'est ce mensonge (que nous connaissons aujourd'hui dans tous ses détails physiologiques, psychologiques et historiques) qui a servi de base à la morale *renversée* qui règne depuis 2000 ans.

Or, quand on veut faire des réformes, on ne se met pas sur le terrain du mensonge, mais sur le terrain de la vérité.

Donner la même valeur aux actes sexuels de l'homme et de la femme, c'est outrager la femme en la supposant douée

des mêmes aptitudes physiologiques et psychologiques que l'homme.

Si la haute antiquité, dans sa grande sagesse, avait imposé à l'homme le respect de la femme, c'est qu'on savait, alors, qu'il y a, dans la femme, une grandeur inviolable, *une invincible virginité*, suivant l'expression d'Alex. Dumas fils. Grande idée, qui est à l'origine de toutes les religions, et que la légende chrétienne même a été obligée de conserver, pour se faire accepter, en la déguisant dans le culte de la Vierge Mère ; grande idée que la science a retrouvée puisque M. Wirchow nous montre que c'est par l'ovulation, c'est-à-dire la fonction sexuelle, que la femme est vénérable.

Mais ces questions sexuelles sont tellement encombrées de mensonges conventionnels, d'outrages séculaires, de perversion intellectuelle, qu'il est de la plus grande difficulté d'y faire la lumière.

Et, chose curieuse, c'est l'homme aujourd'hui qui demande la vérité (l'homme-raison), c'est la femme qui perpétue le mensonge et, cependant, c'est elle, autant que l'homme, qui bénéficiera des bienfaits de la science restituée (1).

Si les revendications des sociétés féminines, telles qu'elles sont formulées dans les programmes actuels, arrivaient à triompher, ce serait le dernier mot du désordre social. Mais, heureusement que le bon sens est là qui oppose une barrière aux extravagances que le chaos actuel engendre et que le malheur des femmes justifie. Heureusement aussi que la Nouvelle Science qui monte — quoique, comme toujours, persécutée — commence à se faire écouter. Bientôt elle rayonnera sur le monde entier et nous rendra, avec l'éternelle *Vérité*, la vraie émancipation de l'Esprit qui sera la vraie émancipation de la femme.

La Nouvelle Science ne veut ni supériorité, ni infériorité

(1) Ce sont ces femmes-là qui sont visées par les hommes quand ils disent que « les femmes n'ont pas de logique ».

ni égalité des sexes. Elle veut la différence sexuelle telle que la Nature l'a faite, et qui n'est pas non plus une équivalence, comme disent quelques-uns. Un homme est un homme et une femme est une femme. C'est ce que je veux essayer de faire comprendre à ceux qui agissent comme si ils l'ignoraient.

LA FEMME FORTE

La femme forte c'est la vraie femme, celle qui ne cherche pas à sortir de son sexe, qui l'affirme, au contraire, parce qu'elle en comprend la grandeur, celle qui, résolument campée en face de l'homme-instinct, oppose à ses vices toutes ses vertus.

Celle qui se met en face de l'homme-mensonge et oppose à ses erreurs la vérité.

Celle qui se met en face de l'homme-orgueil et lui oppose sa modestie, sa simplicité.

Celle qui se met en face de l'homme-égoïste et injuste, et lui oppose son altruisme et sa justice.

Celle qui oppose à sa colère son inépuisable douceur, à son intempérance sa sobriété, à sa paresse son activité, à sa folie sa sagesse.

Il est difficile de faire son histoire. Toujours tenue dans l'ombre, volontairement, par modestie ou forcément, par la jalousie de l'homme, les trompettes de la Renommée n'ont jamais sonné pour elle; on a caché ses œuvres, on a tu son nom, ou bien on l'a masculinisé. Cette femme-là, la grande initiatrice de tous les progrès, a été l'éternelle sacrifiée.

L'AMOUR SACRÉ OPPOSÉ PAR LA FEMME FORTE A L'AMOUR PROFANE.

J'ai dit que la femme forte affirme son sexe. C'est cette affirmation qui a été l'origine du culte que le Paganisme, et

les autres religions antiques rendirent à la Femme, pendant une période immense de l'histoire humaine.

Cherchons-la dans l'antiquité, nous la trouverons partout.

Vénus n'est pas la femme impudique, qui se laisse prendre, c'est la femme qui aime d'amour sacré, grande par sa sexualité, mais qui ne s'abaisse pas jusqu'à l'amour profane qui est le but de l'homme.

Elle reste dans la région spirituelle de son amour féminin; c'est à elle que l'homme rend un culte.

Elle affirme sa beauté, qui résulte de ses perfections sexuelles; elle *ose* être belle et le montrer, elle n'a pas de sottes pudeurs. Elle est sans honte parce qu'elle est sans péché.

Elle affirme son intelligence, qui est la seconde conséquence de sa grandeur sexuelle. Elle sait la Nature et la dévoile. Elle ose penser, elle ose parler.

Elle affirme son courage moral, en méprisant tous les ricanements, toutes les moqueries, toutes les jalousies; elle reste insensible aux injures, aux outrages, et c'est cette force morale qui lui donne sa grande autorité. Elle ne demande à personne « ses droits », elle sait qu'on n'a pas d'autre pouvoir réel que celui qui émane de la force morale. Elle exerce sa magie, dont ces trois mots étaient autrefois la devise : *Oser, savoir, vouloir*. (Plus tard, on a remplacé *vouloir* par *pouvoir;* c'est que, en effet, la volonté est limitée par l'impossibilité d'agir.) Telles furent les grandes femmes de l'antiquité, jusqu'au moment où les hommes leur prirent leur symbolisme pour imiter leur puissance. Ils créèrent une MAGIE NOIRE à côté de la MAGIE BLANCHE de la femme, mais ce ne fut qu'une parodie. Le mage fut l'imposteur qui imitait la magicienne, comme le prêtre fut, au début, la caricature de la prêtresse.

Toute l'antiquité nous montre la femme forte se défendant vaillamment contre l'outrage naissant fait à son sexe.

Toute la Bible, quand on sait la lire, à travers les altérations qui la dénaturent, n'est qu'un grand cri d'indignation de la femme outragée.

Ecoutez un verset entre mille :

Ezéchiel, XXII, 26 : « Les sacrificateurs ont fait violence à ma loi et ont profané mes choses saintes ; ils n'ont point mis de différence entre la chose sainte et la chose profane; et ils n'ont point donné à connaître la différence qu'il y a entre la chose immonde et la chose pure. »

Faut-il répéter, pour ceux qui n'auraient pas encore compris, que la chose immonde c'est l'amour profane de l'homme, que la chose pure c'est l'amour sacré de la femme.

Au moyen âge, la femme forte se manifesta dans toute sa puissance. C'était la sorcière. On la craignait, on la brûlait.

De nos jours elle réapparaît.

Elle s'affirme aux Etats-Unis et dans le nord de l'Europe.

Là, par tous les moyens de propagande, elle cherche à revenir à la Nature, à la morale. Cette affirmation des Américaines est un étonnement pour les hommes français.

Je lisais un jour, dans un journal, l'annonce d'une nouvelle publication américaine, dirigée par des femmes, et dans laquelle les questions de psychologie et d'éthique étaient traitées avec une aisance, un sans-gêne, une franchise d'idées qui étonnaient et *gênaient* la morale de convention des hommes. Le journaliste qui rapportait le fait ajoutait : « Elles vont bien les femmes ; du premier coup elles dépassent tout ce que les hommes ont osé dire. »

Ce fait est un symptôme. Il ne doit pas étonner les hommes, il doit seulement les avertir qu'aujourd'hui les femmes ne sont plus dupes des mœurs qu'on leur a imposées; elles s'en affranchissent, leur esprit reprend ses droits, et le premier dont elles font usage, c'est celui de parler en femme, d'exprimer librement des idées féminines.

Rien de plus drôle que l'étonnement naïf des hommes

« *qui n'ont pas la lumière* » à ce sujet, lorsque le hasard leur fait découvrir quelque manifestation de psychologie féminine.

Je veux citer, comme modèle du genre, les réflexions de M. Ginisty. (Qu'il me pardonne de le prendre pour type de la naïveté masculine).

Ce qu'il dit, résume admirablement l'état d'esprit de l'homme pour qui tout ce qui n'est pas masculin n'existe pas, pour qui, les pensées féminines sont « *de la folie* », pour qui la psychologie sexuelle de la femme est du *détraquement* puisque cela ne répond pas à la nature de l'homme.

Il s'agit d'une jeune conférencière norwégienne, qui avait osé, devant le public, parler de la chasteté des hommes.

Voici, du reste, ce qu'il dit :

« La petite Norwégienne, à la virginale figure, traitait, oui — et je ne pus m'empêcher d'en être stupéfait — la question de la chasteté des hommes. Et elle aussi, comme le fait Ibsen, elle allait « jusqu'au bout de sa pensée ».

« Elle parlait d'abord d'une voix très douce, presque musicale, et il eût semblé que rien ne pouvait sortir que d'anodin et d'enfantin encore de cette bouche quasi enfantine... Ah bien oui ! tout ce qu'elle disait était, au contraire, singulièrement scabreux, et c'était à se demander si elle comprenait vraiment la portée des termes dont elle se servait.

« Elle soutenait que l'homme devait entrer pur dans le mariage, que nulle complaisance n'était tolérable à *l'égard de ses frasques*, et que *celles-ci devaient lui être imputées à crime*, tout autant que les écarts de conduite d'une femme. Elle s'élevait — et peu à peu sa voix s'animait, son geste devenait plus vif — *contre l'indulgence du monde pour les amourettes ou les liaisons des célibataires ;* elle voulait que ces amourettes entraînassent pour eux la honte et le déshonneur, qu'elles leur fissent encourir la même réprobation qu'une faute féminine.

« Oh ! *la vérité* « *absolue !...* » Et c'était une toute jeune fille, avec une conviction ardente, dont la majorité de l'assistance ne s'étonnait point, qui tenait ce langage ! Et tout bas, moi qui n'étais pas encore au fait de ces habitudes de « revendications idéales », je pensais que le scandale était moins, sans doute, dans les menues galanteries dénoncées et flétries, que dans cette harangue débitée, devant la foule, par une gamine.

« Rien ne paraissait la troubler, cependant, et tout en ayant recours, comme un vieux pasteur, à des citations bibliques, tout en gardant l'expression candide de son visage, elle s'expliquait librement sur la nature des relations qu'elle reprochait durement aux jeunes hommes, et elle entrait dans des détails à faire rougir un grenadier.

« Le contraste était déroutant, de son évidente pureté et de l'incroyable hardiesse de ses discours, et c'était un type de jeune fille, celui-là, fait, de bonne foi, pour déconcerter. Où menait l'excès de l'austérité de principes, et à quelle licence aboutissait cette sévérité de théories.

« C'est qu'elle ajoutait, toujours comme si elle eût été inconsciente de l'énormité de ses paroles, des choses extravagantes sur le devoir de la femme de se refuser à une union où elle ne se donnerait pas seule intacte, où le mystère de l'amour ne serait pas célébré par deux êtres semblablement capables de lui apporter leur premier feu. Périsse le mariage, s'écriait-elle, plutôt que d'accepter le mariage conclu dans des conditions inégales. Et elle avait des arguments stupéfiants, lancés de sa voix harmonieuse, cependant que sa main mignonne frappait sur la tribune, pour développer ses idées, pour exhorter les femmes de son pays à n'admettre que d'irréprochables fiancés; et elle en venait — et cela était un prodigieux mélange d'ingénuité et d'audace « philosophique » — à excuser certains vices monstrueux, plutôt que de concevoir l'indulgence envers les peccadilles des hommes...

« Quelques protestations ne firent que la pousser plus violemment en sa croisade pour l'égalité morale des sexes, à d'autres folies... Pauvre petite ! Et dire que ces tirades qui faisaient plus que friser l'indécence, si surprenantes en venant de cette innocence manifeste, étaient inspirées par des conceptions rigides, par le beau désir de la « justice absolue ». Fallait-il assez ne rien connaître de la vie pour se risquer à ces témérités !

« Et, dans leur absence de mesure, c'est que, elles aussi, elles méconnaissent l'humaine nature, toutes ces théories scandinaves, dont nous nous engouons... Justice, vérité, liberté sans tempéraments, dans toute l'acception du terme !... Oui ; mais c'est trop loin de nous ! Dans le simple domaine du possible, il y a déjà assez à faire pour transformer le vieux monde ! »

Paul GINISTY.

(*XIXe Siècle*, 13 novembre 1893).

Pour finir, je veux montrer que, pendant que la luxure de l'homme le conduit au sadisme, c'est à-dire au plaisir de faire souffrir la femme, l'amour féminin provoque un altruisme si développé que la femme n'hésite pas à se sacrifier pour procurer à l'homme un plaisir qu'elle ne partage pas. Elle lui abandonne son corps, elle dissimule ses dégoûts, elle supporte des choses qui sont, pour elle, un vrai martyr. On me répond à cela que le sacrifice n'est pas bien grand, puisque une grande Dame du XVIIIe siècle répondait à ce sujet : « Cela leur fait tant de plaisir et cela nous coûte si peu ! » Soit, mais enfin *cela coûte*, donc c'est un sacrifice !

Cela n'est-il pas suffisant pour prouver que la femme *tolère*, qu'elle ne *désire* pas ?

CHARITÉ, BONTÉ OPPOSÉE PAR LA FEMME FORTE A L'AVARICE ET A L'ÉGOÏSME DE L'HOMME

A côté de l'homme qui prend, se trouve la femme qui donne.

A côté de l'homme qui crée la souffrance se trouve la femme qui prodigue la consolation.

A côté des armées guerrières, d'hommes qui s'entretuent, les ambulancières qui soignent et guérissent..

Oui, pendant que l'homme pense à lui, la femme pense aux autres ; pendant qu'il fait des lois pour s'attribuer la disposition des biens de la femme, elle crée des œuvres de charité pour secourir les malheureux que les lois des hommes ont oubliés, elle tâche de réparer les injustices sociales et c'est à elle que s'adresse celui qui souffre, quoiqu'elle soit, de par le Code, l'être dépouillé.

La bienfaisance de la femme est partout à côté de la malfaisance de l'homme.

Que serait le monde sans sa charité ?

Cet amour des autres, qui domine chez la femme, est le fondement même de la famille et de la justice sociale. Pour aimer la justice, pour la vouloir, pour l'instituer, il faut désirer le bien des autres autant et même plus que le sien.

Et cependant, cette mission de bienfaisance, qui est si féminine, est méconnue des gouvernants modernes qui, renversant toutes les lois naturelles, confient à l'homme l'exécution des œuvres de la femme.

C'est que, dans tout ce qui est administratif, il y a « à prendre » même quand il s'agit de donner.

Chercher les pauvres, les encourager, leur parler avec le tact, avec la douceur, avec la prudence qui sont nécessaires pour ne pas blesser la misère qui se cache, c'est une mission que, seule, la femme peut remplir.

L'Eglise le savait bien, elle avait été très adroite quand elle avait donné à la femme ce grand rôle, le seul, du reste, que toutes les femmes aiment à remplir.

La République a été moins habile que l'Eglise ; elle a supprimé la femme de « l'administration », sans s'apercevoir qu'en agissant ainsi c'est sa force morale qu'elle perdait, c'est son principe même qu'elle affaiblissait.

Déjà, au siècle dernier, la marquise de Fontenay écrivait à la Convention pour demander que la bienfaisance soit laissée aux femmes.

Les hommes répondirent à ce *desiderata* en créant la doctrine du *laisser faire*, expression de la psychologie masculine, en opposition ouverte avec la charité, qui naît forcément de la psychologie féminine.

Le *laisser faire, laisser passer* c'est la suppression du dernier vestige de la loi morale ; c'est l'affirmation de l'égoïsme, c'est l'abstention du mal, mais ce n'est pas la pratique du bien. C'est une façon de narguer la naïve confiance de ceux qui, se reposant dans le pouvoir (parce que, à l'origine, le pouvoir était l'exercice de la bonté tutélaire de la femme), croyent avoir le droit de demander la sécurité de leur existence sociale aux chefs de l'État, naïveté de ceux qui continuent à jouer le rôle de protégés quand il n'y a plus de protecteurs, de ceux qui continuent à croire à un pouvoir *légitime* alors qu'il est devenu *illégitime* par le renversement même du principe qui l'avait fait naître.

Le *laisser-faire* signifie que, du moment où il est pourvu à ce que le pauvre ne pille pas le riche, on doit, sous tous les autres rapports, laisser tous les autres individus, hommes, femmes, enfants, ne compter que sur eux-mêmes.

Si l'enfance est abandonnée, laissez-la périr !

Si la vieillesse est négligée, laissez-la s'éteindre !

Si l'adolescence, qui, dans quelques années, sera la population du pays, grandit dans le vice et l'ignorance, faute de culture et faute de pain, couvant des haines qu'excite la vue

de la richesse, laissez ce corps s'abrutir, laissez cette âme se dépraver !

Et ceux qui ont la charge du troupeau humain assistent à tout cela avec le sang-froid des inquisiteurs d'autrefois, contemplant le bûcher qui dévorait, un à un, les membres de leurs victimes ; comme eux, ils assistent impassibles, au supplice des victimes du monde moderne, des malheureux qui se plongent dans l'abime ouvert devant ceux que rejette une société où il n'y a de place que pour les riches.

Le dogmatisme du *laisser faire* se dit, quelquefois, bien intentionné, il protège l'audacieux et le fourbe — c'est toujours une protection — tant pis pour ceux qui n'en ont pas leur part.

La crise économique n'a qu'une cause : le désordre moral. Et le désordre moral vient de ce que, dans l'État comme dans la famille, l'homme a voulu agir sans le concours de la femme. Il n'a pas pensé que, pour faire une œuvre solide il faut le concours des facultés masculines et des facultés féminines ; il a pensé qu'il pouvait tout faire par lui-même, ce qui est aussi impossible que de mettre au monde un enfant sans le concours d'un père et d'une mère.

Ce que l'homme apporte c'est l'action. Ce que la femme apporte c'est l'ordre. Partout où l'homme agit seul nous voyons beaucoup d'action et peu d'ordre.

Si c'est dans la famille que l'on trouve encore le plus d'équilibre c'est parce que là — et seulement là — la femme exerce encore un peu son autorité. Et je dis *un peu*, parce que les lois qui l'ont infériorisée l'empêchent d'exercer son autorité toute entière.

Mais, dans l'État, si tout va mal c'est que l'État est un ménage sans femme.

VALEUR MORALE DE LA FEMME FORTE, OPPOSÉE A LA VANITÉ DE L'HOMME.

L'extrême simplicité de la femme ne peut pas être discutée ; elle est tellement inhérente à sa nature que la femme prodigue les trésors de sa pensée sans même chercher à s'en faire une gloire ; c'est trop naturel chez elle pour qu'elle pense y attacher un mérite. On ne se glorifie que de ce qui résulte d'un effort. L'esprit droit est comme la santé, celui qui le possède le plus est celui qui s'en doute le moins.

Rarement la femme écrit, n'étant pas préoccupée d'attacher son nom à une œuvre, mais c'est autour d'elle qu'elle répand cette lumière douce qui éclaire sans éblouir, qui ouvre des horizons, qui éveille la pensée, qui fait rêver parfois.

C'est cette action intellectuelle de la femme qui imprègne l'esprit de l'homme et lui donne une direction ; l'homme ne vaut que par la femme qu'il a près de lui ; c'est pourquoi l'on a dit, très justement, que les grands hommes ont toujours eu une mère remarquable.

La femme est l'inspiratrice de l'homme, la collaboratrice anonyme de tout ce qu'il fait de bon, nul ne le nie, mais les orgueilleux diminuent l'importance de cette faculté, tout en déclarant *qu'il est bon de la consulter*. C'est d'elle que vient toute inspiration.

Elle pense pour l'homme ; mais c'est lui qui agit, lui qui met l'idée en circulation, en se l'appropriant. Et c'est avec ses idées que l'on fait la gloire de l'homme.

La femme est, l'homme parait.

Faire l'histoire de l'action morale et intellectuelle de la femme, c'est faire l'histoire même de l'humanité.

N'est-ce pas d'elle, en effet, qu'émanent tous les progrès qui élèvent le niveau moral des peuples ? Aussi, dès que son

action bienfaisante s'atténue — ou disparaît — les nations tombent dans la barbarie.

Mais le sillon lumineux qu'elle a tracé, dans l'antiquité, a été effacé par la jalousie des tyrans qui prenaient sa place, et le rôle immense qu'elle a joué a été dénaturé ou attribué à des hommes. C'est pour cela que tous les documents qui auraient pu perpétuer sa gloire, à travers les âges, ont été systématiquement détruits.

Cependant, nous arrivons à une époque ou l'humanité, fatiguée de mensonges, veut enfin voir clair dans sa propre histoire. On interroge le passé, dans ce qui en reste, on interroge la science, et, partout, la même réponse est donnée, partout la logique des faits répond : « place à la femme ».

Pour les uns, les continuateurs du passé, c'est un reproche, pour les autres, ceux qui veulent la lumière, c'est une espérance.

C'est la femme, en effet — la modeste femme, qui vit dans l'ombre et méprise ce qui fait la convoitise des hommes, les honneurs et les richesses — c'est elle qui va refaire le monde, qui va rendre à l'homme une vie nouvelle faite de vérité, de justice et de grandeurs morales.

Si vous ne l'apercevez pas, cette femme, dont on a tant médit, si vous ne connaissez pas ses œuvres, tant niées et cachées ; si vous doutez de sa puissance à remplir la place immense qui lui est réservée, c'est qu'elle vit dans la retraite pour ne pas voir les laideurs sociales, se faisant volontairement hermite, et se bouchant les oreilles pour ne pas entendre les blasphèmes des modernes damnés, que la science appelle : « des dégénérés ».

Quelle œuvre grandiose à faire : l'histoire de la femme à travers les âges, l'histoire de tous les efforts faits par elle pour le bien, de toutes ses intuitions géniales, qui ont jeté dans le monde les seules vérités acquises, celles qui ont été la base de toutes les connaissances humaines et sur lesquelles se sont appuyés tous les progrès scientifiques !

Quel poème épique, que cette histoire-là ! (1)

Ce serait, du reste, l'histoire même de la conscience de l'homme dans ses alternatives de révolte et de repentir.

SÉRÉNITÉ OPPOSÉE A LA COLÈRE

Discutera-t-on la parfaite placidité de la femme, le calme avec lequel elle supporte les caprices de l'homme, ses injustices, ses injures, ses outrages, l'inépuisable bonté avec laquelle elle se donne tout entière aux œuvres qui demandent le sacrifice, l'abnégation de soi-même.

C'est, sûrement, une femme qui, dans l'antiquité, a dit cette belle phrase : « Ne vous vengez de vos ennemis qu'en travaillant à en faire des amis. »

Aussi, combien peu connaissent la nature féminine, ceux qui croyent que le jour de son triomphe sera le jour de sa vengeance.

Si jamais elle « se venge », ce sera en faisant de l'homme un ami, un allié, et en travaillant à son bonheur.

La femme n'a aucun sentiment correspondant à la misogynie de l'homme et, le jour où elle reprendra sa place, dans la société, elle ne se servira pas de sa puissance pour faire subir aux autres les vexations qu'on lui a fait subir, à elle, mais, au contraire, pour encourager l'homme dans son évolution ascendante et lui adresser les plus sincères louanges quand il aura gravi le chemin escarpé du Bien,

L'homme, en montrant une crainte irraisonnée de cet avènement de la femme, semble croire que, par un brusque renversement des choses, le jour où elle reprendra son autorité, il sera, à son tour, soumis en esclavage ; il semble croire que ce sera le jour de « la vengeance universelle des

(1) C'est cette histoire que nous avons entrepris de faire dans notre livre VI, intitulé : *L'Evolution morale de l'humanité.*

femmes ». C'est que les hommes supposent les femmes animées de passions masculines et agissant comme l'homme agirait. Ceux qui pensent ainsi, ceux qui lui prêtent les sentiments violents qu'ils possèdent eux-mêmes, prouvent, par là, qu'ils ne connaissent pas la psychologie féminine.

La femme ne fera jamais, de l'homme, un esclave, comme l'homme a fait, de la femme, une esclave, parce qu'elle n'a pas, en partage, la volonté dominatrice et l'égoïsme. En vertu de sa nature altruiste, elle ne peut faire de l'homme qu'un ami, un auxiliaire, avec lequel elle travaillera à « sauver l'homme » de son plus grand ennemi, c'est-à-dire de lui-même.

ENCOURAGEMENT OPPOSÉ A L'ENVIE.

L'homme décourage, la femme encourage. Il tire vers le bas, ceux qui gravissent le mât de cocage de la vie, elle, au contraire, les pousse vers le haut.

Ce n'est pas seulement de la vie matérielle de l'homme que la femme s'occupe, elle est aussi, et par-dessus tout, la grande admiratrice de son mérite quand il en a, et c'est dans les choses de l'esprit, qu'elle lui prodigue ses encouragements. Si bien que, à l'envie des hommes nous devons opposer la louange des femmes. Rien, chez elles, de cette jalousie de sexe, qui domine les hommes. Jamais aucune femme n'a entravé sciemment l'élévation intellectuelle d'un homme comme l'homme entrave l'élévation intellectuelle de la femme.

TEMPÉRANCE OPPOSÉE A L'INTEMPÉRANCE.

Pendant que l'homme s'enivre, la femme fonde des sociétés de tempérance ; c'est la réaction naturelle du mal, aussi c'est dans les pays où il y a plus d'ivrognes qu'il y a le

plus de tempérants. Et c'est en Amérique qu'ont été fondées les premières sociétés de ce genre, parce que c'est là que l'action de la femme s'exerce le plus librement.

Une de ces sociétés est intitulée : *l'Union de la vengeance des Femmes;* elle est créée dans le but d'empêcher la vente des liqueurs fortes. Cette société a un million et demi de partisans et est présidée par miss Francès E. Wallard.

Cette initiative prise par les femmes a été suivie par les hommes qui, à leur tour, ont fondé des sociétés de tempérance ; donc, elle a eu une double action, elle a, d'abord, enrayé le mal, puis elle a créé un courant d'opinion favorable à la tempérance.

C'est presque toujours ainsi que l'action de la femme s'exerce ; elle provoque des imitateurs qui achèvent l'œuvre qu'elle a commencée.

Parmi les moyens employés pour guérir les alcooliques, il en fut de bizarres. Une de ces sociétés envoyait des femmes, des jeunes filles, chanter des cantiques moralisateurs dans les débits de boisson.

Une autre, une société anglaise, eut l'idée de s'adjoindre une branche dite des « photographes ». Les membres, recrutés parmi les photographes-amateurs, munis d'appareils instantanés, suivent, dans la rue, les ivrognes qu'ils rencontrent, et braquent, sur eux, leur objectif. Les clichés ainsi obtenus sont soigneusement tirés et envoyés avec une lettre explicative à chacun des ivrognes, dans les poses les plus désordonnées. On espère, ainsi, corriger ceux qui se seront reconnus et auront constaté eux-mêmes les preuves irréfutables de leur dégradation (1).

La femme a horreur de l'homme qui s'enivre. C'est que

(1) On sait que la reine Victoria a reçu favorablement la pétition que les Anglaises, dans toutes les parties du monde, ont signée, afin de demander des mesures de protection plus efficaces contre les maux qu'entraîne le commerce de l'alcool et de l'opium. Cette pétition, rédigée en quarante-quatre langues différentes, porte sept millions de signatures.

l'homme sobre, quand il s'est enivré, a la même stupidité que l'ivrogne quand il est sobre.

S'il est des femmes qui sont elles-mêmes alcooliques, c'est qu'elles suivent l'entraînement d'un homme. Ne voyons-nous pas, en France (à Paris, au moins), les tables de café occupées par des couples qui viennent ensemble s'empoisonner d'absinthe à l'heure de l'*apéritif*. L'homme, pour s'excuser, entraîne sa femme avec lui dans son vice, comme cela, elle ne peut rien lui reprocher, elle partage la faute. Et c'est ainsi que l'on a pu dire que l'augmentation effrayante de la vente de l'absinthe en France, est due, en partie, à l'augmentation de sa consommation par les femmes (1).

Mais celles-là, celles qui suivent l'homme dans le mal, au lieu de le diriger dans le bien, ce sont les femmes-faibles, les femmes déchues de leur grandeur primitive; ce ne sont pas les femmes-fortes : gardons-nous bien de les confondre.

Si nous laissons de côté la question de l'alcoolisme et ne considérons la tempérance qu'au point de vue de l'alimentation, en général, nous voyons que la femme oppose toujours sa tempérance à l'intempérance de l'homme, que, lorsqu'elle vit seule, elle donne l'exemple d'une frugalité exagérée, que dans la famille elle sacrifie sa part aux autres, qu'elle est toujours la plus mal servie, alors que, cependant, la Nature voudrait qu'elle eût la meilleure part, puisque ses organes nutritifs sont faits pour digérer plus vite que ceux de l'homme, par une sorte de prévision providentielle ; puisque, dans les moments de gestation et d'allaitement elle a à con-

(1) Consommation de l'absinthe en France :

En 1885	5.700	hectolitres.
En 1892	129.000	—
En 1895	165.000	—

L'absinthisme augmente dans la même proportion. Sur vingt malades, dix sont intoxiqués par l'alcool et, sur ces dix, cinq le sont par l'absinthe.

Ces renseignements sont donnés par le docteur Lancereux.

sommer pour deux. (Même en tous temps puisqu'elle perd, dans les menstrues, ce qui nourrirait l'enfant.)

Donc, la femme a toujours donné, aux hommes, l'exemple de la sobriété et quelques-uns ont suivi cet exemple.

ACTIVITÉ OPPOSÉE A LA PARESSE

La femme donne à l'homme l'exemple de l'activité. S'il est une occupation dans la société qui n'ait ni chômage, ni vacance, ni fêtes, ni repos dominical, c'est celle de maîtresse de maison, celle de ménagère. La femme travaille toujours. La part qui lui est échue dans la famille et qu'elle accepte vaillamment, exige d'elle une bien plus grande activité que celle de l'homme qui se donne des heures et des jours de repos. C'est son exemple qui, souvent, entraîne les hommes dans l'action.

D'autre part, l'influence intellectuelle de la femme sur le travail de l'homme est immense. On peut dire que l'activité de l'esprit de l'homme est en raison de la liberté intellectuelle de la femme, c'est-à-dire de l'impulsion qu'elle donne aux idées régnantes. Où voit-on régner la plus grande activité ? Aux Etats-Unis, d'abord, le pays où règne la femme ; chez les peuples anglo-saxons, ensuite, là où le protestantisme l'a, un peu, affranchie. Mais, chez les peuples qui tiennent la femme en esclavage, on voit s'éteindre l'activité intellectuelle de l'homme et par conséquent son activité industrielle.

Si nous descendons jusqu'aux peuplades tout à fait dégénérées nous voyons que là, l'homme ne fait plus rien, la femme seule fait le nécessaire, c'est elle qui est la bête de somme qui peine et qui trime pendant que l'homme fume au soleil.

SAGESSE OPPOSÉE A LA FOLIE

La sagesse a toujours été personnifiée par une femme. Minerve n'a pas de correspondant masculin. Elle représente la sagesse pratique, faite de prévoyance, de raisonnement, de logique en action. C'est elle, dans la famille, qui sait éviter les orages, intervenir dans les discordes, pacifier les hommes. C'est elle qui donne l'exemple des ménagements à garder, des prévenances nécessaires, des égards de tous genres, des délicatesses qui rendent la vie sociale et familiale possible et douce. A l'entraînement de l'homme vers tout ce qui flatte ses désirs elle oppose le sacrifice des plaisirs ; à son libertinage elle oppose l'austérité des mœurs ; à son orgueilleuse affirmation de tous les droits — qu'il n'a pas — elle oppose l'esclavage du devoir.

Quand elle exerce la royauté les peuples trouvent, en elle, une souriante protection, une majesté bienveillante, douce et juste.

« Une chose surprenante, dit Ch. Fourier, c'est que les femmes se sont toujours montrées supérieures aux hommes quand elles ont pu développer, sur le trône, leurs moyens naturels dont le diadème leur assure le libre usage.

« N'est-il pas notoire que sur huit femmes libres et sans époux, il en sept qui ont régné avec gloire, tandis que sur huit rois, on compte habituellement sept souverains faibles. »

C'est du règne d'Elisabeth que date la prospérité de l'Angleterre.

Marie-Thérèse d'Autriche, attaquée de tous côtés, sut faire face à tous les périls, jouer à la face de l'Europe le plus difficile des rôles, rejoindre les tronçons de son Empire, galvaniser la Hongrie, soutenir avec une remarquable constance un duel terrible contre le plus astucieux politique du XVIIIe siècle.

Catherine II fit la grandeur de la Russie, tenant tête aux plus rusés diplomates de l'Europe.

Quand la femme exerce ses fonctions maternelles nous voyons que c'est la sagesse d'une mère qui, seule, sait diriger son fils, qui a l'œil au guet, épiant l'occasion de lui donner un bon conseil ou de l'éloigner du danger moral. Il n'y a rien de bon, ni de droit, ni de noble, qu'elle ne tâche de lui inspirer.

— Si c'est dans la société que nous cherchons des preuves de sa sagesse, nous voyons qu'elle est en minorité dans les affaires criminelles ou correctionnelles. Sur 100 affaires correctionnelles on trouve 86 hommes et 14 femmes. Elle est moins coupable et, cependant, étant plus pauvre, elle a plus d'occasions de chutes.

— Si nous considérons la femme dans son rôle d'éducatrice, dans ses œuvres pédagogiques, nous la trouvons représentée par des natures d'élite telles que Mme Campan, Mme Guizot, Mme de Remusat, Mme Neker, Mme de Saussure et tant d'autres.

Il faut bien qu'il y ait, en elle, un élément de sagesse qui n'est pas dans l'homme, pour que, à toutes les époques de l'histoire, les plus grands philosophes aient reconnu sa supériorité morale.

« Pour le Celte et pour le Germain, la femme est l'incarnation, la personnification de la Création, la suprême et humaine manifestation de la Nature, cause à la fois de nos joies et de nos douleurs. Elle est la gardienne de la foi et des traditions familiales et sociales, l'initiatrice, la consolatrice et l'exaltatrice, non pas divine mais sacrée, ayant place au conseil, même jeune, parmi les vieillards, chez les Gaulois et chez les Teutons, et y représentant l'instinct dont l'expérience doit tenir compte, ainsi que le général doit considérer l'enthousiasme comme une force.

« Aussi, la femme fut-elle l'objet d'une sorte de culte pour ces guerriers barbares qui, depuis les hordes qu'entraînaient

les bardes jusqu'aux bandes que menait Bayard, ont accompli leur rôle sanglant de faucheurs de moissons humaines.

« Tandis que ces traditions et ces sentiments ont disparu dans la haute bourgeoisie et les classes dirigeantes, sous l'influence du scepticisme et du mercantilisme, il en est resté comme un retentissement dans le peuple, parce que c'est en lui que se conservent les traditions primitives, et qu'on les retrouve encore alors qu'elles sont affaiblies et qu'elles se sont même effacées dans les autres classes.

« Dans le monde bourgeois et dirigeant, la femme n'est plus qu'une dot ou un instrument soit de plaisir, soit de vanité, plutôt quelque chose que quelqu'un. Dans le peuple laborieux, la femme est encore la maitresse, la compagne, l'intendante, la conseillère, la devineresse, l'initiatrice, l'être qui reste sacré parce qu'elle sera ou parce qu'elle fut mère. Une expression familière et commune peint d'un seul trait l'espèce de supériorité que l'ouvrier reconnait à la femme, Il dit : « ma patronne » ou « ma bourgeoise ». C'est, qu'en effet, dans la plupart des ménages ouvriers, la femme est la directrice ; et c'est elle qui élève, police, civilise l'homme, lui apprend la prévoyance, l'épargne, la propreté, la bonne tenue, *l'embourgeoise.* » (DAMOCLÈS, dans *l'Estafette*).

Mais souvent la patronne est remplacée par le patron, comme la mère est remplacée par le père. Alors la sagesse est vaincue, et, à sa place, restée vide, vient souvent régner le caprice ou la folie.

L'ancienne Minerve, législatrice, a bien encore sa statue sur les temples où l'on fait les lois, mais c'est une femme en pierre — la vraie femme en est chassée. Les anciennes matrones, qui siégeaient dans les conseils, sont remplacées par « des anciens » et, ainsi, l'assemblée a changé de sexe — le sénat s'est fait mâle — comme les académies où siègent les représentants... des Muses !

CERTITUDE OPPOSÉE AU SCEPTICISME

A toutes les époques de l'histoire, la femme forte a fait briller sur le monde « la Vérité ». A toutes les époques elle a fait « la Science » et, toujours, l'homme sceptique est venu défaire ce qu'elle faisait.

La femme forte vit, intellectuellement, dans un monde brillant de vérité, elle en est le Verbe. Elle est *ce qui est.* L'absolu est dans la région lumineuse de son esprit inaccessible à l'homme.

Seuls, le sage, le vertueux, peuvent l'apercevoir, les autres déclarent que la vérité est inconnue des hommes et qu'on ne peut pas l'atteindre ; ils la relèguent dans un lointain inaccessible, la montre comme quelque chose *à trouver*, plus tard, alors que tout ce qu'ils cherchent est acquis, tout ce qu'ils mettent dans un avenir lointain est réalisé par la femme.

Mais si elle veut révéler *ce qui est*, si elle veut enseigner ce qu'elle a trouvé, l'esprit incomplet de l'homme qui ne la comprend pas, qui ne peut s'élever jusqu'aux mêmes sommets, oppose son obscurité à sa lumière, sa négation à son affirmation. « C'est une folle », dit-on, puisqu'elle affirme qu'elle connait ce que lui ne peut connaitre ; il ne permet à personne de dépasser sa limite; il ne voit rien... donc la femme, comme lui, doit être aveugle.

Cependant il veut l'imiter, et, à défaut de vérités il cherche des apparences, et, de ces apparences il fait une science à lui, comme il a fait une philosophie et une théologie.

Il se base sur l'induction, il part d'un doute ; mais la femme a l'intuition, elle part d'une certitude. C'est cette faculté, spéciale à son sexe, que l'antiquité appelait : la *voyance.* Le mot était courant, la chose connue, non discutée. On se rappelle que les Celtes avaient « des Collèges de Voyantes »,

C'est cette faculté qui donne à la femme cette disposition particulière de caractère, qui lui fait prendre, sur elle, les responsabilités les plus grandes. Quand une vérité s'impose à sa raison primesautière et sûre, rien ne saurait la faire douter. La certitude lui donne la fierté d'allures de celle qui se sent bien au-dessus des troupeaux humains, et la majesté du regard qui commande.

L'entrain qu'elle apporte à la défense des saintes causes qu'elle propage contraste avec l'incertitude des hommes et leur lenteur à accepter des idées nouvelles. Elle a le coup d'œil sûr, jamais précipité, cependant, jamais passionné. La précipitation des jugements est le signe de l'infériorité morale. La supériorité féminine n'admire pas sans cause, comme font les hommes entre eux, elle sait critiquer, elle met son bonheur à exercer la haute justice.

Mais, nous ne considérons, parmi les femmes fortes, que celles qui arrivent les premières, à cette apogée de la vie et de l'intelligence ; celles qui forment l'avant-garde du progrès. Chez celles-là, il se fait de trente-cinq à quarante ans, une révolution mentale. Elles ont passe les premières années de leur vie dans un monde d'erreurs dont elles n'ont pas compris la signification. Quelquefois elles ont été, elles-mêmes, entraînées dans ces erreurs (par l'atavisme paternel), mais, le plus souvent, elles ont souffert des idées régnantes ; elles se sont senties choquées, dans leur droiture naturelle, dans leur dignité de femme, par le régime de mensonge existant ; elles ont senti que « la vérité n'était pas là », mais, ignorantes et timides, elles n'ont pas pu — ou pas su — remplacer par des conceptions précises, les théories fausses au milieu desquelles elles ont été élevées.

Un jour arrive — (ou arrivera pour les retardataires), — où, sans études, sans préméditation, sans intention de leur part, c'est-à-dire sans savoir comment et sans le vouloir, « elles découvrent la science » ; la Nature se révèle à elles comme un panorama qui se déroule devant les yeux, elles « voyent » *ce qui est*, clairement et sûrement.

Presque toujours la femme qui subit cette révolution n'a pas appris grand chose. Elle ignore les erreurs des hommes, en même temps que leur science; son cerveau est tout neuf, c'est pour cela qu'elle peut comprendre la Nature. Et cette condition est même indispensable pour arriver à la Vérité. Car ceux qui ont rempli les cases de leur cervelle d'idées fausses, ne sont plus aptes à comprendre les lois naturelles. Pour y revenir, il leur faut faire un effort de l'esprit souvent devenu impossible, puisqu'il ne s'agit de rien moins que de *désapprendre* la fausse science qu'on leur a inoculé dans leur jeunesse.

« Le symbole de la femme, en général, écrit Diderot, est celle de l'Apocalypse, sur le front de laquelle il est écrit : *mystère*. Où il y a un mur d'airain pour nous, il n'y a, souvent, qu'une toile d'araignée pour elles. Tandis que nous lisons dans les livres, elles lisent dans le grand livre du monde. Aussi, leur ignorance les dispose-t-elle à recevoir promptement la vérité, quand on la leur montre. Aucune autorité ne les a subjuguées. Au lieu que la vérité trouve, à l'entrée de nos crânes, un Platon, un Aristote, un Epicure, un Zénon, en sentinelles et armés de piques pour la repousser.

« Quand elles ont du génie, je leur en crois l'empreinte plus originale qu'en nous. » (*Mélanges*, page 646.)

Lorsque les hommes sont entre eux, leur esprit de contradiction et de négation s'exerce moins que de l'homme à la femme, puisque, entre eux, il y a des idées et des erreurs communes. C'est en face de la femme qui affirme que l'esprit de contradiction de l'homme est flagrant. Il nie tout ce qu'elle dit, sans aucun examen; quelquefois il nie avant même qu'elle n'ait parlé, par un mouvement instinctif, irréfléchi.

Et, cependant, les œuvres des femmes sont empreintes d'un caractère de vérité indiscutable. La vérité est le verbe de la femme comme l'erreur est le verbe de l'homme.

Mais c'est cela, justement, qui fait le fond de l'éternel débat. L'homme ne veut pas avouer que la femme voit juste,

parce qu'il lui semble que c'est reconnaître que lui voit faux il pressent que la sexualité repose sur la divergence de l'esprit.

Et, cependant, l'homme s'occupe de science, de cette science dont il craint tant les conclusions. Aussi, comme sa marche est lente, chancelante, incertaine, dans cette voie! Comme il laisse de côté ce qui blesse son orgueil, comme il y cherche des prétextes ou des excuses à ses jugements intéressés. Et, en dehors de ces petites mesquineries de sexe, comme sa science est mal faite, ses moyens d'investigation insuffisants, son empirisme absurde, son interprétation des faits illogique, contradictoire. Qu'il est loin de la conception rapide et sûre de l'esprit féminin! L'homme ne peut que constater ce qu'il voit; il peut dire : Ceci est rond, ceci est carré; ceci est blanc, ceci est noir. Il ne peut pas dire *pourquoi* cela est ainsi, quelles sont les forces qui ont agi sur la matière pour que cela soit blanc, noir, rond ou carré; tout ce qui dépasse le témoignage des sens dépasse son entendement; il va jusqu'à la constatation des faits, mais pas au-delà; il n'a pas *la vue de l'Esprit* qui aperçoit ce qui est, sans instruments; qui constate, avec certitude, les causes qui ne tombent pas immédiatement sous nos yeux.

La science de l'homme est donc nulle en dehors de l'observation et de l'expérimentation. Sur le terrain de la Mathèse, la science de l'ordre, il est impuissant. C'est pourquoi, dans les sciences qui ne reposent pas directement sur l'expérience et l'observation, comme la science des évolutions, il n'a produit que des œuvres dont la coordination et la lucidité sont à peu près aussi grandes que celles de nos rêves. Il est un dicton provençal qui dit : « C'est l'homme qui apporte les pierres, mais c'est la femme qui bâtit la maison. »

C'est ce manque « d'ordre » qui fait que jusqu'ici, les hommes n'ont pas pu formuler une théorie juste. Car une théorie est un ensemble de faits reliés entre eux avec logique,

Et cependant, toutes les théories fausses se sont propagées; la plupart ont été acceptées parce que, formulées par des hommes qui voyaient faux, elles paraissent justes à d'autres hommes qui voyaient aussi faux.

Ce sont ces théories fausses qui constituent le fond de l'enseignement classique, et que les hommes veulent imposer à la jeunesse. C'est la connaissance de ces erreurs qu'ils appellent l'*instruction*.

Or, ce n'est pas cela qui constitue la SCIENCE. La science c'est la connaissance des lois de la Nature, ce n'est pas la connaissance des erreurs de l'homme. Et, pour apprendre la Nature, la femme n'a pas besoin de livres ; les lois naturelles sont bien plus lisibles dans le cerveau vierge d'une femme que dans les ouvrages classiques. C'est en elle-même que la femme étudie la science, c'est dans son cerveau qu'elle découvre ce qui est, c'est à l'aide de ses seules facultés qu'elle trouve la cause des phénomènes.

Donc, lorsqu'un homme dit d'une femme : « elle est ignorante » ce qui veut dire, dans sa pensée, elle ignore la science masculine, il nous montre que pour lui le mérite est dans le savoir acquis, c'est de cela, du reste, que l'homme se glorifie.

Le savoir de la femme est spontané. Elle ne s'en glorifie pas parce que il est inhérent à son esprit. Elle ne pense pas plus à s'en faire un mérite qu'elle ne pense à se glorifier d'avoir des bras et des jambes.

Il ne faudrait pas croire, après tout ceci, que je veuille interdire la science aux hommes, loin de là, je veux, au contraire, les voir lutter, sur ce terrain, avec les femmes, non pas pour avoir la satisfaction de les voir vaincus, — ce sentiment serait indigne d'une femme — mais pour les stimuler, pour élever leur esprit, pour faire ensemble une œuvre complète et définitive, pour les ramener à la rectitude du jugement et, surtout, pour les sauver de la corruption, car ceux qui donnent leur vie à l'étude — à la vraie science —

sont des *âmes sauvées* de la fange moderne : des Néosophes.

C'est parmi ceux-là, seulement, que l'on trouve encore un peu d'élévation, un semblant de vertu. Nous devons donc les encourager dans cette voie, quel que soit, d'ailleurs, le résultat de leurs travaux.

Mais les hommes ne doivent pas se le dissimuler, l'avenir scientifique est à la femme ; son cerveau travaille, il est en genèse, il enfante le monde nouveau.

TROISIÈME PARTIE

LUTTE DE SEXE

Nous avons montré, dans la première partie de ce travail, ce que sont les hommes et les femmes d'après les lois de la Nature qui les a créés.

Nous avons montré, dans la seconde partie, ce que leurs instincts naturels les porte à être les uns pour les autres.

Nous allons montrer, maintenant, la lutte qui résulte, dans l'état social, des entraînements si différents de chaque sexe : l'un, le sexe mâle, cherchant sans cesse la satisfaction de ses passions et descendant ainsi les degrés de la vie morale jusqu'à son effondrement dans la bestialité; l'autre, le sexe féminin, s'efforçant d'entraver l'homme dans son évolution sexuelle qui le blesse et voulant le faire monter, avec lui, vers les hautes régions de la vie morale.

RÉVOLTE DE L'HOMME CONTRE LA NATURE

Le premier fait à enregistrer, c'est la révolte de l'homme contre les lois de la Nature.

Ce fut dans la jeunesse de l'humanité que l'homme s'aperçut, peu à peu, de la différence qui commençait à se dessiner entre lui et la femme.

D'abord il traversa une période d'étonnement et de tristesse quand il aperçut l'état qui résultait de la nouvelle onction qui s'était imposée à lui. Il s'y était livré sans frein,

si bien qu'il avait vu, en peu de temps, s'accentuer, en lui, les caractères du mal qui en sont les résultats, il était devenu brutal, batailleur, irritable et sensuel jusqu'à l'excès. A ses heures de réflexion il eut honte de cet état, il voulut le cacher, l'effacer. Pour cela il y avait un moyen : arrêter la cause de sa déchéance pour en arrêter les effets. Il l'intenta — mais l'instinct devint plus fort que lui, il ne put le vaincre.

Alors, s'adonnant tout à fait à la passion qui le sollicitait, il se révolta contre la Nature même qui lui imposait ce sacrifice de *son âme*.

La perversion, naissant en lui, lui enseigna le mensonge, il nia ce qui était, condamna la Nature, nia ses lois, nia tout ce qu'il avait cru jusque là, tout ce qui le gênait : ce fut le premier pas en arrière.

Le voilà donc divisé en deux êtres : l'un qui s'affirme et se révolte dans la vie sexuelle, l'autre qui le retient dans la vie intellectuelle, et la lutte qui va s'établir dans l'homme lui-même est le prélude de la lutte qu'il va soutenir contre la femme qui sera comme un reflet de sa propre conscience.

RAPPROCHEMENT SEXUEL

La femme... il la veut, pourtant, pour son amour mais non pour ses reproches. Il la poursuit assidûment d'un désir, d'abord idéal, mais bientôt, bestial.

Quant à elle, comme elle ne sait pas que l'homme est un être autrement constitué qu'elle, elle croit trouver en lui tout ce qu'il y a en elle : l'amour cérébral qui élève l'esprit, qui l'invite à la contemplation de l'univers, au rêve cosmique, à l'abstraction.

Et, dans les premières heures de rapprochement, c'est de la Nature qu'elle lui parle, du Cosmes ou d'elle-même, chef-d'œuvre de la création qu'elle veut lui dévoiler.

Mais il ne la comprend pas, ce n'est pas cela qu'il veut.

Cependant, dans ces premières relations, elle triomphe et fait naitre en lui une ombre de sa pensée, il traduit, en rêve, ce qui est en elle, le *réel*, il donne une forme concrète à l'idée abstraite, mais la poétise ; sa vérité, à elle, était nue, austère, il l'habille de belles phrases, la rend embellie et comme une conception née en lui. Elle lui a beaucoup parlé d'elle. Lui, qui s'ignore, écoute ses idées révélatrices, se les assimile, fait du *moi* féminin son *moi* à lui et ainsi s'attribue si bien son âme qu'il se croit *elle*.

C'est ainsi que nait sa première erreur psychologique qui grandira et s'affermira à travers les générations. Cette empreinte cérébrale, née avec le premier amour, ne s'effacera jamais en lui.

C'est un curieux phénomène psychique que ce reflètement d'un être sur l'autre, ce miroir que tient la femme et dans lequel l'homme croit se voir !

Mais ce prélude de l'amour ne lui suffit pas, il demande autre chose, et, alors, commencent, pour elle, les terreurs. Elle ne voulait que l'union des esprits, et les désirs qu'il exprime l'inquiètent, elle invente, pour s'y soustraire, une diplomatie savante. Mais elle est bonne, elle a pitié, elle ne veut pas le contrarier, elle l'aime trop pour cela, et elle cède..... elle se résigne, sans plaisir aucun, au sacrifice de sa personne.

Lui, satisfait son besoin bestial et..... aussitôt la scène change.

RÉACTION BRUTALE CONTRE LA FEMME

Il devient méchant. — Il devient jaloux.

Sa méchanceté commence par la taquinerie, les petites contradictions, les caprices imposés avec entêtement. Il substitue sa volonté à celle de la femme. En même temps sa force grandit, il va l'affirmer.

Puis la jalousie de sexe survient.

Tourmenté de sa déchéance, dont il sent les amertumes,

dont il suit les progrès, il va concevoir, pour elle, la haine sourde de l'envie, et la tourmenter pour lui faire expier sa supériorité morale.

La femme, qui le croit fait dans le même moule qu'elle, ne comprend pas. Elle croit ses reproches justifiés et cherche, en elle, des défauts à corriger pour éviter ses critiques. Mais plus elle cède,plus il l'accable, son but est de la faire souffrir, de la vexer, et plus elle croit à sa parole, plus il s'enfonce dans le mensonge, dans *son mensonge* que la crédulité de la femme fait triomphant.

Il fut timide, d'abord, cependant ; c'est timidement qu'il osa le premier reproche, la première injure ; mais au lieu d'une réaction violente de celle qu'il outrageait, il la trouva intimidée et crédule. Elle crut, comme une vérité, ce qui était une ruse, elle prit pour une justice ce qui était une jalousie. — Cela l'encouragea et il recommença.

Ces moments de fausseté manifestés, par des outrages qui expriment sa révolte contre elle, ne sont interrompus que par des poussées de nouveaux désirs ; il fait trêve à ses brutalités quand il veut la reprendre, il redevient alors subitement et momentanément soumis et aimant.

Elle, heureuse du changement, heureuse de l'avoir retrouvé comme elle le désire, croyant le retenir par sa soumission, cède de nouveau et, de nouveau recommence la réaction brutale et ainsi se passe la vie. Chaque rapprochement est suivi d'une chute qu'il fait dans l'abîme du Mal, et chaque fois il tombe un peu plus bas, jusqu'au moment où la folie qui le guette, le prendra tout à fait.

La femme, complice ignorante de ce drame, en est la première victime. L'homme devient le tourment de sa vie.

LES REPROCHES DE LA FEMME

A la fin, elle comprend, non la cause du mal, mais l'injustice des accusations dont elle est l'objet.

Alors la réaction commence, les ripostes, les colères, les reproches.

Pourquoi la traite-t-il si mal ? *Pourquoi* est-il si méchant ? *Pourquoi* n'obéit-il pas à la raison comme elle ? Pourquoi ! Est-ce qu'il le sait ? L'amour, calmé en elle, ne l'aveugle plus. Elle le voit, maintenant, tel qu'il est, et blessée de tous ses vices naissants, elle les lui reproche les uns après les autres ; elle le trouve sot et orgueilleux, brutal et méchant, faux et hypocrite, despote et volontaire, capricieux et vaniteux, lâche et vil. Et alors, elle commence son rôle de moralisatrice. La grande loi morale, inscrite dans le cerveau de toutes les femmes, lui dicte des conseils et des reproches, quelquefois aussi des ruses. Mais s'il ne l'écoute pas, elle y met de l'ironie — cela le blesse, son orgueil se révolte, il ne veut pas être moins qu'elle, il refuse de se soumettre à ses avis, veut agir suivant ses propres inspirations, et alors, ballotté entre le vrai et le faux, le bien et le mal, la raison et la folie, il marche en trébuchant dans la vie — cachant ses fautes — car il la craint, occupé, constamment, à justifier ce que sa conscience lui reproche, et la justification, c'est toujours le mensonge.

Quelquefois, cependant, sa conscience l'emporte, et il fait l'aveu de ses fautes, demande un pardon aussitôt accordé et..... immédiatement recommence un nouveau chapitre, éternellement le même, de la possession, puis de la lutte.

LA LUTTE

J'ai parlé de cet étrange phénomène psychique en vertu duquel la pensée de la femme, versée dans l'âme de l'homme, lui suggère des idées féminimes, au début de la vie et au début de l'amour. La mère fait la pensée de l'enfant, puis l'amante fait la pensée de l'amant.

Nous allons voir, maintenant, un autre aspect, non moins

curieux, de cette *réflexion sexuelle.* C'est le renvoi à la femme, par l'homme, des reproches qu'elle lui adresse lorsque survient la réaction — après l'amour.

L'homme, pour répondre aux reproches de la femme, ne trouve aucun argument, aucun fait à alléguer. Il s'ignore, du reste, comment pourrait-il se justifier des actes dont il n'aperçoit pas la cause? Il se contente alors, pour se défendre, de renvoyer à la femme tout ce qu'elle lui reproche, de lui imputer, à elle, tout ce qu'il fait, et maintenant que ce système est devenu une habitude psychologique que tous les hommes pratiquent, il arrive souvent que le *renvoi* des reproches est si prompt que la femme n'a pas même le temps de les formuler, l'homme se défend avant d'être attaqué, sur un simple soupçon de ce que sa conduite peut provoquer de récriminations. Ce jeu de balle d'un genre spécial, cette façon de jongler avec les reproches a produit, dans la société, le plus étrange galimatias psychologique.

Nous allons en donner quelques exemples.

LE REPROCHE SEXUEL

Le point capital, dans la lutte, c'est la sexualité même — ou du moins — les conditions de la sexualité.

La femme, qui avait été glorifiée dans les antiques religions, divinisée pour son privilège sexuel qui la soustrait à la déchéance, se vit jalousée par l'homme à cause de cette supériorité que la généreuse Nature lui avait octroyée. Ce fut donc son sexe, avec tout ce qui en dérive, qui devint, pour l'homme, un objet permanent de haine ; après l'avoir adoré, il le voua à la plus violente jalousie, essaya, de toutes les manières en son pouvoir d'en entraver le développement, d'en condamner les fonctions et, finalement, renversa si bien la morale primitive que c'est à la femme qu'il appliqua la réprobation formulée contre le sexe mâle, c'est à elle qu'il

renvoya tout ce que la morale naturelle avait édicté de lois pour l'entraver dans sa déchéance : il mit le mal à la place du bien, c'est-à-dire l'amour bestial à la place de l'amour sacré.

Et, appuyant ce renversement de mille mensonges, il voulut faire croire à la femme que c'était lui qui progressait dans son évolution sexuelle, elle qui s'abaissait. Et cette idée fausse arriva à s'incruster si bien dans son cerveau qu'elle se propagea, par la suite, à travers les générations, s'empirant encore par l'accumulation des haines que les siècles virent surgir les unes après les autres. Si bien que, aujourd'hui, cela constitue un des éléments de l'héritage atavique du jeune homme, il recommence la vie sexuelle en repassant par la lutte primitive, mais l'accélération des phases de l'évolution est telle qu'il arrive, avec une précocité effrayante, à la période de réaction brutale. A peine s'est-il arrêté quelques années au stade qui reproduit la grande et lumineuse époque de l'harmonie sociale qui régna primitivement et fit la splendeur des grandes civilisations morales de la très haute antiquité, c'est-à-dire des temps fabuleux.

L'atavisme lui dicte les ruses employées par ses ancêtres pour se justifier vis-à-vis de la femme avant même qu'il en ait senti lui-même le besoin, son cerveau est prédisposé au mensonge sexuel par l'évolution ancestrale et c'est ainsi qu'il réédite, dans la société moderne, toutes les faussetés d'un âge qui fut l'aurore du règne du mal sur la terre.

Tout au fond de l'histoire morale de l'humanité, nous apercevons ce premier chapitre de l'histoire du mensonge universel, — aujourd'hui séculaire — et tellement accepté qu'il est dit : *conventionnel.*

— La loi naturelle disait tout bas à l'homme à chaque pas qu'il faisait dans son évolution masculine: *tu t'abaisses.* L'homme, que cet abaissement même livrait au mensonge disait à la femme : *C'est toi qui t'abaisses.*

— La loi naturelle lui disait : *ton intelligence s'atrophie.*

L'homme disait à la femme : *tu es un esprit inférieur et c'est moi qui suis l'être intelligent.*

— La loi naturelle disait à l'homme : *Il faut modérer une fonction qui te pousse au mal.* L'homme disait à la femme : *Tu ne te livreras pas à la satisfaction de tes désirs* (1).

— La loi naturelle disait à l'homme : *Tu éviteras tous les excès, toutes les intempérances qui peuvent provoquer une passion qui t'abaisse.*

L'homme disait à la femme : *Tu te nourriras le moins possible afin d'être plus belle, l'idéal, pour toi, c'est de vivre de l'air pur des champs et du parfum des fleurs.*

— La loi naturelle disait à l'homme : *Le droit prime la force et le droit est le privilège de l'intelligence, c'est-à-dire de la sensibilité cérébrale qui l'engendre.* L'homme disait à la femme : *La force prime le droit.*

— La loi naturelle disait à l'homme que, depuis qu'il avait perdu la coordination des idées, ses actions n'étaient plus guidées par la raison, mais par la passion. L'homme disait à la femme : *c'est moi qui suis l'être de raison, c'est la femme qui se laisse guider par le sentiment.*

— La loi naturelle disait tout bas, bien bas à l'homme : *Tu es un être rusé, voué au mensonge, tu tournes le dos à la vérité depuis que tu dévies ton cerveau de sa direction primitive.*

L'homme disait à la femme : *c'est toi qui es un être rusé.*

— Il était bruyant et bavard, il accusait la femme d'être bavarde.

Il était vaniteux, il accusait la femme d'être futile.

Il était doué d'une imagination qui le portait à agrandir ou à diminuer les choses avec exagération. (N'a-t-il pas été

(1) Après la ruse, l'homme employa la force pour empêcher la femme d'obéir aux lois de la Nature. Il inventa les ceintures de chasteté cadenassés, et pratiqua l'ablation des organes. Autrefois, on extirpait le clitoris, aujourd'hui on extirpe les ovaires. On mutile la femme, moyen plus sûr que les cadenas.

jusqu'à faire l'homme si grand qu'il en a fait un dieu qui remplit le ciel?)

C'est la femme qu'il accuse de son exagération, elle qui reste toujours dans la limite réelle des choses.

— Il manquait de logique (nous avons montré pourquoi), c'est la femme qu'il accusait de manquer de logique.

— Quand il était ignorant et pédant, il l'accusait de pédantisme et d'ignorance.

— Quand il devenait fou, il l'accusait de folie.

— C'est lui qui *tente* la femme. Il explique l'histoire en nous disant que c'est la femme qui a *tenté* l'homme.

Non seulement il *voit faux*, en vertu de l'interversion de son esprit, mais il ajoute à cette cause naturelle d'erreur, une autre cause, il la complique de la *fausseté voulue*, du mensonge. Ces deux causes nous donnent l'explication de l'éternelle médisance de l'homme contre la femme.

Tout ce qui est sexuel est renversé ou faussé par lui.

Il a perdu la science, il accuse la femme d'erreur.

Il a réduit la femme en esclavage, il accuse la femme de tyrannie.

Il a étouffé toutes ses œuvres ou les a marquées d'un nom masculin, il l'accuse de ne rien avoir produit, d'avoir copié ou démarqué les œuvres masculines.

L'homme a des doutes, des incertitudes de jugement, il n'arrive jamais à une certitude, il ne peut se fixer dans une opinion : il accuse la femme de mobilité d'esprit; c'est le plus capricieux des hommes qui a dit : *Varium et mutabile semper femina.*

C'est en vertu de l'interversion de l'esprit que les hommes ont fait de leurs défauts des qualités, et des qualités de la femme des défauts. Il est résulté, de ce renversement de la morale, le renversement de la justice.

Les hommes restés en dehors de ce mouvement de déviation de l'esprit masculin ont été appelés *des justes ;* belle expression qui dit bien que l'homme resté *droit* est le seul

qui puisse être juste, tandis que tous les autres sont injustes, de par leur nature physiologique actuelle.

LES IDÉES RENVERSÉES

Voici quelques exemples, entre mille, d'idées renversées qui sont devenues des lieux communs, des *mensonges conventionnels*, singulier phénomène psychique qui consiste à renverser la signification morale des actes ou des mots, afin de justifier les actions mauvaises dans lesquelles l'instinct sexuel entraîne les hommes.

Ne pouvant nier les caractères sensitifs plus intenses chez la femme que chez l'homme, ils ont altéré la signification physiologique du mot *sensibilité*, afin de masquer la supériorité qu'il implique.

L'agent sensitif est le principe de l'intelligence; en physiologie comme en philosophie, sensibilité et intelligence sont synonymes.

Les hommes qui ont un intérêt à inférioriser la femme n'ont pas dit cela; ils ont dit que la sensibilité était une sorte de faculté maladive, un signe de faiblesse. Ils ont inventé une femme douée d'un tempérament nerveux qui confine à l'état pathologique et c'est cette femme imaginaire qui sert de type dans les romans, les comédies, les articles de journaux.

Quelques femmes ont cru que c'était là le modèle qu'il fallait imiter pour plaire aux hommes et se sont moulées sur ce type irréel, perpétuant ainsi, en lui donnant un semblant de vérité, une erreur inventée par l'esprit renversé de quelques hommes.

LES CARACTÈRES DES DÉGÉNÉRÉS

Les hommes ont l'habitude de représenter les races dégénérées par la débauche comme étant composées d'individus

petits, chétifs, imberbes, possédant des caractères physiques se rapprochant de ceux de la femme et une sensibilité nerveuse plus intense que celle des autres hommes.

Or, dans les races inférieures, ce sont les caractères tout opposés à ceux là qui dominent. Les hommes sont forts, robustes, ils se rapprochent des anthropoïdes; leur front dégarni est fuyant, leur physionomie respire « la bêtise au front de taureau », comme disait l'antiquité.

Ce qui a pu faire croire à une dégénérescence physique amenant l'homme aux caractères de la femme, c'est que parmi les hommes arrivés très haut dans leur passé historique, mais descendus très bas dans leur évolution sexuelle, la taille a décru en vertu de l'antiquité de la race.

Seulement, la sexualité imprimant un mouvement déviatoire au système nerveux de l'homme fait que les facultés qui faisaient sa grandeur, en le portant au bien, deviennent les causes du mal, lorsqu'au lieu d'être employées en pensées ces facultés servent à entretenir ses fonctions génératrices. C'est cette déviation des facultés qu'on exprime par le mot *fausseté*. C'est en vertu de cette déviation qu'un homme qui naît très intelligent peut cependant devenir très rusé, très menteur, très astucieux, très dangereux.

Ces hommes là peuvent avoir une apparence chétive et malingre, et cependant ils possèdent une force musculaire intense qui se révèle dans certaines occasions. Mais cette force, qu'elle soit imprimée en caractères découverts sur l'individu ou en caractères cachés, est toujours le résultat de la diminution de l'intensité sensitive.

Il y a quelques années, un jeune armurier nommé Didier, accusé d'attentat aux mœurs, était traduit en police correctionnelle. Malgré l'évidence, il nia le fait. On le soumit à un examen médical confié aux docteurs Motet et Mesnet. Ces messieurs déclarèrent que Didier était un hypnotique, un malade, *dont les muscles grêles prenaient tout à coup, à l'appel du docteur Motet, et sous une influence morbide*

une force à secouer comme des plumes de rudes gaillards tels que les gardes de Paris.

Et, en conséquence de ce rapport, Didier fut acquitté (1).

Et ni les juges, ni les médecins ne comprirent que c'était justement cette force musculaire qui trahissait le coupable et apportait une preuve de son délit; que cet état chétif et malingre annonce l'action perturbatrice du ferment moteur dans l'organisme, et que tout cela, c'est la conséquence du vice. Et le grand public, qui croit tout ce qu'on lui dit, ne s'aperçoit pas que le mot hypnotisme est un mot hypocrite qui sert toujours à couvrir ce qu'on veut cacher, à expliquer ce qu'on ne connaît pas, à excuser ceux que l'on veut soustraire à l'action de la justice.

Donc, l'abus sexuel ne diminue pas la force musculaire de l'homme. L'individu épuisé ne devient pas efféminé, il devient, au contraire, *plus homme*, puisqu'il accentue sa sexualité (2).

L'homme *efféminé*, c'est l'enfant qui n'a pas encore rempli la fonction sexuelle, c'est le savant qui l'a remplie avec modération, c'est l'ascète qui y a volontairement renoncé, c'est le castrat forcément chaste.

Plus l'homme progresse dans son évolution sexuelle, plus sa force musculaire augmente, et plus il la considère comme une supériorité, oubliant que cette progression est accompagnée de la diminution sensitivo-cérébrale. Prenant pour un progrès ce qui est une déchéance, on glorifie la puissance musculaire, on fait de la force un mérite, un but à atteindre.

C'est ainsi que nous voyons encore, dans nos sociétés modernes, des jeunes gens, dominés par cette idée fausse se

(1) Voir le *Gaulois* du 15 janvier 1881. Article intitulé : *Le Magnétisme devant la justice*, signé Dr Janicot.

(2) Dans l'antiquité on condamnait l'homme *efféminé*. Mais on attendait par là celui qui usurpait les privilèges du sexe féminin, qui avait des mœurs de femmes et qui voulait, pour l'homme, la glorification sexuelle de la Déesse. Cet *efféminisme* là a triomphé; il n'est plus condamné aujourd'hui, il est accepté.

plaire à faire valoir la puissance de leurs muscles sans même se douter qu'en faisant cela, ils ne font que mettre en évidence leur caractère le plus évident d'infériorité.

Si la force musculaire est un danger pour la société et un signe de dégénérescence sexuelle pour l'individu, c'est une faculté qu'il faut bien se garder de stimuler.

Il faut, au contraire, combattre ceux qui prétendent substituer l'éducation physique à l'éducation intellectuelle, la gymnastique à la morale.

La grandeur des nations, comme celle des individus, vient de leur intellectualité et non de leurs muscles.

LE CŒUR ET L'ESPRIT

Le mot cœur dans le symbolisme antique représentait le sexe ou la vie sentimentale régie par le système nerveux grand sympathique. Ce mot est toujours employé par les hommes pour désigner tout ce qui se passe dans la poitrine ou, par extension, dans la partie antérieure du corps. Les actions du cœur sont en opposition avec celles de la raison, ce qui indique bien clairement que le corps de l'homme a deux pôles qui se disputent son activité sensitive.

Le cœur n'est qu'une figure symbolique qui représente la sexualité masculine.

Donc, dans le langage primitif, c'était l'homme qui avait *du cœur*, la femme n'en avait pas, mais elle avait de l'*Esprit*, puisque, chez elle, c'est dans la tête que se trouve confinée toute la sensibilité. Quand on renversa les caractères sexuels, c'est à la femme qu'on attribua *le cœur*, c'est-à-dire la sexualité masculine, c'est à l'homme qu'on donna l'*esprit*. Nombre de femmes se figurent que *avoir beaucoup de cœur* signifie avoir beaucoup de sensibilité, alors que l'homme entend par là *avoir beaucoup de sexualité*. Aujourd'hui le mot cœur, qu'on emploie à tort et à travers, a

toutes sortes de significations qui ne répondent en rien au fonctionnement de l'organe cardiaque que nous avons dans la poitrine.

RAISON ET SENTIMENT. — LE DUEL SENTIMENTAL

Je veux encore rappeler que la sensibilité masculine est une faculté à la fois intellectuelle et sexuelle; que la sensibilité féminine est une faculté seulement intellectuelle — jamais sexuelle. J'ai montré que c'est de cette différence que naissent toutes les différences psychologiques des sexes et, en même temps, le malentendu qui règne entre eux, dans la société, car chaque sexe ne connaissant bien que lui, impute à l'autre sexe les facultés qu'il possède, sans penser que la psychologie d'un sexe ne ressemble pas à celle de l'autre.

Ainsi nous voyons toujours l'homme attribuer à la femme les facultés qui sont les siennes, et qu'il croit même exagérées chez la femme, comme la sensibilité passionnelle — le sentiment — alors que cette faculté n'existe pas du tout chez elle, et que tout ce qui est sentiment pour la femme, émane du cerveau, non du système nerveux sympathique.

L'homme s'est habitué à se considérer comme un être de *raison* et de *sentiment*, faisant ainsi deux parts de son activité sensitive. Il attribue cette même disposition à la femme en faisant prédominer, chez elle, le sentiment sur la raison, alors qu'il fait prédominer chez l'homme la raison sur le sentiment. C'est encore là un fait de *réflexion sexuelle*, car c'est le renversement de ce qui existe.

Chez l'homme, le cœur (c'est-à-dire la sensibilité sexuelle), entraîne la raison.

Chez la femme la raison guide le cœur (c'est-à-dire les impulsions sexuelles).

La femme emploie ses facultés sensitives à penser, l'homme emploie les siennes à aimer. Mais les hommes le nient sou-

vent, et même, renversant la loi sexuelle et faisant de leur désir une loi, ils croient que c'est la femme qui aime, que c'est l'homme qui pense, sans s'apercevoir que l'homme *reçoit* ses idées, du monde extérieur, par les sens, que la femme *les crée*.

Mais l'homme jugeant tout par analogie, c'est-à-dire rapportant tout à lui-même, doute que la psychologie féminine repose sur des facultés qu'il n'a pas ; il refuse de croire que la femme soit douée de cette vue de l'esprit qui fait voir, avec certitude, les lois de la Nature.

Ainsi donc, les auteurs qui ont écrit cette phrase, souvent répétée : *la femme aime, l'homme pense*, ont fait une confusion de sexe — une *réflexion sexuelle*.

La femme n'aime pas comme l'homme, elle aime de l'amour cérébral. L'intensité de son amour est en raison de l'intensité de sa pensée.

L'homme n'aime que par le sexe et met dans l'amour sexuel bien plus d'ardeur que la femme. Nos mœurs en sont la preuve. Les femmes ne se soumettent à ses désirs que parce qu'elles y sont contraintes — pour des raisons économiques — dans le mariage ou hors mariage. Mais elles n'y sont pas sollicitées par l'ardeur du sentiment comme les hommes et c'est pour cela même que les hommes les ont prises par la famine pour les forcer à se livrer.

Quand la femme manifeste un amour ardent c'est un amour cérébral ce n'est pas un amour *générateur*, comme celui de l'homme, c'est un amour platonique qui, livré à ses propres impulsions, n'aboutit pas à l'accouplement, mais n'aspire qu'à cette union intellectuelle qu'en termes mystiques on appelle l'*union des âmes*.

L'amour de l'homme, au contraire, a toujours pour but et pour objet final le rapprochement des sexes.

C'est cette diversité d'aspirations qui fait qu'il y a lutte dans l'amour.

Si l'homme était impressionné de la même façon que la

femme, ils n'arriveraient jamais à l'accouplement. Ils feraient, de leur amour, une *tension indéfinie*, alimentée de plaisirs purs, d'échanges d'idées, de rêveries philosophiques, de joies intellectuelles ; en un mot de tout ce qui émane des facultés cérébrales.

Donc, la femme pense en aimant.

Il faut beaucoup de science pour comprendre des sentiments que l'on n'éprouve pas et sortir de sa nature pour juger la nature différente des autres.

Il en résulte que la plupart des hommes supposent les femmes animées de sentiments semblables à ceux qu'ils éprouvent eux-mêmes ; d'autre part, il y a des femmes qui rêvent de mettre en pratique l'amour platonique qui fait le but de leurs aspirations, le croyant compatible avec la nature de l'homme.

Les uns et les autres font preuve d'ignorance.

L'amour cérébral est aussi peu dans la nature de l'homme que l'amour générateur est peu dans la nature de la femme.

Seulement, comme il faut que, dans la lutte, l'un des deux cède, c'est généralement la femme qui se sacrifie, à cause du principe qui est l'essence de son caractère : le manque d'action, qui engendre, en elle, l'horreur de la lutte, et l'altruisme, cette vertu féminine qui engendre l'abnégation.

LA VIRILITÉ

Le mot viril sert actuellement à indiquer tout ce qui est masculin. Il exprime entre autres une idée de force ; mais de *force génératrice*. Par extension, nous voyons qu'on employa le mot viril pour qualifier tout ce qui appartient à l'homme, supposant que tout, dans l'homme, est *viril*, c'est-à-dire que tout est *fort*. S'il s'agit de la puissance musculaire le mot n'est pas déplacé, l'homme est fort, donc il est viril. Mais il arriva que l'homme, ignorant ou méconnaissant les lois physiologiques qui le régissent, s'avisa d'étendre ce terme à tous

ses organes, même à son cerveau, ignorant que c'est parce que l'organe génital est fort, que le cerveau ne l'est pas ; c'est-à-dire que c'est parce que la force est dans le membre générateur qu'elle n'est pas dans l'organe intellectuel, donc un *cerveau viril* signifie un cerveau faible, puisque, plus l'homme est mâle, plus son intelligence décroît.

Cependant les hommes disent, en parlant d'un esprit fort : c'est un *esprit viril*, deux mots qui se contredisent. Si l'homme est viril, c'est-à-dire mâle, son esprit est faible, si son esprit est fort, c'est qu'il est peu *viril*.

La contradiction va plus loin, et là, cela devient même drôle, tant c'est appliqué à contre-sens. J'ai entendu un homme dire à une femme qui venait de faire une belle conférence sur la science : Vous avez un *esprit viril*. Or, si cette femme avait eu un esprit viril, elle n'aurait pu faire que ce que font les hommes, et c'est justement parce que la femme n'a pas l'esprit viril, c'est-à-dire masculin, que, sur le domaine des sciences abstraites elle va plus loin que l'homme, elle fait mieux que lui, parce qu'elle voit la Nature telle qu'elle est. Dire à une femme : vous avez l'esprit viril, c'est l'offenser, c'est la diminuer, c'est méconnaître toutes les qualités de l'esprit qu'elle possède et que l'homme ne possède pas. Pour la flatter, il faut lui dire : vous avez l'esprit féminin. L'homme qui dit à une femme : *vous avez l'esprit viril*, ne flatte pas la femme, il flatte l'homme.

Je sais bien que le mot *viril* ne signifie pas seulement *force*, il signifie aussi vertu — La vertu masculine, c'est-à-dire le contraire de la force génératrice — la continence.

Mais cette signification du mot s'est altérée et on a confondu *vir* avec *vis*, force. Le mot *vertu* du latin *virtus* dérive du mot *vir* (homme), et forme le mot *virilité* qui indique le courage moral de l'homme. La base de la vertu, était pour l'homme, la résistance à son instinct ; il faisait acte de courage moral s'il résistait à l'entraînement sexuel ; pour cela il lui fallait mettre en jeu la volonté. De là, courage, volonté,

vertu, étaient considérés comme des actions viriles — morales parce que c'est chez l'homme seulement que les impulsions de l'instinct ont les fatales conséquences que nous avons énumérées. Mais le mot vertu qui dérive de *viril* a été démasculinisé, malgré son étymologie, et appliqué à la continence de la femme, non plus à celle de l'homme.

L'HONNEUR.

Jadis, lorsque la femme était outragée dans son sexe, et qu'elle se défendait en tuant son agresseur, elle disait : j'ai vengé mon honneur. Et, en effet, l'outrage atteint toujours l'honneur sexuel de la femme. Aujourd'hui la signification des mots a changé, c'est l'homme qui *venge son honneur*, et, quand cela ? Quand on l'a outragé, lui, en lui imputant des actes sexuels qu'il n'a pas commis ? Non, quand sa femme a obéi aux lois de la morale naturelle, c'est cela qu'il considère comme un déshonneur pour lui.

L'homme met *son honneur* dans la conduite de sa femme, dans celle de ses enfants, de ses parents, même dans celle de ses amis ou de ses coreligionnaires, mais jamais dans sa propre conduite.

Il est *déshonoré* par les actions des autres, jamais par les siennes.

Donc il vit dans la personnalité des autres, qu'il a faite sienne à force d'avoir subi le reflet de leur pensée.

Pourquoi l'homme qui reçoit un soufflet se croit-il déshonoré ? Parce qu'il adopte une idée féminine : le soufflet donné par un homme à une femme est un déshonneur pour elle.

L'OUTRAGE SEXUEL

Deux grands outrages sont faits à la femme par l'homme :
L'outrage sexuel, l'outrage spirituel.

L'outrage sexuel consiste à l'incriminer *parce que* femme.

Ce n'est pas seulement la pudeur du corps que l'on a imposée à la femme, c'est surtout la réserve physiologique.

On a exigé d'elle la négation des fonctions de son sexe, lui faisant une honte de l'ovulation, qu'elle ne peut cependant pas entraver sans danger pour sa vie.

Que dirait-on si on défendait à la poule de pondre ses œufs sous peine d'être accablée du mépris de ses pareils?

La prohibition faite à la femme de remplir cette même fonction, prouve la folie de ceux qui ont pu introduire, dans les mœurs, de pareilles monstruosités. Et cela dure depuis des siècles, si bien que les hommes qui ne croient que ce qu'ils voient, ont fini par ignorer cette fonction de l'autre sexe et tous, même les savants, confondant, au point de vue moral, la fécondation avec l'ovulation, ont fait de la loi sexuelle un absurde galimatias.

Cependant ils se doutent bien qu'il existe quelque chose de caché, ce qu'ils appellent « le secret d'un sexe » qui fait, de la femme, un être aussi indéchiffrable, pour eux, que le Sphinx de la fable.

Si la sexualité féminine est si peu — ou si mal — connue des hommes, c'est parce qu'ils n'ont pas pu l'observer pendant la vie, et n'ont eu à leur disposition que l'étude du cadavre.

Si les femmes, elles-mêmes, en ont si peu parlé, c'est que, dès leur plus tendre jeunesse, elles ont senti qu'il fallait se taire sur cette question qui, dans l'antiquité, a soulevé des orages et fait naître des luttes de sexe qu'elles craignent de voir recommencer. Leur silence actuel est un phénomène d'atavisme moral, aussi il est bien inutile de demander à la femme des renseignements à ce sujet, elle a appris, dans le passé de la vie ancestrale, à nier l'existence de sa fonction sexuelle et elle apporte, en naissant, l'instinct de cette négation.

Ceci nous révèle un grand fait de la vie phylogénique :

— la cause première de ce silence — que nous trouvons dans la nécessité où se trouva la femme de se soustraire à la *vengeance sexuelle* de l'homme.

En effet, l'acte génésique étant, pour lui, une faute grave, un *péché mortel*, puisqu'elle « tuait son âme », le faisait déchoir de sa grandeur humaine et le conduisait vers l'animalité, il ressentit, à la vue des conditions différentes de l'autre sexe, une *jalousie*, en vertu de laquelle il voulut empêcher la femme de grandir pendant qu'il s'abaissait.

Alors il fit à la femme un crime..... de son crime.

Cette réaction de l'homme contre la femme, commencée dans le passé de l'histoire humaine, recommence dans chaque individu et perpétue la nécessité, pour la femme, de cacher la vérité sur un fait qui a été la cause de toutes les tortures que l'homme lui a infligées.

Mais, lorsque la science aura mis en évidence la véritable signification psychique de cette fonction, les femmes comprendront que, en disant ce qui est, loin de mériter un soi-disant mépris — qui n'est que du dépit — elles s'élèvent, au contraire, dans la grandeur morale et que, cacher ce qui fait leur gloire c'est laisser le triomphe trop facile à l'Esprit du Mal.

J'expliquerai, dans un autre ouvrage, comment — et pourquoi — on avait supprimé l'*Ovulation* de la nature humaine, faisant à la femme un crime de cette fonction inéluctable, et défendant l'étude des sciences qui pouvaient en démontrer la réalité et la nécessité. Comment on avait fait de « la chaste épouse » l'idéal de la vertu féminine, sans penser — ou sans savoir — que, si cette chasteté avait été observée, il y a longtemps que l'humanité aurait disparu de la surface terrestre.

Mais, heureusement pour les hommes, il n'y a pas eu « de chastes épouses » et toutes les femmes ont continué à obéir aux lois de la Sainte Nature, sans tenir compte de l'anathème prononcé contre leur sexe.

La science masculine, héritière de la théologie, a adopté tout ce qui avait été fait contre la femme, et s'est même appliquée à donner des explications de ce qui avait constitué le *reproche sexuel*; elle a prétendu faire la démonstration du mensonge séculaire qui avait avili la femme, alors que sa mission était de le démasquer.

C'est dans cet esprit que les savants ont étudié le sexualisme, particulièrement ce qu'ils appellent les *déviations du sens génésiaque*, appliquant à la femme des monstruosités qui sont spéciales au sexe masculin.

On sait que l'homme cherche mille moyens pour satisfaire ses besoins physiologiques; on sait que la pédérastie, la sodomie, la zoolatrie ont toujours existé parmi les hommes.

On peut appeler ces pratiques une *déviation du sens génésiaque*, puisque la satisfaction de l'instinct masculin doit avoir pour conséquence — et pour excuse — la transmission de la vie à un nouvel être.

Je suis obligée d'entrer dans quelques détails sur cette question, malgré la répugnance qu'inspire un tel sujet. Mais il le faut pour faire comprendre comment on est arrivé à donner à la femme les vices masculins, — par *réflexion sexuelle*, — comment on est arrivé à lui imputer des crimes sexuels que l'homme seul commet. Et pour que les femmes comprennent bien ceci, il faut leur révéler des choses que presque toutes ignorent et dont il n'est parlé que dans des livres qu'elles ne lisent certainement pas.

M. Louis Fiaux, parlant de ces *aberrations*, dit (1) : « Il « nous semblait invraisemblable que le vice de la *pédérastie* « trouvât hospitalité publique et gîte protégé dans des éta- « blissements soi-disant surveillés par la police. C'est, cepen- « dant, simplicité pure que d'exempter de la délictueuse « pratique les clients des maisons pour en faire l'attribut « des seuls débauchés des hautes et basses couchés, opérant

(1) Louis Fiaux. *Les maisons de Tolérance*, édité en 1892, par G. Carré

« librement ailleurs, dans les maisons de rendez-vous, les « garnis, dans nos jardins publics, sur les bancs de nos « avenues, se rencontrant dans les fiacres, sur les bas-quais » ou sous les ponts de la Seine.

« Les maisons publiques sont, au contraire, un centre « actif de pédérastie.

« Très inutilement, les règlements prescrivent de ne rece- « voir aucun client mineur, de ne conserver, dans la mai- « son, aucun petit enfant âgé de plus de six ans, la tenan- « cière fût-elle sa mère; ces défenses sont quotidiennement « éludées de la façon la plus ostensible et, d'autre part, les « pédérastes n'ont pas de plus dévouées pourvoyeuses que « les maîtresses de maison. Tardieu, qui n'était pas opposé « à la police des mœurs, a dénoncé, en ces termes, les « tenancières, comme favorisant l'inversion : « L'une d'elles, « écrit-il, dut avouer, dans une enquête, que les deux tiers « des hommes qui se présentaient chez elles venaient uni- « quement pour lui demander des petits garçons. » Le « même médecin légiste, signalant avec Casper, le goût des « pédérastes pour les images licencieuses, les vêtements « éclatants, les mascarades endossées dans le quart-d'heure « d'aberration sexuelle, cite une maison de la banlieue « parisienne, sur les derrières de laquelle étaient installés « de petits cabinets tapissés de dessins obscènes et d'ins- « criptions qui ne laissaient aucun doute sur la nature des « vices que cachaient les murs; dans quelques-uns d'entre « eux, on trouva des chemises de tulle, des voiles en tissus « doré, des guirlandes, des couronnes de fleurs artificielles « qui servaient de parure dans ces étranges moments. »

M. Louis Fiaux continue encore :

« Nous voudrions mettre ici, sous les yeux de nos lec- « teurs, la série des indications précises qui nous ont été « données. On verrait stationner dans les cafés, chez les « marchands de vin de l'entour, nombre de jeunes gens à « facies plus ou moins ravinés, en complet de coupe dou-

« teuse; on verrait aller, venir, entrer, sortir, sous pré-
« texte de livraisons diverses, de service intérieur, des gar-
« çons coiffeurs, des garçons de café, des garçons brasseurs,
« des petits marchands de plaisir qui ne sont rien moins
« que des Jésus, et des petits Jésus, retenus ou appelés sur
« l'invite expresse des matrones. Le Jésus, le petit Jésus, a
« succédé, dans la terminologie spéciale, au Ganymède de
« l'antique Olympe, à propos duquel Junon, selon Lucien
« et Martial, querellait son époux, non sans motif. La pédé-
« rastie contemporaine va chercher, impudemment, ses
« vocables dans la mythologie Judéo-Chrétienne.

« Les amateurs mondains, les *rivettes*, trouvent dans la
« maison publique une sécurité et une discrétion que n'offrent
« pas les appartements de passe, dont la porte est moins
« bien gardée et où le change peut être moins facilement
« donné en cas de sérieuse alerte, se passent, d'ailleurs, fort
« bien de l'intermédiaire de la tenancière pour se procurer
« des jeunes gens. Sous prétexte de *parties carrées*, deux
« hommes entrent ensemble, choisissent chacun une pen-
« sionnaire, demandent la *chambre à deux lits* et, après
« quelques menues débauches naturelles, renvoient les
« femmes pour rester seuls. Le truc est usuel dans les Tolé-
« rances. Personne ne s'en étonne. La tenancière prélève
« seulement un surcroit de passe, comme bien l'on pense.

« Dans les Tolérances périphériques, la tenancière connait
« toujours dans les ateliers voisins, dans les écuries du plus
« prochain loueur, chez les marchands de vin, quelque petit
« apprenti, quelque petit palefrenier vicieux, quelque jeune
« souteneur grandi à l'ombre de la maison publique; à la
« première réquisition, elle envoie chercher « le jeune gar-
« çon ».

« Le pédéraste anthropophile, tel qu'il a été étudié par
« Tardieu et Casper, par Charcot, Magnan, Ball, Krafft
« Ebing et Westphal, est un idéal morbide, une entité
« pathologique. Son aberration génésique est incontestable-

« ment l'épisode capital de la dégénérescence héréditaire « de son système nerveux, une monomanie, comme disaient « les anciens aliénistes, un délire partiel comme dit l'école « contemporaine.

« Le pédéraste ordinaire est arrivé à cet état par suite des « abus de toutes sortes qu'il a fait lui-même, ou qu'un autre « a fait de son organisme sexuel et, dans l'immense majo- « rité des cas, c'est l'usage prématuré des femmes — dont il « ne perd jamais absolument le goût — qui l'a lancé dans « cette voie.

« L'exemple souvent cité, depuis Casper, du comte Caylus « si célèbre dans les fastes médico-juridiques de la pédé- « rastie, justifie ces considérations. Cet homme, qui apparte- « nait à une des plus grandes familles de Prusse, s'adonna « à la pédérastie à l'âge de trente-deux ans ; il était *non* « *agens, sed patiens*. Il avait des amants pour lesquels il « éprouvait tous les sentiments d'une maîtresse ardente et « jalouse ; il leur adressait des lettres brûlantes — lues au « cours du procès — et leur faisait des scènes de jalousie, « quand il croyait avoir à se plaindre de leur fidélité. Ils « avaient fondé une société composée de sept pédérastes, il « donnait des soirées dans lesquelles des hommes se dégui- « saient en femmes et — *in muliebrem naturam transfi-* « *gurati* — jouaient un rôle féminin. »

Voilà une bien longue citation, mais il le fallait, pour faire ressortir ces deux faits : la tendance de l'homme à prendre le rôle de la femme, d'une part; d'autre part, une sorte d'orgueil secret qui le pousse à ne pas abdiquer devant la femme, à se révolter au lieu de se soumettre, même quand il s'agit de la satisfaction de ses instincts physiologiques.

M. Romain Bierzinski dit : Il y a dans la naissance de l'amour une part d'abdication ; on se laisse aller comme au cours de l'eau, avec une volupté tremblante On voudrait résister et on n'ose. »

Les pédérastes sont des hommes qui ont osé, C'est un excès

d'orgueil. Comme l'amour commence par un hommage, nous les voyons enclins à rendre à l'homme cet hommage, comme s'il l'en croyait plus digne que la femme — qu'ils affectent de mépriser ; leur atavisme les force à jouer la comédie de l'amour, mais leur orgueil les empêche de rendre même l'apparence d'un culte à la femme.

Tous ces faits de la psychologie masculine devaient être rappelés afin de faire comprendre comment, en vertu du système de *réflexion sexuelle* qui consiste à imputer à la femme ce que fait l'homme, on devait arriver à accuser les femmes d'amours uni-sexuelles.

Il y a dans ce système une justification et une vengeance. L'homme croit se justifier, quand on l'accuse, en répondant : *la femme aussi*, ce qui ne justifie rien puisque la femme a une impunité sexuelle que l'homme n'a pas.

C'est parce que l'homme sent la responsabilité morale de ses actes qu'il cherche à atténuer la faute en la faisant partager par un autre, en prenant un complice. Et, croyant la femme dans le même cas psychique, il lui donne aussi des complices, sans penser qu'on cherche à atténuer sa responsabilité et à calmer ses remords en les faisant partager, quand on commet une action que l'on sent coupable, mais qu'on ne cherche pas à partager les conséquences d'une action que l'on sait innocente, d'une action qui fut glorifiée dans un passé lointain, et qui faisait l'objet d'un culte.

Chaque femme se sent Déesse, et loin de vouloir partager sa Divinité avec une autre femme, elle prétend garder soigneusement son unité Divine. On partage ce qui abaisse, on ne partage pas ce qui élève. L'accuser de chercher des complices, c'est la mettre dans le même cas que l'homme et cela l'outrage, la blesse mortellement. Toutes les femmes souffrent de ces imputations faites à la femme, quoique beaucoup répètent ces propos outrageants comme s'ils étaient vrais. L'homme s'aperçut de cette souffrance, et alors, redoublant de méchanceté il fit, de ces accusations, un système. Toutes

les femmes vers lesquelles se dirigeait sa haine sexuelle : les intellectuelles, parce qu'il les jalouse, les chastes parce qu'elles le dédaignent, furent accusées de chercher dans l'intimité des autres femmes ce que lui cherchait dans celle des autres hommes. Poussant jusqu'au bout le rapprochement de la psychologie masculine avec la psychologie féminine, on alla jusqu'à supposer qu'une femme peut aimer d'amour sexuelle une autre femme, parce que l'homme simule l'amour sexuel pour l'homme. Mais la cause de cette *aberration* ne peut pas exister chez la femme, l'orgueil qui l'inspire à l'homme vient de sa honte d'aimer la femme parce que l'amour est pour lui une abdication. Mais l'amour est pour la femme un triomphe, non un abaissement, elle n'a donc aucune raison de jouer la même comédie que l'homme.

C'est sur ce mensonge masculin qu'on a bâti la légende des Lesbiennes.

Voici comment cela commença :

Lorsque les femmes furent dépouillées de leurs biens, dépossédées de leur autorité et renversées des places qu'elles occupaient dans la société antique, une formidable lutte s'engagea. Des armées de femmes, composées d'amazones, firent une guerre ouverte à leurs persécuteurs.

Lorsqu'elles furent vaincues en Asie, elles vinrent se réfugier dans les îles de l'Archipel Ionien, dans celle de Chypre et dans celle de Lesbos entr'autres, et là, s'enfermant dans leurs cités et vivant entre elles, elles en interdirent l'entrée aux hommes. Pour se venger, leurs oppresseurs les accusaient de la *perversion sexuelle* dont, eux, avaient été accusés.

Depuis, toutes les femmes qui ont fui la société des hommes, qui ont excité une jalousie ou subi une vengeance, ont été appelées « des lesbiennes ».

La grande Sapho, tant persécutée pour son génie qui illustra la Grèce, fut au nombre des grandes accusées.

Chaque fois que les nations sont tombées dans la corrup-

tion masculine cette accusation est revenue dans le chapelet des injures dirigées contre la femme.

Dans notre société moderne c'est devenu un genre littéraire cultivé par les écrivains en quête de nouveauté scandaleuse. L'imagination des hommes brode sur cet outrage mille fioritures.

Le résultat c'est que, quand certains romanciers racontent des cas particuliers de déviations passionnelles (ainsi qu'ils disent), — tout entiers pris dans leur imagination, du reste — ils créent, dans un certain public de femmes, une curiosité qui peut dégénérer en imitation, les esprits faibles se moulant toujours sur les personnages de romans.

C'est la France qui a créé ce genre immonde de littérature.

Dans les autres pays, les femmes ne l'auraient pas permis.

Mme Th. Bentzon, à propos des pensions de jeunes filles aux Etats-Unis, écrit ceci, dans un article intitulé : *Condition de la femme aux Etats-Unis* : (*Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1894, page 885).

« Sur le péril des intimités de femmes nouées pendant quatre années de contact assidu et, parfois, continuées toute la vie, si étroites que rien ne ressemble davantage à la parfaite intelligence d'un bon ménage, je n'ai jamais été comprise. La surveillance, les restrictions que les couvents ou pensions de notre vieux monde jugent nécessaires seraient, dans les collèges du nouveau, une insulte gratuite. »

Une autre forme de l'outrage sexuel est celle-ci :

On sait qu'il est des hommes qui descendent jusqu'à chercher un rapprochement immonde avec la bête, avec la chienne. Partant de là, ces hommes pervers ont imaginé que la femme aussi, pouvait chercher un pareil accouplement — et ils ont inventé une jalousie particulière, pour le chien, qu'ils se donnent pour rival.

Mais, comment la femme, si même cela était physiologiquement possible, chercherait-elle en dehors de l'humanité un rapprochement qui, déjà, dans le genre humain, la

répugne. Elle cherche à éviter l'homme et on veut faire croire que ce dégoût du mâle est, au contraire, une attraction et s'étend à la bête!..... Combien, ici, la perverse imagination inventive de l'homme apparait!... Il va jusqu'à donner des preuves. J'ai entendu raconter deux histoires.

La première accusait une femme, une parisienne, demeurant rue Oberkampf, (on précisait) d'avoir mis au monde *sept petits chiens*!... Tout le monde, disait-on, le savait, dans le quartier, on les avait vus.....

La seconde accusait une femme de la province — cela s'était passé dans l'Yonne —. Les grands'mères racontaient à leurs petites-filles que *une telle* avait été une *vilaine femme*, elle avait été condamnée à trois mois de prison pour avoir entretenu des relations avec un chien, dont elle avait eu deux petits. Cela n'était pas mis en doute, cela n'était pas discuté.....

Or, on sait que la science n'a jamais pu obtenir de produit par le rapprochement de deux individus de genres différents, fussent-ils aussi rapprochés que le genre humain et le genre simien. Si cette expérience avait pu réussir le Darwinisme aurait pu être démontré et ses partisans auraient fait entendre toutes les trompettes de la victoire.

Il n'y a donc pas de produit possible entre une femme et un chien. De plus, si, par miracle cela se pouvait, le rejeton aurait le corps de la femme et l'âme du chien, puisque la mère donne les éléments sanguins qui font le corps, le père donne les éléments nerveux qui font l'âme. Ensuite, comme l'utérus de la femme est disposé de manière à ne contenir, normalement, qu'un rejeton — et exceptionnellement deux — il ne serait pas possible qu'elle ait mis au monde *sept* petits. Ce n'est pas la fécondation paternelle qui détermine le nombre des enfants, c'est l'ovulation. Or, pourquoi la mère aurait-elle sécrété sept ovules quand un chien l'aurait fécondée?...

Voilà donc un fait journellement imputé à la femme, dans

le peuple ignorant, et qui est totalement démenti par la science. Mais, que leur fait la science ?... la calomnie en aura toujours raison, et l'on continuera à dire qu'il est des femmes qui mettent au monde des petits chiens... De plus, dans l'histoire de la femme condamnée, dans l'Yonne, à *trois mois de prison*, on inventait, en même temps, une loi punissant la femme de ce délit que la science déclare impossible.

Oh ! triste humanité ! Combien elle est là représentée dans toute sa perversité — et dans toute sa niaise crédulité !

Si toutes les femmes ne sont pas accusées de pratiques dites « contre nature », toutes sont plus ou moins victimes de la « calomnie sexuelle. » J'appelle ainsi l'imputation gratuite faite à une femme de relations intimes et cachées avec tous les hommes qui pénètrent chez elle, avec ceux qu'elle peut rencontrer dans un endroit public, quelque fois même avec des hommes qu'elle n'a jamais vus.

Cette *monomanie* est un indice infaillible de la dégénérescence d'une race. C'est une habitude d'esprit poussant jusqu'à l'outrance l'habitude du mensonge et de l'accusation qui furent, d'abord, des cas isolés de jalousie ; c'est la généralisation à toutes les femmes de quelques cas particuliers,

C'est à Paris que cette maladie mentale sévit avec le plus de force. A Paris, la « femme seule » est toujours considérée comme une prostituée — jusqu'à preuve du contraire — et cette preuve n'étant jamais complètement faite, la « femme seule » est toujours suspecte — ce qui n'empêche pas qu'elle soit honorée, si non respectée, quand elle affiche un luxe qui fait supposer qu'elle est riche.

C'est le peuple parisien qui est, surtout, atteint de cette manie de calomnie sexuelle. Ce sont les domestiques, les concierges, les petits marchands, les petits employés qui n'hésitent pas à faire planer sur la vie des « femmes seules », les accusations les plus outrageantes. De là, la calomnie monte dans les classes sociales plus élevées qui, toutes, se

plaisent à répéter les propos injurieux qui avilissent le sexe féminin.

Cela constitue le fond de la vie parisienne et occasionne une gêne permanente provenant des précautions qu'il faut prendre, incessamment, pour éviter de donner prise à la médisance. Les femmes, qui veulent se faire respecter, sont obligées de se faire une vie factice, destinée à dissimuler aux yeux des inférieurs tout ce qui pourrait donner prise aux malentendus méchamment voulus.

Il est dans les mœurs parisiennes de ne pas admettre qu'un homme parle à une femme, même ouvertement, sous les yeux vigilants du public, sans en conclure à une liaison amoureuse entre eux.

C'est la femme du peuple, surtout, qui met toute la brutalité de sa jalousie de caste dans ces manifestations contre la femme des classes supérieures.

On sait qu'à Paris, il est nombre de concierges qui refusent de louer des appartements à des « Dames seules ».

J'en ai entendu une (c'était rue de l'Odéon) refuser de faire visiter un logement à un jeune homme sous prétexte qu'il pourrait amener chez lui « des femmes » et, avec le plus profond mépris, elle ajoutait, montrant l'immeuble : « Pensez donc, une si belle maison ! » Le jeune homme lui répondit timidement : « Ma mère ne pourra donc pas venir me voir ! »

Et cette femme immonde s'inclinait devant les riches pervertis qui occupaient les appartements somptueux de cette belle propriété.

Donc, pour ces gens, c'est l'homme qui honore, c'est la femme qui déshonore !

L'OUTRAGE SPIRITUEL

Après l'outrage sexuel — qui est né d'une jalousie — nous voyons la femme outragée dans son intellectualité — une autre jalousie.

Toutes les grandes qualités de son esprit sont méconnues et ..... attribuées à l'homme.

— Elle, dont le cerveau est relativement plus volumineux que celui de l'homme (comparé aux proportions du squelette) on l'accuse de manquer de cervelle! (Voir les travaux du Docteur Manouvrier.)

— Elle dont l'esprit est si étendu, que les Celtes l'appelaient *la Volupsa* (nom qui signifie : *celle qui voit l'universalité des choses*), on l'accuse de ne pas généraliser — et c'est à l'homme que l'on donne cette qualité féminine, à l'homme qui se perd dans les détails et n'a pas su établir une seule des lois générales de la Nature.

— Elle qui possède une rectitude de jugement qui repose sur des conditions physiologiques inattaquables, on fait d'elle une « détraquée » semblable à l'homme dégénéré; on qualifie de folie sa raison droite, de rêve, sa lucidité intellectuelle.

— Elle qui a toujours représenté la Justice, on l'écarte de toutes fonctions judiciaires, on refuse son témoignage dans les actes civils.

— Elle qui a « la Science de l'Ordre », la Mathèse dont elle est la personnification vivante, on refuse sa science, sous prétexte *qu'elle ne donne pas de preuves*, alors qu'elle seule en donne, puisque ses preuves sont *mathématiques*. Et, ce qui est plus outrageant encore, on exige d'elle qu'elle fasse abdication de ses facultés féminines et qu'elle se mette au niveau de l'homme; qu'elle rétrécisse son esprit et procède comme lui, en aveugle, c'est-à-dire qu'elle demande à l'empirisme de lui révéler ce qu'elle a trouvé par son intuition — par son génie. C'est demander à celui qui voit de marcher en tâtonnant comme l'aveugle! Cette façon d'imposer des procédés imparfaits à celle qui possède la méthode parfaite me fait le même effet que si on lui demandait de faire des miracles pour gagner la foi. (Ceci est une allusion personnelle — qu'on me le pardonne — c'est à moi que pareille mésaventure est arrivée!)

— Elle qui ne se trompe pas, on veut la mettre sous la tutelle de l'homme, qui ne cesse pas de se tromper!

— Elle qui a toujours été l'initiatrice de l'homme, on fait d'elle son imitatrice. (Voir la pièce de Strindberg : *Les Créanciers.*)

Voici quelques noms de femmes imitatrices :

— Une espagnole, Dona Elvira Sabuco de Nantes, trouva (sous Philippe II), la division du système nerveux en nerfs sensitifs et nerfs moteurs, dont on rapporte la gloire à Ch. Bell, le physiologiste anglais.

— Miss Martinau, qui fonda l'économie politique.

— Lady Montagne, qui introduisit en France le vaccin dont on fait gloire à Jenner, et qui a servi à faire la gloire de Pasteur.

— Anna Kingsfort, qui remit à l'ordre du jour le Végétarisme.

— Mme Blavatsky qui fonda la Théosophie moderne.

— Louise Michel qui dit le premier mot des théories libertaires.

— Georges Sand qui fonda la littérature à thèses sociales, tant imitée des Scandinaves et des Russes.

— Louise Bourgeois qui fonde l'obstétrique que Mme Lachapelle vint, plus tard compléter.

— Mme Becker Stowe, qui par son roman « *La Case de l'oncle Tom* », fit abolir l'esclavage.

— Mme Maté qui inventa le télescope marin, instrument qui fit faire un pas immense à l'art naval.

Tout cela, sans compter « *La Nouvelle Science !* »

A force d'avoir nié l'Esprit de la Femme, pour se justifier de lui avoir pris toutes ses places, on a fini par croire que cette négation était l'expression d'une vérité. Et, aujourd'hui que le préjugé est ancré, nous voyons des gens nous dire, très sérieusement, que la femme est moins intelligente que l'homme. Nous voyons même des savants (?) édifier des théories prétendues scientifiques, sur ce préjugé.

Comme la supériorité morale de la femme est incontestable (puisque la statistique nous montre que le nombre de femmes criminelles est bien moindre que le nombre d'hommes criminels), on tire de ce fait une conséquence inattendue ; on en conclue que c'est cela qui prouve qu'elle est « l'être inférieur ».

Telles sont les théories de MM. Lombroso et Ferrero, exposées dans *la Donna Delinquente.*

Ce singulier livre a inspiré à Francisque Sarcey, les réflexions suivantes :

« Si la femme est moins criminelle, c'est qu'elle est moins intelligente.

« Vous ouvrez de grands yeux ; vous ne comprenez pas ? Attendez. MM. Lombroso et Ferrero vont vous expliquer ce qu'ils entendent par là :

« L'intelligence de la femme, disent-ils, est moindre que l'intelligence de l'homme. Je sais bien que vous voulez m'arrêter là-dessus et me dire : Qu'en savez-vous? ça n'est pas prouvé le moins du monde. Je vous en supplie, ne me faites point de ces objections ridicules. MM. Lombroso et Ferrero posent cette vérité ou axiome : l'intelligence de la femme est moindre que l'intelligence de l'homme. Discute-t-on un axiome? Si vous n'acceptez pas ce principe, nous ne pourrons pas aller plus loin. Allons, je vois que vous l'acceptez. Poursuivons.

« L'évolution de l'intelligence, continuent les deux physiologistes italiens, marche plus vite que l'évolution du sens moral ; il s'ensuit qu'avec l'évolution de l'intelligence la criminalité doit augmenter... »

« Hein ! vous ne vous attendiez pas à celle-là ! Mais ce n'est pas fini :

« En effet, étant donné égal le sens moral chez deux hommes, celui qui aura plus d'intelligence aura d'autant plus le moyen de faire le mal ; il sera, par conséquent, plus criminel Il faut de l'esprit inventif autant pour commettre des crimes

que pour faire des inventions ou des livres. Beaucoup de femmes ne commettent pas de crimes parce qu'elles n'en conçoivent même pas l'idée; le peu d'intelligence qu'elles ont les rend, en somme, bonnes ou du moins peu dangereuses. »

Ce sont de terribles gens que ces physiologistes! Ils écrivent ces choses-là sans balancer! Ainsi, il faut autant d'esprit d'invention pour donner un coup de couteau que pour écrire un poème ou une pièce de théâtre ! Je ne l'aurais pas cru. La plupart des crimes dont le récit passe chaque jour sous nos yeux ne témoignent pas d'un esprit si inventif. Les crimes que Weiss appelait de beaux crimes sont extrêmement rares, et la plupart des criminels sont de simples brutes.

Les arguments que MM. Lombroso et Ferrero apportent à l'appui de cette thèse sont des plus extraordinaires :

« Ainsi, ajoutent ces messieurs, nous voyons que chez les animaux, les femelles sont très criminelles, lorsqu'elles sont très intelligentes, par exemple, les fourmis et les abeilles. Dans la race humaine, la criminalité féminine est plus grande dans les pays où la race a plus progressé et où la femme est plus intelligente, comme en Angleterre et en Écosse. »

J'ai appris avec stupeur qu'il y avait des bêtes criminelles. Il me semblait qu'il ne pouvait y avoir crime au sens vrai du mot, que là où il y avait connaissance de la loi morale et sentiment de la responsabilité. Les abeilles ont l'habitude de tuer leurs maris quand elles n'ont plus besoin d'eux. Je ne demande pas mieux, pour faire plaisir aux savants italiens, que de voir là une preuve de grande intelligence ; mais pensent-elles commettre un crime et sont-elles criminelles ? La statistique constate en effet que la criminalité féminine est plus forte en Angleterre et surtout en Écosse que dans les autres pays d'Europe. Mais est-il bien sûr que ce soit uniquement parce que les femmes y sont plus intelligentes ?

A ce compte, ce devraient être les plus intelligentes qui

commettraient le plus de crimes. Je n'ai pas de données sur ce point ; mais j'imagine que les jennes personnes qui font leurs études pour devenir institutrices commettent moins de crimes que telle paysanne acculée par la nécessité de payer son fermage à l'extrémité redoutable de tuer ou de voler.

Entre nous, ces sortes d'études me paraissent bien vaines, et les résultats que l'on tire des statistiques s'accordent plus avec l'art de grouper les chiffres qu'avec le sens commun.

Il faut beaucoup d'esprit pour être bon, disait jadis Mentor à Télémaque.

Francisque SARCEY.

Et je n'ai rien dit des femmes qui écrivent, ces femmes qu'Adisson décora de cette appellation : *des bas bleus.*

Elles se sont tant multipliées qu'il serait impossible d'en établir le nombre, d'autant plus que presque toutes prennent un pseudonyme masculin. Une petite minorité signe d'un nom de femme.

En 1888 nous avons relevé sur les catalogues des éditeurs parisiens les plus connus, les noms de ces vaillantes qui publient leurs œuvres sans se cacher. Nous en avons trouvé 544 ayant publié 1900 volumes.

Leurs éditeurs étaient : Hachette qui avait 94 auteurs-femmes ; Monnerat (librairie protestante) 99 ; Calman Lévy 80 ; Gervais 58 ; Plon 51 ; Dentu 55 ; Firmin Didot 30 ; Fischbacher 30 ; Charpentier 28 ; Charavay 28 ; Garnier 25 ; Ghio 29 ; Magnin 28, etc.

Le nombre a dû doubler depuis cette époque. Quant aux femmes qui signent d'un nom masculin, elles doivent être au moins quatre fois plus nombreuses, car, sur quatre femmes qui écrivent trois prennent un pseudonyme.

Du reste ce n'est pas la quantité de volumes produits qui prouve la supériorité intellectuelle d'un sexe sur l'autre, c'est leur contenu. Un tout petit livre peut avoir plus de valeur qu'une immense bibliothèque.

Le dernier mot de l'outrage spirituel, c'est la suppression, dans le dictionnaire, du féminin des noms qui indiquent une action intellectuelle : tels que *inventeur*, *penseur*, *auteur*, *artiste*, *écrivain*, *sculpteur*, etc.

Quelques hommes veulent même empêcher l'introduction dans la langue du mot *doctoresse* et prétendent que les femmes doivent s'intituler : Madame *le docteur*, afin d'écarter ainsi le féminin d'un mot qui indique un travail de l'esprit.

Si les œuvres des femmes sont inconnues c'est parce que l'homme (qui glorifie à outrance son sexe) ne glorifie pas la femme. Elle est toujours oubliée dans ses louanges, si bien qu'on s'est habitué à croire qu'elle n'a rien produit, que c'est l'homme qui a tout fait sans elle. Mais c'est encore là une idée *renversée*. Son œuvre, à elle, a été immense et toute l'antiquité a brillé de sa lumière. C'est pour cacher ce fait que les conquérants masculins ont fait brûler les bibliothéques, ou ont fait altérer les antiques ouvrages sacrés écrits par les grandes femmes qui étaient déifiées. On sait aujourd'hui que les ouvrages dont les auteurs sont restés inconnus, tels que l'*Illiade* et l'*Odyssée*, ont été écrits par des femmes.

Nous avons eu la bonne fortune de faire nous-même une découverte de ce genre : nous avons trouvé que le *Sépher* (cet admirable livre dénaturé par Esdras qui en fit la *Bible*) était l'œuvre de la grande Marie l'Egyptienne.

Voici un exemple tout moderne, contemporain même, de ce système qui consiste à *oublier* la femme dans la glorification accordée aux illustres : c'est avec le travail de Sophie Germain, intitulé : *Mémoire sur l'emploi de l'épaisseur dans la théorie des surfaces élastiques* que l'on a fait les calculs qui ont permis d'édifier la tour Eiffel. Une fois l'édifice terminé, on a voulu y inscrire les noms des grands hommes qui se sont illustrés dans la science et, tout autour du monument se trouvent inscrits des noms, dont beaucoup sont inconnus du public. Personne n'a pensé à mettre parmi ces noms masculins celui de Sophie Germain.

LES FAUTES DE LA FEMME

C'est son ignorance de la psychologie masculine qui a fait commettre à la femme des fautes qu'elle a chèrement expiées.

Un exemple : elle a soutenu fréquemment une doctrine qui a été fatale à l'homme ; celle de la liberté et de l'impunité de l'amour. Elle parlait d'elle, ne sachant pas que l'homme s'applique toujours à lui-même les conclusions féminines. Or, la femme ne comprend pas pourquoi il faut entraver l'évolution sexuelle, puisque, dans son sexe, cette évolution n'entraîne pas une diminution des facultés intellectuelles, et elle rit des lois restrictives dont elle ne comprend pas du tout la signification. Pour elle, donner au mot *instinct* une signification qui le met en opposition avec le mot *raison* est une absurdité, puisque chez elle, l'instinct n'est autre chose que la *raison inconsciente*. Elle ne comprend pas pourquoi on est arrivé à condammer toutes les actions commises sous l'impulsion de cette force : l'*instinct*, puisque chez elle les actions qui sont conformes aux prescriptions de la Nature sont toujours bonnes, elle ne comprend pas que l'on ait érigé en morale « la résistance aux lois de la Nature », elle trouve que la délibération, dans ce cas, est déjà incompréhensible, qu'elle est même une impiété, surtout lorsqu'elle donne, pour résultat, la résistance à ces lois. Elle se dit : Du moment où l'homme délibère c'est que, en vertu de son immense orgueil, *il croit faire mieux que la Nature*, au lieu de se soumettre, la seule chose que, d'après elle, il avait à faire, elle trouve inouï qu'il ait osé discuter la Nature, attendu qu'on ne discute une loi que lorsqu'on n'est pas convaincu de son excellence. Elle croit que c'est parce que l'homme s'est cru capable de faire mieux que la Nature, de dicter des lois plus parfaites que les siennes, d'édifier des

religions *surnaturelles*, d'écrire des codes, de bâtir une morale qu'elle trouve insensée et que, pour elle, son origine seule dénonce. Elle trouve que nous devons étudier les lois naturelles pour nous y soumettre, mais non pour les discuter.

Cette façon de raisonner, très juste au point de vue de la psychologie féminine, est absolument fausse appliquée à la psychologie masculine et, c'est pour cela, que l'homme accuse la femme de manquer de logique, alors que cette accusation prouve son ignorance de la loi des sexes.

Cependant, à la longue, il se laisse influencer par les idées féminines — qu'il fait siennes — et finit par croire que lui, comme la femme, peut se laisser aller sans danger aux impulsions de l'instinct. C'est un des cas si nombreux où il confond le subjectif et l'objectif. Du reste, cette façon de voir flatte ses goûts — et comme les hommes croyent toujours *ce qu'ils désirent croire*, il adopte facilement ces théories que la femme lui prêche — sans se douter du mal qu'elle fait.

C'est parce que l'homme croit à l'impunité de l'amour que nous voyons les messieurs les mieux posés dans la société raconter des fredaines, qui sont des actes méprisables, sans se douter qu'ils font ainsi l'aveu de leur manque de sens moral.

L'homme imite toujours la femme — il ne faut pas l'oublier. — C'est, du reste, ce qui l'a élevé dans son évolution morale. — Le père imite la mère dans le ton qu'elle prend avec ses enfants, le fils imite l'attitude que sa mère a prise, vis-à-vis de lui ; — autant qu'il peut l'homme se fait femme.

Mais cela va trop loin quelquefois et, alors, au lieu de l'élever, cela le rend grotesque ou odieux.

Le sérieux qu'il met dans ce *travestissement moral* a donné naissance au genre bouffon, et certains hommes se sont adonnés à ce genre de mimique morale avec une sorte de conviction : Être à côté de son sexe, être à côté du réel,

faire rire est devenu, pour quelques uns, un but à atteindre. De là cette expression de mépris : Vous êtes un drôle.

Aujourd'hui, la société est toute entière travestie. A côté des hommes qui se sont faits *femmes*, nous avons les femmes qui se sont faites *hommes*, celles qui condamnent leur propre sexe et prennent, pour elles, la responsabilité de toutes les actions masculines, elles imitent ce que font les hommes et les suivent dans le mal sans aucun discernement.

Chacun veut sortir de son sexe. Et c'est la femme qui est maintenant l'être *déchu*, de par sa sexualité, tandis que l'homme s'est mis sur l'autel de Vénus.

Que diriez-vous d'une société composée de nègres qui prétendraient que c'est vous — blancs — qui êtes des noirs, que ce sont eux qui sont des blancs?....

LA FEMME SUBJECTIVE ET LA FEMME OBJECTIVE

On a dit que l'état naturel de l'homme est de ne pas distinguer le subjectif de l'objectif.

On a dit que les phénomènes subjectifs sont vus par tous les hommes de la même manière, c'est-à-dire comme s'ils étaient objectifs.

Un exemple frappant de ceci :

Comme l'homme éprouve un plaisir sexuel dans son rapprochement avec la femme, il en conclut que la femme éprouve un plaisir sexuel dans son rapprochement avec l'homme.

Il prend son plaisir subjectif pour un plaisir objectif. En d'autres termes, il prend le plaisir qu'il ressent pour un plaisir qu'il donne.

C'est que, pendant toute la période d'activité sexuelle chez l'homme (de 20 à 50 ans), ses facultés cérébrales sont presque continuellement troublées par les exigences du pôle générateur. Il en résulte que la plupart des opérations du cerveau de l'homme, pendant ces trente années de *vie génératrice*, se rapportent, surtout, aux choses qui touchent de

près ou de loin à la sexualité. On dirait que le reste n'a pas d'intérêt pour lui. L'amour est tout. L'amour est avant tout.

Or, l'amour de l'homme a, pour objectif, la femme. L'homme, pendant ces trente années de vie, ne pense donc qu'à la femme.

Si nous examinons les œuvres littéraires des hommes, nous voyons qu'elles sont, presque toutes, brodées sur le même canevas : l'amour.

Si nous voyons, dans le monde, quelques hommes qui semblent s'occuper d'autre chose, qui semblent, par exemple, se vouer à des travaux de l'esprit qui ne se rattachent pas directement à l'amour, c'est que ces hommes cherchent, dans ces travaux, un bénéfice — gloire ou fortune — qu'ils porteront à une femme.

Du moment où la femme devient l'objectif de l'homme, la femme n'existe, pour lui, qu'à la condition de répondre à ce désir qu'il dirige incessamment vers elle.

Il veut la femme, mais la femme faible, celle qui se plie à ses caprices. Si elle lui résiste — ou si elle ne fait pas l'objet de ses désirs — elle n'est pas, pour lui, *la femme*. Alors, c'est l'ennemie parce que c'est une sorte d'entrave morale à l'entraînement de son instinct.

L'homme, dans toutes ses œuvres, a donc représenté la femme comme il la rêve, la femme objet de ses désirs et de ses besoins physiologiques, la femme comme il veut qu'elle soit, mais non comme elle est réellement.

Cette femme-là c'est la femme *objective*. La femme que l'homme *fait* pour le servir dans la satisfaction de toutes ses aspirations sexuelles.

Or, nous avons vu que la satisfaction de ces aspirations diminue moralement l'homme. Donc, la femme *objective* est la complice de la déchéance de l'homme. Mais, hâtons-nous de dire que cette femme-là est l'œuvre de l'homme, ce n'est pas l'œuvre de la Nature.

La femme n'est ainsi que lorsque l'homme la fait ainsi. A

côté de celle-là il y en a une autre, celle qui n'est pas l'obje de la convoitise de l'homme, celle qui n'est pas l'objet de ses désirs parce qu'elle dirige sa vie dans une sphère d'action trop élevée pour qu'il ose penser à l'abaisser jusqu'à lui. Celle-là c'est la femme *subjective*, l'homme ne la connait pas, mais il la pressent et il la craint; aussi, il ne veut pas qu'elle existe ; nous ne la voyons nulle part représentée dans les œuvres littéraires des hommes, nous ne la voyons jamais mentionnée, si ce n'est pas pour la ridiculiser, pour la bafouer ou la narguer, enfin, pour la condamner, d'une manière quelconque.

C'est la réprouvée puisqu'elle ne suit pas la route tracée par la passion de l'homme. C'est la belle-mère, si gênante pour les vices du gendre, c'est la matrone qui sermone, qui ennuie !...

Et, cependant, c'est cette femme-là qui sauvera l'humanité ! En général tout ce que les hommes disent et écrivent sur la femme se rapporte à la femme *objective*, la femme considérée comme un objet créé pour la satisfaction de leurs désirs. Ils la veulent dans l'amour et ils la veulent aussi dans la vie domestique, pour faire ce que la paresse ou la maladresse ne leur permet pas de faire par eux-même. L'homme veut la femme pour soigner son pot-au-feu, pour coudre des boutons à ses chemises, pour ceci, pour cela, mais toujours pour quelque chose qui se rapporte à lui. Tout ce qu'il dit d'elle démontre qu'il la considère comme un objet mis, par la nature, à sa disposition et à son service.

Or, que devient la femme *subjective* pendant que la femme *objective* écume le pot-au-feu, pour les besoins de l'homme, pendant qu'elle coud des boutons aux chemises de l'homme ? Que deviennent les facultés spirituelles, si intenses que la Nature lui a données, et que son premier devoir moral est d'entretenir, pour le progrès de l'humanité actuelle et pour l'élévation de la race ?

Quand je considère l'usage que l'homme prétend faire des facultés de la femme, je ne puis m'empêcher de le comparer

à l'anthropomorphe. Et je pense que si une armée d'anthropopithèques était arrivée à dépasser en nombre la troupe des hommes, et était parvenue à les tenir en esclavage, en les réduisant par la force, les singes emploieraient les hommes à faire tous les ouvrages nécessaires à la vie des anthropopithèques, à bâtir des huttes, à chercher et à préparer la nourriture, etc, etc,. L'homme serait, pour le singe, un être *objectif*, il n'aurait pas de vie subjective.

Quand nous voyons un homme parler de la femme comme un *objectif*, disons-nous que nous sommes en face d'un anthropomorphe, d'un singe *rectifié* (pour faire pendant à la guenon *rectifiée* d'Alex. Dumas), mais non d'un homme comme la dignité humaine le conçoit.

Il y a donc deux classes d'hommes : Les premiers sont ceux qui voyent dans la femme un être *subjectif*, les seconds sont ceux qui voyent dans la femme un être *objectif*.

C'est donc avec raison qu'un critique a dit : « Quand on parle d'un homme la première question à poser est celle-ci : Que pense-t-il de la femme ? »

La femme *objective*, celle que l'homme veut pour ses plaisirs ou son service c'est la guenon *rectifiée* de Dumas. Je ne dirai pas à l'homme, comme Dumas, *tue-la*, je lui dirai : *méprise-la*, si, toutefois, ce n'est pas toi qui l'a faite telle, car, alors, ce n'est pas elle qu'il faut mépriser, c'est toi. Je dirai aussi, à l'homme : garde ton estime pour l'*autre*, pour celle qui ne te fait pas descendre les degrés de l'échelle humaine. Est-ce ainsi que les choses se passent ? Est-ce bien la femme qui le fait déchoir que l'homme appelle une femme *coupable* ? Est-ce bien à celle qui ne veut faire vibrer en elle et en lui que les cordes de l'esprit, qu'il accorde son estime ?

Si je consulte la littérature moderne sous toutes ses formes, et les mœurs qui en résultent, je vois que c'est tout le contraire, je vois que l'homme n'estime la femme qu'en raison du mal qu'elle lui occasionne, en raison de la dégradation

qu'elle lui fait subir; et il envie cette dégradation quand elle s'adresse à un rival ! c'est alors que la femme lui semble *coupable*, parce que ce n'est pas lui « qu'elle a dégradé ». Il se trouve offensé dans sa sexualité où on dirait qu'il réfugie son honneur ! Il flétrit la femme parce qu'elle porte la déchéance ailleurs, au lieu de la lui garder pour lui. Cette circonstance, qui est, pourtant, un bénéfice moral, pour l'homme,lui semble le comble du déshonneur. Il ne trouve la femme *honnête* qu'à la condition qu'elle soit une machine à démoraliser, fonctionnant uniquement à son bénéfice — je dis mal, à son préjudice.

INTERVERSION DES ROLES

Le désordre social, moral et mental qui règne sur la terre dépuis les temps reculés de l'Evolution humaine, les systèmes absurdes qui se sont succédés, avec une persévérance digne d'une meilleure fin, les aberrations de tous genres qui ont engendré tant de maux, n'ont qu'une cause : l'interversion des rôles de l'homme et de la femme.

Les hommes ont voulu agir dans le monde comme si ils possédaient les facultés de la femme, c'est-à-dire comme si, chez eux, le pôle cérébral était le pôle positif et le pôle générateur le pôle négatif et ils ont voulu faire agir la femme comme si, chez elle, le pôle cérébral était le pôle négatif. Ils ont éteint ses facultés intellectuelles et ne lui ont laissé de liberté que pour l'exercice de ses facultés motrices : le travail manuel et la maternité.

En retranchant, en elle, le pôle cérébral, ils ont décapité l'humanité. Car c'est dans l'esprit de la femme qu'est le principe de toutes les vérités. L'esprit de la femme est la lumière directe, l'esprit de l'homme est la lumière réfléchie.

Ceux qui l'ont mise à l'écart pour substituer leur action à la sienne, ceux qui ont voulu, à sa place, et sans elle, philosopher, raisonner, disserter, n'ont fait que déraisonner.

En général, méfions-nous des hommes qui s'aventurent sur le terrain des sophismes philosophiques, des hommes qui veulent empiéter sur le domaine féminin.

L'homme philosophe me fait le même effet que la femme militaire. Dans l'un et l'autre cas, c'est un être qui veut exercer des facultés qu'il ne possède pas, sortir de son sexe.

Tout ce qui est du domaine de la logique appartient à la femme. C'est un terrain sur lequel l'homme n'a pas le droit de pénétrer, à moins qu'il ne possède une nature exceptionnelle ou qu'il ne soit arrivé à l'âge où les passions sont éteintes.

L'interversion des rôles est un travertissement moral qui naquit en même temps que le carnaval ; permis pendant quelques jours de l'année, pour s'en amuser, il finit par se maintenir en toutes saisons. Et, chose curieuse, quand l'homme prend le rôle de la femme il continue à prendre, en même temps, son costume. Le travestissement est devenu un usage acquis.

— Pour rendre la justice — fonction féminine — il met la robe du juge — la robe de Thémis.

— Pour exercer le sacerdoce — fonction féminine — il met la robe de la prêtresse — la robe blanche de Junon, de Minerve.

— Pour enseigner les lois de la Nature — fonction féminines — il met la robe universitaire : le satin et le velours dont on faisait la robe des neuf Muses. (1).

L'homme a la force musculaire, l'action, l'exécution ; à lui la charrue, le champ, l'usine, la mine, l'outil, le navire,

(1) C'est encore ici l'occasion de citer un cas d'interversion de l'esprit de l'homme. Quelques-uns d'entre eux se figurent que les femmes qui étudient doivent prendre des allures masculines, la figure *homasse*, quand ce sont, au contraire, les hommes savants qui prennent l'aspect féminin.

Parce que les hommes ont envahi et accaparé pour eux les fonctions des femmes il ne s'ensuit pas que les femmes qui *restent* dans les fonctions que la Nature leur assigne doivent prendre les allures des hommes.

l'industrie. A la femme, la connaissance de la Nature et l'application morale de ses lois.

L'homme peut construire des édifices mais il ne doit pas chercher à construire des systèmes.

Voyez comme tout va bien quand il raisonne un peu moins et travaille un peu plus. Comme, alors, tout rentre dans l'ordre, comme tout reprend sa place naturelle, son harmonie. Il excelle à faire des chemins de fer, des routes, des ponts, il n'a jamais su trouver la vraie cause d'un phénomène.

Il est si vrai que l'homme a l'action et n'a pas la conception, que, sur le champ même de la science — le terrain qui devrait moins que tout autre comporter l'action — il a introduit un côté manuel, instrumental, qui est devenu si prépondérant que, pour quelques hommes, il est *toute la science*. C'est à ce point que ceux-là ne semblent même pas s'apercevoir de *ce qui manque* à côté de leurs méthodes. Or, *ce qui manque*, c'est *le tout*.

L'incapacité des hommes sur le terrain des actions sensitives a la même étendue que l'incapacité des femmes sur le terrain des actions motrices.

Règle générale : Quand il y a désaccord entre l'homme et la femme, dans la famille ou dans la société, c'est parce que l'homme veut trop *raisonner*, que la femme est obligée de trop agir. Le plus souvent, (presque toujours) c'est l'homme qui veut étouffer les facultés de la femme et mettre les siennes à leur place ; alors, la femme se révolte de cette usurpation. Il arrive rarement que le désaccord naisse de la prétention de la femme à exercer les facultés masculines, sa faiblesse physique l'avertit bien vite de son impuissance sur ce terrain-là, elle ne cherche pas à exécuter des travaux qui demandent des efforts musculaires qu'elle ne peut pas faire, et si elle avait la témérité de s'embarquer dans une semblable entreprise, elle s'arrêterait bientôt, laissant l'ouvrage inachevé et mal fait. C'est aussi le sort des œuvres de raisonnement que l'homme entreprend.

Lorsque c'est dans les affaires courantes de la vie que son incapacité l'a mis dans une mauvaise passe, il appelle la femme à son aide pour réparer le gâchis qu'il a fait. C'est ainsi que cela se passe souvent dans les affaires privées; mais dans les affaires publiques, l'homme met son orgueil à agir seul, et c'est pour cela que tout ce qu'il fait est empreint de cet esprit de désordre et d'incohérence qui fait que notre société actuelle est, ce qu'est une famille sans femme : le plus beau chaos qu'on puisse imaginer. Les deux endroits dont les femmes sont exclues : la Chambre et la Bourse, nous donnent le tableau de ce que font les hommes sans les femmes; c'est le tumulte, le fracas, les intérêts déchaînés, le mensonge, l'injure. Tout ce qui pourrait élever l'esprit, ramener la justice, l'équité, la droiture, l'altruisme, en est exclu. Ce sont des lieux où le soleil de la pensée ne pénètre pas.

Et si l'homme en exclut la femme, s'il lui ferme la porte de tous les endroits où l'on discute, c'est parce qu'il craint la femme dans la discussion, il la trouve *insupportable* sur le terrain du raisonnement, parce que, sur ce terrain-là, il ne peut pas la suivre — ou il ne veut pas la suivre — pour ne pas être forcé d'arriver à une conclusion qui met en évidence la fausseté de raisonnement qui sert de base au régime actuel. Alors la discussion prend un caractère de mauvaise foi qui l'envenime, et qu'elle n'a pas d'homme à homme, puisque tous sont d'accord quand il s'agit de maintenir l'injustice.

C'est pourquoi l'homme déclare souvent *qu'on ne peut pas discuter avec les femmes*, ce qui veut dire qu'on ne peut pas triompher avec elles.

Ajoutons que les armes employées dans la lutte ne sont pas les mêmes. Les femmes se défendent avec des arguments, leur arme c'est l'esprit. Or, lorsque l'on parle pour convaincre, il faut être écouté, et quand l'homme a tort, quand il ne veut pas être vaincu — ou convaincu — il com-

mence par ne pas écouter la femme, il rend ainsi son arme inutile : l'esprit. S'il ne lui tourne pas le dos, il tâche de l'étourdir par un tourbillon de paroles railleuses ou blessantes. L'argot populaire, pour désigner ce système, a créé un mot que je ne veux pas écrire. C'est un moyen facile d'éviter la lutte quand on manque d'arguments, mais qui ressemble beaucoup à celui qu'employent ceux qui, pour éviter les projectiles de l'ennemi, ont recours à la fuite. Les fuyards ne sont-ils pas appelés des lâches dans le vocabulaire masculin ?

Les armes que l'homme emploie dans la lutte du sexe sont de celles qu'on ne peut jamais esquiver, puisque c'est la force sous toutes ses formes.

Cette arme-là la femme ne l'a pas.

Une femme qui donne un soufflet à un homme se met dans la même situation qu'un homme qui donne un argument de mauvaise foi à une femme. Le soufflet de la femme est faible, il est sans force ; l'argument de l'homme est mauvais, il est sans logique.

De même que l'homme méprise, et avec raison, les hostilités des femmes, sur le terrain de la force musculaire, de même les femmes méprisent les hostilités des hommes sur le terrain du raisonnement, et avec d'autant plus de raison que leur dernier mot, leur dernier retranchement est toujours, non pas un argument, mais un acte de brutalité.

LES IDÉES RÉGNANTES

Les idées régnantes sont le résultat de la suggestion sociale. On a fait croire aux masses que le bien est mal, que le mal est bien, et les masses se sont laissées persuader.

L'homme a suggéré à la femme qu'elle était son inférieure et, à force de le lui avoir répété, après bien des chicanes,

cependant (elle disait non — lui disait si) les plus faibles ont fini par se laisser suggestionner. Tel un *sujet* qui arrive à adopter l'idée de son magnétiseur et qui, le dépassant même, y ajoute des détails que celui-ci ne voyait pas.

Par le même système, on a fait avouer, à la femme, une infériorité qui n'existe pas ; on l'a persuadée que sa sexualité est une honte qu'il faut cacher — et elle l'a cachée — puis on lui a dit, comme contrepied, que celle de l'homme a des exigeances qu'on doit satisfaire et qui lui donnent des droits ; et tout cela a été accepté — et expliqué, car on cherche toujours à expliquer le mensonge — alors qu'il n'y aurait qu'une chose à faire : le renverser.

De tout cela on a fait *les idées régnantes*. Et c'est cet état mental de la société actuelle qui empêche de voir la vérité c'est-à-dire l'état psychique et réel de l'humanité — avant la suggestion.

Les femmes, suggestionnées par les hommes, sont en majorité. Celles, très-rares, qui sortent de l'hallucination sociale sont en petite minorité. On les traite de « *folles* » puisqu'elle affirment des choses que tous les hommes nient.

Il en résulte que « *l'opinion, c'est l'erreur du plus grand nombre* », et que, « de la discussion sort l'entêtement des opinions contraires ».

Ce sont les hommes qui font l'opinion, et il la font dans leur intérêt. Et comme ils dirigent le monde depuis longtemps, les idées fausses qu'ils ont introduites dans la vie sociale sont devenues pour eux, " les idées de *sens commun*, " c'est-à-dire celles qui sont les plus communes parce qu'il y a beaucoup d'hommes qui voyent faux.

Et comme tous ceux qui sont arrivés au même degré de perversion voient avec le même degré de fausseté, il en résulte que les idées fausses, appelées idées de *sens commun*, sont défendues par un grand nombre de gens, et, par conséquent, propagées dans tout l'univers ; pendant que les

idées justes, qui ne peuvent exister que dans le cerveau d'un petit nombre d'hommes — et dans celui des femmes supérieures — sont toujours vaincues, parce qu'elles sont défendues par une infime minorité d'hommes, et par des femmes que l'on n'écoute pas. Pour les *intervertis* cés hommes justes sont des visionnaires, les femmes sont des hystériques.

« Les idées reçues ? Un joli monde, en vérité. Toutes, ou presque toutes, méritent d'être jetées à la porte, et le seraient, effectivement, si ceux qui les reçoivent valaient mieux qu'elles. » Edmond THIAUDIÈRE.

La déviation de la droiture primitive du cerveau de l'homme a, dans chacun d'eux, autant de degrés qu'il en existe entre leurs conditions primitives et leurs conditions actuelles. Donc, lorsqu'un homme déclare *qu'il a raison* et qu'il *fait bien*, cela ne veut pas dire qu'il agit suivant toute la raison, mais suivant la somme de raison qui lui reste. Il ne connait la nature des choses que relativement, puisque son cerveau a subi un mouvement de régression plus ou moins accentué, qui lui fait voir le monde sous un jour plus ou moins faux.

IDÉES HÉRÉDITAIRES

Il existe dans l'esprit de l'homme un fond d'idées héréditaires qu'il apporte en naissant et qui, à son insu, déterminent tous ses jugements — (pendant la première moitié de sa vie, au moins, c'est-à-dire jusqu'à l'âge qu'avait son père lorsqu'il l'a engendré ; après cet âge il sort de l'atavisme).

Mais ces idées forment deux groupes qui se contredisent — c'est un atavisme d'idées masculines et d'idées féminines.

D'un côté, une voix intime dit à l'homme que ses passions sont mauvaises, qu'il ne faut pas les satisfaire, qu'il fait une action conforme à la loi du devoir quand il lutte,

quand il se résigne au sacrifice. Cette voix intime lui dit aussi qu'il fait une action contraire à la loi du devoir quand il donne satisfaction à ses sens, à son orgueil, à sa cupidité, à son égoïsme.

L'origine de cette idée héréditaire est le sentiment intime que nos ancêtres masculins éprouvaient, dans leur existence passée, quand ils résistaient à l'entraînement de leurs passions; ils en ressentaient une joie morale, mélange de contentement de soi et d'espérance. Quand ils ne résistaient pas, ils éprouvaient un sentiment pénible, mélange de honte, de blâme de soi, de crainte ; ils sentaient qu'ils venaient de s'amoindrir et d'offenser quelque chose de grand, quelque chose de puissant qui pouvait les punir ou les récompenser.

— Une autre voix intime, qui parle dans le cerveau, à côté de celle-là, dit tout le contraire. Elle insinue à l'homme qu'il n'y a pas de passions mauvaises, que toutes les actions, qui ont pour but la satisfaction de l'instinct, sont bonnes, que la raison n'est pas en opposition avec l'instinct, mais qu'au contraire, l'instinct n'est que la raison inconsciente.

L'origine de cette idée héréditaire est dans le sentiment intime que nos ancêtres féminins éprouvaient dans leur existence passée.

Or, comme l'enfant procède toujours d'un père et d'une mère, qui procèdent, eux-mêmes, d'une série d'ancêtres féminins et masculins, l'enfant qui naît a, dans le cerveau, le germe des idées acquises par les uns et les autres dans l'existence ancestrale.

L'enfant naît avec le germe d'idées condradictoires dans l'esprit. Si les idées qui viennent de l'héritage masculin sont les plus fortes, l'enfant sent qu'il faut lutter. C'est Zénon, comprenant et enseignant que les passions sont mauvaises, que la lutte est nécessaire et méritoire et qui, par cette voie, conduit l'homme au détachement, à la vertu, au stoïcisme.

Si les idées qui viennent de l'héritage féminin sont les

plus fortes, l'homme croit qu'il peut, sans démériter, se livrer à ses passions.

C'est Épicure enseignant que toutes les passions sont bonnes et que leur satisfaction est légitime.

C'est Helvétius rêvant l'organisation d'une société où le devoir s'accorde toujours avec l'appétit du plaisir et où les passions de l'homme le pousseraient à faire nécessairement le bien.

Ces deux courants d'idées contradictoires se sont partagé le monde philosophique comme ils se partageaient la conscience humaine.

La notion claire de *l'idée morale* ayant disparu, le genre humain, chancelant, ne sachant plus à laquelle de ces deux voix obéir, les mêla dans une confusion étrange. Il arriva qu'on appliqua au sexe féminin les conclusions de l'idée héréditaire masculine, et au sexe masculin les conclusions de l'idée héréditaire féminine.

Si bien que la femme se crut un être déchu comme l'homme. Les religions modernes lui imposaient le baptême, comme à l'homme, pour la laver d'une faute qui ne l'atteignait pas, perdant ainsi de vue l'origine d'une institution qui ne s'appliquait, dans le principe, qu'à l'homme. Et c'est en vertu de l'atavisme féminin que l'homme moderne se révolte contre l'idée d'une faute héréditaire, et se révolte même contre l'idée d'une faute attachée à une fonction inévitable.

Et, pendant que les religions modernes imposaient à la femme les mêmes règles de morale — et les mêmes pénitences — qu'à l'homme, (oubliant que *le frein* n'avait été institué et ne peut être institué que pour l'homme), nous voyons que toutes les femmes qui parlent ou qui écrivent, prêchent le retour à la Nature, parce que une voix intérieure leur dit que, pour elles, la morale est conforme aux impulsions de la Nature.

COALITION DES HOMMES CONTRE LES FEMMES

Le grand moyen mis en jeu par les hommes pour triompher de la force morale de la femme, c'est *l'union*. Seul, un homme qui a tort, en face d'une femme qui a raison, ne peut pas se défendre, mais, en s'unissant à d'autres hommes il se donne une force — ou, du moins, il croit s'en donner une — celle du nombre; comme si une erreur multipliée par d'autres erreurs pouvait arriver à faire une vérité. C'est tout le contraire. Le nombre n'a jamais fait la vérité, mais il a toujours fait triompher l'erreur, parce que les idées fausses sont celles des majorités. Les idées justes sont le privilège de la petite élite *qui pense*.

Nous avons vu, dans les temps modernes, où la science est devenue une puissance sociale, pour certains hommes, la théorie du succès — c'est-à-dire du suffrage des masses — appliquée aux vérités scientifiques. On a osé mettre dans la science « la théorie de la force ». Mais ceux qui ont fait cela se sont condamnés eux-mêmes. La force et la vérité sont deux puissances antagonistes (1).

L'union des hommes contre les femmes, c'est-à-dire de la force contre le droit, c'est *la lâcheté*. L'antiquité l'avait appelée *le respect humain*. C'est, en effet, le respect de l'homme substitué au respect de la femme. C'est la crainte que les hommes ont du jugement des autres hommes, *des pervers*, la crainte de leurs sarcasmes, de leurs railleries, des accusations mensongères des envieux qui, descendus plus bas qu'eux dans la dégénérescence sexuelle, travaillent incessamment à empêcher les autres de monter pendant qu'ils descendent.

(1) Un professeur à qui je parlai de ma théorie de l'évolution, a osé me répondre cette phrase : « J'y croirai quand vous aurez beaucoup de partisans. »

La crainte de ces accusations engendre la timidité dans le bien et la hardiesse dans le mal.

Dites à ces envieux n'importe quelle extravagance, si elle est défavorable à quelqu'un, si c'est une attaque, une méchanceté, ils la croiront, fut-elle absolument invraisemblable, impossible même.

Dites-leur la simple vérité, si elle est favorable à la personne qu'ils veulent attaquer, rien ne pourra les décider à vous croire. Ils veulent le mensonge, ils veulent la morsure faite à celle ou à celui qui s'élève.

« Nous avons la jalousie méchante et nous détestons ceux qui se permettent d'être meilleurs que nous », a dit M. Elie Reclus.

Cette lâcheté morale a engendré la solidarité masculine. Presque tous les hommes sont engagés dans cette solidarité, à ce point qu'il n'y a pas bien longtemps encore, quand un homme se déclarait *féministe*, c'était un sujet d'étonnement pour les autres.

Lorsqu'un homme est juste, droit, bon, s'il est faible en même temps, il fait tout ce qu'il peut pour cacher ses qualités parce qu'il n'a pas assez de courage moral pour braver les ricanements de ceux qui valent moins que lui, il cherche à se mettre au niveau des plus mauvais, il agit comme eux, ou il s'abstient de ce qui pourrait les contrarier, ce qui est aussi lâche que d'agir comme eux.

Et, pendant que les hommes montrent cette faculté d'imiter les défauts et cette lâcheté dans le bien, ils gardent tout leur courage pour le mal ; il n'est pas de mauvaise action qu'ils *n'osent* commettre, quand ils ont l'excuse de l'exemple ou du nombre.

Ne les poussez pas à bout dans la voie du mal, ils vous prouveront, tout de suite, *qu'ils osent*, qu'ils ne craignent rien, et ils y mettront même de la bravade. C'est que les hommes vertueux qui osent le paraître, sont victimes, comme les femmes, de l'homme *pervers*, mais ces hommes-là n'ont

pas la force morale de la femme, cette grande force qui la met si haut, par-dessus les attaques de la malice humaine. Ils *n'osent* pas lutter, et c'est alors qu'ils se mettent du côté du plus mauvais, croyant être du côté du plus fort.

La femme n'a pas cette faiblesse. La raillerie de *Satan* (c'est ainsi que l'antiquité appelait le dégénéré) la grandit, et grandit le mépris qu'elle a pour lui. Les sarcasmes loin de l'intimider l'excitent à la lutte. C'est cette force de la femme qui la fera triompher. Les armes de ses ennemis sont impuissantes contre elle, elles se brisent sur son bouclier d'airain, sa grandeur morale.

LE TRIOMPHE DE L'HOMME.

Chercher un appui dans la force, c'est-à-dire dans le nombre, c'est prouver qu'on a tort.

C'est cette faiblesse morale que l'homme veut cacher et, cependant, qu'il affirme, quand il s'unit à d'autres hommes pour terrasser la femme.

Son triomphe est dû à une lâcheté.

Dans les luttes sociales que l'histoire nous montre, nous voyons que, pour disperser les femmes et prendre leur place, les hommes n'ont eu qu'un système : les terroriser, les violenter. Elles ont cédé à la force ou à la peur.

Dans les luttes intellectuelles, les armes de ceux qui ont tort sont la mauvaise foi, le mensonge, ou la *diversion*, système qui consiste à déplacer la discussion quand on ne trouve rien à répondre.

C'est en vertu de ce système que, au lieu de s'occuper des recherches, des découvertes, des travaux qu'un auteur offre à l'examen, on va lui demander qui il est, quelle méthode il a employée, qu'elle fortune il a, quelle est sa vie privée ou même celle de ses parents et amis, donnant ainsi raison à l'immortelle critique du fabuliste si bien faite dans *Le loup et l'agneau*.

LA FEMME PERSÉCUTÉE.

Quand les hommes commencent à descendre les échelons de la dégénérescence qui résulte de la perversion morale, la femme devient, pour eux, un objet de haine et de terreur.

C'est que la femme c'est le reflet de leur conscience ;

C'est leur conscience vivante, campée en face d'eux comme un reproche incessant.

Elle est restée grande en son intellectualité, en sa droiture primitive ; elle n'a pas subi la déchéance sexuelle de l'homme, elle n'a pas dépensé, gaspillé, le principe de vie, — en elle déposé — et cela parce que sa constitution physiologique ne le lui permet pas. Elle est constitutionnellement incapable de déchoir.

— Elle est la raison toujours inflexible ;

— Elle est la justice toujours immuable ;

— Elle est la clarté de l'esprit toujours inaltérable ;

— Et le jugement toujours droit.

C'est cela qui la rend terrible.

— Quand l'homme descend vers la folie et voit, devant lui, cette raison inflexible..... il la maudit.

— Quand il devient personnel, égoïste, et voit devant lui cette justice immuable..... il la maudit.

— Quand il perd la lucidité de la pensée, quand il perd le jugement droit, et voit devant lui, cette clarté inaltérable, ce jugement d'une rectitude infaillible ;..... il les maudit.

La femme qui incarne la plus haute raison, l'esprit le plus clair, le plus juste, le jugement le plus sain, est celle qui cause le plus de terreur à l'homme déchu. La plupart de ses superstitions proviennent de cette crainte de sa conscience, faite femme. Il la voit partout : dans l'esprit des morts, dans la clarté des étoiles, dans un mot mal compris. Pour lui, tout est reproche, tout est menace.

Chez tous les peuples en décadence nous voyons la femme qui a atteint un haut degré d'intellectualité, être l'objet de la persécution des hommes.

La sorcière du moyen-âge en est le type immortel. Elle représente la femme savante, qui combattait, vaillamment, l'Eglise envahissante, qui luttait pour sauver la science que l'homme voulait étouffer, qui osait se poser résolument en face du prêtre, qui lui jetait à la face la preuve de ses mensonges, la preuve de son hypocrisie, la preuve de son abjection. Aussi, toutes les haines se déchainèrent contre elle, et c'est l'écho de ces haines qui la présente à la postérité comme la mégère, méchante et redoutable, vieille et laide, qu'il fallait fuir et qu'il fallait craindre.

Michelet, dans son livre : « *La Sorcière* », nous a restitué ce beau type de femme, jeune et belle, intelligente et aimante, à qui une seule palme fut laissée : celle du martyr.

C'est par la violence qu'on répond à ses arguments, à sa raison. Le système employé dans les luttes de sexe reste toujours le même, soit que nous l'observions au moment de l'assujettissement de la femme antique, soit que nous l'observions dans la lutte contre les grandes prophétesses d'Israël, (dont l'histoire fait des hommes, malgré les adjectifs féminins qui les qualifient dans les textes primitifs) soit que nous l'observions dans l'occident chrétien ou chez les peuplades sauvages, partout le même fait psychologique se manifeste: il consiste à annihiler la femme. On exerce, sur elle, une obsession qui étouffe toutes ses manifestations :

1° En l'empêchant de parler ;

2° En faisant autour d'elle l'isolement;

3° En l'accusant de posséder une science maudite, des secrets dangereux ; de s'adonner à des pratiques immorales, d'y entrainer les autres.

4° En la ridiculisant.

5° En la poursuivant, la traquant, lui rendant la vie impossible, ce qui l'oblige à s'enfuir, à chercher la solitude.

6° Finalement, en la jetant dans les cachots, les oubliettes, les bûchers.

Tel est, en général, le sort des femmes qui, dans les nations en décadence, osent combattre l'autorité masculine, osent s'élever contre les erreurs des hommes, osent signaler les abus, les excès, les injustices des sociétés avilies, qui marchent, avec une progression croissante, vers la sauvagerie.

L'antiquité nous montre les luttes de sexe toujours terminées ainsi, par l'extermination de la femme-lumière. Le moyen-âge nous la montre livrée à l'inquisition par le prêtre. « *Pour un sorcier*, dit Michelet, *il y avait dix mille sorcières.* »

DIX MILLE femmes d'intelligence supérieure et de science, livrées aux flammes ! ! !

On sait que ce sont ces femmes-là qui fondèrent la médecine; elles qui la pratiquaient. A elles on doit presque tout ce qui est demeuré inattaquable dans la science. On les appelait *sagas* (sages)

Et nous n'avons rien dit des *oubliettes*, des empoisonnements, des séquestrations dans les vieux châteaux, des femmes enmurées etc, etc,.

Si nous nous transportons dans les pays sauvages actuels, nous y trouvons la femme accusée de sorcellerie, (c'est-à-dire de science), tout comme chez nous. Nous la voyons là, déclarée dangereuse « *parce qu'elle a les yeux brillants et mobiles* ». Il faut qu'elle possède les caractères de l'imbécilité, bien marqués, pour être exempte de soupçon, de méfiance. Dans un article publié dans *La Revue scientifique* (2 février 1895) sur la sorcellerie chez les Cambodgiens, par Mr Adhémar Leclerc, nous voyons que « *les sorcières sont accusées de tuer les enfants de leurs voisines avec des secrets magiques, de leur jeter des sorts, afin de les nouer ou de les étouffer.* » Tout cela dans le but de les isoler et d'exciter la fureur des mères contre elles, parce que l'homme

craint ce qu'elle pourrait dire de lui ; il craint sa justice et sa clairvoyante intelligence.

On les isole, par la calomnie, jusqu'au moment où l'opinion étant assez excitée contre elles, on se décide à les condamner à toutes sortes de supplices, sans aucun motif justifié.

Cependant, nous voyons, qu'en même temps, les hommes cherchent à les imiter, à faire croire que, eux aussi, possèdent la puissance magique qu'on reproche à ces femmes; qu'eux aussi possèdent la science et l'art de guérir, dont on leur fait un crime. Mais, lorsque c'est l'homme qui se déclare sorcier, non-seulement il n'est pas inquiété, mais il fait de sa sorcellerie un commerce ; il prédit l'avenir, vend des philtres et prétend guérir les malades. Il parodie ce qu'il condamne, il exploite, à son profit, une science qu'il n'a pas, mais dont il veut, pour lui, les bénéfices.

Si telle est la condition des femmes intellectuelles, chez les peuples sauvages tombés dans l'anéantissement par suite des abus du pouvoir masculin, voyons en quoi cet état de choses diffère de ce qui existe dans notre civilisation actuelle.

On croit, généralement, qu'il n'y a plus de sorcières, que les modernes on fait justice de ce genre inepte d'accusation; on se trompe et voici une « affaire célèbre » qui le prouve. Cela se passe en Irlande en mars 1895.

Une femme Cheary est accusé de sorcellerie par son mari. Voici, du reste, le récit des journaux :

« Son mari s'imagina qu'elle était sorcière et il se mit en devoir de l'exorciser. Il demanda certaines plantes à l'herboriste, et, avec le concours des autres parents, il la força à les avaler ; puis, en présence de tous ses complices, il lui demanda, au nom de Dieu, de déclarer qu'elle n'était pas sa femme. Pour la forcer à faire cette déclaration, les dix accusés la maintinrent au-dessus d'un brasier ardent où elle fut grièvement brûlée.

« Le lendemain soir la cérémonie de l'exorcisme se renouvela. Les fanatiques voulurent la forcer à manger trois tartines de confitures, mais comme elle s'y refusait, ils la terrassèrent et ils la dépouillèrent de ses vêtements. Le mari lui versa du pétrole sur le corps et y mit le feu avec un tison du foyer. Dix hommes et deux femmes assistaient à cette scène de sauvagerie sans porter secours à la victime, se bornant simplement, à faire de timides remontrances au mari ; mais celui-ci soutenait qu'il s'agissait là, non pas de sa femme, mais d'une sorcière qui ne manquerait pas de disparaître par la cheminée ; puis avec l'aide d'un des complices, il enveloppa dans un drap les restes calcinés de la malheureuse et alla les jeter dans un fossé près de la maison. » (Lu dans le XIX[e] siècle du 28 mars 1895).

C'est à Paris, le grand centre de la décadence morale, que nous retrouvons la « sorcière moderne. »

Quand une femme dépasse les autres en intellectualité, on lui fait une légende.

Rappellerai-je la légende de Georges Sand, tant persécutée. Celle de Louise Michel, la Vierge rouge, l'ange du pétrole. Celle de M[me] Blavatzky accusée d'espionnage parce qu'elle voyageait ; appelée *une aventurière* parce qu'elle alla aux Indes étudier ce dont elle parlait au lieu de parler sans savoir, comme faisaient les hommes qui l'accusaient !

Ceux qui ont connu personnellement les femmes *légendées* savent combien le portrait qu'on fait d'elles ressemble peu à ce qu'elles sont réellement.

Les faits imputés comme des crimes aux grandes femmes du XIX[e] siècle sont les mêmes que ceux imputés aux femmes des autres époques — ou aux femmes des peuples sauvages — seuls les qualificatifs qu'on leur donne varient. Les modernes grandes femmes ne sont plus « des sorcières », ce sont des folles, des hystériques ou des Lesbiennes. On les isole en leur créant une personnalité odieuse, en menaçant

les autres femmes de la réprobation de tous, si elles s'en approchent ; on les accuse de mœurs *masculines* et on les met dans l'impossibilité de se défendre. Tout cela pour s'être rendues coupables du grand délit : celui de supériorité.

LES MISOGYNES

Afin de ne pas être accusée d'exagération ou de rêverie, je vais citer quelques-uns des arguments que les hommes, célèbres par leur misogynie, ont employé contre la femme.

On verra, par ces citations, que les hommes prêtent aux femmes leur faiblesse morale, leurs erreurs, leurs sentiments, leurs ridicules, en un mot, tous les reproches dont ils ont été eux-mêmes l'objet de la part des femmes qui ont osé parler à toutes les époques de l'histoire.

Le jugement que ces hommes-là portent sur les femmes, n'est que le reflet du jugement que les femmes ont porté sur les hommes, dans le passé. C'est un cas de plus où les hommes donnent aux femmes leur psychologie, leurs défauts, leurs vices, leurs passions, et prennent pour eux toutes les qualités de la femme — et leurs droits — à commencer par le premier de tous, celui de juger les autres.

Leur jugement n'est, en somme, qu'une justification. Ils se justifient en accusant, et complètent leur réquisitoire contre le sexe qu'ils devraient respecter, en cherchant dans la vie de la femme tous les phénomènes naturels pour leur attribuer l'état d'irritabilité dans lequel ils la mettent par leurs continuels outrages.

— Si elle est jeune, ce sont les menstrues qui sont causes de tout le mal... qu'on lui fait.

— Si c'est la digestion de l'homme qui trouble son esprit c'est la femme qui est surexcitée à l'heure des repas.

— Si c'est de la femme âgée qu'il s'agit— la plus outragée de toutes — c'est la ménopause qui devient l'origine de tout

ce qu'elle fait, de tout ce qu'elle dit contre l'intérêt ou le privilège du mâle.

Toutes les prétendues preuves physiologiques invoquées par l'homme contre la femme, ont la même valeur, toutes sont entâchées de la même partialité.

Pour que ces prétendues preuves valent quelque chose, il faudrait qu'elles fussent contrôlées et acceptées par les femmes.

D'autre part, tous les faits physiologiques de la nature masculine sont présentés comme des titres de supériorité incontestable. C'est la continuation du système de partialité.

Comment ces hommes-là iraient-ils reconnaître qu'il existe des preuves de leur infériorité morale et déclarer leur ennemi supérieur à eux, puisque la lutte a, justement pour objet, la *supériorité*. Donc, tout ce qui a été fait par les hommes pour prouver « *la supériorité des hommes* » est suspect. Ils se déclarent supérieurs comme l'Eglise se déclare infaillible, et cela a la même valeur.

Voici quelques extraits des écrits des grands misogynes :

PRUDHON

Prudhon soutient qu'au point de vue moral, comme au point de vue physique et intellectuel, la femme ne saurait être l'égale de l'homme. « Sa conscience, dit-il, est plus débile de toute la différence qui sépare son esprit du nôtre ; sa moralité est d'une autre nature ; ce qu'elle conçoit comme bien et mal n'est pas identiquement le même que ce que l'homme conçoit comme bien et mal, en sorte que, relativement à nous, la femme peut être qualifiée un être *immoral*. Elle est toujours en deçà et au delà de la justice ; l'inégalité est le propre de son âme ; chez elle, nulle tendance à cet équilibre de droits et de devoirs qui fait le tourment de l'homme. Elle aime, par-dessus tout, les distinctions, les pré-

térences, les privilèges ; son esprit est antimétaphysique, sa conscience antijuridique. Son infériorité morale s'ajoute à son infériorité physique et intellectuelle ; car elle en est une suite nécessaire. »

« Qui produit chez l'homme cette énergie de volonté, cette confiance en lui-même, cette franchise, cette audace, toutes ces qualités puissantes, que l'on est convenu de désigner par un seul mot, *le moral* ? Qui lui inspire, avec le sentiment de sa dignité, le dégoût du mensonge, la haine de l'injustice et l'horreur de toute domination ? Rien autre que la conscience de sa force et de sa raison ; c'est par la conscience qu'il a de sa propre valeur, que l'homme arrive au respect de lui-même et des autres, et qu'il conçoit cette nature du droit, souveraine et prépondérante en toute âme virile. »

Prudhon oublie — ou ignore — que la dignité c'est la conscience de la force morale, non de la force physique.

Un autre de ses reproches c'est *l'inconsistance du caractère féminin.*

« Cette inconsistance, a-t-il dit, se trahit surtout dans les
« amours de la femme. On prétend que les femelles des ani-
« maux, par je ne sais quel instinct, recherchent les vieux
« mâles, les plus méchants et les plus laids ; la femme, quand
« elle ne suit que son inclination, se porte de même. Sans
« parler des qualités physiques, à l'égard desquelles elles
« sont sujettes aux caprices les plus étranges et pour rester
« dans l'ordre moral, puisque c'est du moral qu'il s'agit, la
« femme préfère toujours un mannequin joli, gentil, bien
« disant, conteur de fleurettes, à un honnête homme. La
« femme est la désolation du juste ; un galantin, un fripon,
« en obtient tout ce qu'il veut, »

Et c'est le même homme qui, cependant, a dit :

« La femme, seule, sait être pudique, l'impur est hors de son sexe.

« Si l'élément féminin vient à dominer ou seulement à

balancer l'élément masculin, les sociétés humaines rétrogradent. »

C'est pour cela, n'est-ce pas, que les pays comme la Turquie, ou la femme n'est rien, sont devenus prospères. Que les pays comme les Etats-Unis, où la femme se manifeste, sont tombés dans la barbarie ?...

Le système de *réflexion sexuelle* que Prudhon emploie est si complet que c'est lui qui a osé dire que ce qui constitue la supériorité de l'homme sur la femme, c'est la *résorption du sperme*, c'est-à-dire tout le contraire de la vérité, puisque c'est justement cet acte qui fait l'infériorité de l'homme. S'il le grandissait, il faudrait le glorifier et y pousser la jeunesse.

Combien de semblables arguments contre la supériorité morale de la femme, prouvent l'infériorité de ceux qui les emploient.

SCHOPENHAUER

Il faut toujours citer Schopenhauer quand on parle du déraillement intellectuel que cause la dégradation sexuelle. Cet homme devait, naturellement, être le premier parmi les misogynes. Dans cette voie, il a été jusqu'au terme dernier de l'odieux.

Voici le résumé de ses idées sur la femme :

« Le seul aspect extérieur de la femme révèle qu'elle n'est destinée ni aux grands travaux de l'intelligence, ni aux grands travaux matériels. »

« Ce qui rend les femmes particulièrement aptes à soigner notre première enfance, c'est qu'elles restent elles-mêmes puériles, futiles et bornées : elles demeurent toute leur vie de grands enfants, une sorte d'intermédiaire entre l'enfant et l'homme. »

« La raison et l'intelligence de l'homme n'atteignent guère tout leur développement que vers la vingt-huitième année. Chez la femme, au contraire, la maturité de l'esprit

arrive à la dix-huitième année. Aussi n'a-t-elle qu'une raison de dix-huit ans, strictement mesurée. Elles ne voyent que ce qui est sous leurs yeux, s'attachent au présent, prennent l'apparence pour la réalité et préfèrent les niaiseries aux choses les plus importantes. Par suite de la faiblesse de leur raison, tout ce qui est présent, visible et immédiat, exerce sur elles un empire contre lequel ne sauraient prévaloir ni les abstractions, ni les maximes établies, ni les résolutions énergiques, ni aucune considération du passé ou de l'avenir, de ce qui est éloigné ou absent..... Aussi, l'injustice est-elle le défaut capital des natures féminines. Cela vient du peu de bon sens et de réflexion que nous avons signalé, et, ce qui aggrave encore ce défaut, c'est que la nature, en leur refusant la force, leur a donné la ruse en partage ; de là, leur fourberie instinctive et leur invincible penchant au mensonge. »

« Grâce à notre organisation sociale, absurde au suprême degré, qui leur fait partager le titre et la situation de l'homme, elles excitent avec acharnement ses ambitions les moins nobles, etc. On devrait prendre pour règle cette sentence de Napoléon Ier : « Les femmes n'ont pas de rang ». Les femmes sont le *sexus sequior*, le sexe second, à tous égards, fait pour se tenir à l'écart et au second plan.

« En tous cas, puisque les lois ineptes ont accordé aux femmes les mêmes droits qu'aux hommes, elles auraient bien dû leur conférer aussi une raison virile », etc.

GUY DE MAUPASSANT

Parmi les modernes, il est peu d'hommes qui aient mis plus cyniquement en évidence leur dégradation sexuelle que cet auteur.

A trente ans, il écrivait dans le *Gaulois* ceci :

« Je ne sais quels cris d'animaux imiter, quelles contor-
« sions de singe, quelle gymnastique exécuter, pour exprimer

« l'inénarrable joie, la prodigieuse envie de rire qui m'a « tordu pendant deux heures en songeant à cette adorable « idée !

« Hein ? La tâtons-nous là dans toute son incapacité, dans « toute sa bêtise originelle et triomphante, dans toute sa « grandiose niaiserie, l'intelligence des citoyennes libre-« penseuses.

« Est-ce beau ? surprenant ? stupéfiant ? Plus on y pense, « moins on s'en lasse ! Plus on creuse, plus on réfléchit, « plus on imagine les conséquences, plus on demeure aba-« sourdi et délirant de gaîté.

« Votez, oh ! oui, votez. Oh oui ! soyez indépendantes, « citoyennes, car nous rirons, nous rirons, nous rirons, en « dussions-nous mourir, ce qui serait, du reste, la seule « vengeance dont vous puissiez vous enorgueillir. »

« Allons, levez vos boucliers, guerrières ; ça ne sera « jamais qu'une levée de jupes ! »

A quarante ans, il mourait fou chez le Dr Blanche.

La misogynie est le premier mot de la folie.

C'est Guy de Maupassant qui écrivit un jour « qu'on pouvait douter que la femme fût la femelle de l'homme, tant elle pensait différemment de lui. » En effet, quelle femme parlerait comme le faisait cet homme ?

STRINDBERG

Voici quelques-uns de ses arguments contre la femme :

— « La femme ne possède que très rarement la faculté de pouvoir fixer son attention sur un objet donné » (1).

(1) Un Anglais a répondu en faisant remarquer l'admirable et méthodique organisation des prisons de femmes et, par exemple, celle de Sherborn, près Boston, conduite avec un esprit de suite extraordinaire, par Mme Ellen Johnson, et les écoles féminines de gardes-malades (*nurses*), dont trente-cinq comptent 1,350 infirmières pour 75 infirmiers. Puis il ajoute : « On reproche aux Français de ne pas savoir coloniser ;

— « Les femmes sont impuissantes à émettre un jugement indépendant de leur avantage, de leur penchant, de leurs passions. »

(On a répondu à ce reproche par une citation de M. Gaston Boissier. Dans un article sur le journalisme, il dit : « Les assemblées politiques ne gagnent pas à être regardées de près ; il est difficile de conserver beaucoup de respect, même pour les plus honorables, quand on voit à quelles intrigues elles sont livrées, et quels conflits d'intérêts ou de passions s'y dissimulent, sous l'apparence du bien public. » Si, d'un autre côté, nous cherchons l'équité qui règne dans la *justice* rendue par les hommes, nous voyons des verdicts étonnants de partialité. Qui peut le nier.)

— « Les femmes mettent les choses et les événements en fausse relation de causalité. »

(Ce qui prouve que ce reproche doit s'adresser à l'homme et non pas à la femme, ce sont les conséquences que certains hommes tirent des faits scientifiques, pour proclamer l'infériorité de la femme, et qui disent tout le contraire de ce que les hommes leur font dire. Les énumérer ici serait trop long.) (1)

— « Les femmes s'obstinent à conclure d'un cas particulier à l'affirmation d'une règle générale. »

ils n'ont pas, dit-on, l'esprit de colonisation parce qu'ils n'ont pas l'esprit de suite. Il y a pourtant une catégorie de colonisateurs, à laquelle vous ne refuserez pas l'esprit de suite : Je veux parler des femmes qui portent une croix sur la poitrine, partent pour les régions lointaines et souvent insalubres ; elles enseignent les enfants, elles soignent les malades et les vieillards ; quel obstacle les décourage ? Elles donnent à toute la nation l'exemple de la persévérance.

(1) Le principal argument est celui qui consiste à faire d'elle *une éternelle blessée*, parce qu'elle a le privilège d'expulser, tous les mois, avec le sang, un albuminoïde qui, gardé dans l'organisme, par l'homme, s'y transforme en poison organique (*leucomaïne*), et qui, accumulé dans les muscles et dans le cerveau, lui cause une irritabilité et une hypocondrie que la femme ne connaît pas. C'est donc lui, qui est victime d'une *tare physiologique*, non elle.

(C'est Strindberg qui dit cela, lui qui a mis *son cas particulier* dans tout ce qu'il a fait.

C'est en vertu du *cas particulier* que les hommes déclarent « que les femmes manquent d'intelligence » parce que quelques-unes sont dans ce cas ; qu'ils déclarent « que les hommes sont supérieurs », parce que quelques-uns le sont.)

— Il regarde les femmes comme incapables d'entrer dans le mouvement artistique de l'humanité.

Comme on lui répond en citant Rosa Bonheur, il défie ses contradicteurs de citer un autre nom. A quoi on riposte en nommant Madeleine Lemerre, Miss Cassatt, aux États-Unis, Sarah Sears, Miss Green, Anna Witrey et tant d'autres. C'est un Anglais qui fait cette réponse, les Français pourraient y ajouter leur liste, et tous les peuples de même.

Enfin, le dernier argument est plus original :

— La femme ne peut apprendre à faire du bon café!!..... Je déclare, pour ma part, que j'ai l'habitude de prendre du très bon café, et qu'il est toujours fait par une femme.

GUSTAVE LE BON

Dans la *Revue scientifique* du 20 avril 1895. — *Psychologie des foules.*

« On remarquera que parmi les caractères spéciaux des foules il en est plusieurs, tels que l'impulsivité, l'incapacité de raisonner, l'absence de jugement et d'esprit critique, l'exagération des sentiments, et d'autres encore, que l'on observe également chez les êtres appartenant à des formes d'évolutions inférieures, *la femme* et le sauvage notamment. »

« La foule n'est pas seulement impulsive et mobile, comme le sauvage elle n'admet pas que quelque chose puisse s'interposer entre son désir et la réalisation de son désir. Elle le comprend d'autant moins que le nombre lui donne le senti-

ment d'une puissance irrésistible. Pour l'individu en foule, la notion d'impossibilité disparaît. L'individu isolé sent bien qu'il ne peut, à lui seul, incendier un palais, piller un magagasin et, s'il en est tenté, il résistera à la tentation. Faisant partie d'une foule, il a conscience du pouvoir que lui donne le nombre et il suffit de lui suggérer des idées de meurtre et de pillage pour qu'il cède immédiatement à la tentation. L'obstacle inattendu sera brisé avec frénésie. Si l'organisme humain permettait la perpétuité de la fureur, on pourrait dire que l'état normal de la foule contrariée est la fureur. »

Impossible de mieux décrire le caractère masculin; cependant l'auteur ajoute :

« Les foules sont partout *féminines* mais les plus féminines de toutes sont les foules latines. »

« Comme les femmes elles vont de suite aux extrêmes. »

« Dans les foules, l'imbécile, l'ignorant et l'envieux sont affranchis du sentiment de leur nullité et de leur impuissance, que remplace la notion d'une *force brutale* passagère mais immence. »

NIETZSCHE

Il naquit à Lützen en 1844, d'une ancienne famille de noblesse polonaise. Il étudia à Bonn, puis à Leipzig, et devint professeur de philologie à l'Université de Bâle.

En 1878 sa santé le contraignit à abandonner sa chaire, alors il se mit à écrire; cela dura jusqu'en 1889. Il ne dormait plus (ce qui indique l'action perturbatrice interne du *ferment moteur*, le poison organique.)

A Turin, en janvier 1889, il subit une terrible crise de folie. Retiré dans son village et soigné par sa mère, il se plaignait en répétant sur un ton monotone : *Mutter, ich bin dumm.* (Mère, je suis bête). On dirait qu'il avait conscience de sa bestiale dégénérescence.

Il a le front large et fuyant (signe de régression) les

sourcils fortement barrés (signe de prédominance du grand sympathique), l'œil impérieux (signe de domination brutale qui accompagne toujours les sourcils épais) : la moustache énorme (ce qui indique la sexualité extrême) son regard a la fixité visionnaire des fous.

En somme c'était une grande intelligence, qui fut grandement pervertie.

Les hommes comme Nietzsche ne laissent, dans le monde, qu'une impression : « C'est un misogyne !... » Leur science est néant, leur œuvre on l'oublie, leur haine seule reste.

La science de Nietzsche n'est, du reste, pas à lui ; sa haine seule lui appartient. Il est philologue, il étudie les textes antiques et nous les traduit. C'est un plagiaire des idées lointaines — celles que personne ne réclame — c'est pour cela qu'il est quelquefois étonnant, il nous rend des idées féminines qu'il attribue à l'homme supérieur, le *suprahumain*. Il nous rend la femme antique et l'appelle : le *Maître*, pendant qu'il avilit la femme moderne et la veut esclave. Donc, sa pensée *n'y est pas*, il prend des mots dans l'œuvre antique qu'il ne sait pas débrouiller du malentendu sexuel. C'est la bête qui s'affuble de la robe blanche de la Prêtresse.

LES IDÉES DE NIETZSCHE SUR LES FEMMES

Ce qui est bien à lui c'est sa jalousie de sexe, sa haine de la femme, voici ce qu'il en dit :

— « Se méprendre sur ce problème fondamental de l'homme et de la femme ; nier leur antagonisme foncier et la nécessité de leur désaccord éternel, parler peut-être de droits égaux, d'éducation égale, de prétentions et de devoirs égaux, c'est le signe typique d'une platitude et d'une trivialité cérébrale sans remède.

L'homme qui possède une vraie profondeur d'esprit, une réelle noblesse d'aspiration, ne peut considérer la femme

qu'au point de vue « *oriental* », comme une possession, une propriété à clore et à enfermer, comme une chose prédestinée à servir.

Ainsi fit, avec son instinct supérieur l'Asie, et ainsi firent, à sa suite, les Grecs, ses disciples — et ses héritiers. — (Mais il ne nous dit pas que c'est alors que l'Asie et les Grecs tombèrent dans la décadence et l'oubli.)

— « Toute femme qui s'annonce comme voulant étudier doit être affligée de quelque déformation corporelle. »

(On a répondu à cela qu'il y a aux Etats-Unis 179 collèges qui confèrent des grades, qui délivrent des diplômes, lesquels comptent 25.000 étudiantes et 2.300 professeurs parmi lesquels se trouvent seulement 577 hommes. Et toute cette population féminine ne comprend pas une seule femme difforme.)

— « Ce qui, chez la femme, inspire le respect, est, assez souvent, la crainte, c'est son naturel plus près de la nature que celui de l'homme, sa souplesse vraiment toute féline, sa griffe déchirante, qui fait patte de velours, l'ingénuité de son égoïsme, son animalité intérieure qu'on ne saurait apprivoiser, tout ce qu'il y a d'insaisissable, de lointain, de volage dans ses passions....

Ce qui, malgré toute la crainte qu'elle inspire, nous fait prendre en pitié cette chatte dangereuse et séduisante : « la femme » c'est que nous la voyons plus sujette à souffrir, plus vulnérable, plus exposée aux séductions de l'amour et à ses désanchantements que n'importe quelle créature. Crainte et pitié, voilà les sentiments que, jusqu'ici, l'homme apportait à la femme, prêt à jouir d'elle comme de la tragédie qui déchire, tout en enivrant. Et quoi donc, tout serait-il fini maintenant ? Et la femme s'efforcerait elle de rompre son propre charme ?

— « Que la femme soit en voie de rétrogradation, que, depuis la Révolution française, l'influence morale de l'européenne ait diminué, dans la proportion des droits qu'elle a

acquis ; cela peut servir à prouver que le mouvement d'émancipation qui consiste principalement à lui reconnaître le « droit au travail » n'est pas si fort en sa faveur qu'on l'imagine. »

Voici quelques-unes de ses maximes :

— « Tout dans la femme est une énigme — et tout dans la femme est une solution — celle-ci s'appelle enfantement. » (Oui, mais il y a plusieurs manières de l'entendre).

— « L'homme doit être élevé pour la guerre et la femme pour la consolation du guerrier : toute autre chose est folle. »

— « Qu'en ton amour soit ton honneur : D'autre honneur la femme n'en conçoit guère, mais que ce soit là ton honneur, d'aimer toujours plus que tu n'es aimée et de ne jamais rester la seconde en amour. »

— « Le bonheur de l'homme s'appelle : *Je veux*. Le bonheur de la femmme s'appelle : *il veut.* »

— « Voici le monde accompli : Ainsi pense toute femme lorsque, de tout son cœur, elle obéit. »

— « Hymen ! c'est ainsi que j'appelle la volonté à deux de créer cet un, qui *est plus que ses créateurs.* »

(Plus que son père, seulement, la mère reste supérieure à l'enfant.)

SES IDÉES SUR LES HOMMES

Nous allons voir, maintenant, ce qu'il pense des hommes. Là il est surprenant :

— « L'homme est quelque chose qui doit être vaincu. »

— « Ce qu'il y a de grand, dans l'homme, c'est qu'il est, non un but, mais une transition ; ce qu'on peut aimer en lui c'est qu'il est un passage, un coucher d'astre. »

— Je vous enseigne le *supra homme.* L'homme est

quelque chose qui doit être dépassé. Qu'avez-vous fait pour surpasser l'homme ?

— Tous les êtres, jusqu'à présent, ont créé plus haut qu'eux mêmes, et vous voudriez être le reflux de ce grand flux et redescendre à l'animal, plutôt que de surpasser l'homme? Qu'est le singe, pour l'homme? une risée ou une honte. Ainsi sera l'homme pour le supra homme, une risée ou une honte.

— « Vous voudriez, si possible, — et il n'y a pas de possible — supprimer la souffrance ; et nous ? Nous la voudrions précisément plus grande et pire qu'elle n'a jamais été! La discipline de la souffrance, de la grande souffrance, ne savez-vous donc pas que c'est elle qui, jusqu'ici, a créé toutes les prééminences de l'homme ! »

(En effet, combien l'homme a dû souffrir moralement, pour vaincre la femme et supporter sa victoire, qui lui a valu la haine de celle dont il veut l'amour)

— « Cette tension d'âme dans le malheur, qui lui communique l'énergie, ces frissons, la vue du grand péril, son génie inventif et sa vaillance à supporter les revers, à y persévérer jusqu'au bout, à les interprêter et à les exploiter ; et tout ce qu'ils lui ont jamais donné de *profondeur* (?), de *discrétion*, de *feinte*, d'*esprit*, de *ruse*, de *grandeur* (??), ne l'a-t-il pas reçu au milieu des tourments, sous la discipline de la grande souffrance ?

— « L'homme réunit, en lui, le créateur et la créature. Il y a en l'homme la matière, le fragment, le superflu, l'argile, la boue, la folie et le chaos ; mais il y a aussi, en lui, le créateur, le sculpteur, la dureté du marteau, la béatitude divine du septième jour. Comprenez-vous les contrastes ? comprenez-vous que vous avez pitié de ce qui doit nécessairement être façonné, brisé, forgé, étiré, calciné, rougi au feu, affiné, de ce qui doit nécessairement souffrir et ne saurait échapper à la souffrance ? »

(Or ce qui doit tant souffrir c'est l'âme de l'homme, et

cela pour arriver à ce beau résultat : vaincre la femme, vaincre la Vérité et le Bien et arriver à faire triompher le Mal et, fier d'en être arrivé là, il continue :)

— « Et votre pitié ! Ne comprenez-vous pas à qui s'adresse notre pitié, l'inverse de la vôtre, lorsqu'elle se défend de la vôtre comme de la pire de toutes les efféminations et de toutes les faiblesses. Donc, pitié contre pitié.

— « Celui qui devine la fatalité dissimulée sous la candeur et l'idiote bonhomie des « idées modernes » et, plus encore, sous le voile de toute la morale chrétienne de l'Europe ; celui-là souffre d'une angoisse à laquelle nul autre ne pourrait se comparer — c'est qu'il embrasse, d'un coup d'œil, tout ce qu'il y aurait encore à faire de l'homme, c'est qu'il voit, on ne peut plus clairement, combien l'homme est encore inépuisable et ouvert aux plus vastes possibilités, combien de fois, déjà, le type « homme » s'est trouvé à deux pas de crises mystérieuses et de voies nouvelles : et qu'il sait encore mieux sur quels écueils misérables un développement suprême s'est, jusqu'ici, ordinairement brisé. »

— « La dégénérescence de l'homme jusqu'à la créature imaginée aujourd'hui par les têtes niaisement superficielles des socialistes, comme leur *homme de l'avenir* — comme leur idéal — cet abâtardissement et cet étiolement de l'homme, jusqu'à n'être plus que la bête moutonnière la plus accomplie — ou, selon leur expression, un homme de la société libre, cet abrutissement de l'homme, qui doit en faire l'animal pygméen, aux droits et aux titres égaux, tout cela est possible, il n'y a pas à en douter !

Et celui qui a médité une seule fois ces éventualités là, connaît un dégoût de plus, inconnu aux autres hommes — et, peut-être aussi, une nouvelle tâche. »

(Jenseits etc — p. 141)

Et voici pour finir :

SUR LE RIRE

« Cette couronne du rire, cette couronne de roses riantes, moi-même je m'en suis couronné ; mon rire moi-même je l'ai proclamé sacré. Je n'en ai pas vu d'autre en ces temps, qui fut d'un si grand cœur. » (si, celui de Guy de Maupassant, cet autre fou. Voir page 287.)

Haut les cœurs, frères, plus haut, toujours plus haut. Et surtout, n'oubliez pas les jambes, légers danseurs, mieux encore, dansez sur votre tête.

Hommes supérieurs, voici le pire en vous. Vous n'avez pas appris à danser comme il faut danser, à danser et à faire fi de vous-mêmes. Sautez donc plus haut que vous ! Qu'importe que vous soyez des mal réussis. Tout est encore possible ! Apprenez donc à faire fi de vous-mêmes et à rire ! Haut les cœurs, danseurs légers, et surtout n'oubliez pas le rire, le bon rire ! Cette couronne du rire, cette couronne de roses riantes, c'est à vous mes frères, que je la jette !

Le rire, je l'ai proclamé sacré ; hommes sérieux, apprenez donc à rire ! »

Pauvre fou !

THOMAS

Essai sur les femmes (publié à la fin du XVIIIe siècle).

Si je reproduis les idées de cet auteur — depuis longtemps oublié — c'est parce que, non-seulement il confond, comme les autres, la psychologie masculine avec la psychologie féminine, mais il fait une autre confusion plus importante à signaler : celle de la fonction sexuelle féminine avec la fonction sexuelle masculine : l'ovulation avec la fécondation. Il dit :

« La soumission à un maître qui lui déplait est, pour elle, un supplice. J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux ; je l'ai vue se plonger dans un bain et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du

devoir. Cette sorte de répugnance nous est presqu'inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. Cette sensation, que je regarderai volontiers comme une épilepsie passagère, est rare pour elles, et ne manque jamais d'arriver quand nous l'appelons. Le souverain bonheur les fuit entre les bras de l'homme qu'elles adorent. Nous le trouvons à côté d'une femme complaisante qui nous déplait. Moins maitresses de leurs sens que nous, la récompense en est moins prompte et moins sûre pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat et la source en est si éloignée, qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare. »

Voilà encore un auteur qui se figure que la fonction féminine s'accomplit pendant l'accouplement — et de plus qu'elle est provoquée par l'action de l'homme — deux erreurs. L'ovulation n'a pas de rapport avec la fécondation ; cette dernière fonction est exclusivement masculine, quoiqu'elle ait pour terrain la femme — mais sans sa participation; elle n'en est que la spectatrice, presque toujours impatiente et dégoûtée.

Quand donc les hommes comprendront-ils que la Nature n'a pas voulu qu'il y ait simultanéïté entre les fonctions des deux sexes ?

Voici maintenant ses idées générales sur les femmes :

— « La femme porte en dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèces. »

(C'est l'homme qui est dans ce cas, non la femme).

— « C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les temps lui sont présents. »

— « C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires » (Ceci est vrai.)

— « La femme hystérique dans la jeunesse se fait dévote dans l'âge avancé. »

— « La femme à qui il reste quelqu'énergie dans la vieillesse était hystérique dans la jeunesse. »

— « Sa tête parle encore le langage de ses sens quand ils sont muets. » (ce qui prouve qu'elle n'aime pas par les sens mais par la tête.)

— « Rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la revélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. »

— « La femme dominée par l'hystérie éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. »

— « C'est dans la fureur de la bête féroce qui fait partie d'elle-même, que je l'ai vue, que je l'ai entendue. Comme elle sentait, comme elle s'exprimait! Ce qu'elle disait n'était pas d'une mortelle.

— « La Guyon a dans son livre « *Les Torrents* » des lignes d'une éloquence dont il n'y a pas de modèle. »

— « Les femmes sont sujettes à une férocité épidémique. »

— « L'exemple d'une seule en entraine des multitudes. » (Ceci est masculin, non féminin).

— « Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes sur le fameux trépied. Le rôle de Pythie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un Dieu.

— « Elles sont impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde contre le despotisme de l'homme.

Il semble qu'il y ait, entre elles, un complot tacite de domination — une sorte de ligue. Elles en connaissent les articles sans se les être communiqués. »

— « Naturellement curieuse elles veulent savoir, soit pour user, soit pour abuser de tout. »

— « Celui qui les devine est leur implacable ennemi. »

— « Si vous les aimez elles vous perdront : elles se perdront elles-mêmes. »

— « L'orgueil est plus leur vice que le nôtre. »

Telles sont les étranges conceptions d'un auteur qui ne parle de la femme qu'en faisant le portrait de l'homme.

J'arrête ici ces extraits, non pas qu'ils soient épuisés mais pour ne pas épuiser la patience des lecteurs et surtout celle des lectrices.

Quelques mots maintenant sur l'état mental des misogynes.

LA CONSCIENCE.

La misogynie engendre le remords, quand elle n'est pas assez mûre pour engendrer la folie. Aucun homme n'outrage impunément la femme ; le châtiment du crime de lèse sainteté féminine ne se fait jamais attendre. C'est que la conscience de l'homme est une éternelle justiciaire qui ne pardonne pas.

D'abord expliquons ce qu'est le principe même de la conscience.

Malgré la séparation des sexes, le principe mâle et le principe femelle sont représentés dans tous les individus. L'homme a en lui une partie féminine : il est un peu femme ; la femme a en elle une partie masculine, elle est un peu homme.

La conscience de l'homme, c'est la voix de cette partie féminine restée en lui, de cette sensibilité cérébrale encore un peu active.

Chez la femme, la conscience est spontanée, primesautière parce que ses impulsions cérébrales ne sont pas troublées par la vie sexuelle. Chez l'homme, elle est lente, réfléchie, parce qu'elle fait l'objet d'une lutte entre deux

impulsions différentes, l'impulsion rationnelle et l'impulsion sexuelle.

Donc, la conscience de l'homme c'est la voix de la partie féminine qui est en lui ; elle parle comme parlerait une femme.

Quand il veut obéir aux impulsions sexuelles, mutilant ainsi l'élément sensitif de son cerveau, la voix féminine le lui reproche, sa conscience crie, s'agite, le tourmente. Quand il commet un acte injuste, quand il torture la femme ou l'enfant, cette voix intérieure crie encore. Il cherche bien à la faire taire, quand son tourment devient trop violent, il s'étourdit, mais tous les moyens qu'il emploie sont impuissants, la voix est toujours là, sourde mais tenace. Il en souffre et, alors, impute à la femme — qui en est la personnification vivante — tous ses maux intimes.

La femme est la conscience manifestée de l'homme. Comme elle, elle impose à l'homme des devoirs qui sont, la plupart, en opposition directe avec ses secrets désirs.

Mais si la femme est souvent obligée de se taire, la conscience, elle, parle avec une telle autorité, que l'homme est bien forcé de s'apercevoir qu'elle est là, qui veille sur lui. Et, alors, prenant ses reproches pour ceux de la femme, (même quand elle ne les formule pas) c'est à elle qu'il répond, à elle qu'il s'en prend de son tourment intérieur.

La femme pardonne souvent, la conscience jamais. Un poète a dit : « Jamais au criminel, son crime ne pardonne ! »

LA DÉFENSE DES FEMMES

Dans tout ce qui précède, j'ai montré comment l'homme attaque la femme. Voyons, maintenant, comment elle se défend.

Je ne remonterai pas dans le passé, le sujet serait trop vaste, du reste, ce serait toute l'histoire de l'évolution morale

de l'humanité qu'il faudrait faire, je veux rester dans le présent, et voir comment les femmes qu'on appelle « des revendicatrices » mènent leur campagne.

J'ai déjà parlé, lorsque je me suis occupée des « *égalitaires* » des programmes qu'elles soutiennent. On les croirait faits par des hommes tant ils sont contraires aux vrais intérêts de la femme. Et, de fait, je les crois rédigés par les *féministes* — sincères ou non — qui luttent avec ces dames. La nature même des questions le prouve : Elles prétendent devenir les *égales* de l'homme, donc, prendre leurs vices, leurs exagérations, leurs injustices, leur âpreté au gain, leur cruauté, leurs mœurs libertines, leurs ruses et leurs mensonges. Toutes choses qu'elles n'ont pas, en effet, dans leurs conditions sexuelles normales. Elles veulent que la Mère devienne l'égale de son fils, la grande dame l'égale de son valet de chambre, la femme sobre et rangée l'égale de l'ivrogne, qui trébuche et divague, la chaste jeune fille l'égale de l'étudiant perverti, la modeste ouvrière l'égale du soldat débauché, la femme respectable l'égale du viveur dépravé.

Or, qui a pu rêver cette égalité sinon l'homme orgueilleux qui se donne toutes les grandeurs de la femme!

Elles veulent devenir les égales de l'homme, quoiqu'elles savent que l'homme est vicieux, égoïste, méchant, fourbe et hypocrite. Pourquoi donc, elles qui, malgré toute leur ignorance, sont vertueuses, désintéressées, charitables et bonnes, veulent-elles descendre jusqu'à l'homme? Est-ce pour imiter ses bêtises, car il en fait, et elles le savent? Est-ce pour partager ses ambitions déréglées, car il en a et elles le savent? Est-ce pour tripotailler avec lui dans les affaires financières, car il tripote, et elles le savent? Si c'est pour tout cela, ce n'est vraiment pas la peine de *revendiquer*. Le nombre est assez grand, dans le camp des agitateurs masculins, sans qu'il soit besoin de l'accroître encore en y annexant des femmes.

Si c'est pour faire autre chose, oh! alors, c'est parfait, mais, dans ce cas, ne réclamez pas, *l'égalité*, car l'égalité suppose les mêmes occupations. Il n'y a pas à sortir du *dilemme* : égales de l'homme et faisant ce qu'il fait, ou : différentes de lui et faisant ce qu'il ne fait pas.

Or, si c'est ce dernier parti que vous adoptez, vous n'avez nullement besoin d'aller où il va, d'être où il est. Pour faire autre chose, restez où vous êtes ou mettez-vous sur un autre terrain que le sien; restez *vous*, restez femme — ou, plutôt, redevenez femme, car vous ne l'êtes plus, psychologiquement parlant — et alors la question sera résolue. Les hommes vous écouteront bien mieux quand vous parlerez en femmes que lorsque vous parlez en hommes. Et cela vient de ce que, sachant ce que valent les hommes — puisqu'ils en sont — ils n'accordent pas de confiance à leurs pareils — ni à leurs pareilles. — Ils n'ont pas confiance en eux, comment voulez-vous qu'ils aient confiance en vous, si vous vous faites leurs égales. Ils reconnaissent tout ce qui leur manque et, pour qu'ils vous écoutent, il faut que vous leur montriez que vous pouvez combler le vide de leur existence en leur apportant ce qu'ils n'ont pas, ce que leurs camarades hommes ne peuvent pas leur donner.

Donc, il faut faire autrement... et mieux, et c'est cela qu'ils attendent de vous, et non une vaine rivalité sur leur terrain.

Ce qui prouve le défaut de la méthode des *égalitaires*, c'est le peu de succès de leur campagne. Que d'années! Que d'activité! Que d'argent, même, dépensé dans une cause qui ne progresse pas, car vos succès sont illusoires, ce que vous obtenez ne change en rien la nature de l'homme ; le droit électoral conquis, dans certains pays, a-t-il fait faire une loi qui soit vraiment moralisatrice? Les syndicats de femmes ont-ils empêché la Seine de charrier les corps des suicidées!

Je ne vois, nulle part, de résultats réels. Tant que les femmes se sont diminuées en demandant une égalité qui les

rabaisse, elles n'ont pas abouti — c'est Celle qui osera dire toute la vérité, et remonter sur son piedestal qui réussira.

Moi, je ne veux ni droits civils ni droits politiques. La Nature m'a donné d'imprescriptibles droits qui planent par dessus tout cela. Elle m'a fait connaître les secrets des multiples rouages qui font marcher la machine humaine et, avec cette science, je me sens bien plus forte que toutes les assemblées politiques réunies, puisque je peux formuler une loi qu'aucune d'elles ne saurait faire : LA LOI MORALE.

Tant que les féministes n'ont pas montré aux hommes une femme ayant produit quelque chose de féminin, quelque chose que les hommes n'aient pas pu faire, ceux-ci ont déclaré que vous n'étiez qu'une armée de nullités, et si beaucoup d'entre eux ne sont pas devenus féministes, ce n'est pas parce qu'ils tenaient beaucoup à garder des privilèges injustifiés, c'est parce qu'on ne leur offrait pas une seule femme digne de leur admiration.

Et changer les médiocrités masculines pour des médiocrités féminines, c'était piètre besogne. On ne changeait, en réalité, que le costume et le timbre de la voix, mais quant aux idées, elles restaient aussi fausses avec les *égalitaires* qu'avec les hommes seuls, c'était toujours « les idées régnantes »

Les hommes intelligents veulent mieux que cela, ils veulent une Femme « qui ne soit pas leur égale », afin qu'ils puissent trouver, en elle, toutes les grandes qualités que l'homme droit se plait à vénérer. Ils veulent, dans la femme, une manière de penser différente de la leur, ils veulent trouver, près d'elle, quelque chose à apprendre, quelque chose de nouveau qui les tire de l'ennui qui les endort, et donne à leur vie une direction nouvelle, à leur esprit une lumière directrice. Mais les criailleries pour obtenir des droits politiques les fatiguent sans les intéresser.

Les femmes doivent s'affirmer — ce qu'elles font, heureusement, de temps en temps. Elle ne doivent pas craindre

de braver toutes les fureurs des jalousies déchainées contre elles ; elles ne doivent pas attendre qu'on les déclare *égales*, supérieures ou inférieures — tout cela, ce sont des mots — elles doivent montrer ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent.

N'est-il pas naïf que certaines d'entre elles attendent que ce soit l'homme qui vienne les proclamer supérieures à lui — ou même ses égales, alors que c'est lui qui, dans son orgueil, les a abaissées ? Les plus intelligents, seuls, arrivent à accepter l'égalité, mais les pervertis n'y arriveront jamais.

Donc les personnes, — bien intentionnées, je le reconnais, qui ont demandé l'égalité des sexes, se sont trompées, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue psychologique. Il n'y a pas plus égalité entre l'homme et la femme qu'il n'y a égalité entre le voleur et le volé —. Deux êtres aussi différents ne peuvent pas remplir, dans la société, les mêmes fonctions, avoir les mêmes droits et les mêmes devoirs. Là est toute la question ; définir les fonctions, les droits et les devoirs de chacun — leur donner une éducation qui les y prépare et non, comme on le fait maintenant, une éducation qui les en éloigne. L'harmonie sociale règnerait si chacun d'eux, dès l'enfance, avait obéi aux lois physiologiques et pyschiques de leur nature, rectifiées dans le sexe mâle, par la loi morale. Si la femme avait gardé la suprématie morale que lui assignait ses qualités intellectuelles, si l'homme ne s'était pas révolté contre la loi suprême et contre le rôle actif que sa force musculaire lui assigne.

Demander à l'homme « d'émanciper la femme » c'est aussi absurde que de demander à un roi d'émanciper son peuple en proclamant lui-même la République.

« C'est par la force que l'homme prétend tout surmonter, c'est par sa faiblesse que la femme peut tout vaincre. »

BERNARDIN.

C'est du despotisme des hommes que sort la révolte des femmes, et c'est la révolte des femmes qui fait le progrès.

Donc, ne nous plaignons pas des actes despotiques dont nous sommes toutes un peu victimes, c'est cela qui assure notre triomphe.

LES PHILOGYNES

Les hommes qui ont osé défendre les femmes ont formé, à toutes les époques, une petite élite intellectuelle et morale, recrutée parmi les meilleurs.

Quelques-uns ont envisagé la question dans son entière vérité, d'autres, plus nombreux, n'en ont vu qu'un aspect. Mais, les uns et les autres ont rendu d'immenses services à la cause du progrès, ils ont apporté, dans la lutte, des arguments que la femme n'aperçoit pas elle-même, parce qu'elle ne connaît pas la psychologie masculine.

C'est cette ignorance de la nature de l'homme qui a fait que jamais aucune femme n'a su défendre le féminisme comme l'on fait certains hommes. Faut-il citer l'admirable petit *Essai* de Stuart Mill, sur la « condition des femmes », dans lequel les lutteuses vont chercher des arguments pour se défendre ?

La femme, quand elle souffre par la faute de l'homme, ne sait que gémir, elle n'a pas, dans sa douleur, le sang-froid du philosophe qui, libre d'esprit, étudie avec calme la question.

Ce sont les spectateurs des évènements sociaux, et non ceux qui en sont les martyrs, qui peuvent, réellement, chercher la cause du mal et son remède.

Il y a eu des hommes féministes à toutes les époques et dans tous les pays. Il s'en est trouvé même parmi les Pères de l'Eglise. Saint Bernard fut de ceux-là, et des plus fervents. Son culte de la femme s'adresse à la vierge Marie, mais, qu'importe l'image pourvu qu'il y ait une femme derrière.

Pendant la Révolution française — ce soulèvement de l'esprit préparé par des femmes en vue de reconquérir la liberté, et réalisé par des hommes, à leur profit — on discuta un instant, les droits de la femme.

Nous trouvons aux Jacobins les femmes attaquées par Chabot, mais défendues par Charlier.

Elles qui avaient été les initiatrices du mouvement, se virent exclues des tribunes de la Convention, par une loi du 20 mai 1793. Bientôt après, le 26 mai, on faisait une autre loi leur défendant d'assister à aucune assemblée politique.

A la Constituante, nous trouvons Victor Considérant qui, seul sur 900 membres, réclame les droits politiques de la femme.

Plus tard, Pierre Leroux développa son amendement en faveur du droit électoral pour les femmes, dans les élections communales.

Ce fut Athanase Coquerel qui proposa la loi d'exclusion contre les femmes.

Des journaux : *La Commune sociale* et *La République*, réclamaient le droit des femmes. *La Démocratie pacifique*, après avoir parlé de la puissance souveraine de la femme pour la pacification et pour l'accord des âmes, s'écriait : « Si l'on veut prévenir une nouvelle émeute de la faim et de la haine, il faut s'en remettre aux femmes. A elles appartient de donner le signal de ce soulèvement fraternel et religieux. »

M. Laya, dans *Le Bien-être universel*, soutenait la femme et engagea une polémique, à ce sujet, avec *La Patrie* :

Diderot disait : « Celui qui n'aime pas la femme est une espèce de monstre ; celui qui ne la cherche que quand il en est averti par le besoin, sort de son espèce et se range à côté de la brute. »

Les féministes les plus militants et les plus sincères que les temps modernes aient connus sont, incontestablement, les Saint-Simoniens.

Ceux-là prétendaient remettre la femme à la place que lui

a donnée la Nature et lui prodiguaient, sans marchander, leurs éloges et leurs hommages.

Leur apostolat était *l'appel de la femme.*

Saint-Simon disait : « Ma parole est celle de l'homme précurseur de la femme. Messie de son sexe, qui doit le sauver de l'esclavage qui est la prostitution, j'ai à préparer l'affranchissement des femmes par les femmes. »

Cette femme-Messie, conjointement avec l'homme, devait composer *le prêtre*, c'est-à-dire « le couple sacerdotal, dépositaire des pouvoirs de la société, et dont le rôle, dans l'avenir, consistait à diriger, humaniser les appétits, facilitant l'union des êtres à affections profondes. »

Jean Journet, l'un d'eux, écrivait :

« Alors la femme souveraine,
A l'encontre des méchants,
Doit affranchir l'espèce humaine
D'un martyr de six mille ans ».

Les Saint-Simoniens avaient la prescience du sexualisme, c'est-à-dire de la loi des sexes et de ses conséquences différentes dans l'un et dans l'autre. C'est ce qui faisait leur supériorité sur les hommes qui ne voyaient que le côté politique ou social de la question. Ils parlaient déjà du « *secret de la maternité* », de son sacerdoce futur, de son élévation.

Mais le public ne les comprenait pas, les femmes surtout, encore imbues des préjugés dont leur éducation est faite, leur faisaient opposition. Mme Cécile Fournel fut la première à condamner cette grande doctrine libératrice de la femme.

A l'enterrement de Talabot, Barrault rappela que dans les premières années de sa jeunesse, Talabot s'était fait remarquer par « une grande passion pour les femmes », ce qui fit sourire certains assistants, ceux qui aiment les malentendus. « Pauvres femmes, s'écria alors Barrault, je parle d'un homme qui vous rendit un culte et l'on rit. Ah ! sans doute, les temps sont passés où l'homme vous entourait d'un hom-

mage chevaleresque et les temps ne sont pas encore arrivés où il pourra, sans vous dégrader, et sans se dégrader lui-même, témoigner de votre puissance. »

Dans les banquets qui réunissaient fraternellement les disciples de Saint-Simon, la place d'honneur était occupée par un fauteuil vide, celui de la Femme, l'absente, celle qu'on attendait, celle qui allait naitre pour libérer son sexe et sauver l'homme de la dégénérescence et de la folie.

Ils attendaient la femme, et annonçaient sa venue pour des temps prochains, et Enfantin, reconnaissant l'impuissance de l'homme, disait : « Il n'y aura de science définitive que lorsque la femme aura parlé. » Sur sa tombe, il fit graver ces mots :

A chacun selon sa capacité;
A chaque capacité selon ses œuvres;
Egalité de l'homme et de la femme.

Cette dernière phrase est contradictoire avec celle que je citais plus haut; si l'homme seul n'a pas pu faire la science et si on attendait la femme pour la faire, il n'y a pas égalité entre eux.

Les principaux disciples de Saint-Simon était :

Bazard — chef du dogme.

Rodriguez — chef du culte.

Enfantin — chef de la religion.

Mais, ce magnifique mouvement de réveil féministe dût subir la persécution, comme la subissent tous les grands mouvements de la pensée.

Le 27 août 1832, eut lieu le procès des Saint-Simoniens. Tous descendirent alors des hauteurs de Ménilmontant où ils avaient établi leur retraite et, dans l'élégant costume qui avait été dessiné par Raymond Bonheur, (le père de Rosa Bonheur), ils traversèrent, la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, une foule considérable, massée dans les rues pour les voir passer.

On accusait cette haute morale..... d'immoralité.

Mais leur mouvement ne périt pas. Fourier le reprit, dans la *Phalange*, et il se fondit dans le fouriérisme qui le modifia, le masculinisa et en fit « le socialisme ».

Sous cette forme, il devait grandir vite dans les esprits.

Là encore, nous voyons l'avortement d'un mouvement féministe, et sa transformation au profit de l'homme, comme l'avait été, cinquante ans avant, le grand mouvement de la Révolution française.

Ce sont ces transformations de l'idée pure qui stérilisent les grandes impulsions données de temps en temps par les femmes — ou par les féministes.

Il se trouve toujours un homme plus audacieux que les autres, qui adopte l'idée lancée et la dénature.

Là est le secret de l'avortement de la Révolution française.

Là est le secret, aussi, de la stérilité du socialisme moderne.

Mais l'idée dénaturée renait sous une nouvelle forme. C'est ainsi que le Saint-Simonisme reparut dans le Positivisme d'Auguste Conte; doctrine qui met encore, au sommet, la femme, cette fois personnifiée dans Clothilde de Vaux.

Stuart Mill, que j'ai déjà cité, avait 26 ans quand eut lieu le procès des Saint-Simoniens. Il s'était occupé activement de cette doctrine, qui l'avait profondément impressionné.

Dans une lettre adressée à M. Gustave d'Eichtal il dit :

« C'est un noble spectacle, que vous donnez au monde d'un groupe d'hommes debout et lui tenant la tête... La lecture du *Globe* m'a beaucoup rapproché de vos opinions. Pas un de ces articles qui n'ait remué en moi quelque chose, qui ne m'ait amélioré en quelque point. Si l'heure était venue pour l'Angleterre, — s'il n'était pas aussi vain de chercher ici actuellement un auditoire pour des *vues organiques*, qu'il eût été pour Saint-Simon dans le feu de la Révolution, — je ne sais si je ne renoncerais pas à toute chose pour devenir, non l'un de vous, mais comme vous. »

Il est à désirer qu'un jour nous puissions lire en français ces lettres si intéressantes pour l'histoire de celui dont Taine devait dire : « Dans le silence de l'Europe philosophique, voici un maître qui s'avance et qui parle ! »

Parmi les féministes modernes il faut citer, d'abord, M. Legouvé qui réclama pour la femme une extension progressive de ses droits. Il trouvait que les femmes ne sont libres que dans les couvents ; ce qui est peut-être vrai.

— Victor Hugo vint apporter sa voix au concert des apôtres modernes.

Une femme exilée, comme lui, à Jersey, Louise Julien, avait vaillamment lutté pour la sainte cause. Elle fut immortalisée par le grand poète qui prononça, sur sa tombe, un discours mémorable dans lequel il dit cette phrase restée célèbre :

« Le XVIIIe siècle a proclamé les droits de l'homme, le XIXe proclamera les droits de la femme. »

— Un des grands défenseurs de la femme fut Emile de Girardin, qui proposa de rétablir l'héritage dans la ligne maternelle et la filiation par les femmes, telle qu'elle exista dans les âges heureux du matriarchat.

— Alfred de Vigny, lui, disait : « Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire, à chaque femme, au lieu de bonjour, *pardon* ! car les plus forts ont fait les lois.

— M. Naquet fut un féministe sincère et militant. Peu d'hommes ont rendu d'aussi grands services à la cause des femmes. En rétablissant le divorce en France, il libéra de la chaîne du mariage des milliers de malheureuses victimes.

— Jules Simon, aussi, mit sa pierre à l'édifice féministe, en écrivant : *L'ouvrière.*

— Léon Giraud entra de front dans la lutte. Il publia un bon livre sur « *la condition des femmes* » et défendit, devant les tribunaux, les premières candidates à la députation. Ce fut un sincère et un dévoué, malheusement enlevé prématurément à la cause qu'il soutenait.

— Dans la science on vit apparaître le D[r] Manouvrier qui, mettant la question sur son vrai terrain, vint montrer que les caractères anatomiques de la femme lui assignent une place supérieure dans la série des êtres.

Il a écrit les lignes suivantes dans le « *Bulletin de l'Union universelle des femmes* » (15 décembre 1890).

« Certains détracteurs de la femme ont bien compris que cette question sociale de revendications féminines est, en grande partie, sous la dépendance de questions de science pure. A des raisons de sentiment, aux appels faits à la justice, ils ont opposé des arguments scientifiques ou soi-disant tels. Ils ont essayé de justifier anatoniquement et physiologiquement l'autocratie masculine, en alléguant que la femme est inférieure à l'homme par le cerveau tout aussi bien que par les muscles. Tous les arguments sont bons en pareille matière et acceptés tout au moins comme « mensonges conventionnels », car les plus déplorables ont été adoptés par des savants sérieux et sont devenus classiques. Il est même curieux de voir avec quelle facilité beaucoup d'hommes se laissent mettre en colère dans les discussions sur cette matière, tant le mépris du fort pour le faible, du mâle pour la femelle, est profondément enraciné dans les cervelles masculines. Entre l'orgueil de l'homme et l'orgueil du coq, il n'y a pas, je crois, une grande différence, soit au point de vue des causes, soit au point de vue de l'intensité; de même que la soumission de la femme est très analogue à celle de la poule. Cette soumission reste inaperçue de bien des femmes, tant elle est habituelle et même naturelle dans beaucoup de circonstances. Le mépris masculin pour la femme, qui est formellement déclaré chez la plupart des peuples sauvages ou barbares, sinon chez tous, est d'ailleurs dissimulé plus ou moins et rendu plus supportable, chez les peuples civilisés, par la politesse et la galanterie, qui lui servent trop facilement d'excuse auprès de la plupart des femmes.

Mais que dis-je! Les femmes elles-mêmes profondément habituées au joug masculin, et d'ailleurs imbues, par éducation, des mêmes préjugés que les hommes, reconnaissent, presque toutes, leur prétendue infériorité intellectuelle, que rien ne démontre cependant. Les plus avancées sous ce rapport, c'est-à-dire celles qui attribuent cette infériorité à une éducation vicieuse et au défaut d'instruction, opinion assez commune parmi les hommes, ne songent pas que, pour les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité, les deux sexes ne sont pas mieux partagés l'un que l'autre sous ces rapports; et que c'est l'ouvrière à l'ouvrier, la paysanne au paysan, qu'il faut comparer entre eux pour juger la question, plutôt que la bourgeoise au bourgeois, bourré de leçons et aussi fier que l'âne chargé de reliques, plutôt que le lettré et le savant à leurs femmes ou à leurs ménagères. Les femmes qui réclament l'égalité sociale des deux sexes devraient examiner cette question d'un peu plus près et se défier un peu plus des arguments spécieux que leurs adversaires, ou des amis plus dangereux encore, ont tirés de la science moderne, soit pour démontrer l'infériorité intellectuelle du sexe féminin, soit pour montrer que cette infériorité est un résultat de la tyrannie des hommes.

Considérons, en effet, d'abord les peuples chez lesquels l'homme travaille peu ou point et passe son temps à fumer, à bavarder et à chasser, laissant à la femme tous les travaux, comme on le voit, par exemple, chez les Arabes, où la femme, méprisée plus que partout ailleurs, prend soin des enfants, prépare les aliments, fait les habits et les répare, fabrique les étoffes et les tapis et travaille souvent la terre; ce qui ne l'empêche pas de bavarder comme les hommes et de nouer des intrigues amoureuses. Je ne vois pas que son intelligence reste inactive plus que celle de l'homme, et je crois bien que si les rôles étaient renversés, on s'empresserait de dire, au contraire, que la femme s'abrutit dans l'oisiveté et se borne à exercer de temps en temps ses muscles,

alors que l'homme, sans cesse occupé à des travaux multiples et très variés, tient toujours ainsi son intelligence en éveil.

Si nous considérons maintenant les peuples chez lesquels l'homme est laborieux, alors nous voyons la femme occupée aux mêmes travaux que lui en sus des mille occupations intérieures, comme dans nos campagnes — ou bien, surchargée d'occupations et de travaux bien plus variés et non moins difficiles que ceux de l'homme, comme dans nos villes. Je fais allusion aux ouvriers, bien entendu, car lorsqu'il s'agit de comparer, dans un peuple, des catégories aussi vastes que les deux sexes, c'est la masse du peuple qu'il faut considérer, c'est-à-dire les paysans et les ouvriers. Quant à la portion située au fastigium de la courbe ethnique, c'est-à-dire la classe des « professions libérales », elle se compose d'hommes instruits, dressés aux productions difficiles, et de femmes ignorantes ou futilement instruites. Alors les sexes ne sont plus comparables entre eux au point de vue qui nous occupe, car on a, d'une part, des intelligences cultivées, dirigées, utilisées, et d'autre part, des intelligences incultes ou mal cultivées, mal dirigées et mal utilisées. Resterait, toutefois, la question de savoir si, dans ce milieu spécial et restreint, la différence sexuelle dont il s'agit ne consiste pas, plutôt, dans le mode d'utilisation des facultés psychiques de chaque sexe, que dans la nature et le développement de ces facultés. Je crois, pour ma part, que beaucoup de savants et de producteurs de toute sorte ne sont pas mieux doués intellectuellement que nombre de femmes ignorantes, et incapables, pour cela, de contribuer à l'avancement des sciences et des arts, mais fort capables de donner parfois des conseils à leurs savants maris dans des affaires non moins complexes et délicates que les questions scientifiques les plus ardues. La valeur intrinsèque d'une force est très distincte, au surplus, de la valeur des effets qu'elle produit : une même étincelle donnera lieu à des effets insignifiants ou grandioses suivant qu'elle agira ici ou là.

L'opinion que l'on se fait des savants et des artistes en général est, pour ainsi dire, enflée outre mesure et, si je ne m'abuse pas complètement en matière de psychologie, on ne tardera pas à comprendre qu'un savant peut faire des découvertes magnifiques en mettant simplement en jeu des facultés intellectuelles identiques en qualité et en quantité, à celles dont ses parents se servaient modestement et obscurément. »

*
* *

Tout près de vous des apôtres plus jeunes sont venus renforcer la sainte phalange. Ils deviennent si nombreux qu'il est impossible de les citer tous; du reste, le public attentif les connaît bien et attend d'eux le dernier effort qui arrivera à terrasser l'esprit du mal.

QUATRIÈME PARTIE

LA MORALE SCIENTIFIQUE RESTITUÉE

Si la physiologie nous montre ce qu'est le mécanisme de nos organes; si la psychologie nous apprend quelles sont nos facultés mentales et sentimentales, la morale nous enseigne l'usage que nous devons en faire.

La physiologie nous dit ce que nous pouvons, la psychologie ce que nous faisons; la morale ce que nous *devons*.

On peut la définir ainsi : « C'est l'ensemble des règles qui doivent guider la libre activité de l'homme. »

Ces règles doivent être basées sur les vérités éternelles; elles doivent reposer sur les principes mêmes qui ont créé la vie et dirigé l'évolution humaine. Sans cela ce n'est pas la morale.

Ces principes étant partout les mêmes — sur notre terre — tous les hommes doivent être soumis aux mêmes règles de conduite puisqu'ils sont soumis aux mêmes lois physiologiques. Donc, la morale doit être *une*, elle doit être universelle comme les vérités premières qui doivent être l'origine et la fin de tous les devoirs de la vie.

L'histoire nous montre, en effet, que les préceptes de morale, observés chez tous les peuples de la terre, reposent sur un fond commun d'idées.

Le code du devoir a toujours été à peu près le même. La pensée souveraine qui a traversé tous les âges et qui semble être née spontanément dans toutes les parties du monde, est l'écho des lois immuables qui gouvernent la nature humaine.

Les vérités morales, nécessaires à la vie sociale de l'humanité, ne sont le privilège d'aucun temps, d'aucun peuple, d'aucun individu. Partout la conscience humaine est soumise aux mêmes lois et se développe dans la même direction.

Il ne doit y avoir qu'une morale, comme il ne doit y avoir qu'une science.

La morale universelle, unie à la science universelle doit devenir la *Religion suprême*, celle qui dirigera tous les peuples, qui règnera dans toutes les nations.

« Les lois morales ne sont pas nées d'hier ni d'aujourd'hui elles vivent de toute éternité ; je ne pense pas que les ordres d'un mortel aient assez de force pour renverser ces lois, qui ne sont pas écrites, mais qui sont immuables. » (Sophocle *Antigone*).

Mais les causes premières sur lesquelles se base la loi morale échappent à l'entendement actuel de l'humanité. Elles sont à l'origine de la vie sociale, comme les causes qui ont dirigé l'évolution des êtres sont à l'origine de la substance organisée.

L'idée que nous avons d'une loi morale n'a pas son origine dans notre *moi* actuel, nous l'apportons en naissant, c'est un lot de l'héritage ancestral. Nous pressentons les lois de l'ordre moral, nous les proclamons et nous nous y soumettons avant de les comprendre : C'est un phénomène d'atavisme. Nous pouvons même dire que, dans l'état actuel de l'esprit humain, les causes n'en sont plus du tout comprises.

Et, cependant, il semble qu'une voix intérireure révèle à l'homme la différence qui existe entre le bien et le mal, le juste et l'injuste. Mais la cause de ces différences lui échappe. C'est un flambeau que les générations se passent de mains en mains sans que personne ne songe à demander qui a allumé ce flambeau, où, quand et pourquoi.....

« Quant à l'idée du bien et du mal, de l'honnête et de l'infâme, de la décence et de l'indécence, du bonheur et du malheur, de ce qui est conforme au devoir, de ce qu'il

faut faire, ou ne pas faire, quel homme ne l'a pas apporté, pour ainsi dire, en venant au monde ? » (Epictète. *Discours*)

Les causes morales doivent être cherchées dans les principes mêmes qui ont créé la vie et dirigé l'évolution puisqu'elles sont inhérentes à la nature humaine. Mais il faut savoir quel est le rapport qui peut exister entre ces *principes* et les actions des hommes ; pourquoi la nature humaine est organisée de telle sorte qu'en suivant ses impulsions l'homme ne va pas toujours vers le bien ? Quelle signification on doit donner au mot *bien* et au mot *mal*, quel est le but que l'homme doit chercher à atteindre, en un mot, qu'est-ce que la perfection morale ?

Pour répondre à ces questions, nous avons dû remonter le cours de l'évolution humaine, chercher quand et comment le mal a commencé, car, de même que nous ne comprenons l'existence de nos organes qu'en les étudiant dans leur développement, de même que nous ne comprenons leurs fonctions qu'en remontant dans l'évolution physiologique, ainsi de même, nous ne pouvons comprendre la raison des rapports établis aujourd'hui entre l'homme et ses semblables qu'en remontant le cours de l'évolution psychique de l'humanité.

C'est donc à la science que nous avions à faire appel puisque, elle seule, pouvait nous éclairer en nous montrant les faits dans leur évidence, les causes dans leur origine. Sans cette évidence, que la science seule nous donne, nulle autorité n'a le droit d'imposer à l'homme un précepte à observer, un devoir à remplir.

Toute prescription non justifiée par une loi de la Nature est arbitraire et doit être suspecte. La loi doit avoir sa cause et cette cause doit être démontrée ou démontrable.

Si l'ignorant a pu se soumettre à des préceptes imposés arbitrairement, c'est parce que, sentant sa faiblesse, il a eu confiance dans ceux qu'il a accepté pour maîtres, dans ceux à qui il a laissé le soin de *penser pour lui*.

Mais celui qui se sent fort veut savoir le pourquoi des actes qu'on lui impose.

« Hors de la foi point de salut », a-t-on dit. Nous répétons aujourd'hui : « Hors de la foi scientifique pas de morale ».

Nous devons croire à la raison d'être des choses, pour les accepter. Sans cette condition première : *la foi*, rien ne peut entrer dans l'esprit des hommes. La doctrine morale de l'avenir doit se baser sur ces mots : *savoir* pour *croire; croire* pour *vouloir*.

Pour pratiquer le bien et éviter le mal, il faut savoir où est le bien et où est le mal, il faut connaître les causes qui font que telle action est bonne, que telle action est mauvaise. C'est la mission de la vraie science de faire cette recherche; c'est sa mission d'en imposer les conclusions après en avoir rendu la nécessité évidente.

Gardons-nous bien de séparer la morale de la science comme ont eu la malencontreuse idée de le faire certains philosophes qui, tout en proclamant l'infaillibilité de la science, n'ont pas su pousser jusqu'au bout, les conclusions de leurs affirmations.

C'est ainsi que nous lisons, avec regret, dans un livre de M. Büchner, cette phrase : « La science n'a rien à voir directement avec les mœurs, au point de vue idéal, et toute recherche serait entravée si elle dépendait de semblables considérations. »

Ceci prouve que M. Büchner ignore qu'il est *une science* qui régit les mœurs, et qui n'est pas autre chose qu'un chapitre de la physiologie.

Comment se fait-il qu'il ignore cela?

C'est parce que, comme bien d'autres, il confond la vraie morale avec la fausse morale qui, elle, n'a pas de bases scientifiques.

Voici, du reste, en quoi elles diffèrent l'une de l'autre.

LES DEUX MORALES

Deux morales ont régné sur la terre.

L'une faite par la femme, au début de l'évolution humaine, — bien loin dans le passé — l'autre faite par l'homme, plus tard ; car, tour à tour, la femme et l'homme ont dominé.

Quand c'est la femme qui domine et fixe la loi morale, cette loi est empreinte d'une haute justice, d'une suprême élévation d'idées, elle est dégagée de tout intérêt personnel.

On dirait que la femme n'est pas *humaine*.

Sa suprême justice met en haut ce qui est bien, en bas ce qui est mal. Elle plane au-dessus des mesquines préoccupations de la vie de l'homme, elle les dédaigne et méprise ceux qui s'y arrêtent. Sa morale condamne ce qu'elle méprise et cela c'est :

— Le sceptique qui craint la vérité.

— Le lâche et sa lâcheté.

— Le pervers qui accuse les autres de la perversion qui est en lui.

— Le méchant, qui a l'instinct du mal.

— Le rusé qui cherche des dupes.

— Celui qui s'abaisse, le chien humain qui se laisse battre pour un os.

— L'orgueilleux, mendiant d'honneur et d'argent.

— Le mesquin qui pense à la petite utilité.

— Le timide, l'indécis, qui n'ose faire le bien.

— Le menteur.....

La femme crée une aristocratie du bien. C'est elle qui, parlant de son sexe, a pu dire, jadis : « nous, les véritables ! » Sa noblesse c'est sa véracité.

Maintenant encore, la femme supérieure détermine la valeur des autres en les comparant à ce qu'elle est elle-

même ; l'écart entre elle et eux est son étalon des valeurs morales. Elle méprise le jugement des inférieurs porté sur elle, elle sait que c'est la condamnation de ses grandeurs dictées par un sentiment de jalousie.

Elle sait que ce qu'elle réprouve « *est mal* » que ce qu'elle approuve « *est bien* » parce qu'elle a l'instinct du bien et du vrai. La grande femme primitive se glorifiait elle-même, ce qui est une preuve de sa valeur. Si elle se méconnaissait soi-même, elle ne pourrait pas juger les autres. Elle a conscience de sa *plénitude*, de sa puissance, de son autorité. Sa haute raison déborde — et lui dicte des ordres — elle est généreuse autant qu'elle est grande. Elle donne, elle ne prend pas. C'est qu'elle a le suprême bien — le bonheur intense de la vie complète... une richesse inépuisable et inattaquable, celle-là. Elle s'occupe du malheureux, pour l'aider à vivre, parce qu'elle a horreur de la souffrance. Elle s'occupe des autres en vertu d'une impulsion puissante de sa nature généreuse.

Cependant sa justice n'a pas de faiblesse elle est intègre dans le châtiment

L'horreur du mal la rend sévère. Autant elle se laisse toucher par l'effort pour le bien, autant elle est inflexible pour le coupable qui fronde...

La supériorité est ironique. La mascarade sociale, quand elle ne l'indigne pas la fait rire — les petites faussetés des hommes la navrent et l'amusent.

Dans la morale des femmes c'est le bien qui se fait craindre La femme s'impose par le bien.

Quand c'est l'homme qui domine et veut « moraliser », lui qui doute et qui ignore, qui se sait faible d'esprit et qui souffre de la puissance féminine, qu'elle est la base de la morale ? sur quoi fonde-t-il ses jugements ?

Il regarde avec méfiance les vertus de la femme.

Il a du scepticisme et de la défiance, il ne veut pas accepter

la vérité, parcequ'elle impose des lois qui le gênent.. Il se méfie de tout ce que la femme glorifie, de tout ce qu'elle déclare bon, comme de tout ce qu'elle déclare vrai. Il ne veut même pas croire au bonheur qu'elle lui promet, il combat son propre intérêt, tant il se méfie de la *supériorité* qui travaille pour lui.

Ce qu'il cherche c'est le petit intérêt immédiat : la main qui donne ; c'est le plaisir sexuel : le cœur qui aime. Mais avant tout il veut la soumission à sa volonté, l'application des autres à le servir, leur patience à le supporter, leurs prévenances et leurs flatteries.

C'est cela que l'homme met dans sa morale, il la fait de manière à favoriser ses instincts — et, pour y arriver, il veut se faire craindre ; il terrorise ceux qui le discutent, il rejette, avec son caractère terrible, le mépris que les *bons* (et les femmes) lui prodiguent.

Pour l'homme la morale est un code de prescriptions dictées par l'utilité ou la nécessité et consacré par le consentement général des masses masculines.

*
* *

Le contraste de la morale de l'homme avec la morale de la femme est frappant.

La morale féminine fait monter. Elle fait *triompher* l'homme-raison, elle intensifie sa vie.

La morale masculine fait descendre.

Celle de la femme est basée sur l'autorité morale : s'affranchir de cette autorité, c'est être libertin — celle de l'homme est basée sur l'autorité brutale : s'affranchir de cette autorité, c'est être libertaire.

Aucun homme n'a formulé la *vraie morale*. Tous, quand ils s'ent sont occupés, se sont mis *à côté* de la question volontairement ou involontairement. Ils ne veulent pas aborder le vrai problème parce qu'il contient des « *vérités gênantes* ». Et, peut-être ne le peuvent-ils plus.

Les philosophes, en général, n'ont fait que philosopher sur d'anciennes idées, — d'origine féminine — qu'ils ne comprenaient pas, ne voulaient pas comprendre.

Partant de ce malentendu on a fait une morale bâtarde.

D'abord, la morale féminine *incommode* fut discutée par des fous dialecticiens, aussi méthodiques que déraisonnables, on trouva ses titres insuffisants, on la nia, à force d'extravaguer *logiquement*, puis on la supprima, mettant à sa place des nouveautés insolites, contraires aux lois admises, aux coutumes établies, des nouveautés pour lesquelles il fallut créer le mot : *immoral*. Ce fut un tourment profond pour *celles* qui furent témoins de cette substitution. Elles virent avec horreur et terreur, la *loi* morale sacrifiée aux intérêts d'un parti, d'une caste, d'un sexe.

Cela se fit timidement d'abord, par tentatives isolées ; tel homme, sortant de *sa valeur* en jouant, en parodiant la femme, sans intention sérieuse de rester dans le rôle pris, endossait la robe de la prêtrese et se faisait prêtre, un instant ; tel autre prenait la robe des Reines et — pour un jour se faisait roi — l'un rendait la justice vêtu de la robe et, sous le même costume, l'autre parodiait son enseignement.

Ce jeu fut l'origine du carnaval.

Mais, tel qui avait régné un jour voulut garder le pouvoir, et s'y riva par l'approbation de ceux qui voyaient dans son cas un exemple, un précédent dont ils allaient profiter.

Ce fut la première phase de l'erreur sociale.

Nous sommes arrivés à la dernière, aujourd'hui caractérisée par le « scepticisme scientifique », « le pessimisme chrétien », « l'utilitarisme démocratique », qui sont trois formes, trois symptômes de la dégénérescence d'une race.

En face de cet effondrement, une œuvre immense s'impose : remettre chacun à sa place, faire la « *révision des valeurs morales* » et leur donner un criterium scientifique, puis donner à la vraie morale une *base fixe* afin d'assurer, à jamais, son règne.

C'est de cette *révision* que dépend l'avenir du monde.

LE BIEN ET LE MAL

Tacite disait que, dans les temps de révolution le plus difficile pour un homme de bien n'était pas tant de faire son devoir que de le connaitre.

C'est à l'époque de révolution morale que nous traversons que l'on peut surtout appliquer cette parole. Ce qui manque à notre siècle, c'est la notion claire du vrai, du juste, du bien. Il règne aujourd'hui sur tout ce qui est relatif à la morale un chaos d'idées contradictoires. La morale primitive est encore au fond des esprits, ses préceptes sont indiscutables, mais à côté des lois qu'elle a dictées, à côté des devoirs qu'elle impose — et pour s'en affranchir — on a érigé d'autres lois, on a institué l'autre morale, la morale de capitulation destinée à légitimer l'usage du vice. On s'est affranchi des devoirs que la vraie morale impose et que l'on considérait comme une contrainte gênante.

Cette morale de tolérance est si bien identifiée avec nos mœurs, qu'il est difficile de démêler le bien du mal, le vrai du faux, le juste de l'injuste. La confusion qui règne sur ce terrain est telle que nous voyons tous les jours des hommes, qu'on appelle de grands moralistes, formuler des propositions en opposition flagrante avec la vraie morale.

Nous avons à rétablir *la loi* dans toute son intégrité. Pour atteindre ce but, c'est à la science seule que nous demandons des conclusions. La vraie science, sur cette matière, comme sur les autres, répond avec précision, elle est au-dessus des passions humaines, elle ne sert les intérêts d'aucun parti, elle n'a pas de masque, elle se prononce, comme toujours, simplement et sûrement.

Si nous lui demandons où est le bien, où est le mal, elle nous répond que c'est en étudiant les conséquences des

fonctions sexuelles, dans l'évolution humaine, (grave question jusqu'ici systématiquement oubliée) que l'on arrive à trouver l'origine des lois morales.

Ces fonctions, en effet, ont une immense signification dans la vie de l'humanité et, ce n'est pas sans raison, que tous les systèmes religieux, philosophiques ou sociaux en ont fait le pivot autour duquel roulent toutes les actions morales.

Le moment où commence la vie sexuelle dans l'évolution ontogénique — ou phylogénique — car l'une est l'image de l'autre, marque le moment où commence, dans la société, c'est-à-dire dans les individus qui la composent, tous les désordres psychiques qui se traduisent en faits sociaux. C'est l'origine du mal, de la violence, du mensonge, de l'injustice.

C'est par la fonction génératrice de l'homme, accomplie dans la vie ancestrale avec une progression croissante, que l'intelligence humaine s'est, peu à peu, obscurcie et a amené une décadence que l'on ne saurait nier.

En étudiant l'origine et le développement de cette fonction nous avons donc résumé toute l'histoire de la vie morale des peuples et prouvé, une fois de plus, que c'est par la science seulement, que l'on peut définir et formuler « la loi morale ».

En étudiant, au point de vue physiologique et psychologique le rôle que la sexualité assigne à l'homme et à la femme, en mettant les questions morales et sociales, qui en résultent, sur le terrain de la science, nous avons fait une œuvre qui n'avait pas encore été tentée jusqu'à ce jour. Tout ce qui avait été dit, sur ce sujet, était empreint de passion et d'ignorance. L'erreur avait été aussi grande du côté des femmes que du côté des hommes. Les femmes avaient revendiqué des droits qu'elles ne connaissaient pas, les hommes, qui ne les connaissaient pas davantage, les leur avaient refusés avec entêtement, la science n'avait rien eu à faire, jusque là, dans le débat. En ramenant cette question à la physiologie nous lui avons ouvert un horizon nouveau.

Ce n'est qu'en appuyant les prescriptions morales sur des

faits scientifiques, que l'on peut arriver à parler à l'esprit des hommes; c'est ainsi, seulement, qu'on leur fera comprendre que leur intérêt bien entendu est dans l'ordre qui doit résulter d'une organisation sociale basée sur les lois éternelles de la Nature.

Les défenses, les condamnations imposées par les religions, qui prescrivent sans expliquer, n'ont jamais su mettre un frein aux passions déréglées des hommes.

Les armes, que les institutions sociales ont confiées à la police, sont moins efficaces encore, puisqu'elles n'atteignent que les délits visibles et qu'il s'agit de mettre un frein à une action presque toujours cachée.

Mais, pour traiter cette question délicate de la sexualité, et de ses fonctions, sur le terrain brutal de la science, il fallait un certain courage car il s'agissait de démasquer tout le système de mensonge et d'hypocrisie qui enveloppait cette question depuis tant de siècles. Il fallait oser mettre en évidence le malentendu qui avait été créé par la fausse morale, laquelle s'était implantée, grâce à l'audace des uns, à la faiblesse des autres ; il fallait oser, en signalant l'erreur, remettre les choses à leur place et montrer que cette question est l'origine de tous les troubles qui règnent dans la société, il fallait oser faire la lumière sur une fonction dont on avait rendu l'étude très scabreuse, à force d'en avoir défiguré la signification. Or, la susceptibilité de certains hommes est extrême, sur ce terrain là, bien à tort, car en rétablissant les faits que nos ancêtres ont altérés, ce n'est pas la génération actuelle que nous accusons du mal qui existe, elle n'est pas coupable des erreurs qui nous ont été transmises, elle fait même de louables efforts pour les combattre.

Mais, à côté de ces susceptibles, qui perpétuent et propagent les erreurs dangereuses, de toutes parts nous voyons s'élever une légion d'hommes sages, aimant et cherchant le progrès moral, avant-garde de l'armée intellectuelle, élite des nations. Ce sont eux qui nous soutiennent, qui nous aident à déve-

lopper et à propager la grave question qui est exposée dans ce livre.

DIVISION DES LOIS MORALES.

Dans l'antiquité on divisait les devoirs de l'homme en quatre classes :

— Les devoirs de l'homme envers lui-même, ou la morale individuelle.

— Les devoirs de l'homme envers la famille, ou la morale domestique.

— Les devoirs de l'homme envers la cité, ou la morale politique.

— Les devoirs de l'homme envers l'humanité, ou la morale sociale.

Nous réduisons à trois classes la division des lois morales.

1° Les rapports avec soi-même, qui constituent l'éducation intime : c'est la *morale individuelle*.

2° Les rapports avec la famille, qui constituent l'éducation privée : c'est la *morale domestique*.

3° Les rapports avec la société, qui constituent l'éducation publique : c'est la *morale sociale*.

Les devoirs envers la Cité, l'État ou l'Église, en un mot, envers l'Humanité, ne me semblent pas susceptibles d'être divisés en morale politique et morale sociale. Ces deux termes expriment la même idée dans les temps modernes, la cité s'étant fondue dans l'État.

LA MORALE INDIVIDUELLE

Nous comprenons sous le nom de *morale individuelle* tous les devoirs qui se rapportent à des actions qui sont, à la fois, subjectives et objectives, c'est-à-dire celles dont l'individu est l'auteur et dont il est l'objet ; dont il est la vic-

time ou le bénéficiaire, suivant que ces actions sont bonnes ou mauvaises, suivant qu'elles l'élèvent ou l'abaissent. Les lois physiologiques, qui régissent le corps, laissent à l'homme un champ d'action limitée. C'est donc seulement dans cette limite, et non au-delà, que nous devons lui demander compte de sa libre activité. Il apporte, en naissant, une somme déterminée de facultés ; la société ne peut lui demander que l'usage qu'il a fait de ce capital qui lui a été légué par ses ancêtres.

Du moment où il est entré dans la vie deux voies s'ouvrent devant lui. Celle dans laquelle il peut entretenir, et même perfectionner, les facultés qu'il a reçues, travaillant ainsi au progrès de l'humanité, dont il n'est qu'une fraction ; celle dans laquelle il peut les amoindrir, travaillant ainsi à la décadence de l'espèce qu'il représente et qu'il est chargé de perpétuer.

Les facultés se perfectionnent par l'usage, elles s'amoindrissent par le non-usage.

La *morale individuelle* peut donc se résumer dans ces deux préceptes :

1° Développer ses facultés intellectuelles ;

2° Ne pas amoindrir celles qu'on a reçues des ancêtres.

LA MORALE INDIVIDUELLE DIFFÉRENTE DANS LES DEUX SEXES

Nous sommes obligés de considérer séparément la morale individuelle, chez l'homme et chez la femme, puisque les conséquences de la fonction génératrice dans un sexe, ne ressemblent en rien à celles qui surgissent dans l'autre sexe.

C'est la fonction sexuelle qui détermine les différences physiologiques qui séparent les hommes des femmes. Partis d'un tronc commun, l'androgyne, ils ont longtemps cheminé côte à côte, pendant l'enfance de l'humanité — que l'enfance de l'homme nous retrace. — Mais, peu à peu, ils se sont

tourné le dos et ont continué leur évolution dans des voies divergentes. Aussi, dans l'état actuel de l'humanité, ce n'est pas une différence de quelques degrés, la différence est énorme, le chemin parcouru est immense et augmente tous les jours, par l'incessant travail génésiaque qui accentue la séparation physiologique des sexes.

Pour le sujet qui nous occupe, l'origine des lois morales, nous devons constater que les conséquences de la fonction étant différentes dans les deux sexes, les lois morales sont différentes pour les deux sexes.

Pendant que la morale antique proclamait la déchéance masculine après la fonction sexuelle, elle déifiait la femme après la même fonction, et la principale Déesse de l'Olympe symbolisait *l'amour féminin.*

Alors que l'amour sexuel était pour l'homme la fonction bestiale, le piège de la Nature, puisqu'il le fait descendre dans la hiérarchie des êtres, il était, pour la femme, la fonction sanctifiante, celle qui l'élève, puisqu'elle augmente, en elle, l'Élément de vie.

MORALE INDIVIDUELLE DANS LE SEXE MASCULIN

Premier Précepte.

(Développer ses facultés intellectuelles

C'est à l'enfance, c'est à la jeunesse, que le premier mot de l'éducation morale s'adresse.

C'est, en effet, pendant l'enfance, qu'il faut pratiquer l'exercice intellectuel qui doit perfectionner l'organe de la pensée, afin que cet exercice soit devenu une habitude à l'âge où il devient plus difficile.

Du reste, c'est dans l'enfance surtout, dans la jeunesse encore, que la poursuite constante du savoir entretient l'esprit ardent et curieux dans une activité continuelle.

Le jeune homme perd, peu à peu, cette ardeur. Quand il s'avance dans la vie il ne lui reste, le plus souvent, qu'un désir, celui de la richesse, de la gloire, de la renommée, des honneurs ; qu'une ardeur : celle de posséder la femme.

Mais les qualités de l'esprit qui pourraient légitimer toutes ses ambitions, s'affaiblissent au milieu de la vie active. « Une chose bien remarquable, c'est que, chez les hommes dont la volonté paresseuse néglige la direction de certaines facultés, ces facultés semblent s'accoutumer à cette indépendance et ne se laissent reprendre et gouverner de nouveau qu'avec une incroyable résistance. Ainsi, quand nous avons pris l'habitude de laisser flotter à son gré nos facultés de penser, ce n'est qu'à grand peine, et par des efforts soutenus que nous pouvons l'appliquer et la fixer sur un objet, à chaque instant elle nous échappe et nous sommes obligés de courir aprés, de la ramener et de peser sur elle de tout le poids de notre autorité pour la retenir. » (Jeouffroy.)

L'esprit de l'enfant est actif et droit. Travailler à développer ses facultés c'est uniquement les entretenir dans leur activité. Plus tard, la tâche devient plus difficile : il faut souvent redresser.

« Les peuples, ainsi que les hommes, ne sont dociles que dans leur jeunesse, ils deviennent incorrigibles en vieillissant. Quand une fois les coutumes sont établies et les préjugés enracinés c'est une entreprise dangereuse et vaine de vouloir les réformer. Le peuple ne peut pas même souffrir qu'on touche à ses maux pour les détruire. » (J.-J. Rousseau.)

Lorsque j'entends un père ou une mère répéter un des lieux communs que la bêtise humaine propage à travers les générations, comme par exemple, ceux-ci : « Les enfants délicats ne doivent pas apprendre », ou bien : « il, ou elle, aura toujours le temps d'apprendre », je prends en pitié ces pères et ces mères.

Si les enfants sont délicats, ou paraissent délicats, c'est,

le plus souvent, à cause même de la pléthore intellectuelle dont ils sont doués et qui donne, à toute leur organisation, un caractère d'extrême sensibilité, que la sagesse populaire traduit par ce dicton : *la lame use le fourreau*. Or, c'est en donnant un aliment à cette activité de l'esprit qu'on peut la calmer et non en la laissant inoccupée.

Du reste, le travail de l'esprit n'est pas une fatigue pour le corps de l'enfant. Il n'est pas non plus un ennui, s'il est adapté aux aptitudes de chacun ; il est, au contraire, un besoin et un plaisir. Le travail n'est une contrainte et une fatigue que lorsqu'il ne répond pas à l'activité de nos facultés naturelles.

Mais, si les parents négligents sont coupables, combien le sont davantage ceux qui entravent le progrès intellectuel de leurs enfants. Non pas seulement ceux qui exercent sur eux leur brutalité ou ceux qui les livrent à la misère, mais aussi ces bonnes gens qui ne mettent dans ces petits cervaux que des idées fausses, futiles et vaines, laissant de côté toute la grande culture intellectuelle qu'ils n'ont pas reçue eux-mêmes. Ces gens ignorent que, laisser ses talents et ses forces inoccupés est une contravention à la loi du progrès et au devoir moral ; que les occuper mal à propos est, déjà, une faute. Ils ignorent que l'intelligence de l'homme est sa seule vraie richesse, la seule qu'on ne puisse pas lui enlever.

Deuxième Précepte.

(Ne pas amoindrir les facultés acquises).

Les premiers penseurs qui s'aperçurent des conséquences de la fonction sexuelle chez les êtres mâles, comprirent qu'il fallait l'entraver, car, sans cela, le plaisir qui y était attaché la rendant trop fréquente, précipitait l'humanité dans un état physiologique semblable à celui des animaux. En effet, en perdant l'intensité sensitive qui faisait sa supériorité, il allait

effacer la distance qui le sépare des espèces animales.

Donc, la première loi morale de l'humanité fut faite pour mettre un frein à l'instinct qui poussait l'homme dans sa voie sexuelle.

Pour arriver à ce résultat on employa différents moyens.

D'abord la fonction fut condamnée en elle-même et considérée comme une faute. C'est le frein moral. Mais celui-là n'a de valeur que pour les hommes qui sont doués d'un esprit assez élevé pour comprendre la cause qui a déterminé cette condamnation d'une action physiologique nécessaire à la vie.

Le second moyen ce sont les mesures législatives, la réglementation de l'amour : Les antiques religions instituèrent « l'union des sexes » suivant des rites particuliers, et c'est dans les temples seulement, et à certaines dates seulement, que cette communion était permise. En dehors du contrôle religieux elle était illicite.

Le troisième moyen employé pour retenir les hommes sur la pente de l'instinct, fut l'institution d'études abstraites à l'âge où la sexualité devient exigeante. C'est un système dérivatif: Les facultés intellectuelles étant alimentées par le fluide nerveux sensitif, on rend sa désassimilation moins nécessaire et moins facile en le mettant en activité dans le cerveau.

Enfin, il s'est trouvé, de tous temps, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, des hommes qui ont cru pouvoir éteindre, en eux, les exigeances de leur sexe par les mortifications, le jeûne, la prière et toutes sortes de pratiques dont l'intention est très louable, mais dont le résultat est insignifiant dans les sociétés, étant donné le petit nombre de ceux qui pratiquent ce système.

C'est donc avec raison que l'acte sexuel a été considéré en tous temps, comme une action mauvaise, que les hommes qui s'y livrent sans frein ont été réprouvés, et que les religions, la philosophie et les lois sociales l'ont condamnée.

Au milieu du désordre que la confusion des idées a amené, la SCIENCE nous rend la lumière qui doit, désormais, servir de guide à l'humanité. Nous lui avons demandé en quoi consistait la *loi morale*, et elle nous a répondu que le bien c'est l'élévation de l'homme dans la série des êtres, c'est tout ce qui augmente les facultés sensitivo-cérébrales qui l'éloignent des espèces animales ; que le mal c'est tout ce qui tend à diminuer ces facultés.

La morale individuelle, — celle qui précède et détermine la morale familiale et la morale sociale — veut donc que l'homme mette un frein à ses passions sexuelles, qu'il lutte pour les contenir. Elle veut qu'il travaille incessamment à son progrès moral, en perfectionnant ses facultés intellectuelles au lieu de les diminuer en les donnant à l'œuvre de la génération.

Donc, reconquérir sa personnalité, remonter dans la série des êtres, revenir à la justice, à la droiture, craindre, flétrir et cacher toutes les conséquences du vice, voilà le grand devoir de l'homme. Il se réduit à un seul précepte : observer une chasteté relative.

Je dis *relative*, et non absolue, comme l'ont hypocritement fait les religions masculines qui, employant le système de la surenchère, ont voulu dépasser les religions de l'antiquité qui avaient sagement posé les bases réelles de la morale, dans la modération, non dans la suppression.

Quand on veut aller trop loin dans l'imitation d'une chose bonne on en fait une chose mauvaise.

M. Chincholle n'a-t-il pas écrit : « Quand on touche trop au feu on l'éteint. Quand on manie trop une idée on l'abîme. »

Puisque le grand but de l'humanité est la reproduction de l'espèce, puisque c'est là le plus puissant mobile des actions des hommes, vouloir entraver la Nature dans ses dessins est une folie impie.

Nous devons à la nature le respect religieux qu'on accorde aux Dieux, et la stricte observance de ses lois. Du reste, ses

lois ne se laissent pas discuter, elles s'imposent et leur violation porte avec elle sa punition.

Le devoir de l'homme est donc de se reproduire, il a reçu la vie, il doit la rendre, c'est-à-dire la trasmettre à d'autres êtres. C'est la grande loi universelle, non-seulement de l'humanité, mais de la Nature entière. Seulement, nous devons la règler, nous devons la modérer.

Avant la puberté l'enfant possède beaucoup de bons instincts et quelques mauvais. La fonction génitale fait pencher la balance du côté du mal, puisqu'elle prend à l'homme une partie des éléments qui doivent alimenter ses facultés les plus élevées.

Et, cependant, cette fonction est fatale. Elle fait invasion dans l'organisme de l'enfant, qui ne peut y échapper, il pourrait, seulement, la contenir, s'il s'avait, mais il ne sait rien à ce sujet ; il ne sait pas que l'homme est responsable, dans une certaine mesure, du mal qu'il accomplit dans le monde lorsqu'il a diminué ses facultés cérébrales, lorsqu'il s'est rapproché de la brute ; il ne sait pas qu'il pourrait éviter d'arriver à cet état, toute la loi morale lui est inconnue, il faut la lui révèler. Mais comment? Pascal dit : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur. »

« Il est encore dangereux de lui trop faire voir sa grandeur sans sa bassesse. »

« Il est encore plus dangereux de lui laisser ignorer l'une et l'autre. »

« Mais il est avantageux de lui représenter l'une et l'autre. »

Ceux à qui a été confié ce difficile problème — l'éducation de l'enfant — s'en sont tiré d'une façon absurde, par une prohibition radicale, une condamnation absolue — d'une fonction qu'il est impossible de supprimer.

Raspail dit *(Manuel de la santé et de la maladie*, page 400) « Si l'on pouvait s'imaginer combien, sous le voile des apparences les plus pudibondes et toute confites en judaïsme,

et en catholicisme, voire même en protestantisme, notre société cache l'impudicité dans ses profondeurs, alors, et dans l'intérêt des bonnes mœurs, on serait tenté de regretter le paganisme qui, du moins, n'était pas hypocrite, et le mahométisme qui a su légitimer ce principe, que Dieu doit être écouté dès l'instant que sa puissance se manifeste dans nos sens. Nos institutions et nos lois ont supposé, en principe, l'impossible ; elles ont élevé autel contre autel sur le terrain de la religion naturelle ; elles sont hérissées de menaces contre la moindre infraction aux règles de la pudeur ; et, en fait de pareils délits il n'y aurait souvent pas moyen d'exécuter la loi si la première pierre devait être jetée par une main exempte elle-même de souillures et des plus dégoûtantes infractions à la règle, soi-disant angélique.

A force de ruser avec l'intelligence de nos enfants, de vouloir tenir leur imagination dans l'ignorance des sensations qui les dévorent, nous les forçons à se torturer par le mensonge, à s'épuiser par l'abus, à se dégrader par les aberrations, à s'abrutir par la honte, en cédant à un besoin aussi impérieux que celui de boire et de manger, alors que, d'un seul mot, ce vice se changerait en une noble vertu. Que voulez-vous que devienne la plus noble santé et la plus belle intelligence ainsi détournées de leur voie naturelle. Demandez-moi ce que deviendrait l'enfant le plus fort si, en lui imposant le jeûne, vous forciez son estomac à se dévorer lui-même ? Or, la nutrition pour la fonction sexuelle, c'est la copulation, c'est l'échange des éléments qui doivent concourir à la procréation, ce produit de la digestion génératrice.

« Qui lutte contre la Nature ne tarde pas à être brisé, et qui veut être plus vertueux qu'elle est toujours sur le point de devenir le pire des scélérats. »

En effet, demander à l'enfant la suppression d'une fonction qu'il ne peut pas entraver, c'est lui demander l'impossible.

Cette exagération est venue de la folie des Pères de l'Eglise qui, pour réagir contre le Paganisme et se donner des apparences de sages moralistes, décrétèrent une abstinence qu'ils étaient les premiers à violer.

La loi morale ce n'est pas l'abstinence — car alors il n'y aurait pas besoin de loi, on supposerait la fonction non existante en principe, — c'est la règlementation.

Il ne faut pas empêcher la fonction, puisque c'est impossible, mais il faut empêcher sa fréquence — ce qui est possible.

C'est la fréquence qui amène l'irascibilité de l'homme, l'abêtissement, l'égoïsme, l'orgueil, la folie ; mais une suppression complète amènerait d'autres troubles.

Pour que l'équilibre des facultés se maintienne, il faut régler les dépenses suivant le temps nécessaire pour réparer les pertes. Or, il faut, à l'homme, pour refaire les éléments perdus par une émission six jours de repos.

Donc, l'acte sexuel ne sera permis que tous les sept jours. C'est pour cela que, dans l'antiquité, on avait institué le *Sabbat*, comme le jour de repos et de plaisir ; c'était le jour consacré *à la déesse*.

A certaines époques de l'année, à certaines époques de la vie, on donnait aux natures exhubérantes une permission supplémentaire : le jeudi (un demi-congé), mais jamais la tolérance n'allait plus loin.

Le docteur Gérard, dans son livre intitulé : *La grande Névrose* (page 321), a établi la périodicité de ce qu'il appelle « Le voyage à Cythère ». Il dit, à propos des devoirs matrimoniaux : obligation hebdomadaire, tolérance pour certains tempéraments, deux fois par semaine. Après trente ans, tout au plus hebdomadaire, il vaudrait mieux même qu'il ne fut que bi-mensuel. Après quarante ans, la mensualité est la règle, mais après cinquante ans, ce ne sont plus que des voyages d'anniversaire. Dès qu'on a dépassé soixante ans, on ne doit plus voyager jamais.

C'est là une règle fixe que nous établissons et à laquelle on dérogera souvent, mais il était bon de l'établir pour ceux qui veulent toujours voyager avec un guide. »

MORALE INDIVIDUELLE DANS LE SEXE FÉMININ

Pour la femme il n'y a pas de précepte à formuler dans la morale individuelle. Il n'y a qu'une mesure d'hygiène à observer. Le devoir ne commence, pour elle, qu'aux relations familiales et sociales, là, elle a des devoirs à remplir vis-à-vis des autres, mais vis-à-vis d'elle-même elle n'en a pas, si ce n'est celui de se faire respecter, de conserver intacte sa dignité. Mais elle ne s'abaisse pas en conformant ses actions à ses impulsions naturelles.

Dans l'antiquité l'amour était, pour la femme, le devoir religieux, donc, pour elle, *droit* et *devoir* sont deux termes qui se confondent. Ceux de ses actes qui ont pour but la satisfaction d'un besoin imposée par la Nature ne peuvent pas être contraires au bien, puisque la loi sexuelle qui lui impose ce besoin en fait le principe d'une élévation morale. Elle a donc le droit, en même temps qu'elle a le devoir de le satisfaire.

Le devoir est subjectif : il se rapporte à l'être en lui-même. Le droit est objectif : il se rapporte à la société qui, sous peine d'être immorale, ne peut pas s'opposer à l'accomplissement des actes qui élèvent le niveau spirituel des races.

La perfection, pour la femme, est une harmonie complète entre ses droits et ses devoirs, c'est la conformité de ses actes à la loi physiologique qui régit son sexe et qui la fait marcher vers la perfection.

Chez elle, non seulement l'Elément de vie, le générateur des facultés les plus élevées de l'intelligence n'est pas éliminé dans la fonction génitale, mais, au contraire, celui qu'elle donne, dans cet acte, est le principe sanguin-moteur, si fu-

neste par son ferment destructeur, dans l'organisme. Et, pendant qu'elle met hors d'elle ce principe du Mal (générateur des *leucomaïnes*), ses facultés sensitivo-cérébrales, laissées plus libres, augmentent d'intensité.

Ainsi donc, pendant que l'acte génésiaque diminue les facultés les plus nobles de l'homme, l'ovulation élève celles de la femme. Par conséquent, cette action physiologique est loin d'avoir la même valeur dans les deux sexes. Et, puisque la loi morale consiste à élever l'humanité au-dessus de la série zoologique, en perfectionnant ses facultés intellectuelles, la morale, pour le sexe féminin, marche dans la même direction que les impulsions de l'instinct ; pour le sexe masculin elle marche dans la direction opposée.

Les prescriptions instituées par les sociétés primitives pour retenir les hommes sur la pente de la sexualité ne pouvaient donc pas être appliquées aux femmes. Les premiers législateurs, qui semblent avoir eu une connaissance si juste de la nature humaine, ne prescrivent qu'une chose à la femme : l'amour. L'amour la grandit, l'élève, aussi la femme Mère est-elle au-dessus de celle qui ne l'est pas, elle est le symbole de la sainteté : « d'une féminine sainteté », dit Michelet.

C'est par un reste de cette conception primitive de la sainteté de la femme que, dans des temps plus modernes, on a dit : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé. »

C'est pour cela qu'on a pu dire que ce qui est, pour l'homme, un *sacrifice*, est, pour la femme, un sacerdoce. Et cela explique pourquoi le sentiment de honte que l'homme éprouve après ses plaisirs sexuels est remplacé, chez la femme, par un sentiment confus de fierté. Pendant que l'homme a une vague idée qu'il s'éloigne de la voie ascendante à partir du moment où il devient homme, la femme, qui suit la voie du perfectionnement indéfini, n'éprouve ni le regret d'un passé perdu, ni le souvenir d'un état plus parfait. Elle sent que, pour elle, la grandeur morale est la conséquence des

impulsions de sa nature ; l'homme, au contraire, sent que, pour lui, la loi morale consiste à vaincre l'instinct, pour lui la perfection est en arrière, c'est-à-dire dans l'enfance.

Ce premier mot de l'histoire morale des peuples ressemble bien peu aux conventions modernes. Ces causes premières, aujourd'hui ignorées, ont été longtemps cachées dans l'*Esotérisme* antique. La science nous y ramène. Mais, pendant la période qui sépare la haute antiquité — qui était lumière — de la renaissance moderne de la science, l'humanité, livrée aux caprices des ambitieux, à la jalousie des méchants, au fanatisme des fous, vogua longtemps sans boussole dans la nuit obscure d'une profonde ignorance. Pendant cette sombre traversée on mêla aux idées primordiales que l'on se transmettait de l'un à l'autre, sans en comprendre la portée, des idées nouvelles, basées sur l'intérêt des hommes; on substitua à la morale primitive une morale conventionnelle qui ne s'appuyait plus sur des vérités naturelles.

C'est cette morale conventionnelle, érigée en loi par l'hypocrisie des fourbes et acceptée par l'ignorance des femmes, qui règne aujourd'hui.

Cette morale *immorale*, n'est pas autre chose que le renversement des idées primitives. L'homme se dégagea, peu à peu, des entraves que les lois avaient apportées à la fonction sexuelle, peu à peu il s'habitua à la considérer comme une nécessité de sa nature physiologique. Il crût donc pouvoir s'y livrer. Du reste, la propagation de l'espèce ne lui en faisait-elle pas un devoir ?

La liberté augmentant, on arriva à l'abus. Alors, pour justifier cet état de choses aux yeux de la femme, témoin gênant d'une déchéance qu'elle ne partageait pas, on renversa les lois primitives.

L'homme s'était senti pris d'un sentiment de pudeur dans son enfance phylogénique, il avait inventé le vêtement pour cacher ce qui causait sa perte, il faisait de la fonction un mystère ; peu à peu, ce sentiment de pudeur, qui n'est pas

instinctif dans le sexe féminin, passa, cependant, dans le camp des femmes. Aujourd'hui c'est la femme qui se cache, c'est l'homme qui met ses vices en évidence. Et, cependant, l'instinct féminin n'avertit pas la femme qu'une déchéance est attachée aux fonctions de son sexe ; elles ne se sent pas rabaissées par elles, aussi, voyons-nous les femmes qui arrivent à se débarrasser des préjugés sociaux, aborder, avec une grande aisance, les sujets dits scabreux, auxquels les hommes n'osent pas toucher. Elles mettent dans ces questions l'audace du vainqueur là où l'homme met la timidité du vaincu.

Mais l'éducation fausse qu'on a donnée à la femme, depuis des siècles, étouffe ses sentiments naturels, pendant la plus grande partie de sa vie. Ce n'est que lorsqu'elle arrive à la maturité de l'esprit qu'elle s'aperçoit de ce qui est. Quelques-unes même, plus timides, restent toute leur vie enfermées dans les sentiments de convention qu'on leur a imposés. Les plus intelligentes, seulement — et ce sont les plus audacieuses — arrivent à comprendre que les entraves apportées à la libre manifestation de leurs facultés naturelles reposent sur un intérêt égoïste de l'homme qui, à une époque très reculée, du reste, l'a enrayée dans sa voie sexuelle.

Ce grand fait de l'histoire humaine a deux motifs : Le premier est la crainte que l'homme éprouva de voir la différence intellectuelle qui devait résulter de la divergeance des sexes, devenir trop grande, et, par conséquent, trop évidente; le second est la crainte qu'il ressentit de ce que la femme ne s'aperçut de la déchéance de l'homme qui s'accentuait tous les jours, et, pour éviter ce reproche, il terrassa son adversaire d'avance, en l'accusant.

Je pourrais ajouter que l'homme étant habitué à confondre ce qui est subjectif et ce qui est objectif, a pris l'habitude d'attribuer à la femme la loi morale faite pour lui.

La progression sexuelle de la femme a donc été entravée, si bien que, aujourd'hui, la femme n'est pas aussi femme que l'homme est homme. C'est un être atrophié, le libre déve-

loppement de ses facultés naturelles a été empêché. Cependant les lois de la Nature ont une telle puissance qu'un jour devait venir où une réaction se produirait. Le premier mot de cette réaction a été dit le jour où on a osé proclamer l'égalité morale des sexes. Tant que l'ordre à été renversé on a vécu dans la barbarie, tant que l'homme a voulu appliquer à la femme des lois morales instituées pour lui, pendant que lui s'en affranchissait, la société, comme un homme ivre, a chancelé. Mais la science qui vient de renaitre et qui éclaire l'avenir, va dissiper les ténèbres du passé, l'homme, un instant grisé par la liberté à outrance dans la débauche — instant qui a duré des siècles — semble être arrivé au dernier degré de l'écœurement en arrivant au dernier degré du vice. Une fibre, qui n'est pas morte, en lui, le rappelle à la dignité humaine, il comprend — ou il va comprendre — qu'il est temps de remonter dans l'échelle des êtres, que le triste héritage que ses ancêtres déchus lui ont légué est une guenille qui fait horreur et qu'il y a encore en lui assez de vertu pour remonter la pente que ses aïeux ont si gaiment descendue.

L'homme est un grand enfant qui se laisse entrainer dans la voie où on le mène. Il n'est pas plus difficile de l'entrainer vers le bien que de l'entraîner vers le mal, le tout est de *vouloir*. Or, ce n'est pas parmi les hommes que l'on peut trouver ce guide de l'humanité, puisque tous les hommes soumis aux mêmes lois, lancés sur la même pente, se donnent la main pour se soutenir et s'entraîner dans cette voie glissante, qui conduit à l'abîme. C'est à la femme — qui est restée sur les sommets — à le tirer de là, c'est à la femme à lui tendre la main, à l'élever dans les régions du bien.

Pour que ce retour à la Vérité soit une réalité, il faut deux choses : 1° Que la femme comprenne ce rôle que la science lui assigne; 2° Que l'homme se laisse sauver !

LA MORALE FAMILIALE

Le chapitre que nous allons consacrer à cette étude est, de tous ceux que la *Nouvelle Science* est mise en demeure d'examiner, celui qui a la plus grande importance sociale, puisqu'il touche, non seulement au bonheur de l'humanité mais à son avenir. C'est aussi le plus important au point de vue de la vraie justice.

Il importe donc d'aborder l'étude de l'Evolution sexuelle dans ses relations avec la famille, c'est-à-dire l'étude de la morale domestique, avec autant de résolution sincère d'en finir avec le Mal, qu'avec la plus stricte impartialité scientifique.

En commençant cette étude, dans laquelle nous allons rencontrer tant de révoltante dégradation, nous sommes prise d'un serrement de cœur. Tout esprit droit souffre à la vue de l'injustice ; or, dans l'antre social où nous allons pénétrer, nous allons nous trouver face à face avec toutes les laïdeurs humaines triomphantes, nous allons avoir à remuer toutes les fanges, nous allons rencontrer le vice justifié et glorifié, la vertu vaincue et gémissante, les lois sanctionnant le mal et l'opinion applaudissant à toutes ces iniquités.

L'UNION DES SEXES

L'union de l'homme et de la femme a deux buts :

La procréation — but matériel ;

L'amélioration de l'homme — but moral.

Les hommes, qui se croyent parfaits, et, par conséquent, rejettent toute idée d'amélioration, ne donnent au mariage qu'un motif : la procréation. Mais, à côté de ce but avoué, ils cherchent dans l'union avec une femme des avantages matériels ou des satisfactions sexuelles. Et, pour tromper

ceux, ou celles, qui disent que le mariage est fait au bénéfice des hommes — puisqu'il est fait par eux — ils ajoutent que la femme y gagne la protection du mari.

Or, si les femmes n'étaient pas attaquées elles n'auraient pas besoin d'être protégées.

Si le mariage n'avait pour objet que la procréation, la femme ne serait tenue de se livrer à l'homme qu'une fois par an, pour être fécondée et tout rapprochement en dehors de ce but serait illicite. La femme stérile, la femme enceinte, la femme âgée, seraient libérées de ce que les hommes appellent : *le devoir conjugal.*

Le vrai but — ou, plutôt, la vraie excuse — du mariage c'est l'union de ceux qui s'aiment pour le bonheur qui résulte de la vie en commun, et pour l'amélioration morale de l'homme, que ce bonheur même doit provoquer. C'est que, en effet, l'homme ne devient souple et perfectible que quand il aime.

Mais, quand il n'aime pas il reste livré à l'impulsion de son instinct, plus fort, dans ce cas, que l'influence de la femme, impuissante alors à le guider, et sans autorité morale sur lui.

Quand il a aimé, mais n'aime plus, il devient méchant, il se venge de son amour passé, en torturant celle qui a été un instant toute puissante sur son esprit.

Dans ces deux cas, la femme doit, forcément, devenir la victime de l'homme, qui ne voit plus, en elle, qu'une entrave à la libre expansion de sa vie, un obstacle à de nouveaux liens. Et, s'il les contracte quand même, elle devient pour lui, un reproche injuste, car son instinct naturel lui dit que l'amour est toujours légitime.

Donc, le mariage doit être considéré comme un acte moral, non comme un acte légal. C'est-à-dire qu'il doit dépendre des lois de la Nature, non de celles des hommes.

Et pour être légitime, il doit être institué de telle sorte qu'il ait pour résultat l'amélioration de l'homme et le bonheur des deux conjoints.

Si c'est là le but principal de l'union, il est bien évident que d'autres systèmes que le mariage, tel qu'il est compris actuellement, peuvent arriver à ce résultat — plus sûrement même — et le moyen qui me semble le plus sûr de tous, c'est la vie à *découvert* dans une grande famille où tout le monde se connaît, où le mal ne peut se cacher.

Telle fut l'organisation primitive de la famille : *le Matriarchat.*

Le mariage doit être considérée comme immoral quand il n'améliore pas l'homme mais rend la femme moins bonne, soit parce que son caractère s'aigrit par la souffrance, soit parce qu'elle se laisse, elle-même, entraîner par les vices du mari. Alors le but de l'union est renversé.

Quand l'homme se cache dans la famille restreinte c'est qu'il veut faire le mal sans témoins. C'est alors qu'il éloigne, de chez lui, parents, amis, belle-mère, dans lesquels il sent un reproche latent qu'il ne veut pas entendre formuler.

Quant à la question économique, elle devrait être secondaire — ou nulle — dans le mariage. Et, cependant, elle est devenue la question principale, et la cause de l'immoralité des unions. Or, le mariage ne peut pas être *moralisé* s'il n'est, complètement, séparé de la question pécuniaire.

BUT MORAL DE L'UNION DES SEXES

Depuis le jour où la vie sexuelle commence à s'établir, l'homme est entraîné, par un instinct fatal, dans une voie qui doit, infailliblement, le mener à la dégénérescence. Sa nature masculine l'invite, incessamment, à suivre une pente sur laquelle il s'amoindrit. L'abondonner à cet instinct c'est la perte de l'humanité. Il faut l'arrêter dans cet entraînement, le retenir le plus longtemps possible, et le plus haut possible, dans les régions élevées qu'il occupe lorsqu'il est encore en possession de *tout lui-même.*

Mais l'impulsion de la nature est puissante, elle renverse toutes les digues; le raisonnement ne suffit pas pour l'arrêter, il faut donc imposer à l'homme des devoirs, instituer des usages, dicter des lois, destinés à combattre son instinct.

La femme, qui grandit à côté de lui, semble s'approprier toutes les qualités que l'homme perd, en même temps qu'elle diminue sa force musculaire, tandis que l'homme augmente la sienne, si bien que, pour reconstituer un être psychique complet, il faut le concours de deux individus.

L'union morale des sexes doit donc avoir pour résultat :

1° De rendre à l'homme, *dans la femme*, les facultés qu'il perd de jour en jour, afin que, guidé dans la vie de relation, par la raison de sa compagne, il puisse continuer à marcher dans le monde sans trébucher;

2° De modérer la fonction de son sexe par la présence incessante d'une femme, présence qui est, pour lui, le meilleur frein, car la honte qu'il éprouva, primitivement, le jour où il sentit son abaissement après l'accomplissement de la fonction bestiale, n'est pas éteinte en lui; il craint toujours un peu, le mépris de la femme qui le voit déchoir.

Nous allons développer ces deux idées primordiales :

La femme guide moral de l'homme;

La femme frein moral de l'homme.

LA FEMME GUIDE MORAL DE L'HOMME.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul », avait dit l'ancienne loi.

La statistique moderne nous a fourni la preuve de cette affirmation.

Elle nous montre que la criminalité est en raison inverse du mariage (1).

(1) Dans un rapport présenté à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Gustave Lagneau, il a été statistiquement démontré

Sur 100 détenus, les célibataires et les veufs fournissent une proportion représentée par 59 et demi; les veufs avec enfants, 7,27; les mariés avec enfants, 24,17, et les mariés sans enfants, 9,06. Donc, 66,27 parmi les détenus, sont des hommes sans femmes, ce qui prouve que l'homme qui n'a pas à côté de lui une femme pour lui servir de guide moral est un être dangereux; ou, tout au moins, une force mal utilisée pour la société, puisque, livré à lui-même, c'est son instinct qui le guide, et son instinct le pousse dans la direction opposée à la raison.

La femme est l'Ange gardien de l'homme; elle le retient dans la voie du Bien par ses conseils, par son exemple, par sa direction morale, qui font comprendre à l'homme la valeur du mal qu'il fait.

La femme est le reflet de la conscience de l'homme; en sa présence il a honte de ses vices, il les cache. Cela engendre l'hypocrisie, il est vrai, mais il vaut mieux l'hypocrisie que le cynisme.

Lorsque les hommes sont entre eux, ils perdent cette honte; ils étalent effrontément leurs vices, puisque ce sont des vices communs; loin de les cacher, ils s'en font une sorte de gloire, les flattent, les encouragent, et se soutiennent dans la voie du mal. Ils se laissent aller sans aucune retenue, à l'entraînement de leur nature, à l'impulsion de leurs instincts; tout ce qu'ils disent et tout ce qu'ils font est empreint de ce caractère spécial à l'homme : le renversement des opérations intellectuelles, autrement dit la *perversion*.

Aussi, dans les idées qu'ils émettent entre eux, on ne trouve rien de la droiture, de la vérité, de la justesse des idées féminines. Mais, lorsque ces mêmes hommes reviennent dans la compagnie des femmes, ils sentent qu'ils doivent

que, sur 100,000 garçons, on comptait 38 criminels, et, sur 100,000 hommes mariés, 18 criminels par an seulement. Le mariage, c'est-à-dire le fait d'être associé à une femme, constitue donc pour l'homme une sorte de vaccin moral.

vaincre leur nature et revenir à la raison droite ; ils se contraignent devant elles, ils dominent leur instinct, ils s'observent ; leur langage redevient correct, leurs idées redeviennent plus justes ; leurs propos, leur conduite, tout tend à rentrer dans le droit chemin.

C'est pour cela qu'il est bon que l'homme vive dans la société des femmes. C'est pour cela aussi que la prospérité des Etats est en raison directe de l'influence exercée par la femme, et que, dans les pays où les deux sexes vivent ensemble le niveau moral est plus élevé, l'homme est meilleur. Dans les nations où règne la séparation sociale des sexes, le niveau moral s'abaisse.

L'homme n'est bon qu'autant qu'il a près de lui une femme qui le contraigne à rester droit et qui le guide, qui l'encourage dans cette lutte incessante qu'il doit soutenir contre sa nature ; une femme dont il craigne le jugement, dont il respecte la sainteté.

Mères de familles, qui me lisez, voulez-vous sauver vos fils de l'immoralité dans laquelle les mœurs actuelles les entraînent presque tous, donnez-leur, non des amis de leur âge, la pire des choses pour eux, mais des *amies*.

Le premier but de l'union devrait donc être de rétablir l'équilibre de la nature humaine primitive, de l'être entier, en associant ensemble deux individus dont les facultés se complètent et s'équilibrent.

L'homme a perdu dans l'acte sexuel une partie de sa force mentale, il a obscurci sa raison, mais la femme a gagné, dans la fonction correspondante, ce que l'homme a perdu. En même temps, elle a vu diminuer sa force musculaire, mais l'homme a gagné en force ce que la femme a perdu. En les unissant, dans la vie de relations extérieures, on rétablit, dans le couple, l'équilibre qui existait primitivement dans l'être isolé, comme en les unissant dans la vie sexuelle on reconstitue un être complet : l'enfant.

Pour que l'harmonie règne, tant dans la vie domestique

que dans la vie sociale, il faut que le couple agisse avec accord, comme l'être primitivement complet agissait ; il faut que la raison dicte, que la force exécute.

La raison s'est accentuée dans la femme, donc la femme doit dicter, la force s'est accentuée dans l'homme, donc l'homme doit exécuter (1).

L'homme sent si bien que la direction doit être donnée par la femme que les termes mêmes qu'il emploie pour la désigner indiquent cette autorité. Dans les castes élevées la femme c'est *la Dame*, l'antique *Domina*. Le mari, parlant d'elle, l'appelle *Ma Dame* ; les autres l'appellent la Dame d'un tel (d'où Madame un tel par corruption), ce qui veut dire la *Maîtresse* qui dirige un tel.

Mais, on ne dit pas d'un homme marié : Monsieur une telle (Seigneur d'une telle) ; on dit : le mari d'une telle, et le mot mari vient de *maritus*, de mas (mâle).

Dans le peuple, l'ouvrier dit : *ma bourgeoise*, ce qui indique un degré au dessus de lui car il ne se croit pas un *bourgeois*.

Chose curieuse, c'est dans les unions qui ne sont pas consacrées par le mariage légal qu'on a gardé, et traduit en langage vulgaire, le terme latin *Domina*. On dit la *Maîtresse* d'un tel, nom qui semble en opposition avec celui de l'épouse légitime, qui n'est que « la femme » (le mot femme vient de *femina*, dont le diminutif *femella* veut dire femelle). Ainsi il est fréquent d'entendre dire (à Paris au moins), « ce n'est pas sa femme, c'est sa maîtresse » ; ce qui, en bonne logique, doit signifier : « Ce n'est pas sa femelle, c'est sa directrice morale. «

(1) « Les *Proverbes* de Salomon, dit Michelet, reconnaissent l'esprit avisé de la femme, de la Dame de maison, son aptitude aux affaires. « Elle augmente la fortune, fait, fait faire des tissus, les vend ; du fruit de ses mains, elle acquiert, achète une vigne, elle devient propriétaire, et elle s'habille de pourpre. Tout cela sans nuire aux intérêts de son mari, un bonhomme, ancien de la ville, qu'*elle dirige en ses jugements*. » *La Bible de l'humanité*, p. 400.

Ceci nous amène à dire quelques mots sur l'origine du mariage.

On sait que, dans l'antiquité, la femme noble c'était la femme indépendante, celle qui aimait l'homme, suivant les impulsions de son cœur, celle qui le dirigeait en ses jugements.

En Grèce c'est l'hétaïre, c'est elle que l'on estime, c'est elle que l'on aime, c'est près d'elle que l'homme vient chercher ses inspirations, élever son esprit au contact de son génie fécond. C'est d'elle que Emile Accolas dit : (dans *Le Mariage*, p. 16) « Le type de la beauté artistique, le plus souvant douée des dons de l'esprit et non étrangère aux élans les meilleurs, c'est elle qui est la réelle compagne des Athéniens les plus illustres. »

L'Hétaïre, c'est la grande femme que l'on respecte et dont l'homme fait sa vraie compagne. Son nom, du reste, le dit : *hétaïre* est le féminin d'*hétairos* (compagnon).

L'un de ces beaux types c'est Aspasie, faisant le grand siècle de la philosophie, qu'on appelle « le siècle de Périclès ».

Mais, nous savons que l'homme a honte de se livrer à ses besoins physiologiques près de la femme qu'il aime et respect ; il cherche, à côté de celle-là, une femelle complaisante dont il puisse disposer à son gré et, pour l'avoir bien à lui, il l'achète, c'est l'esclave ; il paie au père le prix de l'objet acheté, c'est la dot (le *dotarium*), et, devenu maître de cette servante, il en fait l'objet de ses débauches, elle doit tout supporter puisqu'elle est à lui, elle est *sous le joug*, il l'a prise pour ses plaisirs, elle doit s'y soumettre, c'est son devoir ; de là le *débitum congugale*, — le devoir sous le joug. Du reste, elle porte la chaîne de l'esclavage ; l'anneau qu'on lui met au doigt en est le symbole, et cette chaîne (catena) lui vaut un nom : *catin* (1) (celle qui supporte tout). Mais elle pourrait se plaindre. Pour l'en empêcher on la renferme,

(1) On m'a fait observer que le mot catin vient peut-être de *castis castitas*, chaste. Ce qui prouverait une fois de plus que les mots injurieux

et c'est alors qu'on lui donne le nom d'esclave (de clavis : *clef*).

Pendant que l'homme se dégradait ainsi dans la débauche conjugal, la femme libre resplendissait dans le monde intellectuel, et cette splendeur devait exciter son envie. C'est alors qu'il commença, vis-à-vis d'elle, ses manifestations hostiles, lui renvoyant, par *réflexion sexuelle*, le mépris qu'elle lui prodiguait ; c'est elle, l'indépendante, qu'il accusa d'immoralité, pendant qu'il couvrait d'honneur son esclave, sa complice ; et ainsi, peu à peu, il déplaça *la considération sociale*, par vengeance sexuelle.

L'homme perverti abaisse toujours la femme indépendante qu'il jalouse ; et élève l'esclave qui le sert.

C'est ainsi que la position de la femme changea dans la société, et qu'on arriva à estimer celle que l'on avait méprisée, qu'on arriva à mépriser celle que l'on avait respectée.

C'est là un aspect particulier de l'évolution sociale qui, partout, eut pour résultat d'abaisser les grands et d'élever les petits.

Les mœurs qui en sont résultées ont amené un changement moral dans les individus. Les femmes esclaves qui s'élevaient, reprenaient un peu de dignité en montant dans la hiérarchie sociale, les femmes libres qu'on affectait de mépriser, s'abaissaient en descendant en dignité sociale.

Aujourd'hui, l'Hétaïre est dans la boue — l'esclave est au sommet, c'est à elle qu'on rend hommage, mais ce ne sont là que des apparences seulement. L'esclavage, même dans une prison dorée et entouré des dehors du respect, n'en est pas moins l'abdication de l'esprit et de la liberté morale. L'indépendance, même avilie et flétrie, n'en est pas moins la liberté individuelle, la pensée pouvant s'épanouir, et, malgré tous les préjugés, c'est toujours à l'indépendante que l'homme porte ses hommages, son amour et son argent.

maintenant étaient, d'abord, des expressions indiquant la pureté de la femme.

Alex. Dumas a mis, dans *Les Danicheff*, cette théorie : « Il n'y a de femmes que les femmes de luxe ; toutes les autres sont d'autant plus insignifiantes qu'elles sont plus vertueuses et elles ne conquièrent le respect qu'au détriment de l'admiration et de la sympathie. »

Cet état de choses est, pour les « esclaves du mariage », un éternel sujet de jalousie, et l'origine réelle du mépris dont les femmes dites *légitimes*, couvrent celles qui sont restées en dehors des lois de l'homme, leur préférant les lois de la Nature.

Pour compléter le renversement on est arrivé à appeler *sacrée* l'union conjugale, « l'asservissement sous le joug », et on a appelé *immorale* l'antique amour de la femme libre.

C'est que, toujours, l'homme couvre d'honneur ce qui le sert et de honte ce qu'il jalouse.

Aujourd'hui, que « l'honneur » de la femme est dans le mariage, toutes aspirent à l'esclavage, toutes le réclament. Et je dois confesser que, moi-même, si je comprends si bien aujourd'hui la duperie dont elles sont victimes, c'est parce que j'ai, comme la majorité docile, livré ma vie à la *légitimité*, que je juge, maintenant, si sévèrement.

Mais, de même qu'on a dit que pour comprendre et critiquer une religion il faut y avoir cru, ainsi, pour bien juger le mariage, il faut l'avoir subi.

LA FEMME FREIN MORAL DE L'HOMME

Le second but de l'union devrait être de calmer les passions de l'homme et, pour cela, de modérer la fonction sexuelle qui les engendre. Et, c'est, en effet, ce but qui se trouve réalisé par la présence continuelle d'une femme. Si bien que, l'union conjugale instituée pour donner libre cours à la débauche de l'homme, est arrivée, par la suite des temps, à devenir un frein au lieu d'être une licence. La femme-

esclave a fini par exercer son action morale, malgré l'esclavage ; l'homme est arrivé à avoir, pour elle, un commencement de respect. Alors, pour ne pas abdiquer le droit qu'il se donne à la débauche, il a cherché, ailleurs, un moyen de satisfaire les passions bestiales qu'il voulait cacher, même à sa femme esclave, et on a vu s'introduire, dans les sociétés modernes, à côté de l'union conjugale, un peu épurée, l'institution qu'on appelle, mal à propos, la *prostitution*.

C'est, sans doute, pour narguer la femme qui ne se livrait pas à l'homme qu'on a appliqué le mot *prostituée* (je répète que ce mot vient de *pro statuere*, premier état) qui désignait la Vierge, à celle, sur laquelle, alors, allait se déverser le mépris que l'homme garde en réserve pour une classe de femmes quelconque.

On créa donc la prostitution dans sa forme moderne (qui est tout l'opposé des antiques *prostitutions sacrées*) quand on trouva la femme-esclave insuffisante pour satisfaire tous les caprices de l'homme. Du reste, ce n'était qu'une forme nouvelle de l'esclavage, la femme achetée pour une heure au lieu d'être achetée pour toute la vie. Et ce système flattait d'autant plus les hommes qu'il donnait satisfaction à leur besoin de changement, de variété, alors que la femme achetée en une fois, devenait pour l'homme, un objet de satiété.

Remarquons ici que le mépris de l'homme s'adresse toujours à celles, d'entre les femmes, qui ont le droit de mépriser le plus les hommes : c'est une *réflexion sexuelle*. Or, c'est toujours la femme, témoin de ses débauches, qui le méprise le plus ; c'est pour cela que c'est celle-là qu'il affecte, lui, de mépriser.

L'homme n'estime que la femme dont il se croit estimé, et il ne se croit estimé que de celle qui n'a pas été le témoin de sa déchéance sexuelle. C'est pour cela qu'il a une si grande considération pour la religieuse, qu'il suppose toujours ignorante des déchéances masculines.

Mais les hommes n'ont pas la notion de la vraie valeur mo-

rale de la femme, et ne l'estime pas en raison de cette valeur.

Le mariage est donc une institution qui a pour origine l'esclavage de la femme, tant au point de vue sexuel qu'au point de vue des travaux domestiques.

Si cette origine était mieux connue, les femmes ne s'engageraient dans le mariage qu'à bon escient. Mais la considération que l'on a substitué au mépris pour la femme qui se livre, a fini par masquer la véritable fin du contrat matrimonial, qui est l'achat d'une servante. Et, aujourd'hui, quand on parle encore de la chaîne que les femmes se mettent au cou, en se mariant, c'est sur le ton de la plaisanterie, si bien que les jeunes filles crédules ne se doutent pas que c'est une réalité. Il en résulte qu'à peine entrés dans la vie conjugale la discorde commence. L'homme veut jouer le rôle du *maître*, en vertu de son instinct de domination (et aussi en vertu de l'atavisme de ses ancêtres masculins), la femme, après les premières désillusions se révolte contre le rôle d'esclave qu'on veut lui imposer. Sa nature lui indique un autre genre d'union, l'association amicale de deux individus pour marcher ensemble, et en bonne harmonie dans la vie (1). Mais la prétention de l'homme à exercer son autorité empêche cette association.

Le « vouloir dominer » est le plus fort instinct de l'homme. Et comme la femme a un autre instinct aussi fort qui la pousse à se faire la « maîtresse » de l'homme, il résulte de ces deux impulsions un choc qui amène toujours la rupture des bonnes relations matrimoniales.

L'homme qui emploie la force — ou la contrainte — contre la femme se fait toujours détester. Le premier mot autoritaire que le mari adresse à sa femme met en elle le premier germe de haine.

(1) C'est l'auteur anonyme et probablement féminin de l'*Odyssée*, qui a dit : « Rien n'est plus heureux qu'une famille gouvernée par l'esprit uni de deux époux; c'est, pour eux, le comble de la félicité; c'est le désespoir des envieux et la joie des cœurs bienveillants. »

Le mariage rationnel devrait être un *frein* pour l'homme. Mais l'homme ne supporte ce frein que quand il aime, et comme l'amour ne dure pas dans le mariage, l'homme se libère de la direction morale de la femme aussitôt qu'il ne l'aime plus. Alors, son instinct de domination s'accentuant avec les progrès de sa sexualité, il prétend substituer *sa volonté* à celle de sa femme, et sa volonté c'est toujours un peu la liberté dans le mal, puisque c'est l'expression de son instinct, de ses désirs, de ses passions, et que tout cela c'est l'entraînement dans la mauvaise voie.

C'est cela justement que l'institution du mariage devrait empêcher.

La volonté de l'homme, dans l'association de deux êtres incomplets, mais qui se complètent, est un terme qui exprime *la liberté du mal;* la volonté de la femme exprime : *la direction vers le bien.* Il faut choisir.

Il y a nombre d'hommes qui écoutent la voix de la raison, mais il y en a beaucoup plus qui écoutent la voix de l'instinct.

L'homme-raison laisse parler la femme ; il écoute ses avis, suit ses conseils et marche droit, avec elle, au dedans et au dehors. Ils forment un couple estimé dans la vie publique, ils sont heureux dans la vie privée, leurs affaires prospèrent parce qu'elles sont menées par un concours de forces bien entendues : la force de la raison que donne la femme, la force de l'exécution que donne l'homme.

Mais, lorsque c'est l'instinct qui domine chez l'homme, lorsqu'il veut imposer sa volonté, le mal qui règne en lui se reflète dans tout ce qu'il dirige. La volonté de l'homme, c'est l'or·re impératif de l'instinct. Quand l'homme dit : *Je veux*, c'est l'esprit de perversion qui donne un ordre dont le résultat est toujours de blesser la raison, la justice, le bien. Cette affirmation de l'esprit du mal a été formulée dans le fameux : *Sic volo, sic jubeo, sic pro ratione voluntas..*

Pour que l'homme veuille le bien, il lui faut vaincre sa

nature, puisque sa nature veut le mal. Par conséquent, le bien, pour lui, est une *concession*, non une impulsion.

L'homme, pour faire le bien devrait dire, non pas, je veux, mais *je consens.*

Lorsque l'homme se laisse dominer par l'instinct c'est vers tout ce qui flatte sa sexualité qu'il se laisse entraîner. *Sa volonté* est d'y arriver, donc, *sa volonté* est de se diminuer, *il veut* s'amoindrir, *il veut* devenir de plus en plus mâle, et si vous lui donnez de l'autorité sur d'autres êtres, il tâchera de les entraîner, avec lui, dans cette voie, d'abord pour trouver une excuse à sa déchéance dans la complicité des autres, ensuite pour ne pas être gêné par la supériorité morale de ceux qui l'entourent, ce qui excite sa colère. Livrer l'homme à sa propre direction c'est le livrer à ce but fatal de sa *volonté.* Lui donner la direction d'une famille c'est mettre cette famille dans la nécessité de lutter, si se sont des femmes ou des fils meilleurs que le père, c'est la pousser avec le père dans le gouffre si ce sont des garçons enclins aux mêmes penchants que lui.

Dans une famille où l'homme-instinct domine, la femme vit sous l'obsession du mal. C'est un supplice à nul autre pareil et, pour y échapper elle va jusqu'au suicide — le suicide immédiat qui consiste à se jeter par la fenêtre plutôt que de supporter l'oppression tyrannique du mensonge, qui lui cause une épouvantable douleur morale.

C'est ce cas psychologique qui nous explique ces « *faits divers* » si fréquents, dans lesquels on raconte, employant un cliché convenu, que « *dans un accès de fièvre chaude une femme s'est jetée par la fenêtre.* »

Mais le mariage n'a pas été institué pour faire triompher l'idée du devoir !

Dans sa forme actuelle il est maintenu par l'homme parce qu'il y trouve des avantages, parce qu'il s'en fait un moyen d'exercer son instinct de domination, un piédestal pour régner sur un petit monde, quelques fois une honteuse

spéculation qui lui permet de dévaliser une femme naïve sans avoir à craindre d'être appelé voleur.

C'est le renversement du but moral de l'union matrimoniale, puisque c'est le relâchement des devoirs, la licence accompagnée de mensonge, la révolte et, enfin, le dernier mot de toutes les corruptions : la substitution d'un droit illicite au droit naturel.

L'homme, en secouant le frein moral de la femme, en méconnaissant son autorité légitime, qui le retient dans le bien, lui substitue son autorité illégitime. Au lieu d'obéir il se fait tyran despotique ; il donne à la Dame un Seigneur, à la Maitresse un Maitre, il fait de la Reine une esclave.

Et les hommes ont osé inscrire dans un code la sanction d'un pareil renversement de la loi morale ! Rome en eut la honte. La France, sous les auspices de Napoléon Ier, en eut la triste gloire ; elle osa écrire dans la loi : LA FEMME DOIT OBÉISSANCE A SON MARI. Ce qui veut dire : La raison doit être vaincue dans la femme, l'instinct de l'homme doit triompher, sa volonté doit être toute-puissante, elle ne doit pas être entravée par la raison qui la gêne ; elle a pleine liberté, liberté sanctionnée par une loi, protégée par la force publique, autorisée par l'Etat. C'est la force brutale triomphante, et la suppression des entraves que la sagesse pourrait lui opposer, c'est la licence légitimée, encouragée, sanctionnée et glorifiée....

Cependant les lois morales jetées dans l'esprit humain aux premiers jours de la vie sociale, dans les primitives sociétés qui furent régies, d'abord, par les lois éternelles et immuables de la Nature, sont plus fortes que les décrets des despotes humains. Les lois des Bonaparte passeront, les lois de la Nature resteront. Elles n'ont même jamais cessé de régner au milieu du chaos social que les lois romaines et le code Napoléon ont engendré. La grande voix de la Morale n'a pas cessé de se faire entendre. Aucun homme de bien — ou voulant le devenir, ou voulant seulement le paraître, n'a

osé revendiquer le tristre privilège, que lui donnait la loi, d'opposer ses mauvais instincts à la raison droite de sa femme.

L'idée et la volonté du *devoir* sont naturelles à l'homme plus qu'à la femme à qui on a donné des devoirs injustifiés par les lois naturelles et qui a bien plus l'idée de son droit que l'idée d'un devoir envers l'homme.

L'article du code qui fait de la femme une esclave, de la Dame une servante, de la Reine une sujette, est resté lettre morte dans les bonnes familles. Il n'a été revendiqué par l'homme que lorsque celui-ci, effrontément pervers, a voulu faire sanctionner ses vices par l'État.

Mais l'homme qui se respecte ne se sert pas d'une loi dont il sent l'immoralité et dont il a honte. Il est meilleur que la loi. Il ne demande pas à sa femme de l'obéissance, il lui laisse la direction des affaires domestiques, l'éducation des enfants. Il ne se sert pas de l'autorité maritale et paternelle que la loi lui concède parce qu'il vaut mieux qu'elle, c'est-à-dire que ceux qui l'ont faite. Et, cependant, cet homme est, peut-être, lui-même un *législateur*, c'est-à-dire un faiseur de mauvaises lois. Ce qui prouve que, si la loi est plus mauvaise que les hommes, pris individuellement, ce n'est pas parce qu'elle a été faite par les plus mauvais, mais parce qu'elle a été faite par une collectivité d'hommes, et que le nombre leur donne de l'audace dans le mal, parce qu'il fait aux esprits faibles l'illusion du droit.

Dans un état où c'est la force qui règne, au lieu du droit, ce sont les hommes les plus forts, c'est-à-dire les plus mauvais, qui entraînent les autres, et qui doivent arriver à être les plus puissants. Et comme ce sont ceux-là qui sont les plus pervertis, si ce sont eux qui font les lois, ils doivent les faire pour favoriser leurs vices.

Les hommes meilleurs, moins impulsifs, font bien une petite opposition à cet état de choses, mais une opposition faible, car, après tout, ils sont hommes aussi, et quoiqu'ils soient meilleurs que la loi faite par les autres, ils ne sont

pas fâchés, le cas échéant, de pouvoir se mettre à l'abri de cette loi si leur nature les entraîne dans une action d'une moralité douteuse.

LES DISCORDES MATRIMONIALES

La mauvaise entente qui règne entre l'homme et la femme vient de ce que chacun d'eux veut imposer à l'autre ses conditions psychiques. Et comme ces conditions sont radicalement différentes, les ménages sont comme un navire conduit par deux remorqueurs tirant chacun en sens contraire. Si l'un des deux cède, celui-là sacrifie ses conditions psychiques et se résigne à se conformer — ou à paraître se conformer — aux conditions de l'autre conjoint, ce qui est une violation qui blesse sa nature intime.

Si c'est la femme qui cède — ce qui est le cas le plus fréquent puisque la loi l'impose — l'homme est vis-à-vis d'elle comme un révolté qui viole la loi morale qu'elle représente, et en rejette les devoirs, en secoue le joug — ce joug que toute femme, même la plus sotte, cherche à imposer à l'homme qu'elle aime.

Dans ce cas, c'est la morale conventionnelle — celle des codes — qui triomphe. Mais cette morale est une loi despotique faite pour être violée ou pour pousser les femmes à l'exaspération, au désespoir ou à l'hébétement. Si bien que la plupart des femmes luttent contre la loi des hommes et cherchent à la violer.

Il résulte de ces conditions une dislocation presqu'universelle du lien matrimonial.

Un membre du Parlement anglais a eu la curiosité de dresser la statistique de l'état matrimonial de la ville de Londres et du comté de Middlesex, où la loi sur le divorce est en vigueur, et il a obtenu les chiffres étonnants que voici :

Femmes qui ont quitté leurs maris . . .	1.872
Maris qui ont fui leurs femmes	2.371
Ménages divorcés.	4.720
Ménages vivant en guerre perpétuelle . . .	191.023
Epoux qui se haïssent réciproquement, mais qui le cachent au public.	162.300
Epoux qui vivent ensemble dans une indifférence absolue à l'égard l'un de l'autre.	510.152
Ménages heureux en apparence.	1.102
Ménages relativement heureux.	135
Ménages réellement heureux.	25

Il résulte de ce petit tableau humoristique que la grande majorité des unions est composée d'individus résignés, vivant dans l'indifférence. Mais le nombre des révoltés, et celui des époux vivant dans la haine mutuelle est presqu'aussi grand.

Quant aux ménages heureux ils sont en infime minorité. Ce sont ceux qui sont formés d'un couple vivant dans l'harmonie complète qui résulte de l'équilibre des facultés diverses. L'homme qui entre dans la constitution de ce couple doit avoir un esprit resté droit, resté juste, sa mentalité doit se rapprocher de celle de la femme. Ceux-là seuls peuvent être heureux.

Quant aux indifférents qui, sans se détester, ne savent pas sortir de leur nature pour se plier un peu à celle de l'autre, leurs unions sont insipides, ennuyeuses, monotones, sans joies, mais sans grandes douleurs.

Souvent, dans ces unions, l'homme traite sa femme en compagnon ; en dehors des heures d'accouplement. il oublie son sexe et lui parle comme il parlerait à un homme. Si cette femme a quelque dignité cela doit la blesser ; mais l'état social actuel la force à tant de concessions qu'elle fait celle de sa dignité sans presque s'en apercevoir.

D'autre part, quand la femme oubliant — ou ne connaissant pas la psychologie masculine, traite l'homme comme son semblable et lui exprime ses idées féminines, elle l'ennuie ; ce que voyant, elle s'habitue à garder en elle ses pensées, elle fait sa vie mentale à part et ne se met plus en rapport avec son mari que pour lui parler des banalités de l'existence ou des questions d'intérêt dont la vie sociale actuelle la force à s'occuper. Le mari, alors, n'a plus, à ses yeux, que le rôle d'un administrateur ou d'un pourvoyeur.

Michelet nous décrit cet état de malaise et de solitude intellectuelle que le mariage engendre. Il dit (*le Prêtre, la Femme et la Famille*, pag. 284) :

« On essaie bien un moment, dans les premiers temps, de communiquer ensemble, mais, bientôt, l'on se décourage ; le mari devient muet, desséché au vent aride des intérêts et des affaires, il ne peut tirer un mot de son cœur. Elle s'en étonne d'abord, elle s'inquiète, elle l'interroge... Qu'il soit tranquille, le temps va venir où sa femme, rêveuse au foyer, absente d'esprit à son tour et faisant son roman à part, le laissera à son aise dans sa taciturnité. »

Voilà donc ce qu'est l'union de la femme avec un homme ordinaire, une de ces unités formant la moyenne des citoyens, sans grandes qualités et sans grands défauts, qui lui donne une vie insipide et ennuyeuse; faite de petites préoccupations, de mesquines ambitions, de petites cachoteries et de petites taquineries.

Mais si nous considérons l'union de la femme avec un homme-instinct, un impulsif, c'est bien différent, l'enfer de leur vie est un épouvantable supplice pour elle, prisonnière enfermée avec un être qui la blesse continuellement et ne peut même pas agir sans la froisser, puisque tous ses actes sont dictés par *l'impulsion sexuelle*, c'est-à-dire par la déraison.

Pour bien comprendre cette souffrance de la femme il faut la détailler en énumérant les défauts que le mari apporte à

la communauté et qui sont les conséquences de son évolution physiologique et psychique.

Nous les avons déjà énumérées au commencement de ce livre, mais nous allons encore les passer en revue en les considérant, cette fois, dans leurs conséquences matrimoniales.

Rappelons que ces conséquences sont :

— La diminution des facultés sensitives ;

— L'augmentation des facultés motrices ;

— La luxure, mère des six autres péchés capitaux : l'orgueil, l'envie, l'avarice, la colère, l'intempérance et la paresse. Enfin l'inversion cérébrale qui engendre l'erreur, le mensonge, l'hypocrisie, la fausseté, la *réflexion sexuelle.*

CONSÉQUENCES DE LA PSYCHOLOGIE MASCULINE DANS L'UNION.

(*Diminution des facultés sensitives*)

L'homme qui se livre, sans frein, à sa vie sexuelle perd, tous les jours, une partie de la substance cérébrale qui devrait alimenter sa vie intellectuelle. Il devient de plus en plus inintelligent, son esprit, peu à peu, s'éteint. Sa femme s'en aperçoit, d'autant plus que ses facultés, à elle, grandissent autant que celle de son mari s'abaissent. Aussi, la femme, souvent irritée par les actes irréfléchis, illogiques, que son mari accomplit sous ses yeux, humiliée par la bêtise qu'il met en évidence, ne lui ménage pas toujours les qualificatifs mal sonnants, mais mérités. Le mot *imbécile* est le vocable qu'on entend le plus souvent dans les ménages de ce genre. Mais ce n'est pas toujours la femme qui en gratifie le mari, c'est souvent l'homme qui, par *réflexion sexuelle* le renvoie à sa femme pour lui rendre injure pour injure. Et plus l'homme s'enfonce dans l'abrutissement plus la femme se voit accusée de bêtise.

Il n'est pas rare d'entendre les hommes de cette catégorie, après s'être embrouillés dans des phrases incohérentes, dire à leur femme : *tu ne comprends pas.* (N'a-t-on pas remarqué que c'est un des mots habituels des ivrognes ? Quand ils ne savent plus ce qu'ils disent ils finissent toujours par cette phrase : *tu ne comprends pas.*)

Je ne sais pas si ces hommes-là se figurent que ceux qui les entendent croyent, par là, à la profondeur de leur esprit ; je ne sais pas s'ils se figurent, en injuriant leur femme, qu'ils font croire aux autres qu'elle est trop inférieure à eux pour comprendre la subtilité de leur argumentation. Ce qui est vrai c'est que cette phrase indique que lorsque l'homme perd toute lucidité il dit des mots incohérents que son orgueil outré lui dicte. C'est la folie de l'exagération manifestée dans un cas particulier — et c'est avec les cas particuliers qu'on fait les idées générales, — comme celle-ci : « la femme est inférieure » mais on ne dit pas qu'elle l'est....., parce que l'homme l'accuse de son infériorité masculine.

Ce manque de coordination qui augmente tous les jours dans l'esprit de l'homme, amène, généralement, le plus grand désordre dans les affaires. Il s'embarque imprudemment dans toutes sortes de spéculations qu'il ne sait pas mener à bonne fin, il se laisse entraîner par le premier venu, il agit à tort et à travers puisque sa raison est nulle.

Et comme cette expression : *à tort et à travers*, s'applique bien à l'action de l'homme qui a *tort* et agit de *travers* ou *à travers* la raison de sa femme.

C'est que son orgueil, qui grandit en même temps que sa bêtise, l'empêche de la consulter, elle qui pourrait le guider sagement. Cependant, si ses entreprises tournent mal, ce qui arrive presque toujours, c'est à elle qu'il s'en prend du dommage qui lui arrive, il l'accable de reproches, c'est elle qui est cause de tout, c'est elle qui est responsable des pertes éprouvées ; c'est son désordre, sa mauvaise direction de la maison, son luxe, etc., etc. Le mari fait

valoir l'intervention de la femme comme étant la cause de sa ruine, mais il ne se vante pas d'avoir agi sans sa direction et en vertu de sa propre impulsion qui ne peut être que mauvaise. Et la femme, après avoir eu le chagrin de voir son mari s'enfoncer dans la bêtise, première désillusion du mariage, après avoir eu l'humiliation de voir sa raison méprisée, son autorité méconnue, voit encore sa tranquillité et sa fortune perdue.

Tout cela est le résultat de cette première conséquence de la sexualité masculine : « la diminution des facultés sensitives. »

Le manque de sentiment est encore une conséquence du manque d'intelligence : l'homme-instinct ne peut plus aimer, il ne connait plus que le plaisir bestial.

Mais il est un aspect de cette question sur lequel il faut insister. C'est l'isolement intellectuel dans lequel se trouve la femme condamnée à vivre avec un tel mari.

Les hommes ont beaucoup écrit sur la séparation morale qui règne dans le mariage, par suite de l'ignorance de la femme. J'imagine que ces hommes-là étaient des savants qui avaient près d'eux des femmes ignorantes, et qui ont pris leur cas pour la généralité. Mais, si cela est, ils ont montré, par là, qu'ils ne connaissaient pas plus la nature humaine que la société dans laquelle ils vivent.

Non seulement la femme est, presque toujours, plus intelligente que l'homme, et, par conséquent, peut toujours le comprendre, quel que soit le sujet qu'il aborde, mais, aujourd'hui, dans la majorité des cas, la femme est plus instruite que l'homme.

Ecoutez les doléances d'un journaliste parisien à ce sujet. C'est M. Huges le Roux, qui, dans un article du *Figaro*. intitulé : *Nos filles* (Juillet 1897) fait les réflexions suivantes :

« La jeune fille sérieuse, bien élevée, instruite selon la formule moderne, est un objet d'inquiétude pour les hommes de notre génération.

Instruite comme elle est, la jeune fille moderne ne veut

plus entendre parler de chef ni de maître. Elle veut un « compagnon ». Elle ne refuse pas d'obéir, quand elle est sage, si on lui fournit de bonnes raisons. Elles cède parce qu'on la persuade, et non parce qu'elle est la femme et que le mari est le mari. Elle a le sentiment très net des droits que lui donne sa culture; elle n'est pas éloignée de se considérer comme supérieure à l'homme; et, il faut l'avouer, dans bien des cas, elle a les apparences pour elle.

Je dis souvent que je prends plus de plaisir et plus de profit dans la causerie d'une femme, la première venue, que dans la conversation d'un homme qui n'est pas supérieur. Lui, il vous raconte son journal et les idées de son journal; il a les opinions de sa catégorie sociale, les préjugés de son état, la déformation professionnelle. Il serait aussi exact de dire la « formation », car c'est tout justement cet ensemble de concessions qui fait de lui un citoyen, cet individu social par qui la civilisation se soutient et tous les progrès mûrissent. Placez ces deux êtres en face l'un de l'autre, par exemple dans le milieu provincial. Quand la femme a fini d'administrer sa maison, de surveiller ses enfants, il lui reste, si elle a du sérieux dans l'esprit, un loisir pour se cultiver. Elle ouvrira le livre dont on parle, au moins une revue, où, toujours, entre deux articles d'allures graves, elle trouvera des pages romanesques, la musique, des vers. Cela fournit à sa nature sentimentale l'aliment dont elle a besoin pour ne pas souffrir. Mais son plaisir est incomplet s'il faut qu'elle l'enferme en elle-même. Elle souhaite causer de ce qu'elle a lu, et, si elle est honnête, il est logique qu'elle cherche dans son mari un auditeur bienveillant, un compagnon de son plaisir. Nous connaissons tous, n'est-ce pas, cette joie de conduire devant un paysage qui nous a ravis l'être que nous aimons? Il semble qu'il nous appartienne un peu et que nous en fassions le don dans un mouvement de tendresse. La femme en use de même avec les idées : elle ne les goûte que pour la joie de les partager.

Comment l'homme répondit-il à ces avances?

On conte que Mme Geoffrin était mariée à un manufacturier à qui on pouvait faire lire trois fois de suite le premier volume des voyages du P. Labat sans qu'il s'aperçut de rien, sinon que l'auteur se répétait un peu. Ce manufacturier-là a eu beaucoup de descendants. Ils ne sont pas plus curieux de belles-lettres que leur aïeul, mais combien moins complaisants! Quand ils ont travaillé, tout le jour, lutté contre leurs ouvriers, supporté les fatigues du bureau, enfin, porté le poids de la vie d'affaires, ils ont dépensé leur énergie dans l'action, il ne leur en reste plus au service de la spéculation intellectuelle. Ils rentrent dans leurs maisons pour y ruminer dans le bien-être. En fait de livres et de revues, la lecture du journal leur suffit; en fait de rêves, ils se contentent de suivre d'un regard incertain la fumée de leur cigare qui monte en spirales. Il faut que la femme ait au cœur beaucoup de sagesse et de véritable amour pour se dire :

— Cette lassitude doit m'être chère et je respecterai son repos, car il a peiné pour nous.

Ces paroles-là montaient facilement aux lèvres de nos mères, les jeunes filles d'aujourd'hui ont, dit-on, une tendance à songer, devant cette digestion heureuse :

— Cet homme est lourd et inférieur à moi...

Et il le sent, l'homme, ce regard critique qui le scrute, cette curiosité intellectuelle qui le juge. Plus jeune il a fréquenté des ménages où il a expérimenté les facilités de séduction que crée l'indifférence du mari pour la culture intellectuelle de sa femme. En ce temps-là il considérait que les romans et les revues avaient du bon, puisqu'ils lui faisaient la route; mais le jour où à son tour il songe à s'établir, il estime que la curiosité d'esprit est fâcheuse; il regarde de travers les jeunes gens plus ou moins frottés de style, les psychologues plus ou moins authentiques qui tournent autour des femmes et qui leur font la cour sur le terrain où elles sont le plus fragile : la vanité de l'esprit. »

Telle est l'opinion d'un homme qui *craint* la supériorité d'esprit de la femme.

Voici maintenant celle d'un auteur qui, ne connaissant guère mieux la psychologie des sexes explique l'inégalité intellectuelle de l'homme et de la femme par la différence de leur éducation. C'est Michelet. Il dit :

« Ils sont venus l'un à l'autre comme des deux pôles et préparés par une éducation contraire. Dès lors, comment voudriez-vous que votre jeune femme, toute intelligente qu'elle est, vous entendit au premier mot ? Si elle ne vous entend pas c'est, le plus souvent, votre faute, cela tient presque toujours aux formes abstraites, sèches et scolastiques dont votre éducation vous a donné l'habitude. Elle *qui reste dans la sphère du sens commun* et du sentiment, elle n'entend rien à vos formules, et, rarement, très rarement, vous savez les traduire en langage humain. Cela demande de l'adresse, de la volonté, du cœur... Il y faudrait, Monsieur, permettez-moi de le dire, *plus d'esprit* et plus d'amour. Au premier mot non compris le mari perd patience « elle est incapable, elle est trop légère ». Il s'éloigne, et c'en est fait... Ce jour là il perd beaucoup. S'il eût persisté, il l'eût entraînée, peu à peu, avec lui, elle eût vécu de sa vie, il y eût eu vraiment mariage. Ah ! quel compagnon il perd ! Quel sûr confident ! Quel auxiliaire zélé !... Dans cette personne qui, laissée à elle-même, lui semble peu sérieuse, il eût trouvé, aux moments dificiles, une lumière d'inspiration, souvent un sage conseil. Dans ces temps d'âpre concurrence où le jour est plein d'efforts, où il faudrait une femme au foyer pour rafraîchir le front brûlant de ce forgeron, abattu d'avoir trop battu le fer, ellelui rouvrirait la source vive du beau, du bon, de Dieu et de la Nature ; il boirait, un moment, aux eaux éternelles... Alors, *il oublierait*, il respirerait et reprendrait cœur... Relevé ainsi, par elle, il la soutiendrait, à son tour, de sa main puissante, la mènerait dans son monde, à lui, dans sa voie d'idées nouvelles et de progrès, la voie de l'avenir.

Il n'en est pas ainsi ; malheureusement, ce bel échange, qui seul réalise le mariage, je ne le trouve encore nulle part. Pourquoi ne vous révéler à la compagne de votre vie, en ce qui est, pour vous, la vie même ? Elle passe à côté de vous les jours, les années, sans vous voir, sans vous connaître. Si elle vous voyait marcher, libre, fort, fécond, dans l'action et dans la science, elle ne resterait pas enchainée aux idolâtries matérielles, soumise à la lettre sèche, elle s'élèverait à une foi plus libre et plus pure, et vous seriez un dans la foi. Elle vous garderait ce trésor commun de la vie religieuse, vous y puiseriez dans vos sécheresses, et, lorsque la variété de travaux, d'études et d'affaires, laisse faiblir, en vous, l'unité vitale, elle vous rapporterait, dans la pensée, dans la vie, Dieu, la vraie, la seule unité » (1).

Que de contradictions dans ces idées d'homme qui veut poser le mari en maître d'école de sa femme et qui reconnait cependant, que c'est d'elle que doit lui venir la connaissance du beau, du bon, de la Nature, en un mot, *les eaux éternelles !* Alors, si c'est la femme qui doit enseigner tout cela, quelle est donc cette initiation de l'homme à la femme que vous prêchez ? C'est son monde à lui que vous voulez qu'il lui révèle, ses erreurs, ses mensonges, ses troubles, ses agitations malsaines !

Mais c'est, justement, parce qu'elle les aperçoit, et trop clairement, qu'elle s'en éloigne.

Si l'homme *ne se révèle pas à sa femme*, s'il fait camp à part, avec d'autres hommes, ce n'est, nullement, parce qu'il craint de ne pas trouver, chez elle, une intelligence capable de le comprendre, c'est, tout au contraire, parce qu'il sent son infériorité intellectuelle, et aime mieux ne pas avoir de communauté d'idée avec elle que de lui montrer ses faiblesses. Quand il se révèle à elle, quand il met son esprit à nu, elle a, presque toujours, à en rougir, il ne prend plaisir

(1) Michelet. *Le Prêtre, la Femme et la Famille*, p. 283.

qu'aux banalités, à la littérature malsaine, aux plaisanteries de mauvais goût, il lui apporte, du dehors, des histoires scandaleuses, qui l'amusent, lui, des chansons obscènes qui le font rire, lui. Voilà l'homme tel qu'il est. Ce n'est pas, vous le voyez, le penseur qui ne peut descendre jusqu'à la niaiserie de sa femme, c'est le pauvre d'esprit qui ne peut monter jusqu'à elle.

AUGMENTATION DES FACULTÉS MOTRICES

En même temps que l'homme perd son intelligence il gagne de la force, puisque la sensibilité et la motricité se développent en sens inverses.

C'est cette force motrice qu'il acquiert qui lui permet de brutaliser, de terroriser ceux qui l'entourent, sa femme, ses enfants, c'est pour cela que, de tous temps, on a déclaré que l'homme qui bat une femme commet un acte de lâcheté ; mais cela ne le retient pas.

La force augmente en raison de l'affaiblissement de l'esprit. Or, la brutalité c'est la force manifestée ; c'est en même temps la violation du droit au respect que possèdent la femme et l'enfant. L'homme devient d'autant plus brutal qu'il devient moins intelligent ; et la brutalité engendre le despotisme. Il affirme *sa volonté*, il « exige » qu'on se plie à ses caprices parce qu'il sent qu'en cas de résistance il peut vaincre par la force, ceux qui essayeront de lui résister. Et, du reste, le dernier argument de ce régime brutal c'est toujours la violence, une violence sanctionnée par la loi, puisque l'homme est « le Maître ».

Or, telle famille, tel Etat. Si le régime familial est fondé sur la brutalité légitimée du plus fort, l'Etat le sera également.

La femme sent — qu'elle connaisse ou non la loi — que, quoiqu'elle fasse, elle sera vaincue, et c'est ce qui la rend timide. Elle sait qu'elle sera vaincue dans la famille, elle sait

qu'elle sera vaincue dans la société. C'est pour cela qu'elle semble se soumettre, qu'elle semble s'accommoder à l'esclavage quand, en réalité, elle ne se soumet que parce qu'elle sait qu'elle ne peut pas lutter. Elle se plie aux caprices de l'homme comme l'homme, enfermé dans une cage avec un tigre se plierait aux caprices du tigre, pour éviter sa fureur.

La femme a peur de l'homme comme l'homme a peur de la bête fauve, comme on a toujours peur d'une puissance qui n'est pas dirigée par une raison éclairée.

Toute la vie de la femme accouplée à un homme impulsif est une vie de crainte. C'est la brebis livrée au loup.

Le coup de sonnette du mari fait trembler toute la famille; les enfants cessent leurs jeux, se cachent, la femme s'arrête dans ses occupations. Elle se compose une attitude destinée à calmer l'irritation qu'elle pressent car, cet homme-là ne rentre au foyer que pour la bouleverser.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX DANS LA VIE CONJUGALE

La luxure du mari

Le docteur Gélineau a publié un petit travail intitulé : *De la spermatophobie chez la femme.*

Il cherche à expliquer le dégoût de la femme pour la sécrétion génitale de l'homme et dit :

« Il semble à ces natures extra-terrestres que cette liqueur dont la composition est cependant identique à ce que l'homme renferme de plus noble, le cervau, est sale et malsaine, qu'elle peut les contagionner, les rendre malades ; aussi leur inspire-t-elle un profond effroi, un dégoût aussi grand que si leur corps était couvert d'une boue infecte et malpropre. Ce genre d'inondation momentanée que n'accompagne point un amoureux transport, les dégoûte, surtout quand à cette phobie du sperme s'ajoute la mysophobie, c'est-à-dire l'horreur des choses malpropres et le besoin de se laver. Aussi,

remplir leur devoir conjugal est-il pour elles un acte de vertu, presque de l'héroïsme? L'union des corps excite au plus haut point leur dégoût. Cette peur constante est peut-être la meilleure raison de la frigidité d'un certain nombre de femmes et la cause de la désunion de bien des époux, car le mari, lassé de ne pouvoir réchauffer un corps de marbre et découragé de voir qu'aucune étreinte ne répond à la sienne, que son amoureuse folie ne fait briller aucune flamme dans les yeux éteints de sa femme ne tarde pas à chercher ailleurs l'ivresse passagère que lui refuse le lit conjugal. »

Puis, il donne des exemples de cette antipathie naturelle suscitant, chez elle, cet instinct de répulsion, ou de révolte contre le mâle. Il cite une des héroïnes de *William Meister*, ce célèbre roman de Goëthe, refusant de s'asseoir sur une chaise où s'était placé, quelques instants auparavant, un jeune homme qui menait une vie débauchée.

Il montre les toutes petites filles s'éloignant avec un dégoût insurmontable d'un monsieur notoirement débauché, ou même de mœurs douteuses, sans rien savoir, cependant, de la vie habituelle de l'homme et, n'ayant d'autre raison de leur répugnance, que leur instinct de petites femmes; il nous montre comment le contact de ces hommes leur est réellement odieux et comment elles s'enfuient, bien loin, plutôt que d'abandonner leur front ou leurs joues aux baisers de cet homme.

Du reste, on savait, depuis longtemps, qu'il est certaines mains d'homme qui inspirent, à la femme, la même horreur que la peau visqueuse d'un serpent; on savait aussi que l'odeur spéciale du mâle lui inspire de l'aversion.

Si la spermatophobie est un cas général, quel supplice est celui de la femme mariée, contrainte de subir un contact qui lui inspire un si grand dégoût!

Si vous écoutez les confidences — ou, plutôt, les doléances — de certaines épouses, elles vous diront les ruses employées par elles pour se soustraire à la souillure conjugale; comment,

certaines d'entre elles, se lèvent, sans bruit, de bon matin, pour échapper au réveil du mâle.

Nous avons déjà cité (page 296) cette phrase prise dans l'*Essai sur les femmes*, de Thomas :

« J'ai vu une femme frissonner d'horreur à l'approche de son époux ; je l'ai vue se plonger dans un bain et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. »

Et, quand l'homme fatigué de la froideur de sa femme va porter ses ardeurs ailleurs, il rapporte, en rentrant au logis, cette ambiance de la débauche, que la femme reconnaît par cet instinct de répulsion, si fort en elle, pour celui qui porte les traces et l'odeur de la substance cérébrale *morte* dans l'acte qui donne la vie. C'est quelque chose de comparable à la putréfaction du cadavre, l'homme qui revient près d'elle, souillé par l'émission sexuelle, lui rapporte un germe de pourriture dont tout son être sensitif est averti, quelles que soient les précautions prises pour le cacher.

Enfin, il est des hommes tellement dominés par l'atavisme du vice que, perdant de vue que leur femme est *une femme*, ils se servent d'elle comme si elle était « le jeune garçon », commettant ainsi le plus grand outrage que l'on puisse lui faire : mépriser son sexe, après avoir méprisé son esprit. Ils ont le cynisme de mettre en évidence, près d'elle, des habitudes bestiales qui la déconcertent, ne connaissant rien des pratiques de la Sodomie masculine.

Ce qui fait, en général, l'objet des doléances des femmes mariées, c'est la fréquence des supplices qu'elles supportent, car le mariage — qui ne connaît pas de loi morale — livre la femme à l'homme sans restriction, ce qui amène, trop souvent, hélas, une débauche matrimoniale qui perd l'homme, alors même que c'est un mari fidèle. C'est le thème de cet admirable petit livre de Tolstoï *La sonate à Kreutzer*. Vous souvenez-vous de cette lamentable histoire d'un mari fidèle, mais trop ardent qui, tombé dans un égarement complet, finit par tuer sa femme ?

L'ORGUEIL DU MARI

L'antique Ecriture disait à l'homme : « Ver de terre, quel motif te porte donc à t'enorgueillir ? »

Ce motif, ignoré des hommes, c'est la *réflexion sexuelle*.

L'orgueil masculin est l'imitation, la parodie, de la fierté légitime que donne, à la femme, son mérite réel, sa grandeur morale.

Quand l'homme a pris la place de la femme, il a pris, en même temps, l'attitude de la femme, l'apparence extérieure que donnent les qualités intérieures ; mais, comme ces qualités lui manquent, l'apparence est devenue mensongère, elle ne correspond pas à la réalité des choses, et c'est ce qui donne, à l'homme, la continuelle attitude d'un acteur jouant un rôle. C'est pour masquer l'absence de qualités intrinsèques qu'il se glorifie d'avantages tels que la fortune, les titres, les décorations, toutes choses qui ne sont pas données aux qualités morales, mais à l'intrigue, à la faveur, à la richesse ou au prestige d'un nom.

L'homme-impulsif est rempli de vanité, et c'est dans ces choses vaines qu'il met son honneur ; c'est dans ces conventions sociales qu'il se fait une supériorité qu'il tâche de faire accepter par ses manières hautaines, arrogantes, par son mépris des autres et par l'estime exagérée de lui-même, des talents qu'il se croit, des succès qu'il se paye, du nom qu'il porte, etc., etc.

Dans les querelles matrimoniales, l'orgueil masculin ne manque jamais de se manifester. Le mari écrase sa femme de sa hauteur, l'humilie dans tout ce qui la touche ; il met sa famille au-dessus de la sienne, glorifie tout ce qui vient de son côté, méprise tout ce qui vient du côté de sa femme. Vous l'entendrez crier qu'il s'est abaissé en l'épousant, que c'est un grand honneur qu'il lui a fait, qu'elle n'est qu'une misérable, et que tous les siens sont des gueux ou des fripons.

Et si l'on comparait la réalité des choses avec ce qu'il dit, si l'on comparait la valeur réelle de sa femme avec celle qu'il se donne, on verrait que c'est lui qui mérite les reproches qu'il adresse aux autres. Car, un homme de raison n'injurie pas les inférieurs, il les prend en pitié et les respecte.

Donc, le procédé est une *réflexion sexuelle*. Il se complique souvent de cet autre procédé qui consiste à étourdir de paroles blessantes celles qui ont des *vérités gênantes* à dire, à les intimider en les accusant de choses mensongères, afin que, occupées de se défendre, elles ne pensent plus à attaquer.

C'est le procédé qui consiste à faire diversion quand on a tort.

Ce rôle pris par l'homme, ce masque de supériorité adopté, il se figure s'y être si bien identifié que son moi réel n'existe plus, ne peut plus être découvert. Il prend le ton de l'homme supérieur, de l'homme *qui sait*. Écoutez-le, vous le verrez, avec le ton doctoral du Maître, expliquer, enseigner à sa femme, l'ignorante qui ne sait rien, la science qu'il puise dans les journaux ou dans les conversations des cafés.

Je me trouvais un jour, sur un des petits bateaux qui font le service de Paris à Suresnes. J'avais près de moi, un de ces orgueilleux maris. Il pérorait, sa femme, modeste, l'écoutait. Apercevant la maison Galiera, cette belle construction qui s'étale sur le côteau de Meudon, et qui est une maison de retraite pour les vieux prêtres, il dit : Voilà le mont Valérien, et cette construction c'est le fort d'où les Prussiens ont bombardé Paris.

— C'est sa femme surtout, que l'homme veut tromper; c'est à elle qu'il vante le plus ses mérites... imaginaires ; il se fait l'illusion qu'elle peut croire à sa grandeur, elle qui est, tous les jours, témoin de sa déchéance !

De quelle confusion ne serait-il pas couvert si sa valeur réelle était inscrite sur son front; si celle de la femme, par une indiscrétion telles que nous en promettent les rayons Rœntgen, venait à être divulguée.

L'homme veut être flatté par tout le monde, mais il veut, surtout être flatté par la femme. Celle qui le flatte le plus est, pour lui, la meilleure des femmes. En réalité, c'est la plus mauvaise, elle méconnait absolument son rôle de directrice morale, elle méconnait sa mission qui est de guider l'homme dans le droit chemin, de l'avertir de ses défauts, de l'aider à s'en corriger. Le devoir de la femme est de dire la Vérité, de faire la lumière dans l'esprit de l'homme; son devoir n'est pas, comme le disent les défenseurs du vice, de l'encourager dans la mauvaise voie où son instinct le mène. La femme ne doit donc pas flatter son mari. Son premier devoir est de lui montrer, au contraire, *ce qu'il est*, afin de lui faire comprendre ce qu'il n'est pas et ce qu'il devrait être. Cette connaissance est le premier mot de toute bonne résolution de s'améliorer. Mais il faut bien du courage à la femme pour oser remplir ce grand devoir, et bien de l'adresse pour le faire sans péril, car blesser l'homme dans son orgueil, c'est s'exposer à sa vengeance, à sa violence, à sa médisance, à ses injures.

C'est en vertu de son orgueil dans la vie domestique que l'homme a établi la *puissance maritale et paternelle.* Il s'est déclaré le *premier*, comme si une puissance que l'on s'octroie soi-même, sans titres, pouvait être légitime, comme si le *droit* pouvait exister sans la cause morale qui le détermine, c'est-à-dire sans la raison qui le justifie.

C'est en vertu de cette primauté que l'homme s'est donné à lui-même, qu'il revendique, pour lui, dans la famille, les droits qui sont inhérents à la valeur morale qu'il parodie : l'autorité, la direction, le respect ; droits qui appartiennent à la femme, puisque c'est elle qui possède les facultés qui donnent ces droits.

Cependant, plus l'homme est mâle, c'est-à-dire plus ses facultés sensitives sont amoindries, plus sa raison est obscurcie, plus il veut posséder les droits de la femme.

Il existe des ménages où la femme n'est plus rien, où le mari est tout ce que la femme devrait être. Ces maris là,

sont ceux qui possèdent le moins de raison, le moins de jugement, puisqu'ils ne comprennent pas *ce qu'ils sont*, et le rôle qu'ils doivent remplir dans la vie.

Ce n'est pas seulement parmi les hommes privés d'instruction que ce défaut capital se rencontre, nous le trouvons tout aussi développé dans les classes élevées, nous le trouvons même chez des hommes qui se croient meilleurs que les autres et prétendent réformer la société. C'est que l'instruction ne donne pas l'*éducation*.

Nous ne pouvons pas terminer ce chapitre, consacré à l'orgueil du mari, sans parler de la *susceptibilité* que l'orgueil engendre.

Rien ne blesse autant l'homme orgueilleux que la révélation de sa valeur réelle ; il ne craint rien tant que d'être montré *tel qu'il est*.

Or, c'est dans le mariage, lorsque le vernis que donne l'éducation disparaît, que la brute humaine apparaît le plus évidemment. Quoiqu'il fasse le mâle ne peut pas la cacher. Les fonctions sexuelles ne sont-elles pas, pour lui, des fonctions bestiales, et leurs conséquences ne sont-elles pas là qui le trahissent quand il les cache ?

Comment sa femme ne s'en apercevrait-elle pas ? Comment la tromper, lui faire illusion ?...

Et, cependant, l'homme prétend lui faire croire qu'il est le roi de la Nature, l'être intelligent, le *premier*, le penseur, le demi-Dieu ! Il veut lui faire croire qu'elle doit se prosterner devant lui, le servir, l'adorer, le respecter !...

Le respecter ! Quel mot ! comme si la déchéance et la bassesse devaient inspirer du respect à la spiritualité, à la raison !...

Et lorsque sa femme ne croit pas toutes ses impostures, lorsqu'elle montre qu'elle connaît la vérité, qu'elle le voit comme il est, la colère s'empare de lui. Quand on le démasque il devient brutal, son attitude semble dire : « Ah ! vous savez cela, alors je n'ai plus besoin de me cacher et je vais

me montrer tel que je suis, je vais vous brutaliser vous frapper, vous violenter. » Aussi, que de précautions les femmes ne prennent-elles pas pour éviter de laisser paraître ce qu'elles pensent, afin d'acheter ainsi leur tranquilité; que d'efforts elles font pour dissimuler leurs mépris.

Et l'homme, qui revendique pour lui la suprême intelligence, ne semble pas s'apercevoir de tout cela. Il est content quand on le trompe, il est crédule à la flatterie de quelques femmes qui ne l'encensent que pour avoir la paix — ou quelquefois pour obtenir son argent.

On ne comprend pas comment les hommes n'ont pas honte de cette comédie qui se joue continuellement dans le mariage, comment ils ne comprennent pas que la femme n'est pas leur dupe, qu'ils ne trompent personne, et que ce sont eux, au contraire, qui sont continuellement trompés, puisqu'on ne leur dit jamais l'opinion réelle qu'on a d'eux. Cette situation mensongère semble leur plaire, ils veulent la conserver, ils ne craignent rien tant que la vérité. C'est sur cette tromperie perpétuelle qu'est basé le mariage. Le mari ne peut être le *premier* qu'au prix d'un mensonge et il veut que ce mensonge persiste.

L'AVARICE. — L'ÉGOISME DU MARI

Le mariage primitif était un contrat par lequel l'homme achetait une femme qu'il s'engageait à nourrir et à vêtir, en échange de l'engagement qu'elle prenait de se soumettre aux exigences sexuelles de l'homme et de le servir.

Le mari, en se mariant, constituait à la femme un douaire (dotarium), qui donnait à celle-ci une compensation pour le sacrifice qu'elle faisait de sa dignité et de sa liberté. En même temps cela lui donnait la sécurité de l'existence dans le cas où l'homme cessait de l'entrenir.

Par la suite la dot fut, souvent, supprimée. Enfin, et

comme conséquence de cette évolution à rebours que détermine la *réflexion sexuelle*, il arriva que l'homme, jouant le rôle de la femme, lui demanda de l'entretenir. Ce fut elle qui apporta l'argent qui, primitivement, servait à payer le sacrifice fait par la femme, ce fut lui qui se laissa acheter.

Aujourd'hui les choses sont si bien renversées que l'usage de la dot est passée dans les mœurs, et personne ne pense à couvrir de mépris l'homme qui l'accepte.

Bien plus, le mépris a été déplacé et c'est à la femme qui se laisse entretenir par l'homme qu'il va. Dans le peuple et dans la petite bourgeoisie de Paris, dire d'une femme qu'elle est *entretenue* c'est dire qu'il faut la mépriser, et cela parce qu'elle *reçoit* de l'homme au lieu de lui *donner*.

C'est l'homme qui crée le mépris pour ce qui lui coûte et l'estime pour ce qui lui produit. Mais cette fausse morale est en contradiction avec la vraie morale qui veut que l'homme nourrisse la femme, qu'il travaille pour elle parce qu'il a la force musculaire qu'elle n'a pas et parce qu'il est affranchi du travail de gestation et d'éducation qui est la mission de la femme.

Donc l'homme doit *entretenir* la femme, quelque soit le mode d'union qui les unisse, puisque, dans une union quelconque, la femme fait le sacrifice de sa dignité et de sa liberté.

Les mœurs qui tolèrent le travail de la femme quand tant d'hommes ne font rien, sont le résultat de la dépravation des sociétés avilies. Et je trouve honteuses toutes les discussions de nos législateurs — des hommes qui ne travaillent pas — sur le travail des femmes.

Une seule loi est à faire : celle qui obligera *tous* les hommes à travailler et exemptera toutes les femmes des corvées que l'homme seul peut faire.

N'oublions pas que la nature psychique de l'homme engendre l'égoïsme tandis que la nature psychique de la femme engendre l'altruïsme. Or, donner le gouvernement

d'une famille à celui que sa nature porte à l'égoïsme c'est d'avance, sacrifier les gouvernés.

C'est un principe de droit élémentaire que, pour gouverner, il faut commencer par sacrifier ses intérêts.

L'homme peut-il le faire ? Oui, au prix d'un sacrifice, non s'il suit les impulsions de sa nature. Donc, pour que l'homme soit digne de l'autorité qu'il se donne dans la famille il faudrait qu'il se condamna au sacrifice de son égoïsme. Mais la femme n'a pas d'intérêt personnel à sacrifier puisque ce qu'elle désire c'est le bien des autres. Elle est altruiste par instinct, par besoin ; c'est un bonheur, pour elle, de s'occuper de ceux qui l'entourent, de pourvoir à leurs nécessités, de veiller à leur procurer tout ce qui peut leur être utile ou agréable ; elle ne pense à elle qu'en dernier lieu — si elle y pense.

C'est ce côté particulier du caractère de la femme qui lui donne une autorité légitime dans la famille.

Dirigées par elle les affaires tournent au profit des autres. Dirigées par le mari les affaires tournent au profit de l'homme.

L'ENVIE, LA JALOUSIE DU MARI

Quand l'envie se manifeste dans le duel des sexes qui règne dans le mariage, au lieu de se manifester en plus grand dans la vie sociale, c'est la supériorité morale de la femme qui devient, pour le mari, un sujet de tourment ; elle résume, pour lui, tout ce qui le blesse dans son orgueil, tout ce qui le gêne dans sa perversion.

Et il ne manque pas une occasion de se venger de la position inférieure qu'il occupe en humiliant celle qui la met en relief par le contraste de ses vertus.

Les armes qu'il emploie, dans la famille, sont les mêmes que celles qu'il emploie dans la société : la raillerie si elle s'occupe de choses intellectuelles, les entraves ouvertes ou

rusées à la libre expansion de son esprit, les prohibitions, les violences si elle passe outre.

Et comme l'envieux est toujours méchant, c'est surtout quand il y a du monde chez lui, des témoins devant lesquels sa femme veut paraître estimée, qu'il cherche à l'humilier, à la ridiculiser, à la vexer par des propos méchants — sans compter les coups de pieds sous la table et les regards menaçants.

Le mari qui fait des reproches à sa femme devant témoin, ne sait pas que c'est sur lui que retombent ces reproches. Sans connaître la loi de la *réflexion sexuelle*, tout le monde sait que le mari ne malmène sa femme que parce qu'il est lui-même coupable, et quand cette fausseté va trop loin, quand, après lui avoir jeté à la tête toutes sortes de reproches injurieux pour son caractère, pour son esprit, pour son honneur sexuel, il arrive à la faire pleurer, alors toutes les sympathies, toutes les pitiés vont vers elle et toutes les indignations vont vers lui. Et, cependant, on dirait qu'il ne sait pas prévoir ce dénouement fatal des scènes conjugales et qu'un besoin de sa nature le pousse à aller juspu'au bout — jusqu'aux larmes de sa victime.

Et le cas psychique que nous décrivons ne comprend que l'envie excitée chez l'homme perverti par la femme timide et modeste, telle qu'elle est dans la plupart des ménages ordinaires.

Quand il s'agit d'une femme d'un esprit supérieur, qui ose braver la bêtise de son mari en mettant en évidence son intelligence, la haine qu'elle déchaine contre elle peut être terrible —c'est la misogynie dans toute son horreur. Le littérateur Strindberg en a été la preuve, il se vengea de la supériorité de sa femme en créant un genre littéraire : le théâtre misogyne.

Et, après cela, on s'étonne que la femme paraisse quelquefois inintelligente en société. On ne semble pas comprendre qu'habituée à subir cette oppression de l'esprit, elle ait fini

par s'enfoncer dans l'indifférence, à vivre dans le mutisme, non pas par manque d'intelligence ou d'instruction, mais par manque de liberté.

J'entendais un jour le petit dialogue suivant entre une dame qui suivait les cours du Muséum et un monsieur qui ne la connaissait que pour l'avoir vue là.

Lui. — Vous n'êtes pas mariée?

Elle. — Mais si.

Lui. — (Avec étonnement) Je ne l'aurai pas cru.

Elle. — Pourquoi donc?

Lui. — Parce que vous avez le regard allumé.

Elle. — Eh bien?

Lui. — Les femmes mariées n'ont pas ce regard-là.

Toute la philosophie du mariage est résumée dans ces quelques mots : le mariage éteint l'intelligence de la femme. A moins que la femme n'ait assez de force, de courage, pour conserver sa place et son autorité, qu'elle ne sache défendre sa supériorité morale et intellectuelle. Mais celles-là sont des exceptions, presque toutes *se font sottes* pour éviter les conséquences de l'*envie* de leur mari.

*
* *

A côté de l'envie se trouve la jalousie qui est une sorte d'*envie sexuelle* — la crainte que les autres ne soient heureux.

Si l'envie est le malaise que cause la supériorité des autres, la jalousie est le tourment que cause leur bonheur.

Or, de même que la supériorité est légitime et doit être respectée — et même glorifiée — le bonheur est sacré et devrait toujours être respecté. C'est le but suprême de la Nature, celui que tout être vivant cherche à atteindre, et la société qui crée des institutions qui n'arrivent pas à ce résultat fait banqueroute à sa mission; la religion qui fait des mœurs qui n'ont pas ce but est une fausse religion.

Ceci est si peu compris, dans le régime masculin, que toutes les indulgences sont réservées aux malades, aux fous, tourmentés par la jalousie. Au lieu de guérir cette pathologie mentale, on l'excite, en donnant raison à ceux qu'elle atteint, en se montrant plein d'indulgence pour leurs crimes.

Et c'est cette indulgence qui a développé une maladie morale qu'on aurait pu guérir. Si bien que le mal a pris une extension due à l'encouragement public. Même, cela est devenu un genre qu'on cherche à imiter pour se rendre intéressant. Nous voyons, à chaque instant, des crimes, dits *passionnels*, commis par des hommes que la jalousie ne tourmentait pas du tout, mais qui se sont figurés qu'ils devaient paraître des Othello parce que cela est bien porté et donne à l'homme, avide de gloriole, une certaine renommée; on publie leur portrait dans les journaux illustrés, ils se croyent des héros.

Et c'est ainsi qu'on profane ce qu'il y a de plus sacré au monde : l'amour, en permettant ces comédies qui le prennent pour prétexte.

LA COLÈRE DU MARI

La colère, c'est le débordement de l'esprit révolté de l'homme, révolté contre les entraves qui l'empêchent de suivre les impulsions de son instinct. Ses passions sont un torrent qui l'entraîne, il veut le suivre, malheur à celui qui prétend s'y opposer, il le brise, car la force musculaire domine en lui quand sa raison a sombré. Ce débordement se traduit par des éclats de voix, des cris, des menaces, par des jurons qui tous expriment sa révolte contre la femme-Divine, son envie pour la femme-Esprit.

Un mari en colère est un spectacle odieux. C'est le mal dans sa libre manifestation et débarrassé de l'hypocrisie dont la comédie sociale le couvre habituellement.

Pour la femme, l'homme qui est sujet à ces emportements est un objet de terreur ; elle ne voit plus rien en lui d'humain ; qu'il est loin du compagnon, du protecteur, du soutien, dont parlent les rêveurs qui font des théories sociales, l'homme en colère qui ne montre plus à sa femme que la brute déchainée, dont les théoriciens ne parlent pas, parce qu'elle ne fait pas honneur à leur sexe. C'est cependant ainsi qu'il faudrait souvént décrire l'homme, puisque c'est ainsi qu'il se montre dans un grand nombre de ménages.

Dans un régime où la force règne contre le droit le dernier mot de toute discussion est toujours un acte de brutalité, — témoin la guerre. Dans un ménage où le plus fort domine sur le plus raisonnable quand les arguments manquent, et ils manquent vite chez l'homme perverti, les coups remplacent les raisons.

Quand une femme veut raisonner avec un mari qui n'a plus de lucidité, la malheureuse s'expose à souffrir de sa part toutes sortes de brutalités. Il ne comprend plus les raisonnements et voit une offense dans chaque vérité qui établit sa véritable situation psychique. Alors, dans sa colère, il perd toute retenue, en face d'une femme qu'il considère comme une ennemie et à laquelle il ne veut plus plaire, à laquelle il sent qu'il ne peut plus plaire ; il ne pense plus qu'à se venger d'être *découvert* et, alors, pour se justifier il attaque, ou prend un ton de dédain, il se fait impoli, grossier, il prodigue, sans compter, des injures et des outrages.

C'est par là que l'on distingne l'abaissement moral de l'homme. Celui qui conserve l'usage de sa raison reste toujours poli.

L'INTEMPÉRANCE DU MARI

L'intempérance du mari est la plus grande cause de ruine qui puisse entrer dans un ménage.

Elle détruit la santé de l'homme, le mène à la folie.

Elle détruit la fortune commune et amène la ruine.

Elle détruit la tranquillité de tous, elle engendre le crime.

Et, cependant, on ne fait rien pour empêcher la vente des boissons alcooliques, ces poisons qui n'ont que des effets nuisibles et aucune utilité.

Raconter l'état d'un ménage dans lequel l'homme rentre tous les jours ivre est un chapitre du drame conjugal que je n'ai pas le courage de faire. Du reste, la presse quotidienne s'en charge. Il suffit de lire les faits divers des journaux pour être édifié à ce sujet.

LA PARESSE DU MARI

C'est dans les classes pauvres que la paresse du mari se remarque surtout, puisque dans les classes riches c'est la règle, là ce sont les *actifs* qui sont l'exception.

Quand l'homme ne travaille pas c'est la femme qui doit travailler pour lui, et alors, il s'habitue si bien à tout attendre d'elle, qu'il la fait descendre aux plus abjectes métiers, pour lui procurer ce qu'il lui faut.

L'habitude prise chez l'homme paresseux de tout attendre de sa femme, va si loin, que, même après le divorce, on en a vu revenir chez leur ancienne femme pour lui demander de l'argent.

Il semble que ce soit elle qui soit chargée de pourvoir à l'existence de l'homme, de l'*entretenir*.

LA PERVERSION DE L'ESPRIT DU MARI

L'interversion de l'esprit de l'homme, qui engendre le doute, l'incertitude, le scepticisme, la négation, le misonéisme, est souvent masquée dans la vie publique, où les

hommes agissent suivant les opinions reçues et non suivant celles qu'ils se font. Mais, dans la vie privée, il est maintes occasions où, forcément, l'homme doit agir suivant sa propre impulsion.

Il est des maris prudents qui s'observent, qui ne parlent qu'à bon escient, n'avançent que des idées admises, qui se méfient de leurs propres inspirations et ne les mettent pas en avant quand ils sentent que ceux devant qui ils parlent pensent autrement. Mais il en est beaucoup aussi qui, faisant bon marché de l'opinion des autres, avancent les idées les plus fausses, débitent les propos les plus insensés, et se mettent ainsi en contradiction ouverte avec la femme qui les écoute.

L'homme perverti semble se figurer que l'autorité qu'il s'est adjugée lui a donné le droit d'être absurde impunément; alors règne, dans le mariage, une oontradiction continuelle entre les époux, tout sert de prétexte à la dispute, et les scènes dans lesquelles on s'explique en s'injuriant parce qu'on ne se comprend pas, se succèdent avec une désespérante fréquence.

Je ne me rappelle plus de qui est cette boutade :

« Il n'y a que dans la famille qu'on trouve moyen de se quereller en se disant : « C'est le dernier omnibus... Trouverons-nous une correspondance ? »

Cela amène un état d'irritation qui rend la vie commune insupportable.

Le mari, avec l'autorité que donne la force, fait taire brutalement sa femme, il la contredit carrément, opposant les choses les plus absurdes à ses raisonnements justes. Presque toujours cela se termine par ces mots : *Tu ne sais pas ce que tu dis.* Pour se donner de la force, il prend les autres à témoin de la déraison de sa femme, et comme, dans le monde, il y a beaucoup d'hommes de la même marque, le mauvais mari s'appuie sur leur adhésion. La femme semble avoir tort parce qu'elle cède pour faire cesser des

disputes, sans cela interminables, et c'est ce qui prouve qu'elle a raison.

Comme ces deux vers d'Euripide le disent :

Quand la dispute en aigreur dégénère
Le plus sage des deux cède à son adversaire.

La contradiction, chez l'homme, est irraisonnée, instinctive. Si bien que, lorsque la femme, pour obtenir sa tranquillité, lui donne raison, il continue à discuter en changeant le terrain de la discussion, il ne cherche pas l'accord, mais veut avoir l'air de prouver qu'elle a tort et que c'est lui qui a raison. C'est un besoin de sa nature ; il a toujours l'air de vouloir autre chose que ce que veulent les autres, et cela, sans avantage aucun pour lui-même. C'est un système de taquinerie qui arrive à irriter profondément la femme ; les choses les plus futiles en sont le prétexte : un objet placé à un endroit plutôt qu'à un autre, la couleur d'une étoffe, les personnes reçues, les visites faites, etc.

Et tous les jours cela recommence, et la pauvre femme, livrée à cette torture morale, fait toutes les concessions pour obtenir un peu de repos ; elle se figure, naïvement, qu'en cédant toujours il va se taire, alors que ce système ne fait que l'encourager dans la perversion. Elle ne comprend pas que lorsqu'elle a fait tout ce qu'il veut il veut encore autre chose, et que jamais, quoiqu'elle fasse, elle ne le verra satisfait. Du reste, il aime à se donner l'air d'un maître qui n'est pas obéi et qui ne se montre sévère que parce qu'on lui en donne l'occasion.

Et les bonnes gens qui, voyent la discorde régner dans le ménage, disent de la femme : « C'est sa faute, elle est maladroite, elle ne sait pas le prendre, elle ne fait rien pour lui plaire, etc... « Et ces gens-là, qui, souvent, n'ont pas plus de réflexion que le mari lui-même, ne comprennent pas que, quoique fasse la femme, ce qu'elle fera sera toujours mal pour le mari, puisqu'il veut être en contradiction avec

elle. Ferait-elle tout ce qu'il dicte, qu'elle ferait encore mal.

Et la preuve de ceci, c'est que lorsqu'une autre personne vient à faire ce qui donne lieu aux récriminations du mari, il n'y trouve rien à redire, il approuve même, dans une autre, l'action qui sert de prétexte à sa colère quand elle est faite par sa femme. Il y a plus, si la même action est faite par une femme qui lui plaise, il l'approuve, il la loue, tant il est vrai que le jugement de l'homme n'est pas autre chose que la voix de son instinct. Son opinion n'est pas dans sa tête, elle est dans son *cœur*, tandis que celle de la femme est toujours dans son esprit. C'est pour cela qu'un dicton populaire dit : La femme est un être de raison, l'homme est un être de déraison (c'est-à-dire de passion).

Un vieux proverbe chinois dit aussi : « L'accord dans le mariage n'est basé que sur la raison du mari ». (Tschoung-Jong, XIX).

Et, en effet, si le mari manque de raison, il ne peut pas y avoir d'accord possible.

Et, cependant, on a dit comme prétexte du refus opposé aux femmes qui demandaient des droits politiques que le mari votant, représentait l'opinion de sa femme, ce qui est loin d'être toujours juste, car, si on se marie sous le régime de la communauté des biens, on ne se marie pas sous le régime de la communauté des idées, la pensée étant chose négligeable pour ceux qui ne pensent pas et qui ont fait les lois en ne s'occupant que des intérêts matériels.

Cependant pas d'unions solides et durables, là où il n'y a pas unité de croyance. Car l'union n'est pas seulement la vie en commun, c'est la pensée en commun. Ce n'est pas une femme seulement qu'il faut à l'homme, c'est un cerveau qui pense pour lui, avec lui, qui le dirige en ses jugements. Si, pendant qu'il dépense son activité dans la sphère des plaisirs, elle dépense la sienne dans la sphère des occupations sérieuses, comment éviter qu'il ne résulte de ces deux courants oppo-

sés, un choc qui engendre des orages, des tempêtes, qui vont presque toujours aboutir au divorce.

On n'a pas oublié la pièce de Sardou : *Daniel Rochat*, qui a justement pour thème, la diversité d'opinion du mari et de la femme, Elle, voulant le mariage religieux, parce qu'elle lui trouve un caractère plus auguste, plus sacré ; Lui, le refusant en libre-penseur sceptique et athée ; Elle, représentée par l'auteur avec le regard et la pensée élevés vers le ciel, Lui avec les yeux abaissés vers la matière — et, se disposant à former un ménage dans lequel le duel de la pensée libre et du fanatisme religieux va régner — avec les enfants pour témoins et pour victimes.

Comment, dans un ménage pareil, le bulletin de vote du mari, pourrait-il représenter l'opinion de la femme...

LA CRIMINALITÉ DU MARI

Le dénouement fatal des unions dans lesquelles l'homme a suivi les impulsions de son instinct, tandis que la femme a été vaincue, c'est l'assassinat de la femme par l'homme.

Le grand nombre de « drames de la vie conjugale », enregistrés chaque jour par la Presse en est la preuve. Et si les femmes assassinées ne sont pas plus nombreuses encore, c'est parce qu'il arrive, ou que le mari meurt lui-même avant d'avoir atteint le paroxysme de la folie sexuelle, ou qu'une séparation, amiable ou légale, l'a éloigné de sa femme.

Ajoutons, du reste, que les crimes matrimoniaux que la presse enregistre ne sont guère que ceux qui se produisent dans la basse classe — ou dans la petite bourgeoisie. Quant aux crimes des classes élevées, à moins d'un scandale trop éclatant, ils ne sont pas dénoncés et la police les ignore.

Tous les maris *impulsifs*, sont des candidats au crime, tous, au moins une fois dans leur vie, ont pensé à tuer leur

femme. C'est fatal, l'instinct qui les entraîne doit les mener au meurtre.

La femme, condamnée à vivre avec un homme qui la déteste et la redoute — (l'impulsif ne peut plus aimer) est une victime désignée d'avance pour le sacrifice. Je n'exagère pas. Il suffit de lire les *faits divers* des journaux quotidiens, pour voir dans quelles horribles circonstances, un grand nombre de femmes sont, aujourd'hui, condamnées à finir leurs jours.

En voici quelques-uns comme échantillons :

— Dans une maison de la rue de la Nacelle, à Anvers, une femme a été coupée en 120 morceaux, par son mari, un nommé Midstag, âgé de 52 ans.

— Dans le quartier populaire de la Petite Pologne, à Reims, un homme appelé Petitot, se promenait sur le marché, avec du sang aux mains. Le commissaire lui en demanda la cause : « C'est, répondit-il avec cynisme, que je viens de tuer ma femme ».

— A Saint-Étienne, un journalier Chorel, étrangla sa femme Louise Maillot, puis la piétina jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

— A Allières, commune des environs de Grenoble, un cultivateur Truc, âgé de 55 ans, a assommé sa femme Marie Donnet, âgée de 41 ans.

— Rue de Laval, 11, à Paris, un sieur B... tira à bout portant sur sa femme et lui logea deux balles dans la tête. Les habitants du quartier ne tarissent pas d'éloges sur cette pauvre victime, mère de quatre enfants que, seule, elle faisait vivre de son travail.

— Un marchand de légumes, Gaston Vézard, âgé de 27 ans, profitant de ce que sa femme lui épinglait sa cravate tira de sa poche une branche de longs ciseaux, qu'il avait démontés depuis un mois, et l'enfonça toute entière dans la gorge de la malheureuse, qui tomba raide morte.

— Un chaudronnier, rue des Patriarches, se levant en

sursaut au milieu de la nuit, prit l'édredon et les oreillers, et les entassa sur la tête de sa femme, appuyant dessus jusqu'à ce qu'elle fut complètement étouffée.

— Pierre Racine, maréchal-ferrant, martyrisait sa femme, Augustine Bocquet, qui, la nuit, était souvent obligée de se réfugier en chemise chez les voisins, — il la frappait continuellement, il la trainait par les cheveux, lui mettait la tête sous le jet d'eau d'un robinet ouvert. En septembre 1892, à la suite d'une scène effroyable, Racine prit sa femme par les cheveux et lui heurta violemment la tête contre les parois du mur, puis la jeta hors du lit, la piétina, et finalement la jeta par la fenêtre. La voyant s'écraser sur le pavé de la cour, il hurla : « Y a pas d'erreur, cette fois-ci, elle y est bien ».

Ce petit aperçu montre que les supplices sont variés, quoique tous aboutissent au même résultat : la mort de la victime.

LES ENFANTS

Le résumé de la physiologie sexuelle que nous avons rappelé dans ce livre nous a montré la part que prennent chacun des parents dans l'œuvre de la génération. Nous avons vu que le père donne à l'enfant la sensibilité, c'est-à-dire le principe même de la vie, que la mère lui donne l'élément sanguin qui fait le corps et engendre la motricité.

Les lois de la physiologie nous ont montré, en même temps, que l'homme qui accomplit l'œuvre de la génération se trouve, par cela même, diminué dans son individualité psychique, de tout ce qu'il a donné pour l'être à venir ; que la femme, qui accomplit l'œuvre génitale, diminue en elle l'élément sanguin-moteur, principe de la destruction, mais ne diminue pas le Principe de vie — la sensibilité — qui, au contraire, rayonne plus librement lorsque la motricité diminue.

Les qualités des parents dépendent donc de ce qu'ils gardent, leurs défauts proviennent de ce qu'ils donnent.

Ceci met en évidence la fausseté de la théorie régnante qui suppose que les parents donnent *ce qu'ils gardent*. Cette théorie empirique qui ne s'appuie que sur les apparences et que dément la science, est résumée par Schopenhauer dans le petit dialogue suivant :

« Daphnis. — J'aimerai à faire cadeau d'un individu à la génération future, et je crois que tu pourrais me donner ce qui me manque.

Chloé. — J'ai la même intention et je crois que tu pourrais lui donner ce que je n'ai pas. Voyons un peu ?

Daphnis. — Je lui donne une haute stature et la force musculaire : tu n'as ni l'une ni l'autre.

Chloé. — Je lui donne de belles formes et de très petits pieds : tu n'as ni ceci ni cela.

Daphnis. — Je lui donne une fine peau blanche que tu n'a pas.

Chloé. — Je lui donne des cheveux noirs et des yeux noirs : tu es blond.

Daphnis. — Je lui donne un nez aquilin.

Chloé. — Je lui donne une petite bouche.

Daphnis. — Je lui donne du courage et de la bonté qui ne sauraient venir de toi.

Chloé. — Je lui donne un beau front, l'esprit et l'intelligence qui ne pourraient venir de toi. ».

Ce petit roman est absurde. Si les parents donnaient à l'enfant *ce qu'ils ont*, ils ne l'auraient plus, car le principe qu'ils donnent ne peut être en eux et hors d'eux en même temps. C'est, au contraire, parce qu'il le donnent qu'ils ne l'ont plus.

Si nous considérons philosophiquement les conséquences de ces faits, nous voyons que l'homme travaille pour l'espèce, il ne travaille pas pour lui, mais *contre lui*, il est sacrifié dans cette vie. Tels ces insectes qui meurent en donnant nais-

sance à leurs petits. L'homme meurt, intellectuellement, au moment où il donne la vie. Il se sacrifie pour perpétuer la race. Il faut que la passion qui le mêne à ce sacrifice soit bien forte pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'en s'y abandonnant il est dupe d'une illusion, il tombe dans un piège : le piège de la Nature. Son ignorance des lois de la vie lui met un bandeau sur les yeux, il ne voit pas que la passion l'aveugle, il s'y livre sans méfiance, il fait de l'amour le but principal de sa vie — que dis-je, son but unique... il faut qu'il arrive à procréer, il sent que c'est pour cela qu'il existe, que c'est là sa mission.

Mais, aussitôt cet acte accompli, il perd son individualité intégrale, ce qui reste, en lui, est, désormais, atteint d'un germe de perversion, ce qu'il avait de bon — d'intact — a passé dans l'enfant. C'est pour cela que l'enfant est meilleur que le père.

Considérons maintenant les conséquences de l'acte génital chez la femme. Nous voyons que, chez elle, c'est tout le contraire qui a lieu. Dans l'œuvre de la génération, elle travaille pour son individualité plus que pour l'espèce. C'est elle qui grandit dans cet acte parce qu'elle se débarrasse du principe sanguin-moteur, qu'elle donne à l'enfant, et qui — en biologie psychique — est le principe du mal.

En donnant *la matière*, elle s'élève au-dessus de l'homme qui donne l'*esprit*, et au-dessus de l'enfant qui représente une phase inférieure de l'évolution. L'homme, en donnant la sensibilité — qui crée l'esprit — s'abaisse au-dessous de la femme et au-dessous de l'enfant.

Tant que les parents sont *en attraction*, l'homme exerce, sur la femme, un rayonnement d'amour qui la domine, elle va vers lui comme vers le soleil. Dans ce moment-là, c'est le système nerveux sexuel qui est en activité chez lui et, dans les fonctions qui relèvent du grand sympathique, l'homme est plus puissant que la femme puisque, chez lui, le *principe de vie* domine dans ce système nerveux.

L'homme attire, la femme est attirée.

Le rapprochement arrive, aussitôt les choses changent. Le grand sympathique est épuisé par cet acte, l'attraction cesse, puisque le fluide qui la détermine a été donné à l'enfant.

Le père et la mère, n'étant plus attirés l'un vers l'autre, rentrent dans la vie de relation, reprennent leur vie individuelle, qui est régie par le système nerveux encéphalo-rachidien. Mais là, les facultés se trouvent, à ce moment, diminuées dans les deux individus de tout ce qui a été précédemment jeté dans le grand sympathique. Les facultés qui restent au service de l'individu sont différentes dans chaque sexe ; elles sont antipathiques, c'est-à-dire *répulsives*, à cause de leurs tendances à s'exagérer dans des voies opposées. L'homme va vers la motricité, la femme va vers la sensibilité. Cette aspiration à s'en aller dans des directions contraires provoque, entre eux, la répulsion. Et, cependant, dans le grand sympathique, la même dissemblance amenait l'*attraction*, parce que, alors, les fluides contraires marchaient en convergence, tandis que, dans le système encéphalo-rachidien, ils marchent en divergence.

Donc, avant le rapprochement il y a, entre les parents, attraction ; après le rapprochement, il y a répulsion.

Voilà la situation des parents vis-à-vis l'un de l'autre.

Voyons, maintenant, quelle est la situation des parents vis-à-vis de l'enfant.

ORIGINE PHYSIOLOGIQUE DU DROIT

Tant que l'enfant n'est pas né, c'est-à-dire pendant la période d'attraction des parents, le père est tout pour l'enfant qui naîtra, puisque c'est de lui qu'il doit recevoir ce qu'il y aura, en lui, de meilleur. Le père, à ce moment, est pourvu du pouvoir créateur, il est revêtu d'un caractère divin, puisque, comme le soleil générateur, il a le pouvoir de donner le germe de vie.

La mère, elle, joue un rôle inférieur dans cette préparation d'une genèse. Elle va fournir les matériaux de l'organisme, mais le grand principe de la vie ne viendra pas d'elle.

Eschyle exprime cette idée dans les *Euménïdes* : « Vous êtes mère, dit Apollon, mais votre enfant, ce n'est pas vous qui lui avez donné véritablement la vie. Vous n'êtes que la nourrice du germe nouveau-né. La mère, étrangère à l'hôte qu'elle a reçu, abrite l'enfant jusqu'au bout, si le ciel ne vient à la traverse. »

Mais, aussitôt après la fécondation, les choses changent.

L'enfant est créé, bientôt il va naître. Il a pris au père ce qu'il avait de meilleur, c'est donc lui, l'enfant, qui est maintenant au-dessus du père, donc, c'est lui qui va posséder les droits que donne l'élévation des êtres.

Le père en procréant s'est abaissé, il est entré dans l'évolution descendante tandis que l'enfant commence l'évolution ascendante. Quels droits peut-il avoir sur lui, puisque c'est dans l'enfant que se trouve, dès lors, le principe du droit, l'*élévation*, que le père n'a plus en lui. Et, en l'ayant perdu, le voilà qui descend dans la série des êtres.

La situation de la mère est toute différente. Elle a joué un rôle secondaire dans la genèse de l'être nouveau, mais, par cela même, elle a gardé, pour elle, le principe de vie. Elle a grandi en donnant la matière et en gardant l'esprit. Si bien que, une fois l'enfant formé, la mère est au-dessus de lui, elle a, sur lui, le droit que donne la supériorité.

C'est sur cette idée qu'est fondée la tradition du respect dû à la femme-mère, et de la supériorité morale de la mère sur la femme qui ne l'est pas. Là est le germe de l'idée de sainteté attachée à la maternité.

LE SENTIMENT MATERNEL ET LE SENTIMENT PATERNEL

Si, après avoir considéré les conséquences psychologiques de la fonction sexuelle, dans l'œuvre même de la génération, nous les considérons dans la vie domestique, nous voyons qu'après que l'enfant est né, le père qui, avant sa naissance, avait le grand rôle — le rôle générateur — a, maintenant, vis-à-vis de lui, un rôle inférieur. Sa mission est achevée — il ne lui est plus nécessaire.

La mère, au contraire, va jouer le rôle principal, maintenant, dans la vie de l'enfant. Non-seulement elle le nourrira de son lait et lui donnera les soins de la première enfance, mais c'est elle qui sera son éducatrice et sa providence.

Dans les relations sexuelles qui existaient avant la procréation, le père dominait; dans les relations familiales qui s'établissent après la procréation, c'est la mère qui domine.

Et, non seulement le père n'a plus de droits sur l'enfant, mais il devient, pour lui, un danger :

— Parce que la diminution de ses facultés sensitives (génératrice de l'altruisme) engendre en lui l'égoïsme.

— Parce que sa raison perd sa rectitude primitive.

— Parce que l'augmentation de ses facultés motrices lui donne l'instinct de la domination brutale.

— Enfin, parce que toutes les conséquences de son évolution sexuelle (qui sont les sept péchés capitaux) l'entraînent dans la dégénérescence qui est un abaissement moral.

Nous avons vu ce que sont ces conséquences dans les relations matrimoniales, quand l'homme ne sait pas dominer ses passions, nous avons vu ce que la femme devient, en face de ce déchainement; l'enfant a à subir le même sort, il est, comme la femme, victime des passions de l'homme. Aussitôt né il commence à souffrir s'il a un mauvais père et que ce père est près de lui. Le danger de la présence du père

pour l'enfant existe dans toute la classe des mammifères. La femelle, qui met bas, a toujours le plus grand soin de cacher ses petits de manière à ce que le mâle ne les aperçoive pas. Elle sait que, s'il s'en approche, il les maltraite. Sa présence est le danger qu'elle redoute le plus.

Or, l'homme est un mammifère comme les autres. Les sentiments paternels, dont il se pare, n'existent pas plus dans le genre humain que dans les autres genres. C'est une parodie des sentiments maternels, ce n'est pas un instinct et, quand on s'occupe d'étudier la nature humaine, c'est l'instinct, surtout, qu'il faut connaître, puisqu'il tend, toujours, à prendre le dessus, quelles que soient les précautions que l'éducation prenne pour le cacher.

L'homme n'a pas d'instinct paternel, la paternité s'arrête à la fécondation, elle est antérieure à la naissance de l'enfant, elle ne va pas au-delà.

Si le sentiment paternel existait il n'aurait pas été nécessaire de prendre des mesures législatives pour obliger l'homme à s'occuper de l'enfant. On ne verrait pas de père abandonner la couvée pour courir à de nouvelles amours ; on ne verrait pas de filles séduites, puis délaissées avec leur enfant. Or, la statistique a établi que sur cent filles-mères 90 sont abandonnées par leur séducteur. Les dix autres pères avaient sans doute un intérêt à rester unis avec la fille qu'ils avaient rendue mère.

Du reste l'homme ne fait valoir ses prétendus sentiments paternels, et ne revendique ses prétendus droits paternels, que dans le mariage. En dehors du mariage, non-seulement il ne les revendique pas mais, au contraire, il s'y soustrait, puisqu'il a mis dans la loi que *la recherche de la paternité est interdite.*

Or, s'il s'agissait d'un sentiment naturel, le mariage n'en changerait pas la nature. Ce n'est pas parce que vous avez comparu devant un prêtre ou un maire que vous allez avoir des instincts, des sentiments, des droits naturels autres que

ceux que vous aviez avant, autres que ceux que continue à avoir celui qui n'a pas comparu devant le même prêtre et le même maire.

C'est dans l'état de nature qu'il faut étudier les instincts de l'homme et non dans un état social où tout est comédie.

Or, la paternité n'existe pas dans l'état de nature. Du reste, même dans l'état social actuel, l'idée renfermée dans le mot *paternité* est mal définie. Ce serait à tort que l'on y verrait l'expression d'un sentiment de tendresse éprouvé par le père pour l'enfant, l'expression d'un intérêt, d'une sollicitude quelconque. Le mot *paternité* exprime bien plutôt des droits donnés au père, que des devoirs envers l'enfant (1). Le père, par ce mot, entend dominer l'enfant, assouvir sur lui son instinct despotique, il entend consacrer des privilèges qu'il se donne, non des sacrifices qu'il s'impose.

Les hommes aiment leurs enfants comme les rois aiment leurs sujets. Cette comparaison, qui a été faite mille fois, est toujours juste. Dans les deux cas c'est le despotisme, l'autorité arbitraire, dissimulée sous le mot *affection*. Dans les deux cas c'est l'égoïsme du tyran qui, pour disposer de sa victime, corps et biens, lui fait croire qu'il a, sur elle, des droits naturels mais qu'il ne les exerce que dans son intérêt.

Les sentiments que l'homme éprouve pour l'enfant sont le reflet de ceux qu'il éprouve pour la mère. Quand un homme aime une femme il aime l'enfant de cette femme,

(1) Un exemple curieux. Un père naturel avait refusé de reconnaître son enfant. Cet enfant — qui était un fils — mourut en laissant une petite fortune. Alors, le père se souvint de sa *paternité* et prétendit hériter de son fils. Mais, ne sachant comment s'y prendre pour reconnaître *ses droits*, il écrivit à la *Petite correspondance* du *XIXe Siècle* pour demander conseil. On lui répondit :

P. R.., à Nancy. — Votre enfant naturel est décédé laissant une petite fortune, vous voulez le reconnaître, maintenant, pour toucher la succession. Vous vous y prenez trop tard, vous n'êtes point apte à lui succéder. La voix du sang aurait dû se faire entendre plus tôt.

qu'il en soit — ou non — l'auteur. On a vu souvent même l'homme aimer plus tendrement l'enfant d'une maitresse né d'un amant antérieur, que ses enfants légitimes. C'est que, quand l'homme n'aime pas une femme il ne peut pas aimer l'enfant de cette femme. Si cet enfant est le sien, la haine du père est d'autant plus grande qu'elle est grande pour la mère.

Ainsi, quand un père revendique, devant les tribunaux, l'enfant de sa femme — qu'il n'aime pas puisqu'il cherche à la faire souffrir — il montre, par cela même, qu'il n'aime pas davantage son enfant, puisqu'il veut le soustraire à la tendresse et à la sollicitude maternelles, qu'il ne peut pas remplacer.

Dans l'organisation sociale actuelle, l'homme s'est emparé de l'enfant pour dominer la mère. Il se fait une arme offensive de ce sentiment paternel — qui n'existe pas.

A chaque instant nous voyons des hommes faire valoir, devant les tribunaux *leurs droits paternels*, pour blesser les sentiments de la mère, à laquelle ils veulent nuire, et, pendant ce temps-là, ces mêmes hommes ont souvent des enfants naturels ou incestueux qu'ils refusent d'avouer ou de protéger.

Donc, paternité quand leur intérêt est en jeu — ou leur méchanceté, non paternité dans le cas contraire. C'est un sentiment à double face, qui sert à tout, que l'on prend ou que l'on laisse, selon les circonstances.

IMITATION DES SENTIMENTS MATERNELS PAR LE PÈRE

A côté de l'instinct égoïste de l'homme, une autre cause l'a poussé à créer « le sentiment paternel » : c'est la *réflexion sexuelle* qui, arrivée, aujourd'hui, à un degré extrême, lui fait donner à la femme tous ses vices pendant qu'il s'attribue toutes les qualités féminines, en même temps que les droits

et les privilèges de la femme, à laquelle, en échange, il donne les devoirs et les servitudes de l'homme.

C'est en vertu de ce renversement des idées que l'homme a inventé « le sentiment paternel », qui n'est pas autre chose que la parodie du « sentiment maternel ».

Chose bien curieuse, cette jalousie du mâle pour tout ce qui cause un bonheur à la femelle, existe chez les animaux comme dans l'humanité.

C'est ainsi que nous avons appris, dernièrement, par une communication faite par M. Milne-Edwards à une réunion des professeurs du Museum, que le casoar est un oiseau jaloux qui prend la place et le rôle de la mère vis-à-vis de la couvée, la mettant hors du nid, absolument comme le fait un mauvais père.

Naturellement, les savants qui ont constaté le fait, en ont fait une gloire au père casoar et une honte à la mère, puisque les hommes ne voyent jamais que les apparences, ils n'ont pas compris que loin d'être une *vertu* chez le mâle, cette action est une preuve de perversité, l'usurpation d'une fonction qui n'est pas la sienne ; et que la femelle, loin d'être une mère indifférente et coupable, est une victime de la méchanceté de son époux, qui veut ainsi la priver des plaisirs maternels.

Sir John Lubbock, dans son ouvrage sur *L'Homme préhistorique* raconte que, chez certains peuples sauvages (qui sont des dégénérés et non des primitifs, on ne saurait trop le répéter), quand une femme accouche, c'est le père qui se met au lit, qui se fait soigner par la femme et reçoit les visites des amis ; c'est lui qui geint pendant que la femme est dans les douleurs de l'enfantement.

Voilà un cas bien curieux de *reflexion sexuelle*, poussée jusqu'à l'outrance.

Simuler le sexe féminin, même dans un acte si spécial à la femme, n'est-ce pas là le dernier mot de la parodie sexuelle jouée par l'homme !...

CONSÉQUENCES POUR L'ENFANT DES PASSIONS PATERNELLES

Examinons, maintenant, ce qui résulte, pour l'enfant, de la position dominante que prend le père dans la famille.

Il est bien entendu que nous prenons, pour types, les pères qui agissent suivant l'instinct masculin, les impulsifs, non ceux que l'éducation a modifiés et qui ne peuvent pas être considérés comme types primitifs de la nature masculine puisqu'ils ne constituent, dans la société, qu'une petite classe d'élite, qui, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire. Je prie donc ceux-là (et ceux qui me lisent sont, évidemment, dans cette catégorie) de ne pas prendre pour eux ce que j'ai à dire des autres ; je les prie, surtout, de considérer que leur supériorité leur fait un devoir de lutter, avec la femme, pour rétablir, dans le monde, les lois de la Morale.

Considérons donc les rapports qui s'établissent, dans la famille, entre le père et l'enfant, en supposant que ce père appartient à la classe, si nombreuse, des hommes impulsifs.

Reprenons encore les *Sept Péchés Capitaux*, et voyons quelles sont leurs conséquences pour l'enfant.

LA LUXURE DU PÈRE

Les hommes qui considèrent le mariage comme une institution qui leur donne le droit d'user, jusqu'à l'abus, de leur puissance sexuelle, et qui, s'appuyant sur ce prétendu droit, donnent libre carrière à leurs passions, arrivent, peu à peu et sans s'en apercevoir, à perdre complètement le sens moral; leurs facultés intellectuelles s'effondrent dans la torpeur, l'hébêtement ; la raison s'affaiblit chez eux, et la déraison la domine. Alors, la sexualité triomphante imprime à ces êtres, les indélébiles caractères de la luxure.

L'homme, qui en arrive là, donne à sa vie — et à celle des

autres — une direction immorale. A son insu même, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il commande, est empreint de perversion. La poursuite du plaisir sexuel le domine, à ce point qu'il perd complètement l'idée de la retenue, même devant ses enfants.

Dans les familles pauvres, où toute la nichée est entassée, pêle-mêle, dans une chambre, il n'a aucun scrupule de se livrer à la satisfaction de ses besoins physiologiques à côté du petit lit où repose — souvent sans dormir — le petit garçon ou la petite fille qui observe...

Quand il rentre chez lui, après ses tournées au cabaret, il rapporte aux siens des propos orduriers, des chansons obscènes que l'enfant s'habitue à entendre, qu'il redit, sans comprendre l'énormité de ces couplets malpropres qui ont, presque toujours, pour refrain, un outrage à la femme.

Quelquefois même, le père luxurieux, se fait un plaisir de faire répéter, à ses petits, le mot graveleux, le propos obscène. Et la mère, qui a toujours la pudeur morale de la femme, quelle que soit sa situation sociale, assiste à cette éducation ignominieuse, sans oser s'interposer. Elle entend débiter, devant ses enfants, de grossières bêtises, d'immondes facéties, qui la font rougir, pendant qu'elles font pâmer les imbéciles et les vieux polissons, qu'elles remplissent de joie; elle voit la petite bouche de ses enfants les répéter, elle assiste à leur perversion graduelle.

Puis, quand ils grandissent, quand la puberté s'annonce, c'est un autre danger. Le père luxurieux qui voit la jeune fille s'épanouir devant lui, la convoite. La mère est vieille déjà, il n'en veut plus, mais cette jeune chair qui palpite sous la poussée d'une vie intense, ce sang jeune qui colore des joues fraiches, ces yeux brillants, cette bouche souriante... tout cela excite ses désirs.

Mais le devoir, dira-t-on ? Le Devoir !... Est-ce qu'il sait ce que c'est ? Il n'a que des instincts, et l'instinct le pousse là, il faut bien le reconnaitre.

Les plus hypocrites mettent sur le compte de l'affection paternelle ce commencement d'attraction sexuelle. Mais la mère ne s'y trompe pas, elle comprend... à la manière dont il regarde sa fille. Si elle cherche à s'interposer, on la brutalise, elle, la vieille : qu'elle aille donc récriminer ailleurs, on n'a pas besoin d'elle au logis.

Qu'on ne dise pas que j'exagère. Voici des faits racontés par tous les journaux :

« Vous souvient-il de ce placide vigneron d'Argenteuil qui, au fur et à mesure que ses filles arrivaient à l'âge nubile en abusait, et, lorsque de ces pratiques infâmes résultait un fruit incestueux, qui faisait cuire l'enfant dans la marmite du ménage et s'en allait semer les débris par les champs ? Ce misérable vient d'avoir son imitateur à Ans, près de Liège. C'est un cabaretier, âgé de 55 ans, un nommé Jean-Joseph Carlens. Comme le moulin du meunier Sans-Souci, le cabaret de Carlens était fort bien achalandé, grâce à la belle humeur persistante du cabaretier. Eh bien, ce tavernier si jovial, ce boute-entrain de village, faisait depuis sept ans ce que faisait l'homme d'Argenteuil.

« Dénoncé par une de ses filles qui refusait de subir le sort de ses aînées, il a été forcé de faire des aveux. Il les a fait simplement, sans émotion apparente, sans paraitre comprendre l'énormité de cette succession de crimes. Des fouilles faites dans des terrains avoisinant sa maison ont amené la découverte de nombreux ossements de jeunes enfants. Un de ces pauvres petits était encore dans un état de conservation suffisant pour que les médecins légistes aient pu constater qu'il était né viable et qu'il avait vécu. Celui-là, Carlens l'avait enterré dans sa cave, dans la cave où il allait du matin au soir tirer de la bière ! »

En voici un autre :

C'est un chauffeur-mécanicien, Désiré Tovin.

« Mme Tovin avait, d'un premier lit, une fillette de quatorze ans, Hélène Bonjour, lorsqu'elle l'épousa. Presque au

lendemain du mariage, il abusa de cette fillette, en fit sa maitresse : une fille est même née de leurs rapports.

« Dans le courant de l'année dernière, la vie devint impossible pour Hélène et sa mère, tant le chauffeur les maltraitait. Aussi, un matin d'octobre, elles se sauvèrent du logis commun, et elles allèrent se réfugier dans un petit appartement perdu de la rue Lecourbe.

« Mais Tovin découvrit leur nouvelle demeure. Le 29 octobre, il s'y introduisit et essaya d'étrangler la jeune fille.

« Mme Tovin parvint à la lui arracher des mains et réussit à pousser le misérable à la porte. Alors celui-ci cria : « Je vais vous griller », et il mit le feu au grenier de la maison. Heureusement, au bout de quelques heures, on put éteindre l'incendie. »

Et ce n'est pas seulement dans la basse classe de la société, dans toutes les classes, quand la fille devient grande, le père, depuis longtemps, n'aime plus la mère, et se laisse impressionner par tous les jeunes visages féminins qui se présentent à lui. Cette attraction amène un échange *magnétique* entre le père et la fille, qui ne va pas toujours jusqu'à l'inceste brutal, mais que l'on peut appeler un inceste moral. La jeune fille, en qui la sexualité s'éveille, se laisse séduire par les tendres regards, et les douces paroles et ne commence à comprendre le danger que lorsqu'elle en soupçonne le dénouement brutal...

Mais, pendant que la fille et le père sont, ainsi, en *attraction*, que devient la mère? Pour le père, un objet de haine, un contrôle gênant, une voix prête à tonner contre ce que la justice sociale appelle un crime. Pour la fille — qui est flattée par le père et entraînée par lui contre la mère — celle-ci devient presque une ennemie, elle le lui démontre par sa mauvaise humeur, sa résistance à lui obéir. Du reste, elle est à l'âge où le jeune oiseau veut prendre son libre essor. Elle ne comprend pas pourquoi cette contrainte

gênante qui vient entraver le libre développement de ses instincts naturels ?...

L'ORGUEIL DU PÈRE

C'est l'orgueil qui pousse le père à prendre, dans la famille, cette attitude de supériorité arrogante, qui est le propre des inférieurs.

L'homme, qui ne convient pas de sa déchéance sexuelle, se croit toujours digne du premier rang, qu'il occupait dans son enfance — avant la chûte.

L'orgueil du père se manifeste surtout vis-à-vis de l'enfant. Comme il se croit meilleur que tout le monde — ou, du moins, veut le paraître — il prend, avec les petits, un ton autoritaire qui n'admet pas de réplique. Il commande en *supérieur*, il impose sa volonté en *infaillible*, il corrige en *impeccable*, ceux qui valent mieux que lui. Et comme l'orgueil (fruit de la luxure) n'apparaît jamais sans quelque violence, ses prétendues corrections ne sont que des actes de brutalité, auquel il se livre pour donner libre cours aux mauvaises impulsions de sa nature. Ces brutalités ne sont, en rien, justifiées par la conduite du petit qui, si même il était coupable, ne deviendrait pas meilleur par le spectacle de la violence paternelle.

C'est cette manie de *corriger*, qui a créé le préjugé qui règne contre l'enfant, représenté comme l'être mauvais, que le *juste père* doit châtier, alors que c'est le père qui a les vices qu'il faudrait punir, et que l'enfant ne peut avoir puisqu'il n'est pas arrivé à l'âge où ces vices peuvent naître.

Cette autorité que le père se donne, c'est celle de la mère. Mais, en la faisant passer d'un sexe à l'autre, il la dénature : de l'autorité morale qui reste toujours calme, il fait l'autorité brutale qui violente.

C'est par *orgueil* que le père fait cette substitution. Mais,

comme toutes les parodies, celle-ci est odieuse, parce qu'elle est accompagnée de la mise en évidence de tous les caractères de dégénérescence que la luxure entraine, et un de ces caractères, c'est le manque de jugement. Le père orgueilleux commande donc sans discernement, met de l'entêtement dans ses volontés irraisonnées, les impose avec violence et prend un ton brutal dans ses commandements — alors que la véritable autorité n'abandonne jamais le calme qu'impose la raison.

Personne mieux que l'enfant ne comprend cette situation ; personne mieux que lui ne sent que les ordres qu'on lui donne ne sont dictés que par le caprice du père, qu'ils ne sont, de sa part, que des actes d'une autorité irraisonnée. L'enfant sent qu'on le tourmente sans raison et cela lui fait comprendre que son père n'a pas la valeur morale qu'il s'attribue.

Tout cela fait naitre, en lui, un sentiment qui est plus près de la haine que de la tendresse, puisque c'est de la crainte.

Quand, avec ses facultés amoindries, l'homme prétend diriger l'enfant, cet être délicat dont l'esprit est si vif, il en résulte une suite continuelle de maladresses, d'erreurs inconscientes. Le père blesse, à chaque instant, et sans le comprendre, cette jeune intelligence qui s'épanouit.

Quand il masque son manque de jugement sous des dehors sévères et commande avec autorité une chose déraisonnable, l'obéissance de l'enfant n'est dictée que par un sentiment de crainte, non de soumission à une autorité légitime et reconnue. L'enfant sait très bien discerner ; quand son père a tort, il est le premier à s'en apercevoir ; quand il est injuste, il est le premier à s'en révolter.

Et c'est alors que son instinct le rapproche de sa bonne mère, toujours douce, toujours raisonnable et juste.

Ecoutez les observations de Dickens sur ce sujet :

« Dans le petit monde où vivent les bébés, rien n'est aussi accessible à leur intelligence, rien n'est aussi finement perçu par eux que l'injustice. Injustice appliquée à de bien petits

intérêts, dira-t-on. Mais le bébé est petit, lui aussi, et à ses yeux son cheval de bois est aussi grand que peut l'être un pur-sang pour son père... On ne saurait se faire une idée exagérée de la puissance d'observation qu'il y a chez l'enfant. A l'âge des premières impressions, ces impressions sont presque toujours durables. Si celle que reçoit l'enfant est terrible à ses yeux, peut-être sera-t-elle, pour toujours, associée pour lui à l'épouvante. Choisissez ce moment pour jouer au Spartiate et, par exemple, exiger qu'il reste dans l'obscurité contre son gré : — Autant vaudrait l'égorger tout uniment. »

La comédie du despotisme, que presque tous les pères se croyent en devoir de jouer, est définie dans ce « mot de la fin » :

Cri du cœur d'un grand-père :

Deux jolis bébés, blancs et roses, lui grimpent sur les genoux, et, tout en les caressant, il s'écrie :

« Quel bonheur d'être grand-père ! Je vais donc pouvoir aimer mes petits-enfants tout à mon aise, *sans être obligé de les gronder !* »

L'ÉGOÏSME. — L'AVARICE DU PÈRE.

Il n'est pas difficile de démontrer que la situation du père, dans la famille, est basée sur son égoïsme ; que, dans tout ce qu'il a institué, il n'a été guidé que par un intérêt personnel ; que la femme et l'enfant ont été sacrifiés par lui et pour lui.

C'est, du reste, pour cela que les femmes ont été exclues des assemblées législatives.

Ce sentiment d'égoïsme est une conséquence naturelle de la sexualité masculine. L'homme est d'autant plus égoïste qu'il est plus homme.

Il serait difficile d'énumérer les faits qui démontrent l'é-

goïsme du père, dans la famille, tant ces faits sont nombreux.

C'est par égoïsme, du reste, qu'il se marie (surtout quand il épouse une femme riche). C'est par égoïsme qu'il cherche la fortune, les honneurs, les titres. L'intérêt de la femme et celui de l'enfant ne sont nullement le mobile qui détermine ses actes, quoiqu'il lui serve souvent de prétexte.

L'égoïsme du père peut entraîner les conséquences les plus graves.

J.-J. Rousseau nous a montré les suites fâcheuses que l'autorité paternelle a quelquefois pour la vie de l'enfant :

« Il est mille cas, dit-il, où les droits paternels offensent ouvertement l'humanité. Combien de talents enfouis et d'inclinations forcées par l'imprudente contrainte des pères ! Combien d'hommes se seraient distingués dans un état sortable, qui meurent malheureux et déshonorés dans un autre état pour lequel ils n'avaient aucun goût ! Combien de mariages heureux, mais inégaux, ont été rompus ou troublés, et combien de chastes épouses déshonorées par cet ordre des conditions toujours en contradiction avec celui de la nature. Combien d'autres unions bizarres formées par l'intérêt et désavouées par l'amour et par la raison. Combien même d'époux honnêtes et vertueux font mutuellement leur supplice pour avoir été mal assortis ! Combien de jeunes et malheureuses victimes de l'avarice de leurs parents se plongent dans le vice, ou passent leurs tristes jours dans les larmes et gémissent dans des liens indissolubles que le cœur réprouve et que l'or seul a formés ! Heureuses quelquefois celles que leur courage et leur vertu même arrachent à la vie avant qu'une violence barbare les forcent à la passer dans le crime ou dans le désespoir ! Pardonnez-le-moi, pères et mères à jamais déplorables. J'aigris à regret vos douleurs, mais puissent-elles servir d'exemple éternel et terrible à quiconque ose, au nom même de la Nature, violer le plus sacré de ses droits. »

L'enfant sert de prétexte à l'avarice du père. C'est pour lui, prétend-il, qu'il veut capitaliser, alors que, souvent, il ne lui donne pas tout ce qui lui est nécessaire dans l'enfance, sous prétexte de lui laisser une fortune « quand il sera grand. »

Du reste, la stérilité voulue de notre époque n'est-elle pas la preuve de l'avarice des parents — des riches surtout, car les pauvres ne sont pas avares.

On sait que c'est dans les classes favorisées de la fortune que la natalité a le plus diminué dans ces dernières années.

Necker rapporte un fait qui semble monstrueux. Il prétend qu'à la fin du siècle dernier le plus grand nombre des enfants trouvés étaient nés de gens mariés.

Il paraît que, dans l'antiquité déjà, les biens à laisser aux enfants étaient un prétexte dont les parents couvraient leur avarice, car nous voyons Cratés, disciple du fameux Diogène, s'écrier : « O citoyens, quelle erreur vous entraine ! Vous mettez tous vos soins à amasser des richesses et vous négligez l'éducation de ces enfants à qui vous les destinez ! » Du reste Platon dans les « *Lois* » dit : « Ce n'est pas des monceaux d'or, c'est un grand fond de vertu et de pudeur qu'il faut laisser à ses enfants. »

Enfin une légende bretonne dit : « Mieux vaut instruire le petit enfant que de lui amasser des richesses. »

L'ENVIE DU PÈRE

Ce qu'on appelle vulgairement *méchanceté*, n'est pas autre chose qu'un sentiment d'envie des dégénérés pour ceux qui possèdent les qualités morales qu'ils ont perdues.

Dire qu'un père est envieux de ses enfants va sembler une monstruosité, tant ce fait est en contradiction avec l'idée qu'on se fait de la paternité et, cependant, rien n'est plus vrai. Qui n'a constaté qu'il est des pères méchants — donc envieux.

Faut-il rappeler cet horrible Grégoire, le père du bébé martyr abandonné rue Vanneau, qui en était arrivé à ne plus pouvoir supporter la vue de son petit et qui, à tous propos, le frappait avec une brutalité révoltante, tantôt avec une canne, tantôt avec une tige de fer. Puis : (je laisse parler les journaux)

« Lorsque son pied et son poing étaient fatigués et que les cannes étaient brisées sur la tête de l'innocent, Grégoire se livrait à de véritables raffinements de cruauté. Tantôt il lardait le corps du pauvre enfant de coups de couteau, tantôt il appliquait à tour de rôle, sur un poêle rougi à blanc, le dessus et la paume de sa main et la chair qui grésillait ne faisait qu'exciter la férocité du monstre. Grégoire prenait le petit martyr par le corps, le soulevait au-dessus du poêle, sans se soucier des hurlements de la victime dont les pieds brûlaient. »

Et tout cela parce que, disait-il cyniquement à l'audience, les autres *corrections* ne faisaient plus d'effet. Des corrections à un enfant de deux ans ! Voilà bien l'orgueil, à côté de l'envie ! Le prétexte de ces corrections? — L'enfant était malpropres. Comme si tous les enfants de deux ans n'étaient pas malpropre. Prétexte faux, du reste, puisque la nourrice du pauvre petit affirmait que l'enfant était très doux et très propre. C'est le père qui le mettait, lui-même, dans un état de saleté repoussante, le faisait coucher sous un hangar, dans une caisse de bois, sur un matelas pourri par les excréments qu'il n'enlevait pas.

Le physique de cet homme ?

Voici ce qu'en disait les journaux : « Quant à sa figure elle est loin d'être sympathique. On remarque généralement la déformation de l'angle facial et l'écrasement du nez. Il est déjà chauve quoique âgé de 28 ans. »

Chauve à 28 ans et déjà l'angle facial déformé ! ce sont là les principaux caractères de la dégénérescence.

Voilà un cas qui nous montre bien ce que vaut l'homme

livré à ses impulsions. Et quand on pense que c'est cet homme qui prétend être le *premier* dans la famille, l'être omnipotent et respecté, on est pris d'indignation pour l'hypocrisie d'une société qui laisse persister de pareilles parodies.

Comment ne voit-on pas que des trois unités qui composent la famille, c'est la mère qui est au sommet de la vie morale, c'est l'enfant qui est après elle, tandis que le père s'en éloigne. Ne voit-on pas que, lui-même avoue sa faiblesse quand, lorsque pris en flagrant délit de brutalité, il rejette sur la femme, qu'il a près de lui, la responsabilité de ses actes. Il prétend toujours qu'il a été excité au mal, ou, tout au moins, qu'on n'est pas intervenu pour l'en empêcher.

Cet aveu prouve son infériorité morale et la supériorité de la femme puisqu'il montre que l'homme reconnait qu'il ne peut pas se conduire seul et que c'est de la femme qu'il attend une direction. Donc, la femme doit être la maitresse de l'homme.

Si nous considérons l'enfant qui a franchi les premières années de la vie, malgré les coups, celui-là va-t-il être libéré de la méchanceté envieuse du père dégénéré ? Nullement. On lui fera faire des études classiques, parceque c'est *bien porté*, et que cela doit rapporter de l'argent, mais cela ne veut pas du tout dire que le père pense à lui donner une éducation morale qui puisse l'*élever*.

Elever moralement l'enfant ! Il n'est pas question de cela. Quand le petit homme commence à grandir, quand la petite femme commence à montrer une intelligence que le père n'a plus, celui-ci en est intimement blessé. Il ne l'avoue pas, bien entendu, mais mille faits le démontre et c'est là la grande cause cachée des tracasseries que l'enfant a à subir, des injustices dont il est victime, des gronderies intempestives et continuelles dont il est l'objet.

Tout ce qu'il fait de *trop bien* blesse le père qui se sent dépassé et qui, alors, masque son infériorité morale sous des dehors sévères. La sévérité du père n'a pas d'autre motif et corrompt l'enfant au lieu de l'améliorer. Du reste cette sévé-

rité est d'autant moins grande que le père est moins dominé par l'envie. Les pères les plus doux, les plus près de la justice, sont ceux qui sont les plus intelligents parce que ceux-là ont moins de sujets d'être envieux.

La supériorité morale de l'enfant blesse l'homme autant que la supériorité morale de la femme, et c'est alors que le père le fait taire brutalement, surtout quand il parle avec plus de raison que lui, quand ce qu'il dit dénote des sentiments meilleurs que les siens, quand sa moralité fait contraste avec l'immoralité paternelle.

C'est pour cela que dans les familles où règne un homme impulsif — et dégénéré, la conversation ne s'élève jamais au-dessus des banalités courantes ; toutes les grandes questions qui élèvent l'esprit en sont exclues, le père ne les supporte pas, c'est pour lui du rêve, du pédantisme, de l'extravagance — ou de la pose, — il faut rester au niveau de son intelligence, il faut que les autres s'abaissent — s'effacent — pour ne pas offenser la bêtise ou l'ignorance du maître. Quant à lui, il donne à la conversation le ton de la raillerie qui abat tout ce qui est grand, qui jette dans la boue tout ce qui est saint, qui ridiculise tout ce qui s'élève ; et il faut que la femme et les enfants se mettent à l'unisson de cette raillerie, de cette critique malsaine, eux qui sont les représentants de ce qui est grand, de ce qui est saint !... Ce sont eux qui sont attaqués dans les ineptes plaisanteries des dégénérés, et, cependant, ils doivent faire chorus avec celui qui s'y complait s'ils ne veulent subir les éclats de sa colère.

Donner la direction d'une famille à un tel chef, c'est étouffer le progrès de l'intelligence humaine, puisque chacun de ces hommes travaille, individuellement, dans son foyer, à diminuer la somme de l'intelligence des siens, afin de réduire les autres à sa mesure.

Pour gouverner il faut être au-dessus des autres. C'est là un principe de droit élémentaire. C'est pour cela que la famille primitive était gouvernée par la mère.

La supériorité morale qu'elle possède toujours — puisqu'elle est femme — la met à l'abri de tout sentiment d'envie — puisque l'envie est une manifestation du caractère de l'homme, qui résulte de son évolution sexuelle.

LA COLÈRE DU PÈRE

La colère du père c'est la manifestation brutale de sa révolte contre l'être faible qu'il devrait respecter, parce qu'il a une supériorité morale.

C'est une conséquence de l'envie, aggravée par la susceptibilité blessée, de celui qui se figure que les autres ne se sont pas assez pliés à son orgueilleuse autorité.

La colère débute par des brutalités dans les paroles et dans les actes. Le père qui entre en colère, crie, menace, jure, maltraite et frappe. Il en veut à la vie et à la respectabilité de celui sur qui tombe sa fureur.

Faut-il des exemples de la brutale furie de l'homme envers l'enfant ? Demandons-les aux faits divers que la Presse nous donne journellement.

En voici : (lu le 14 novembre 1875.)

— Un garçon de café présentait à l'hôpital Trousseau, à la consultation, une petite fille de deux ans qui, disait-il, ne pouvait plus manger. En déshabillant l'enfant on s'aperçut que son corps était couvert de coups et de meurtrissures. Le commissaire fit appeler le père qui dut avouer qu'il avait roué de coups son enfant.

— Un autre : C'est un commis libraire, âgé de trente-huit ans, appelé Vigueur et demeurant rue Cavé, 17. Il est père d'un gentil petit garçon de dix à onze ans. Tous les soirs, en rentrant, il le battait comme plâtre. Un jour les hurlements du petit Charles attirèrent les voisins qui le trouvèrent la tête fendue, la mâchoire fracassée, le visage affreusement tumé-

fié et râlant au pied du lit. Le père l'avait assommé à l'aide d'une barre de fer.

— Un troisième : C'est près de Metz que cela se passe, dans la petite commune de Biouville. Un père lia solidement les pieds de son enfant, lui passa une corde sous les bras et le hissa jusqu'au plafond au moyen d'une poulie. Puis, saisissant un marteau de forgeron, il cloua les deux mains de l'enfant contre le mur de la chambre. Le pauvre petit poussait des hurlements de douleur.

— Voici encore un fait qui, pour n'être pas un acte de brutalité commis par un père sur son propre enfant, n'en est pas moins un exemple de ce que peut la colère de l'homme sur l'enfant.

« Les habitants de la rue de Cléry ont été révoltés de l'acte de brutalité auquel s'est livré le nommé G..., charbonnier. Il traînait, depuis un moment, une charrette à bras remplie de combustible, dont il allait faire la livraison, lorsqu'il sentit une certaine résistance qui empêchait le véhicule de rouler. G... se retourne et aperçoit deux gamins tirant une corde qui pendait derrière la voiture. Furieux, il lâche les brancards et se met à courir après les enfants, qui fuyaient à toutes jambes. Le charbonnier parvint à en attraper un, qu'il prit par l'oreille avec une telle force qu'il la lui arracha net, la jeta à terre et fut reprendre sa voiture. »

Tous ces faits nous démontrent que nous entrons dans la période de barbarie qui est le *stade ultime* de l'histoire d'une race.

Et si on ne se hâte de protéger l'enfant contre le père, s'en est fait de la génération montante.

On ne pourrait être trop sévère pour les misérables qui sont les avant-coureurs de bandes sauvages qui vont venir et que l'on ne pourra arrêter dans leurs débordements que par une répression exemplaire.

Mais les châtiments ne suffisent pas pour enrayer le mal, qui n'est, après tout, que la conséquence fatale de l'évolution

sexuelle de l'homme. Ce qu'il faut, c'est un nouveau régime moral qui, rendant à l'homme le respect de la femme et de l'enfant, ne laisse plus de place dans la société réorganisée pour les brutes que notre régime actuel laisse se produire. Il faut que la nouvelle morale fasse bien comprendre aux masses que l'homme doit respecter l'enfant parce qu'il est moralement au-dessus de lui, et que le droit de brutalité qu'il prend — sous prétexte de corrections — est une iniquité que l'on devrait punir par un châtiment infâmant. Si l'homme qui ose toucher un enfant recevait le fouet en public, ces crimes cesseraient bientôt.

Donner des *droits paternels* à la brute, à face idiote, c'est donner des droits à la brutalité sur ce qu'il y a de plus sacré : la faiblesse intelligente. C'est la sanction de la barbarie.

L'INTEMPÉRANCE DU PÈRE

Dire que l'intempérance du père est la ruine matérielle et morale d'une famille, c'est dire une banalité. Mais, ce qu'on ne saurait trop répéter c'est que c'est, en même temps, un danger réel pour la femme et pour l'enfant puisque l'alcoolisme conduit au plus horribles crimes,

L'alcoolique est un fou, qui a des moments lucides, mais qui, d'une heure à l'autre, peut entrer dans une crise de folie.

C'est un fou laissé libre et pouvant se livrer à toutes ses impulsions sauvages telles le viol, le meurtre, l'inceste, sans que les victimes d'un tel homme puissent se soustraire à ses actes d'un fou — maître omnipotent d'une famille.

Quelques exemples.

(Pris dans le *Voltaire* du 25 avril 1880).

Un nommé Picard, menuisier-ébéniste, âgé de soixante ans, habitait au n° 95 de la rue de Montreuil un petit logement que partageaient deux de ses fils, l'un Désiré, âgé de dix-sept ans, et l'autre, Clément, de deux années plus âgé que son frère.

Ces deux jeunes gens travaillaient avec leur père ; dans le quartier,

ils jouissent de l'estime générale et ils sont réputés pour d'excellents sujets à tous égards. Il n'en est pas de même de Picard qui, joueur, paresseux et ivrogne, n'a su que s'attirer le mépris des honnêtes gens.

Sa femme a dû, il y a déjà quelque temps, abandonner le domicile conjugal avec ses deux filles, âgées l'une de seize ans et l'autre de douze, pour se soustraire aux mauvais traitements dont son mari ne cessait de l'accabler.

Seuls, Désiré et Clément sont restés sous le toit paternel. Ces jeunes gens occupaient une chambre contigüe à l'atelier et voisine de celle de leur père. Avant-hier au soir, ils se couchèrent à dix heures et demie, suivant leur habitude.

Picard, lui, était au cabaret où, comme à son ordinaire, il jouait et buvait. A minuit, il rentrait porteur d'un litre contenant de l'eau-de-vie de marc qu'il déposait sur sa commode, à proximité de son lit et à côté d'un revolver dont les six coups avaient été préalablement chargés par lui.

Six heures du matin venaient de sonner, quand quatre détonations successives, partant du logement occupé par Picard, jetaient l'émoi parmi les locataires de la maison.

Un sieur Riché, comprenant qu'un drame sanglant venait évidemment de se passer chez ses voisins, frappa avec violence à plusieurs reprises. Ne recevant aucune réponse, il enfonça la porte d'un coup d'épaule.

A peine avait-il pénétré dans la chambre occupée par les fils Picard, qu'il recula d'horreur devant le spectacle terrifiant qui s'offrit à ses regards.

Etendus sur le parquet, les malheureux jeunes gens, demis-nus et couverts de sang, se tordaient en proie à d'affreuses douleurs.

Non loin d'eux, leur père, appuyé contre une fenêtre, le regard hébété, les traits livides, tenant d'une main un litre vide et, de l'autre, un revolver encore fumant, contemplait d'un œil stupide l'effroyable scène dont il était le principal auteur.

Le misérable était ivre-mort; son double crime accompli, il avait absorbé le contenu du litre, acheté par lui la veille.

Laon, 6 décembre.

Un crime affreux a été commis, il y a quelques jours, vers neuf heures du soir, au Petit-Neuville, rue de l'Industrie. Un père a étranglé sa petite fille, âgée de dix-neuf mois. Ce misérable était, dit-on, en état d'ivresse En rentrant chez lui, à neuf heures, il querella sa femme. Le tumulte, le bris de la vaisselle, les cris proférés réveillèrent la pauvre enfant. Elle se mît à pleurer, et c'est alors que ce père barbare, l'enleva de sa couche, l'étrangla et la jeta sur le pavé. La mère effrayée s'enfuit demie-nue. Les voisins accoururent et allèrent sur la place du Huit Octobre chercher la gendarmerie. En pénétrant dans la chambre habitée par ce père dénaturé, les gendarmes le trouvèrent couché près d'un autre enfant âgé de cinq ou six ans.

Cet individu qui se nomme Victor Savard, est un manouvrier occupé dans la fabrique de sucre située sur la route de la Fère, au Petit-Neuville.

Enfant martyr. — Un individu, nommé Achille Villanoux, a été arrêté pour brutalités envers sa petite fille.

Villanoux, autrefois garde républicain, dut, il y a quelques années, quitter brusquement la légion.

Depuis quelques mois, l'ancien garde républicain s'était mis à boire. Son caractère s'aigrit et souvent les voisins furent témoins de ses brutalités envers la Petite Marguerite.

Mardi dernier enfin, ils décidèrent à intervenir. Deux dames, habitant un logement voisin de celui de Villanoux, avaient entendu celui-ci, qui était enfermé chez lui, frapper violemment la fillette. L'enfant poussait des cris déchirants ; on prévint immédiatement le commissaire de police.

Celui-ci, lorsqu'il arriva rue de Charenton, trouva Villanoux en état d'ivresse, les mains et les vêtements pleins de sang. Dans une chambre, la petite Marguerite, sans connaissance, couverte de blessures, était étendue sur le plancher.

Tout d'abord, l'enfant, revenue à elle, se refusa à accuser son père. Elle finit cependant par avouer la vérité, et raconta que Villanoux la frappait à coup de poing, quelquefois même avec un fer à repasser ou des pincettes. Sur tout le corps, elle portait en effet des cicatrices de blessures anciennes; au front, une plaie nouvelle saignait encore.

Un père dénaturé. — Avant-hier, une dame Filey, marchande de friture rue du Poteau, à Montmartre, venait signaler aux gardiens de la paix, une petite fille d'environ neuf ans qui s'était réfugiée chez elle parce que, disait-elle, « son papa la battait trop. »

Cette enfant déclara se nommer Mathilde M..., demeurant cité Semet, 53.

Elle raconta au commissaire de police, que son père, était veuf avec six enfants, qu'il les laissait seuls toute la journée et que le soir, à sa rentrée, quand ils lui demandaient à manger, il les rouait de coups.

Amené devant le commissaire, M... a avoué « qu'ayant beaucoup de chagrin, il cherchait l'oubli dans l'absinthe » et qu'alors il devenait fou.

LA FOLIE, LA CRIMINALITÉ DU PÈRE

De l'alcoolisme à la folie et au crime il n'y a qu'un pas. Si nous possédions une statistique autenthique des crimes commis par les maris ou les pères dans la vie conjugale, on verrait ce que vaut l'institution actuelle de la famille, on comprendrait à quelles épouvantables actions aboutit « l'au-

torité paternelle », cette arche sainte à laquelle il est des hommes qni ne permettent pas qu'on touche.

Cette étude ne nous prouve-t-elle pas que l'homme livré à lui-même, c'est-à-dire aux impulsions de son instinct, devient forcément méchant, féroce, sanguinaire, ne le voyons-nous pas, même lorsque le *quand dira-t-on* le retient, être déjà *déraisonnable* dans maintes occasions?

Alors, la preuve n'est-elle pas faite qu'il faut à l'homme une direction morale, un frein.

Continuons la série des crimes, quelque douloureuse que soit cette exposition de monstruosités humaines. Nous avons à nous occuper ici des tueurs d'enfants. Ils sont nombreux, citons quelques cas seulement.

(7 juillet, *XIXe Siècle*).

Enfant noyé par son père. — Les gardiens de la paix de service sur le Pont-Neuf surprenaient, la nuit dernière, Edouard Prévost, âgé de trente-sept ans, demeurant 45, rue du Renard, au moment où il balançait au-dessus du parapet un jeune garçon, son fils, âgé de six ans et demie. Arrêté aussitôt, il fut conduit au commisariat de police du quartier des Grands-Augustins et interrogé.

Prévost déclara qu'il plaisantait avec son fils et qu'il n'avait nullement l'intention de le précipiter dans la Seine.

Du commencement de l'enquête il semble résulter que Prévost, dont la femme vient de quitter le domicile conjugal, se trouvant dans une grande misère et agissant sous l'influence d'un moment de folie passagère, a voulu en finir en noyant son enfant et en se tuant ensuite.

Le crime d'un fou. — A Ault, non loin du Tréport, un cordonnier, Léon Dohen, qui depuis quelque temps donnait des signes de dérangement cérébral, a jeté ses deux enfants au fonds d'un puits profond et s'y est précipité ensuite.

Affreux drame. — Un drame d'une atrocité inouïe s'est passé lundi à Kumelange, petite ville située sur la frontière de la Lorraine et du Luxembourg.

Un cultivateur, nommé Jean Hisser, père de cinq enfants, a profité du moment où sa femme était à la messe du matin pour couper la gorge à ses deux filles, âgées l'une de dix ans et l'autre de dix-huit mois.

Détail horrible : c'est à l'aide d'une mauvaise serpe que le misérable a littéralement scié le cou à ses deux victimes. Cette atroce boucherie a duré plusieurs minutes.

Un autre enfant, un petit garçon de dix ans, a réussi à s'échapper,

poursuivi par le père dénaturé, qui voulait lui faire subir le même traitement qu'à ses sœurs.

Et ce n'est pas qu'en France. On télégraphie de Buffalo, qu'un nommé Louis Hirsberger, atteint de folie religieuse, a tenté de guillotiner ses cinq enfants.

Dans la matinée, pendant que sa femme dormait encore, il éveilla les petits, les fit descendre dans une chambre où il avait disposé des planches en forme de guillotine

Après les avoir attachés, il saisit une hache et trancha la tête du premier. Il allait faire subir le même sort au second, quand sa femme accourut et sauta sur le meurtrier. Celui-ci, surpris, manqua son coup et ne causa au deuxième enfant qu'une blessure.

ÉTAT MORAL DU PÈRE DANS LA FAMILLE

La situation mensongère que l'homme occupe dans la famille — puisqu'il se donne des droits qu'il n'a pas — entraine un état de choses qui crée un permanent malaise, qui impose une contrainte perpétuelle, à la femme, à l'enfant, à lui-même.

La famille actuelle est basée sur l'hypocrisie, elle est un perpétuel mensonge.

Le père, pour légitimer les droits qu'il se donne, les appuie sur des lois sociales, qu'il fait à cet effet, et qui sont en désaccord avec les lois de la Nature. Première hypocrisie.

D'autre part, pour justifier son usurpation, il veut avoir l'air de remplir des devoirs et se crée des obligations conventionnelles, qui ne gênent pas ses vices, mais, au contraire, les favorisent. Seconde hypocrisie.

C'est ainsi qu'il justifie sa tyrannie en en faisant une juste sévérité, il justifie son avarice en en faisant une prévoyance paternelle (même quand il n'a pas d'enfants); il justifie sa luxure en en faisant un devoir marital, etc., etc. Et, pour couvrir toutes ces hypocrisies, il prend, dans le monde, le masque de l'homme aimable, il sait causer agréablement, sous les yeux de sa femme, qui, derrière le personnage fictif, voit l'homme réel.

C'est ce personnage conventionnel que les hommes semblent seulement connaître. Il est convenu, tacitement, entre eux, que l'homme réel n'existe pas, qu'on doit le nier chaque fois qu'une femme indiscrète — ou bavarde — vient le révéler.

Cependant il sent que cette situation est chancelante. On dirait qu'il pressent que l'heure de la justice va venir ; tous les symptômes de la régénération sociale l'effrayent, il s'en méfie parce qu'il ne veut pas que la vérité soit dite. Aussi la méfiance est son état constant dans la famille. Tous ceux qu'il tient sous sa domination lui semblent, plus ou moins, des ennemis prêts à la révolte. A travers ses doutes il les voit conspirant sans cesse ; il cherche à surprendre les conversations que sa femme peut avoir avec les autres et dont il se figure toujours être l'objet ; il lit ses lettres, ouvertement ou en cachette, il écoute aux portes, il l'empêche de voir ses parents, ses amis, parce qu'il sent que la victime ne peut pas parler de son tyran sans se plaindre, il craint tout ce qu'on peut dire de lui parce que sa conscience lui révèle clairement que les siens ne peuvent dire de lui que ce qui est vrai. Et, quand il s'aperçoit, dans ses indiscrètes inquisitions, que ce n'est pas de lui qu'on parle, quel soulagement il en éprouve ! Il se calme, se rassure, tel le criminel qui a eu, un moment, la terreur du gendarme, mais le voit passer devant lui sans être remarqué. Pour calmer les angoisses de conscience d'un mauvais mari, d'un mauvais père, rien n'est tel que d'y faire diversion en parlant, devant lui, de choses indifférentes, cela le rassure, le ramène à la sécurité, qu'il perd aussitôt qu'il se croit visé dans la conversation. Souvent il fait lui-même diversion par une gaité intempestive, quand il pressent un orage qu'il veut éviter.

L'homme cherche à distraire la femme quand il veut la tromper, ou quand il sent qu'elle va s'apercevoir de l'injustice qu'elle subit. Il cherche à la faire rire quand il sent qu'il l'a trop fait souffrir — et, celle-ci, facile à entraîner, se pâme

dans un ricanement nerveux en entendant les lazzis bouffons, les plaisanteries idiotes, les propos obscènes qu'il lui offre pour lui faire oublier son tourment habituel.

Mais, s'il impose sa gaîté, il impose aussi sa tristesse. Malheur à celui qui rit quand il est dans ses heures sombres. Et ces heures-là sont fréquentes chez les impulsifs ; le principe de vie, qui les quitte, laisse une angoisse dans leur esprit. Alors le bonheur des autres les blesse, leur gaité les offense. Et comme les enfants le savent bien! Ces savants petits psychologues qui ont un instinct qui leur révèle la nature du père sans qu'il soit besoin de leur donner des leçons pour cela ; ils savent qu'il faut cacher sa joie de vivre, sa juvénile expansion, pour qu'elles ne contrastent pas trop avec la sombre humeur du chef de la famille.

Et c'est dans cette contrainte perpétuelle que l'enfant est élevé : ou la mauvaise humeur brutale, ou la gaîté malsaine et grossière — entre ces deux extrêmes... rien.

C'est seulement quand le père est absent que la mère et les enfants peuvent reprendre leur vie normale, causer sans crainte, rire sans scrupules, s'aimer sans feindre. Aussi comme le départ du père est désiré! Comme son retour est craint! Comme son coup de sonnette fait trembler toute la maisonnée! Quand il est là on n'ose plus parler, on chuchotte dans les coins, on s'observe, la mère fait mille recommandations ; « ne dites pas cela devant votre père » « ne dites pas cela devant mon mari ». Connaissez-vous un seul ménage où cette phrase n'ait pas été prononcée ? C'est ainsi que le mensonge devient un principe, que l'hypocrisie devient une seconde nature. Les enfants, élevés dans cette atmosphère de crainte, s'habituent, dès leur plus tendre jeunesse, à ruser, à tromper, dans l'intérêt *du Bien.*

Et l'homme mauvais, qui sent sa situation injuste dans la famille, en souffre autant qu'il en fait souffrir les autres. Il n'est à l'aise que dans la société des autres hommes, pervertis comme lui, et c'est pour cela qu'il les cherche — au

cabaret, s'il est pauvre, au cercle s'il est riche. Mais ceux-là il ne les met pas en contact avec sa famille, ils ne sont pas présentables, il les voit au dehors, ils sont ses compagnons de plaisirs inavouables, et c'est dans ce monde là que lui, rusant à son tour, mais rusant pour cacher le mal, dira : « ne dites pas cela à ma femme ».

Quant à ceux qui ne sont pas tombés aussi bas que lui dans la dégradation sexuelle, il ne veut pas les voir, ils sont, pour lui, un objet d'envie et comme il est *le maître*, sa famille est condamnée à vivre dans l'isolement. Sa femme et ses enfants ne peuvent pas avoir d'amis, personne ne peut pénétrer chez lui, il ne veut pas de témoins de ses laideurs morales.

A côté de sa haine pour les hommes meilleurs que lui, est une autre haine, celle de la femme intellectuelle, la femme qui pense et ose parler. Il sent toute la distance qui le sépare de cette femme-là et l'envie de sexe, qu'on appelle la *misogynie*, la lui fait prendre en horreur. C'est de celle-là, surtout, qu'il veut qu'on s'éloigne.

L'homme instinct ne supporte la femme que dans les relations sexuelles, il la craint et la hait dans les relations intellectuelles.

Celle qui le gêne le plus c'est la mère de sa femme — la *belle-mère* ! Celle-là est, en face de lui, comme un juge en face d'un coupable, il sent qu'il ne peut pas la tromper comme il trompe sa femme, elle a une expérience et une raison qui lui permettent de comprendre la valeur de toutes ses actions, rien ne lui échappe, elle voit tout, elle connaît ses ruses, elle n'est pas dupe de ses mensonges, son expérience du mariage lui a fait connaître l'homme...

Et puis, la femme qui est arrivée à l'âge que l'on a lorsqu'on est blle-mère, est arrivée, en même temps, à cet état de plénitude de l'esprit qui est le dernier mot de la sagesse, de la justice. La belle-mère est la personnification de ces vertus — c'est la terrible Junon — c'est la redoutée Minerve.

Pour le gendre c'est la sagesse gênante, celle qui l'entrave le plus dans la liberté du vice qu'il veut prendre et que la société, complice, lui octroye. C'est pour cela qu'elle sert de type à la haine des hommes pervertis, qui voient, en elle, une moralisatrice encombrante dont il faut se débarrasser en la ridiculisant.

La raillerie stupide et odieuse que l'esprit parisien ne cesse de prodiguer aux belles-mères est un symptôme qui nous révèle l'état d'avilissement d'une race.

Les littérateurs, qui donnent dans cette rengaine, ne comprennent pas la portée de leurs écrits, ils ne s'aperçoivent pas qu'ainsi ils nous donnent la mesure de leur dégradation.

Et, malgré tout cela, le père veut qu'on l'aime, sans s'apercevoir qu'il fait tout ce qu'il faut pour se faire détester. Le moindre mot qui annonce que l'enfant n'a pas, pour lui, les sentiments les plus tendres, est immédiatement chatié, on lui fait un crime de sa franchise, on habitue ainsi le pauvre petit au mensonge, il faut qu'il paraisse avoir, pour son père, une affection qu'il est impossible qu'il ait, des sentiments qui ne sont pas dans la Nature, car il n'est pas naturel que l'ètre comprimé aime celui qui le comprime.

C'est, cependant, sur ces sentiments de convention qu'on a institué « le respect filial » respect qui, à l'origine, ne s'adressait qu'à la mère puisque la mère seule en est toujours digne (du reste, la famille maternelle existait seule au début des sociétés). Le père exigea pour lui ce même respect quand il vint prendre sa place dans la famille, se mettant, avec la mère, sur le pied de l'égalité morale, et ne voulant pas reconnaître sa tache originelle qui empêche cette égalité.

Comme le respect filial, ainsi étendu au père, est une usurpation, et qu'on ne défend jamais rien avec tant d'ardeur que les droits usurpés, on vit toutes les institutions masculines être basées sur le « respect du père », c'est-à-dire sur « l'intérêt du père » qui s'étendit plus tard au souverain et à

la Patrie substituée à la Matrie. Et pour que cela entre bien dans l'esprit de la femme et de l'enfant les philosophes rétheurs se sont entêtés sur ce sujet.

Et, pendant que le père s'évertue, ainsi, à s'attribuer la plus grosse part du respect filial, il traite la mère, devant ses enfants, d'une façon telle qu'il est bien difficile à l'enfant, qui en est témoin, de respecter un père qui ne respecte pas sa femme. Quelquefois même, si l'enfant est pervers, le respect qu'il doit à sa mère en est atténué.

Ne sait-on pas que, dans les querelles matrimoniales, il est des pères qui prennent à témoin l'enfant des fautes qu'ils reprochent à la mère. Il en est même qui l'outragent ouvertement devant ses enfants. Comment respecter un tel père ?

— Cette prétention de se faire aimer et respecter comme on aime et respecte la mère, est inconciliable avec l'autorité brutale que prend le père dans la famille.

On n'aime et on ne respecte que *l'autorité morale* et ce n'est pas celle-là que l'homme peut prendre puisque le ton même qu'il emploie dans ses commandements le fait craindre et détester. Et ce résultat est, tellement, inéluctable qu'il semble être le but qu'il se propose. Il veut voir tout plier sous son autorité, il est content quand seul, debout au milieu d'un cercle familial composé de gens à genoux, il peut dire : « *Je suis le maître* ». Il ne sent pas que cela veut aussi dire : « Tout le monde me hait ». Alors que, s'il gardait son vrai rôle — s'il se pliait, lui-même, à la loi morale que dicte la Mère, il pourrait dire : « Je suis digne d'être aimé ».

Mais les hommes ne comprennent pas cela, leur but c'est la domination; aussi, ce n'est pas pour la vie qu'ils luttent, c'est pour le pouvoir. Et c'est quand ils y arrivent qu'ils deviennent insolents et arrogants; ils ne sont maniables et perfectibles que dans l'impuissance familiale ou sociale.

C'est en vertu de « l'interversion de l'esprit » (la perversion), que l'homme a déclaré qu'il était fait pour le comman-

dement et les autres pour l'obéissance. Cette affirmation prouve qu'il voit faux puisque la vraie autorité — l'autorité morale — est le privilège naturel des facultés de l'esprit. Du reste, dans la vie domestique, comme dans la vie publique, comme partout, l'homme sexuel voit le monde à *l'envers de ce qu'il est*, c'est pourquoi tout ce qu'il a fait sans le concours de la femme — ou contre la femme — est empreint d'un caractère d'erreur.

La situation du père, dans la famille, repose donc sur une erreur et sur une injustice, c'est-à-dire une violation des droits de la femme et de l'enfant. Il en résulte que toute la vie du père est basée sur l'hypocrisie — il se fait la caricature morale de la Mère.

Cette situation dure depuis si longtemps qu'elle est devenue l'état normal. Les hommes jouent leur rôle sans même s'apercevoir qu'ils sont des acteurs remplissant, dans le drame social, le rôle du traître — mais du traître glorifié. Les choses sont si bien établies ainsi, la comédie est si bien devenue l'état réel, que lorsque, par hasard, il se trouve un philosophe qui crie au scandale, ou une femme qui se plaint, c'est lui, ou c'est elle, qu'on accuse de folie, d'extravagance, *d'immoralité*.

Et le monde continue à rouler dans cette voie de mensonge, de violation de tout ce qui devrait être sacré, et la femme et l'enfant continuent à souffrir pendant que l'homme continue à les narguer en mutilant la nature humaine dans ce qu'elle a de plus saint : le développement de l'Esprit. Et ce sacrilège n'a pas encore trouvé son châtiment !

ETAT MORAL DE LA FEMME DANS LE MARIAGE

Nous venons de passer en revue les conséquences terribles qui résultent du déchaînement des passions de l'homme dans le mariage. Qu'on se figure, après cela, l'état moral de

la femme qui se voit mise, par les codes, dans l'impossibilité d'accomplir les devoirs que la loi morale lui impose et qui se trouve, en même temps, livrée sans défense, à tous les dangers que font naître les impulsions mauvaises de l'homme.

Toute la vie de la femme, qui n'a pas eu à la loterie du mariage un bon numéro, est un tissu de souffrances, d'humiliations, de vexations, d'abnégations, de sacrifices.

Quelle femme, ayant subi les hontes de l'esclavage, peut affirmer avoir été réellement heureuse !

Cependant la plupart de ces victimes d'une législation barbares sont prêtes à sacrifier leurs filles comme elles ont été sacrifiées elles-mêmes. Presque toutes voyent dans le mariage un but vers lequel la jeune fille doit être dirigée; presque toutes considèrent ce terme comme un port à atteindre.

Et, cependant, toutes savent que ce but, que ce port, est un enfer sur lequel le code inflexible a inscrit ce vers du Dante

Laissez ici toute espérance.

Quand on met ensemble un homme et une femme pour vivre de la vie commune, sans qu'ils soient unis par des liens naturels — c'est-à-dire par une affection réciproque — il faut, dans ce gouvernement en petit, que la raison prime le caprice, que le droit prime la force. Donc il faut que la femme garde la haute direction morale.

L'homme qui s'affranchit de ses devoirs, c'est-à-dire qui se soustrait à cette direction, n'a plus, pour le guider, que son instinct, puisque, chez lui, l'instinct est plus fort que la raison. Or, l'homme, livré à son instinct, lâche la bride à toutes ses passions. L'égoïsme et la jalousie surtout le dominent.

L'égoïsme de l'homme ne cause à la femme qu'une souffrance physique : elle est privée de ce qui lui est nécessaire, de ce qu'elle a le droit d'avoir, puisqu'elle a vendu sa liberté

pour avoir, en échange, la sécurité matérielle de la vie ; elle est dans la situation du volé voyant le voleur jouir effrontément de ce qu'il lui doit (1).

Mais la jalousie de l'homme lui cause une souffrance morale positive. On dirait que l'homme n'a, toute sa vie, à toute minute, qu'un but : la vexer, pour la punir d'être meilleure que lui, pour se venger d'être né dans des conditions d'infériorité physiologiques et psychiques. La vertu, la grandeur morale, la sainteté de la femme, loin d'être pour lui des objets d'admiration, sont, continuellement le sujet de sa raillerie.

Il la blesse ouvertement, il la blesse hypocritement, mais, enfin, toujours, il la blesse. Il l'outrage par ses lois, il l'outrage par ses usages, il l'outrage par ses mœurs, il l'outrage par ses écrits, ses discours, ses chansons.

C'est la gigantesque lutte du bien et du mal, lutte qui dure

(1) Et voyez par quelles ruses il a su éluder le devoir de faire vivre sa femme.

Un jugement a été rendu au tribunal civil de la Seine sur une question qui intéresse les femmes au plus haut degré.

Une dame Martin, séparée de son mari, avait introduit une instance contre celui-ci pour obtenir une pension alimentaire de soixante francs par mois. Le mari fait opposition au jugement qui l'avait condamné à servir cette somme, prétendant qu'il *n'a pas donné à sa femme l'autorisation de plaider contre lui.* Voici les termes du jugement et des considérants qui l'accompagnent :

« La loi, en exigeant que la femme soit autorisée par son mari pour ester en justice, *n'a fait aucune exception pour le cas où c'est contre son mari que l'épouse veut plaider.*

« L'obligation qui lui est ainsi imposée prend sa source dans un devoir vis-à-vis de l'autorité maritale et la femme n'en est relevée que dans les cas prévus par un texte positif.

« L'observation de cette formalité est d'ordre public...

« Le tribunal reçoit Martin en la forme opposant au jugement par défaut dont il s'agit : au fond le déclare bien fondé en ladite opposition ; dit que la dame Martin, faute d'autorisation maritale, est non recevable en l'état à introduire une demande en pension alimentaire contre son mari et *la condamne aux dépens* ».

depuis l'antiquité, lutte dans laquelle, depuis 2000 ans, le bien est écrasé, le mal triomphe...

La malheureuse femme qui se trouve, au lendemain du mariage, en face de ce déchaînement de vice, qu'elle ne soupçonnait pas, (car on n'instruit pas les jeunes filles de ces choses-là), passe les premières années d'union dans la tristesse, cachant aux autres l'état moral de son mari, dont elle a honte. Elle voit toutes ses vertus méconnues, tous ses droits méprisés, elle se trouve en face d'un homme qui semble ne rien savoir de sa nature psychique, et qui n'entre dans la vie qu'avec l'intention de suivre aveuglément les impulsions de ses instincts — qu'il ne veut pas voir entravés, un homme qui ne veut aucun frein, qui n'a aucun respect; qui, s'il est blâmé par elle, riposte en lui imputant ses propres fautes, en l'accusant de ses vices à lui, en rejetant sur elle, toutes les conséquences de sa sexualité masculine; il l'accuse de tout ce dont il est coupable; de son désordre quand il embrouille tout, de son inconduite quand il se livre à la débauche, de sa folie quand il devient fou... Il ne fait pas une action qui ne soit empreinte de fausseté, blessant ainsi le sentiment de droiture qui est en elle. Et, en même temps, il lui enlève toute liberté, toute autorité. Tout cela l'intimide, la rend craintive, elle n'ose plus lui parler de ce qui la blesse — elle supporte, et le mal empire.

Mais un jour vient où sa patience s'épuise, elle se révolte à la fin de tant d'injustices, de tant d'iniquités. Le principe du Bien qui la domine, lui reproche sa faiblesse. Après avoir cherché, par la douceur, à le ramener, elle arrive aux menaces, aussi inutiles du reste que la douceur, car le mal est déjà enraciné, elle ne peut plus le guérir, son action est impuissante parce qu'elle est isolée au milieu d'une société qui ne la soutient pas dans cette tâche, mais, au contraire, protège le mari, même dans ses vices, et abandonne la femme.

Il est vrai qu'en dehors de l'action directe, il reste la lutte

morale que les lois des hommes ne peuvent pas détruire, la lutte du bien, sous toutes ses formes, contre le mal, sous toutes ses manifestations; mais, dans cette lutte, la femme est toujours vaincue puisque le régime actuel est la sanction du mal. L'opinion et les tribunaux donnent presque toujours raison au mari. On décharge sa conscience en trouvant toujours des fautes à la femme, et ces fautes sont presque toujours celles du mari qu'on lui impute par *réflexion sexuelle*.

Pour la femme, le résultat fatal du système matrimonial actuel est: ou la résignation abjecte, ou la révolte, ou la vengeance, manifestée par l'adultère — ou le divorce — ou le suicide — ou le meurtre du mari. Un cas très fréquent est le suicide. Tous les jours on lit dans les journaux de Paris, les entrefilets annonçant qu'une jeune femme, poussée au désespoir par des chagrins domestiques s'est jetée dans la Seine. — Si bien qu'au nombre de femmes tuées journellement par leur mari, il faut ajouter celles qui se tuent volontairement parce que la lutte de sexe n'est plus possible pour elles.

« Malheur à celui qui aura conduit son semblable au suicide, il en répondra comme d'un meurtre », dit la sagesse antique.

Le meurtre est plus rare. Avant d'en venir à tuer le mari, que de souffrances la femme a du supporter, et comme ce meurtre là est différent d'un acte criminel, car, le vrai coupable, n'est-ce pas celui qui provoque le crime? Est-il au monde cause plus touchante que celle de l'épouse délaissée, de la mère à qui on enlève ses enfants, si même on ne leur prêche point la haine contre elle, qui sait que son mari a, au dehors, des maîtresses, qu'il entretient avec elles des correspondances amoureuses, quand il ne mène pas sous le toit conjugal une conduite ignominieuse, étalant ses relations avec les filles de service, faisant enfin la vie la plus dure, la plus humiliante à celle qu'il a épousé, peut-être par amour, et qu'il ne

perd plus une occasion de blesser jusqu'au cœur, maintenant qu'il la hait, et cela, avec une persistance de perversité inouïe. Mais la vertu humaine a des bornes et il vient un jour où la goutte d'eau fait déborder le vase. L'idée de la vengeance se présente alors à la femme martyre, elle s'arme d'un revolver et tire sur l'époux indigne qui lui a pris toute sa vie, tout son bonheur, tout son honneur et souvent même ses enfants. (1)

(1) La 10e chambre correctionnelle a condamné à un an de prison, mais avec application de la loi Bérenger, Mme Ferrer, née Sanmarti, qui, le 12 juin 1894, tirait des coups de revolver sur son mari, rue Richer.

« Si j'ai fait la folie de tirer sur mon mari, écrivait la prévenue, je m'en repens; mais il m'a rendue si malheureuse ! Ma vie avec cet homme a été un martyre de tous les instants, me refusant jusqu'à la possession de mes enfants. J'ai une fille âgée aujourd'hui de trois ans et demi, je ne la connais même pas. Sitôt mon accouchement, mon mari l'a fait enlever et l'a envoyée dans le département de Loir-et-Cher. C'est tout ce que je sais, car il m'a toujours refusé d'aller la voir.

« J'ai une autre fille qui a onze ans et que mon mari a envoyée, à l'âge de neuf ans, en Australie et sans mon consentement. J'ai eu beau pleurer, supplier, il n'était plus temps, mon enfant était partie.

« L'aînée a douze ans. Un mois avant de me quitter, mon mari l'a placée à Montreuil-sous-Bois, dans une pension où on ne me l'a laissé voir que quatre fois. Puis on m'a refusé l'entrée du pensionnat. J'ai fait des démarches au consulat espagnol, même au commissaire de police de mon quartier. Tout fut inutile.

« Je suis retournée une autre fois près du commissaire, lui demandant une recommandation pour son confrère de Montreuil, lequel me dit de revenir le 11 courant. En arrivant, il me dit : « Je regrette beaucoup, mais votre enfant n'est plus chez Mme Teissier ». C'est alors que, folle de désespoir, ne pouvant vivre sans ma fille, je résolus de me tuer. Cependant, avec la pensée que peut-être je pourrais retrouver mon enfant, en m'adressant une dernière fois à mon mari, je suis allée l'attendre. Je lui demandai, avec le cœur déchiré, de me dire où était mon enfant. Il m'a repoussée deux fois. C'est alors que, perdant la tête, j'ai tiré sur mon mari. Mais j'ai tant souffert avec cet homme que j'espère que vous aurez pitié de moi. »

Teresa SANMARTI, femme FERRER.

Les blessures de la victime furent extrêmement légères, et Mme Ferrer a toujours affirmé, ce qu'elle a répété à l'audience, qu'elle n'avait pas eu l'intention de tuer son mari.

Que de larmes dans ces tristes histoires, quelles scènes déchirantes on y devine. Et comme la femme qui a cet héroïque courage inspire de pitié. La patience qu'elle a mise dans son martyr, son abnégation dans cette persécution prolongée, feraient d'elle une sainte, si elle avait souffert tout cela pour une autre cause, mais la souffrance matrimoniale ne béatifie pas la femme.

Toutes ne se tuent pas et ne tuent pas leur mari, mais combien sont portées à commettre des actes extrêmes, par les vexations incessantes qu'elles endurent et qui les mettent dans un état de surexitation nerveuse que les hommes ne manquent jamais d'appeler de la folie.

En voici un cas, cela se passa à Grenoble il y a quelques années.

« Un pénible incident s'est produit lundi, vers dix heures du soir, au moment où la retraite aux flambeaux passait sous les fenêtres de l'hôtel de la division.

Mme Chagrin de Saint-Hilaire, femme du général commandant la division, *subitement prise d'un accès de folie*, a lacéré les drapeaux qui avaient été arborés au balcon de l'hôtel à l'occasion de la Fête nationale et a invectivé la foule qui suivait la retraite.

La générale s'est alors enfermée dans une des chambres de l'hôtel, dans laquelle elle a tout brisé.

Des chagrins intimes sont la cause de cette crise cérébrale.

Le général de division n'assistait pas ce matin à la revue des troupes de la garnison. »

L'homme qui met une femme dans la situation d'esprit où se trouvait cette dame n'est-il pas lui-même un fou?

Un aliéniste a dit que 42 0/0 des cas de folie féminine étaient dûs aux « *anxiétés domestiques.* » C'est ainsi qu'on explique l'état mental de la femme tourmentée par l'homme.

L'ADULTÈRE

Quand la femme s'aperçoit que le mariage est une duperie, que c'est un contrat dans lequel une seule partie est engagée

et a toutes les charges tandis que l'autre, qui reste libre, n'a que les profits de l'association, elle commence à réfléchir. D'abord elle a cru à la sainteté du mariage, elle a cru, dans ses naïves illusions de jeune fille, que c'était une union qui avait pour but de marcher ensemble dans la vie, la main dans la main, elle a cru, (ignorant la psychologie masculine) qu'elle allait trouver, en son mari, l'amour profond et durable qu'elle avait rêvé — qui est l'amour féminin — et que toute femme croit également être l'amour masculin.

Les premières années du mariage lui ont appris qu'il n'en est pas ainsi, elle a vu l'amour de son mari s'éteindre et faire place à une réaction brutale contre elle, elle n'en a pas compris le motif, elle a tâché de l'arrêter par sa douceur, sa patience à tout supporter; comme rien n'y a fait, elle a fini par se dire que son mari était un être grossier, exceptionnel parmi les hommes, qu'elle était mal tombée en l'épousant, qu'un autre n'aurait pas été ce qu'il est et, le comparant aux hommes qu'elle connaît, elle trouve une immense différence entre lui et eux.

Elle ne sait pas que cela vient de ce que les autres sont, avec elle, en *attraction* latente, tandis que son mari est, avec elle, en *répulsion*, et que ces hommes qu'elle trouve si charmants sont, avec leur femme, ce que le sien est avec elle; elle ne sait pas que l'homme a deux visages, le masque aimable pour la femme qu'il désire, et le masque odieux pour celle qu'il n'aime plus.

Et c'est ainsi que la femme, qui a un mari qui ne répond pas à son besoin d'amour cérébral, et qui ne se sert d'elle que pour la satisfaction de son amour profane, cherche, ailleurs, l'idéal qu'elle n'a pas trouvé dans le mariage.

Ce n'est pas un autre *amour profane* qu'elle veut, oh! non, celui du mari lui offre bien assez de dégoûts!.. ce qu'elle rêve c'est l'amour *sacré*. C'est un esprit qui réponde à son esprit.

Les hommes, qui ne comprennent pas cet amour spirituel,

et, pour qui, l'amour est toujours corporel, se figurent que c'est par l'abandon de son corps que la femme aime, alors que c'est par l'abandon de son esprit; ils se figurent que, quand une femme leur livre son corps, *elle est à eux*, alors que cette femme se réserve, cependant, toute entière dans cet abandon, et que c'est à l'homme qu'elle aime le plus qu'elle se donne le moins.

Si bien que, peu à peu, toutes les femmes mariées entretiennent dans leur esprit un rêve d'amour, qui dure d'autant plus longtemps que, la plupart du temps, ce rêve reste platonique, étant donnés les dangers qu'il y a, pour elles, à s'aventurer dans des unions adultérines.

Cependant, beaucoup, soit parce qu'elles sont sollicitées par l'amant qui aime d'une autre façon qu'elles, soit pour se venger de l'infidélité du mari, se laissent entraîner, pensant trouver dans les bras de celui qu'elles aiment, le bonheur qu'elles n'ont pas trouvé dans les bras de l'époux.

Un savant professeur de Leipsig, M. Kœstner, a dressé une statistique de l'adultère qui montre qu'il se développe en raison de la civilisation ; c'est-à-dire que le mariage est d'autant moins pris au sérieux que la femme est plus intelligente. Il en tire une autre couclusion, il prétend que les nations les plus prolifiques sont celles qui s'offrent l'amour le plus vrai. C'est l'apologie de l'adultère qu'il fait.

Voici le tableau que le professeur Kœstner a dressé de l'adultère comparé. Il l'a établi, dit-il, sur des données recueillies pendant des années.

D'après lui, le mari allemand est trompé 7 fois, le belge 6, l'Autrichien 4 1/2, le hollandais 4, le suédois et le danois 2, l'italien 1 5/6, le français 1, l'espagnol 7/6, le portugais et l'hellène 5/6, le serbe, le bosnien, le monténégrin, le bulgare 2/3, le turc a 9 chances sur une, 1/9.

Le professeur Kœstner est un savant estimé qui fut décoré de l'ordre de l'Aigle noir par Guillaume II à propos de ce livre.

Tel est l'adultère de la femme. Il n'a pas du tout la même signification que celui de l'homme.

En effet, l'amour masculin abaisse l'homme, et abaisse le niveau intellectuel de l'humanité, il est le germe des mauvais instincts, il accentue l'évolution du mal, il mène à la dégénérescence de la race. L'amour de la femme l'élève, et élève le niveau moral de l'humanité. C'est par son amour que la femme a sauvé le genre humain de la ruine dans laquelle l'amour de l'homme le précipitait; c'est cet amour qui a fait monter les échelons du progrès moral et intellectuel à l'humanité. C'est en continuant à aimer que la femme continuera à faire grandir l'homme. C'est son amour qui l'a sanctifiée dans le passé et qui la glorifiera dans l'avenir.

Comment l'adultère de la femme aurait-il la même signification morale que celui de l'homme quand leur amour est si différent?

Punir la femme qui aime, la condamner pour l'acte qui la sanctifie, pour l'acte qui fait progresser l'humanité, qui élève les facultés les plus nobles de l'esprit, est une action insensée, criminelle même, puisqu'elle attente au progrès de l'humanité.

Ceux même qui l'ont condamnée n'ont pas pu s'empêcher de reconnaître la sanctification de la femme dans l'amour et l'ont affirmée par ce précepte : « Beaucoup de péchés sont remis à la femme adultère, parce qu'elle a beaucoup aimé. » (Saint-Luc, VII, 48).

Lorsque la loi primitive institua l'*union*, elle ne se proposait qu'un but : retenir l'homme sur la pente de son instinct, le mettre sous la tutelle d'une femme *parce qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul.* Mais la loi ne visait pas la femme, elle ne visait que l'homme, elle n'établissait pas de réciprocité dans les devoirs, il ne s'agissait pas de réglementer l'amour de la femme qui n'a pas, comme celui de l'homme, des conséquences fatales pour l'individu et pour l'humanité.

Dans le décalogue il était dit : « Tu ne désireras pas la femme de ton prochain. » Ce précepte ne s'adressait qu'à l'homme. L'adultère n'était pas considéré comme pouvant être une faute féminine, et le décalogue n'a jamais dit à la femme : « Tu ne désireras pas l'époux de ta prochaine. »

La réciprocité des devoirs à été introduite, peu à peu, par un sentiment de jalousie de l'homme qui, se voyant maitrisé, crût que la femme devait l'être aussi.

L'homme se crut juste en appliquant à la femme les lois faites pour lui ; la cause qui avait dicté la loi primitive lui échappait puisque, peu à peu, il perdait la connaissance des lois de la Nature qui régissent les deux sexes. L'ignorance arrivant à dominer, le monde effaça tout à fait la connaissance des causes premières et, alors, l'humanité livrée à la domination et à la jalousie masculine n'eut plus d'autres lois que les intérêts personnels de l'homme, qui reposent toujours sur la satisfaction de ses instincts. L'homme renversa les idées primitives à son profit, il s'affranchit des lois morales qui le gênaient, mais il les conserva pour les appliquer à la femme.

Cette violation sacrilège de la Nature et de la morale est l'unique cause du désordre social et de tous les malheurs qui ont régné dans le monde pendant toute l'époque que l'on pourra appeler dans l'histoire à venir : l'*Ere du Mal.*

Le renversement étrange des idées primitives, l'application aux *bons* des lois faites pour les *mauvais*, a mis l'humanité dans la situation où serait une maison d'aliénés dans laquelle les fous se seraient unis, un jour, pour se libérer, et auraient mis les médecins, qui étaient chargés de les soigner, à leur place, leur appliquant le traitement qui avait été fait pour eux.

Le mariage actuel est l'image de la maison de fous de ce genre. Le médecin — qui est la femme — est dans la cage, on la traite comme une malade ; le fou est libre, s'agite, raisonne, gesticule au dehors, et il fait si bien, il crie si fort,

qu'il a fini par faire croire aux imbéciles que c'est lui qui est le médecin.

— Les mauvais maris prétendent toujours excuser leurs désordres par la conduite de leur femme. Il semble que l'homme triomphe quand il a pu prouver que sa femme s'est livrée à l'adultère. Et comme le mari, qui a des torts envers sa femme, est toujours méchant (puisque les torts naissent de la réaction brutale de l'amour) il prend ce prétexte pour la séparer de ses enfants. Or, l'adultère de la femme n'entraine jamais une infamie maternelle, puisque l'amour grandit la femme, grandit la mère, lui donne une plénitude de bonheur et de vie qui la rend meilleure. Et l'on peut même dire que c'est, seulement, quand la mère est exempte de souffrance, quand sa vie est absolument calme et heureuse qu'elle peut remplir complètement et saintement sa mission éducatrice. Donc, si la femme est convaincue d'avoir aimé, loin de lui en faire un grief, on doit considérer cette circonstance comme favorable au bonheur et à l'élévation des siens, ses enfants sont les premiers à bénéficier des qualités que la mère acquiert dans le bonheur parfait.

Séparer une mère de ses enfants parce qu'elle aime, parce qu'elle remplit sa vocation et sa mission, qui est d'aimer, c'est la séparer d'eux parce qu'elle possède avec trop d'intensité, les qualités qu'il faut avoir pour les élever : la douceur qui résulte de la paix de l'âme, la bonté qui résulte du bonheur, la sagesse qui résulte de l'élévation de l'esprit, la justice qui résulte de l'observance des lois de la Nature et la science, que la femme acquiert, de par son évolution sexuelle.

— L'adultère de l'homme a un tout autre caractère. Ce que l'homme cherche dans l'amour c'est le plaisir bestial, qui l'abrutit, c'est la sensation, non l'amour cérébral, ce sont des amourettes passagères et avilissantes. Il descend dans l'adultère, pendant que la femme monte — car elle cherche toujours un amant supérieur à son mari, tandis que le mari prend toujours une maitresse inférieure à sa femme. Les

hommes font de cela une *aimable plaisanterie*, alors que c'est un fait d'une très haute signification morale.

Les conséquences de l'adultère du père sont : un abaissement intellectuel — dont tous les siens souffrent, l'altération de sa santé, l'augmentation de sa brutalité, de son orgueil, de son égoïsme, de son envie, de sa colère, et, pardessus tout, l'hypocrisie qui ôte toute sincérité à ses relations avec la mère et les enfants.

Et je ne considère ici que les conséquences morales, je laisse de côté les conséquences économiques, c'est-à-dire l'argent gaspillé au dehors pendant que la famille subit des privations.

L'adultère de l'homme est criminel parce qu'il atteint « l'âme de l'homme » et l'amoindrit, parce qu'il rend inférieur celui qui se prétend le chef d'une famille, et que cette infériorité morale du père est une honte pour la femme et pour l'enfant.

Si le mariage a pour but d'améliorer l'homme, comme cela doit être, l'adultère du père devrait être considéré comme le plus grand des crimes, puisqu'il trahit le but de l'union, et cela sans excuse, car elle lui donne déjà une liberté sexuelle trop grande puisqu'elle met une femme à sa merci.

Dans l'adultère l'homme porte hors du toit conjugal son être aimable — et rapporte aux siens son être détestable, ses réactions brutales. Donc sa femme a à souffrir de la réaction d'un plaisir qu'elle n'a pas partagé. Quoi de plus offensant pour elle. Les enfants souffrent aussi de la mauvaise humeur du père, qui devient, pour eux, aussi méchant que la mère est douce dans le même cas.

L'homme qui commet l'adultère, rompt, par cela, le *lien moral qui l'unit à la femme*, et se rend indigne de continuer à profiter de la vie familiale ; il est le traître et le lâche, et il le sent, sa conscience en est troublée et ce sont ces troubles de conscience qui le rendent sombre, hypocrite

et méchant. Non-seulement il ne peut plus partager les joies de la famille, dont il est indigne, mais il les entrave, punit les autres de son délit, et fait souffrir tout le monde de sa souffrance ; la gêne devient extrême, il est en réaction brutale avec la mère, devient méchant pour elle, faux et injuste ; il est tourmenté et tourmentant — c'est le démon du foyer.

C'est par un sentiment conventionnel, et non pas naturel, que les hommes semblent s'exaspérer de l'adultère de la femme ; c'est que, dans l'intérêt de la corporation, il a été convenu qu'on ridiculiserait le mari trompé, et c'est cela qui le pousse à la violence ; c'est cette excitation de la méchanceté humaine. Mais la nature de l'homme ne le porte pas du tout à faire un crime à la femme de son amour — même quand elle le donne à un autre — et, ce qui le prouve, c'est que les hommes, qui ont pour maîtresse des femmes galantes, savent très bien qu'ils ont des rivaux et cela ne leur fait rien. Ils peuvent être vexés de ne pas être le mâle choisi, le préféré, mais cette vexation est passagère et sans violence. Ils sont, au contraire, souvent fiers d'avoir près d'eux une femme désirée, ils sont fiers de ses succès.

C'est parce que l'infidélité de l'homme atteint l'honneur de la femme que, par *réflexion sexuelle*, on s'est figuré que c'est l'infidélité de la femme qui atteint l'honneur du mari. Mais c'est là une idée fausse, facile à renverser quand on va au fond des choses, et quand, au lieu des lieux communs superficiels, on étudie la question au point de vue physiologique et psychique.

L'opinion, attribuant à l'adultère de la femme une gravité superlative, est un préjugé que la loi morale condamne. Du reste, la femme étant, de par la Nature, maîtresse suprême de la famille, son autorité est la seule légitime. Qui pourrait se dire le maître et le juge de ses actions ? Quelle raison supérieure à la sienne pourrait la condamner ? Son amour n'est-il pas toujours l'expression de sa raison pure ? L'auto-

rité que l'homme prend sur elle est toujours illégitime, et c'est parce que la puissance maritale, qu'il s'est donnée, n'a pas su être efficace entre ses mains qu'il est vexé de sa maladresse, mise en évidence, et qu'il se croit ridicule aux yeux des autres ; il n'a pas su jouer son rôle de maître, il a été démasqué et remis à sa place — c'est cela qui le rend furieux.

Pendant que la femme trompée rencontre des sympathies parce qu'elle représente l'autorité morale vaincue, le mari trompé prête à rire parce qu'il représente l'autorité brutale déjouée.

L'honneur, pour la famille, est dans la conduite du père — quoique les débauchés en disent — il n'est pas dans celle de la mère qui, jamais, ne s'avilit dans l'amour. Et quand elle a autour d'elle une cour elle n'en est que plus respectée.

La femme qui supporte le désordre de son mari est coupable, elle s'en fait la complice, et perd son droit à l'estime.

L'homme qui assiste aux succès de sa femme en est fier et presque honoré ; il s'en fait une auréole, il s'en pare, il en est plus fier que blessé. Quand il reproche à sa femme sa conduite c'est qu'il est lui-même accusé et veut se justifier.

Quant à la blessure morale faite à la femme par l'homme infidèle, elle est irréparable ; jamais la femme n'oubliera. Son amour s'est changé en mépris et ne peut plus renaître, jamais la confiance en lui ne reviendra, jamais elle n'effacera l'impression de la souillure que laisse à l'homme l'amour profane.

Le mari, au contraire, ne méprise pas la femme parce qu'elle a aimé et, le premier moment de vexation passé, il revient à elle plus amoureux que jamais.

La situation de l'époux envers l'ancien amant n'est pas non plus la même que celle de la femme devant l'ancienne maîtresse.

Les hommes qui ont aimé une même femme deviennent souvent des amis, quand l'amant n'est pas trop supérieur au mari, car alors, sa jalousie, pour lui, n'est que de l'envie.

Jamais une femme trompée ne deviendra l'amie de la maîtresse de son mari, dans laquelle elle voit toujours une inférieure.

Cependant, l'homme éprouve, en face de l'adultère de la femme, une amertume qui vient de ce qu'il sent que sa directrice morale, sa *Maîtresse suprême* l'abandonne, ne s'occupe plus de lui, mais d'un autre. Son Ange gardien n'étend plus sur lui son aile tutélaire, il se sent délaissé moralement par elle, et cela, c'est une véritable souffrance.

Quant au prétendu serment violé c'est une comédie attendu que, dans la société actuelle, aucun homme ne croit avoir prêté un serment quelconque en se mariant, on n'en fait pas même le simulacre et, le ferait-on, que ce serait une promesse vaine, personne n'ayant le droit d'affirmer qu'il ne changera pas de sentiments dans le cours de son existence. Et puis, la violation de ce serment, faite, presque toujours, d'abord par le mari, délie la femme.

Du reste, qu'est-ce que *la foi jurée*? La soumission de l'homme à la raison droite de la femme, à sa direction, non de la femme à l'homme. C'est encore par abus qu'on a fait une réciprocité de ce qui n'engageait que l'homme.

Si l'on veut que la femme aussi soit fidèle à l'amour promis il faut la laisser aimer en toute liberté, il faut légitimer toutes les amours féminines. Quand la femme aime elle se donne toute entière et ne peut promettre d'aimer un autre homme que celui qu'elle aime. C'est l'amant aimé qui a des droits sur elle, non le mari qui n'est pas aimé.

Quelqu'un a dit : Le mari c'est une formalité, l'amant c'est un choix. Or, c'est à celui qu'on a choisi librement qu'on doit quelque chose, non à celui que des circonstances sociales ont imposé. Aussi, on est surpris d'entendre accuser de perversion, la femme qui obéit aux impulsions saintes de la Nature, d'entendre l'accuser de ruse et de mensonge quand elle va où son cœur l'appelle, alors que le mensonge serait dans la coméd:e de la fidélité gardée à un mari qu'elle n'aime pas.

Si une femme vous quitte pour se jeter dans les bras d'un autre homme c'est qu'elle aime cet autre homme et qu'elle ne vous aime pas. Par conséquent, son action n'est pas un mensonge, c'est un droit légitime qu'elle prend, puisque la Nature le lui donne, et vous, mari, n'avez aucun droit sur elle, malgré vos codes. Du reste, vous trouvez vous-même ce droit si légitime que rien ne vous retient quand c'est vous qui en bénéficiez, quand c'est vous qui aimez, hors mariage. L'amour ne peut être qu'un sentiment spontané, volontaire; la fidélité *imposée* né se comprend pas, n'existe pas dans la Nature, ne peut pas exister.

Mais revenons un peu à l'enfant.

Les enfants, eux aussi, ont une opinion : ils savent très bien juger la conduite du père et de la mère. Quand le ménage est troublé par le désordre du père, croyez-vous qu'ils n'en comprennent pas la cause. S'ils ne savent pas tout ce que le père fait au dehors, ils connaissent les conséquences de ses actes, ils voyent les larmes de la mère, ils en souffrent, ils subissent les brutalités du père, ils en pâtissent, ils sentent, vaguement, que l'estime publique ne plane pas sur la famille, que le chef n'est pas honoré. L'inconduite du père bouleverse tout parce qu'elle a des conséquences terribles. L'enfant rougit des fredaines de son père, s'il ne le dit pas, c'est parce qu'il n'ose pas, mais il ne faut pas croire qu'il adopte la fausse morale qui absout la faute paternelle, il en a honte, et, dans son âme, encore honnête, il formule un blâme.

En est-il de même quand c'est la mère qui aime ? Nullement. Pourquoi l'enfant l'aimerait-il moins, pourquoi l'honorerait-il moins, puisque son amour ne l'abaisse pas ? L'enfant le sent, et il ne faut pas prêter à son jeune esprit droit, les préjugés que l'homme jaloux a introduit dans la société contre la mère, l'enfant ne les comprendrait pas, il est encore trop près de la Nature pour en comprendre les violations.

Du reste, en quoi souffre-t-il de l'amour de sa mère ? Le foyer domestique n'en est pas troublé, tout marche aussi bien, peut-être mieux, puisque la mère est plus heureuse; la tutelle prévoyante et douce qu'elle exerce sur ses enfants, reste la même, sa tendresse pour eux n'est pas amoindrie, mais, plutôt augmentée, puisque l'amour est une exaltation de toutes ses facultés affectives. L'argent de la maison n'est pas diminué, il y a, au contraire, un protecteur de plus dans la famille qui donne, mais ne prend pas. Et l'enfant, qui n'a que des sentiments vrais, n'aura jamais, pour sa mère aimée et aimante, le mépris qu'il a pour son père débauché.

Tout ce que les hommes ont dit du désordre introduit dans la famille par l'adultère, ne s'applique qu'à l'infidélité du mari, non à celle de la femme qui est dans la Nature, puisqu'aucune société primitive n'a été basée sur un autre régime que celui de la liberté de l'amour féminin.

Ce sont les mauvais pères qui se sont efforcés d'inculquer à l'enfant le mépris de la mère en tâchant de lui faire partager leur haine. Mais, quand le père dit à l'enfant : « Votre mère me fait souffrir », le petit ne comprend pas, cela lui est parfaitement indifférent; la seule chose que l'enfant comprenne bien, c'est que le père le fait souffrir lui, tandis que c'est la mère qui le protège et le console.

Et la mère ne devient méchante, pour l'enfant, que dans un cas, quand elle n'est pas heureuse, quand elle est tourmentée par le père, alors, énervée, acariâtre, parce qu'on fait violence à ses instincts naturels, parce qu'on lui fait subir des taquineries, des vexations, des contradictions et des injures, c'est l'enfant qui pâtit, c'est lui qui ressent le contrecoup de la mauvaise humeur de la mère. Mais ce n'est jamais l'amant qui met la femme dans cet état, c'est le mari.

Un dernier point à considérer; On a dit que l'adultère de la femme introduit dans la famille des enfants étrangers. Le mari ne peut rien de pareil, dit-on. Mais si, il introduit des enfants étrangers dans la famille des autres, il y a équiva-

lence. Car, enfin, l'amant est un homme, comme le mari et, souvent, tout aussi marié que lui.

C'est ici que la violation de la loi de nature est flagrante. La Nature porte toutes les femelles de la création à construire un nid pour y abriter les petits, mais c'est la mère seule qui règne dans le nid, et tous les enfants qui y sont réunis sont *ses enfants*. Qu'importe le père, l'enfant n'est réellement qu'à sa mère et ce qui le prouve c'est que sur 10 naissances d'enfants naturels neuf sont reconnus par la mère et un seulement par le père.

Les hypocrites partisans du droit paternel ont répandu des larmes de crocodile sur le père exposé à nourrir, à élever, à chérir, comme sien, l'enfant d'un autre. Mais ce père, si terrible pour l'enfant de sa femme, est peut-être père lui-même d'un enfant adultérin !... et, pendant qu'il considère comme un crime l'introduction d'un bâtard dans le nid de sa femme, il qualifie, simplement, de légèreté son adultère, qui porte ailleurs une paternité illégitime.

Donc, il faut bien reconnaître que tout ce débat est basé sur la mauvaise foi, que le manque de franchise est la base de toutes les discussions des hommes sur ce sujet, et il est temps que nous ayons tous le courage de dire la vérité définitive sur une question si importante pour l'avenir de l'humanité.

Cette vérité, du reste, sera aussi favorable à l'homme qu'à la femme. Il est des cas d'adultère où c'est l'homme qui devient intéressant, où c'est la femme qui est l'être odieux ; témoin la retentissante affaire de Mme Lassimonne, cette jeune femme qui paya de sa vie le crime d'avoir aimé. Elle fut lâchement assassinée par sa belle-sœur, Mme Raymond, qui aurait pu demander le divorce et non tuer. Aussi, toutes les sympathies étaient pour les amants, toutes les antipathies pour la femme cruelle qui vint, si brutalement, changer une ivresse en agonie, vandale de la sainte Nature, qu'une société barbare acquitta !...

M. Ginisty fit, de cette histoire, un épilogue qui se termine par ces mots :

« L'amour qui tue n'est pas de l'amour, et l'amour ne peut, dans ces histoires de massacres « passionnels », qu'être malaisément invoqué pour excuse. L'amour véritable souffre, attend, espère et — c'est la sublimité de son essence — est fait de sacrifice et de pardon. C'est dénaturer le mot que de l'employer dans ces cas de rage. Ne dites pas : amour ; dites orgueil blessé, fureur de possession, aveuglement. »

S'il est, dans la nature humaine, des instincts sauvages qui portent au meurtre, il faut trouver le moyen de contenir ces instincts, de les réprimer, de les supprimer...

LE DIVORCE

Le divorce qui défait ce que le mariage a fait, qui désunit ce qu'il a uni, prouve que les législateurs qui ont voulu se mêler de faire des lois, pour réglementer la vie sexuelle de l'homme et de la femme, ne connaissaient pas la nature humaine. Car, faire une loi pour en défaire une autre, c'est prouver qu'on s'est trompé une fois, donc, qu'on peut se tromper encore.

La Nature seule fait des lois. L'homme n'a qu'une chose à faire : les chercher, les découvrir, les appliquer à la vie humaine. Mais il est téméraire, il est insensé à lui de vouloir faire concurrence à la Nature et, comme elle, de faire des lois.

Ce qui prouve que le mariage est une institution détestable, c'est la quantité de divorces qui surgissent.

Lorsque la loi du 27 juillet 1884 vint rétablir le divorce en France, dans l'année qui suivit on prononça 4,277 divorces. Dans les années suivantes, les chiffres oscillèrent entre 4,700 et 4,800 — puis augmentèrent. — En 1896, il s'est élevé à 7,000. Un curieux s'est amusé à faire un relevé de la statistique générale et a trouvé que, dans le monde

entier la moyenne des divorces connus est de 163,000 par an.

Voilà qui suffit à montrer que, partout, le mariage crée un malaise dont l'humanité veut sortir. Mais beaucoup craignent le scandale et patientent, beaucoup aussi ne peuvent pas profiter de la loi faute de motifs suffisants.

Les conclusions à tirer de ceci, c'est que tous les humains cherchent à revenir aux lois de la Nature.

Les conventions sociales — basées sur un intérêt mal entendu de l'homme — ont fait leur temps. On veut autre chose, mais quelque chose qui soit généralement admis, qui soit reconnu *légitime*, et ne donne pas, à ceux qui s'y conformeront, une position équivoque.

ÉTAT MORAL DE L'ENFANT DANS LA FAMILLE

Après avoir étudié la situation morale des parents vis-à-vis des enfants, il nous reste à étudier la situation morale des enfants dans la famille.

Les Fils

Tant que les caractères physiques et psychiques de la sexualité ne se sont pas imposés par le fait de la fonction qui les détermine, l'enfant n'a pas encore de sexe, au point de vue psychologique. Les différences morales qui, plus tard, se manifesteront entre les individus différemment sexués ne peuvent pas exister entre le petit garçon et la petite fille.

Ce n'est que, par l'invasion, dans l'organisme, de la nouvelle fonction, que la sexualité impose, que les conséquences morale du sexe se font sentir.

C'est de 15 à 20 ans que l'adolescent prend les caractères de l'homme, et il les prend quelquefois avec une rapidité extrême ; on dirait qu'il se précipite dans la voie sexuelle sans

essayer même de résister à l'entraînement qui le pousse. Il en résulte, pour lui, un changement brusque, il perd tous les caractères de l'enfance, il prend tous les caractères de l'homme.

Mais, si nous considérons l'enfant dans la période primitive, antérieure à la vie sexuelle, nous trouvons, en lui, un être psychique totalement différent de ce que sera, plus tard, l'adulte. Et il semble que l'homme oublie facilement cet état, car, lorsque sa mentalité prend, par la suite des modifications sexuelles de son être, les caractères de l'esprit masculin, il juge l'enfant comme s'il possédait ces caractères qu'il possède lui-même, à l'heure qu'il traverse ; toujours son état présent lui sert à juger les autres en les comparant à lui.

Nous avons vu qu'il attribue à la femme les conséquences de sa sexualité masculine, nous allons voir qu'il les attribue aussi à l'enfant.

Il y a plus, il suppose l'enfant pire que l'homme, puisque, dans les théories darwiniennes, chères aux dégénérés, l'enfant représente l'état sauvage (dont ils font l'état primitif) état pendant lequel toutes les passions sont déchaînées. De cet état, l'humanité aurait monté vers l'homme actuel, chef-d'œuvre de la création.

Or, c'est tout le contraire de la réalité. C'est l'enfant qui est l'être supérieur, c'est l'homme qui s'en éloigne et tombe, peu à peu, dans l'état bestial, que l'abus de sa sexualité fait naitre. Et, comment le petit serait-il l'être sauvage, puisque les passions, qui déterminent cette sauvagerie, ne sont pas nées en lui. Il ne faut pas confondre l'état naturel primitif avec l'état barbare dégénéré, l'un est le contraire de l'autre.

Cette manière de voir l'évolution à l'envers confirme ce que nous avons dit de la vue renversée de l'homme, qui classe les idées dans un ordre inverse de leur ordre primitif quand sa sexualité dévie ses courants médullaires.

Cette façon de juger le petit comme un être moralement inférieur à l'homme, de le supposer dominé par des passions

mauvaises, comme l'homme — plus que lui — puisque c'est l'adulte qui se pose en juge pour le condamner — constitue l'*outrage à l'enfant.*

Nous en avons un curieux exemple dans une pièce de MM. Blum et Toché, intitulée : *Nos moutards.*

Ces auteurs mettent en scène des enfants qu'ils veulent représenter comme *émancipés*, donc s'étant soustraits à la contrainte de l'éducation et agissant suivant leurs instincts. Or, quels sont les instincts que ces auteurs leur donnent? Des instincts d'homme, ils en font des érotomanes, des *fouilleurs de corsage.*

Voilà donc encore une idée fausse vulgarisée par la littérature.

C'est à la suite du spirituel livre de Gyp : *Le petit Bob* que des hommes ont voulu imiter ce genre nouveau. Mais Bob c'était l'enfant peint par la femme, qui le connaît bien, l'enfant qui ne comprend pas les conventions sociales et les viole gentiment, se mutine contre elles pour rester dans la vraie nature humaine, cela semble charmant et amusant, tant c'est anormal d'être *naturel.* On rit quand Bob ne veut pas croire que, sous la soutane du prêtre, il y a un homme. C'est que l'atavisme de l'enfant ne lui montre la robe que sur un corps de femme. Ce dont nous devrions plutôt rire c'est de voir la robe portée par un homme. La lutte de Bob contre l'abbé c'est la lutte de l'esprit droit contre les faussetés sociales que l'enfant ne comprend pas encore.

Le succès du livre de Mme Gyp lui suscita des imitateurs masculins. Et, alors, l'homme reprenant ce thème de l'enfant émancipé, nous montra un enfant s'émancipant comme l'homme s'émanciperait, c'est-à-dire s'affranchissant de la morale qui règle les mœurs et non plus un enfant s'exprimant avec la naïveté de l'esprit qui n'a pas encore appris la contrainte sociale. La différence est radicale. Les auteurs masculins nous montrent des bambins parlant comme des hommes pervertis, ce qui a fait créer le type de *l'enfant*

odieux, qui n'est nullement dans la nature, mais seulement dans l'imagination des littérateurs ; ils nous montrent des gamins obscènes, des bambins lubriques, des monstres-nains, des satyres minuscules, ce qui créa, dans les esprits faibles, l'idée que « cela devait être ainsi » puisqu'on le disait.

Et, n'avons-nous pas vu déjà, de prétendus savants — suivant le même système — nous parler de l'*hystérie* de l'enfance, de la *démence* de l'enfance, toutes choses impossibles et qui ne reposent jamais que sur une confusion voulue, un rapprochement fait entre une maladie de la vie adulte et des crises nerveuses enfantines qui ont pour cause l'état d'excitation dans lequel les mettent les parents barbares qui veulent les soumettre aux exigences de *leur civilisation*, alors que la nature de l'enfant y résiste.

Après l'enfant, que l'homme fait luxurieux, en le faisant à son image, voici l'enfant menteur fait encore à l'image de l'homme.

C'est M. Sarcey qui nous le révèle dans un article du *Rappel* intitulé : *Les Petits Menteurs*. Il nous dit que l'enfant est né menteur et que le mensonge coule de sa bouche aussi bien que la vérité. Et, pour nous le prouver, il nous cite nombre de dépositions mensongères faites par des enfants. « En voici un, dit-il, qui accuse un professeur de vilaines relations avec un élève d'un lycée d'une région de l'Ouest. C'est l'aumônier qui avait dénoncé le fait. L'élève était affirmatif contre le professeur. Cependant, l'inspecteur général, après avoir pris connaissance des dossiers, conçut des doutes et arriva à faire dire la vérité à l'enfant, qui, fondant en larmes, lui avoua que c'était l'aumônier qui lui avait dicté ses accusations.

Moralité : l'enfant avait menti sur l'ordre suggestif de l'aumônier (qui aurait, dit-on, été le vrai coupable), délivre de la suggestion il disait la vérité.

Voilà une conclusion que M. Sarcey n'aperçoit pas, puisqu'il en conclut à l'instinct pervers de l'enfant.

Il rappelle, ensuite, la déposition faite dans le département des Landes contre un Procureur de la République, accusé par des parents besoigneux qui avaient voulu le faire chanter, et contre qui déposaient des enfants. La suite de l'affaire fit découvrir que les enfants n'avaient menti que sous *la pression de conseils et de menaces.*

C'est le même cas que le précédent, et il prouve la même chose ; que lorsque l'enfant ment c'est que quelqu'un le fait mentir. Mais cela n'infirme en rien le dicton populaire qui dit que : *la vérité sort de la bouche de l'enfant.*

C'est l'homme qui apprend à l'enfant le mensonge comme c'est lui qui lui apprend la luxure par son exemple, par ses publications, par ses images, par ses chansons. Il hâte son évolution vers le mal, il le précipite dans le gouffre avant l'âge indiqué par la nature.

Et M. Sarcey, à qui j'en veux d'avoir calomnié l'enfant, le sait bien puisqu'il conclut en disant : « Il est déplorable que la liberté et l'honneur d'un honnête homme dépendent d'un témoignage d'une petite fille malade, *suggestionnée par des gredins intéressés au triomphe du mensonge qu'ils lui dictent.* » Donc, il se réfute lui-même, en disant que l'enfant ment parce qu'il est *suggestionné.*

Comme, au contraire, l'enfant est affirmatif dans la vérité, quand il sait qu'on lui laisse le droit de la dire. Qui ne se rappelle la déposition du jeune Eugène Deshayes, venant accuser Grégoire, le père infâme, et qui, s'adressant à l'accusé qui lui faisait signe de se taire : « Tu n'as pas besoin de faire : chut! chut! j'étais là, misérable. Ah! si je te tenais dans un coin ! J'ai quitté la maison, je ne pouvais plus être témoin des actes de sauvagerie de ce gredin. »

— S'il est des enfants qui mentent d'eux-mêmes, c'est parce que ceux-là ont déjà acquis une certaine expérience de la vie qui leur a montré que tous leurs bons instincts n'étaient pas faits pour plaire aux hommes, et ceux-là commencent à dissimuler ce qu'ils craignent de voir attaqué.

C'est que l'enfant est contrarié dès sa naissance et c'est cela qui lui apprend à mentir — il ment pour se défendre.

Il est attaqué, d'abord, par la fausse science qui veut lui imposer un régime contraire à celui qu'il lui faut et, quand le pauvre petit dit : « Je n'ai pas faim », devant une soupe qui lui répugne, il ment pour défendre sa santé menacée par l'ignorance des grands ; il sait mieux qu'eux ce qui lui convient, mais il craint *leur autorité* et dissimule.

Il est attaqué par les préjugés qui lui imposent une tenue qui entrave ses instincts naturels, ou des sentiments qu'il n'a pas. Quand on lui dit : « aimes-tu bien ton papa ? » il sait bien qu'il doit dire : oui, alors même qu'il pense : non — ou ne pense rien du tout.

Il est attaqué par la superstition qui lui impose des croyances crontraires à son esprit droit, et quand il répète des affirmations auxquelles il ne peut croire, et qu'il ne comprend même pas, il ment parce qu'il sent qu'il faut mentir.

Enfin, il est attaqué par la méchanceté de ceux qui sont préposés à son éducation et qui, souvent, le contrarient exprès — toujours pour faire acte d'autorité.

Et, pendant qu'on cherche ainsi, de mille manières, à lui faire une nature factice — défaisant sa bonne nature primitive — il entend continuellement cette phrase : *si tu es sage*, ce qui arrive à signifier, pour lui : si tu obéis à ce que nous voulons, si tu sors de ta nature d'enfant, si tu t'efforces de faire ce qui te déplaît, si tu es docile à notre despotisme ou à nos caprices... Donc, l'enfant est attaqué, et s'il ment c'est pour se défendre.

C'est la peur qui fait agir l'enfant, qui se sent faible en face de l'homme fort. Et c'est cette peur que l'homme exploite — dont il abuse, quand il se plaît à menacer l'enfant de l'apparition d'êtres terribles et imaginaires — comme si la réalité, avec tous les inconnus qu'elle comporte pour l'enfant, ne suffisait pas pour le terroriser.

C'est alors que l'enfant se réfugie dans le sein de la mère, c'est là, seulement, qu'il se sent en sûreté, aussi comme il l'appelle aussitôt que le danger approche! Et c'est de cette mère tant aimée — et seule aimée — qu'on veut séparer le petit.

Qui osera nier les sentiments de l'enfant pour la mère, les seuls vrais, les seuls durables, les seuls qui résistent à toutes les épreuves de la vie?

Tant que l'enfant n'appartient qu'à sa mère il ne connait pas la douleur morale. C'est pour lui que Laprade a écrit ces beaux vers.

L'enfant est roi parmi nous
Sitôt qu'il respire,
Son trône est sur nos genoux ;
Il est roi le bel enfant !
Son caprice est triomphant
Dès qu'il veut sourire.

Mais aussitôt que l'homme intervient dans sa vie c'est pour le faire souffrir, d'abord en le terrorisant, en le faisant pleurer. Or, les larmes de l'enfant sont le témoignage d'un droit vaincu. L'enfant, comme la femme qui pleure, avoue son impuissance et sa défection en face d'une force qui les domine.

Puis, vient le moment où le père prétend le séparer de cette mère chérie pour lui substituer toutes sortes de gens payés pour remplacer celle que nul ne peut suppléer. On sépare ces pauvres petits de leur providence naturelle, on les sèvre de baisers et de caresses sous prétexte d'éducation. Et, alors, commence, pour eux, la vie infernale — la torture. Quelle tristesse s'empare de ces pauvres abandonnés du foyer dans les vastes cours du lycée, sur les bancs des classes ; et comme on sent un frisson d'émotion quand le dimanche ils reviennent, perdus sous la tunique du collège dont les manches trop longues leur recouvrent les doigts, uniforme de galériens, qui leur fait perdre toutes les grâces de l'enfance. Ils ont les

yeux gonflés des larmes de la semaine, et l'idée de rentrer, le soir, gâte tout le plaisir du jour de sortie. Combien il leur est difficile de s'habituer à la vie indifférente du lycée !

Nous avons vu apparaître les sentiments de l'enfant dans le procès du marquis de Nayve. C'était le petit Ménaldo, le fils naturel de la marquise. Un de ses camarades disait de lui à l'audience :

— J'étais le camarade de classe d'Hippolyte. Il était mon voisin de table au réfectoire et me faisait souvent ses confidences. « Tu es heureux, toi, me disait-il, de connaître ta mère. Moi, je suis malheureux ici malgré les soins dont on m'entoure ».

Son idée fixe était de retrouver sa mère. Il manifestait des idées d'évasion, qu'il exécuta deux fois d'ailleurs. « Je serai mendiant sur les grands chemins, disait-il, jardinier chez les pères chartreux, cela m'importe peu. Mais coûte que coûte, il me faudra retrouver ma mère ».

Et cette affection du fils pour sa mère dure toute la vie.

Après l'attachement inconscient de l'enfant viendra le respect profond pour son autorité morale — indiscutée, en même temps que la confiance absolue en elle qui en fera, toute la vie, le refuge du fils malheureux. C'est d'elle qu'il tient tout ce qui restera de solide dans son esprit ; c'est elle qui a fait sa première vie morale, il n'oubliera jamais ce premier lien qui l'attacha à elle, qui jamais ne sera rompu. C'est dans les déceptions, dans les orages de la vie qu'il se souviendra qu'il n'est pas seul, que quelqu'un est là, toujours là, pour s'occuper de lui, l'encourager, le consoler, veiller sur lui, lui aplanir les voies, lui éviter les entraves, les ennuis.

Ne sait-on pas que les criminels les plus endurcis gardent, cependant, le respect et l'attachement pour leur mère ?

Presque tous, dans leurs cellules, pensent à elle, demandent à la voir ; c'est leur dernier espoir et tout leur être moral est remonté quand la mère est venue leur apporter son pardon.

— Quant aux relations du fils avec le père, elles sont bien différentes. C'est de la crainte que le père inspire, puis de la méfiance. L'enfant ne sent pas, en lui, la protection tutélaire qu'il sent dans la mère, il craint ses brutalités. C'est que, même quand le père n'est pas parmi les pires, il y a toujours, en lui, un peu de taquinerie autoritaire à l'égard de l'enfant. Cependant il a des heures de bonhomie, des heures pendant lesquelles il redevient enfant lui-même et se fait le camarade du petit, joue avec lui ; cela l'apprivoise, sans lui faire perdre, cependant, toute sa méfiance, tel celui qui joue avec les fauves et craint toujours les coups de griffe.

L'enfant ne livre pas « toute son âme » devant le père, il sent qu'avec lui il faut ruser ; on ne peut pas tout lui dire comme on dit tout à la bonne mère. Aussi l'enfant a toujours des petits secrets.

Ce n'est qu'avec ceux de son âge qu'il a une confiance absolue, qu'il ose être lui, montrer tout son être. C'est avec eux qu'il cause librement et fait ses rêves d'avenir, qui ne sont que des souvenirs ataviques de la vie primitive que l'enfant a une tendance à recommencer. Il rêve qu'il fera des voyages d'exploration, qu'il naviguera sur de grands vaisseaux, dans des mers lointaines, qu'il deviendra le héros de quelque aventure glorieuse. Il ne connait pas le danger, ne le soupçonne pas. Il se voit aussi poète, chantant des hymnes à la Nature. Mais rien, dans sa petite tête, ne lui révèle ce que *la civilisation* l'obligera à faire.

Il n'a pas encore l'idée de la propriété ; il considère la maraude comme un acte légitime — la terre est à lui — il ne songe qu'à l'explorer et à s'emparer de ce qu'elle produit.

Ce rêve d'enfant est interrompu par le père qui, au lieu de le laisser à la Nature, lui apporte des soldats de plomb, lui apprenant ainsi que les hommes se font la guerre, ou lui donne un fusil, un canon, un pistolet, une lance, lui faisant ainsi savoir qu'il faut tuer, que tuer est légitime. Et

cette éducation paternelle porte souvent ses fruits ; il est des enfants qui deviennent meurtriers.

On lui donne aussi des images contenant des récits merveilleux et surnaturels, lui enseignant ainsi que les hommes ont divagué.

Quand il est plus grand, quand le sexe commence à lui imposer ses caractères mâles, il entend dire autour de lui qu'il faut que l'homme s'amuse ; on fait des plaisanteries sur son physique, sur sa moustache naissante, sur les succès qu'il va avoir auprès des femmes. Et cette seconde leçon lui ouvre l'horizon ténébreux du vice. Le voilà jeune homme. Ce ne sont plus des indications voilées, ce sont des provocations franches. Il faut que le jeune homme apprenne la vie — on l'émancipe, il peut tout lire, il peut tout voir : c'est un homme !

Personne ne pense que c'est justement parce que c'est un homme *qu'il ne doit pas tout lire, qu'il ne doit pas tout voir.*

Comme il a des vices naissants et qu'il remarque la complaisance — la complicité — du père, il prend de l'aplomb dans ses premiers écarts, il sent que son père ne sera pas sévère pour lui — étant plus coupable que lui.

C'est alors qu'il commence à craindre la mère, qu'il commence à se cacher d'elle, qu'il entre même, quelquefois, en révolte contre elle, et que, dans certaines familles, les fils, corrompus par le père, s'allient à lui, faisant ainsi un enfer à la mère et à la sœur.

Voilà donc l'enfant dévoyé par l'éducation paternelle, cette éducation *virile* qui apprend au jeune garçon à devenir homme, c'est-à-dire à prendre les vices de l'homme.

LES FILLES

Tel est l'état moral du fils dans la famille ; voyons maintenant celui de la fille

Tant qu'elle est petite, c'est une jolie poupée qui amuse les autres, et qu'on ne tourmente pas encore beaucoup, si ce n'est pour lui imposer une toilette qui l'entrave dans les ébats de son âge et qui lui vaut mille recommandations et mille gronderies; « ne te salis pas », « prends garde à ta robe », etc, etc. En même temps on commence à l'accuser de coquetterie, alors que c'est la mère qui fait tout ce qu'elle peut pour que la petite fille devienne coquette.

Cette première contradiction est sentie par l'enfant qui ne comprend pas cette accusation d'une recherche de toilette qu'elle n'a pas voulue, mais qui, bientôt porte ses fruits car la petite fille, sans cesse témoin des combinaisons de chiffons de la maman, finit par devenir le joli mannequin qu'on a voulu qu'elle soit.

Pour compléter ce genre d'éducation on lui donne une poupée qu'on lui apprend à habiller et à déshabiller.

Si la petite fille était laissée à ses instincts elle ferait toutes autres choses; avec le petit garçon elle referait la vie primitive, des essais de culture, des promenades à travers champs, l'exploration de son coin de terre, il n'y aurait entre elle et lui presque pas de différence — si ce n'est qu'elle a plus d'initiative que son petit frère.

Laissons-la grandir, laissons-la arriver à l'âge où le sexe s'annonce. C'est alors que la fillette qui voudrait manifester pleinement sa nature, afficher ses sentiments, communiquer ses impressions, ses pensées, ses désirs se voit, de toutes parts, réprimée : « il ne faut pas dire ceci », « il ne faut pas faire cela », « les jeunes personnes ne lisent pas telle chose » etc, etc. On cherche à refouler, en elle, toutes ses manifestations et on semble n'avoir qu'un but : l'empêcher de montrer ce qu'elle est, l'empêcher de voir ce qu'est le monde.

Tout le système d'éducation qu'on lui donne a pour objet d'étouffer ses sentiments et ses idées, de comprimer son cœur et sa pensée, d'éteindre le plus possible ses facultés,

afin qu'elle soit, plus tard, une épouse docile ; elle est, dès l'enfance, façonnée pour l'esclavage. C'est le vieux système d'éducation qui consiste à inculquer à la jeune fille qu'elle n'est au monde que pour être sacrifiée à un mari, on lui enseigne l'abnégation, la résignation à une vie dans laquelle tous ses instants sont sacrifiés.

La femme, ainsi préparée, entre dans le monde dans des conditions qui la mettent hors d'état de lutter contre le mal et contre le malheur, contre l'homme mauvais et corrupteur ; son ignorance la livre à toutes les dominations.

Si des gens mieux avisés veulent lui donner une éducation plus rationnelle, si on lui laisse le loisir d'exprimer ses sentiments, de cultiver son esprit, de manifester sa pensée ; si on fait d'elle une *vraie* femme, et non une esclave, les partisans de l'ancien système crient au scandale, il semble que, pour eux, la femme qui ose être femme ne peut devenir que la prostituée qui va se jeter dans les bras de tous les hommes et, déversant leur jalousie préventive sur la jeune fille qui n'est pas assez comprimée, ils l'accablent d'avance de leur mépris ; c'est la *demi-vierge*, comme si la virginité se divisait, et comme si la vraie virginité de la femme — son intégrité cérébrale — pouvait être entamée.

Mais l'homme est si habitué à comparer les autres à ce qu'il est lui-même, qu'il est persuadé que la femme émancipée doit aller à la débauche comme l'homme, libéré de toute contrainte, y va ; il ne conçoit pas que la femme puisse faire de sa liberté un autre usage, il ne sait pas que l'instinct de la femme la pousse à l'amour sacré (*féminin*) et non à l'amour bestial (*masculin*) et que cet amour cérébral, qui s'annonce en elle, pendant l'adolescence, devient pour elle un besoin ardent qu'il est presqu'aussi difficile d'étouffer qu'il est difficile de l'empêcher de penser. Quoi que l'homme fasse, la nature reprend toujours ses droits. Voyons donc comment l'instinct de la jeune fille la pousse à agir, dans la famille, avec son père, sa mère et ses frères.

Il existe entre le père et la fille une sympathie que l'on ne saurait nier — et cela se comprend — la fille est la continuation de la vie du père, c'est de lui qu'elle a reçu ce qu'il y a de meilleur en elle, cela crée un lien entre eux, qui n'existe pas entre la fille et la mère. Cette affection est quelquefois masquée par d'autres sentiments que la conduite du père a fait naitre — car il est très bien jugé par sa fille — mais elle n'est pas éteinte cependant et se manifeste quand l'occasion s'en présente. Ajoutons que l'attraction sexuelle qui pousse le père vers sa fille le rend aimable et doux pour elle, même quand il ne l'est plus pour personne, si bien que sa fille le croit presque toujours meilleur qu'il n'est.

Quant aux sentiments de la fille pour sa mère, ils sont bien différents. Petite elle supporte l'autorité maternelle, mais en grandissant elle se sent grandir en intelligence et, peu à peu, acquiert elle-même les qualités qui font la grandeur morale de sa mère ; alors, quand elle se sent femme aussi, elle ne supporte plus une autorité dont elle sent, en elle, la source, et qu'elle se croit en droit d'exercer.

Elle devient déesse à son tour et veut être adorée ; elle devient reine et veut régner.

Il en résulte une révolte contre sa mère, qu'elle trouve toujours un peu inférieure, un peu arriérée, comparée à elle qui entre dans la vie avec ses illusions tout entières, n'ayant pas encore reçu les coups de massue qui abattent l'esprit de la femme dans le cours de l'existence. La jeune fille se montre moralement plus femme que sa mère, quoique plus jeune, parce qu'elle a plus d'audace, ayant moins d'expérience ; et les entraves que la mère veut apporter à la libre expansion de la nature de sa fille sont une cause d'animosité, quelquefois même d'aversion de la fille pour sa mère.

Et quand, par accident, la maman, encore jeune, prend des libertés qu'elle refuse à sa fille c'est alors une jalousie filiale déchainée contre elle. La fille jalouse sa mère plus que toute autre femme. Elle n'a pas, du tout, pour elle, le respect

du fils qui sent la supériorité morale de l'autorité maternelle et s'incline. La fille ne reconnaît à personne de supériorité sur elle, elle se croit le summum de la perfection ; elle peut aimer les autres, mais elle ne les admire jamais autant qu'elle s'admire, elle-même, dans sa glace. C'est qu'elle est l'être favorisé de la nature — belle, intelligente et bonne ; que lui manque-t-il, en effet, pour qu'on l'admire? Et, comment n'aurait-elle pas, elle-même, conscience des qualités dont elle est douée?

Mais son exubérance juvénile est bientôt réprimée dans la famille et dans la société.

Les frères sont là qui, les premiers, lui font subir la taquinerie masculine, la critique malveillante, la raillerie envieuse. Aussi, toute jeune, elle s'habitue à dissimuler ses grandeurs, à cacher ses qualités, à se faire *l'égale* des autres.

Et, malgré cette petite lutte préliminaire qu'elle soutient dans la famille, elle entretient de formidables illusions sur le monde qu'elle n'aperçoit encore qu'à travers ses rêves. Elle est à l'âge où l'atavisme lui retrace l'Eden primitif, *les temps fabuleux*, pendant lesquels la femme, aimée et honorée, régnait sur le cœur de l'homme et sur la société naissante ; elle se figure, naïvement, que ces *commencements* existent encore dans notre société pervertie — et elle attend le prince charmant qui va s'agenouiller devant elle. Aussi, combien la désillusion est grande le jour où elle commence à soupçonner l'état réel de la société, quelle tristesse profonde s'empare d'elle au moment où elle pressent le *mal;* c'est un voile sombre jeté, subitement, sur toutes ses illusions.

Il résulte de toutes ces observations que l'enfant n'est pas heureux dans la famille, il est sacrifié aux parents, qui se croient quitte, envers lui quand ils lui ont donné sa part de nourriture, un bon lit et de bons vêtements, et surtout quand ils y ajoutent des soins hygiéniques et médicaux, plutôt exagérés.

Mais s'ils ont veillé à la santé du corps ils ont oublié celle de l'âme, les facteurs moraux n'ont rien été pour eux, ils n'ont pas craint de froisser les sentiments naissants du petit, d'arrêter la joie qui épanouit son jeune cœur, de lui supprimer les plus fréquentes occasions de contentement.

On dit souvent que l'enfant qui se porte bien est heureux, ne faut-il pas dire, plutôt, que l'enfant heureux est presque toujours bien portant ?

Enfin, ne sait-on pas que les premières souffrances morales ébranlent si fort la jeunesse que, souvent, elles conduisent au suicide ?

*
* *

J'arrête ici la critique de la famille actuelle. Que chacun regarde autour de soi, qu'il se rémémore les faits qu'il a vus, les drames auxquels il a assisté, et ceux qui sont de bonne foi seront bien obligés de reconnaître que, loin d'avoir assombri le tableau, je n'ai pas tout dit. Il est des questions importantes que je n'ai même pas effleurées : telle la contagion de maladies terribles apportées au logis par le mari et qui viennent empoisonner la femme pour le reste de ses jours — et quelquefois même infecter toute une famille.

LA FAMILLE RÉGÉNÉRÉE

De tout ceci il faut tirer une conclusion, car ce chapitre est intitulé : *la morale familiale* et, dans tout ce qui précède je n'ai parlé que du régime immoral qui régit la famille actuelle.

La conclusion la voici : c'est que le mariage a été institué par les hommes pour leur donner la libre disposition d'une femme — en dehors de toute réglementation morale. L'amour est libre dans le mariage et c'est cela qui le rend immoral.

Il est hors la loi de Nature, et permet à l'homme tous les abus. Il oblige la femme à accepter l'homme dans des conditions où aucune femelle animale ne supporterait le mâle. En même temps il cache, dans le secret de la vie privée, les conséquences de tous les vices, en assurant ainsi l'impunité du mal.

Quant à la femme qui accepte ce régime immoral et se livre quotidiennement à un homme dans le mariage, se faisant ainsi la complice de ses abus, elle est criminelle, devant la loi morale, quoique la loi des hommes l'absolve et l'encourage. Elle se met, par cette complicité, au-dessous de la femme libre qui garde une chasteté relative.

C'est la débauche matrimoniale qui a déterminé la décadence des races.

La femme en est bien punie, du reste, puisque c'est elle qui a à souffrir de l'irascibilité de l'homme qu'elle a corrompu, de son manque de jugement, de ses caprices, de sa folie. C'est elle qui est, dans une certaine mesure, responsable, devant la société, du désordre mental de son mari.

La mission que les femmes ont à remplir, dans l'union, est de protéger l'homme *contre lui-même*, c'est-à-dire contre ses vices, en l'empêchant de s'y livrer, en cherchant, sans cesse, à élever son esprit, à redresser son jugement.

La femme qui ne remplit pas ce devoir est une *mauvaise femme*.

Combien y en a-t-il qui pensent à cela ?

Combien n'en voyons-nous pas, plutôt, qui, loin de s'occuper de cette grande mission morale qui leur est confiée, ne pensent, au contraire, qu'à satisfaire les appétits brutaux de leur mari, croyant ainsi le retenir, quand cela ne fait que le précipiter dans une voie dont la malheureuse femme sera inévitablement la victime ?

Mais elles ne savent pas !..

Elles ne savent pas les conséquences de la complaisance qu'elles mettent à satisfaire ses moindres désirs. Et ce sont

elles qui vont au devant du mal, elles se font coquettes afin d'exciter les passions qu'elles devraient réfréner.

Toute la vie sociale du couple humain n'est-elle pas résumée dans ce manège des époux actuels? Du côté de l'homme le vice ; du côté de la femme la coquetterie.

Et, entre ces deux êtres, qui donc sera là pour parler des devoirs à remplir, des lois morales à observer? pour rappeler à l'homme qu'il n'est pas sur la terre pour s'abrutir et qu'il est, au-dessus du petit train-train de ses occupations quotidiennes, des cimes élevées vers lesquelles il doit regarder, quelquefois?

Je sais bien que la femme qui se fait la complice des vices de l'homme, en même temps que son esclave, est celle que l'homme pervers appelle *la vraie femme;* il la veut ainsi.

Or, c'est celle-là qui est la vraie coupable.

La mauvaise femme ce n'est pas celle qui crie et lutte ; ce n'est pas celle qui secoue les barreaux de sa cage, comme ferait le médecin enfermé par les fous ; ce n'est pas celle qui accable l'homme de reproches, ni même celle qui se livre à l'adultère ; c'est celle qui flatte l'homme dans ses vices, celle qui excite ses passions, le pousse à la débauche matrimoniale ; celle-là agit en traître, puisque, en lui parlant si tendrement elle le précipite dans la bestialité, et détruit son âme.

Il existe dans le Code deux articles ainsi formulés :

Art. 1172. — Toute condition d'une chose impossible *ou contraire aux bonnes mœurs*, ou prohibée par la loi est nulle, et rend nulle la convention qui en dépend.

Art. 1133. — La cause (d'un contrat) est illicite quand elle est prohibée par la loi, quand elle est *contraire aux bonnes mœurs*, ou à l'ordre public.

Or, l'assujetissement d'une femme aux vices d'un homme étant *contraire aux bonnes mœurs*, la convention ou le contrat qui les unit est condamnée par la morale.

Quant à ce qu'on appelle *l'union libre*, c'est un système absolument identique au mariage, au point de vue moral, puisqu'on ne reconnaît pas les unions dites légitimes de celles qui ne le sont pas. Il n'y a pas plus de morale dans l'union libre que dans le mariage et ceux qui croiraient que là est le remède au mal social se tromperaient étrangement. La femme est aussi soumise à l'homme dans cet esclavage volontaire, l'homme est aussi autoritaire et, s'il le veut, aussi vicieux, dans ces unions que dans les autres. Les mêmes disputes s'y rencontrent, les mêmes scènes y éclatent, les mêmes débauches s'y reproduisent, les mêmes crimes en résultent. C'est une imitation parfaite de l'immoralité du mariage régulier.

Il est vrai que l'absence de consécration officielle laisse la femme libre de quitter l'homme qui la tourmente, mais si la loi ne la retient pas, presque toujours, le préjugé ou l'intérêt l'enchaîne. C'est qu'on a mis, dans ces unions, les mêmes préjugés que dans le mariage; celui, surtout, qui consiste à absoudre la femme qui reste enchaînée le plus longtemps possible au même homme — comme si cet acte de lâcheté était une vertu. La femme que le *Préjugé* condamne, c'est celle qui change de mari ou d'amant; celle-là est, devant la Société actuelle, la *réprouvée*, alors que l'homme dans le même cas est absout.

Or, la loi morale ne prononce, cependant, aucune condamnation dans ce cas, et réserve toutes ses sévérités pour ceux qui pêchent de deux manières:

— Par la fréquence de l'acte sexuel quel qu'en soit le complice;

— Par la soumission de la femme à l'homme qui l'a outragée parce que c'est l'abdication de sa dignité.

Je l'ai déjà dit et je le répète, la morale n'est pas dans la manière dont s'accomplit l'acte sexuel, mais dans sa fréquence.

Celui qui se grise avec des liqueurs fines, bues dans de

jolis verres, est aussi coupable que celui qui se grise avec de mauvaises liqueurs, bues sur le comptoir du marchand de vin.

Ceux qui ont érigé en crime tous les actes sexuels autres que le rapprochement de l'homme et de la femme dans le mariage — laissant toute latitude à la débauche matrimoniale — étaient des hypocrites qui faisaient cette loi pour bénéficier de la possession d'une femme tous les jours de la semaine.

La prise de possession d'une femme n'est légitime que si elle a pour but la procréation. En dehors de ce cas elle est *immorale*.

La possession stérilisée est un outrage fait à la femme, elle est aussi criminelle que tous les autres actes sexuels dits contre nature. Elle est plus criminelle même puisque c'est la profanation de l'être qui, pour l'homme, doit être sacré.

Mais la Loi morale ne condamne pas le changement de conjoint puisque la polyandrie règne dans toutes les sociétés naturelles. C'est la jalousie de l'homme qui a prononcé cette condamnation.

Et, cependant, pour les vieilles sociétés chrétiennes, le mariage monogame — ou plutôt monoandre — est le plus pur idéal de la morale.

A quoi répond cette idée? Pourquoi les hommes semblent-ils y attacher tant d'importance, eux qui ne semblent pas faits pour la fidélité?

Voici une réponse donnée par l'un d'eux:

« La monogamie sociale fait, à beaucoup d'hommes, une impresssion de prison, mais la monogamie morale semble l'espoir, le but de l'homme. L'éternel mâle rêve, malgré lui, à cette femme complémentaire promise à sa nature incomplète et le pousse à errer en des amours approximatives avant de trouver l'amour complet. »

C'est donc une union morale *durable* que l'homme

désire. Et cela parce qu'il se sent *incomplet* et trouve en la femme ce qui lui manque. Mais pourquoi cette union morale serait-elle, en même temps, une union sexuelle? C'est non-seulement inutile, mais contradictoire. En effet, la femme qui a le plus d'influence sur l'esprit de l'homme c'est celle qu'il respecte, non celle qui se fait complice de ses plaisirs.

Pourquoi, alors, ne pas tenir compte de ces unions spirituelles qui font de la femme un *ange gardien* sans en faire une femelle?

Le vrai motif qui a imposé la monogamie sexuelle comme un régime moral — alors qu'il ne l'est pas — c'est que les hommes ont remarqué qu'arrivés à un certain âge, ils sont dans un état physique et moral qui éloigne d'eux la femme et, qu'alors, si une loi inflexible n'obligeait une femme à rester près d'eux, et à subir leur caractère, ils seraient abandonnés de tous — ou, plutôt de toutes — et c'est pour prévenir cet abandon que l'on a fait de la fidélité sexuelle de la femme une vertu. Et la preuve de ceci, c'est l'affolement de l'homme, mari ou amant, quand il se voit abandonné de la femme qui est son soutien moral. Seulement, en vertu du régime de mensonge qui a régné jusqu'ici, on a voulu justifier la monogamie en la présentant comme un avantage pour la femme et, renversant la réalité des faits, on a dit que c'est la femme qui ne trouverait pas facilement de nouvelles unions. On n'a pas voulu voir que si les hommes sont vieux avant l'âge, les femmes sont jeunes après l'âge.

Tous les esprits éclairés sentent qu'une réforme profonde du régime familial s'impose. Non pas dans le sens libertaire, qui voudrait supprimer toutes les lois réglant l'union de l'homme et de la femme, mais dans le sens des religions antiques qui règlementaient la vie sexuelle suivant les lois naturelles, auxquelles elles donnaient une grande consécration.

C'est le Christianisme qui a violé la loi antique, croyant

qu'il en résulterait un profit pour l'homme et, dans son ignorance de la psychologie humaine, a jeté la société dans un trouble profond.

Les lois civiles faites par la suite — le code français — n'ont fait que donner une nouvelle sanction au régime chrétien. Les législateurs n'ont pas eu la moindre idée d'un retour aux lois de la Nature ; comme l'Eglise, ils ont supprimé l'amour et donné pour base à l'union de l'homme et de la femme des conventions qu'ils ont fondées sur des intérêts matériels. Mais ce décret d'abolition, cette déchéance de l'amour, cette façon de le vouer au mépris en le qualifiant d'illégal, d'illégitime, d'immoral, n'a pu ni l'amoindrir ni le détruire. Et dans cette lutte du législateur présomptueux et de la Nature toute puissante, la Nature a triomphé.

L'amour a continué à rayonner sur l'humanité et à lui imposer ses lois. Quelques-uns afin de mériter la considération des hommes ont bien essayé de s'y soustraire, mais la Nature, en législatrice inflexible, les a punis de leur résistance par des souffrances physiques et morales.

M. Fouquier fait les réflexions suivantes à ce sujet :

« Je soutiens que ce qu'on peut reprocher d'immoral à nos mœurs tient, pour beaucoup, aux dispositions de nos lois. A force de vouloir faire triompher la vertu, on est arrivé à encourager le vice.

« La loi sur l'héritage, que je tiens pour abominable, a fait d'un horrible égoïsme l'élément essentiel de la famille contemporaine.

« Elle a créé ces âpres conflit d'intérêts, qui ne sont capables d'aucun sacrifice. Elle fait prédominer l'argent sur tout, même sur cette fameuse « voix du sang » qui n'existe guère que dans les mélodrames. Le jour où l'on voudra, dans notre pays, avoir des enfants beaux et en nombre, voir diminuer les drames et les crimes passionnels, voir s'améliorer nos mœurs devenues à la fois moins hypocrites et plus humaines,

il faudra reconnaitre que le code n'a pas tout dit sur les rapports des hommes et des femmes, qu'il est trop absolu, trop simpliste, et qu'il y a lieu de le modifier presque complètement. Jusque-là, je le regarde comme responsable de la plupart des désordres moraux auxquels nous assistons avec tristesse ».

Et ailleurs, le même auteur, sous le masque de *Colomba*, reprenant le même thème, dit encore :

« Voilà le haut et grand problème de l'avenir. Le problème, dont le théâtre s'est emparé (depuis Molière, qui aborde la question du mariage avec toute la hardiesse que son temps permettait), se présente à nous, on pourrait dire tous les jours, sous des formes infiniment variées. Les lois et les mœurs peuvent-elles se mettre d'accord pour assurer à la femme la liberté de son cœur et de son corps, quand bien même elle n'en ferait pas un abandon définitif et unique? Cette liberté arrivera-t-elle à être obtenue sans déchéance morale et sociale pour la femme, sans souffrance pour l'enfant né d'elle ? Remarquez que, sur cette grave question, — la plus importante peut-être qui puisse intéresser l'humanité, — des esprits également éclairés diffèrent profondément d'avis. M. Guizot, M. Jules Simon disent : « Jamais ! ». M. Renan a dit : « Bientôt ! ». Le « bientôt » est, sans doute, trop osé et trop optimiste.

« Mais, néanmoins, je crois que Renan a raison. Lentement, *mais sûrement, le monde va vers une loi nouvelle des rapports entre l'homme et la femme.* »

Le mal c'est qu'on a voulu réglementer la société suivant la morale des hommes, qui change suivant les lieux et les époques, n'ayant pour base que leurs caprices ou leurs intérêts, au lieu de la réglementer suivant les lois de la Morale naturelle qui est éternelle et ne change jamais puisqu'elle a les immortelles lois de la nature humaine pour base.

La loi des hommes n'a considéré, dans l'union, que les rapports sexuels, sacrifiant la vie intellectuelle — comme

si le fait de s'être unis pour procréer un enfant pouvait engager l'avenir moral et intellectuel des parents. C'est cette monstruosité qu'il faut supprimer ; en rendant à l'acte sexuel sa valeur infime dans la vie, en en faisant le fait passager et non le fait dominant toute l'existence. L'importance donnée à un acte de ce genre est immorale en elle-même puisqu'elle lui donne une valeur superlative.

Mais la loi de l'homme a un autre but. C'est d'assurer au mari l'autorité suprême. C'est là l'autre aspect de son immoralité.

Cette autorité donnée à l'homme c'est celle de la femme, donc c'est une usurpation qu'on a voulu sanctionner.

Les véritables attributions des parents sont celles qui ont régné dans les antiques sociétés et qui étaient définies ainsi : L'AUTORITÉ DE LA MÈRE ET LE POUVOIR DU PÈRE.

« Le pouvoir de l'époux met l'enfant à genoux devant l'autorité maternelle » dit M. de Saint-Yves dans *La Mission des Juifs*.

C'est là qu'est le vrai rôle de l'homme : faire respecter le droit de la mère, lui donner la protection de la force.

Mais, je m'aperçois que ceux qui ont eu la patience de me lire jusqu'ici sont en droit de me dire : « Tout ce que vous nous dites là est très bien, ce sont des considérations qui nous démontrent qu'il faut changer de système. Mais ce système nouveau, quel sera-t-il ? »

A cela je réponds qu'avant de proposer *une vie nouvelle*, il faut avoir formulé la LOI MORALE. C'est ce que j'ai fait à la fin de ce livre.

La loi que je propose peut être *provisoirement* appliquée à tous les genres d'union existant actuellement ; elle peut les moraliser tous en attendant mieux.

Ce mieux c'est un nouveau régime social basé sur *la connaissance des lois de la Nature et leur application à la vie humaine ;* c'est donc un régime ayant une base scienti-

fique, et organisant la vie sociale et familiale de manière à supprimer pour toujours le mal et le malheur qui résultent du désordre actuel.

Je n'en donnerai pas la formule dans ce livre, ne voulant, pour le moment, que préparer les esprits.

LA MORALE SOCIALE

L'Etat, c'est-à-dire l'*autorité*, quelle que soit sa forme, a pour mission d'établir des lois, des institutions, des usages, qui tendent à conduire l'humanité vers un état moral de plus en plus parfait. La société doit travailler en masse à l'amélioration de la race.

Pour y arriver, il faut : 1° Empêcher tout ce qui peut contribuer à l'amoindrissement des facultés acquises par l'humanité actuelle ; 2° favoriser tout ce qui peut contribuer à développer ces facultés.

C'est par l'abus qu'il fait de l'œuvre de la génération que l'homme abaisse le niveau de la race.

Bory de Saint-Vincent disait : « Si l'histoire de la génération de l'homme était méditée par les personnes qui sont appelées à préparer ou à faire des lois, les codes y gagneraient plus que ne le pense une certaine classe de docteurs, qui semblent ne pas se douter jusqu'à quel point les règles de tout droit réel sont inscrites dans le grand livre de la Nature. »

Pour que l'Etat remplisse son premier devoir, il faut donc qu'il fonde des institutions qui aient, pour résultat, d'arrêter l'entraînement de l'homme dans sa vie sexuelle.

Pour qu'il remplisse son second devoir, il faut qu'il travaille à augmenter les facultés humaines déjà acquises.

Trois institutions sociales donnent à l'humanité sa direction morale :

— Le Sacerdoce qui fait les mœurs.

— L'Enseignement qui donne la connaissance de la Nature et de l'histoire.

— La Justice qui récompense ou châtie.

Ce sont ces trois institutions qui sont responsables de tous les désordres d'une société ; c'est par elles que tout progresse ou décline.

LE SACERDOCE

Le sacerdoce fait les mœurs.

Remontons à l'étymologie du mot et nous verrons que *sacer* veut dire sacré et *dare* donner. De ces deux mots, on fait *sacerdos* (celui qui donne le sacre) — le prêtre maintenant — mais, d'abord, la Prêtresse.

C'est elle, la femme, qui formula la loi du *sacrifice* (de *sacer* et *facere* faire).

Se faire sacrer par la femme, tel fut, pour l'homme, le grand acte de la vie ; obtenir d'elle la rémission de toutes ses fautes, l'absolution complète, et la sainte alliance qui doit l'unir à elle, telle fut la base réelle de la RELIGION.

Si c'est la femme qui dicte la loi du sacrifice, c'est elle qui fait les mœurs, puisque les mœurs (de *mores* pluriel de *mos*, coutumes) sont les habitudes sociales dérivées des lois primitivement établies (1).

Le sacerdoce dirige les actes de la vie et donne, en même temps, un enseignement qui en explique la raison. Il est l'exercice de l'autorité morale et primitivement c'est lui qui rendait la justice.

La première direction morale fut exercée par la femme.

C'est elle qui fut la première — et qui est la vraie prêtresse de la famille. A elle incombe la grande mission de don-

(1) Je crois inutile d'expliquer ce que veut dire « le sacrifice » dans les religions antiques, toutes les personnes instruites le savent, mais, cependant, pour éviter la confusion que l'on pourrait faire avec les sacrifices d'animaux, je rappelle que le sacrifice c'est la part que le père et la mère donnent à l'enfant pour créer sa vie. Cet acte est la base fondamentale des religions.

ner une direction morale à tout le petit royaume familial sur lequel elle règne.

Comment l'homme pourrait-il diriger la conscience des autres quand il ne sait pas diriger la sienne? Quelle loi morale pourrait le guider? Celle des hommes seulement? Mais celle-là est conventionnelle, elle ne repose pas sur les lois de la Nature et n'a pour mobile que l'intérêt de la collectivité masculine. C'est en vertu de cet intérêt que le sacerdoce moderne abaisse la femme, lui prêche le sacrifice de sa vie, et c'est cela qui le rend immoral.

Tant que le sacerdoce resta féminin, il resta légitime, c'est-à-dire respectable et respecté. Mais cela ne dura pas toujours. L'homme prit la place de la femme, il lui prit son autorité, il lui prit ses fonctions. Alors c'est lui qui *dirigea*, c'est lui qui remplit le sacerdoce de la prêtresse. A l'autorité morale exercée par la Femme succéda l'autorité hypocrite ou brutale exercée par l'homme. Le sacerdoce masculin c'est l'exercice d'une *puissance*, ce n'est pas l'exercice d'un *droit*. Il ne faut pas confondre la signification de ces deux mots. L'autorité morale, qui réside dans la femme, est la vraie souveraineté — la seule légitime. L'autorité brutale, que prend l'homme, en est la parodie. L'homme a le *pouvoir*, c'est-à-dire la puissance de faire, il n'a pas l'*autorité*, c'est-à-dire le droit de faire. Le *pouvoir* lui donne la puissance exécutive, mais c'est la femme seule qui a la puissance législative. L'homme est un auxiliaire mis près d'elle pour exécuter, non pour lui voler son autorité.

Sans la première puissance: l'*autorité morale*, il n'y a pas de société bien constituée.

Avec la seconde: l'*autorité brutale*, il n'y a ni paix, ni ordre, ni progrès.

C'est par le renversement de l'autorité morale de la femme que commence l'œuvre d'anarchie, c'est par cette révolte contre elle que commence le désordre social, qui résulte du désordre moral.

Tant que c'est elle seule qui enseigne et dirige, elle seule qui juge, punit et récompense, le monde marche en paix.

Mais l'homme vient, qui lui prend sa direction morale, qui veut remplir sa mission d'éducatrice, qui veut, à sa place, rendre la Justice.

Et que résulte-t-il de tout cela? Trois parodies.

— La comédie sacerdotale consiste à imiter, dans la forme, l'antique autorité de la femme, mais en en changeant le fond. Ce n'est plus vers le Bien mais vers le Mal, qu'on dirige les consciences. Ce n'est pas la Vérité, c'est le mensonge qu'on enseigne.

Le Bien est condamné par les prêtres masculins parce que le Bien c'est la manifestation des qualités féminines, c'est la glorification de l'amour sacré de la femme.

Quelle est la religion moderne qui mette la femme à sa vraie place?

La Vérité, que le Prêtre ne comprend pas, est condamnée par lui, parce qu'elle le condamne. A sa place on met toutes sortes de rêveries résultant d'une fausse interprétation des choses abstraites, que l'esprit de l'homme ne comprend jamais bien. On y mêle des idées interverties, destinées à justifier l'usurpation de l'autorité féminine. Et comment justifie-t-on cet acte illégal? En abaissant la Mère, en avilissant la Femme, en déshonorant son sexe.

— On lui reprend sa mission sacerdotale en la chassant du Temple, en ridiculisant la déesse, en profanant son culte, en blasphémant son saint nom.

— On lui reprend sa mission d'éducatrice en la chassant de l'Ecole, en niant son Esprit droit, en discutant tous ses titres, toutes ses facultés.

— On lui reprend sa fonction de juge en la chassant du prétoire.

L'esprit chrétien a résumé, dans le monde moderne, ce système de renversement.

Il a déclaré la femme impure, il a condamné son amour

— il l'a même persécuté — il n'a glorifié la femme que quand il l'a crue mise hors de son sexe.

Il a interdit l'enseignement à la femme.

C'est saint Paul qui a dit : « Je ne permets à la femme d'enseigner. »

Il l'a exclue de toutes les fonctions judiciaires.

L'Esprit chrétien est l'ensemble des préjugés nés du renversement de la loi des sexes, qui a créé la fausse morale.

De l'Église il a passé dans le monde laïque.

De nos jours il a émigré dans l'Université d'où il rayonne sur la Société tout entière.

C'est en vertu de l'Esprit chrétien que nous voyons des hommes — des laïques — prendre, comme le prêtre, l'initiative de la direction *vers le Mal.* Ce sont ces prêtres sans soutane, qui continuent à se coaliser contre la femme qui veut reprendre sa place — dans la Famille,

— dans l'Enseignement,

— dans la Justice.

Le seul moyen de rendre à la femme sa direction morale, c'est de lui rendre le Temple ; c'est de lui donner une autorité publique reconnue par tous, acceptée par tous.

C'est par le Temple qu'elle reprendra sa mission éducatrice — que le prêtre a détruite. C'est par là qu'elle remettra, dans les consciences, le sentiment de la Justice, en intervenant dans les actions d'ordre moral pour leur donner une sanction — pour les récompenser ou les punir.

Et c'est alors que nous aurons créé le couple parfait, comme le rêvait Saint-Simon. La femme autorité législative : l'homme pouvoir exécutif.

Lorsque le temple redeviendra le lieu sacré où la femme enseignera la Vérité et dirigera les consciences, on mettra, sur son frontispice, un Livre.

Là, au lieu de symboliser les passions masculines par le cœur d'un homme, on symbolisera l'Esprit par le flambeau

que tient la femme, et on appellera l'Eglise future : le Temple de la Pensée.

M. Guimet consulté sur l'avenir de la Religion répondit : « Il faut reconstruire le temple d'Isis. »

Et M. Renan, dans ses *Questions contemporaines* a écrit: « La révolution réellement efficace, celle qui donnera la forme à l'avenir, ne sera pas une révolution politique ; ce sera une révolution religieuse et morale. »

L'ENSEIGNEMENT

L'Enseignement confié aux hommes a pour résultat d'inculquer aux masses les idées masculines, de faire dominer, dans les sociétés, les tendances de l'esprit masculin.

D'abord religieux (dans le mauvais sens du mot) cet enseignement avait pour but principal d'enseigner les principes d'une religion : le Christianisme, qui était venu renverser le Paganisme antique. Or, le Paganisme était la glorification de la Nature ; l'expression sociale de ses lois.

Peu à peu l'enseignement laïque se sépare de l'enseignement clérical et cherche à s'affranchir de l'Eglise. Mais, sans s'en douter, il reste inféodé aux doctrines qui ont renversé l'antique Vérité, l'antique Morale. Ces doctrines fausses sont, à ce point, ancrées dans l'esprit de l'homme, que nous les voyons reparaître même dans la science moderne.

Quant à l'éducation, elle n'existe pas dans l'enseignement masculin — puisqu'elle ne vient que de la femme.

Pour que l'instruction devienne un facteur de l'éducation des hommes il faudrait qu'elle leur enseignât les lois de l'évolution sexuelle, qui leur ferait comprendre la raison du respect et des sacrifices qu'on exige d'eux — et la façon de les manifester — c'est-à-dire la base même des relations qui doivent exister entre les hommes et les femmes.

L'objet de l'éducation de l'homme est de substituer à sa

nature grossière — qui effraye la femme — une nature plus souple, plus élégante, plus respectueuse, une nature qui le rapproche d'elle, au lieu de l'en éloigner.

L'éducation donnée à l'homme doit lui apprendre à vaincre son impulsion native ; elle lui impose des sacrifices, elle lui demande des concessions, afin de lui donner le moyen de vivre, en société, dans la paix et la concorde ; elle corrige les défauts de l'esprit, elle forme le caractère, l'énergie de la volonté, le sentiment du devoir, l'esprit de dévouement, de sacrifice et de travail. Et cela, dans un intérêt général — c'est-à-dire social — supérieur à celui de l'individu et assez important pour que chaque homme soit tenu de s'y soumettre, de s'y abandonner, d'y plier sa nature. Un homme bien élevé c'est celui qui se gêne et qui se contraint pour les autres. Donc, les bonnes manières sont une gêne. *Elever* quelqu'un c'est l'habituer à réprimer ceux de ses mouvements, à retenir celles de ses paroles, à garder pour lui ceux de ses sentiments qui pourraient contrarier, effaroucher, ou blesser les autres et, particulièrement, les femmes.

Au fond, l'éducation de l'homme n'a pour but réel que de rendre la vie possible entre l'homme et la femme. Supprimer d'une société l'action éducatrice de la femme c'est supprimer, du même coup, tout ce que l'homme acquiert par l'éducation, c'est le rendre à sa nature brutale.

C'est la séparation sociale des sexes, dans la société, qui a supprimé l'éducation de l'homme.

Si l'instruction est réellement un bienfait, cela ne peut être que dans la mesure où l'éducation la précède, la soutient, en quelque manière et la préserve contre ses propres excès. Dans les temps modernes, l'homme a trop d'instruction et trop peu d'éducation — cela lui donne des défauts nouveaux — cela augmente son orgueil et ainsi l'éloigne de plus en plus de la femme, alors qu'il faudrait, au contraire, l'en rapprocher.

Divisons cette étude en trois parties : l'Enseignement pri-

maire, l'Enseignement secondaire et l'Enseignement supérieur.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

On s'occupe beaucoup de l'Ecole depuis quelques années. On a reconnu que de graves conséquences s'attachent aux premiers pas de l'enfant dans la vie intellectuelle.

Mais si, en France, on a étendu les moyens matériels en multipliant les maisons et les maîtres, on n'a, malheureusement pas étendu les moyens intellectuels, en réformant, en modifiant les méthodes.

L'enseignement primaire est mal donné : il fallait le rectifier. Au lieu de cela on l'a étendu.

Expliquons ce que nous voulons dire par là.

Les premières choses qu'il faut mettre dans l'esprit de l'enfant, ce sont les connaissances primitives que nos premiers ancêtres ont acquises, spontanément, en face de la grande Nature. Ce sont les phénomènes naturels qui se passent sous ses yeux ; c'est l'histoire du monde sur lequel il vit, c'est sa propre évolution, c'est-à-dire l'histoire naturelle de l'humanité primitive. Le cerveau de l'enfant est disposé à ces études, parce qu'à ce moment de son existence, il repasse par la période ancestrale pendant laquelle ses primitifs aïeux découvraient le monde physique et le monde organique ; c'est ainsi qu'ils faisaient la primitive science — que lui-même veut refaire.

L'histoire de la Nature constitue donc la première de toutes les études. Cela est si vrai que l'enfant refait lui-même cette histoire, sans y être poussé ; il observe le ciel : c'est l'Astronomie et la Cosmologie qui se révèlent à lui ; il aime passionnément les champs, les bois, les jardins : c'est la vie végétale qui l'attire, il sent là un mystère qu'il cherche à pénétrer. Combien on l'intéresserait en lui expliquant la

structure d'un arbre, la composition d'une fleur. Il examine ensuite les animaux, les insectes, il veut savoir *ce qu'il y a dans.*

Expliquez-lui d'une façon simple ce qui se rattache à ces sujets et vous êtes assuré que, jamais, ces premières notions ne s'effaceront.

En refaisant, avec lui, le monde primitif on le mettrait tout de suite, et pour le reste de sa vie, à même de suivre et le comprendre l'évolution humaine à travers les âges ; il comprendrait la véritable signification de l'histoire quand il connaîtrait la nature physiologique de l'homme et toutes les manifestations de la conscience humaine, qui en sont les conséquences. Il arriverait, plus tard, aux arts, aux lettres, comme l'homme primitif y est arrivé. Après la Nature les premiers tâtonnements de l'industrie, les leçons de choses. L'enfant aime à refaire lui-même ce que ses ancêtres ont fait.

Puis, en suivant l'histoire naturelle de l'homme, il rencontrerait le grand chapitre qui commence, dans le monde, une ère nouvelle : l'histoire de la chute.

Alors, en lui apprenant la cause de cette sombre page de notre histoire, avant même que les passions ne soient éveillées en lui, on le mettrait à l'abri de leur entraînement, on poserait les bases de son éducation morale, bases qui seraient inébranlables si elles avaient été jetées dans le cerveau de l'enfant avant l'apparition de la passion, cet ennemi qui doit, plus tard, le dévier de la voie droite.

C'est à l'enfant qu'il faut enseigner les conséquences de la faute ; c'est avant que son cerveau soit perverti par l'exercice de sa sexualité qu'il faut lui inspirer l'horreur du vice sexuel. Il faut lui en montrer les suites : le mensonge, l'égoïsme, la paresse d'esprit, la brutalité, etc., etc.

Je voudrais lui enseigner encore le chant, les jeux cadencés, les danses, les exercices du corps peu fatigants.

L'enseignement primaire ne devrait pas aborder d'autres

études. La langue, l'orthographe, la grammaire, c'est-à-dire la forme à donner à l'idée, la manière conventionnelle de l'exprimer, sont des choses secondaires, d'une importance très discutable et absolument inutiles au développement de la pensée. Or, ce qu'il importe, d'abord, de développer chez l'enfant, c'est la pensée.

Chaque âge apporte le réveil de quelques idées ancestrales. C'est pour cela qu'il y a une science qui se révèle à nous, que nous savons pas intuition. C'est dans l'enfance que l'homme refait le monde naturel qui l'entoure. Son cerveau est bien plus développé alors que dans l'âge adulte, son angle facial, si ouvert alors, se retrécira peu à peu, à mesure que la fonction sexuelle s'imposera. Or, pour comprendre la Nature, il faut toute l'intégrité de l'intelligence humaine. C'est donc par les études qui semblent. aux hommes les plus difficiles qu'il faut commencer, puisque ces études sont plus faciles à l'enfant qu'à l'homme.

Rappelez-vous vos années d'enfance, votre brillante imagination, votre amour de la méditation qui vous faisait chercher la cause de tous les phénomènes qui vous frappaient. Rappelez-vous l'éternel *pourquoi* de l'enfant, et vous verrez qu'il y a là, chez lui, un ardent besoin de savoir qui ne peut être satisfait que par les réponses précises que la vraie science est à même de donner.

Si on n'a pas suivi cette méthode, si on a mis la forme avant l'idée, c'est parce que ceux qui se sont chargés de l'enseignement avaient perdu l'idée; or ils ne pouvaient pas enseigner ce qu'ils ne savaient pas. Ils étaient, au point de vue de la vérité scientifique, au-dessous de l'enfant, puisqu'ils voyaient le monde avec un cerveau dévié, tandis que l'enfant le voit avec un cerveau droit. C'est pour masquer leur ignorance qu'ils ont substitué au véritable enseignement un savoir conventionnel basé sur le verbalisme, c'est-à-dire sur la forme, qui absorbe inutilement l'activité intellectuelle de l'enfant.

Il y a là un défaut qui n'a qu'un remède. Il ne faut pas confier la direction de l'enfance à des hommes dont le cerveau est inférieur, en puissance, à celui de l'enfant, et, de plus, a subi la régression que la sexualité impose à l'homme. Il ne faut confier cette direction qu'aux personnes qui possèdent des facultés naturelles plus intenses que celles de l'enfant, un esprit resté droit. Or, ces conditions n'existent que chez la femme.

Je laisse donc tout ce qui concerne *la forme* pour l'enseignement secondaire, enseignement facultatif, que je ne voudrais imposer à personne, que chacun serait libre de prendre ou de laisser.

Mais l'enseignement primaire ne peut être libre, personne n'a le droit d'ignorer le monde sur lequel il vit, personne n'a le droit de se soustraire aux lois morales qui doivent régir les hommes. Or, pour observer ces lois, il faut les connaître. Les enseigner, c'est le but de l'école.

Combien le régime actuel est loin de ce programme ! Aujourd'hui on enseigne à l'enfant *la forme*, c'est-à-dire la langue, on ne lui enseigne pas *le fond*, c'est-à-dire les idées. Qu'en résulte-t-il ? Il en résulte que tous nos petits écoliers, aussitôt jetés dans le monde, voulant mettre leur savoir à profit, se croient tous écrivains ou orateurs ; ils ont acquis *la forme*, ils veulent s'en servir. Mais comme le fond manque cette forme élégante sert à exprimer les idées les plus fausses, les plus absurdes, les plus dangereuses. Combien est préférable celui qui connaît la Nature, qui sait ce qu'il est, ce qu'il vaut, d'où il vient et où il va, combien celui-là est plus utile dans le monde, alors même qu'il ne saurait pas le premier mot des formules conventionnelles de grammaire et d'orthographe, que les écrivains et les beaux parleurs qui pervertissent les idées primitives qu'ils ne comprennent pas !

Pour terminer ce que nous avons à dire de l'Ecole, un mot à l'adresse des catholiques qui font une opposition for-

midable à l'enseignement scientifique. En remettant au début de la vie l'étude de la Nature, nous ne faisons que rétablir l'étude du catéchisme, car, qu'est-ce que le catéchisme, sinon l'enseignement succinct des grandes vérités qui font la base des religions ?

Or, c'est l'enseignement de ces grandes vérités que nous voulons rétablir ; nous voulons, comme eux, faire apprendre à l'enfant, avant toute chose, ce que c'est que le Principe générateur de la vie, ce qu'est la genèse, ce que sont les lois morales qui en dérivent. Si les catéchismes des catholiques expliquent ces grandes vérités en d'autres termes que nous, cela provient de ce que ceux qui ont rédigé ces catéchismes ne connaissaient ni la physique, ni la chimie, ni la physiologie. Ils employaient des mots incompréhensibles pour l'enfant, et pour eux, destinés seulement à perpétuer une tradition dont ils ne comprenaient plus la signification.

Mais, en rajeunissant cette tradition, en l'exprimant dans des termes scientifiques, en expliquant les mystères, non seulement nous ne détruisons pas l'enseignement religieux ; mais, au contraire, c'est nous qui le rétablissons.

Et, cette querelle de mots vidée, nous sommes d'accord avec toutes les Eglises ; comme elles toutes, nous pensons que l'enseignement du Principe des choses et de la morale est le premier de tous, et que, la société laïque qui veut supprimer cet enseignement de l'école, s'égare.

La nouvelle Divinité qu'en France on veut substituer à l'ancienne, la Patrie, est une idée aussi étroite que dangereuse. Elle pousse à l'égoïsme, à l'orgueil, à la guerre, à l'intérêt personnel étendu à une collectivité, elle n'éveille que des sentiments conventionnels — nulle idée vraiment élevée. Ce qu'on enseigne à l'enfant n'est pas de son âge, et nous entendons, par là, l'âge philogénique qu'il repasse dans sa vie ontogénique.

En effet, le cerveau de l'enfant suit une évolution intellectuelle comme son corps une évolution corporelle. A tel âge,

l'enfant primitif a commencé à observer les objets qui l'entouraient, à l'âge correspondant l'enfant actuel, par atavisme, recommence à observer tout ce qui l'entoure. Si vous ne favorisez pas cette tendance, si, au contraire, vous voulez imposer à son esprit une étude qui représente un terme plus avancé de l'évolution et de l'observation primitives, il ne vous entend pas, tout ce que vous dites est incompréhensible pour lui, — et n'arrive pas à se graver dans sa mémoire — son cerveau n'est pas encore fait pour ces idées-là. Mais si ce sont les idées que son atavisme cherche que vous lui enseignez, alors, ces idées, déjà mûres en lui, vont le captiver, le charmer et se graver pour jamais dans sa mémoire. Aussi, gardez-vous bien, pendant cette première période de la vie de l'enfant, de lui parler de *l'histoire* — cette glorification mensongère de choses que l'enfant devrait toujours ignorer. C'est un crime que de fausser son esprit en lui enseignant, à l'âge où il voit juste, toutes les turpitudes en même temps que toutes les erreurs jetées dans le monde par des hommes pervertis. C'est parce qu'on nourrit l'enfance du dangereux aliment du mensonge que le monde renferme tant d'esprits faussés, faibles, irrésolus, prompts à croire le mal, sceptiques pour le bien, prosélytes acquis d'avance à toute conception chimérique, à tout système extravagant. Ne lui parlez du passé que lorsqu'il sera en âge d'en comprendre la signification; lorsque vous pourrez lui expliquer ce que furent les dieux et les demi-dieux, les fées, les démons, les illuminés, les héros. Mais, gardez-vous bien, vous-mêmes qui l'instruisez, de mêler du merveilleux à ce qui fut réel et simple, gardez-vous bien de dénaturer l'intelligence de l'enfant en lui donnant, comme des vérités, les explications folles, les systèmes absurdes, les conceptions mensongères et contraires à la raison que des hommes en démence ont jetés dans le monde pour justifier ou excuser leur folie.

L'histoire nous raconte le succès des crimes : laissez ignorer, à l'enfant, l'existence même du crime.

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

Après avoir fait connaître à l'enfant la Nature au sein de laquelle il vit, je consacrerais quelques années de sa jeunesse à lui faire connaître l'histoire des sociétés humaines. Je lui montrerais l'homme s'agitant dans la lutte, se débattant contre les lois de la Nature, se révoltant contre le Bien, terrassant la femme, tuant l'Esprit, se vouant au mal sous toutes ses formes. Je ferais dérouler, devant lui, le tableau sombre, mais exact, de l'époque historique.

Cependant, pour ne pas laisser son esprit sous l'impression douloureuse que doit causer à la jeunesse la vue de tant de maux, je lui montrerais l'horizon lointain, qui brillait comme une espérance aux yeux des peuples anciens, l'époque de la renaissance du Bien, de la restauration de « la Vérité », se préparant lentement, grandissant, s'approchant, et enfin arrivant à éclore avec le commencement du XIX[e] siècle, c'est-à-dire avec l'émancipation de l'esprit, qui commence une ère nouvelle. Je lui montrerais, successivement, l'effondrement du vieux monde asiatique, qui avait connu *la lumière*, la naissance de l'orgueilleuse philosophie qui voulut la remplacer mais ne fit que jeter la confusion dans le monde, l'évolution de l'idée religieuse, son origine pure et brillante dans la haute antiquité, sa décadence, son effondrement dans les cultes modernes, sa renaissance dans la vraie science.

C'est ainsi que j'enseignerais l'histoire au jeune homme, et non en lui faisant admirer des assassins, glorifier des fourbes, louer des ambitieux ou des traîtres.

En même temps que l'histoire, la géographie. Il la comprendra d'autant mieux qu'il aura déjà appris à l'école primaire l'histoire cosmologique de la terre. Il faut savoir comment la terre s'est formée, quelle est sa place et son rôle dans l'Univers, avant de savoir comment elle est divisée.

Puis le calcul, sous ses différentes formes, et à ses différents degrés, le complément des sciences déjà apprises et, enfin, la langue maternelle et les autres langues modernes.

Quant aux langues anciennes, je ne les bannirais pas, mais je les laisserais à l'enseignement supérieur.

Savoir quelles sont les sources de la langue et de l'histoire, déchiffrer des textes, est un luxe dont on peut très bien se passer et que quelques privilégiés seuls ont besoin de connaître. Du reste, ce n'est pas que le grec et le latin que je voudrais faire apprendre à la jeunesse.

La Grèce et Rome ont jeté dans le monde le germe des idées fausses qui ont renversé l'antiquité, il n'est pas bon de nourrir exclusivement les esprits de ce qu'ont fait la Grèce et Rome.

C'est à l'antique Asie qu'il faut remonter aujourd'hui pour trouver le berceau de la pensée humaine et l'origine des institutions sociales ; par conséquent, si l'on veut mettre le jeune homme à même de connaître les origines de l'histoire et la source des idées humaines, c'est le sanscrit, le zend, l'antique égyptien et l'hébreu qu'il faut lui faire apprendre et non les langues des peuples qui ont dénaturé la pensée primitive.

Quant à la littérature c'est un jeu de l'esprit inutile aux études. Les productions littéraires sont des combinaisons de mots qu'il n'est pas indispensable de connaître. C'est une distraction, comme la musique, rien de plus. Il n'est pas plus utile de connaître le théâtre de Molière que de savoir jouer aux échecs. La lecture des auteurs ne peut être qu'un délassement de l'esprit (pour ceux que cela amuse). Et, d'autre part, je trouve que c'est faire un honneur immérité à quelques messieurs qui, après tout, n'étaient ni des savants, ni des saints, ni des héros, que de perpétuer à travers les générations, la prose ou les vers qu'ils s'amusaient à faire. Qu'on lise cela, au point de vue historique, pour étudier l'histoire de l'évolution des idées humaines, soit, mais qu'on ne donne

pas comme modèle à la jeunesse actuelle des œuvres qui, par la forme et par le fond, ne sont plus en harmonie avec notre état intellectuel. Les comédies de Molière, les tragédies de Corneille, de Racine et des autres, devraient être considérées comme un musée littéraire que les curieux pourraient visiter comme on visite un musée d'archéologie.

LA MORALE PRATIQUE A L'ÉCOLE

Nous venons d'expliquer ce que nous croyons qu'on doit apprendre dans les écoles primaires et secondaires.

Nous avons montré que nous mettons l'éducation morale avant, et au-dessus, de ce qu'on appelle aujourd'hui : les études classiques.

Mais, pour que l'éducation morale soit complète, il faut y ajouter une incessante pratique de la vertu, qu'on n'acquiert et qu'on ne développe que par l'usage ; il faut que l'enfant sache pratiquer les qualités qu'on lui recommande, éviter les défauts que l'on condamne. Il ne suffit pas de lui enseigner qu'il faut opposer la douceur à la brutalité, la politesse à la brusquerie, la générosité à l'égoïsme, il faut que cet enseignement théorique devienne un enseignement pratique.

Or, ce n'est que par l'exemple que l'on dirige la jeunesse. Dans la vie de l'enfant il y a une grande part d'imitation et d'entraînement. Si vous mettez le petit garçon avec d'autres garçons possédant déjà le germe des vices de l'homme, l'enfant, qui imite toujours celui qui est plus grand que lui, simulera les vices de l'homme qu'il n'a pas encore ; il prendra ce qu'il voit dans les autres comme objectif de sa conduite et, par ce système se précipitera dans l'évolution sexuelle où tous les défauts de l'homme s'accentuent ; il marchera d'autant plus vite, dans cette voie, que son instinct se développera plus fortement. Or, comme vous ne pouvez pas faire que les grands imitent les petits — qui sont meilleurs qu'eux

— et que, au contraire, ce seront toujours les petits qui imiteront les grands, il n'y a qu'un seul moyen d'établir, dans l'Ecole, un stimulant salutaire de la conduite morale : c'est de mettre en présence des jeunes garçons, les jeunes filles qui ont, en germe, les qualités opposées à leurs défauts. En vertu de l'évolution sexuelle, que la petite fille recommence, elle va vers les qualités de la femme : la douceur, la patience, la bonté, l'altruïsme. En la mettant en face du jeune garçon, qui tend à s'éloigner de ces qualités, on le retiendra sur la pente où le poussent les défauts de son sexe.

Il sera moins brutal en face de la douceur de la jeune fille, moins égoïste en face de son altruisme naissant. Il sera continuellement retenu dans l'entraînement de son instinct par la vue de l'entraînement contraire dans le sens féminin. Il reconnaîtra, lui-même, chez la petite femme, une supériorité morale qu'il voudra imiter.

Les adversaires des écoles mixtes n'ont jamais dit, franchement, pourquoi ils ne voulaient pas de la réunion, sur les bancs de l'Ecole, des filles et des garçons. Or, s'ils ne l'ont pas dit, c'est parce que ces motifs sont de ceux que les hommes n'avouent pas. C'est justement parce qu'ils ne veulent pas qu'on mette en évidence, dès l'école, la difference morale des sexes, qu'ils ont combattu les écoles mixtes.

C'est la crainte de voir le régime de la vraie morale arriver à triompher, c'est-à-dire de voir l'homme-enfant humilié, pour ainsi dire, dès le début de la vie, en face de l'autre sexe, et retenu sur la pente sexuelle qui l'entraîne.

Ces ennemis de la morale font valoir, comme argument, pour soutenir leur thèse, les relations sexuelles qui pourraient s'établir. Or, à cet âge, il n'y a pas là un danger puisque les passions ne sont pas éveillées. Cet argument est d'autant plus absurde qu'on met ensemble les jeunes filles et les jeunes gens sur les bancs des universités, des écoles et des cours supérieurs, lorsqu'ils ont un âge ou ce motif pourrait devenir valable.

Mme Bentzon, dans un article sur la *Condition des femmes aux Etats-Unis*, publié dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 octobre 1864), dit ceci :

« Le fait de vivre ensemble depuis l'âge le plus tendre empêche les garçons et les filles d'être aussi sensibles à l'attrait du sexe. L'émulation, établie entre eux, habitue les jeunes filles qui, souvent, marchent en avant, à faire peu de cas des imbéciles, fussent-ils bien tournés. De plus, ce sont de vrais sentiments fraternels qu'éprouvent, pour elles, la plupart de leurs camarades.

« Les écoles mixtes imposent au sexe féminin une réserve qui n'a d'égale que la timidité respectueuse de l'autre sexe, habitué, comme il ne l'est pas ailleurs, à compter avec la valeur intellectuelle de la femme ».

Il faut remarquer que c'est, toujours, du côté des hommes que l'on demande la séparation sociale des sexes, jamais du côté des femmes. Les hommes veulent se cacher, ils craignent la femme ; la femme ne craint pas l'homme

C'est cette séparation des sexes, dès l'enfance, qui rend les relations futures de la femme et de l'homme si tendues, en dehors de l'amour. Si l'homme et la femme avaient été habitués dès leur plus tendre jeunesse, à vivre ensemble, ils ne seraient pas, plus tard, dans la société, comme deux ennemis.

Cependant cette camaraderie de l'enfance ne doit pas exclure le respect. Il faut apprendre au petit garçon à respecter la petite fille, c'est le seul moyen d'arriver à ce que l'homme respecte la femme. Il faut que, dès l'enfance, il sache qu'il existe une différence morale entre lui et elle.

Pour le lui faire comprendre il faut, dans toutes les circonstances, mettre la petite fille avant le petit garçon. Dans les classes il faut réserver les premiers bancs aux filles, à table les servir les premières, les mettre en avant dans les rangs, partout, enfin, leur donner la place que leur supério-

rité morale leur assigne, la place que l'homme doit continuer à leur donner dans la vie sociale (1).

C'est à l'âge où la sexualité s'éveille que doit commencer l'enseignement moral, c'est-à-dire l'explication des lois qui doivent régir les relations des deux sexes. Il faut que le jeune garçon sache, de bonne heure, que ces relations doivent être pleines de respect, de prévenances, de galanterie même (2).

Loin d'exclure ces pratiques de l'école je voudrais, au contraire, les imposer.

J'y ajouterais la poésie, la musique, la danse et certains exercices qui ont un caractère de courtoiserie chevaleresque.

Aux fillettes je donnerais des leçons de dignité, en leur enseignant ce qui leur est dû et en leur faisant connaître la mission moralisatrice qu'elles ont à remplir dans le monde.

Lammenais disait: « La société humaine est fondée sur le don naturel ou le sacrifice de l'homme à l'homme et le sacrifice est l'essence de toute société. »

Mettons *de l'homme à la femme* et nous aurons la formule juste. C'est ce que l'homme a désappris, c'est ce qu'il importe de lui réapprendre.

L'individualisme est l'ennemi de l'ordre social, il supprime l'éducation et détruit le bonheur.

Enseignement supérieur

L'enseignement supérieur est celui qui prépare à une profession libérale. Il ne devrait donc être qu'un enseignement

(1) C'est le renversement de ce qui existe. Aujourd'hui, dans les écoles enfantines mixtes, la maîtresse dit au petit garçon : « Si tu n'es pas sage tu iras sur le banc des filles » ; c'est une punition. Comment, après cela, lui apprendre à respecter la femme ?

(2) Le mot *galanterie* est, ordinairement, mal compris. Il vient d'un vieux mot du haut allemand *geil*, dont on a fait *gala*, qui veut dire pompeux — exagération de cérémonieux. Exagérer le cérémonial vis-à-vis de la femme c'est une preuve de respect, le supprimer est une marque de dédain ou de mépris.

professionnel, chacun choisissant sa spécialité. Actuellement, il est divisé en deux grandes branches :

— Les Lettres qui s'occupent du passé : de l'histoire et des philosophies, plus ou moins dérivées de la théologie.

— Les sciences qui s'occupent de retrouver les lois de la Nature. (Je dis *retrouver* parce que l'antiquité les a connues.)

La plus grande incertitude règne dans l'esprit des hommes sur la façon d'organiser l'enseignement de ces deux ordres de connaissances — en réalité contradictoires.

C'est que, en effet, les traditions masculines sont la contradiction des vérités scientifiques. Et le mélange que l'on fait de ces diverses matières forme un ensemble hétéroclite qui jette le plus grand trouble dans l'esprit de l'étudiant.

Pour juger de l'incertitude même de ceux qui rédigent les programmes, il n'y a qu'à montrer combien ils durent peu et sont souvent remaniés. Ainsi, j'ai sous les yeux le compte rendu d'un travail fait par M. Gréard sur ce thème.

C'est en 1884 qu'il écrit et il nous montre que, dans les années qui viennent de s'écouler, les programmes ont été changés trois fois : en 1872, en 1874 et en 1880. Et, dans cette même année 1884, un arrêté ministériel signalait la nécessité d'un nouveau remaniement.

Remontant plus haut encore, M. Gréard nous dit :

« Aucun sujet ne répond à un intérêt plus pressant et aucun n'a une portée plus sérieuse. Comment oublier, en effet, qu'au commencement de ce siècle nous ne comptons pas moins de douze plans d'études, presque aussitôt abolis qu'édifiés ? » (1)

(1) Ces douze plans d'étude sont exposés dans le mémoire de M. Gréard. L'éminent vice-recteur en cite même un bien plus grand nombre, car il ne limite pas sa revue rétrospective à ces quatre-vingts dernières années ; il nous montre aussi comment nos pères entendaient l'éducation sous l'ancien régime.

Cette revue est vraiment intéressante ; elle est instructive à plus d'un titre, mais elle n'est pas sans inspirer quelque tristesse. *La conclusion qui s'en dégage nécessairement, c'est que l'éducation de l'enfance n'a été qu'une suite d'expériences aussitôt abandonnées qu'entreprises, une succes-*

FACULTÉ DES LETTRES

L'enseignement donné dans les Facultés des Lettres repose, presque tout entier, sur l'histoire et la philosophie. (Exception faite, bien entendu, de l'enseignement des langues anciennes ou modernes).

Or, l'histoire qu'on nous enseigne n'est pas autre chose que la justification de ceux qui ont eu tort, sans que, comme contre-pied, on nous montre la plaidoirie de ceux qui avaient raison.

C'est donc très justement que l'on a dit que « l'histoire est la glorification des forbans ».

Ce sont ceux qui ont renversé l'autorité légitime, basée sur le droit naturel, qui, préoccupés de justifier leurs actes, n'ont eu d'autre but que de présenter leur règne comme glorieux et de jeter le blâme sur ce qui avait antérieurement existé. Quelques-uns se posent en rénovateurs venant ramener l'ordre dans le monde, qu'ils viennent, au contraire, bouleverser. Et, pour prouver leur mission, soi-disant providentielle, beaucoup d'entre eux laissent un livre, que l'on représente comme le dernier mot du savoir et de la morale et qui n'est jamais que le résumé — très altéré — des ouvrages antérieurs, que l'on prend le plus grand soin de faire détruire.

Le nom de ces *grands hommes* reste dans l'histoire.

— C'est le Ram des hindous — qui renverse le pouvoir féminin, antérieur à son règne — et justifie son usurpation dans son fameux poème : le Ramayana.

— C'est Confucius qui vient, soi-disant réviser les ouvrages antérieurs à lui et qui ne fait qu'y effacer l'histoire de la

sion de tâtonnements et d'hésitations. « Nous devrions nous garder, dans l'Université, disait Saint-Marc Girardin, de démolir tous les matins la maison sous prétexte de bâtir un palais ». Le mot est judicieux. Sans remonter au-delà de dix ans, nous voyons trois maisons, trois programmes édifiés et démolis ; mais le palais est encore à construire.

religion primitive, fondée par des femmes qu'on appelait : *des génies*.

— C'est Zoroastre (Zorathustra) dont le nom veut dire : *donné contre les Dévas*. Or les Dévas qu'il vient renverser, sont les « *femmes-lumière* » de l'Inde.

— C'est Esdras venant faire du Sépher, — ce livre admirable qui contenait l'exposé des lois de la Nature et qui avait été écrit par Marie l'Egyptienne — une parodie grotesque : la Bible.

Je ne cite que les plus connus. Tous sont glorifiés comme ayant été les grands génies de l'humanité.

Quant aux femmes dont ils ont volé l'œuvre pour s'en faire un piédestal — tout en l'altérant — qui les connaît? L'histoire écrite par les usurpateurs n'a été que leur justification et le nom de leurs victimes, voué à l'oubli, en a été soigneusement effacé.

L'histoire n'est donc qu'un tissu de mensonges fait pour glorifier l'homme, et c'est avec un pareil enseignement qu'on forme l'esprit du jeune étudiant.

L'Université semble n'avoir qu'un but : développer son orgueil — alors que, si on lui montrait la vraie histoire on le rendrait plus modeste et plus prudent.

Quant à la philosophie c'est l'exposé des systèmes contradictoires qui nous montrent l'état d'incertitude de la mentalité masculine.

Je la résume d'un mot : c'est l'histoire du sophisme.

Elle fut instituée, dans l'antiquité, pour faire opposition à l'enseignement des lois de la Nature donné dans les temples par les Prêtresses.

L'homme ne voulant plus écouter la femme, s'étant révolté contre l'esprit féminin, voulut s'affranchir de *la foi* qu'elle exigeait, et marcher seul à la recherche de la vérité. Mais les systèmes qu'il fonda prouvent son impuissance et resteront comme le témoignage de son orgueil.

C'est à cette époque que l'on voit le scepticisme, cette faiblesse de l'esprit de l'homme, devenir « *un système* ».

Les sceptiques se font gloire de ne plus croire, parce qu'ils *ne peuvent* plus croire.

LE DROIT

Si des Facultés de lettres nous passons aux Facultés de Droit, nous voyons que là c'est bien pis encore.

Il ne s'agit plus seulement de présenter une histoire faussée il s'agit de justifier le système en l'étayant sur un prétendu droit qui est la négation du *vrai Droit.*

Cependant l'enseignement donné dans ces Facultés est tellement choquant qu'on a pensé, sérieusement, à le réformer. Bien entendu, il ne s'agit pas de la grande réforme qui serait nécessaire, mais d'une petite modification rentrant dans le même cadre de mensonges primitifs.

On introduirait dans l'enseignement les matières nouvelles que voici : les voies d'exécution dans la procédure civile, le droit international privé, le droit commercial maritime, la législation commerciale comparée, le droit administratif en ce qui concerne spécialement la législation des cultes, la législation financière, le droit international public, la législation coloniale ou mieux une série d'études sur la colonisation et la législation industrielle.

Toutes choses, comme on le voit, qui ne concernent que des intérêts matériels.

Quant à la réforme qui intéresserait la vie morale de l'homme, c'est-à-dire ses relations familiales et sexuelles, oh ! celles-là il est convenu qu'il ne faut pas y toucher. Les infamies du droit romain, passées dans nos lois, sont considérées comme la base de l'édifice social.

Or, c'est le Droit romain qui a perdu Rome ; c'est le Code Napoléon qui démoralise la France.

Et ce n'est pas seulement en ce qui concerne les relations sexuelles, que l'on veut garder toutes les lois qui démorali-

sent les hommes, c'est aussi dans ce qui concerne les lois économiques.

C'est-à-dire que ce que l'on veut respecter, c'est la cause des deux grandes crises qui nous mènent à l'effondrement social : la crise morale et la crise économique.

M. Léveillé, professeur de droit criminel, interwiévé par un rédacteur du *Matin*, au sujet des réformes projetées à l'Ecole de Droit, a dit ceci (1) :

« La question est simple dans son principe. La réforme du doctorat s'impose et je crois que, sur ce point, toutes les bonnes volontés sont d'accord.

Longtemps, l'étude du droit s'est bornée à peu près au droit romain et au droit civil, qui résument tout ce *qui est relatif à la famille et à la propriété*. C'est là la *base de l'édifice*, et pour rien au monde nous ne voudrions consentir à ce qu'il puisse être ébranlé.

Mais il faut bien convenir que, à l'heure actuelle, cet enseignement est insuffisant. Les relations extérieures de l'homme se sont développées, depuis peu de temps même, de façon très notable. Je connais beaucoup de professeurs qui, il y a vingt ans, pensaient, comme moi, qu'il fallait élargir le champ des études, y introduire notamment des matières plus *modernes*, plus immédiatement utiles. Ce que nous avions rêvé alors que nous étions de simples lieutenants nous tâchons, aujourd'hui que nous avons avancé en grade, de le faire entrer dans le domaine de la pratique et des faits. »

Les matières modernes que l'on se propose d'introduire dans l'enseignement sont, en résumé, ce qu'on peut appeler le *droit démocratique*, les satisfactions données aux revendications des masses populaires.

On ferait des concessions au nombre — c'est-à-dire à *la Force*, tandis que rien n'est même proposé pour rendre justice à ceux dont les droits sont vraiment sacrés, ceux — et celles — qui planent au sommet intellectuel de l'humanité,

(1) Voir le *Matin* du 26 juin 1893.

et qui, dans la Société actuelle, sont les véritables *sacrifiés*. Donc, les réformes de cette *Ecole de droit*, qui méconnaît *le Droit*, tendraient à accentuer le mouvement de décadence qui nous pousse vers la barbarie ; rien ne serait fait en vue du relèvement moral qui est la vraie base du progrès et de la prospérité.

Le jeune homme a appris, à l'Ecole de Droit, qu'il est supérieur à sa Mère ; comment voulez-vous qu'en sortant de là il respecte la femme ?

On lui a enseigné la manière dont ses ancêtres s'y sont pris pour la dépouiller de ses biens et pour l'asservir. Après cela il n'a plus qu'à continuer le même système, il sait comment on s'y prend pour la narguer et la mystifier, tout cela est dans le *droit* qu'on lui a enseigné.

FACULTÉ DES SCIENCES

Il existe, dans toutes les Universités, un enseignement dit scientifique. Sur la porte par où l'on pénètre dans le lieu où se donne cet enseignement nous voyons s'étaler ces mots : *Faculté des sciences*. Entrez-y, allez écouter les leçons qui se donnent dans tous les amphithéâtres, et puis, dites-nous où vous avez entendu enseigner *la science*? Vous serez bien forcé de nous répondre : nulle part.

En effet, vous avez vu indiquer des méthodes, procéder à des expériences, exposer, par certains professeurs, des hypothèses — qu'un autre professeur vient, une heure après, dans la même chaire, démentir — faire quelques descriptions d'objets plus ou moins bien observés. Quant à la Science, qui est : *l'explication des lois de la Nature*, vous ne l'avez entendue enseigner nulle part.

L'enseignement, dit scientifique, n'est qu'un exposé de l'état actuel de l'empirisme, c'est-à-dire des méthodes de

recherche, auquel on ajoute un exposé des doutes et des hypothèses de l'homme.

Or, pourquoi, alors, met-on sur la porte: *Faculté des Sciences*, puisque la science n'y est pas enseignée ?

Le mot science (*scientia* de *scire*), veut dire savoir, ne l'oublions pas. Quant au mot empirisme (de *empeirikos*), il veut dire expérience.

Or, non seulement l'empirisme n'est pas la Science, mais il en est la négation.

En effet, la Science c'est la connaissance de quelque chose. Or, quand on a une connaissance acquise, on ne cherche plus — puisque l'on sait — et quand on sait on est en possession d'une théorie.

La théorie, en effet, c'est le rapport établi entre une loi générale et tous les faits particuliers qui en dépendent. Il ne peut donc y avoir de science que s'il y a des théories. Ecoutez les professeurs de cette Faculté des Sciences, vous les entendrez, à tous moments, dire: « *Moi je ne fais pas de théorie, je fais de la science.* » Et, ce qu'ils appellent science, c'est l'empirisme. Donc, dans cette phrase il y a deux erreurs: la première est celle qui fait condamner la théorie, comme n'étant pas de la science, alors que la théorie seule est de la science ; la seconde est celle qui consiste à appliquer le mot Science à l'empirisme, qui en est la négation.

Si les hommes ont condamné la théorie c'est parce qu'ils n'ont pas pu en faire de juste. Mais ce n'est pas une raison parce que l'aveugle ne voit pas le chemin qui est devant lui pour nier que le chemin existe.

Cela ne prouve qu'une chose: c'est que la science doit être faite par ceux qui voient et non par les aveugles.

Or, c'est la femme qui a cette voyance particulière qui permet d'expliquer *les lois de la Nature*. Et, la mettre sur le banc des élèves — elle qui a des certitudes — tandis que c'est l'homme qui est dans la chaire du Maître, — lui qui n'a que des doutes — n'est-ce pas charger l'aveugle de conduire celui qui voit ?

Mme de Besobrasow a exprimé cela d'un mot un peu brutal, elle a dit : « C'est l'esprit envoyé à l'école de la sottise ».

Paul Bert, apercevant le même fait l'a exprimé plus poliment dans la préface de son traité de Zoologie. Il dit : « Il faut beaucoup de prudence pour enseigner devant les femmes ».

LA FEMME INSTITUTRICE ET ÉDUCATRICE NATURELLE

La femme seule peut enseigner la VÉRITÉ absolue parce que la femme seule peut concevoir la vérité absolue.

Pour les hommes la vérité est toujours relative et subordonnée à des intérêts particuliers. La perception de l'homme varie avec l'intensité de ses facultés cérébrales, mais elle décroît continuellement pendant sa vie sexuelle. Elle est, pour chacun d'eux, le point du cadran physiologique que marque l'aiguille de la sexualité.

Or, la première condition à remplir, pour diriger les autres, c'est de posséder des facultés qui assurent un jugement droit, un discernement juste et qui ne soient pas susceptibles de décroître avec le temps.

Il ne suffit pas, pour enseigner, d'avoir la mémoire remplie des œuvres que les hommes ont faites, de bien savoir par cœur les traités classiques, il faut, avant tout, savoir discerner ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est juste de ce qui est injuste, ce qui est bien de ce qui est mal, car il est indispensable que, dans l'enseignement donné à la jeunesse tout soit rigoureusement vrai.

Ce n'est pas le but que l'instruction, donnée par les hommes, a cherché à atteindre ; nous vivons dans un siècle de mensonges et d'erreurs ; le mensonge a des trônes, l'erreur a des temples et l'enfant grandit dans une atmosphère troublée dont il subit l'influence.

Le jeune garçon, dont le cerveau se dévie peu à peu, pendant qu'il devient homme, s'habitue au mensonge, ses aînés le lui ont présenté comme étant la vérité, sa raison déviée ne proteste pas; mais la jeune fille, qui suit une évolution inverse, arrive, un jour, à un réveil terrible, lorsqu'elle atteint l'âge où sa raison se développe, où son jugement se fortifie; elle reconnait qu'on l'a bercée dans l'erreur, instruite dans le mensonge, que les idoles qu'on lui a fait adorer sont de clinquant, que les idées qu'on lui a imposées sont fausses et en contradiction avec les siennes, et tout cela cause, en elle, un trouble profond, un sentiment de méfiance, quelquefois de découragement et d'abattement; les moins fortes s'inclinent et tombent dans l'abêtissement voulu d'elles, quelques-unes se révoltent.

Mieux vaut, mille fois, abandonner l'enfant à la Nature que de le confier à la direction de l'homme qui fausse son jugement dès le berceau.

La raison de l'enfant est droite, il ne faut pas la faire dévier. Cette torsion viendra d'elle-même et viendra trop tôt.

Son esprit est plus apte que celui de l'homme à sonder les mystères de la Nature, plus apte à résoudre les grands problèmes du monde. En prétendant lui enseigner les œuvres des hommes on ne lui apporte pas la lumière mais les ténèbres.

Donc, si l'on veut, sincèrement, remettre dans le monde la VÉRITÉ, la première chose à faire c'est de rendre la direction de la jeunesse à son institutrice naturelle : à la femme.

Quand je dis *rendre* je veux dire, par là, qu'il faut le lui laisser *reprendre*, car elle n'a pas de mandat à demander à l'homme, qui n'a aucun droit de lui en conférer.

Nous avons entendu répéter cette phrase écrite dernièrement : « Elle doit être ce qu'il y a de mieux en dépendant de ce qu'il y a de pire ».

Or, c'est cette dépendance, qui l'humilie, que nous ne

voulons plus, et son action éducatrice ne sera vraiment efficace que quand elle sera complètement indépendante des caprices et de la pression masculine.

Leibnitz a dit : « Donnez-moi l'instruction publique pendant un demi-siècle et je changerai la face du monde ».

Moi, je dis : « Laissez-nous prendre en main l'œuvre de la régénération sociale en nous laissant reprendre notre place naturelle d'institutrice, et en vingt-cinq ans de l'enfer social actuel nous ferons un Eden ».

L'ENSEIGNEMENT OFFICIEL

Il existe, en France — et dans les autres nations — une petite minorité d'hommes dépositaire d'un mandat universitaire, et qui croient que la culture intellectuelle de la société n'existe pas hors d'eux. Ils vivent entre eux et ignorent le monde extérieur qui, cependant, est tout, puisqu'ils sont, vis-à-vis de lui, comme un est à cent mille. Mais, s'ils sont peu nombreux, ils font du bruit comme cent mille.

C'est que ceux qui font le vrai mouvement intellectuel, ceux qui représentent le génie des nations, ont toujours la modestie de la véritable valeur.

Ils n'ont pas assez médité ces paroles d'un philosophe : « *Gardez-vous d'être modeste, on pourrait vous prendre au mot.* »

Du reste, la modestie ne leur est pas seulement naturelle, elle leur est, presque toujours, imposée par la jalousie qui les entoure et refuse toute publicité au génie inconnu.

Les universitaires luttent entre eux, devant le public qui les admire ou les raille. Cela leur importe peu, du reste, ils se croient au-dessus du jugement des masses. Cependant, c'est dans ces masses que se trouvent tous les penseurs qui font progresser l'humanité. C'est en dehors de la science des Facultés et en dehors des dogmes de l'Eglise que se pro-

duit tout le mouvement intellectuel, toute la vie de l'esprit, toute l'agitation des idées, que les *officiels* ne connaissent même pas — et ne veulent pas connaître. Ces deux puissances dogmatiques opposées ne représentent, l'une et l'autre, qu'une étape du développement intellectuel, qu'une forme figée à un moment d'arrêt, que les esprits libres dépassent toujours. Elles sont, l'une et l'autre, des puissances qui ont été au sommet, un jour, et qui croient y être resté. Elles n'ont pas suivi l'évolution des idées qui s'est accomplie en dehors d'elles et sans elles ; évolution dont elles ne peuvent même plus comprendre les conceptions — si différentes de ce qu'elles enseignent — dédaignant tout ce qui se produit en dehors de leur orthodoxie.

« La société est organisée de telle sorte que tout être supérieur se forme en dehors d'elle et en dépit d'elle », a-t-on dit. En effet, la cause de la décadence intellectuelle et morale que nous traversons est dans les idées fausses inculquées au jeune homme à l'âge où il s'assimile la pensée des autres. Les familles donnent leurs fils aux Universités au sortir du collège, ces jeunes gens ont encore, à ce moment, des idées justes, acquises dans la famille ; quand on les rend à leur mère, ces idées justes sont remplacées par une demi-science, composée de notions plus ou moins fausses sur toutes choses.

Les jeunes gens sentent si bien, eux-mêmes, les défauts de l'enseignement universitaire, que, dans ces dernières années, il s'est constitué, à Paris, une société d'étudiants dont la première manifestation a été un acte de protestation contre l'enseignement officiel. Ces jeunes gens disaient à leurs maîtres : « Nous voulons la vérité scientifique et vous ne nous la donnez pas. » Or, cette vérité-là, ce n'est pas l'homme qui peut nous la donner, c'est la femme. C'est elle seule qui peut relever le niveau intellectuel de l'humanité et refaire à l'homme une vraie science et une vraie morale.

C'est la femme antique, la Prêtresse de Delphes, qui avait

inscrit sur le fronton du temple fameux cette phrase : « Avant tout, connais-toi toi-même ».

C'est encore la femme moderne qui apporte à l'homme la connaissance de son origine, de son évolution et de sa réelle nature psychique

ENSEIGNEMENT SOCIAL

L'idée régit le monde. La pensée transmise, propagée, gouverne les Etats. Celui qui tient une plume est mille fois plus puissant que celui qui tient une arme, il fait l'opinion, l'opinion fait les mœurs, les mœurs font les lois.

Il y a donc un intérêt capital, pour la vie morale, à ce que ceux qui dirigent l'opinion soient dignes de cette mission, car, si l'opinion est bien dirigée les nations s'élèvent, si elle est mal dirigée elles s'effondrent dans la décadence.

Jadis l'enseignement social était laissé aux philosophes, aux penseurs ; aujourd'hui il est accaparé par une classe d'hommes qui, en quête d'une position, d'un avenir, se sont jetés dans la littérature parce qu'ils n'ont pas trouvé autre chose à faire. Les lettres, le théâtre, le journal, sont le refuge de toutes les médiocrités. Pour un homme de talent on y trouve cinquante nullités.

Et comme les moins sérieux sont toujours les plus féconds et les plus tapageurs, ce sont ceux-là qui font l'opinion, ce sont eux qui dirigent la Nation, par leurs écrits, en attendant qu'ils la gouvernent par leurs votes, car le journalisme est le chemin qui mène à la députation.

LE LIVRE

Les idées se propagent surtout de trois manières : par le livre, par le théâtre, par le journal.

La nécessité d'instruire le grand public s'est imposée avec une telle force, depuis quelques années, que partout on a vu les efforts dirigés dans cette voie. Après l'Ecole on a pensé, d'abord, au Livre ; on a ouvert, dans tous les quartiers de Paris, des bibliothèques de prêt gratuit. Excellente idée si elle avait été bien dirigée, mais dans cette œuvre, comme dans toutes celles qui se font sans discernement, il est arrivé que c'est au profit de la corruption et non au profit de la Vérité et de la Morale que le mouvement s'est opéré. Les bibliothèques populaires se sont multipliées ; dans chaque mairie il y en a une, il y en a dans les écoles communales, dans des sociétés d'instruction, il y en a partout. On était en droit de croire que, dans ces centres officiels d'instruction les *bons livres* seuls seraient donnés au public. Il n'en a pas été ainsi. Partout le roman a prévalu, les livres sérieux n'ont presque pas eu de place, mais on y trouve toute la littérature démoralisante de notre époque. Si vous vous en étonnez on vous répondra : « A quoi bon avoir des livres sérieux le public ne les demande pas, il ne demande que les romans. »

Et on ne voit pas que derrière cette réponse inepte, se trouve justement la cause de la décadence moderne : le manque de direction morale ; on ne s'aperçoit pas que c'est justement parce que le public a des goûts malsains qu'il faut une autorité qui sache les combattre en y faisant diversion, et non en les favorisant.

Donner au public de mauvais livres, sous prétexte d'éducation populaire est aussi absurde que si on ouvrait une pharmacie dans laquelle au lieu de donner gratuitement de bons médicaments pour guérir une nation malade, on ne lui donnait que des poisons sous prétexte qu'elle ne paie pas.

A ceci on pourra me répondre que si on donne au public des romans médiocres et démoralisateurs c'est que les auteurs n'en font guère d'autres.

D'accord. Le mal n'est pas tant qu'on les lise mais qu'on

les écrive. S'il n'y avait personne pour dire des bêtises il n'y aurait personne pour les écouter.

Est-il possible d'empêcher la production des inepties qui déshonorent l'esprit humain ?

On va me répondre en me parlant des grands principes de liberté, et moi je répondrai en invoquant le grand principe du progrès, que cette liberté entrave.

Il faut choisir entre la liberté laissée au premier venu de démoraliser une nation et, ainsi, de la jeter dans la barbarie, et la restriction de la liberté du mal — afin de laisser la place au bien.

Rien n'est plus funeste que la liberté mal entendue et accaparée par ceux qui abaissent le niveau des esprits au lieu d'être laissée — et assurée — à ceux qui l'élèvent.

La liberté de parler laissée aux inférieurs leur sert, d'une part, à manifester leur jalousie pour les supérieurs en déversant sur eux leur malfaisante raillerie, qui en est l'expression, d'autre part à exposer librement toutes les bassesses humaines, qui servent d'exemple et de stimulant aux plus mauvaises passions. Donc, les deux résultats de la liberté absolue donnée à l'homme, sont : la manifestation de l'envie — qui ridiculise; la glorification du vice — qui pervertit. C'est dans la liberté qu'on juge les hommes, puisque c'est alors qu'ils montrent ce qu'ils sont. L'expérience est faite, elle nous a montré ce que fait « l'homme libre ». Il s'abaisse et cherche à abaisser les autres avec lui. Le résultat n'est pas glorieux pour le sexe masculin. Et nous, femmes, qui assistons à cette expérience sociale, nous ne sommes pas fâchées de savoir ce que deviennent les revendications de liberté, sans cesse formulées par nous, lorsque c'est l'homme qui s'assimile l'idée — et la réalise. Elle donne, comme résultat, le contraire de ce que nous demandons; nous voulons la liberté pour le bien, on nous donne la liberté pour le mal.

En littérature, les hommes ont épuisé le genre immoral,

et il ne pouvait pas en être autrement puisque, en l'absence d'une autorité qui les retienne, ils n'agissent que sous l'impulsion de leur instinct, qui les entraine vers la passion sexuelle.

La littérature des hommes a suivi une évolution qui est le tableau fidèle de leur évolution psychique. Partie du cerveau elle est descendue dans la vie sentimentale et est venue aboutir au dernier terme de la sexualité, c'est-à-dire à l'immondice: dernier but, terme extrême des aspirations masculines. Tout ce que l'homme dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il écrit, indique cette évolution fatale, partout il met « l'amour », d'abord voilé, dissimulé, poétisé, puis un peu plus découvert, puis, finalement, mis brutalement à nu. On sent que c'est à cela qu'il veut arriver.

La littérature fut, d'abord, laissée aux poëtes et aux philosophes, qui seuls osaient parler. Ils avaient des idées et de la pudeur, et ils exerçaient une salutaire influence sur les esprits. Mais leur gloire créa des jalousies; des esprits moins élevés voulurent la même part de gloire sans avoir la même somme de génie et une fois la voie ouverte on vit, dans tous les degrés, même les inférieurs, une agitation se produire, dans le but d'escalader les échelons de la vie intellectuelle. Chacun voulut parler, tous se crurent du génie, et tous étalèrent, sans vergogne, leurs sentiments pervertis et leur pensée troublée. On dirait qu'un mauvais génie les pousse à venir ainsi étaler devant la femme leur perversion et leur bêtise, afin qu'elle puisse mieux les juger. Sans s'en douter, ils ont jeté le masque. C'est ce qui nous a permis de comprendre les secrets de leur nature psychique.

« Depuis Gœthe jusqu'à Dumas fils, dit M. Alex. Weill, le livre, le théâtre, le feuilleton, ne sont qu'un panégyrique de vices et de crimes ; une littérature toute de prostitution ! Jamais, depuis que la pensée humaine existe, pareille littérature fornicatrice et prévaricatrice, en prose et en vers, n'a vu le jour !

C est cette littérature qui, glorifiant, d'un côté, les erreurs mortelles du moyen-âge, a provoqué, de l'autre, le droit du plus fort.

Aussi, sommes-nous à la veille d'une conflagration générale qui, en dix ans, détruira les fruits de cinquante années de paix, gagnées par les vérités et les sacrifices des grands hommes du XVIIe et du XVIIIe siècle !

Et ces deux monstres d'erreur se dévoreront les uns les autres, jusqu'au moment où des hommes de génie, doués de raison, aimant la vérité pour elle-même, proclameront la Justice inexorable sans pardon, au nom des *Devoirs de l'homme*, car les droits n'ont jamais jailli et ne jailliront jamais que des devoirs accomplis, soit *volontairement par la Vertu*, soit *forcément par la Justice sociale.* »

Aujourd'hui il n'y a qu'un moyen de faire du nouveau en littérature, c'est de créer « le genre moral » ; le genre immoral étant épuisé.

C'est le seul moyen de relever les esprits abattus, de raviver les cœurs engourdis, d'encourager les âmes blessées et souffrantes, de leur rendre la foi et de ramener à l'espérance en montrant, à tous, les grandes vérités qui planent pardessus le monde et l'homme. Une telle littérature serait « un genre nouveau », car tout ce qui élève l'esprit dans les régions de l'idéal a été supprimé de la littérature moderne.

LE THÉATRE

Deux tendances, l'une avilissante, l'autre rénovatrice, semblent se manifester par le théâtre; l'une poussant jusqu'à l'extrême le genre immonde et stupide, l'autre soutenant des thèses qui, presque toutes, cherchent à entamer la légendaire sainteté du mariage. C'est un symptôme.

Mais si le théâtre est l'image de l'état des esprits, c'est un reflet lent, timide, qui ne montre pas les idées les plus auda-

cieusement saines, mais seulement les tâtonnements indécis.

Le théâtre est timide, à tort, car c'est par des coups d'audace seulement qu'on remue l'indifférence des masses (1).

Si le théâtre est timoré dans les thèses rénovatrices, c'est qu'il est l'image de l'esprit de l'homme qui n'ose, que bien lentement, s'embarquer dans la voie des révisions sociales. Il a une arrière-pensée qui le retient, il se figure que le monde actuel est fait à son profit et que, le défaire, c'est abandonner un privilège. Il faut des esprits bien supérieurs pour comprendre que c'est tout le contraire et que l'homme s'est dupé lui-même.

Les auteurs dramatiques, généralement imbus de tous les préjugés du vieux monde, n'avaient eu, jusqu'ici, d'autre but que de faire triompher, par le théâtre, la fausse morale de l'homme.

C'était une école de tolérance pour le sexe masculin et d'intolérance pour le sexe féminin. Le thème principal était l'adultère, c'est-à-dire l'amour de la femme, amour « coupable », caché, regretté, puni, mais toujours l'amour. Et,

(1) On avait espéré cette audace du Théâtre Féministe. Ce fut une déception ; il resta dans les données de la vieille morale. Catulle Mendès le constate dans le « *Journal* » du 26 juin 1897. Il dit :

« Plutôt que ce qu'il fera, le Théâtre Féministe, par la bouche de M. Henry Fouquier, a indiqué ce qu'il ne fera pas ; il s'est, surtout, défendu de toute velléité d'outrance dans les revendications des droits de la femme. Rien ne me paraît moins concevable, et plus vain, que l'idée d'une révolution sans révolution, d'une émeute qui garde la mesure et d'un « Ote-toi de là que je m'y mette » en un geste d'éventail. Il faut des viragos pour la virilisation de la féminité. S'il veut produire quelque effet — heureux ou non, désastreux ou non, — le Théâtre Féministe devra, au risque du ridicule (qu'importe !) hasarder les plus excessives audaces de pensée et de parole, toutes les énormités pleines de querelles des congrès de naguère. C'est d'un rude assaut qu'il faut ouvrir la brèche, à travers la nuit des préjugés et des lois, vers l'amour libre, ce ciel promis ! et l'on ne fait pas une Voie lactée sans casser quelques étoiles. Si, au contraire, les directrices de la nouvelle scène veulent procéder avec modération, ne rien oser, qui soit contraire au bon goût, en un mot, tiennent particulièrement à ne point paraître des « toquées », elles n'auront fait qu'ajouter un théâtre à tant de théâtres. »

pendant que la femme était inmanquablement condamnée, au dénouement, pour avoir aimé, l'homme y était toujours montré triomphant pour avoir empêché l'élan du cœur féminin.

C'est surtout par le théâtre que l'homme est arrivé à faire accepter le régime de mensonge sur lequel est basée la société actuelle. C'est par le théâtre qu'il a fait prendre ses vices pour des vertus et les vertus de la femme pour des vices. Et c'est pour soutenir ces idées fausses, ces principes qui blessent profondément la vraie morale, qu'une foule d'auteurs se sont faits de prétendus *prêcheurs de morale;* esprits faux, ils ont faussé l'esprit public.

Prenez au hasard une comédie — ou un roman — dans le tas de notre littérature moderne; que la chose soit signée de Dumas, About, Sardou, Feuillet, Augier, etc., ce sera toujours la même note, la même expression plus ou moins bien agrémentée, de la même morale *immorale.* Dans tous, vous trouverez un plaidoyer habile en faveur de l'institution actuelle du mariage qui consacre le despotisme dans l'homme et le sacrifice dans la femme; dans tous, vous verrez, sous prétexte de bonnes mœurs, condamner la femme dans sa liberté et dans son élévation sexuelle.

Dans toute cette littérature dramatique, la femme qui s'est laissée séduire par un amant est représentée comme la dernière des coquines, l'homme adultère est un pauvre garçon qui a commis une étourderie qu'on lui pardonne toujours à la fin de la pièce.

Cependant, c'est l'amour féminin qui fait la grandeur de l'humanité, c'est l'amour masculin qui l'abaisse, qui fait déchoir l'homme et cause tant de malheurs et de crimes! Et c'est cet amour malsain qu'on étale complaisamment sur la scène et qu'on couvre du pardon de la femme!...

Quelques exemples :

— Voilà l'*Andréa* de Sardou; son mari aime une danseuse; un bracelet, apporté par erreur chez elle, le lui fait

savoir; elle se déguise en couturière afin de passer la soirée dans la loge de la danseuse, là, elle assiste à la perfidie de son mari, elle apprend même qu'il se dispose à partir avec sa maîtresse. Elle va trouver le commissaire de police pour lui demander d'empêcher le départ de son mari, le fait passer pour fou et enfermer pour une nuit dans une maison de santé.

Dénouement : le mari revient chez sa femme — les époux se réconcilient — l'adultère du mari n'a pas d'autres suites.

— Ailleurs, c'est *la Princesse Georges*, de Dumas, outrageusement trompée par son mari et qui, après une velléité de vengeance, se jette dans les bras du coupable, sans qu'il ait même à abaisser son orgueil dans la moindre explication.

— Dans une insanité que l'on peut prendre comme type de ce genre de productions malsaines; les *Dominos roses*, la leçon de morale consiste à « corriger la femme » qui veut entraver le libertinage de son mari. Écoutez l'opinion de ces messieurs de la critique sur ce sujet; l'un d'eux écrit ceci :

« Les premières scènes annonçaient une comédie plus sérieuse, je veux dire d'un comique plus profond. *On entrevoyait une leçon, développée en trois actes, à l'usage des femmes trop absolues sur la pratique des devoirs du mari en général et de la fidélité en particulier*. La leçon est tout à fait indiquée dès le premier acte; mais, dans les deux autres, elle n'est que le prétexte d'une triple et quadruple intrigue de bal masqué. Nous avons dit combien c'était divertissant, mais on y perd de vue le point de départ et la leçon qu'il contenait.

Espérons, toutefois, que les femmes dépourvues d'indulgence pour les distractions et les peccadilles des maris, n'oublieront pas que l'ombrageuse humeur de la jeune Mme Aubier et la rigidité de la respectable Mme Beaubuisson, ne réussissent qu'à exaspérer les velléités de débauche de deux époux, trop étroitement tenus en laisse, et à développer en eux les instincts de ruse et de duplicité. »

— Comme pendant, voici *La femme de Claude*. C'est la

femme adultère représentée comme un monstre qu'il faut tuer. On fait d'elle l'être dangereux, pervers, odieux qu'est l'homme dans les suites de l'amour. L'auteur en fait une coquine fieffée pour justifier le droit qu'il donne au mari de la tuer. C'est le renversement complet de la loi physiologique des sexes, et c'est l'école du crime, la justification des pires instincts de l'homme.

Voici cependant *Monsieur Alphonse* qui apporte une note un peu adoucie dans ce concert de tueries. Nous y voyons un mari trompé, avant la lettre, il est vrai — jamais M. Dumas n'oserait solliciter la pitié pour une femme adultère — et ce mari daigne pardonner. Mais quel pardon ! Comme il tombe de haut ! et tandis que le mari volage n'a qu'à ouvrir les bras pour y voir voler la femme outragée, c'est le front prosterné dans la poussière que la femme coupable attend l'arrêt de son seigneur et maître. Ce n'est point un pardon d'ailleurs, c'est une absolution. Ce mari n'est pas un homme d'esprit et de cœur qu'un retour sur ses propres faiblesses rend pitoyable aux faiblesses d'autrui ; c'est un pontife qui lie et délie au nom du Dieu tout puissant (1).

C'est ainsi que les auteurs dramatiques modernes trouvent le moyen de flatter les vices de l'homme tout en ayant l'air de défendre la morale. Ce système leur réussit à merveille ; en montrant cette complaisance coupable pour le public masculin ils se font toujours applaudir, puisque ce sont les hommes qui applaudissent. Quant aux femmes, comme elles ne font pas de bruit, n'applaudissent pas, et ne manifestent guère leur opinion, on n'en tient pas compte.

(1) Les gens qui sont « dans le train » vont trouver que je prends mes exemples dans des vieilleries bien démodées, et me diront, peut-être, que depuis ces auteurs d'autres thèses ont été soutenues. A cela je répondrai que, n'étant pas dans le même train qu'eux, et n'allant jamais au théâtre, j'ignore presque tout ce qui s'y passe. Cependant les échos du monde profane m'ont fait savoir qu'en fait de nouveauté nous avons eu des pièces misogynes de Strindberg ou les drames religieux qui tendent à nous ramener au Moyen-Age. Ce n'est pas cela qui régénérera le théâtre.

Le théâtre n'est donc pas l'école de la vertu, c'est l'école de la fausse morale, ou, plus correctement, de l'hypocrisie.

Quand, parfois, on met un semblant de vraie morale dans les compositions qu'on offre au public, on trouve encore le moyen de rendre cette morale malsaine en y mêlant des réticences malhonnêtes.

Toute l'école dramatique moderne est coupable de cette hyprocrisie qui réside dans la façon de traiter un sujet plutôt que dans le sujet lui-même. L'honnêteté sincère n'y est pas, l'intention n'est jamais tout-à-fait bonne. L'instinct masculin y reparaît toujours, avec ses railleries, ses plaisanteries grivoises, ses gestes équivoques, ses mots à double entente, quand ce n'est pas la licence franche comme chez les écrivains du XVIIIe siècle.

On va, dans le scabreux, jusqu'à la dernière limite ; il semble même que le talent d'un auteur réside dans la façon dont il sait flatter l instinct sexuel de l'homme sans trop blesser les rigueurs de la censure ou la délicatesse du public féminin.

Les auteurs dramatiques, qui tiennent aujourd'hui le premiers rang, et que Paris admire sont de grands coupables qu'il faut faire responsables de notre état actuel d'abaissement moral, car le Théâtre est un des moyens les plus puissants de propager une idée, de guider la foule, de la corrompre ou de la corriger. Mal dirigé il fait autant de tort qu'il pourrait faire de bien s'il était mieux conduit. C'est le moyen le plus puissant d'agir sur l'esprit des multitudes. Quand trois ou quatre mille spectateurs se sont attachés pendant cinq heures à une action, s'en sont pénétrés, enivrés, se substituant eux-mêmes au héros de la pièce dont ils adoptent les sentiments, leur puissance de sentir se double de cette communication magnétique qui parcourt la foule et ils rapportent chez eux une impression profonde faite par ce spectacle, cette éloquence, cette belle diction. Ils ont, pendant quelques heures, senti, pleuré, vécu dans une action fictive, il est

vrai, mais qui les a exaltés, empoignés comme une passion vraie. L'idée qui a triomphé s'est insinuée dans leur esprit, tout les a pénétrés, l'action, le geste, le son de la voix de l'interprète, qu'ils ne pensent plus qu'à imiter.

Si au lieu d'étaler devant les yeux du public les vices, les vanités, le scepticisme, la raillerie, on lui montrait la grande lutte de l'homme contre lui-même, la vraie histoire reconstituée, la glorification de la femme, le triomphe de la vérité sur l'erreur, l'éternelle justice triomphante, si on rendait la vertu vivante animée, en la personnifiant, en l'incarnant, combien serait différente la vie morale de la société !

LE JOURNAL

Si le livre, le théâtre, sont des moyens puissants de propager une idée, leur action est cependant bien moins efficace que celle du journal, car il est des multitudes de gens qui ne lisent jamais de livres, qui ne vont pas au théâtre, mais qui ne se passeraient pas un jour de leur feuille quotidienne.

C'est par le journal qu'on porte, au quatre coins du monde, l'idée qui a germé dans un cerveau. C'est le journal qui la met en circulation, lui donne une valeur.

Mais la Presse est une force aussi dangereuse qu'utile car, si au lieu de se borner à faire connaître une entreprise, une œuvre, elle la dénature, la ridiculise, si elle abat une personnalité sous sa critique malveillante, le mal qu'elle fait est incalculable et peut entraver les efforts les plus utiles à la vie humaine.

Le journal est resté, pour les esprits simples, un oracle infaillible ; ils croient ce qu'il propage, ils approuvent ce qu'il loue, ils répètent ses nouvelles et ses jugements.

Mais, pour ceux qui voient de près ces boutiques de publicité, quelle triste école d'inconscience, de légèreté, de servilisme, de vénalité !

Daniel Stern a tracé un portrait des journalistes de son temps qui n'est pas flatteur. Je le reproduis parce que c'est un document de psychologie féminine, et puis, pour montrer que les choses ont, peut-être, changé en mieux depuis son époque :

« Qu'ils sont merveilleux, qu'ils sont éblouissants ces aristocrates de la plume, ces marquis, ces princes du journalisme ! Montmorency, la Trémouille, Duras, venez voir, venez apprendre ce que c'est qu'un gentilhomme. Insolents comme des laquais, familiers comme des moineaux, charlatans, rodomonts, ces chevaliers de la piaffe, drapés d'écarlate, se pavanent sur leurs coursiers empanachés, dans leurs carrosses plaqués d'armoiries, escortés de chasseurs, de nègres, de nains, d'odalisques; cherchant, hier, à pieds dans la crotte, un dîner incertain, un gîte précaire, ils ne sauraient aujourd'hui dîner que d'ortolans, habiter que palais et villas splendides. Comme ils méprisent la vertu indigente, comme ils dédaignent le génie resté pauvre, la décence du langage, la probité des mœurs, quelles misères à leurs yeux ! La conscience, comme ce mot suranné les fait sourire ! Et comme ils s'entendent entre eux pour écarter, écraser de leur superbe, le talent honnête qui croit encore à l'étude, au travail, à l'équité des jugements publics ! Comme on le vole impunément dans l'ombre où on le repousse ! Comme on se partage ses dépouilles ! Mais, hélas ! O vanité, ô néant ! Voici déjà que le public s'ennuie, il bâille aux récits de ces Cagliostro. Palais, carrosses, festins, nègres et odalisques, je vous vois disparaître en un clin d'œil. Don Juan, prends garde à M. Dimanche ! »

Il est très vrai que les journaux ne sont pas amusants, ils ne sont même pas intéressants et on ne les lit que par habitude. Ils sont (en France, au moins) l'écho d'une coterie gouvernementale, que le public subit, mais n'aime pas, dont les agissements n'ont d'intérêt que pour la bourse des administrés — ou, quelquefois, pour leur sécurité — mais qui

ne s'élèvent jamais jusqu'à « l'âme du peuple ». Si bien que, le journal étant la photographie de l'esprit gouvernemental, est, lui-même, dénué de l'intérêt qui s'attache aux choses qui élèvent la pensée.

Pour nous intéresser tous, il faudrait un organe s'occupant des hautes questions de principes, non des petits intérêts de partis.

Quel succès pour la feuille qui, prenant les choses de haut, discuterait, à un point de vue nouveau, les grandes questions vitales telles que :

— *La question religieuse*, la plus importante de toutes, la plus grande du siècle, celle qui imprimerait à l'esprit humain un grand mouvement d'émancipation définitive.

Que d'abonnés, pour cette feuille, dans le monde des croyants et des athées, des ecclésiastiques, des docteurs en théologie, des protestants, des catholiques, des orthodoxes, des anglicans et des israëlites, que cette question passionne ! Si, quand il se présente une grande lutte, comme celle que soulève la question sémitique, on remontait dans l'histoire pour montrer comment le conflit a commencé, quel intérêt prendrait la question, que de faits historiques, inconnus du public, il y aurait à dévoiler !...

— *La question sociale*, la façon de s'y prendre pour instituer le régime nouveau qui nous donnera la paix : problème si important qu'il intéresse l'Europe tout entière.

— *La psychologie sexuelle*, base des relations de l'homme et de la femme. Si, au lieu de nous étaler complaisamment tous les scandales et tous les crimes, on exposait et discutait les causes psychiques de ces faits monstrueux, on arriverait ainsi à les empêcher, on éclairerait tous les hommes et toutes les femmes sur ce qui les intéresse le plus au monde : les conditions du bonheur.

Et je m'arrête pour ne pas énumérer tout le programme *des Néosophes* qui, eux, font, dans l'ombre, le travail que je voudrais voir faire au grand jour.

Un journal qui aborderait franchement et sans restriction aucune la discussion de ces hautes questions aurait, comme abonnés, les intellectuels du monde entier.

Ce que le public veut, ce n'est pas tant savoir *ce qui se fait,* qu'être éclairé sur *ce qui pourrait se faire.* On dit, généralement, qu'un journal doit répondre à un besoin qui n'ait pas encore été satisfait. Or, s'il est un besoin universel et pressant, c'est celui de réagir contre le malaise moral qui nous étreint ; c'est celui d'enrayer les progrès du mal, partout triomphant, de combattre la glorification du mensonge, le respect accordé à l'hypocrisie, celui de dévoiler la calomnie partout redoutée, et la haine follement déchaînée.

Le besoin urgent c'est de faire, dans les multitudes, un courant contraire à celui qui nous emporte vers les abimes, c'est de restituer à l'humanité affolée *la Vérité*, lui refaisant une croyance, *la Justice*, lui refaisant un régime social, *le bonheur*, rendant à l'homme l'estime de la femme, rendant à la femme le respect de l'homme.

Le journalisme moderne, par l'étalage qu'il fait des laideurs humaines, a été une école du vice, il a montré des choses monstrueuses, qui ont été des exemples; on s'est habitué, progressivement, à l'horrible. Il fallait faire le contraire, provoquer, par suggestion, le Bien. Personne ne l'a fait, personne n'a essayé d'assainir ce qui a été corrompu, de relever ce qui a été injustement abaissé, d'encourager les indécis, les chancelants, d'élever les esprits vers les sublimes vérités qui nous dominent. C'est à peine si quelques audacieux essayent de lutter pour le triomphe des forces intellectuelles sur les forces brutales. Cependant le moment est décisif : ou la régénération par le triomphe de l'Esprit, ou la barbarie si l'on suit le mouvement commencé, qui nous conduit à l'abime, avec une vitesse croissante.

LA JUSTICE

Les hommes, après avoir fait des mœurs destinées à excuser et même à favoriser leurs passions, destinées aussi à étouffer la raison qui les condamnait, ont fait des lois destinées à sanctionner ce régime de tolérance et d'immoralité. Ils ont mis dans leurs codes tout ce qui pouvait favoriser leurs instincts, c'est-à-dire leurs intérêts, sans trop se nuire entr'eux. Ces lois sont exécutées par des magistrats. Mœurs, lois, justice, sont l'œuvre des hommes; les femmes n'y sont pour rien. Ce sont donc des mœurs d'hommes, des lois d'hommes, une justice d'hommes; c'est-à-dire des lois et une justice de tolérance destinées à excuser ou à sanctionner les manifestations de l'instinct de l'homme.

Il est impossible qu'il en soit autrement; chacun met dans ses actes l'expression de sa volonté, de ses désirs, et nous avons vu que la volonté de l'homme c'est de voir tous ses caprices satisfaits. L'homme a donc fait des lois pour arriver, par ce moyen, à se donner des satisfactions.

Cependant la science nous montre que l'homme, par le seul fait de devenir homme, perd la droiture d'esprit qui fait apercevoir la vérité. Et la Justice c'est la Vérité dans l'ordre pratique.

Par conséquent, plus l'homme *est homme*, moins il est apte à se guider lui-même, à plus forte raison à guider les autres.

D'autre part la science nous montre que, plus la femme avance dans son évolution sexuelle, plus elle acquiert de fermeté dans sa raison droite, plus son jugement est sûr.

C'est en vertu de cette loi de progrès, dans l'ordre moral, qu'on peut dire que « les grandes âmes féminines deviennent constitutionnellement incapables de faire le mal. »

C'est pour cela que l'on prend une figure de femme pour représenter la Justice. Dans la plénitude de sa vie rationnelle elle acquiert la faculté de ne pas se tromper. C'est alors qu'elle peut être déclarée *souveraine*, dans le sens vrai du mot.

(Le mot souverain vient du latin *super*, au-dessus). Et si, pendant toute l'antiquité, le droit de juger les hommes a été considéré comme l'apanage exclusif de la *souveraineté*, c'est que jusque vers le VIII[e] siècle avant notre ère, la souveraineté n'appartenait qu'à la femme; ses jugements étaient considérés comme infaillibles, ils étaient l'expression de la *Justice Divine*, c'est elle qui exerçait le *Droit Divin*, puisque la femme était Déesse. Par sa bouche le Verbe divin se faisait entendre, c'est elle qui proclamait l'innocence ou le crime et le peuple n'osait pas discuter ses arrêts.

Après la chute de l'autocratie féminine et longtemps après la disparition de la croyance à la souveraineté du droit divin de la femme, la croyance à l'infaillibilité du souverain et du juge persista dans le cerveau des masses ignorantes, quoique la justice ne fût plus rendue comme elle l'avait été d'abord; en passant d'un sexe à l'autre elle avait perdu son caractère de vérité infaillible.

Peu à peu la souveraineté, usurpée par l'homme, descendit les degrés de l'échelle sociale; d'abord dans les mains de quelques-uns, elle finit par tomber dans les mains de tous. Aujourd'hui c'est le peuple qui est *souverain*, c'est lui qui a hérité du *Droit Divin*, c'est-à-dire du droit féminin. Il se croit infaillible, comme la femme; mais, au lieu d'appuyer son droit sur une loi de la Nature, il l'appuie sur le nombre, c'est-à-dire sur la force.

Le peuple se déclarant souverain — c'est-à-dire infaillible — est une monstruosité psychologique, puisque l'homme, en masse, ne suit que ses mauvais instincts, et n'arrive qu'au déchaînement de toutes les brutalités, de toutes les violences, donc à l'exercice de toutes les injustices.

Joseph de Maistre nous a montré ce qu'est vraiment la *souveraineté.*

« L'infaillibilité dans l'ordre spirituel, et la souveraineté dans l'ordre temporel, sont deux mots parfaitement synonymes. L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui les domine toutes, dont toutes les autres dérivent, qui gouverne et n'est pas gouvernée, qui juge et n'est pas jugée... Toutes les souverainetés possibles agissent nécessairement comme infaillibles, car tout gouvernement est absolu; et du moment où l'on peut lui résister sous prétexte d'erreur ou d'injustice, il n'existe plus. La souveraineté a des formes différentes, sans doute. Elle ne parle pas à Constantinople comme à Londres; mais quand elle a parlé de part et d'autre à sa manière, le bill est sans appel comme le fefta... Dans l'ordre judiciaire, qui n'est qu'une pièce du gouvernement, ne voit-on pas qu'il faut absolument en venir à une puissance qui juge et n'est pas jugée; précisément parce qu'elle prononce au nom de la puissance suprême dont elle est censée n'être que l'organe et la voix? Qu'on s'y prenne comme on voudra, qu'on donne à ce haut pouvoir judiciaire le nom qu'on voudra, toujours il faudra qu'il y en ait auquel on ne puisse dire : vous avez erré. »

*
* *

Il est incontestable que le droit de juger et de punir ne peut appartenir qu'à celui qui est, moralement, au-dessus des autres, il ne peut pas être donné à celui qui est inférieur, à celui qui ne possède pas le sentiment de la justice qui est inhérent à la supériorité morale, car celui-là, — quand il a ce droit — s'en sert pour se venger de son infériorité en opprimant son supérieur, — c'est une arme donnée à son envie.

Or, la science nous a démontrée que la femme est l'être

privilégié de la Nature, l'être super-humain (dans le sens antique qui faisait du mot humain le vocable qui exprimait la collectivité des hommes seulement). Mais cette loi trouve, dans la statistique, une preuve de plus, puisque les chiffres nous apprennent que la femme criminelle est bien plus rare que l'homme criminel.

Or, n'est-ce pas celui qui sait mieux se conduire que l'autre dans la vie, qui doit gouverner la société?

N'est-ce pas le sexe moralement supérieur qui doit juger le sexe moralement inférieur?

Et n'est-ce pas agir contre toute logique et contre toute raison, que de donner, à celui qui est le plus faillible, le droit exclusif de rendre la justice, non seulement aux hommes, mais même aux femmes, plus vertueuses que les juges?

La société actuelle est une contradiction. C'est pour cela qu'elle nous mène à la barbarie.

La justice de l'homme, appliquée à la femme n'a été qu'une vengeance et une justification. Elle a été injuste et cruelle jusqu'à la folie.

Diderot parlant de la cruauté des lois civiles contre la femme, dit : (*Mélanges*, p. 642).

« Elles ont été traitées comme des enfants imbéciles. Nulle sorte de vexations que, chez les peuples policés, l'homme ne puisse exercer impunément contre la femme. Nulle sorte de vexations que le sauvage n'exerce contre sa femme. »

Cependant, les pouvoirs que l'homme s'est donnés ont été si peu justifiés, il en a fait un tel abus, il a si mal exercé ce droit souverain de législateur et de juge que ceux qui en ont souffert ont commencé à ouvrir les yeux sur l'illégitimité du régime — et c'est ainsi que, peu à peu, la lumière se faisant dans les consciences, on en vint à discuter le *droit Divin* exercé par l'homme.

Longtemps le peuple avait considéré le souverain comme ayant le droit de tout faire et la faculté de ne jamais se tromper. Cette idée, restée, comme un souvenir atavique,

dans le cerveau des masses, avait son origine dans l'antique autorité féminine. On avait continué, pendant des siècles, à proclamer tout gouvernement *absolu* et toute justice *infaillible.*

Mais, à mesure que la conscience des hommes s'affranchissait des préjugés, son respect pour la *souveraineté* des autres hommes s'affaiblissait. Aujourd'hui il n'existe plus que chez les inconscients.

Tous ceux qui pensent savent très bien qu'un homme n'est pas supérieur à un autre homme, et que tous, rendent la justice suivant leur fantaisie — ou, ce qui revient au même, en donnant une interprétation quelconque à des lois déjà mal faites.

Les hommes ont si peu l'idée de la justice que, dans leur inconscience primitive, lorsqu'ils se virent maîtres du monde, ils s'en remirent au hasard pour condamner ou absoudre ; ils instituèrent un « jugement de Dieu » destiné à remplacer l'antique « *Justice divine* ». Ce jugement ne relevait que du surnaturel, c'est-à-dire du hasard aveugle. Et l'usage du duel, qui règne encore parmi les hommes n'est que la continuation de ce système : c'est le triomphe ou la défaite tenant lieu de jugement.

Aujourd'hui, les hommes eux-mêmes, las de ce système, se dénoncent mutuellement.

M. de Lanessan dit dans le *Rappel:*

« Ni Laubardemont faisant brûler vif Urbain Grandier pour avoir ensorselé les Ursulines de Loudun, ni Danton envoyant les Girondins à l'échafaud pour avoir trahi la Révolution, ni Fouquier-Tinville fermant la bouche à Danton, pour étouffer la voix de la défense, ni Robespierre faisant guillotiner Danton pour avoir trahi la patrie, ni Bonaparte, ni Charles X, ni Louis-Philippe, ni Thiers lui-même faisant fusiller les révoltés de la Commune, ni les présidents de la République et ses ministres, ni les députés ou les sénateurs, ni les magistrats civils ou les juges militaires, ni aucun pou-

voir public ou aucun homme ne sont, en cette fin du XIXe siècle, considérés par le peuple comme infaillible.

« Le grand scepticisme humain, ce profond respect de la liberté de l'homme, cette résolution bien arrêtée de ne plus croire à l'absolutisme de la loi, ni à l'infaillibilité du juge, ni à la divinité de la justice, ont fait la grandeur de la Révolution française à la fin du XVIIIe siècle ; elles font, cent ans plus tard, l'honneur et la gloire du peuple de France.

« Après avoir supprimé la justice infaillible du roi, la Démocratie entend supprimer l'infaillibilité de ses propres magistrats. Après avoir établi la publicité de l'accusation, elle prétend fonder la publicité de l'instruction et la publicité de la défense. Elle veut que les portes et les fenêtres des prétoires soient ouvertes en grand et que le peuple tout entier soit le témoin du jugement et le garant, sinon de son infaillibilité à laquelle nul ne peut croire désormais, du moins de son impartialité. »

*
* *

Si nous cherchons l'origine — et la cause — de toutes les injustices commises par les hommes, de tous leurs délits, de tous leurs crimes, nous trouvons cette cause dans leurs conditions sexuelles, nous trouvons cette origine dans l'acte qui diminue leur valeur morale, qui obscurcit leur esprit, qui développe leur égoïsme, qui allume leurs passions.

Le grand poëte, qui était quelquefois un grand moraliste, Victor Hugo, dit dans les *Misérables :* « L'homme a sur lui la chair qui est, tout à la fois, son fardeau et sa tentation. Il la traine, il lui cède. Il doit la surveiller, la contenir, la réprimer et ne lui obéir qu'à la dernière extrémité.

Le moins de péché possible, c'est la loi de l'homme. Pas de péché du tout est le rêve de l'ange. Le péché est une gravitation. »

Or, ce péché, qui est une gravitation dans la voie du mal, n'est puni par aucune loi d'homme.

Mais si l'on ne condamne pas le péché mortel — celui qui tue l'âme masculine — on garde toutes les sévérités de la loi pour le « péché véniel » de la femme, celui qui lui donne les caractères sacrés qui ont fait placer la Déesse antique au sommet de l'Olympe.

C'est par « ce péché » de la femme que l'humanité s'élève ; c'est par « le péché » de l'homme que l'humanité s'abaisse. Le code, punit, dans la femme, ce qui fait grandir l'humanité, il tolère, dans l'homme, ce qui la fait déchoir. (Voir les articles 337 et 339 du code pénal).

Toutes les lois sociales faites par les hommes ont pour but de maintenir ce régime, aussi la femme n'est pas consultée sur la confection de ces lois qu'elle ne pourrait que condamner.

En vertu de quel droit, alors, lui demande-t-on de se soumettre à des lois faites dans l'intention de la diminuer dans sa grandeur morale ? Il est bien démontré qu'il n'y a pas de justice pour elle, aussi, lorsqu'elle se fait justice à elle-même, elle se met dans le cas de légitime défense, puisque son honneur sexuel, et tous ses intérêts, sont attaqués par les lois des hommes, ligués contre elle.

Le réveil de la conscience féminine, longtemps engourdie, est signalé, depuis quelques années, par les actes de courage accomplis par des héroïnes qui ne craignent pas de braver la société masculine, forte de tout son appareil de lois, de tribunaux, de prisons, de journaux, pour défendre la sainte cause de l'honneur de l'humanité représenté dans l'honneur de la femme.

Le courage de la femme, qui proteste ainsi contre la perversité des lois, est immense. Aucun homme n'en ferait autant.

Et, cependant, il se trouve des gens qui condamnent ces actes d'héroïsme, ces actes qui font naître les grands mouve-

ments qui échangent les sociétés ! Il se trouve des gens dont le jugement est si borné qu'ils ne semblent pas comprendre que la femme est *hors la loi*, que lorsqu'elle est appelée à s'y soumettre, on viole ses droits naturels puisque la loi est faite *contre elle*, faite pour l'asservir, pour la dépouiller de ses biens, pour lui enlever tous ses droits, pour la mutiler dans sa valeur morale.

C'est ainsi qu'on voit des gens confondre les cas où la femme se fait justice à elle-même, avec la même action commise par l'homme, comme s'il y avait la moindre ressemblance entre ces deux actes.

L'homme doit se soumettre à la loi puisqu'elle est faite *par lui* et *pour lui*, la femme ne peut être tenue de s'y soumettre puisqu'elle est faite *sans elle* et *contre elle*.

De plus elle est faite par des hommes qui lui sont moralement inférieurs. L'homme se soumettrait-il à des lois faites par des anthropoïdes pour l'asservir ? Evidemment non ; il emploierait la ruse pour se soustraire à la violence du singe, plus fort que lui, et il considérerait cela comme un acte légitime.

La femme qui se fait justice à elle-même, n'est-ce pas le médecin enfermé par le fou qui secoue les barreaux de sa cage, au risque de démolir tout l'édifice ? Qui jette à la tête du fou, qui le nargue, les matériaux qui lui tombent sous la main ? N'est-ce pas *le Juste* qui veut rétablir la Justice ? Qui veut reprendre ses droits violés ? N'est-ce pas le volé qui reprend son bien dans la main du voleur ? L'assassiné qui se débat contre son assassin ?

Et on voudrait que la femme attendît la justice des hommes, alors que ce sont les hommes qui l'ont mise dans la cage, qui l'ont dépouillée de ses biens, qui l'ont assassinée moralement ?

La prétention de l'homme à *corriger* la femme, quand c'est la femme qui doit corriger l'homme, est absolument l'image de la prétention du fou à guérir le médecin.

De quoi l'homme corrigerait-il la femme ?

Du vol ? Mais la femme est volée par la loi. Celle qui vole ne fait que reprendre une partie des biens que les hommes lui ont volé collectivement en la dépouillant légalement de tout ce qu'elle devrait posséder.

De l'infanticide ? Mais, si la femme tue son enfant c'est parce que la société lui fait une honte de sa maternité, ou parce qu'elle ne peut nourrir l'enfant. Si elle tue c'est parce que le père s'est soustrait à son devoir paternel, commettant, par cette action, un crime bien plus grand que celui de la femme car il n'a pas, comme elle, l'excuse de la misère ou de la honte, et c'est lui qui est le criminel puisque, avant la mère, il a commis l'infanticide moral.

Du meurtre ? Mais l'homme tue moralement la femme à toutes héures, tous les jours, de toutes les façons. C'est son esprit qui est annihilé — et la vie de l'esprit est au-dessus de la vie corporelle.

Victor Hugo a écrit dans les *Misérables* cette phrase qui résume toute l'injustice sociale :

« Les fautes des femmes, des enfants, des serviteurs, des faibles, des indigents et des ignorants sont les fautes des maris, des pères, des maîtres, des forts, des riches et des savants. — L'homme est le grand coupable, tout le mal vient de lui. »

LE JURY

Donc la loi est immorale ; mais l'application de la loi l'est encore davantage.

Le jury appelé à prononcer le verdict qui condamne ou absout, est composé d'hommes qui n'ont, pour guider leur jugement, que leur mentalité d'homme, c'est-à-dire leur tendance à l'erreur. On ne leur demande, pour remplir les graves fonctions de jurés, aucune garantie morale, on n'exige

d'eux ni la science qui donne la connaissance de la nature humaine, ni l'austérité d'une vie exemplaire ; il suffit d'une patente payée et de la qualité de commerçant non failli.

Il résulte de ce système que tout ce qui flatte l'instinct de l'homme est toujours traité avec la plus grande indulgence par le jury, tout ce qui blesse cet instinct est condamné avec la plus extrême rigueur.

Ainsi, lorsqu'un homme tue une femme on trouve toujours des circonstances atténuantes pour l'excuser, la misogynie étant toujours un peu dans le cœur des jurés.

L'assassin Pel tua huit ou dix femmes ; il trouva de l'indulgence, *de la sympathie même*, dans le jury. S'il avait tué un seul homme on aurait été inflexible à son égard ; les jurés auraient vu, dans ses crimes, un danger pouvant les atteindre, ils s'en seraient émus, mais tuer des femmes !... (1)

Un fleuriste nommé Ribout, empoisonne sa femme pour épouser sa maîtresse, procédé plus expéditif que le divorce : on l'acquitte.....

Lorsque c'est la jalousie qui a provoqué le meurtre d'une femme il y a toujours acquittement. L'homme jaloux a le droit de vie et de mort sur la femme qu'il jalouse, par le seul fait qu'il est dominé par la plus criminelle des passions.

L'ivrogne est irresponsable ; il peut tuer tout le monde, son état l'excuse... il ne savait pas ce qu'il faisait....

Mais lorsque c'est une femme qui est accusée d'ivrognerie cette circonstance, atténuante pour l'homme, devient aggravante pour elle. Alors on se souvient de sa supériorité morale et on lui donne une responsabilité plus grande qu'à l'homme parce qu'on reconnait qu'elle doit garder, plus que lui, la dignité de son sexe.

(1) Un journal faisait, à ce sujet, les réflexions suivantes : « *Les mêmes hommes qui se montrent impitoyables pour les fautes dont ils souffrent ont des trésors d'indulgence pour celles dont ils profitent* : grande inconséquence sans doute, mais inconséquence dans laquelle ils tombent de la meilleure foi du monde quoiqu'elle ne fasse pas honneur à leur jugement. »

Mais, si son sexe a cette dignité et cette responsabilité plus grande, c'est donc qu'il est supérieur et jouit d'une conscience plus éclairée? Pourquoi, alors, est-ce un homme qui la juge et un jury masculin qui la condamne?...

Il y avait un homme, qui demeurait quai de Passy, et qui, un jour, tua sa femme, enceinte. Il prit la malheureuse, la mit sur le lit, et vida dans sa bouche et sur ses vêtements un litre de vin, puis il alla chez le commissaire de police déclarer que sa femme venait de mourir d'une chute qu'elle avait faite, étant en état d'ivresse. Le commissaire vint et constata une blessure à la tête que la victime ne pouvait pas s'être faite en tombant. L'homme avoua qu'il l'avait frappée *pour la corriger de son ivrognerie*. Il fut condamné à HUIT JOURS DE PRISON.

Ce prétexte, l'ivrognerie de la femme, est une ruse qui réussit toujours. Les jurés sont enchantés d'avoir un motif pour excuser l'homme; il semble qu'ils se mettent à leur aise, avec leur conscience, quand ils peuvent s'appuyer sur cet argument devenu d'une fréquence banale. Il est un autre cas où les jurés sont pleins d'indulgence. C'est lorsque l'accusée est une héroïne de roman, pouvant faire vibrer la corde sensible de l'homme. Quand une femme, jeune et jolie, est amenée devant les juges pour une action dans laquelle les relations sexuelles sont seules en jeu, comme certaines filles séduites, disposées à recommencer, ou certaines femmes qui se vengent d'un abandon, en attendant qu'un autre vienne les consoler, tous, magistrats et jurés, voient, en elle, la femme *qui aime l'homme* et qui a été entraînée dans le crime par son amour même. Ils ne la punissent pas. (C'est peut-être leur conscience qui proteste et leur révèle, enfin, la sainteté de l'amour féminin.)

Celle que l'homme punit c'est celle qui parle à sa raison, non à son cœur. Celle-là, c'est *la révoltée*.

Lorsque Louise Michel fut amenée devant le tribunal de la Seine, quelqu'un eut l'idée de lui écrire de ne pas consentir

à être jugée par un jury d'hommes, mais d'exiger que le jury fut composé de femmes. Ce que cette idée fit rire au Palais et dans la Presse !.... Faire rendre la justice par des personnes aptes à juger !... Mais c'était supprimer, d'un coup, l'injustice, c'est-à-dire la base même du régime actuel ! Et l'on trouvait *renversant d'absurdité*, cette idée de vouloir supprimer l'injustice !

Vers la même époque le petit fait suivant était relaté par les journaux : « Un individu comparaissait devant la cour d'assises de Saintes sous l'inculpation de faux. La prévention comprenait cinquante-cinq chefs d'accusation et l'accusé avait fait les aveux les plus complets.

Les membres du jury ont déclaré qu'il n'était pas coupable, alors que lui reconnaissait sa culpabilité.

Tout le monde a été profondément ému de ce verdict sans précédent dans les annales de la cour d'assises. »

Voilà le jugement des hommes !

L'AVOCAT

A l'injustice des lois, à l'injustice du jury, ajoutez l'injustice savante, étudiée, calculée de l'avocat.

Pour l'avocat, le mensonge est un art, il faut qu'il présente le vice et le crime sous des dehors séduisants, intéressants. Il y arrive facilement quand les fautes qu'il cherche à excuser sont celles vers lesquelles son instinct d'homme le pousse. Alors, les jurés, les magistrats, les journalistes, le public masculin, l'approuvent et l'encouragent.

LES FEMMES RÉCOMPENSÉES PAR LES HOMMES

La Justice n'est pas seulement chargée de punir, elle doit aussi récompenser.

Je n'examinerai pas le mérite des hommes récompensés par les hommes, c'est affaire à débattre entre eux, mais puisque c'est l'homme qui a, en mains, tous les pouvoirs, voyons comment il récompense la femme.

Il est bien établi que l'homme n'apprécie pas les qualités morales et intellectuelles de la femme, qu'il les craint, au contraire. Ce ne sont donc pas celles-là qu'il récompense, et nous savons que les grandes femmes de l'histoire n'ont jamais eu d'autres palmes que celles du martyr.

Ce que les hommes aiment, dans les femmes, c'est la beauté et, seules, les belles femmes ont laissé un nom glorifié dans l'histoire écrite par les hommes.

Mais, dans les temps modernes, on n'ose pas récompenser trop ouvertement les femmes parce qu'elles plaisent aux hommes ; on a même, à ce sujet, une forte dose d'hypocrisie, funeste aux femmes intellectuelles qui, si elles ne sont pas absolument laides et vieilles, se voient, systématiquement évincées par les hommes hypocrites, dans la crainte qu'ils ont d'être accusés de faiblesse sexuelle.

Il en résulte que celles que l'homme récompense, ce sont : ou des sœurs de charité arrivées à la décrépitude, ou des femmes ayant accompli des actions guerrières.

C'est-à-dire les deux catégories de femmes *qui ne sont pas femmes*. On les estime en raison inverse de leurs qualités féminines — et ce sont celles-là qu'on récompense. Les unes ont violé les lois de la Nature, les autres ont accompli des actions masculines ; en réalité les unes et les autres se sont infériorisées : les premières en abdiquant leur féminité, les secondes en bataillant comme les hommes.

C'est Jeanne Hachette, c'est Jeanne d'Arc qu'on admire. Dans les temps modernes, c'est Mme Jarethou, la cantinière des francs-tireurs de la Bresse, c'est Madame Dodu, la télégraphiste. Leurs actions, certes, ne manquent pas de mérite, mais ce ne sont pas des actions féminines.

La femme guerrière, celle qui prend les armes et fait

le coup de feu, comme les hommes, avec les hommes, me semble plutôt méprisable que méritante et ce n'est pas une statue que je voudrais lui élever, c'est une potence.

La femme qu'il faut récompenser, c'est celle qui reste femme, qui exerce ses qualités féminines, qui se montre grande dans sa féminité et dans son intellectualité.

Mais je comprends que la société se dispense de récompenser le *Bien* chez la femme, puisque, pour elle, le bien est une conséquence de sa nature, ce n'est pas le résultat d'une lutte comme chez l'homme, il est inhérent à son instinct, il n'est donc pas *un mérite*.

Et s'il fallait récompenser les femmes pour leurs bonnes actions, pour leur dévouement, pour leurs sacrifices et leur abnégation, toutes devraient être décorées. Toutes — ou presque toutes — ont la valeur morale dont on fait à l'homme un mérite exceptionnel.

Et si la plupart d'entre elles ne produisent pas d'œuvres intellectuelles dignes de toutes les palmes, c'est parce qu'elles en sont empêchées — non parce qu'elles en sont incapables.

La récompense de la femme, c'est d'être faite de telle manière qu'elle marche vers le bien sans lutter. Et l'hommage que l'on rend — ou que l'on devrait rendre — à la généralité des femmes, remplace les récompenses particulières qu'on pourrait leur accorder et qu'elles méritent à peu près toutes, car, pour elles, le bien c'est la règle, c'est le mal qui est l'exception.

Mais si l'homme ne la récompense pas, combien il prodigue ses palmes et ses prix à ceux de son sexe, pensant ainsi affirmer le génie masculin, proclamer la grandeur de l'homme et son immense supériorité !

Mais cela fait aux femmes un effet contraire. Elles se sont habituées à voir récompenser des hommes qu'elles n'estiment pas, si bien que la récompense n'est pas, à leurs yeux, la sanction d'un mérite réel.

De plus, ceux qu'elles estiment réellement ne sont jamais récompensés. Le vrai mérite est toujours méconnu. Aussi, ce n'est guère que dans les classes infimes de la société que les *décorés* trouvent encore des admirateurs. Si le concierge dit avec emphase : « un Monsieur décoré », la femme intellectuelle qui vous reçoit, ne regarde pas votre ruban rouge pour vous juger, elle vous observe, elle vous écoute, et si vous lui semblez « un dégénéré », votre décoration ne modifiera en rien son jugement.

Pour que la récompense donnée à l'homme ait une valeur, il faudrait qu'elle lui fut accordée par la femme et non par l'homme. C'est elle qui est le vrai juge de son mérite, c'est donc elle qui doit le glorifier — et non lui. Et c'est alors qu'il pourrait être légitimement fier de son ruban : il aurait une réelle valeur.

LES TROIS ROBES

Les trois institutions dont je viens de parler ; le Sacerdoce, l'Enseignement et la Justice, sont, toutes les trois représentées, à l'époque actuelle, par des hommes qui portent *la robe* — c'est-à-dire le vêtement de la femme — et qui se rasent (ou se sont rasés) pour faire disparaître le caractère le plus évident de la masculinité. Et cela est ainsi parce que ces fonctions sont les attributs de la puissance morale de la femme.

Cette persistance, à travers les âges, du costume qui caractérise une fonction, est un fait digne d'attention. Cela prouve combien les idées sont liées aux formes, et cela montre que l'idée première qui s'est attachée à un insigne ne disparait jamais, elle est gravée dans le cerveau de l'homme et se perpétue à travers les générations en vertu de la loi d'atavisme mental.

.·.

La première robe portée fut la robe sacerdotale. La prêtresse fut avant le prêtre. Elle représentait, tout à la fois, la Royauté, la Justice et l'Enseignement. C'est par la suite des temps que les attributs de la robe furent divisés. Au début le sacerdoce comprenait tout.

Dans les pays où la royauté est encore sacerdotale c'est le roi qui porte la robe ; tels ces mandarins d'Orient dont le sexe nous paraît toujours indécis. Qui de nous, en voyant ces « colonnes » vêtues de robes de soie noire, bleues, ou or, ne s'est demandé si c'était un mandarin ou une mandarine qui était dans cet élégant sac de soie.

Leur costume de cour qui date de cinq à six cents ans, est resté celui d'une reine. Il est composé d'une immense robe de soie, un peu serrée à la ceinture, brodée de dragons d'or, ou autres bêtes fantastiques et laissant voir un jupon rouge. Comme coiffure, un casque en cheveux, pour rappeler la chevelure longue et abondante des femmes et deux antennes d'une longueur démesurée. (C'est, peut-être, un symbole destiné à rappeler la projection en avant du cerveau féminin).

Telle est encore la mascarade orientale.

Si nous nous trompons sur leur sexe, eux, aussi, se trompent sur le sexe de nos porte-robe.

On raconte qu'une ambassadrice de Chine ayant accompagné son mari en France, ouvrait, un soir, ses salons pour recevoir le corps diplomatique.

La femme du représentant du Céleste Empire occupait un trône dans le premier salon ; autour d'elle toutes les dames étaient rangées. Les hommes, en entrant, la saluaient puis passaient dans un autre salon.

Arrive le légat du Pape, dans sa belle robe violette. Il salue l'ambassadrice et se dirige vers le salon des hommes. Alors, celle-ci, étonnée, dit à sa voisine : « Madame, dites-moi donc pourquoi *cette vieille dame* s'en va avec les messieurs, au lieu de rester avec nous? »

La Royauté sacerdotale représentait la Nation toute entière. Aujourd'hui on a dégagé l'idée de Patrie du monarque qui la personnifiait, et c'est cette idée abstraite que l'on cherche à substituer aux idoles religieuses et à entourer d'un culte populaire. Si la Patrie garde quelque chose de sacré c'est qu'elle fut, d'abord, la *Matrie*, et, malgré les altérations de mots, on dit encore la *Mère*-Patrie, et non pas le *Père*. On dit aussi le *sein* de la Patrie comme étant le lieu de refuge de l'enfant menacé, qui se serre contre sa mère.

Du reste, quand on veut représenter, symboliquement, un pays, c'est toujours par une figure de femme qu'on le fait. C'est la femme qui est l'âme d'une nation, ce qu'il y a, en elle, de plus élevé et de plus noble. Le symbole est resté matriarchal, malgré tous les changements, tant il a été fortement gravé dans l'esprit des peuples jeunes.

.·.

Si la mascarade orientale nous semble ridicule, celle des occidentaux n'est pas moins carnavalesque. Qui de nous n'a vu défiler des êtres barbus vêtus de satin rouge, vert ou jaune, aussi grotesques, dans cet accoutrement féminin, que s'ils portaient un chapeau de femme ou une crinoline.

Les universitaires, qui ont gardé quelque chose du prêtre (1), croyent, en portant la robe, se donner l'autorité

(1) M. Gaston Boissier, dans un discours prononcé à l'occasion du Centenaire de l'Ecole normale, a fait un portrait du professeur à travers les âges qui nous donne des indications sur l'origine de la robe professorale, en nous montrant comment elle dérive de la robe sacerdotale.

« Le moyen-âge, vous le savez, ne s'est jamais représenté le professeur que comme un prêtre ou un moine. Dans ces sombres maisons de la rue Galande, il n'y avait pas de place pour un ménage. Tout le monde, à ce moment, semblait d'accord que c'est aux clercs seuls qu'il appartient d'élever la jeunesse. Cette opinion survécut même en partie à la Renaissance, qui changea tant de choses. Dans les pays catholiques, au seizième et au dix-septième siècle, les communautés religieuses sont presque partout en possession de l'enseignement.

qui est inhérente à la majesté du costume féminin. Il est vrai qu'ils ne sont pas libres de faire autrement ; l'uniforme professionnel est rigoureusement imposé par les règlements.

Les hommes, eux-mêmes, en sentent tout le ridicule. M. André Balz en parle en ces termes :

« Aux beaux jours de l'ordre moral, un ministre de l'instruction publique, M. de Cumont, le même qui demandait à Renan de lui faire visiter les dortoirs du Collège de France, proscrivit la redingote et rappela, dans une circulaire célèbre, que les professeurs, dans l'exercice de leurs fonctions, devaient toujours porter la robe. La plupart se remirent à la porter... sur le bras. Ils la déposaient, en entrant en classe, sur le rebord de leur chaire, prêts à l'endosser docilement dans le cas où un inspecteur viendrait leur faire visite.

J'ai, du reste, entendu à cette époque et depuis, quelques universitaires fossiles défendre l'opinion de M. de Cumont et soutenir que la robe, comme le bonnet de docteur dans le

Ceux mêmes des maîtres de la jeunesse qui n'appartiennent pas au clergé, quoique, au fond, très ennemis des corporations enseignantes, affectent de prendre des airs d'ecclésiastiques. Le bon Rollin qui n'était pas encore engagé dans les ordres sacrés, ressemble à un prêtre et en mène la vie. A la veille de la Révolution, on nous dit que Guéroult l'aîné, qui fut le premier directeur de notre Ecole, esprit indépendant et conquis aux idées nouvelles, ne paraissait pourtant en public qu'avec le rabat et le petit collet. Même l'Université impériale, dans l'esprit de ceux qui en conçurent l'idée et en rédigèrent les premiers statuts, ne devait admettre, d'abord, que des célibataires qui vivraient en commun.

C'est qu'on était esclave de l'habitude et qu'on ne pouvait pas se figurer le professeur autrement qu'on l'avait toujours vu. On craignait qu'il n'appartînt plus tout entier à sa profession, s'il avait d'autres liens et d'autres charges. Il semblait difficile qu'il put partager son temps et ses soins entre sa famille et ses élèves. On se demandait comment un corps engagé dans les futilités de la vie mondaine et les embarras domestiques pourrait continuer à être un corps savant, s'il conserverait dans ces commerces, la gravité et le sérieux qui imposent le respect, s'il n'y perdrait pas quelque chose de cette autorité sans laquelle les leçons des meilleurs maîtres cessent d'être efficaces. »

Malade imaginaire, renforçait les qualités morales et rehaussait le prestige du professeur. La chose était déjà controversée du temps de Voltaire :

> Non loin de là Rollin dictait
> Quelques leçons à la jeunesse
> Et — quoique en robe — on l'écoutait,
> Chose assez rare à son espèce.

La robe hélas ! pas plus que la garde qui veille aux portes de l'Elysée, ne préserve du ridicule un professeur coulé de naissance. Et ce n'en est que plus triste pour l'autorité quand la robe, qui est censée la représenter, se trouve criblée de projectiles par ces effrontés comme des moineaux qui se familiarisent, jusqu'à l'indécence, avec les marbres antiques dont ils étaient d'abord effrayés.

La robe aujourd'hui n'est plus de mise que dans les cérémonies officielles, principalement au concours général. Ce jour-là, avec la gamme chromatique des soieries multicolores, la salle ressemble assez à une volière où l'on aurait réuni tous les oiseaux de l'Amérique du Sud sans en excepter les perroquets. Cette parade moyenâgeuse excite, du reste, plus de *curiosité maligne* que de *véritable respect.*

Mais ce n'est pas seulement en classe, c'est encore dans la rue que le professeur d'autrefois ne devait pas être un homme comme un autre.

> Même quand l'oiseau marche on sent qu'il a des ailes.

C'est ainsi qu'on devait sentir, au costume, à la démarche, à la coupe du pantalon, à la forme du chapeau, qu'on avait devant soi un homme chargé d'officier, de pontifier, de communier à la sainte table du professorat. »

Tout cela démontre bien que la robe est toujours le symbole d'une idée morale, celle du respect qui doit défendre et envelopper la femme. Et, quand c'est l'homme qui la porte, n'ayant pas les qualités féminines qui la justifient, il ne fait que se travestir au moral et au physique.

Ce sont les neuf muses que l'antiquité nous montre comme représentant les diverses branches de l'enseignement, aujourd'hui accaparé par des hommes — vêtus en femme.

Les *Collèges de Voyantes* furent, chez les Celtes, les premières Ecoles supérieures, et si on appelle encore l'Université : *Alma Mater*, c'est que, bien réellement, c'était l'âme de la Mère qui y était révélée.

L'enseignement des lois de la Nature ne peut être donné que par la femme, elle seule peut trouver, sûrement, le secret des choses et c'est elle qui a révélé à l'homme *tout ce qu'il sait de vrai*. Elle a toujours été sa lumière intellectuelle, son inspiratrice.

Et si c'est elle qui donne à l'homme ses idées, c'est elle qui doit les enseigner car, une vérité transmise est souvent mal comprise et, alors, peut devenir une erreur.

Quand les idées de la femme sont enseignées par l'homme, elles sont toujours dénaturées. Ses idées abstraites sont rendues d'une façon concrète, cela devient une mascarade mentale, tout comme le costume est une mascarade extérieure. C'est ainsi que la science féminine, corrompue, est devenue la théologie masculine.

L'homme ne saisit que ce que ses sens lui révèlent, il ne comprend pas les idées émanées de la vue intérieure de la femme — de son esprit caché.

*
* *

La troisième robe est celle du magistrat.

Il est si difficile de se représenter la Justice autrement que sous la figure d'une femme que l'homme s'est enjuponné pour rendre cette justice — qu'il viole incessamment.

Mais le costume de Thémis a subi bien des modifications avant d'être la vilaine robe lourde qu'il est aujourd'hui, et ce n'est que peu à peu que l'homme osa prendre et les fonctions et le costume de la femme.

Du reste, il fut un temps où tous les hommes portèrent la robe.

« Au XIIIe siècle, nous voyons que le costume des avocats se distingue peu de celui des bourgeois de leur époque. Ils portaient comme eux le bonnet d'étoffe qu'ils gardaient pour plaider, mais qu'ils ôtaient soigneusement pour la lecture des pièces et des conclusions, et la soutane recouverte d'une robe sans manches, agrafée sur l'épaule droite et laissant le bras libre pour le mouvement oratoire. Leur menton était ras et leur chevelure longuement étalée sur leurs épaules descendait presque dans les yeux.

Au XIVe siècle, la distinction apparaît. Il y a trois sortes d'avocats, les *consultants*, les *plaidants*, les *écoutants*. Le costume des consultants, dans la Grande Chambre dorée du Parlement de Paris, consiste en une longue simarre de soie noire, recouverte d'un mantelet d'écarlate rouge, doublé d'hermine, relevé par les côtés et agrafé sur la poitrine par un fermoir de prix. Le mantelet des plaidants est d'écarlate violette. Quant aux écoutants, sortes de stagiaires novices, ils portent la soutane noire au mantelet d'écarlate blanc. (Rappelons que le mot écarlate, en vieux français, est un terme générique signifiant étoffe, sans détermination de couleur).

De 1400 à 1450, la simarre se recouvre d'un manteau fourré avec retroussis sur le coude. Le chaperon fourré se complique d'un appendice dont un ruban pend et dont l'autre s'enlace autour du cou. Dans la seconde moitié du siècle, le rapprochement des Armagnacs et des Bourguignons, la fusion des deux Parlements de Poitiers et de Paris amène de considérables changements : l'appendice, garni de fourrures à ses deux extrémités, se détache du chaperon et se jette à cheval sur l'épaule gauche pendant les lectures ; il ne reste plus, sur la tête, qu'un bonnet rond orné d'un gros bouton ou d'une petite houppe. Le manteau perd son retroussis, s'ouvre de deux côtés et se transforme ainsi en une sorte de robe, sans manches, entre-baillée sur la poitrine de manière à laisser voir la soutanelle noire.

Sous Louis XI, on ajoute une calotte noire sous le bonnet rond, semblable à celle du monarque.

La robe écarlate disparut, peu à peu, devant la robe noire ou violette à larges manches dont le haut se recouvrait du collet rabattu de la chemise, premier embryon du rabat. Selon l'usage général, les avocats portent, aux pieds, les patins.

Leur bonnet, sous Charles VIII et Louis XII dresse une corne à chacun de ses quatre coins. A cette époque, ils plaidaient tête couverte, après l'invitation du président, et ne se décoiffaient que pendant les conclusions. La serviette aux dossiers actuelle n'exis-

tait pas encore et se remplaçait par un sac où s'empilaient les paperasses, comme celui qui figure dans les *Plaideurs*.

Sous François Ier, la Renaissance, où s'embellissaient les coutumes et les mœurs, essaya un mouvement d'élégance luxueuse qui se brisa contre l'austérité des grands maîtres. De jeunes avocats ayant paru aux audiences en splendides robes de soie, pourpoints et chausses de couleur, une ordonnance de 1540 défendit « à tous juges, avocats et autres gens de pratique, de patrociner et d'entrer aux prétoires et juridictions sinon en habit décent, robe longue et bonnet rond ».

Au XVIIe siècle, les avocats recevaient les clients dans leur cabinet en simarre de soie et en robe à larges manches. La barbe reparut à cette époque et suivit sur leurs visages les modifications que Louis XIV fit subir la sienne. On vit, d'abord, comme au monarque adolescent, les deux moustaches et le pal au menton des robins, puis le petit bouquet sous la lèvre inférieure par lequel il remplaça la moustache en pal; enfin, quand le vieux souverain vieilli se rasa tout à fait, les mentons des avocats redevinrent ras comme avant François Ier.

C'est aussi l'époque de la perruque, immense et lourde, qui s'allège sous Louis XV et frôle la cravate brodée de dentelles. Les simarres s'abandonnent définitivement pour la robe, le rabat remplace également la cravate, et descend, prodigieusement large, en soie bleue bordée de dentelles blanches.

La phase qui précéda la Révolution de 1789 fut la période d'élégance du costume de l'avocat. A l'audience, il revêtait la robe joliment drapée, le rabat coquet; le bonnet carré à la houppe de soie flottante s'élevait sur la chevelure bouclée et poudrée. En ville, il était astreint à l'habillement de drap noir, étamine, soie ou velours, selon la saison : l'habit de couleur lui était formellement interdit.

Le 2 septembre 1790, l'article 10 d'un décret de l'assemblée constituante porte un coup fatal à ce privilège de la robe :

« Les hommes de loi ci-devant appelés avocats, déclare-t-il péremptoirement, *ne devant former ni ordre ni corporation, n'auront aucun costume particulier dans leurs fonctions.* »

Mais l'Empire qui imposait la tunique et le képi aux enfants de nos lycées, devait, nécessairement, avec son amour du panache, rétablir le costume du passé comme il ressuscitait les fonctions, les droits et les privilèges de la corporation.

L'ancien bonnet reparait. avec sa bordure de velours et son bouton noir, l'appendice du chaperon chevauche de nouveau l'épaule gauche, le rabat, désormais tout blanc, s'attache autour du cou, et la robe noire, retroussée derrière, développe ses plis amples et s'évase largement aux jambes.

Sauf la modification du bonnet, le costume est resté jusqu'aujourd'hui tel que Napoléon le fit rétablir. »

(DACY.)

Si nous voulions remonter dans l'histoire pour savoir à quelle époque l'homme commença à dépouiller la femme de ses fonctions sacerdotales, et du costume qui le symbolise, il nous faudrait chercher cette origine dans l'histoire des luttes de sexes antérieure au Christianisme.

Dans le livre d'Esaïe, écrit pendant cette époque troublée, avec l'intention de défendre les droits féminins, nous voyons annoncer l'avenir attendu d'une renaissance prochaine. (Chap. IV-I.)

« En ce temps-là sept femmes prendront un homme et lui diront : Nous mangerons notre pain et *nous nous vêtirons de nos habits* ; ôte notre opprobe. »

Un vieux dicton populaire, qui a traversé les siècles pour venir jusqu'à nous, remonte aussi à l'époque biblique :

Qui fait l'ange fait la bête.

En effet, quoi de plus drôle qne de voir des hommes-Vénus dans le Temple ; des hommes-Muses dans l'Enseignement, des hommes Thémis dans la Justice.

Cela donne toujours envie de dire à ces travestis : « Vous êtes nés hommes, restez hommes et laissez à la femme sa robe et ses fonctions. »

Et voyez l'ironie des choses. Pendant que l'homme parodie la femme, c'est lui qui l'accuse de vouloir changer de sexe quand elle veut rentrer dans sa féminité. Il l'accuse de vouloir porter la culotte quand elle veut faire ce qu'il fait, lui, vêtu de la robe.

Le droit de la femme ce n'est pas la liberté d'exercer des fonctions masculines, mais, au contraire la liberté d'exercer les fonctions féminines dont elle a été chassée et qui ont été envahies par le sexe mâle.

Ce sont ces fonctions-là que les hommes leur refusent parce qu'ils savent très bien que si la femme se mêle de faire ce qui est du ressort de sa nature physiologique et psychique elle le fera beaucoup mieux que l'homme, et que, alors, dans ces fonctions féminines, il aura la seconde place.

La femme qui réclame « ses droits » réclame le droit d'être femme et nullement le droit d'être homme. Et c'est cette femme-là que l'homme appelle : *une virago!...* Aucune femme ne veut imiter les hommes dans les fonctions vraiment masculines, celles qui demandent un effort musculaire qu'elles ne peuvent pas produire. Quand les femmes réclament leur part, dans les fonctions exercées par les hommes, elles ne demandent pas un droit masculin mais un droit féminin violé par l'homme ; elles ne veulent qu'exercer, librement, leurs facultés, — celles par lesquelles elles sont femmes.

Et — autre anomalie — ce sont les hommes, au contraire, qui invitent les femmes à venir s'exercer, avec eux, sur le terrain des choses qui demandent de la force musculaire et où elles doivent avoir la seconde place. On ne les blâme pas quand elles font de la gymnastique, de l'équitation, de la natation, de la danse, de l'acrobatie, du cyclisme (1) ; toutes ces choses-là leur sont permises parce qu'elles laissent

(1) On leur permet même de s'habiller en homme dans ce cas-là, et, pendant que des femmes imbéciles (car il y en a malheureusement) crient : *Vive la culotte !* croyant ainsi *s'élever* (?) jusqu'à l'homme, les esprits droits s'opposent à ce nouveau genre de travestissement qui infériorise la femme.

« La virilisation des femmes, la confusion des sexes sont une des tristesses et des vilaines choses de notre temps. Ce qui était bon et nécessaire, c'est-à-dire l'émancipation légale et civile des femmes, se gâte par une tendance d'un égalitarisme grossier, qui va parfois jusqu'au vice. Il est fâcheux que cette tendance se révèle dans le costume même, et je frémis — tout vieux que je sois et commençant à me désintéresser dans la question — à la pensée que nous pouvons voir une génération de femmes garçonnières, cheveux courts, mollets au vent, et enfermées dans des culottes. »

FOUQUIER.

dormir leurs facultés intellectuelles. Sur ce terrain-là l'homme ne les craint pas, donc ne les entrave pas. On ne leur permet que ce qui les abaisse, on leur défend tout ce qui les élève!

LE VERTIGE MORAL

Quand l'homme s'est, ainsi, élevé jusqu'aux fonctions féminines, il est, dans ces hauteurs, pris de vertige, comme celui qui, monté trop haut, veut regarder en bas et, alors, il retombe lourdement sur terre, c'est-à-dire dans tous ses vrais caractères, dans sa masculinité avec toutes ses faiblesses : c'est le vertige moral, représenté dans la fable d'Icare voulant s'élever vers le ciel avec des ailes de cire ; c'est Prométhée, voulant, inutilement, ravir le feu du ciel et puni de cette audace par l'impuissance à laquelle il est condamné, attaché à un rocher (la matière) pendant qu'un vautour lui dévore les entrailles (la luxure).

Que de fables symboliques ont été faites sur ce thème repris par Lafontaine dans *Le geai paré des plumes du paon* ».

Les fautes que commet forcément l'homme dans la Justice, dans l'Enseignement, dans le Sacerdoce, le font tomber dans un système de justification qui l'entraîne de mensonges en mensonges jusqu'au moment où, perdant la tête, il arrive, comme dernier argument, à la brutalité, à la calomnie — ou bien il se dérobe.

Il veut se justifier, aux yeux de la femme, de cette usurpation de ses droits et de ses fonctions et, alors, plus il a tort, plus il affirme qu'il a raison, ses arguments sont des chefs-d'œuvre d'artifices, il a créé des sophismes, que nous retrouvons, érigés en système, dans la casuistique.

Toute l'histoire, telle qu'on nous l'enseigne, en est composée, elle n'est, en réalité, que la justification de l'homme par l'homme.

Ce système, qui est un outrage à la femme, a pour résultat premier de rompre le lien moral qui l'unissait à l'homme.

Le mépris, que la femme conçoit pour l'homme qui ment, est si grand qu'elle s'éloigne de lui à tout jamais.

Quand l'homme avoue ses fautes, ses défaillances, ses erreurs, elle pardonne ; quand il les excuse et les justifie elle le méprise et s'éloigne.

Alors la société se trouve divisée en deux clans : les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. C'est le divorce social.

C'est cette situation faite à la femme qui a été l'origine des associations féminines : couvents, béguinages, sociétés connues ou secrètes.

Ce *lien rompu*, par suite de l'orgueil de l'homme, qui résulte de son « péché » est décrit par Fénelon, que j'aime à citer, parce qu'il aperçoit d'une façon si juste l'état d'âme de l'homme que je ne pourrais pas le décrire moi-même aussi bien que lui. Seulement, il est bien entendu, n'est-ce pas, que pour le comprendre, il faut toujours mettre le mot : *Déesse* où il met le mot *Dieu*, puisque la divinité a changé de sexe en passant dans le christianisme :

« Le plus grand mal que le péché a fait à l'âme, c'est de lui ôter sa force morale en rompant ses relations *avec Dieu* (lisez *avec la femme*) ; c'est de briser ce lien puissant de la foi qui retenait toutes ses facultés en un même faisceau. L'âme déchue tombe en pièces ; la raison gît à droite, le sentiment à gauche, l'imagination s'égare dans les airs, la volonté rampe dans la boue. Or, l'unité morale de l'âme une fois détruite, le besoin d'unité, qui est la loi fondamentale de l'entendement, s'affaiblit, sa voix, originairement toute puissante, ne réclame plus que faiblement l'unité de Dieu et l'homme est ainsi amené à *se donner plusieurs dieux* comme il s'est donné, déjà, en quelques sortes, plusieurs âmes. »

Se donner plusieurs dieux !... C'est que, en effet, aussitôt que l'homme prend la place de la femme il se déclare Dieu lui-même, lui prenant sa place dans le Ciel intellectuel

comme il lui prend sa place dans la famille et, alors, nous voyons apparaitre le plus étrange phénomène psychologique : la glorification de l'homme par l'homme ; bien plus, l'amour de l'homme pour l'homme ! (L'homme qui adore un Dieu mâle adore son propre sexe).

La Religion, rappelons-le, c'est l'amour, puisque c'est « le lien qui unit l'homme à la femme » ; c'est l'amour sacré de l'homme pour la femme, élevé à sa plus sublime expression qui est l'*amour Divin.*

Que devient donc cet amour de l'homme quand la divinité change de sexe? Il devient un commerce infâme (voir les anciens cultes phalliques). Ce commerce n'a, du reste, rien de commun avec l'amour, il n'en est que la parodie, il en prend les formes par un reste de galanterie atavique que l'orgueil n'a pas tout a fait effacée, a seulement pervertie, mais il n'en prend pas le sentiment, il va, tout de suite, à l'amour physique ; donc, il est tout le contraire du véritable amour qui s'alimente de chasteté, d'idéalité, de poésie.

Cependant l'homme adresse à l'homme, par une sorte de parodie carnavalesque, des phrases de galanterie et d'amour :

C'est le cocher Ballardini écrivant à son complice : « Mon adoré, je t'envoie des poils de ma barbe, fais-moi la même gentillesse. »

C'est Oscar Wilde, cherchant à poétiser l'amour unisexuel.

Ces amours ont des réactions terribles, criminelles ; celles du fameux cocher de Grenelle se terminèrent par des cris aigues, qui furent entendus des voisins :

« Misérable, tu m'assassines !

— Mon cher ami !

Les cris se mêlaient aux râles et une bousculade terrible eut lieu. »

L'hommage rendu à un homme par un autre homme est, toujours, un commencement de commerce unisexuel, alors même qu'il ne va pas jusqu'à l'amour physique.

Ainsi, l'usage qui s'établit d'offrir, à l'homme, des bouquets, cet emblème symbolique de l'amour, est aussi choquant que le serait une déclaration, « un tendre aveu ».

Partout où l'homme est seul avec l'homme, on voit poindre un commencement de mœurs unisexuelles par suite du besoin psychique qui porte l'homme à s'unir à un autre lui-même. S'il ne trouve pas la femme près de lui, c'est avec l'homme qu'il cherche cette union de l'âme, c'est lui qu'il flatte, qu'il célèbre, c'est lui qu'il écoute, c'est à lui qu'il accorde *sa foi*. Et les hommes se sont si bien habitués à ce système qu'ils ont fini par croire que, ce qui est immoral, c'est le commerce de l'homme avec la femme, ils l'ont mise à l'écart, ils ont fermé l'oreille à son enseignement, croyant ainsi se montrer *purs*, alors que c'est cela qui les rend *impurs* (1).

Aussi, les assemblées d'hommes seuls sont toujours entâchées d'immoralité, que ce soit des casernes, des couvents, des parlements, des académies ou des sociétés. Partout on y trouve la glorification de l'homme par l'homme, l'admiration mutuelle, la galanterie unisexuelle, donc plus ou moins, l'*hommage* que l'homme vraiment moral n'adresse qu'à la femme.

. ˙ .

La vraie cause du malaise social, c'est l'absence de tout ce qui émane du cerveau féminin.

L'absence de direction morale dans la vie;

L'absence de vérité dans l'enseignement;

L'absence de justice dans la société.

(1) Un exemple de ceci : Nous avons vu, dans ces dernières années, que les prêtres, pour convaincre les francs-maçons d'immoralité, n'ont rien trouvé de mieux que de crier *qu'il y avait des femmes dans les loges maçonniques* et les francs-maçons n'ont rien trouvé de mieux pour se défendre, que de nier qu'il y en eut

Or, ce qui est immoral, c'est *qu'il n'y en ait pas !...*

Ceux qui se sont efforcés de faire un Etat unisexuel, mettant partout l'homme seul, où la Nature avait mis le couple humain, ceux-là sont les vrais auteurs du mal dont nous souffrons.

C'est l'avènement de la femme dans toutes les directions morales qui rendra à l'homme isolé — ou aux collectivités humaines, la santé du corps et la santé de l'esprit.

CINQUIÈME PARTIE

LA LOI MORALE

LES DROITS ET LES DEVOIRS

L'étude que nous venons de faire nous a montré les différences physiologiques et, par conséquent psychiques, morales et intellectuelles que la sexualité détermine entre les individus qui forment les deux fractions du genre humain.

Il y a une psychologie masculine et une psychologie féminine comme il y a un instinct masculin et un instinct féminin.

Il résulte de ceci que les lois morales que l'on fait pour un sexe ne peuvent pas être appliquées à l'autre sexe puisque, si elles répondent aux conditions psychiques et sexuelles de l'un, elles ne répondent pas aux conditions de l'autre.

C'est le devoir — et le but de la science — de fournir des données qui permettent d'édifier des lois morales basées sur les lois psychologiques qui régissent la vie.

La sexualité entraine l'homme dans une voie qui lui est funeste, puisqu'elle tend à diminuer sa valeur intellectuelle. Elle pousse la femme dans une voie qui lui est favorable puisqu'elle lui laisse — et lui assure — la libre progression intellectuelle, et ne diminue que ses facultés motrices.

Or, il est de toute évidence que des individus qui sont si dissemblables par l'organisation physiologique doivent être également dissemblables par les devoirs que leurs facultés leur assigne, par les droits que ces mêmes facultés leur per-

mettent de réclamer, par les fonctions qu'ils ont à remplir dans la Société.

Nier les différences physiologiques que détermine la sexualité c'est nier l'evidence ; nier la relation qui doit exister entre les facultés des individus et les fonctions qu'ils ont à remplir dans la Société, c'est nier la science sociale.

Les fonctions, comme les responsabilités, comme les droits, comme les devoirs dépendent des capacités, et les capacités sont variables.

Il suffit donc, pour déterminer les fonctions, en même temps que pour accorder des droits, de connaître exactement la mesure des facultés de chacun.

Cette étude est faite.

Tout ce que nous avons dit dans les pages précédentes, démontre que, ce qui différencie les hommes et les femmes c'est la différence d'intensité dans les courants nerveux qui dirigent tous les actes de le machine humaine.

C'est l'inégale répartition de l'influx nerveux dans le système cérébral et dans le système sympathique, qui fait qu'il y a, pour ainsi dire, deux individus dans l'homme. Un individu qui accumule son avoir dans la vie personnelle, et un individu qui donne le sien à la vie à venir — à la génération. — Celui-là vit hors de lui-même.

Or, les fonctions morales sont les fonctions de la vie personnelle.

Pour assigner à chacun son rôle dans la Société il faut considérer les facultés qui régissent la vie individuelle de chacun.

Nous avons vu que chez les êtres mâles c'est la motricité qui domine dans la vie de relation et que chez les êtres femelles c'est la sensibilité.

Par conséquent, la science, avec l'infaillibilité qui caractérise ses lois, veut que toutes les fonctions qui demandent une dépense de force musculaire soient réparties aux hommes, et, parmi les hommes, aux plus robustes, et que celles qui demandent une dépense de force sensitive soient réparties,

aux femmes et parmi les femmes aux plus sensitives. Qui osera contredire cette affirmation?

Inutile d'énumérer les fonctions qui relèvent de la force musculaire, de l'action, chacun les connait. Mais celles qui relèvent de la force sénsitivo-cérébrale sont beaucoup moins connues. On a même fait, sur ce sujet, une confusion venant de ce que l'homme fait de la sensibilité un attribut sexuel, alors que, chez la femme, la sensibilité n'est qu'un attribut intellectuel.

On n'aime pas à reconnaître que si *musculairement* l'homme est le plus fort, *moralement* la femme est plus forte que l'homme.

Dans l'état primitif et naturel de l'humanité, nous voyons l'homme se livrer à la chasse, à la pêche, à la construction des habitations, des instruments, à la culture de la terre. Il fait ce que son instinct lui dit de faire et il le fait bien.

La femme s'occupe de la direction intérieure, de l'administration, de l'éducation des enfants; elle est Reine au foyer, elle dirige et gouverne, à elle incombe tout ce qui demande du discernement, de la prudence, de la patience, du raisonnement, de la persévérance.

Cette famille primitive représente la première forme de l'Etat.

Dans les nations modernes, dites *civilisées* (ce qui, aujourd'hui veut dire, par antithèse, soumises au régime de la Force), on à renversé cet ordre de choses. On a donné à l'homme les fonctions féminines (celles qui ne peuvent être remplies qu'à la condition de posséder des facultés de femme) telles que l'administration, la direction morale, l'enseignement sous toutes ses formes, la médecine, le droit, la justice, fonctions qui demandent de la logique, du raisonnement, de la patience, de l'équité, de la prudence, de la persévérance, c'est-à-dire toutes les qualités déterminées par l'agent nerveux sensitif.

On a donné ces fonctions sensitives à des hommes *moteurs*

qui n'ont ni patience, ni prudence, ni équité, ni raisonnement, ni logique, ni persévérance, puisqu'ils n'ont pas l'intensité sensitive qui donne ces facultés. Mais, en échange, ils ont l'égoïsme, l'emportement, l'inconstance, l'interversion de l'esprit, l'injustice, qualités négatives qui existent, à des degrés très divers, il est vrai, dans les hommes et qui rendent impossible l'exercice de ces fonctions sensitives.

Les hommes, en prenant pour eux les fonctions des femmes, ont, en même temps, pris, pour eux, les droits des femmes, droits qui sont inhérents aux facultés que ces fonctions supposent. Ces droits sont les privilèges de l'aristocratie de l'Esprit. C'est le véritable « droit divin », sur lequel doit reposer toute autorité.

Ce n'est que peu à peu que les hommes ont envahi le domaine des femmes et les en ont chassées. Mais, une fois établis, en conquérants, sur ce terrain, ils s'y sont maintenus par la force et par la ruse. La femme a été déchue de ses droits.

C'est la force brutale qui a assuré, à l'homme, une position à laquelle il n'avait pas de droits naturels. En agissant ainsi, il violait les lois psychiques et les lois morales, qui en sont la conséquence, il violait le droit.

Mais comme tous les hommes ne sont pas aussi avancés dans l'évolution du mal, comme l'héritage naturel que chacun apporte en naissant lui remet dans l'esprit un germe de vérité, il s'est trouvé, dans tous les temps, des hommes meilleurs que les autres qui ont eu une sorte de honte de cette injustice, qui l'ont comprise, et même, qui ont protesté, quoique cette injustice était établie à leur profit. Tout ce qui restait de droiture, de logique, dans leur esprit, clamait contre cette façon de renverser les choses, leur conscience se révoltait à l'idée d'écraser, dans la femme, ce qu'il y avait de meilleur en eux. Ce sont ces hommes-là qui élevaient la voix pour défendre le droit des femmes. Mais, jetant les yeux autour d'eux et ne rencontrant, partout, que des femmes privées

de toute culture sérieuse, et livrées à toutes les futilités du luxe, on comprend qu'ils n'aient pas encore reconnu, dans la femme, la Prêtresse et l'Educatrice de l'avenir. Ils ont demandé, seulement, que la femme soit considérée comme *l'égale de l'homme*.

L'homme s'étant fait une supériorité factice par l'instruction, était arrivé à se croire véritablement supérieur à la femme. Cette opinion que l'homme avait de lui-même prouvait, cependant, son ignorance, car, s'il avait été en possession de la *vraie science*, il aurait compris qu'elle était sa place dans la Nature.

L'homme, en demandant que la femme soit l'égale de l'homme, semble donc faire une concession. C'est l'usurpateur qui veut bien laisser le vaincu occuper une partie du terrain qu'il a conquis, mais, à la condition qu'il n'en sera pas expulsé ; il veut bien partager la conquête, il ne veut pas abandonner ce qu'il a enlevé par la force et qu'il considère, aujourd'hui, comme légitimement à lui. En réalité, déclarer l'égalité des sexes, c'est encore donner à l'homme une position à laquelle il n'a pas droit, c'est encore faire des concessions à la force, au détriment du droit, c'est monter l'homme, injustement, à la hauteur morale de la femme.

Il ne faut pas s'étonner de ce reste d'injustice, même dans l'esprit des meilleurs d'entre les hommes. Il faut bien qu'il y ait injustice et égoïsme dans tout ce que dit et fait l'homme, puisque ces deux qualités négatives sont la base du caractère masculin. L'homme qui ne serait pas injuste ne serait pas homme, puisque la suprême justice consiste à vaincre la force et à faire triompher le droit, et que l'homme, par son instinct est entraîné vers le régime de la force. Plus il devient homme, plus il devient injuste, puisqu'il s'enfonce, de plus en plus, dans son évolution sexuelle, où il gagne en force tout ce qu'il perd en sensibilité, c'est-à-dire en droit.

Pour rester toujours le maître, l'homme a, de tout temps, mis les institutions et les mœurs en harmonie avec les facultés

qu'il possédait. Le résultat final d'un tel régime serait le triomphe de la bestialité.

Ceux qui veulent faire de la femme, *l'égale* de l'homme, méconnaissent la différence de facultés qui existe entre les deux sexes, ou la relation qui existe entre les facultés et les droits.

Par conséquent, loin de réclamer l'égalité des fonctions pour les individus des deux sexes, il faut réclamer l'*inégalité*, remettant chacun à sa place : l'homme aux fonctions motrices, la femme aux fonctions sensitives.

Il ne faut pas davantage réclamer l'égalité de droits, mais, au contraire, l'*inégalité*, en revendiquant, pour la femme, les privilèges de son sexe, les privilèges qui lui appartiennent puisque ses facultés naturelles les lui assignent ; les privilèges auxquels elle a des droits imprescriptibles, ceux, enfin, que l'antiquité lui reconnaissait et n'a pas cessé de lui accorder, jusqu'au jour où le Christianisme, en effaçant les différences sexuelles, a mis la femme au rang de l'homme, la rabaissant par cette égalité qu'il veut maintenant lui faire envisager comme un avantage.

La femme doit reprendre la place qu'elle avait dans la société antique, elle doit redevenir la Prêtresse qui enseigne et dirige moralement les hommes.

L'égalité sexuelle efface tous ces privilèges, elle est injuste autant qu'elle est impie.

Je nie donc la théorie de la femme égale de l'homme, mais je la nie, parce que si la femme se mettait au rang de l'homme, elle perdrait les privilèges que lui donnent ses facultés sensitives ; elle perdrait son droit au respect.

Les femmes qui réclament l'égalité de droits pour les deux sexes font preuve d'ignorance ; elles montrent, par là, qu'elles ne connaissent pas la loi des sexes, elles ne savent pas ce qu'elles valent puisqu'elles aspirent à s'inférioriser en abdiquant une partie des droits que leur qualité de femme leur assigne. Elles font preuve, aussi, de servilisme et de lâcheté

puisqu'elles semblent, par cette conduite, reconnaître la supériorité que l'homme s'est adjugée (1).

*
* *

Les premiers législateurs religieux, en faisant des lois morales pour entraver les fonctions sexuelles, n'avaient visé que le sexe mâle. C'est aux hommes que l'on recommandait de combattre l'instinct et d'obéir à la raison qui en est, pour ainsi dire, le pôle opposé.

L'instinct, en effet, c'est l'abandon de soi-même aux impulsions de la Nature. Or, depuis le moment où les sexes se séparent, le mâle est poussé par le besoin qu'il ressent d'éliminer l'élément sensitif, à s'enfoncer dans une voie décroissante qui lui donne des caractères physiques qui le rapprochent de l'animal, de l'Anthropoïde. (C'est alors qu'il affirme que le singe est son ancêtre, pour justifier cette ressemblance).

On a dit, depuis des siècles, que l'homme livré à ses instincts se rapproche de la brute, et ce n'est pas une figure, c'est l'expression d'une vérité physiologique. Il n'y a que le Darwinisme qui ait nié cette vérité, et l'ai renversée.

L'homme décroît moralement, c'est-à-dire *sensitivement* à mesure que la sexualité s'accentua en lui. Dans l'enfance il possède une douceur de caractère, une vivacité d'imagination, une rectitude de jugement, une lucidité d'esprit qui s'atténuent peu à peu, et disparaissent dans l'homme livré à ses passions.

C'est pourquoi tant d'hommes, qui n'ont pas su mettre un frein aux impulsions de leur instinct sont devenus des êtres dégradés chez lesquels tous les bons sentiments ont disparu

(1) Guy de Maupassant disait, autrefois, dans le *Gaulois* : « Aujourd'hui qu'elle est la maîtresse du monde elle réclame ses droits ! Alors, nous, qu'elle a endormis, asservis, domptés par l'amour et pour l'amour, au lieu de la considérer seulement comme la fleur qui parfume la vie, nous allons la juger froidement, avec notre raison (?) et notre bon sens. (?). Notre souveraine va devenir notre égale. Tant pis pour elle !

et qui n'ont plus en partage que la brutalité, l'orgueil, l'envie, l'égoïsme. Chez eux, plus rien de l'exquise sensibilité de l'enfance et de l'activité intellectuelle qui en résulte, plus aucune élévation d'esprit, plus aucune notion de justice.

En considérant un homme arrivé à cet état de déchéance, dans son évolution sexuelle, on est forcé d'affirmer *une loi* toute contraire à celle de la théorie Darwinienne.

L'homme qui s'abandonne aux impulsions de sa nature, c'est-à-dire qui agit selon la *sélection naturelle*, cet homme là ne vient pas du singe, *il y va*.

*
* *

C'est parce que l'homme a une tendance qui s'accentue de jour en jour, à étouffer la voix de la raison qui est en lui, que les premiers législateurs ont cru utile de remplacer cette voix, trop souvent méconnue, par des lois. La loi est la conscience publique. Elle est la base de la morale, et la morale est la science des mœurs — la science des devoirs.

Le devoir est une obligation que l'homme intelligent se reconnait à lui-même. Pour lui ce n'est pas une contrainte infligée par la société.

Mais pour être accompli le devoir doit être compris. S'il n'est pas compris, s'il est imposé, il est bientôt considéré comme une tyrannie et secoué à la première occasion. Du reste, le devoir intime ne peut être contrôlé que par l'individu lui-même, il ne peut donc pas être imposé, s'il n'est pas compris.

La mission de la science est de remettre l'idée du devoir dans la conscience de l'homme, en lui en montrant les causes, en même temps qu'elle en formule la loi.

Moins l'homme est contraint par la force, plus il est tenu par sa conscience. L'esprit d'opposition qui est en lui fait que si on lui impose un devoir, il ne pense qu'à le violer.

Il y a donc une loi morale supérieure, qui plane au-dessus

des institutions sociales actuelles, qui ne dérive pas d'elles, mais de la Nature. Et, pour que l'ordre règne, il faut que les institutions sociales soient désormais basées sur cette loi.

Suivant l'illustre Pausanias, « les lois doivent commander aux hommes, et non les hommes aux lois ».

.˙.

Nous avons essayé de formuler un nouveau Décalogue, l'ancien n'étant plus suffisant pour diriger la vie moderne.

Nous formulons séparément les devoirs de l'homme et ceux de la femme.

COMMANDEMENTS

LES DEVOIRS DE L'HOMME

1. — Devoir de chasteté :

Tu observeras six jours de chasteté sur sept. Aime la femme. Ne lutte pas contre l'amour, mais lutte contre la débauche.

Ne rends pas à l'homme l'hommage dû à la femme.

2. — Devoir de respect.

Ne sois pas orgueilleux ; ne prends pas la place des autres. Respecte la femme, la vieillesse, l'enfance, l'intelligence, le talent, la souffrance. Respecte la vie dans la Nature entière.

3. — Devoir de générosité :

Ne sois pas égoïste, ne sois pas avare, ne vole pas, ne trompe pas pour un gain illicite.

4. — Devoir d'altruisme :

Ne sois pas envieux, personnel. Pense aux autres, ne les jalouse pas. Aide-les dans ce qu'ils font.

5. — Devoir de douceur :

Evite la colère, l'irascibilité, sois poli, prévenant, ser-

viable, ne brutalise personne, ni la femme, ni l'enfant, ni l'animal. Ne tue pas. Ne fais pas souffrir.

6. — Devoir de travail :

Fais ta part de travail dans la société, afin d'avoir droit à ta part de bonheur, ne cherche pas à t'y soustraire. Cultive ton esprit. Calcule l'emploi de ton temps.

7. — Devoir d'hygiène :

Fuis l'intempérance. Ne sois pas gourmand, ne t'enivre pas, observe les lois de l'hygiène.

8. — Devoir de franchise :

Ne mens pas. N'exagère pas. Ne fais pas de faux rapports. Ne calomnie personne. Avoue tes fautes, ne les justifie pas.

9. — Devoir de loyauté :

Ne sois pas rusé, ne sois pas hypocrite, parle ouvertement, ne sois pas traître, tiens tes promesses.

10. — Devoir de bonne foi :

Ne nie pas ce que tu ignores, crois les vérités démontrées, ne prononce pas de jugements précipités, n'accepte pas les propositions douteuses sans examen.

LES DEVOIRS DE LA FEMME

1. — Devoir d'amour :

Aime l'homme sans honte. Ne consens pas à ses désirs en dehors du jour prescrit. Ne le tente pas inutilement, ne l'avilis pas. Elève-le. Honore la femme qui aime, ne la jalouse pas.

2. — Devoir de dignité :

Fais-toi respecter, ne cède jamais tes droits. Respecte toi-même ceux et celles qui te sont supérieurs par l'esprit.

3. — Devoir de bonté :

Sois charitable et bonne. Donne ce que tu peux donner, adoucis les souffrances, soigne les malades, encourage ceux qui luttent, console les malheureux.

4. — Devoir de patience :

Ne t'irrite pas, ne t'impatiente pas. Calme la colère des autres, ne la provoque pas, pacifie ceux qui luttent, réconcilie les ennemis.

5. — Devoir d'altruisme :

Ne jalouse aucune femme, ni les plus riches, ni les plus intelligentes, ni les plus jolies, ni les plus aimées. Ne te fais pas complice de l'envie des hommes, ne propage pas leurs médisances, ne désunis pas ceux qui sont unis.

6. — Devoir d'hygiène :

Soigne ceux qui t'entourent. Etudie l'hygiène pour eux et pour toi. Embellis la vie par l'application de tous les progrès.

7. — Devoir d'activité :

Etablis l'ordre chez toi. Distribue le travail aux autres. Fais, toi-même, ce que tu peux faire, et ce que ta position t'impose. Ne dépasse pas la mesure.

8. — Devoir de franchise :

Ne mens pas. Ne permets pas qu'on mente près de toi. Donne l'exemple de la franchise. Combats les préjugés.

9. — Devoir de loyauté :

N'emploie jamais la ruse, ne la permets pas près de toi. Démasque les hypocrites.

10. — Devoir de vérité :

Enseigne les vérités que tu connais. Cherche celles que tu ignores. Rectifie les erreurs. Ne permets pas qu'on nie ce qui est. N'encourage pas les railleries des sceptiques. Ne rie jamais de ce qui est vrai. Fais le respecter.

Ne discute pas avec les gens de mauvaise foi.

LE BONHEUR

Toutes les actions des hommes semblent n'avoir qu'un but : le bonheur.

Qu'est-ce donc que le bonheur ? Quelle en est la base? Où en est la mesure?

Les philosophes libertaires, qui s'occupent beaucoup de la question, nous répondent : « Le bonheur c'est, pour chaque individu, la faculté de satisfaire librement tous ses besoins physiques, intellectuels, moraux. » *Sébastien Faure.*

Or, je vois que l'homme, livré à lui-même, c'est-à-dire à l'impulsion de ses instincts, jette l'humanité dans un abime de douleur. Je vois que, non seulement, il fait souffrir les autres, mais qu'il est lui-même victime de sa liberté puisque la première chose qu'il fait c'est d'en abuser.

Et comment en abuse-t-il?

En se donnant des jouissances matérielles. Ses sens demandent des satisfactions que sa raison réprouve et c'est cependant à ses sens qu'il obéit.

Voyez un homme longtemps réduit à la pauvreté; que fait-il le jour où, par bonheur — ou par malheur — une somme d'argent vient lui donner le pouvoir de satisfaire ses désirs ? Il se paie un bon dîner d'abord, puis des femmes ensuite : deux intempérances. Par la première, il gâte son estomac et ruine sa santé ; par la seconde, il vide son cerveau et ruine son intelligence.

Résultat : La liberté lui a donné un germe de maladie et un germe de folie, sans compter les tourments intermédiaires.

Il résulte de ceci que les hommes les plus riches, ceux qui ont, plus que les autres, les moyens de satisfaire pleinement leurs besoins physiques, intellectuels et moraux, ne sont pas les plus heureux, si, à leurs richesses, ils n'ajoutent pas *les vraies conditions du bonheur.*

M. Vanderbild père, un des hommes les plus riches du monde, a avoué, dans une lettre qui a été publiée, les misères de son cœur :

« Mes dollars m'écrasent, disait-il, je n'en recueille aucun plaisir, je n'en retire aucun bien. En quoi suis-je plus heu-

reux que mon voisin dans une position modeste? Il goûte les vraies jouissances de la vie; elles me sont inconnues. Il peut se fier à ceux qui l'entourent; moi je ne puis me fier à personne. »

Ceci prouve que ce n'est pas *ce qu'on a* qui fait le bonheur, mais *ce qu'on est.*

Parmi les définitions qui ont été données du bonheur, il en est une que l'on accepte assez généralement, c'est celle ainsi formulée: *Le bonheur c'est la joie d'une conscience pure*, c'est la pratique habituelle de la vertu, c'est-à-dire tout le contraire de ce que dit Sébastien Faure, puisque la satisfaction de tous les besoins physiques, qu'il réclame, mène au vice et non à la vertu et empêche les besoins intellectuels d'apparaître; ils se trouvent supprimés par la satisfaction des besoins physiques, qui annulent la vie intellectuelle.

Victor Hugo, qui comprenait mieux la nature, a dit, plus justement:

Ceux qui vivent ce sont ceux qui luttent.

M. Joseph de Maistre qui, étant un intellectuel, n'avait certainement pas donné satisfaction à tous ses besoins physiques, a dit: « J'ignore ce que peut être l'âme d'un scélérat; mais je connais celle d'un honnête homme. C'est horrible. »

François Coppée fait, au sujet du bonheur, les réflexions suivantes:

« Nous savons que le plus grand saint pèche sept fois par jour et qu'il n'est pas de conscience absolument pure. On songe sérieusement à cela — je viens d'en faire l'expérience — lorsqu'on croit voir, comme je l'ai cru tous ces derniers jours, la main de la mort écarter les rideaux du lit et qu'on récapitule sa vie.

« Hélas! Non, il ne suffit pas, pour être heureux, d'avoir fait le moins de mal possible. Au contraire, les moins coupables sont ceux qui souffrent le plus des fautes commises et se les reprochent le plus sévèrement, tandis que les natures

basses et vicieuses oublient leurs mauvaises actions avec autant de facilité qu'elles ont eu peu de scrupule à les accomplir. C'est seulement dans les mélodrames que les meurtriers sont poursuivis par les spectres de leurs victimes. Il faut, j'en suis persuadé, une certaine délicatesse d'âme pour éprouver un remords durable; et tel assassin, s'il est sûr de l'impunité, doit dormir d'un sommeil plus tranquille qu'un homme de bien qui a, dans son passé, quelques légères, mais irréparables défaillances.

« Si je crois fermement que les méchants sont peu tourmentés par le mal qu'ils ont fait, je ne me les imagine pas, pour cela, plus heureux que les bons.

« Les êtres d'une moralité inférieure ne poursuivent la félicité que dans les satisfactions matérielles; et rien n'est moins paradoxal que de constater combien c'est une erreur grossière et funeste. Sur le front de tous les jouisseurs, je vois les marques de l'assouvissement et du dégoût. Qu'ils sont courts, dans les vingt-quatre heures de la journée, les instants qu'on peut consacrer aux voluptés sensuelles! Nul n'est capable d'imiter Hercule auprès du beau sexe, et, malgré ses millions, M. de Rothschild ne mange pas trois côtelettes à son déjeuner. L'habitude blase, l'excès épuise. J'ai toujours découvert une tristesse infinie au fond de l'homme de plaisir; car ses jouissances sont empoisonnées par la décadence physique qui les lui mesure plus avarement chaque jour et par la pensée de la mort qui va, tout à l'heure, les lui ravir. »

L'homme, ne trouvant pas le bonheur dans sa conscience, l'a cherché ailleurs — dans le travail; ou, plutôt, a cherché à se distraire par le travail, ce qui n'est pas la même chose.

« Ancien paresseux, converti depuis longtemps, dit encore Coppée, je considère, en effet, le courage à la besogne comme le meilleur spécifique contre le monotone ennui de vivre. » Et, terminant par une formule qui se rapproche de la

Vérité, il s'écrie : « Le bonheur c'est d'en donner. » Belle idée, mais qui n'est pas neuve, car, déjà, Bernardin de Saint-Pierre avait dit : « On ne fait son bonheur qu'en s'occupant de celui des autres. ».

« Cherchez votre bonheur dans le bonheur d'autrui », dit aussi la Sagesse des Nations.

Bien. Mais quels autres???

C'est ici que la question se précise. Les autres, pour les hommes comme pour les femmes, c'est : l'autre sexe.

L'homme n'est heureux qu'en faisant le bonheur de la femme. La femme n'est heureuse que dans la pleine harmonie d'idées et de sentiments avec l'homme.

Il n'y a pas de bonheur pour l'homme seul.

Je n'en dirai pas autant des femmes. Elles ont en elles une plénitude de vie qui leur donne, quand même, la joie de vivre. Mais le bonheur est plus intense, pour elles, quand elles peuvent le faire partager par un homme.

La douleur inconsciente de l'homme c'est le vide que son âme incomplète laisse en lui et qui ne peut être comblé que par l'âme de la femme versée dans la sienne (1).

L'homme n'est vraiment heureux que par la réflexion sur lui du bonheur de la femme.

Mais quand c'est la douleur de la femme qui se reflète en lui — douleur causée par lui — il souffre le supplice des damnés, et il devient méchant. C'est pour cela qu'on a dit : « Nous trouvons les hommes pervers et nous nous étonnons qu'ils soient malheureux. »

Comment l'expérience sociale ne leur a-t-elle pas encore fait comprendre que toutes les souffrances morales qui font

(1) A propos de la solitude morale Maupassant disait que « deux personnes ne se pénètrent jamais jusqu'à l'âme, jusqu'au fond des pensées, qu'elles marchent côte à côte, enlacées parfois, mais non mêlées et que l'être moral de chacun de nous reste éternellement seul pour la vie.

La parole ne peut jamais dire tout ce que nous sentons, il reste toujours en nous quelque chose, souvent le meilleur, qui est incommunicable. »

l'infortune de l'Univers sont engendrées par la haine — la haine de sexe surtout — et que la haine est le résultat immédiat du despotisme? Comment y a-t-il encore des hommes assez aveugles pour ne pas s'apercevoir qu'ils ont perdu l'amour de la femme le jour où ils ont fait d'elle une esclave, qu'elle n'est heureuse (et ne peut communiquer son bonheur) que dans la plénitude de ses droits et de son autorité morale, ce qui suppose le libre exercice de sa volonté? Comment l'homme ne comprend-il pas que le bonheur, pour lui, c'est d'avoir dans la femme une *maîtresse*, non une esclave, un ange gardien à suivre, non à guider? (C'est dans ce sens que j'emploie le mot *maîtresse* que la corruption moderne a dénaturé.)

Pour la femme le bonheur c'est de régner sur une âme d'homme, non pour l'asservir mais pour l'élever; c'est d'être, sans cesse, en complet accord intellectuel avec lui, c'est-à-dire de le rendre semblable à elle; c'est de vaincre en lui tous les instincts du mal.

Les sept douleurs de la femme, je l'ai déjà dit, ce sont les sept péchés capitaux de l'homme, les sept faiblesses dans lesquelles il tombe tous les jours, comme le dit François Coppée.

Le mal fait par l'homme est la grande cause du malheur de la femme. Elle en souffre directement ou indirectement.

— Directement parce qu'elle en est le témoin ou la victime, parce que le mal c'est la preuve du mépris de son autorité.

— Indirectement, parce qu'il est la cause du désordre social, qui retombe sur elle. Dans une société mal organisée ce sont les faibles qui pâtissent.

Donc la femme a des souffrances sociales que l'homme n'a pas — ou qu'il a moins qu'elle puisque c'est lui qui a fait l'organisation sociale et l'a faite dans son intérêt.

Mais l'homme a des souffrances morales que la femme ne connaît pas — dont elle ne se doute même pas. Comme sa

nature ne lui impose pas la lutte avec elle-même, elle ne sait pas ce qu'est cette lutte que l'homme se livre sans cesse. Mais si elle ignore ce que sont les angoisses de l'âme elle ne connaît pas non plus la joie du triomphe de la conscience. Elle a, en échange de ces tourments, un calme indicible, un bonheur ineffable qui lui donne des heures délicieuses, même au milieu des souffrances sociales, et qu'on ne peut pas lui ravir puisque la cause en est en elle (1).

Si elle souffre, dans le monde, c'est de la position injuste qu'elle occupe dans la société, du mépris qui est fait de son autorité, de l'avilissement qu'elle subit, de la vue du mal dont on lui donne le spectacle et qu'elle ne peut pas empêcher.

Mais, malgré tout cela, elle a encore le beau rôle ; seulement elle ne le sait pas, elle ne voit que ses misères et n'aperçoit pas celles des hommes, elle ne sait pas que si elle est victime de l'injustice sociale, l'homme est victime d'une injustice de la Nature, condition bien plus cruelle puisqu'il ne peut y échapper ; en naissant il apporte avec lui un élément de souffrance qui pèsera sur toute son existence, et si quelques-uns s'étourdissent dans une amère gaité, combien d'autres dissimulent mal leur malaise derrière le triste sourire que la vue de la femme fait naître sur leurs lèvres !

Ainsi donc, femmes, ne vous plaignez pas trop, vous avez encore le plus beau lot, et quand l'homme vous demande un peu de votre vie pour compléter la sienne — que l'injuste Nature lui reprend — vous êtes le riche qui a le bonheur de pouvoir donner.

Je conclus, et ce que je vais dire va sembler aux libertaires une formidable erreur. C'est, en effet, le contraire de leurs affirmations, ou, plutôt, la moitié de leurs affirmations,

(1) Ce qui prouve que l'homme souffre plus que la femme c'est qu'il y a plus de suicides masculins que de suicides féminins. La statistique nous apprend que les suicides des hommes sont trois fois plus nombreux que ceux des femmes.

et je le donne comme une formidable vérité. J'affirme que, pour rendre à l'humanité le bonheur, ce patrimoine perdu, il faut reprendre à l'homme la liberté dont il abuse, mais je reconnais qu'il faut rendre à la femme une liberté totale.

Augmenter la liberté et les droits de la femme, c'est marcher vers le progrès. Augmenter la liberté et les droits de l'homme, c'est marcher vers la barbarie.

Alphonse Toussenel a dit : (dans son *Ornithologie passionnelle*) « Le bonheur des individus et le rang des espèces sont en raison directe de l'autorité féminine et inverse de l'autorité masculine ». « Le bonheur est proportionnel à l'autorité féminine ».

Et un vieux dicton allemand dit : La nature est parfaite partout où l'homme n'y apporte pas son tourment. »

Voilà qui va sembler un étrange paradoxe, l'homme ne peut être heureux qu'à la condition de ne pas diriger lui-même sa vie, de confier à la femme ses plus graves intérêts, de lui confier le soin de lui rendre deux choses qu'il n'a pas su conserver et qui contiennent tous les éléments du bonheur : la VÉRITÉ et l'AMOUR.

L'homme ne devrait réclamer qu'une liberté : la liberté d'être heureux, qu'un droit, le droit de savoir et d'aimer.

Mais la vérité, le bonheur, l'amour, sont des choses qu'on a supprimées de ce monde, des choses dont on n'ose pas parler ; il semble que l'on commet un crime quand on ose être heureux. Si ce n'est la raillerie qui vous accueille c'est la réprobation ouverte, car votre bonheur blesse toujours une jalousie, une petitesse, une méchanceté.

C'est que Satan, le mâle méchant et envieux, qui a renversé le monde, n'y a mis que des souffrances, votre bonheur le tourmente !

Et quand nous voulons vous tirer de l'enfer que cet homme, là vous a créé, quand nous voulons poser les bases de la vraie morale et vous rendre toutes les joies légitimes, vous rendre

la liberté du bien et toutes les saintes amours, c'est nous que l'on accuse de propager des théories anti-sociales.

C'est que, pour eux, la société c'est le malheur, c'est la misère, le néant, la mort ; ils la veulent ainsi.

Nous, nous la voulons autrement. Nous voulons la vie et tout l'épanouissement de l'être. Nous voulons donner à l'homme un bonheur tait de grandeurs et non de plaisirs dégradants ; nous voulons l'affranchir du mal des autres et du sien en lui donnant une nouvelle direction morale. Nous l'exhortons à avoir, une bonne fois, assez d'énergie pour secouer les entraves que les mauvais opposent à son élévation morale et aux grandes satisfactions qui en sont la conséquence.

Qui donc a dit cette phrase ? « Il est bizarre que plus les hommes apprennent à connaître le bien qu'ils pourraient se faire et plus ils se font de mal ». Que c'est vrai !

La femme aussi, la femme surtout, a besoin d'une trêve dans cette longue pérégrination à travers les épines et les ronces du chemin de la vie. Pauvre créature, née pour aimer et toujours empêchée de remplir cette fonction sainte ! Vouée, par ce monde corrompu, aveugle, à une existence tourmentée, cherchant toujours ce bonheur promis et légitime, et n'y arrivant jamais. Etrangère, comme égarée, dans un monde indigne d'elle, qui a commencé par la méconnaître ou par en abuser, et qui ne cherche plus de satisfactions, aujourd'hui, que dans la licence dégradante, le luxe ridicule, l'ambition absurde ou la domination féroce.

Que tout cela est loin des joies pures que la jeune fille rêve encore, dans son ignorance de la corruption qui l'entoure !

Mais ne sont-elles pas, les femmes, un peu coupables du mal qui est arrivé? Si, au lieu de nous offrir le type d'une abjecte résignation au malheur, d'une lâche et infâme soumission aux caprices de tyrans avilis, soumission et résignation inspirées par la peur, elles nous eussent présenté le beau type de la femme forte, mettant en activité ce qu'il y a

de grand et de fort dans son esprit, on peut dire que la vie intellectuelle des peuples, au lieu de se fourvoyer pendant tant de siècles dans d'ineptes arguties philosophiques ou théologiques, aurait tourné tous ses efforts vers les investigations de la Nature et aurait accumulé les découvertes utiles.

En même temps cette impulsion féminine aurait empêché les peuples de subir, sans se plaindre, le joug dégradant du pouvoir ecclésiastique et nous serions arrivés, bien plus tôt, à l'ère d'émancipation inaugurée par les femmes philosophes du XVIII[e] siècle.

Cependant il serait injuste de les accuser de ne pas avoir lutté. Nous avons la preuve, au contraire, des terribles secousses que tous les actes de despotisme ont provoquées.

Ces luttes de sexes sont la véritable histoire morale de l'humanité. Ce sont elles qui ont créé *les douleurs du monde* et non les luttes de classes.

Dans la déclaration des Droits de l'homme, il est dit :

(Art. 1). — Le but de la société est le bonheur commun.

Nous ajoutons : commun à l'homme et à la femme.

« Le pur idéal ce serait que la totalité universelle des êtres devint une société consciente, unie, heureuse », dit M. Alfred Fouillée, dans sa Critique des Systèmes de morale contemporaine.

Mais, pour devenir consciente, la société doit avoir une conscience éclairée. Pour cela il lui faut une science qu'elle n'a pas, qu'on lui a systématiquement refusée. C'est cela que nous, femmes, nous avons à cœur de lui donner. Mais, comment le convaincre que son intérêt y est engagé, que nous venons à lui, non pour lui prendre ce qu'il a, mais pour lui donner ce qu'il n'a pas ? Et, en échange, nous ne lui demandons qu'une chose : qu'il ait confiance en nous.

Croire à la parole de la femme ! Tout est là pour l'homme. Elle lui refera un monde mental et sentimental et, par là, lui refera la vie pleinement heureuse !

LA DERNIÈRE LUTTE SOCIALE

Deux puissances règnent dans le monde et se disputent le pouvoir : la force morale — la force brutale.

Tous les conflits qui divisent les hommes viennent de la lutte de ces deux forces l'une contre l'autre.

Or, suivant que l'une ou l'autre l'emporte, la Force prime le Droit — ou le Droit prime la Force.

LUTTE ENTRE LA FORCE ET LE DROIT

La lutte sociale a commencé par la lutte de sexe. Elle n'est même qu'un aspect de la lutte de sexe ; elle s'est étendue de la famille à la société. On a dit avec raison : tel foyer, telle société.

En remontant à l'origine de tous les désordres on arrive à la révolte de l'homme contre la femme, a l'insurrection de la Force contre l'Esprit féminin.

La femme vaincue c'est la Raison renversée par la Force triomphante.

Après ce premier outrage fait à la raison, dans la femme, cela continue d'homme à homme. Le fort écrase le faible, le barbare écrase l'intellectuel.

L'INSTINCT MASCULIN

C'est dans l'histoire de l'évolution physiologique de l'homme que nous trouvons l'origine et la cause de la guerre.

La lutte est d'instinct masculin.

Si l'homme aime les combats c'est parce qu'il possède des facultés motrices qui ont besoin d'emploi. C'est pour avoir le *plaisir* de batailler, bien plus que pour défendre telle ou telle cause, pour venger tel ou tel affront. Le motif de la bataille

lui importe peu. C'est la bataille elle-même qu'il aime et qu'il cherche. Et ce qui le prouve c'est que le pugilat est, pour lui, un jeu amusant.

Et ne voyons-nous pas, à chaque instant, les jeunes garçons se livrer sous nos yeux à des combats qui ont les motifs les plus futiles ou qui n'ont même pas de motif du tout ? L'instinct qui les pousse est le même que celui qui pousse les animaux à se poursuivre et à se battre, sans que leurs combats, qui sont leurs jeux, aient aucun motif. Du reste, les jeux du cirque, les combats de taureaux, les anciens tournois, simulacres de guerre, et tous les jeux qui simulent une bataille, prouvent bien que, pour l'homme, la lutte est un plaisir, presqu'un besoin.

Donc la guerre a eu, pour principe, la satisfaction de l'instinct masculin.

C'est lorsque les hommes vieillissent et perdent leurs facultés motrices, si exubérantes dans la jeunesse, qu'ils changent de manière de voir. Ils reviennent alors à des idées plus pacifiques, l'expérience leur a montré les conséquences désastreuses de la guerre à l'âge où la lutte n'est plus, pour eux, un besoin physiologique. Alors, seulement, ils s'aperçoivent que les batailles n'ont jamais conclu aucun différend mais en ont, au contraire, créé de nouveaux, qui restent à l'état de menace dans les nations, attendant l'occasion qui doit faire naître de nouvelles guerres.

Supposons deux nations — ou deux hommes — se battant pour prouver, chacun, qu'ils ont raison. Après la bataille si c'est le vaincu qui avait raison ce n'est pas parce qu'il aura été terrassé qu'il aura moins raison. La victoire ne fait qu'affirmer la Force et lui donner le pouvoir en condamnant la raison même, le droit même.

Donc l'instinct de l'homme est de condamner la raison et d'affirmer la raison.

Chaque fois que l'homme a eu le pouvoir il s'est servi de sa puissance pour lutter contre quelque chose ; généralement

contre ce qu'il venait renverser. Il aime à manifester sa force pour la faire connaître et pour se faire craindre. Dans les petites choses comme dans les grandes, dans le petit royaume de la famille comme dans les grands Etats, l'homme fait abus du pouvoir, il blesse la raison en soumettant ceux ou celles qui la représentent à des capitulations humiliantes, à des condescendances avilissantes. C'est la force morale humiliée par la force brutale.

Donc, la puissance qui se base sur la *Force* est toujours une autorité *illégitime*.

Nous ne voulons pas dire, cependant, que l'homme n'est jamais raisonnable, mais il y a des moments dans la vie de tout homme où la raison est obscurcie. C'est la conséquence de ses conditions sexuelles, la passion le domine, l'instinct triomphe de la raison.

L'INSTINCT FÉMININ

Si l'homme aime à manifester sa force dans la lutte, la femme aime à manifester sa logique dans le raisonnement. Elle a l'esprit *droit*, de par sa sexualité, et cette droiture se révèle dans cette belle faculté qu'on appelle l'intuition et qui fait trouver et formuler la *Vérité*.

C'est pour défendre cette vérité qu'elle voit sans cesse méconnue, niée par les hommes, qu'elle devient *raisonneuse* et ennuyeuse, puis qu'elle gêne l'instinct masculin. Elle est considérée, dans la société des hommes, comme un danger parce qu'elle est toujours prête à revendiquer les droits de la raison en rectifiant les erreurs masculines.

Mais toutes les femmes ne manifestent pas les facultés féminines. Toutes les femmes *n'osent pas* être femme. Il en est, en grand nombre, qui ont accepté la servitude sociale et ont courbé leur raison devant la force de l'homme; il en est aussi qui, pour lui plaire, se font les complices de ses er-

reurs, les propagent et en acceptent les conséquences sociales, sans protester.

LES FONCTIONS SOCIALES

(Masculines et féminines)

Puisque l'homme possède une exubérance de force que son instinct le pousse à dépenser, et qu'il exerce dans la lutte quand on ne lui donne pas un autre emploi ;

Puisque la femme possède une inflexible logique que son instinct la pousse à manifester et qu'elle exerce dans la contradiction, ne pouvant l'exercer dans l'enseignement :

Il est bien évident que la Nature a voulu que le travail musculaire soit fait par l'homme, que les fonctions morales soient dévolues à la femme.

C'est en vertu de son instinct d'imitation que l'homme a voulu exercer les fonctions féminines et c'est cette usurpation qui a causé le désordre social.

On ne peut revenir à l'ordre qu'en réintégrant chaque sexe dans les fonctions que la Nature lui assigne.

A chacun son sexe, à chacun ses fonctions.

Les fonctions usurpées sont devenues des parodies de ce qu'elles étaient dans les sociétés primitives. Les hommes qui prétendent les remplir — tout en rejetant la responsabilité de leurs actes — sont aussi illogiques que s'ils prétendaient mettre au monde un enfant et l'allaiter.

« Heureuse la société où chacun serait à *sa chose*, et ne serait qu'à sa chose. Celui qui disperse ses regards sur tout, ne voit rien ou voit mal ; il interrompt souvent et contredit celui qui parle et qui a bien vu. » Diderot (*Mélanges*, p. 581).

Figurez-vous une table servie, autour de laquelle se trouvent tous les représentants de l'humanité, et un individu, plus fort que les autres, se jetant sur les plats qui sont devant lui, les

prenant pour lui seul et empêchant ses voisins d'y toucher pendant qu'il mange gloutonnement la part des êtres plus faibles qui l'entourent.

Que penseriez-vous de ce Gargantua? Que c'est un être odieux et méprisable, n'est-ce pas?

Or, l'homme qui, dans la société, pratique la doctrine du *tout pour moi*, se met dans le même cas; l'opinion qu'ont de lui les femmes, les enfants et les hommes plus faibles, est qu'il est un être odieux et méprisable.

On le craint et on le déteste.

Est-ce là ce que l'homme veut atteindre dans la vie?

N'y a-t-il pas, pour lui, une bien plus grande satisfaction à vivre avec les autres, sur le pied d'une affectueuse entente, qui régnerait, si chacune, au banquet de la vie, avait sa part?

Voici le dilemme : Tout pour moi, y compris la haine, le mépris et le ridicule; ou bien : à chacun sa part, y compris, pour l'homme, une part de bonheur et d'estime.

C'est à choisir.

Mais il semble à quelques hommes que, quand ils n'auront plus *tout* ils n'auront plus rien, tel un gourmand qui a accaparé le plat qui était au milieu de la table, et ne veut pas le lâcher.

Or, c'est là qu'est son erreur. Les autres (l'autre sexe) sont animés du sentiment de justice qui lui manque, et c'est en vertu de cette justice que, lorsque le plat sera remis au milieu de la table on fera des parts équitables donnant à chacun ce que ses besoins réclament. Et, lui-même, ne fera qu'y gagner : on l'empêchera de mourir d'indigestion pendant que les autres mouraient de faim.

Donc, à ceux qui vont me dire : « Qu'allez-vous faire de l'homme après cette révision générale que vous prétendez faire? Que lui restera-t-il quand vous lui aurez repris tant de fonctions sociales? » Je répondrai :

— D'abord que je ne prétends pas modifier la Société actuelle, mais donner les bases d'une société nouvelle —

laquelle ne sera, au début, qu'une « expérience sociale » tentée dans un petit coin, sans géner personne, sans toucher à l'ancien monde puisqu'il satisfait encore un grand nombre de gens.

— Ensuite, que dans ce monde nouveau nous rendrons l'homme à ses facultés naturelles, de manière que ce qu'il fera il le fera bien, et il en aura la gloire en même temps que la responsabilité.

Ce que l'homme fait bien c'est :

Dans le domaine intellectuel : les arts, la poésie, certains genres de littérature, l'observation des faits ;

Dans le domaine industriel : l'application de la science à l'industrie, l'exploitation de la terre, l'exploration de la mer, et toutes espèces de fabrication.

Ce qu'il fait mal c'est ce qui relève de la pensée abstraite :

— Trouver les lois de la Nature et les expliquer ; c'est-à-dire faire la science abstraite.

— Trouver les lois de la morale et les appliquer, c'est-à-dire diriger les consciences et faire l'éducation de la jeunesse.

— Formuler les lois de la Justice et récompenser ou punir avec équité.

Tout cela est à la femme. A elle la science qui demande du génie ; c'est-à-dire de l'intuition, à l'homme l'art qui demande du talent.

Quand l'homme veut s'occuper de la science il en fait un art. Il a fait tous les arts industriels, l'art médical, l'art chirurgical, etc. Sur le terrain des choses abstraites il n'a fait qu'une œuvre de tâtonnement, d'imagination, de sentiment.

Et c'est ici le lieu de rappeler ces paroles de Berkstein : « L'homme donnera l'idée confuse, brutale, énergique ; la femme la rendra sage, claire, possible

La femme a une finesse, une sagacité que l'homme est

loin de posséder à un degré pareil, sous peine de s'exposer à perdre ses qualités viriles. »

Il appartient donc à la *Nouvelle science*, de rétablir les choses telles que la Nature les a faites, de montrer à chacun ce qu'il est afin de refaire de *vraies femmes* et de *vrais hommes*, c'est-à-dire de les rendre tels que la Nature a voulu qu'ils soient.

C'est alors que nous aurons réalisé, dans la vie pratique, ce vœu énoncé par M. Léon Say dans un toast porté au banquet de la *Conférence scientia*, le jeudi 16 avril 1885 : « Le sort de l'humanité doit se décider par la science ! »

.˙.

On remarquera que, dans tout ce livre, il n'a pas été question, une seule fois, des phénomènes dits psychiques et qui se rapportent à des faits surnaturels, c'est-à-dire de la science psychique masculine, car l'homme fait la psychologie comme les autres sciences, avec son imagination et ses sentiments.

La Psychologie faite par la femme est une science positive, qui ne s'occupe que des lois de la Nature et non des cas *surnaturels*, qui ne sont que des visions de l'imagination masculine. L'homme a créé l'au-delà parce qu'il ne se sentait pas satisfait de sa vie réelle, parce qu'il la sentait *s'en aller*, et c'est pour cela qu'il la cherchait *hors de lui*. Mais, cet au-delà c'est l'enfant que le père a créé ; son âme pérégrine à travers les générations issues de lui. Il crée le *futur* dans l'acte qui le mutile. Et n'est-ce pas pour cela que les latins ont créé le verbe *futuere* qui veut dire : faire la vie future par une perte ironique, pour lui, irréparable !

Mais si l'homme descend, dans son évolution sexuelle, après être monté, tel que celui qui gravit une échelle double, la femme monte, sans jamais descendre ; son évolution

représente une échelle simple. C'est pour cela que c'est en elle seule qu'elle cherche la plénitude de vie, non au-delà.

« Sur cette terre où l'amour nous surmonte,
Et trône en souverain puissant,
La femme est une âme qui monte,
Et l'homme un esprit qui descend. »

ELY STAR.

RÉDEMPTION

La lutte du Bien et du Mal, c'est-à-dire de l'Esprit dans la femme et de la Force dans l'homme, dure depuis la jeunesse de l'humanité.

Depuis six mille ans le monde lutte, l'humanité souffre, le Mal règne et grandit, le Bien est vaincu et s'affaiblit; le Droit est sacrifié à la Force.

Mais cet état de choses ne doit pas toujours durer. La progression dans le mal a un terme fatal; le terme même de la vie, puisque l'invasion du mal, dans l'homme, détruit peu à peu son existence; l'invasion du mal dans les sociétés détruit peu à peu les sociétés: par la guerre, par le meurtre, par le suicide, par l'assassinat, par la misère, par la stérilité voulue de la femme.

Il faut donc que le Mal ait un terme ou, sinon, que l'humanité disparaisse.

Ce terme c'est la RÉDEMPTION.

C'est le renversement de la marche actuelle des choses. C'est le triomphe de l'Esprit sur la Force, ramenant l'humanité dans la voie du Bien, la voie de l'Evolution progressive.

Ce grand événement qui doit, tout d'un coup, renverser l'œuvre de destruction du passé, a été prévu et annoncé depuis longtemps. L'antiquité l'a aperçu comme un phare brillant dans un avenir lointain, et ce n'est pas là une vision surnaturelle, la marche forcée des choses devait amener ce

résultat. Il pouvait même être calculé avec une précision mathématique.

Pendant que l'évolution masculine entraînait l'humanité dans les abîmes, l'évolution féminine l'élevait sur des hauteurs qui devaient, un jour, ouvrir un horizon nouveau à la pensée humaine.

Nous sommes arrivés à ce terme fatal. Le Mal a pris des proportions telles dans le monde, qu'il ne semble pas qu'il puisse progresser encore sans briser tous les rouages de l'organisme physiologique et moral de l'humanité. Le vol est dans les lois, dans les administrations, dans le commerce, dans les mœurs, le crime est de tous côtés autour de nous, l'injustice est partout, l'hypocrisie triomphe, la débauche de l'homme — qui est la cause de tous ces maux — est dans tous — ou presque tous — elle commence avec l'enfant et ne s'arrête qu'à l'impuissance...

Mais, pendant que le Mal est arrivé à ces proportions effrayantes par l'œuvre de l'homme, le Bien a progressé dans la même mesure par l'œuvre de la femme.

Chaque génération apportant à l'Esprit de celles qui naissent un progrès acquis dans la vie de ses aïeules.

Cette marche ascendante vers la lumière était appelée à produire, à un moment donné, une magnifique éclosion de toutes les vérités, un épanouissement soudain de toutes les grandeurs morales, le triomphe définitif de la Science, la renaissance du Droit, la reconstitution de la Société.

La femme reprendra sa place au sommet de l'Evolution humaine. En sortant de sa captivité intellectuelle, en brisant ses chaînes, elle montrera à l'homme *ce qu'il est*. C'est pour cela que la Fable lui met en main un miroir.

L'homme méchant, qui sera vaincu dans cette lutte suprême, a toujours été représenté, à ses pieds, dans l'attitude de la rage de la honte et du dépit. Toute son hypocrisie passée sera démasquée — il n'y aura plus de lutte possible.

Cette *Rédemption* de l'homme par la femme a été

BEAUVAIS. — IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE.

λ.W

vertus plus fières du croyant et du citoyen? Plus rien que l'âpre recherche des plaisirs, la soif de l'or, l'égoïsme, la brutalité, la fraude, nul rayon, nulle lueur. Le froid, la mort, vont-ils tout envahir? Eh bien! oui, si entre la foi du passé et le matérialisme, il n'y a pas de milieu, alors tout est fini, dans le monde moral va s'accomplir le rêve de Byron : *Darkness*. L'empire des ténèbres commence.

Cela est si vrai que, voyant leurs dogmes tomber et ne comprenant pas qu'en dehors d'eux la religion puisse durer, les ministres des différents cultes croient la plupart que la fin des temps approche et que l'univers actuel va se dissoudre au milieu des convulsions sociales et cosmiques prédites par l'Apocalypse.

Notre grand Arago, s'écrie Quinet, soutenait que la vie physique de ce globe peut finir et s'arrêter faute d'air respirable.

Et le monde moral, et la vie des intelligences, qu'en dirons-nous? Ne la voyons-nous pas s'évanouir faute d'air et périr d'étouffement? »

Oui, les convulsions sociales prédites par l'Apocalypse vont devenir une réalité. Mais ce n'est pas une révolution, c'est une Evolution pacifique qui va changer le monde.

Cela ne viendra ni de la politique des vieux gouvernements, ni de la dynamite des anarchistes, ni de la science des Darwinistes, mais d'une force plus puissante que toutes celles-là : de la parole de Vérité qui secoue et ranime les esprits, de la parole de la Femme qui fait vibrer la conscience des hommes. C'est d'elle que vient la Vraie Science, qui va donner au monde une foi nouvelle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

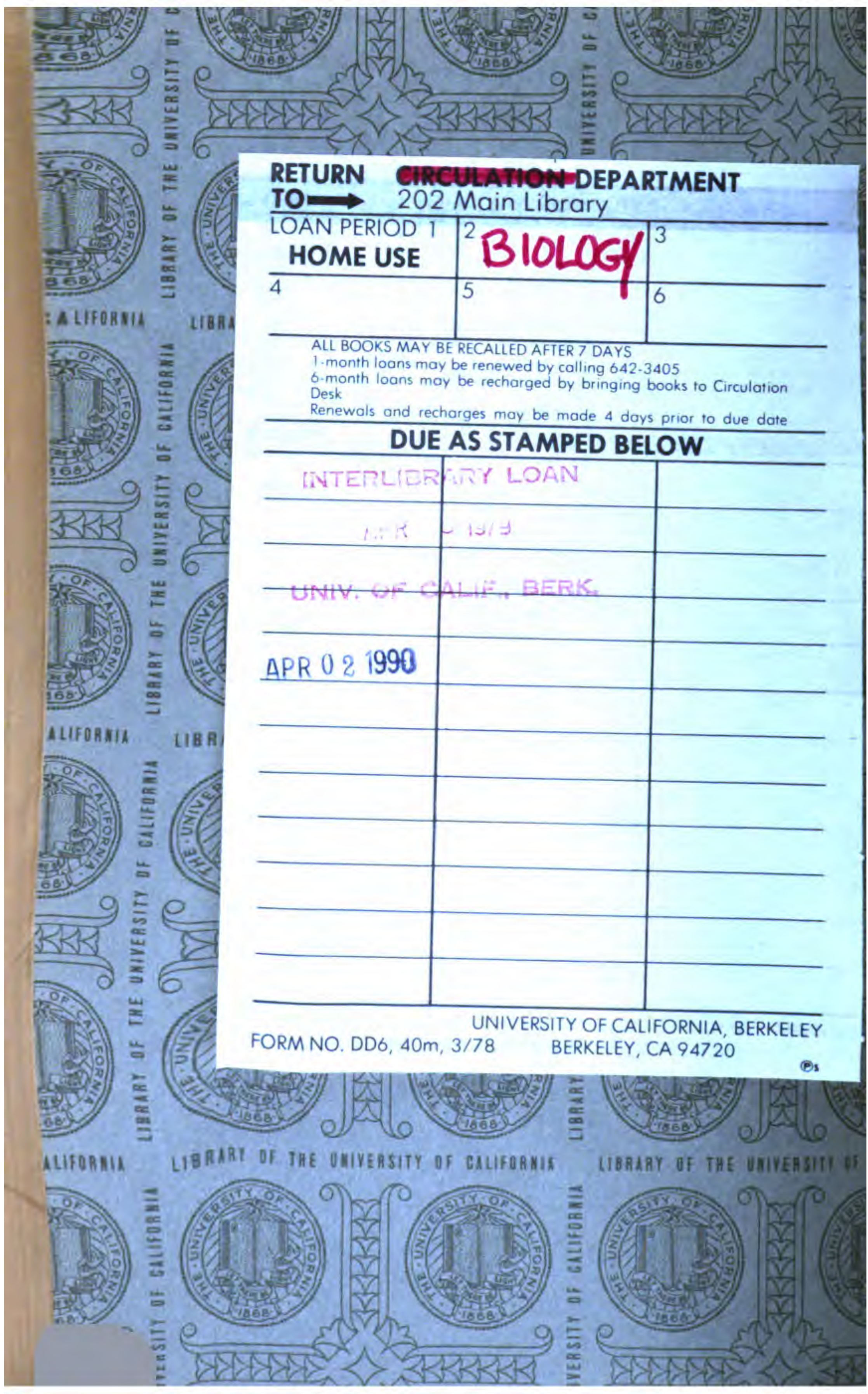
DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

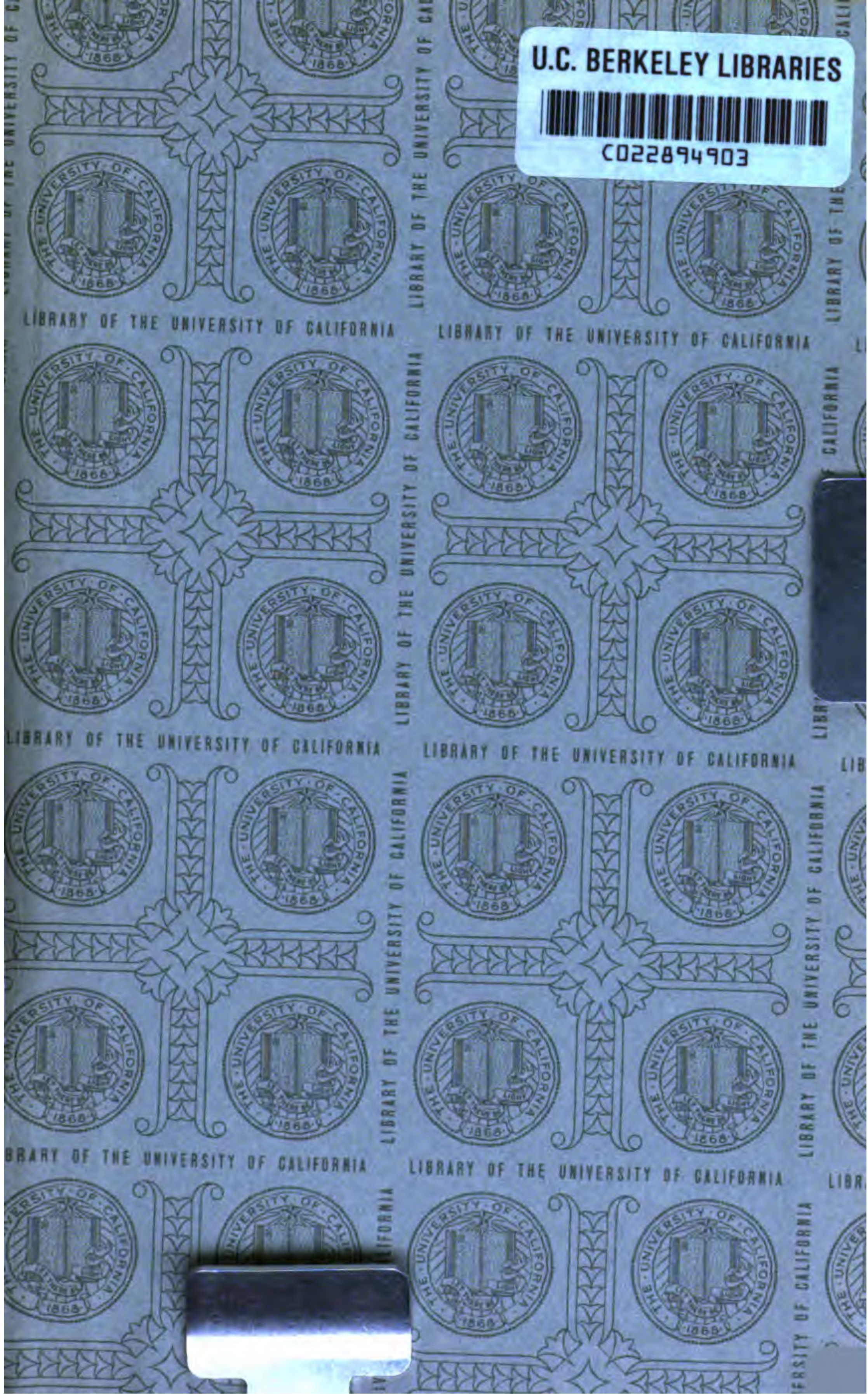
QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

BEAUVAIS. — IMPRIMERIE PROFESSIONNELLE.



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA


U.C. BERKELEY LIBRARIES
C022894903
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA